This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DU LYONNAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS

RECUEIL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME XXVIII

LYON
CHEZ AIMÉ VINGTRINIER, IMPRIMEUR
RUE DE LA BELLE-CORDIÈRE, 14.

PARIS
CHEZ F. SAVY, LIBRAIRE,
Rue Hautefeuille, 24

1864

Digitized by Google

Digitized by Google

DC 801
L96R39
ser. 2
v. 28-29

A NOS LECTEURS.

Lorsque l'intelligent et infortuné Boitel créa la *Revue du Lyonnais*, il ne pensait pas, il n'aurait pas osé espérer que trente ans plus tard son successeur viendrait remercier ses collaborateurs, ses amis, ses abonnés de la bienveillance qu'ils ont donnée à cette publication. La petite graine qu'il jetait d'une main craintive, a germé, levé, grandi, et ses profondes racines, vigoureusement implantées dans le sol lyonnais, supportent aujourd'hui une plante vivace et robuste qui semble pouvoir braver tous les orages. A tous ceux qui ont aimé l'œuvre chérie de Boitel, à tous ceux qui l'ont protégée, nous venons offrir nos remercîments affectueux et sincères ; à tous ceux qui, pressés autour d'elle, nous soutiennent aujourd'hui de leur sympathie, à tous ceux qui pensent que notre publication rend quelques services à la littérature et à l'histoire de notre pays, nous promettons zèle, dévoûment et reconnaissance. Fidèle à son passé, la *Revue* restera lyonnaise ; rien de ce qui touche à notre cité et à notre province ne lui sera étranger. C'est le programme que nous a tracé notre prédécesseur, c'est celui que nous suivrons avec persévérance et courage.

Aimé VINGTRINIER.

Lyon, 1er janvier 1864.

Digitized by Google

REVUE
DU LYONNAIS
RECUEIL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

POÉSIE.

FUGIT

Lorsqu'un astre brillant suspendu dans l'espace
A séduit mes regards et fasciné mes yeux,
Même après qu'il a fui je cherche encor sa trace
Et je doute longtemps s'il n'est plus dans les cieux.

Quand mon œil est charmé par l'insecte qui passe,
Je crois toujours le voir en son vol gracieux ;
Mais, volant, bourdonnant, toujours changeant de place,
Le volage est, d'un trait, parti pour d'autres lieux.

Ainsi de nos plaisirs ! la coupe enchanteresse
S'éloigne du festin, et l'ardente jeunesse
Sans que nous y songions disparaît pour toujours.

L'inexorable Temps vers l'inconnu nous mène,
Et vainement on cherche à renouer la chaîne
Des jours qui ne sont plus et des jeunes amours !

Joannès Juron.

Digitized by Google

ÉTUDES HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR LA VIE, LES TRAVAUX

DE SYMPHORIEN CHAMPIER

ET PARTICULIÈREMENT

SUR SES ŒUVRES MÉDICALES.

PREMIÈRE PARTIE.

BIOGRAPHIE.

> Les hommes qui se sont appliqués à réparer les injures auxquelles nos corps sont exposés, méritent dans notre souvenir une place plus honorable que les ambitieux qui, en s'élevant, n'ont travaillé que pour eux.
>
> *(Discours sur l'histoire de la médecine de Freind).*

La médecine, avant d'être établie sur des bases, je ne dirai pas positives, mais rationnelles, a passé par bien des périodes, des systèmes, des révolutions qui méritent d'être connus. Aujourd'hui, la religion des souvenirs voit son culte trop généralement délaissé : les traditions, les revues rétrospectives peuvent, cependant, offrir des leçons utiles, des exemples à suivre, des fautes à éviter.

Malgré la supériorité incontestable des connaissances actuelles, ce serait un tort de nous séparer, dans nos études, des âges antérieurs. En comparant ce qui exis-

Digitized by Google

tait autrefois avec ce qui existe de nos jours, on se fera une idée exacte de la marche de la science ; on parviendra à conserver la filiation, les liens qui nous unissent au passé.

Ne considérant, ici, cette vaste question que d'une manière fort restreinte, ne me préoccupant que des faits qui se rapportent à la médecine lyonnaise, j'ai recherché ses conditions, son développement au seizième siècle, pour établir la part prise par les médecins de notre ville au grand mouvement intellectuel de la renaissance, et pour montrer l'action exercée par quelques uns d'entre eux sur les progrès qui se sont accomplis.

Parmi les hommes qui cultivaient alors, dans notre cité, les sciences médicales, il en est un qui a joui d'une très-grande renommée, qui semble avoir primé tous les autres : c'est le médecin Symphorien Champier.

Exalté par ses contemporains, avec excès peut-être, il a été ensuite attaqué avec une extrême violence. Qu'y a-t-il de fondé dans ces louanges, accordées par les premiers à sa personne et à ses livres ?.. Qu'y a-t-il de juste dans la sévérité et le mépris dont les autres l'ont accablé ?.....

Son nom, presque tombé dans l'oubli, possède-t-il des droits à être conservé parmi les noms des médecins qui ont coopéré activement à l'émancipation de notre art ? Ces faits sont dignes de nous arrêter quelques instants : ils me semblent avoir un double intérêt à nos yeux, puisqu'ils touchent à la fois un auteur lyonnais et une question scientifique.

Dans mes recherches sur Symphorien Champier, la lecture, souvent aride, je l'avoue, de la plupart de ses ouvrages a servi de base à mes appréciations et à mes critiques, tandis que j'ai puisé dans le père Colonia, dans Ménétrier, Gesner, la Croix-du-Maine, du Verdier, Eloi,

Digitized by Google

Haller, Breghot du Lut, Dézeiméris, les notes qui m'ont fourni les éléments de sa biographie.

Comme il l'indique lui-même en certains passages de ses livres, il naquit en 1472, à Saint-Symphorien-le Château, dans la province du Lyonnais. C'est à Paris qu'il fit ses humanités, s'adonnant avec passion à l'étude des belles-lettres, des langues grecques et latines qui reprenaient faveur. Muni d'une forte instruction première, et préparé par elle, il embrassa la médecine, suivit les cours de l'école de Montpellier; reçu docteur à vingt ans à peine, il vint se fixer à Lyon pour se livrer à l'exercice de son état. Par son savoir, ses publications, son enseignement, sa pratique heureuse, il acquit d'emblée une réputation considérable.

Lors de l'expédition de Louis XII, en 1509, Antoine, duc de Lorraine, à son passage dans notre ville, le choisit pour son médecin, l'emmena avec lui en Italie. Champier assista, à ses côtés à la bataille d'Aignadel, dont il nous a laissé une brillante description. Après la guerre, il vécut à Nancy, à la cour du prince, jusqu'en 1515.

Lorsque François Ier entreprit la conquête du Milanais, notre compatriote acccompagna de nouveau son protecteur, montra une extrême bravoure en combattant à Marignan. Le duc de Lorraine et de Calabre, pour récompenser sa vaillance et sa fidélité, le créa, sur le champ d'honneur, chevalier de Saint-Georges, *æques auratus*, chevalier aux éperons d'or, titre qu'il porta constamment depuis. Cette distinction exceptionnelle accrut chez lui les sentiments de vanité auxquels il était enclin, qui étaient la faiblesse, le travers de son esprit.

D'une très-modeste noblesse par ses aïeux, son amour-propre excessif avait été enflé par son mariage avec une parente du chevalier Bayard, Marguerite du Terrail. Afin de grandir l'illustration de sa famille, Symphorien inventa une fable, soutenue par lui avec har-

Digitized by Google

diesse, pour la faire accepter dans le monde qui se garda bien de remonter aux preuves ou de les demander.

Le savant Haller a écrit à ce sujet : « Champier, pour satisfaire son incroyable penchant à l'orgueil, se croyait tout permis. » Il a poussé la manie jusqu'à s'appeler tantôt Campesius, tantôt Campegius, pour rapprocher son nom des Campesi de Pavie, et des Campegi de Bologne auxquels appartenait Laurent Campegio, fait cardinal par le pape Léon X. Ils étaient tous, suivant l'arbre généalogique que Champier s'était plu à dresser, originaires de la même souche, dont un des chefs, gentilhomme Dauphinois, avait, en 1265, accompagné Charles d'Anjou dans le royaume de Naples ; il s'y était fixé, et ses héritiers, après lui, s'étaient répandus dans toute l'Italie.

Avant de rentrer dans sa patrie, Symphorien, médecin de François Ier, parent de l'illustre chevalier Bayard qui avait été le héros de la campagne, jouissait, parmi les seigneurs, d'une grande considération, amplement justifiée du reste, par ses qualités personnelles, et par les services qu'il avait rendus. Pour accréditer davantage la croyance à sa haute noblesse, il voulut la faire en quelque sorte sanctionner sur les lieux.

Vers la fin de 1515, il se présenta pour être agrégé à l'Université de Pavie. L'acte de sa réception, qui a été conservé, est parvenu jusqu'à nous ; c'est un chef d'œuvre d'adulation et de ridicule, peignant le mauvais goût et les usages dn temps ; il vaut la peine d'être signalé. « Soyez le bienvenu, dit le président Rustique de Plaisance au récipiendaire, vous qui êtes très-savant entre les savants, qui êtes noble de race, et plus encore par la vertu : Dauphinois d'origine, Lyonnais de naissance, vous êtes de l'ancienne famille des Champier, champ fertile et cultivé qui a porté nos Campèse de Bologne et nos Cam-

Digitized by Google

pige de Pavie...» Après une longue harangue sur ce même ton, l'orateur, faisant allusion à Marguerite du Terrail, et voulant la complimenter sur sa beauté, termine ainsi: « Surge, doctor celeberrime, veni, gemma fulgida, veni, Margarita preciosa, cujus uxor est Margarita speciosa !... veni, frater et pater noster, et supremum in collegio nostro digneris accipere locum tanto viro convenientem; sisque felix, sisque tui collegii, doctorumque omnium memor, qui tui nunquàm obliviscentur !.... »

Si on ne connaissait pas les sources où a puisé Molière, on serait en droit de penser qu'il a trouvé dans cette réception les charges, les scènes comiques qui terminent la pièce du *Malade imaginaire*.

Après cette pompeuse cérémonie bien capable sans doute de le flatter, Champier, riche des libéralités du duc de Lorraine et de la cour, revint à Lyon où il fut reçu avec honneur, où il occupa, parmi ses concitoyens, un rang distingué. Reprenant avec de tels avantages l'exercice de la médecine, il s'appliqua, en même temps, aux sciences et aux lettres. Il se trouva placé dans un milieu bien propre à seconder, à satisfaire ses goûts et ses dispositions naturelles.

Notre ville était le centre, le point de départ d'un mouvement intellectuel très-actif. La guerre civile, les divisions intestines avaient chassé de leur pays, conduit et retenu dans nos murs, une foule de nobles italiens qui, adoptant Lyon pour leur nouvelle patrie, y avaient apporté les arts industriels, les arts libéraux, les richesses, et les jouissances qu'ils procurent. Pour favoriser leurs progrès, l'élite des citoyens avait constitué une association qui devint le noyau de l'assemblée, désignée plus tard, sous le nom d'Académie de Fourvière ou de l'Angélique, parce qu'elle tenait ses séances dans la demeure du président De l'Ange, située sur le coteau, derrière Fourvière. Champier avait été l'un des

Digitized by Google

premiers membres de cette compagnie, qui, après avoir jeté au commencement du siècle un vif éclat, s'éteignit, pour ainsi dire, en même temps que lui.

Notre érudit collègue et confrère, le docteur Monfalcon, prétend, dans son *Histoire de Lyon*, que cette Académie n'a jamais existé que dans l'imagination du Père Colonia; ce n'est point l'avis de messieurs Bréghot-du-Lut et Péricaud aîné, qui ont publié sur ce sujet de très-curieuses recherches. Il est vrai que les histoires générales du temps n'en parlent pas, mais la correspondance de Symphorien et de ses amis fournit ici des renseignements positifs. M. Monfalcon soutient aussi que Champier n'a jamais fait partie de cette réunion; il se fonde sur une lettre de Humbert Fournier, sur les détails qui sont donnés et concernent l'organisation, les travaux de la Compagnie : le médecin lyonnais n'aurait pu les ignorer s'il avait été sociétaire. Mais il faut se rappeler que Champier était absent depuis plusieurs années, qu'il résidait à la cour de Lorraine. Cette lettre me semble prouver, au contraire, toute l'importance qu'il attachait à l'institution, à ses œuvres, à ses succès, qu'il était heureux de suivre, même dans son éloignement momentané.

Pour moi, je n'hésite pas à admettre que l'Académie de l'Angélique a réellement existé, que le gouverneur de Lyon, Trivulce de Pomponne, le président Hugues de Bellièvre, que Jean Grollier, Maurice de Sève, appartenaient à cette Société, où le docteur Gonsalve de Tolède, médecin de la reine Anne ; le poète Voulté (Vulteius), le théologien André Victon, l'historien Le Mayre, l'antiquaire Duchoul , Briau , premier médecin du roi Louis XII , le médecin Benoit Court (Curtius), avaient été reçus au même rang, au même titre : l'amour de la science ou de la littérature.

Ce n'était pas seulement comme médecin que Champier

Digitized by Google

avait droit de figurer dans cette assemblée, et qu'il y était admis. Helléniste très-habile, philosophe fécond sinon profond, philologue, historien, poète, archéologue, mathématicien, docteur en théologie, il possédait, on le voit, l'instruction, les connaissances les plus variées.

Ayant su conquérir l'estime générale, se concilier la faveur publique par son mérite et ses services, deux fois il eut l'insigne honneur d'être élevé à l'échevinage par le choix de ses concitoyens. En 1520 et 1531, il devint un des douze conseillers administrateurs de la ville. Son passage au pouvoir fut marqué par des mesures importantes, des bienfaits qu'il convient de rappeler.

A ma connaissance et à mon avis, il est le premier en France qui ait écrit sur la police médicale. Les foires annuelles, les chômages du négoce, de l'industrie amenaient, entretenaient à Lyon, un nombre considérable d'étrangers et d'indigents. Champier, voyant les charges de la municipalité s'étendre, s'accroître dans des proportions inquiétantes pour la santé et la sûreté publique, indiqua des précautions, rédigea des règlements qui furent adoptés par ses collègues. C'est alors qu'il publia ses *Vues hygiéniques et économiques*, adressées au Consulat dans le mémoire : *Police subsidiaire à cette quasi infinie multitude de pauvres que la ville de Lyon nourrit.*

Dans une autre circonstance, l'autorité qu'il tirait de sa charge vint encore en aide aux principes qu'il avait toujours professés, et donner plus de force à ses intentions généreuses, à son désir de propager l'instruction dans toutes les classes.

Il faut consulter les historiens impartiaux, indépendants, et ne pas s'en rapporter seulement ici aux écrivains ecclésiastiques pour bien juger de ce qui

Digitized by Google

se passait alors, pour se créer une opinion exacte, sur la transformation, sur les changements sociaux qui eurent lieu à cette époque. Sans doute, ils ne furent pas l'ouvrage de Champier seul, mais il peut en revendiquer une large part, il y concourut puissamment par sa volonté, son impulsion et son exemple.

Tandis que le reste de la France (exceptons Paris, Bourges et quelques rares villes, siéges d'universités) était plongé dans l'ignorance, Lyon avait trouvé dans l'initiative de ses administrateurs et de ses chefs, dans ses relations incessantes avec l'Italie régénérée, une activité intellectuelle sans égale. Les fils de famille étaient envoyés dans les Facultés italiennes d'où ils rapportaient en leur patrie le savoir, l'amour des lettres : les autres jeunes gens étaient élevés dans leurs foyers par des professeurs étrangers ou nationaux qui, sûrs d'une protection efficace, enseignaient la littérature, les langues hébraïques, grecques et latines; on correspondait en ces deux dernières langues. Le Jésuite Edmond Auger nous apprend que des catéchismes étaient alors écrits, imprimés et appris en grec.

Le gouverneur Trivulce de Pomponne, dont Champier était le médecin, l'instigateur et l'ami, favorisait, entretenait le mouvement littéraire. Cet illustre général accordait à l'imprimerie une protection toute spéciale; il avait attiré, il encourageait les imprimeurs célèbres qui, durant le cours du seizième siècle, ont donné dans notre ville tant d'éclat à cet art par le nombre et la perfection de leurs travaux; un régime de liberté pleine et entière leur avait été concédé. Le savant médecin et philosophe Michel Servet, le littérateur Etienne Dolet, ayant trouvé asile dans nos murs, se glorifiaient de la modeste position de correcteurs, de protes dans les imprimeries lyonnaises. Ce fait nous est transmis par le Père Colonia, qui, fidèle aux principes de son

Digitized by Google

ordre, reproche aux autorités, à Trivulce en particulier, de n'avoir pas règlementé l'imprimerie, exercé la censure sur les publications qui sortaient de ses presses, et pouvaient propager les idées de réforme; il blâme hautement ce gouverneur d'avoir accepté les louanges que lui adressait, dans de beaux vers, l'impie Dolet, imprimeur à Lyon.

Si l'instruction privée avait rencontré, dès cet instant, de grandes facilités pour se répandre, pouvait se donner librement, il n'y avait point encore de centre officiel, de Gymnase commun pour l'enseignement public : une telle institution était devenue indispensable pour accroître l'émulation et perfectionner les méthodes. Champier profita de sa dignité d'échevin, de la prépondérance que lui donnaient ses lumières, pour combler la lacune existante, il sut mettre à profit une occasion favorable qui se présenta.

En 1527, François Ier, par des édits, que renouvelèrent plus tard ses successeurs, sans, que je sache, on les ait jamais accusé d'avoir attenté aux droits, aux priviléges de l'Eglise, dépouilla de leurs biens, mal administrés, mal employés, des confréries, des congrégations puissantes. Il fut ordonné que ces biens seraient appliqués à des usages vraiment utiles, comme à la création d'écoles, de colléges ou d'hôpitaux.

Sur les sollicitations pressantes, sur un rapport motivé de Symphorien Champier, qui s'était heureusement ménagé la protection de l'archevêque François de Rohan, l'appui de Claude de Bellièvre, échevin honoraire, de Jean Salla, Claude de Laurencin, et Nicolas de Chaponay, les échevins, chargés de mettre à exécution les ordonnances royales; décidèrent que les vastes terrains, les vignes et les granges, situés sur les bords du Rhône, à l'extrémité de la rue Neuve, appartenant à la confrérie de la Trinité, serviraient à la fondation et à

Digitized by Google

l'entretien d'un collége public qui porterait le nom de *Collége de la Trinité*, en souvenir des anciens propriétaires.

Ainsi, c'est au médecin lyonnais que la ville est, en grande partie, redevable de cet établissement, qui, dès ses débuts, acquit une juste renommée ; c'est lui qui fut chargé de l'organiser, d'en dresser les statuts. De savants professeurs, laïques, séculiers, choisis ou désignés par lui, furent appelés du dehors ; des avantages, des priviléges même leur furent accordés par le Consulat. On vit accourir un grand nombre d'étudiants, non-seulement du Lyonnais, mais des provinces étrangères les plus éloignées.

Le Père Colonia, en faisant un pompeux éloge de la science des maîtres, de leur habileté dans l'enseignement, des progrès des élèves sous leur direction, les a accusés de n'avoir pas maintenu dans leurs doctrines toute la pureté des principes de la religion catholique; mais, on ne peut le croire qu'avec réserve; lorsqu'il a écrit son histoire, il n'était pas juge désintéressé.

A propos de la création de ce collége par le médecin Symphorien Champier, qu'on me permette un rapprochement, qu'on m'accorde de rappeler que c'est un médecin, Prunelle, maire de Lyon trois siècles plus tard, qui a complété l'œuvre de l'échevin par la fondation de notre Faculté des sciences et des lettres. Prunelle avait demandé, avait voulu plus encore, l'organisation d'une Faculté de médecine, destinée à continuer, à remplacer l'ancien collége de médecine de Lyon, érigé autrefois par l'homme dévoué dont je reproduis les actes.

Dans la pensée de Symphorien Champier, premier fondateur de notre collége de médecine, cette institution devait être, elle devint en effet une sauvegarde, une garantie pour la santé des citoyens, en même

Digitized by Google

temps que pour la science et la dignité professionnelle. Elle fut constituée comme une association libre, volontaire de tous les docteurs qui, ayant pris leurs grades dans une Faculté, exerçaient ou se présentaient pour exercer la médecine à Lyon. Ils étaient tenus, pour être admis, de donner des preuves de moralité et de savoir, de subir de nouveaux examens. La conduite, les devoirs envers la corporation, et envers le public, étaient définis d'une façon telle qu'on ne pouvait s'en écarter sans encourir un blâme, une admonestation. Des réunions fixes, déterminées devaient avoir lieu, afin que les membres pussent se communiquer le fruit de leurs études, ou de leur expérience, discuter les questions nouvelles, demander conseil et appui à leurs confrères dans les occasions difficiles.

Ces sentiments, ces principes, le but vers lequel ils tendaient groupèrent bien vite autour de Champier les médecins les plus recommandables de la cité, qui cherchaient dans des rapports suivis, réguliers, les éléments propres à servir les progrès de la science et la considération de l'art.

Sur de telles bases, le collége commença à fonctionner dès 1519, bien qu'il n'eût été revêtu d'aucune sanction légale. Symphorien reçut et prit dès lors le nom d'*Aggregator Lugdunensis*. Il avait tracé les règlements de l'œuvre dans un petit écrit intitulé : *Pratica aggregatoris Lugdunensis a capite ad pedes usque*.

Cette Société a été la première formée en France ; modèle de toutes celles qui se sont élevées depuis, soit dans notre pays, soit en Allemagne, elle a suivi de très près le collége des médecins de Londres, érigé par Linacre pour tirer la médecine de l'état d'infériorité, d'asservissement dans lequel la tenait le haut clergé anglican.

Cette corporation indépendante a pu exister long-

Digitized by Google

temps dans notre ville avec les priviléges, les libertés qu'elle s'était arrogée, sans être inquiétée jamais sous l'ancienne forme de gouvernement ; elle ne portait nul ombrage à un pouvoir dont la forme était fixe, invariable, dont le principe monarchique était consacré. Ce n'est qu'en 1576, que des lettres patentes d'Henri III, confirmées par Henri IV, publiées à l'Hôtel-de-Ville de Lyon et dans la cour du présidial, reconnurent, érigèrent officiellement notre collége de médecine. Déjà ses services, ses bienfaits avaient plaidé en sa faveur dans l'opinion publique, démontré ses avantages, son utilité.

La position éminente de Champier, la générosité de son caractère et de ses intentions ne purent le mettre à l'abri de la haine et de l'injustice. Il faillit, en 1529, être victime de l'émeute de la *Rubeine* ou *Roubayne*, qui éclata dans les conditions suivantes.

Un nouveau droit, pour achever la réparation des murailles de la ville, ayant été décrété au moment d'une excessive cherté des grains, le peuple, furieux, se souleva ; les riches furent accusés d'avoir accaparé les blés. Plus de deux mille révoltés, les femmes en tête, s'attroupèrent, furent sonner le tocsin à l'église des Grands-Cordeliers. Symphorien, l'un des plus anciens échevins et des plus notables, avait pris part à la délibération prescrivant l'impôt ; il se vit désigné à la vengeance des séditieux. Sa maison, située en face de l'église de Saint-Bonaventure, fut envahie, saccagée, livrée au pillage. Il nous a laissé un précis fort intéressant sur ce fait domestique, dans l'opuscule : *De seditione Lugdunensis*, traduit sous le titre d'*Ensemble de la Rebeine, conjuration et rébellion du populaire contre les conseillers de la cité et notables marchands, à cause des blés, traduit du latin de messire Morin Pierchamp, par Theophile Du Mas.* Pierchamp,

Digitized by Google

comme on le devine, est l'anagramme de Champier, qui a caché ou plutôt renversé son nom pour avoir toute latitude, toute liberté de se plaindre plus amèrement et de se louer plus à l'aise. Il reproche aux Lyonnais de n'avoir payé que d'ingratitude ses nombreux services. « *Ah! peuple mal conseillé*, s'écrie-t-il, *tu sais que Morin Pierchamp a toujours été pour la chose publique. Il a été cause que tu as collége, qui est un commencement du plus grand bien qui pourrait être en la cité ; car tous les ans, allait merveilleux argent ez Université de France pour les enfants.* »

Dans ce récit, il déplore la destruction, la perte des objets d'art, curiosités, médailles, antiquités, inscriptions et livres collectionnés avec amour et patience, et dont son cabinet, sa demeure étaient enrichis et ornés. Il se plaint surtout de ce que les images des saints, les figures du Christ et des apôtres, qui étaient sur la façade de son habitation, ont été mutilées ; mais il ajoute : « Ce ne sont pas des *Lyonnais naturels*, ce sont des étrangers qui se sont rendus coupables de ces méfaits, commis par les restes d'une maudite secte vaudoise, qui a pris son commencement entre nos deux rivières. »

Ces désordres, ces tristes événements conduisirent Champier à demander un asile momentané à son bienfaiteur le duc de Lorraine, dont il était archiâtre. Attendant que l'orage fut appaisé, il employa les loisirs de l'exil à composer l'histoire de la maison du prince; elle a fourni la matière de plusieurs volumes. Dans le désir sans doute d'être agréable à son protecteur, il fait remonter son origine à Godefroy de Bouillon et Clodion-le-Chevelu, indiquant un prétendu fils de ce dernier, qu'il nomme Albéron, comme le premier roi d'Austrasie.

Ce ne sont là que des flatteries, des assertions sans

Digitized by Google

preuves authentiques. Dans ces livres, aussi bien que dans la plupart de ses histoires, les faits sont présentés d'une manière assez heureuse ; mais il ne les a jamais basés sur un examen assez sérieux ; il a suivi plutôt son imagination que les sources positives.

Le père Colonia, malgré son extrême bienveillance pour l'auteur, formule lui-même ce reproche dans les termes suivants. « Les ouvrages historiques, quoique considérables, sont cependant les moindres que Champier ait composé ; certainement ce n'est pas par cet endroit là qu'il mérite d'être loué. On a dit de lui avec raison qu'il aurait bien mieux fait de se renfermer dans la médecine, en laquelle il excellait, que de s'attacher à écrire l'histoire pour laquelle il n'était nullement propre, n'ayant nul goût pour la chronologie, qui en est l'âme, ni pour la critique et en ayant beaucoup pour les fables, même pour les fables les plus grossières. »

Il faut néanmoins constater que plusieurs de ses travaux historiques, sur lesquels je ne m'étendrai pas, renferment de précieux matériaux qu'on trouverait difficilement ailleurs, et qui ont été mis à contribution par les écrivains qui lui ont succédé. Je citerai entre autres les mémoires : *De Origine et antiquitate Lugdunensis civitatis* ; *de Claris Lugdunensibus* ; *de descriptoribus Gallicis ac Lugdunensis ; de Politiâ reipublicæ Lugdunensis ; de Hierarchiâ ecclesiæ Lugdunensis* ; *de Antiquitate Viennensis urbis.*

La plupart de ces écrits concernent surtout les historiens religieux, l'Eglise de Lyon, les grands hommes, les prélats et les saints qui l'ont honorée. L'histoire civile et politique, les auteurs profanes et leurs productions n'y occupent pas la place et le rang qu'ils avaient droit d'y tenir.

Rappelé dans sa patrie par le suffrage de ses conci-

Digitized by Google

toyens, par une nouvelle nomination au consulat, Symphorien vint reprendre, sans hésiter, possession de cette charge éminente ; il la continua jusqu'en 1532, que ses fonctions arrivèrent à leur terme.

Dès ce moment, renonçant aux dignités publiques, oubliant le monde et les grandeurs pour rentrer dans le calme de la vie privée, il se livra exclusivement à la médecine et à l'étude dans l'intimité des collègues, des amis, des hommes instruits qui partageaient ses habitudes, ses tendances, ses occupations scientifiques et littéraires. C'est durant cette retraite qu'il rédigea, mit au jour ses ouvrages les plus estimés, fruits de sa longue expérience. En relation quotidienne avec les personnages les plus considérables de l'époque, il se plaisait à leur faire hommage de ses productions nouvelles. L'une est dédiée à son client, le cardinal de Tournon, dont il possédait toute la confiance et la faveur. C'est à la sollicitation du prélat que fut composé le mémoire généalogique destiné à prouver la haute antiquité de la race de ce prince de l'Eglise.

Un second travail est adressé à François d'Esteing, comte de Lyon, puis évêque de Rodez, que l'Eglise romaine a placé parmi les bienheureux. Un troisième écrit porte un témoignage d'affection et d'estime à Guillaume Copus, médecin de François Ier. C'est le même docteur que Ramus (Pierre La Ramée), a célébré dans ce vers :

Unica nobilium medicorum gloria Copus.

Le dominicain Santès Pagninus, renommé à la fois comme éloquent orateur chrétien et comme théologien consommé, a reçu également la dédicace de l'un de ses derniers livres. Le nom de Guichard de Lessart, moine devenu évêque suffragant de Lyon, est placé en tête de l'une des plus sages compositions de Symphorien,

Digitized by Google

docteur en théologie. Enfin, dans l'âge avancé, il réunit toutes ses forces pour dicter de sages conseils, pour exposer, une dernière fois, ses sentiments et ses doctrines à ses deux fils Claude et Antoine Champier. L'aîné, qui seigneur de Faverges et de La Bâtie, en Dauphiné, suivait avec distinction la pratique de la médecine, a marché avec honneur sur les traces de son père, tandis que le plus jeune était entré en qualité de gentilhomme au service du duc de Lorraine et de Calabre.

C'est au milieu du calme, des jouissances paisibles que comportent ces douces et utiles occupations, que Symphorien a terminé sa laborieuse carrière. Chose étrange ! le lieu et l'année de la mort d'un homme de cette valeur, qui a joué un rôle de cette importance, sont ignorés. Des écrivains, parmi lesquels Guy-Patin est compté, ont prétendu qu'il est décédé vers 1535 environ ; mais le fait n'est pas probable, n'est pas admissible, puisque plusieurs livres du médecin lyonnais ont été imprimés postérieurement à cette date. Il est à croire, ainsi que plusieurs biographes, (Nicéron, dans ses mémoires, La Monnoye, dans ses mélanges), l'attestent, que sa mort n'arriva que vers la fin de l'année 1539, ou bien au commencement de 1540. Cette opinion est la plus généralement reçue ; je l'adopte, bien que mes investigations personnelles ne m'aient rien appris de positif.

Nos pères n'ont pas manqué de reconnaissance envers un citoyen que recommandaient des services sans nombre rendus à la cité. Pour perpétuer sa mémoire, ils ont donné son nom à une rue voisine du lieu qu'il habitait. Il était dû plus encore, je l'ai cru du moins, au membre actif de l'Académie de Fourvière, au fondateur du collége de la Trinité et du collége de Médecine de Lyon, au docteur qui a cherché à éclairer ses

Digitized by Google

contemporains, à les ramener à la médecine rationnelle par ses ouvrages. Cette pensée m'a porté à rechercher, à exhumer ses titres scientifiques, à vous soumettre mes appréciations et mon jugement.

DEUXIÈME PARTIE.

ANALYSE ET CRITIQUE DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE SYMPHORIEN CHAMPIER.

J'arrive à l'analyse, à la critique des œuvres principales de Symphorien Champier ; elles sont très-nombreuses, se rapportent à l'astronomie, la théologie, la littérature, la philosophie, la médecine.

Il appartenait à cette forte race, avide de tout savoir, qui semblait, au XVIe siècle, vouloir embrasser, pénétrer toutes les branches des connaissances humaines. Je ne dirai qu'un mot de ses ouvrages étrangers à la médecine, bien qu'ils soient considérables.

Je me déclare incompétent pour juger les traités d'astronomie ; ils m'ont paru, toutefois, n'être que la reproduction des livres des anciens, par exemple de Platon, sur l'*universalité du monde* ; de Ptolémée, sur la situation du globe. Je ne crois pas que Symphorien ait rien tiré de son propre fond. Cependant, au point de vue médical, j'ai remarqué dans le *Pronosticum perpetuum de prænotionibus astrologorum ac medicorum*, des opinions qui indiquent la droiture de sa raison. Il essaie de combattre les croyances générales, populaires sur l'astrologie ; il se montre plus éclairé non-seulement que beaucoup d'hommes de son siècle, mais des siècles ultérieurs, où on admettait encore comme réelle l'influence des jours critiques, de la

Digitized by Google

lune, de certaines constellations, suivant qu'elles s'éloignent ou se rapprochent du soleil. Il fait justice de ces absurdités, aussi bien que de la géomancie, ou divination à l'aide de points tracés sur la terre.

Docteur en théologie, Champier ne séparait pas la philosophie de la religion : le dogme chrétien étant chose de pure foi, la métaphysique et la dialectique d'Aristote lui paraissaient sinon contraires à notre religion, du moins dangereuses pour elle, par leurs raisonnements et leurs explications ; aussi il les condamnait non seulement dans leurs abus, mais dans leurs conséquences.

Formé à l'école de la scholastique du moyen-âge, dont Aristote, par ses principes, a miné la base, il n'est pas étonnant que Symphorien, subordonnant ses doctrines, ses formules à la théologie, se soit rapproché de Platon et de son système.

Le despotisme des idées religieuses qui ne tolérait la discussion et l'examen que dans des limites fort restreintes, qui défendait l'introduction de tout élément nouveau, a constamment retenu Champier; il a véritablement exercé sur les principes et la conduite du médecin une action, une autorité qui n'ont pas permis à son esprit de prendre tout son essor. Il s'est toujours montré trop disposé à se soumettre aveuglément en toute chose : sa maxime, partout répétée, était : *Omnia dicta mea orthodoxæ fidei subjicio.*

La méthode d'Aristote, l'analyse, le réalisme, pour me servir de l'expression moderne, ne pouvaient l'entraîner et le séduire; il leur préférait la synthèse, l'idéalisme du divin Platon ; il s'est donc efforcé de les faire prévaloir dans sa *Philosophica Platonica ;* dans le *Periarchon de principiis Platonicarum disciplinarum.* Dans le traité : *Symphonia inter Platonem et Aristotelem,* il établit un parallèle entre les deux phi-

Digitized by Google

losophes, et conclut en proclamant la supériorité de Platon.

La crainte de se rapprocher des Arabes, de paraître partager, même de loin, leurs croyances, toujours erreurs à leurs yeux, se révèle dans sa *Medicina Platonica de duplici mundo*. En réagissant contre les doctrines du philosophe de Stagyre, il pensait arriver plus sûrement à ruiner celles des Arabes.

Je n'ose parler des poésies, soit latines, soit françaises qui nous ont été laissées par Champier ; elles sont véritablement indignes de nous arrêter ; on peut en juger par un court spécimen que je donne, il termine le *Testament d'un vieux prince, légué à son fils pour son instruction.* C'est de la très-mauvaise prose rimée ; le fond, les pensées ne valent guère mieux que la forme. Tout est dans le même style, offre la même trivialité que les lignes suivantes :

Ce petit livre a été composé
En la cité de Tulle-Limousine ;
Et le huit de février achevé
Cinq cents et deux à la forme latine,
Qui est cité, clouse comme une tine,
Tout à l'entour de très-hautes montaignes,
Fuyant ennui qui illeques domine,
Auprès du feu rotissant des chataignes.

Heureusement pour notre auteur, qu'il peut présenter d'autres témoignages de son mérite que ses titres littéraires, ce sont ses œuvres médicales. Au lieu de suivre l'ordre chronologique de leur publication, je préfère les assembler, les réunir en un seul faisceau lorsqu'elles concourent au développement d'une même pensée.

Comme il est facile de le présumer, ces ouvrages ont considérablement vieilli, on ne les consulte plus aujourd'hui, aucun d'eux n'exprime la science comme

Digitized by Google

nous la comprenons. J'ai affronté l'ennui qui naît de ces doctrines surannées, de ces problèmes alors en litige, actuellement résolus, de ces controverses fastidieuses dans un langage qui n'est plus le nôtre; au milieu de beaucoup de choses banales, médiocres, insignifiantes, on rencontre souvent aussi des aperçus ingénieux, des observations pleines de profondeur et de justesse, un savoir admirable sur les sujets les plus variés. L'expérience a confirmé un bon nombre des assertions et des remarques disséminées dans ces écrits; il y a dès lors une compensation qui relève le mérite de l'auteur; et parvient à indemniser de leurs peines les hommes qui ont la patience de le suivre.

En établissant la part du bien et du mal, en indiquant ce qui appartient à Champier, et ce qui doit être rapporté à son époque, si j'arrive à faire constater, non la valeur actuelle de ses œuvres, mais l'influence qu'elles ont exercé, jadis, sur le mouvement, le progrès scientifique, je me féliciterai de ce résultat qui ne saurait être indifférent à la médecine lyonnaise. Ce n'est point, je le répète, la science véritable qu'il faut chercher ici, c'est bien plutôt la connaissance de l'esprit de l'époque durant une des grandes périodes de la médecine militante.

Symphorien a été un des premiers en France, le premier, je crois, qui ait osé soulever l'examen, entreprendre la censure des auteurs orientaux, la critique raisonnée des Arabes. Dès l'an 1498, ses efforts ont été dirigés dans ce sens. Jusqu'à lui, dans les écoles françaises, on n'avait, en quelque sorte connu les anciens que de réputation; on s'en rapportait presqu'exclusivement à Sérapion, Avicenne, Rhazès et Mésué : On enseignait la médecine que sur leur parole, leurs interpétations, leurs canons; c'était moins, sans doute, par attachement et par respect que par l'im-

Digitized by Google

possibilité, ou mieux par la difficulté extrême où l'on était de se procurer les exemplaires authentiques des Grecs et des Latins.

Champier, très-versé dans les langues anciennes, était remonté aux sources primitives; élevé à Montpellier dans la doctrine des Arabes, il avait bientôt remarqué que leurs écrits n'étaient, pour la plupart, que des traductions informes ou infidèles d'Hippocrate et de Galien surtout, dont les œuvres avaient été maltraitées, mutilées, déshonorées : ayant résolu de démontrer le fait, il y parvint malgré tous les les obstacles accumulés devant lui. C'est en poursuivant cette tâche avec courage, qu'il a rendu service à la science: il ne peut revendiquer l'honneur d'aucune nouvelle découverte; médecin dirigé par une puissante instruction, plutôt qu'éminent par la supériorité de ses vues, il s'est appliqué à chercher la vérité, il l'a rencontrée quelquefois; pour préparer son triomphe, il n'a pas hésité à rompre avec les croyances admises, enseignées par les écoles. Il a fait acte de fermeté et d'indépendance en émettant ses doutes, en provoquant la discussion à une époque où les sectateurs des Arabes persécutaient encore les dissidents. Ouvrant la voie du libre examen, il a aidé à ressusciter, à remettre en lumière les anciens; ses travaux qui ont précédé la réforme, ont préparé, commencé une période de transition, de transformation dans les idées médicales.

Dès son début dans la carrière, la sagesse de ses principes, la sûreté de ses opinions se révèlent par des publications vigoureuses. Il se révolte contre l'opinion générale toutes les fois qu'elle lui paraît entachée de mensonge. Des questions, actuellement vaines ou ridicules, avaient alors un retentissement prodigieux; je parle de la magie, de l'alchimie, des sciences dites occultes; elles étaient la grande préoccupation de ce

Digitized by Google

temps où les *abstracteurs de l'ultième quintessence* inspiraient une foi pleine et entière non-seulement au peuple mais aux plus hautes classes de la société. Pour les détromper, Symphorien publia les petits traités : *In magicarum artium destructionem ; Magiæ partium reprobatio et commemoratio ; De transmutatione metallorum, contrà alchimistas.* Les circonstances auxquelles nous sommes redevables de ces écrits, sont trop curieuses, pour ne pas être relatées.

Au commencement du seizième siècle, lors du second voyage de Louis XII et d'Anne de Bretagne à Lyon, on présenta à la cour de France un homme qui se faisait appeler le *nouveau Mercure* ou le *nouvel Apollonius*, *l'homme universel :* possédant la science infuse et les secrets de la magie, il savait tous les procédés de l'art de la transmutation des métaux ; à ces connaissances se joignait le don de prophétie. Les épreuves, les expériences auxquelles il fut soumis, suivant la chronique, dont je ne garantis pas la véracité, confondirent les savants, les forcèrent d'admettre qu'il y avait là quelque chose de prodigieux, dépassant les forces d'une simple créature, et que la sagesse de cet homme était d'un ordre supérieur. Il fit présent au roi d'armes surnaturelles qui avaient ou devaient avoir des propriétés extraordinaires ; en échange Louis XII le combla de magnifiques cadeaux. Le devin ne les accepta que pour les distribuer aux pauvres sur le champ. La ville et la cour furent convaincues par ce dernier trait ; il ne fut plus permis de douter de la magie et des magiciens, de leurs artifices et de leur puissance.

C'est le moment que Champier choisit pour s'élever contre ces jongleries, et se vanter de son incrédulité : il fut mieux avisé et plus clairvoyant que les seigneurs et les juges de la suite du roi, trop bons courtisans,

Digitized by Google

du reste, pour ne pas applaudir à des supercheries grossières dont ils espéraient tirer avantage.

Une autre fois, la scène se passait encore dans nos murs, en 1524, il ne craignit pas de protester énergiment. Notre compatriote Symphorien de Builloud, devenu évêque de Soissons, et le cardinal de Lorraine avaient introduit à la cour de France, momentanément à Lyon, et fait admettre par le roi François Ier, et sa mère Louise de Savoie, le fameux Corneille Agrippa, médecin, alchimiste, théologien, professeur de sciences occultes, qui savait lire dans les astres, qui par leur influence opérait l'alliance, le divorce ou la transmutation des métaux. Un homme de cette force ne pouvait manquer d'être accueilli avec honneur : il obtint bientôt tout crédit auprès de Louise, duchesse d'Angoulême qui le gratifia d'une pension. Cette princesse se montrait très-entichée de la cabalistique et de ses œuvres; cette folie fut partagée par les habitants de toutes les classes, l'exemple avait été contagieux; aussi, durant quatre années, Agrippa fut le personnage le plus en faveur, le plus renommé de notre ville; il est vrai de dire toutefois, qu'il promit plus de merveilles qu'il n'en accomplit, malgré les prétendues ressources de son art, et la crédulité du vulgaire.

C'est contre lui, contre ses manœuvres que Champier, qui ne voulut pas passer pour dupe, fit paraître, sans oser le nommer toutefois, la vigoureuse lettre où il attaque, flétrit les astrologues et les alchimistes, au risque de blesser les sentiments et les préjugés que la cupidité et l'ignorance avaient enracinés, entretenaient dans le monde.

Soutenu, guidé par la ferme pensée de combattre, de détruire l'attachement aveugle accordé aux Arabes, à leurs pratiques, à leurs doctrines, Champier avait préparé ses armes de longue main. Dans ses voyages,

Digitized by Google

par sa fortune, par ses relations avec les étrangers, il s'était procuré à grands frais, les livres des anciens dans toute leur pureté; par un travail assidu, il les avait comparé avec les versions alors en usage.

Constatant des différences essentielles, avant de rien faire autre, il répandit de petits traités, des abrégés, des traductions d'Hippocrate et de Galien qu'il opposa aux résumés classiques. Il eut le bonheur de rencontrer dans l'imprimerie lyonnaise, dans l'amitié de Bader, Treschel, Gryphe, Junte et de Tournes, des éléments, des facilités qu'il n'aurait trouvé nulle part. Ces artistes furent pour lui de puissants auxiliaires, se prêtèrent de grand cœur à la reproduction des ouvrages anciens qui s'opéra, dès cet instant à Lyon, sur une très-large échelle, dans d'immenses proportions.

Composant, d'abord, ses livres avec des livres, ne tirant encore rien de son propre fond, Symphorien n'intervint, en quelque sorte, que comme éditeur dans le *Speculum, sive epitome Galeni;* dans l'*Epitome commentariorum Galeni in libros Hippocratis*; dans le *Centiloquium isagogicum in libros Hippocratis.*

On sait que Galien avait expliqué, interprété Hippocrate; il ne s'avouait pas son disciple et cependant, il n'a suivi que ses traces. Malgré son génie, il lui est arrivé de faire fausse route, parce qu'au lieu de ne consulter, comme le vieillard de Cos, que l'observation et l'expérience, il s'est trop appuyé sur le raisonnement.

Dans le livre : *Nova pratica in medicinâ de omnibus morborum generibus*, sont exposés l'histoire et le traitement des maladies suivant l'esprit et le texte des Grecs et des Latins. Les recueils : *Paradoxa in artem parvam Galeni*; *Categoriæ medicinales in libros demonstrationum Galeni; Aphorismorum liber ex diversis antiquorum libris* contiennent les faits les plus

Digitized by Google

saillants, les préceptes, les théories même du médecin de Pergame, de Celse et de plusieurs autres. Ces extraits étaient destinés à servir, aux médecins français, de règle de conduite, de point de comparaison avec les résumés, les citations de ce genre, qui existaient en grand nombre, tirés jusqu'alors exclusivement des maîtres arabes.

Sur ces bases nettes et précises, la discussion devait, pouvait s'engager avec pleine connaissance de cause; les éléments de la question en litige étaient multipliés, pouvaient ainsi tomber entre les mains de tous.

Ces travaux préliminaires dans lesquels Champier avait eu soin de s'effacer afin de laisser la place et la parole aux autorités qu'il avait dessein d'instituer, lui avaient semblés indispensables avant de s'engager lui-même dans la polémique, avant d'exprimer sa propre opinion.

Galien résumait à ses yeux la sagesse médicale, comme aux yeux de ses adversaires, Avicenne, Mésué étaient la parfaite expression de l'habileté dans la pratique.

Symphorien qui réclamait la liberté de discussion sur les doctrines arabes, qui en usait largement, s'est montré, on doit le dire, inconséquent en refusant d'étendre cette même liberté à l'examen des doctrines de son maître. Il a eu le tort de soutenir et de vouloir faire accepter d'office, ses théories, ses propositions les plus rationnelles et ses hypothèses les plus hasardées. Il s'est abstenu de tout jugement, de toute critique dans la *Vie de Galien*, lui qui a exercé une censure si plausible, qui s'est livré à des remarques si utiles dans les *Vies d'Arnaud de Villeneuve et de Mésué*, placées en tête de leurs écrits. En donnant une nouvelle édition d'Avicenne, il n'a pas manqué de la faire précéder

Digitized by Google

d'une introduction : *Annotamenta, errata et castigata in Avicennæ opera.*

Ce silence est calculé lorsqu'il s'agit de Galien; notre compatriote n'osa se permettre aucun travail d'épuration ou de contrôle, même lorsqu'il y a beaucoup à critiquer ou à reprendre. Après s'être dégagé des entraves que le moyen-âge avait semées sur la route de la véritable médecine, il a prétendu, à son tour, poser des limites arbitraires qu'il déclarait insurmontables. Considérant la science comme arrivée à son apogée, il semblait ne vouloir plus rien attendre de l'avenir et de ses découvertes. Il serait devenu un obstacle sérieux au progrès de la science, si l'esprit de discussion, d'indépendance, de libre examen qu'il avait concouru à réveiller, avait pu être contenu ; mais, l'élan était donné, et son exemple, heureusement pour tous, a été plus fort que ses préceptes. Sous ce rapport il a exercé une action, un empire qu'il n'avait pas pressenti, qu'il avait encore moins désiré.

Un fait intéressant à noter c'est que, malgré la résistance, les efforts de Champier, c'est à Lyon que les doctrines galéniques *pures* ont subi les premières critiques, ont immédiatement rencontré un de leurs plus rudes contradicteurs. Jean Argentier qui pratiquait dans notre ville où il avait conquis par son savoir une telle réputation qu'on ne le désignait que sous le nom du *Grand médecin*, s'affranchit, avant tous les autres, de cette soumision absolue aux principes de Galien ; il composa lui-même plusieurs ouvrages pour démontrer le vide, les dangers de ses théories ; se plaisant à signaler les erreurs répandues dans les livres de ce maître, il se glorifiait des reproches de Symphorien, son rival qui, dans l'ardeur de la dispute, l'avait surnommé le *censeur des médecins*.

F.-F.-A. POTTON.

A continuer.

Digitized by Google

VOYAGE EN CHEMIN DE FER

DE

LYON A LA CROIX-ROUSSE.[1]

De omni re et quibusdam aliis.

Pendant que les Carmes des Pays-Bas attaquaient leurs compatriotes les Bollandistes, ceux de France restèrent assez tranquilles ; cependant, à l'occasion d'un Chapitre provincial qu'ils tinrent à Béziers, en 1682, la question de l'antiquité de leur origine y eut les honneurs d'un panégyrique. Ce fut un jeune moine qui soutint la thèse, et qui renchérit encore sur les excentricités de ses confrères flamands. Je renvoie le lecteur, pour plus de développement, aux *Querelles littéraires*,— t. III, p. 208. Paris, 1761.

Devant ces attaques réitérées et passionnées, le père Papebrœck ne resta pas inactif. Aujourd'hui, dans de pareilles circonstances, nous publierions de simples brochures : Le directeur des Bollandistes lança dans le public trois volumes latins, in-4° à deux colonnes, dont le pre-

(1) Voir la dernière livraison de la *Revue du Lyonnais*.

Digitized by Google

mier contenait 352 pages, le second 553 et le troisième 719, sous les trois dates de 1696, 97 et 98 (1).

Cette immense publication est dédiée au roi d'Espagne, Charles II. L'auteur, après avoir défendu les Jésuites contre les accusations des Carmes, attaque ensuite ces derniers sur l'antiquité prétendue de leur origine; il réduit à quatre les assertions de ses adversaires : 1° d'avoir été institués par Elie; 2° sur le mont Carmel; 3° du vivant du saint Prophète; 4° dans le IXe ou Xe siècle avant Jésus-Christ. Il réfute ces quatre points; mais il admet cependant la possibilité que, dans le XIIe siècle, le prophète Elie, *per revelationem*, ait manifesté le désir de voir instituer l'ordre des Carmes, sur le mont Carmel. Il est en cela de l'avis de Baronius, *annalistarum princeps*, qui pense que l'acceptation de ce fait n'aurait rien de déraisonnable, et fixe l'établissement de ces religieux à l'an 1181.

Quant au voyage de Pythagore en Orient, à Byblos et à Tyr, à son initiation aux mystères sacrés, à son débarquement au pied du Carmel, à ses entretiens avec les prophètes, προφηταις, de ces divers lieux, et à sa fréquentation du temple du Carmel, le directeur des Bollandistes fait l'observation suivante : Jamblique, auteur grec, a écrit la vie de Pythagore, et c'est le texte latin d'un traducteur qui a servi de règle aux Carmes; or,

(1) Titres des deux premiers volumes : *Responsio Danielis Papebrochii, ex Societate Jesu Theologi, ad exhibitionem errorum per adm. R. P. Sebastianum à S. Paulo, ordinis Carmelitani in Belgio provincialem, olim sacræ theologiæ professorem Lovanii, evulgatam anno 1693. Coloniæ. Antuerpiæ*, 1696 et 1697.

Troisième volume : *Elucidatio historica actorum in controversia super origine, antiquitate et historiis sacri ordinis. B. M. de monte Carmeli. Pars III et ultima responsionum Danielis Papebrochii.* — Antuerpiæ, 1698.

Digitized by Google

on y lit, à l'occasion du séjour du célèbre philosophe dans le Carmel : *Ut plurimum solus degebat in templo, seul il passait dans le temple tout le temps qu'il pouvait.* Ce temple ne pouvait être, d'après les Carmes, que l'église de leurs prédécesseurs, mais *latinus interpres græcum εὐ τῶ ιερῶ* (1), *in sacro scilicet monte vel loco, vertit in templo, quod tamen ibi nullum fuisse ex majorum traditione. Le traducteur latin interprète ces mots grecs,* dans le sacré, *c'est-à-dire mont ou lieu, par temple, et cependant aucune tradition ne fait mention d'un temple.* L'existence de cet édifice sacré, qui ne repose que sur une traduction inexacte, était un argument invoqué par les soi-disant successeurs d'Elie ; mais l'obscurité du texte de Jamblique renverse la valeur de cette preuve.

Il sera peut-être téméraire de ma part de porter un jugement dans ce débat, qui ne manque pas d'intérêt historique ; cependant je me hasarde, et je formulerai ma pensée, en appliquant aux Carmes le proverbe : *Qui veut trop prouver ne prouve rien.* Il paraît très-admissible qu'Elie et Elisée, qui résidaient dans le Carmel, aient laissé des disciples, et que par la suite des temps les uns aient vécu en commun et les autres embrassé la vie solitaire. La secte des Juifs esséniens procèderait des deux grands prophètes, d'après le dire des Carmes, qui ne seraient eux-mêmes que le résultat de la modification apportée par le Christianisme, dans les institutions de cette secte. Il y a exagération dans cette manière de voir

(1) Dans l'édition de Jamblique, que j'ai sous les yeux, je lis : Κατα τὸ ἱερὸν.

Digitized by Google

tropabsolue : Flavius Josèphe parle assez longuement des Esséniens; mais il n'en fait pas les disciples d'Elie, et ne leur assigne pas le Carmel pour résidence spéciale. (Hist. des Juifs, XIII, 9,520. Guerre des Juifs, II, 12). Cependant il paraîtrait probable qu'un grand nombre de solitaires vivaient dispersés autour du mont Carmel, dont les campagnes étaient pleines de charmes : *decor Carmeli*. (Isaias, 55, 2). Pline parle d'un fleuve qui y prenait sa source, et dont les eaux servaient aux cérémonies sacrées, *Cærimoniis sacer*. (XXXVI, 65). Ce pays se prête si bien à l'habitation des hommes voués au mysticisme, que le père Philippe, carme déchaussé, qui y fit un voyage, à la fin du XVIIe siècle, raconte avoir rencontré une caverne habitée par des solitaires mahométans. Il dit qu'il a compté dans la montagne plus de mille grottes, et il ajoute qu'elles étaient autrefois occupées par les Carmes.

L'assertion sur les antiques locataires de ces cavernes est bien hasardée; mais elle ne doit pas étonner. C'était une manie, chez les disciples d'Elie, de découvrir partout des confrères. On voyait chez ceux de la place Maubert, à Paris, un graduel avec une fort belle vignette, à l'Introït de la messe de Noël, où saint Joseph et la sainte Vierge, habillés en Carmes, étaient représentés fuyant en Egypte. Une fois lancés au milieu des nuages de l'imagination, rien ne peut plus arrêter, et c'est en vertu de cet entraînement qu'une thèse célèbre admettait dans l'ordre des Carmes Numa, Zoroastre, les Druides, Pythagore, Jérémie, Esdras, Judas Macchabée, saint Jean-Baptiste, etc. (Hist. de France, Velly. t. V, p. 284. Thèse de Béziers.)

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit de ces exagérations, il est certain qu'à la fin du XIIe siècle, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, en citant l'opinion de Baronius et de Bellarmin, une multitude de solitaires se rassemblèrent, et que le pape Honorius III confirma leur institution en 1227 (1). Le lieu de leur rassemblement ayant été au Carmel, ils en prirent naturellement le nom. Déjà au Ve siècle, cette montagne était habitée par des anachorètes, auxquels le patriarche Jean, de Jérusalem, donna la règle de saint Basile. (Dict. des ordres religieux). Jean Phocas, moine grec de l'île de Pathmos, qui visita les Saints-Lieux, en 1185, finit ainsi la relation de son voyage : « Sur le « mont Carmel est la caverne d'Elie, où était autrefois « un grand monastère, comme on voit par les restes des « bâtiments; mais il a été ruiné par le temps et par les « incursions des ennemis. Il y a quelques années qu'un « moine, prêtre et portant des cheveux blancs, vint de « Calabre, et s'établit dans ce lieu par révélation du « prophète Elie. Il fit une petite clôture dans les ruines « du monastère, y bâtit une tour et une petite église, et « assembla dix frères, avec lesquels il habite mainte- « nant ce lieu. » (Fleury, l. 76. Ann. 210).

Le fait de l'existence au Carmel d'hommes voués aux pratiques religieuses, dès une haute antiquité, ne peut pas se révoquer en doute, puisque Jamblique, écrivain du IVe siècle, le dit positivement dans la vie de Pytha-

(1) Cette date de 1227 est donnée par l'abbé Velly. Dans le Dictionnaire d'antiquités chrétiennes de Jacquin et Duesberg, 1849, et dans celui des ordres religieux, 1749, on trouve la date de 1224 ; dans l'histoire ecclésiastique de Fleury celle de 1226.

Digitized by Google

gore (1), qui en fut bien accueilli, et eut de fréquents entretiens avec eux. Il raconte même un miracle de bilocation, opéré dans la personne de son héros, et qui semblerait prouver que la réputation surnaturelle de cette contrée avait agi sur l'esprit des matelots. Au moment où le bâtiment approchait de la côte du Carmel, les marins qui conduisaient l'illustre voyageur, le voyaient en même temps descendre lentement du sommet du Carmel, marchant d'un pas assuré, sans se détourner et sans être arrêté par aucun obstacle de rocher ou de précipice.

Abandonnant le domaine du merveilleux, je résumerai cette discussion, en disant que si Elie n'institua pas les Carmes, il se pourrait cependant que les solitaires, réunis à l'époque du XIIe siècle, et qui prirent ensuite ce nom, aient d'abord habité le Carmel, en procédant de l'exemple d'Elie et d'Elisée, qui avaient passé leur vie dans cette mystique montagne. Le fait ainsi présenté n'aurait rien d'exorbitant, et serait susceptible d'être raisonnablement discuté; mais l'exagération conduit à l'impossibilité de la preuve.

Il me resterait à contrôler l'assertion du père Louis de Sainte-Thérèse, qui prétend qu'un jugement de Sixte IV reconnaît les Carmes, comme successeurs d'Elie. Je n'ai pas de documents pour confirmer ou contredire le fait; mais chacun sait que dans la basilique de Saint-Pierre tous les fondateurs d'ordres ont leur statue; or celle du prophète Elie y existe, et sur son piédestal on lit cette inscription : *Universus ordo carmelitarum fundatori suo*,

(1) Pythagore naquit à Samos, vers l'an 592, avant J.C.

Digitized by Google

sancto Eliæ, prophetæ, erexit, 1727. *L'ordre des Carmes a élevé cette statue à son fondateur, le saint prophète Elie, en l'an* 1727. — Sous le pontificat de Benoît XIII. — Cette dédicace prouve au moins que la cour de Rome n'est pas opposée aux prétentions des Carmes. Je me rappelle qu'en 1847, dans l'église de Saint-Pierre où je venais de lire l'inscription susdite, je rencontrai le père Vaure, bien connu des Français qui ont séjourné à Rome, et sur ma demande il me répondit que les Carmes plus que jamais persistaient dans leur opinion, relative à la haute antiquité de leur origine.

Je ne saurais affirmer si réellement, chez ces religieux contemporains, la croyance absolue, dans la fondation de leur ordre par le prophète Elie se perpétue toujours avec autant de ténacité que dans le XVIIe siècle? En tout cas, je ne pourrais les blâmer de conserver cette foi dans une idée, qui entoure leur institution d'une certaine auréole poétique. Si l'on enlève le sentiment, pour arriver par le simple raisonnement à l'enseignement religieux, on risque fort de conduire les masses à l'indifférence absolue et à la sécheresse de cœur. Je me repose parfois sur la terrasse solitaire du couvent des Carmes-Déchaux; j'entre sous le vestibule qui précède l'entrée et j'y lis le verset dix-septième de la cinquième épître de saint Jacques, rappelant le prophète Elie et la puissance de sa prière : Eh bien, ce parfum de mysticité ne me déplait pas. J'abandonne un moment la critique historique, et j'éprouve une certaine impression que je rechercherais vainement sur les trottoirs de la rue Impériale.

Ottavio Panciroli, l'aimable et naïf légendaire des églises de Rome, admet naturellement les prétentions

Digitized by Google

des Carmes à la succession d'Elie, et il ferait même remonter leur origine au prophète Samuel. Il nous apprend ensuite que quelques-uns de ces religieux, fuyant les persécutions des Turcs, vinrent en Italie, dès l'année 1200. Ils furent parfaitement accueillis, en 1216, par le pape Honorius III, qui leur accorda, en 1219, l'église de Saint-Julien-le-Pauvre, près des trophées de Marius (1). (Panciroli. Tesori nascosti del alma città di Roma. 1625. — Descript. de Rome. F. Descine, 1690. — Descript. de Rome, 1783, sans nom d'auteur.) — Leur règle était extrêmement austère, et le pape Innocent IV, dans l'année 1245, en mitigea la sévérité. Saint Louis, à son retour de la Terre-Sainte, ramena quelques-uns de ces pères et les établit à Paris, au bord de la Seine, sur l'emplacement occupé depuis par les Célestins. Ce fut seulement sous le règne de Philippe-le-Bel que les Carmes se transportèrent à la place Maubert. (Hist. eccl. Fleury. — Dict. ord. relig. — Hist. de France, Velly) Ils eurent des députés de leur ordre, à la suite du patriarche d'Antioche, au deuxième concile de Lyon, en 1274; mais ce ne fut qu'en 1303 que le quatre-vingt-dix-septième archevêque de Lyon, Louis de Villars, leur concéda l'emplacement qu'ils occupaient dans le quartier des Terreaux. Ce ne fut pas sans peine qu'ils purent constituer un établissement solide : les moines de l'Ile-Barbe, le commandeur de l'hôpital de Sainte-Catherine et le prieur de la Platière, voulurent plusieurs fois les expulser de force. La médiation du pape Clément V, sacré à Lyon

(1) Dénomination incertaine. Les deux colosses, placés au sommet de la rampe du Capitole, proviennent de ces ruines.

Digitized by Google

en 1305, et quelques sacrifices pécuniaires purent seuls leur assurer une paisible possession. Après les tracasseries éprouvées par les Carmes, et qui avaient dû leur donner beaucoup de soucis, il serait naturel de penser qu'en vertu de la réaction qui s'opère ordinairement dans les esprits, la charité et la mansuétude règleraient leur conduite à l'égard des autres ordres religieux. Cependant ils suscitèrent des difficultés aux Augustins, qui venaient s'établir dans leur voisinage, en 1319. Ils voulaient s'opposer à la construction du nouveau monastère, prétendant qu'on ne pouvait l'élever qu'à 140 cannes (1) du leur. La contestation ne fut terminée qu'en 1343, au moyen d'une transaction, passée à Avignon, par laquelle les Augustins s'engagèrent à payer à leurs voisins exigeants 300 florins d'or. Deux siècles après, un père Carme, Laurent Bureau, évêque de Sisteron, confesseur de Charles VIII et de Louis XII, engagea successivement ces deux rois à faire construire l'église et le monastère de Lyon. Le choix d'un confesseur Carme par ces deux souverains prouve qu'à la fin du XVe siècle l'ordre était arrivé à conquérir une certaine influence, et qu'il devait posséder en France un grand nombre de maisons. — (Archev. de Lyon. Morel de Voleine et de Charpin. — Descript. de Lyon, 1741. — Id. Cochard, 1817. — Alman. de Lyon, 1755.)

Charles VIII rapporta le melon de sa campagne d'Italie, et ce fut le seul bénéfice que valut à la France l'expédition de Naples. Les Carmes de Saumur cultivèrent

(2) La canne romaine, *canna architettonica*, équivaut à 2^m 234, par conséquent 140 cannes = 312^m 76.

Digitized by Google

avec grand succès cette cucurbitacée, et ce fut peut-être autant pour plaire au roi, leur protecteur, que par imitation traditionnelle d'Elie. — Péricaud. Notes et Docum. 1680. — Valmont de Bomare. Hist. Nat. — En effet, le saint fondateur de l'ordre, parcourant le Carmel, se trouva un jour en présence d'un champ rempli de melons, et il pria le propriétaire de lui en donner un ; mais l'égoïste et grossier cultivateur répondit ironiquement que ce n'étaient que des pierres. Alors Elie s'écria : « Qu'ils soient des pierres, comme tu l'as voulu, » et les melons furent pétrifiés! Le rapporteur de cette légende affirme avoir vu sur le mont Carmel le champ de melons métamorphosé en pierres. — Voyage en Orient par le P. Philippe. Lyon, chez Julliéron, 1649. — Cette interprétation du phénomène des cailloux, en forme de melons, ne me semble pas plus naïve que celle dont se contentaient les savants du XVIe et même du XVIIe siècle, en appelant les fossiles des *lusus naturæ*, des jeux de la nature. — Pictet. Paleont. 1844. — Plus tard l'esprit d'observation fait des progrès, et Valmont de Bomare, dans son Dictionnaire d'histoire naturelle, 1768, s'exprime ainsi, au sujet de la pétrification des melons : « Nom donné à des cailloux caverneux, dont les cavités « sont remplies de cristallisations. Ces cailloux se trou- « vent particulièrement au mont Carmel, dans la Pales- « tine. » Aujourd'hui les minéralogistes ont créé une espèce de ces melons miraculeux : « Mélonites, melons « du mont Carmel, nom que les anciens lithologistes « donnaient aux géodes et autres masses nodulaires si- « liceuses, dont la forme ovoïde pouvait rappeler celle « des melons. Ce sont de pures concrétions, n'ayant au-

Digitized by Google

« cune origine organique. » — D'Orbigny. Dict. Hist. Nat. — Cette explication de la mélonite est moins poétique, j'en conviens, que la théorie adoptée par les Carmes; mais les sciences naturelles, aussi bien que l'histoire et l'archéologie, doivent nécessairement prendre pour guide la raison et non pas l'imagination : autrement elles sont entraînées au fond du précipice de l'erreur, et parfois même du ridicule.

Si les melons, cultivés à Saumur par les Carmes, n'ont été importés en France que sous le règne de Charles VIII, à la fin du XVe siècle (1), on peut soupçonner que leur culture en Italie ne date pas d'une époque bien antérieure. En effet, il n'est pas certain que le melon ait été connu de l'antiquité romaine, et Casaubon prétend que les *meloni* ou les *poponi* des italiens ne sont pas les *melones* des latins. D'autres philologues, entre lesquels Saumaise, soutiennent le contraire. Il paraîtrait que les

(1) M. Péricaud aîné, dans ses notes et documents — France litt., t. VII, p. 414 — raconte l'anecdote suivante, sur la culture du melon, en Orient, pendant la seconde moitié du XVe siècle : « Mahomet II avait cultivé lui-« même une planche de melons, que le soleil semblait avoir distingués en « les mûrissant longtemps avant les autres. Le Sultan les fit recommander « au jardinier, celui-ci y avait l'œil chaque jour ; ce qui n'empêcha pas « un page, qui aimait passionnément le melon, d'en cueillir et de les « manger. Le jardinier s'étant aperçu du larcin, conjectura que les pages, « qui seuls avaient l'entrée du jardin, pouvaient seuls aussi en être les « auteurs. Il courut en informer le Sultan, en lui faisant observer qu'il « n'y avait que fort peu de temps que le vol avait été commis. Mahomet, « irrité de cette audace, fit amener à l'instant les pages devant lui, et « ordonna au coupable de se nommer. Personne ne se déclarant, l'impi-« toyable despote commanda d'ouvrir successivement le ventre de tous les « pages, jusqu'à ce qu'on eut découvert le coupable. On trouva les melons « à demi digérés dans le ventre du quatorzième. » — Sallentin de l'Oise, t. XIII de l'Improvisateur français, p. 59.

Digitized by Google

melones étaient les mêmes que les *melopopones*. *Dicti sunt à μῆλον, malum, propter figuram, et πέπων, ονος, maturus, à sole excoctus à πέπνω , coquo, propter maturitatem.* — Dict. Forcellini. — L'abbé de Marolles, dans une note sur Vopiscus, — *In Carino,* 17, — dit que l'on ignore si les melons étaient réellement connus de l'Italie antique. Quoi qu'il en soit, voici quelques détails sur les *melones*, les *melopopones* ou *melopopona*. Pline — XIX, 33, — dit, en parlant du concombre, *cucumis*, que l'on a obtenu dans la Campanie une espèce nommée *melopopona*, qui ressemble au coing, *mali cotonei effigie* ; mais ce volume n'est pas égal à celui de nos melons ordinaires. En outre, Pline en parle comme d'une variété du concombre, et il y a une si grande différence entre ces deux cucurbitacées, que l'auteur de l'Histoire naturelle aurait dû la signaler.

Palladius — IV, 9 — donne des conseils pour la culture des *melones*. Il recommande d'en tremper les graines, pendant trois jours, dans du vin miellé et du lait. Cette précaution leur donnera beaucoup de douceur : *Hinc suaves efficientur*. Si l'on veut leur commnniquer de l'odeur, on laissera les graines, plusieurs jours, entre des feuilles de roses sèches. Ici le mot *suaves* indique une saveur douce, propre à nos melons. Il fallait que les *melones* fussent très-estimés, puisque Treb. Pollion raconte que Gallien en obtenait dans le fort de l'hiver. Vopiscus, citant les prodigalités de Carin, prétend qu'il nageait au milieu des fruits et des melons, *inter poma et melones natavit*. D'après Capitolin, Albin était tellement vorace, qu'à son repas du matin il mangeait cinq cents figues, cent pêches de Campanie, dix melons d'Ostie, vingt

Digitized by Google

livres de raisins, cent bec-figues et quatre cents huîtres. Cette gloutonnerie est difficilement croyable. En tout cas, elle indiquerait que les *melones Hostienses* n'avaient qu'un petit volume; car la digestion de dix melons ordinaires, avec accompagnement de tant d'autres choses, eût été une opération impossible. Ces melons d'Ostie étaient une espèce de melons d'eau, cultivés en Campanie. — Nisard. Note, p. 687. — Forcellini, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, fait dériver *melo* de *malum*, pomme; mais je pense que le mot *mel*, miel, serait plutôt la racine de melon, qui a effectivement beaucoup de douceur. Le célèbre gourmand, Cœlius Apicius, qui a laissé un traité sur la cuisine, *De arte coquinaria*, — regardé comme apocriphe par quelques erudits, — a un article intitulé : *Pepones et melones*. Voici l'assaisonnement qu'il conseille pour aider à les manger : *Piper, pulegium, mel vel passum, liquamen, acetum; interdum et silphium accedit :* du poivre, du pouliot — plante odoriférante — du miel ou du vin miellé, de la confiture, du vinaigre; parfois on ajoute du silphium, — sorte de résine aromatique. — Il ressortirait de ce condiment, donné par Apicius, que les melons antiques devaient avoir peu de goût. On prétend que les Orientaux les mangent aussi avec de l'opium; mais le plus singulier condiment qu'on ait imaginé de leur adjoindre est certainement le tabac. — Dict. Scien. méd. — Je terminerai cette petite étude, en citant une note d'Humelbergius, un des commentateurs de Cœlius Apicius : « Les *pepones* ne diffèrent des melons, « *à melonibus*, que par le volume et la forme plus allon- « gée. Les *melopepones* ont aussi une plus grande quan- « tite de pulpe, mais leur forme est arrondie. » Je laisse

Digitized by Google

au savant allemand la responsabilité de son explication. Le Dictionnaire des Sciences médicales dit que le melon est originaire de l'Asie et qu'il croît spontanément dans le pays des Kalmouchs. Après avoir fourni quelques pièces aux débats, sur la plus ou moins grande antiquité du melon, j'abandonnerai le soin de juger la question à de plus érudits que moi, et je vais revenir aux grands Carmes de Lyon.

J'ai dit que les Carmes avaient été assez heureux pour obtenir la protection de Charles VIII et de son successeur Louis XII. Ils se rebâtirent église et maison des libéralités du premier, en 1495, et de celles du second, en 1499. (Alman. de 1755.) L'église, sous le vocable de Notre-Dame du mont Carmel, et située sur la place de la *Miséricorde*, ou *cour des Carmes*, occupait l'emplacement des maisons, formant le côté sud de la rue de la *Paix*, qui n'existait pas avant la suppression du couvent. L'époque de la fin du XVe et du commencement du XVIe siècle indique évidemment que le style de l'église était le gothique. A l'exemple de celles des ordres mendiants, elle devait être d'une grande simplicité, et, à l'appui de cette conjecture, je renvoie au plan de Maupin, 1625, espèce de vue de Lyon prise à vol d'oiseau, et qui donne le dessin extérieur de ses monuments. L'église est à trois nefs ; le sommet de la grande paraît avoir latéralement une double rangée de clochetons, et son campanile massif est semblable à celui de l'église des Cordeliers. Ma mère, née en 1776, se ressouvient d'être allée dans l'église des Carmes. Sur ma demande relative à l'impression générale qu'elle en avait conservée, elle m'a répondu que sa mémoire lui représentait une église ayant beaucoup de rap-

Digitized by Google

ports avec celle de Saint-Bonaventure, et qu'on y entrait par une porte latérale donnant sur la *cour des Carmes*. La façade regardait le couchant, et le fond de l'abside s'appuyait sur la petite rue *Sainte-Catherine* (1). On peut présumer que l'architecte des bâtiments actuels s'est servi des fondations de l'église démolie pour asseoir ses constructions, et je croirais que la rue de la *Paix* correspond à la surface de la petite nef septentrionale. Les Carmes, parvenus à un certain degré d'influence, ornèrent peu à peu leur église, et, entre autres objets d'art, on y remarquait une chaire en bois, style de la renaissance, copiée sur celle de Saint-Etienne-du-Mont de Paris, édifice religieux qui date de 1537. La chaire de Saint-Etienne avait été sculptée par Claude Lestocart, sur les dessins de Laurent La Hire. Les tableaux du grand autel étaient de médiocres ouvrages de Le Blanc; on en voyait deux du jeune Perrier, l'un représentant saint Alban et l'autre sainte Thérèse. Le même peintre avait fait encore un saint Roch et un saint Sébastien, vers la porte d'entrée. Le grand tableau suspendu contre le mur, vis-à-vis de la chaire, était de l'oncle du précédent, connu sous le nom du vieux Perrier: on le regardait comme un de ses bons ouvrages. (Descrip. de Lyon, 1741. — Rolle et Montaiglon, note).

Ce que j'avance de l'influence présumée acquise par les Carmes, ressort de l'asile accordé par eux à Corneille Agrippa, qui avait la réputation de s'adonner à la sorcellerie. Il est vrai qu'un prélat irréprochable, Symphorien Bullioud, le protégeait, et ce fait pouvait être une excuse en leur faveur; mais cependant il fallait une certaine autorité pour braver l'opinion publique, car l'ac-

(1) Voir le plan de Séraucourt, 1740.

Digitized by Google

cusation de magie, aux XVe et XVIe siècles, se prenait au sérieux et conduisait au bûcher. Le père Colonia, en relatant toutes les illustres amitiés du célèbre sorcier, cherche à le défendre contre ces terribles imputations. Henri Corneille Agrippa de Nettesheim naquit à Cologne, en 1486. Il eut une vie très-orageuse. Il débuta dans l'état militaire, et servit sept ans en Italie dans l'armée de Maximilien Ier. Il quitta cette carrière pour étudier le droit et la médecine. Après avoir exercé le professorat dans différentes villes, il fut nommé syndic de Metz, en 1518; cependant les circonstances l'obligèrent à s'éloigner de cette ville, parce qu'il avait combattu l'opinion vulgaire qui donnait trois époux à sainte Anne, et qu'il avait pris la défense d'une jeune fille accusée de sorcellerie. Il vint s'établir à Lyon, en 1524, et y commença à pratiquer la médecine, dix-huit ans après avoir reçu le grade de docteur. Sa hardiesse suppléa au défaut de connaissances, et quoiqu'il n'employât que des formules empiriques, il n'en obtint pas moins une grande réputation. Prétendant à l'astrologie, il prédit au connétable de Bourbon, armé contre son pays, les plus brillants succès. Il fut alors chassé de France, mais les idées superstitieuses de l'époque engagèrent plusieurs souverains à le rechercher. La *Philosophie occulte*, qu'il publia à Anvers, le fit accuser de magie, et il passa une année dans les prisons de Bruxelles. Après cette détention, il se rendit à Cologne, dont l'archevêque avait accepté la dédicace de sa *Philosophie occulte,* et il rentra en France. Etant revenu à Lyon, il fut emprisonné pour avoir écrit contre la reine-mère. Sorti de prison, il alla terminer sa carrière à Grenoble, où il mourut dans un hôpital, en 1535, à

Digitized by Google

l'âge de 49 ans, ou, suivant d'autres, à Lyon, en 1534. (Biogr. univ.) C'est l'opinion de Paul Jove qui le représente à la fin de sa vie dans une extrême misère. Il prétend qu'il menait toujours avec lui un diable sous la figure d'un chien noir ; que, touché de repentir aux approches de la mort, il ôta au chien un collier garni de talismans et de figures magiques, et qu'il lui dit, en colère : *Abi, mala bestia, quæ me totum perdidisti. Va-t-en, méchante bête, qui m'as entièrement perdu ;* et que l'animal aussitôt se précipita dans la Saône. (Hist, litt. de Lyon. Colonia, t. II, p. 714.) — Agrippa soutint, plus de deux siècles avant J.-J. Rousseau, que les sciences sont un des fléaux du genre humain. Tous deux, dominés par une orgueilleuse misanthropie, déclamèrent contre les lettres qu'ils cultivaient, et recherchèrent avec passion la célébrité qu'elles donnent. (Fortis. Voyage à Lyon, II, p. 131.)

Plusieurs faits prouveraient la considération dont les Carmes jouissaient à Lyon : ainsi, le collége des médecins tenait ses assemblées dans leur couvent ; il avait été établi par lettres patentes d'Henri III, confirmées par Henri IV, et enregistrées au parlement. Ce collége contenait dans son sein un grand nombre d'habiles médecins et d'écrivains distingués. (Descrip. de Lyon, 1741, p. 147.) — Le corps de pharmacie s'y réunissait aussi quand il avait quelque aspirant à recevoir, et c'était aux Grands-Carmes que les Génois avaient leur sépulture. (Spon. VII).

Henri IV, au commencement de son règne, envoya à Lyon une cour de justice pour y tenir *les grands jours*. On appelait ainsi des séances judiciaires établies par commission dans les provinces éloignées, afin d'y décider certaines contestations et les affaires d'appel. Le roi

Digitized by Google

faisait ordinairement présider ces tribunaux temporaires par un de ces envoyés, nommés, dans les anciennes chartes, *missi dominici*. Lyon eut donc ses *grands jours* au mois d'août 1596; ils se tinrent dans le couvent des Grands-Carmes des Terreaux, et se prolongèrent jusqu'aux fêtes de Noël. Quinze conseillers au parlement de Paris et le président Forget avaient été délégués pour cet office; ils statuèrent sur les plaintes des bourgeois, mirent fin aux démêlés survenus entre les officiers de la ville, au sujet de leurs attributions, et prononcèrent sur les règlements des officiers de judicature. (Alm. de 1788, bibl. hist., p. 305. — Monfalcon, Hist. de Lyon, II, p. 726.)

Lorsque en 1573 la famine sévissait dans la ville, on vit Laurent Capponi, marchand florentin, établi à Lyon, nourrir à ses frais, pendant un mois, près de 4,000 personnes. Il faisait ses distributions au-devant de l'église des Carmes. (Descrip. de Lyon. Cochard, p. 189).

Paul Saint-Olive.

(*A continuer*).

Digitized by Google

ESSAIS BIOGRAPHIQUES

FERDINAND DELAMONCE

(SUITE) (1).

Il est saisi d'admiration en arrivant sur la place Saint-Pierre par l'une des deux avenues qui y conduisent, et d'où l'on découvre du premier coup d'œil le dôme et toute la façade. Il cherche quelle est la cause principale de cette admiration, et nous explique qu'il la trouve dans l'heureux rapport que toutes les proportions de cette vaste construction ont entre elles.

Pour pouvoir comparer les dimensions diverses dont ce monument se compose, il le mesure en détail, et nous apprend que « les colonnes du portique circu-
« laire, dont l'immense place est entourée, y compris
« leurs bases et leurs chapiteaux, ont quarante-un pieds
« huit pouces de hauteur sur quatre pieds neuf pouces
« de diamètre ; leur entablement neuf pieds dix pouces,
« et l'attique qui couronne cet ordre complet, six pieds
« deux pouces. »

(1) Voir le dernier numéro de la *Revue du Lyonnais*.

Digitized by Google

Ces mesures réunies donnent une hauteur de cinquante-sept pieds huit pouces, ou mieux, comparant ces chiffres aux mesures de notre époque, dix-sept mètres cinquante centimètres, détail très-curieux ; car cette hauteur est celle de nos maisons dans un grand nombre de nos rues de Lyon.

L'obélisque, élevé dans le milieu de la place, est un des plus remarquables de Rome, tant par sa haute antiquité que par l'extrême difficulté que l'on éprouva pour changer de place et dresser ce bloc d'un si prodigieux poids. Il est d'une seule pièce de granit rouge d'Egypte, et pèse 496,767 kilogrammes.

Les armatures qui servirent à le descendre, à le transporter et à le relever pesaient 37,990 kilogrammes, et le tout 1,069,515 livres, soit 534,757 kilogrammes (1).

Nous nous rappelons avec quelle facilité fut descendu, transporté en France et posé sur son piédestal l'obélisque de la place de la Concorde, à Paris. Les moyens si simples et si savants employés alors par l'architecte Lebas, donnent un intérêt fort grand aux détails que Delamonce nous a transmis ; ils prouvent le pas immense fait par la science mécanique à notre époque.

La somme dépensée pour poser sur son socle l'obélisque de la place Saint-Pierre, s'éleva à 370,975 écus romains. Etabli au milieu d'une fontaine, ce monument a une hauteur de 34 mètres. Les chiffres parlent, dit-on ; en effet, dans cette circonstance, ils nous donnent, mieux

(1) Quatremère de Quincy, dans son Dictionnaire d'architecture, Art. Fontana, dit que cet obélisque, enveloppé d'un encaissement en madriers armés de bandes de fer, pesait environ 1,500,000 livres, soit 750,000 kilogrammes.

Digitized by Google

que l'aspect du monument, une idée exacte de la grandeur de ses diverses parties.

« Vous vous êtes persuadés, poursuit l'auteur, que « la façade de l'église répond à la beauté singulière de « cette place, et j'avoue que je fus bien surpris moi-« même lorsque je fixai ma vue sur l'ordonnance de ce « grand portail. »

Selon Delamonce, cette façade aurait été bien plus imparfaite encore, si Carlo Maderno, qui en donna le dessin, n'avait été forcé, pour ainsi dire, de se soumettre à la grandeur des proportions et à la majesté des embellissements extérieurs des côtés déjà construits sur les plans de Michel-Ange :

« En effet, dit-il, Maderno étant un de ces artistes « malgré Minerve, ses productions se ressentent de « l'extrême stérilité de son imagination incapable de se « distinguer par quelque élévation de génie, ni par au-« cune saillie heureuse. »

Et Delamonce, loin de revenir sur ce jugement sévère, donne une description minutieuse de cette façade, afin de montrer, par la comparaison, combien sont belles les autres parties de l'édifice; et cette description terminée, il s'écrie : « Convenons donc que voilà un dessin « bien différent de la colonnade, aussi n'est-il ni de « Michel-Ange ni de Bernin. »

« Maderno, dit M. Quatremère de Quincy, en parlant « de l'église de Saint-Pierre, mérite des reproches sous « le rapport du style et du goût, soit d'ordonnance, soit « d'ornements dans le frontispice qu'il éleva en avant « de la basilique; on n'aime pas à rencontrer dans la « composition de ce portail les grandes ouvertures de

Digitized by Google

« fenêtres d'un palais, ni surtout cet attique si peu en « rapport avec l'intérieur ; rien n'eût empêché Maderno « d'appliquer à la devanture de ce portail un parti gé- « néralement plus large, plus simple et plus noble. »

Le troisième discours prononcé à Lyon dans la séance académique du 14 février 1748 a pour titre :

Des édifices publics pour les spectacles des anciens Grecs et Romains avec quelques réflexions sur ces mêmes spectacles.

Delamonce étudie le Colisée et dit de prime abord :

« Rien ne me parut plus ennuyeux à la vue que la « répétition fatigante de cette décoration extérieure, « toujours égale, sans aucune diversité, défaut directe « ment contraire aux bonnes règles de l'architecture, « qui exigent qu'après un certain nombre de parties « semblables et symétriques des côtés, toutes les entrées « capitales soient plus particulièrement établies, non « seulement pour les distinguer, mais pour les lois du « contraste, partie la plus essentielle du bon goût des « embellissements. »

Il regrette que l'on n'ait pas ménagé, dans ce vaste amphithéâtre, un grand vestibule et un escalier principal, répondant par leur dimension et le luxe de leur décoration, à la pompe et à la majesté avec laquelle les princes et les magistrats se rendaient à ces spectacles, par complaisance pour le peuple, et où ils arrivaient précédés de leurs licteurs.

Ces observations montrent clairement que l'auteur, mécontent de cette grande monotonie, oublie, sous l'influence d'impressions désagréables, ses profondes études sur les mœurs et les coutumes romaines. Et cependant,

Digitized by Google

il nous est prouvé que ces coutumes exigeaient certainement les dispositions adoptées au Colisée, car nous les retrouvons là comme dans tous les édifices construits par le peuple romain pour ces mêmes spectacles.

Ici, Delamonce entre dans de minutieux détails sur la nature des jeux qui se livraient dans cette enceinte, sur le nombre des combattants et la manière dont ils étaient armés. Avant de donner des explications sur les divers combats auxquels le peuple prenait part avec tant de passion, il rappelle ce fait consigné dans l'histoire, que le nombre des combattants étant devenu prodigieux, quelques empereurs, les plus entraînés par ce goût barbare, permirent à ces lutteurs de descendre en foule dans l'arène.

La tristesse qu'il éprouve à la pensée de ces affreux massacres, lui dicte la réflexion suivante :

« La cruauté des jeux antiques fut le sujet de l'hor-
« reur qu'en conçut la religion chrétienne. Elle qui ne
« respire que l'humanité, ne pouvait voir sans indigna-
« tion répandre le sang des hommes pour le seul amu-
« sement, ce qui engagea les saints Pères à déclamer si
« vivement contre ces spectacles cruels. »

Ce passage est suivi de quelques détails relatifs aux cinq jeux gymniques qui étaient le pugilat, la lutte, le pancrace, le disque et le stade. A propos de ce dernier exercice dans lequel, pour rester vainqueur, il était nécessaire d'arriver le premier à un but fixé par avance, il cite ces paroles de saint Paul tirées de son épître aux Corinthiens : « Qui in stadio sunt, omnes currunt, sed
« unus accipit bravium. »

Digitized by Google

En 1752 Ferdinand Delamonce traitait le sujet suivant :

Époques auxquelles on peut fixer les points de perfection des arts libéraux d'architecture, de peinture et de sculpture anciennes et modernes.

Le besoin de se défendre contre les rigueurs du temps, et aussi, de se mettre à couvert contre les bêtes sauvages, mais plus encore, contre la fureur des hommes animés par les guerres survenues entre eux, créa l'architecture.

La fortification, pour prévenir toute attaque à main armée, a été la principale origine des constructions solides. Le luxe de ces constructions s'étendit à mesure que grandirent les richesses des peuples, et surtout des princes, désireux de surpasser en opulence les nations voisines et les souverains leurs rivaux.

La religion eut aussi une grande part aux progrès de l'architecture; on voulut élever à grands frais des temples magnifiques, et les rendre toujours dignes de la grandeur du Dieu qu'on y adorait.

La beauté des matériaux développa plus rapidement que tout autre cause le luxe des constructions dans certains pays.

L'Egypte en est une preuve, ses prodigieux blocs de pierre donnèrent les moyens de placer, soit à l'entrée des temples, soit dans leur intérieur, ces grands obélisques et ces étonnantes colonnes; c'est à leurs poids énormes que l'on doit l'invention des machines.

Passant subitement des époques grecques et romaines aux XVe et XVIe siècles, l'auteur prouve sans peine que les progrès de l'architecture furent alors remarquables

Digitized by Google

en Italie. En effet, dans ces siècles, nous voyons briller successivement :

Giuliano da San Gallo et Antonio son frère, tous deux nés à Magello, près de Florence.

Michel-Ange, peintre, sculpteur et architecte, dont le puissant génie créa la splendide église de Saint-Pierre, né à Caprèze, près d'Arezzo, en 1474, et mort en 1563.

Jacopo Tatti, plus connu sous le surnom de Sansovino, parce qu'il avait étudié la sculpture sous un maître ainsi nommé, né à Florence en 1479, et mort en 1570; il fut aussi célèbre par ses immenses travaux de statuaire que par sa gloire dans notre art.

Jacopo Barozzi da Vignola, né en 1507 à Vignola, près de Modène, et mort en 1573, surnommé, à juste titre, le législateur de l'architecture moderne, à cause de ses œuvres et de ses écrits; il construisit, pour le cardinal Farnèse, le célèbre château de Caprarole, près de Viterbe.

Andréa Palladio de Vicence, (Etat de Venise), né en 1518, mort en 1580. Il trouva, dans l'amitié du célèbre littérateur Trissino, et dans sa haute protection, tous ces encouragements qui rendirent ses progrès dans les arts si rapides et si brillants.

Pirro Logorio, recommandable non seulement par ses études d'après les ouvrages de l'antiquité, mais encore, par les souvenirs qu'il en a laissés dans ses nombreux dessins pleins de grâce et de style; auteur de la villa Pia dans les jardins du Vatican, il a rappelé, par ce délicieux monument, le goût qu'avaient les anciens dans leurs habitations. Peintre et architecte, il fut de plus ingénieur, et par les ordres d'Alphonse II, duc de Ferrare,

Digitized by Google

répara les dégats que les inondations du Pô avaient causés dans la ville. Il y mourut en 1580.

Giovanni Fontana de Mili, près de Côme, célèbre par ses immenses travaux hydrauliques, et plus particulièrement Domenico, son frère, architecte du pape Sixte-Quint, né en 1543, mort en 1607; ce dernier avait fait relever l'obélisque de la place Saint-Pierre. Ayant contribué à la construction du Vatican et du palais Quirinal, il avait été chargé aussi d'édifier à Naples le palais du roi, commencé sous la vice-royauté du comte de Lemos.

Dans ces mêmes siècles, et encore longtemps après, parurent en France, Louis de Foix, auteur, comme nous l'avons déjà dit, de la fameuse tour de Cordouan, artiste dont les dessins pour l'Escurial, furent préférés à ceux d'un grand nombre de maîtres très-connus par leurs beaux travaux.

Pierre Lescot, abbé de Cluny, architecte du Louvre de 1541 à 1548, et auquel nous devons la fontaine des Innocents à Paris.

Philibert Delorme, né à Lyon, architecte des Tuileries, mort en 1577.

Jean Goujon, surnommé le Corrège de la sculpture, qui fut aussi grand architecte qu'habile sculpteur. Il travailla, dit-on, aux dessins de la façade du vieux Louvre, commencée sous Henri II, et construisit l'hôtel Carnavalet, qui fut terminé par Mansard, sans rien changer aux plans primitifs.

Puis encore Le Mercier, mort sans fortune en 1660; Louis Le Vau, Claude Perrault et François Mansard.

Arrivant à la peinture, Delamonce la suit dans sa

Digitized by Google

marche progressive, jusqu'au jour où elle atteint à la perfection.

Il croit qu'elle est originaire d'Egypte, « et bien que « l'on ignore, dit-il, de quel éclat elle brilla alors, il y « a lieu de penser qu'elle se distingua par ses heureuses « proportions et surtout par la correction du dessin, si « l'on en juge par la sculpture des Egyptiens sur les- « quels les Grecs se formèrent. »

Glissant sur ce sujet, comme aussi sur la sculpture, il termine en disant que cet art fut porté à son plus haut degré de perfection sous Henri II, par le talent de Jean Goujon, sous le règne de Louis XIII et de Louis XIV par celui de François Anguier, Jacques Sarrazin, mort à Paris en 1660, Girardon, Gaspard Martin, Antoine Coysevox, de Lyon, mort en 1720, les deux frères Coustou, le célèbre Pierre Legros, élève de son père et mort à Rome, et enfin par les œuvres de Puget, sculpteur, peintre et architecte, lequel, dit-il, aurait pu donner, à lui seul, une immense impulsion aux arts par l'universalité de ses talents.

Delamonce nous a laissé quelques observations sur divers édifices de notre ville, dont plusieurs sont détruits aujourd'hui. Au nombre de ceux existant encore se trouvent les deux églises de la Charité et de l'Hôpital.

Bien que l'église de la Charité soit sans ordre d'architecture, il en fait la critique pensant, dit-il, que cette absence des ordres n'est point une raison pour ne pas apprécier toutes les convenances que l'on rencontre dans cette construction. En Italie, un grand nombre d'églises offrent des dispositions semblables et ne manquent pour cela ni de richesse ni de bon goût.

Digitized by Google

On trouve dans l'église de la Charité un rapport général entre les proportions, une unité de couleur architecturale, dignes de fixer l'attention. Cette harmonie résulte des heureuses consonnances du tout avec les parties dont il est formé. La grande sobriété de la décoration, consistant en de simples arcades à deux étages, lui donne une tournure calme et digne, appartenant plus particulièrement aux cloîtres; et cette tournure, cet aspect si approprié à sa destination sont déjà de l'art, puisqu'ils répondent à l'une des premières lois de l'architecture, la convenance.

La façade de l'église de l'Hôtel-Dieu est loin d'être d'un style épuré, si l'on en juge par ces paroles du critique, paroles placées au commencement de cette analyse :

« A l'égard de l'église du grand Hôtel-Dieu, son in-
« térieur est décoré d'un ordre corinthien d'un peu meil-
« leur goût que celui de son portail. Si d'un côté les
« proportions générales sont bonnes, de l'autre l'archi-
« tecte s'est trompé en plaçant ces immenses pilastres sur
« des piédestaux qui encombrent la nef. Ce grand ordre
« est chargé d'un entablement qui semble l'écraser, et sa
« décoration n'est point heureuse. » Sur ce dernier point, nous restons de l'avis de l'auteur, mais dans de certaines limites, car nous ne croyons pas que la façade principale puisse être critiquée avec autant de sévérité. Le caractère de cette architecture ne manque ni d'une grande originalité ni d'une imposante ampleur dont l'esprit est satisfait. C'est une condition bien suffisante pour faire de ce monument une œuvre de mérite sortant de cette déplorable ornière de lieux communs dans laquelle

Digitized by Google

les esprits ordinaires roulent à toutes les époques et où ils vont chercher leurs productions.

Par l'analyse succincte (1), et cependant trop longue encore, que nous venons de faire de quelques-uns des ouvrages de Ferdinand Delamonce, nous avons cherché à donner une idée de leur grande variété et encore de leur utilité au point de vue architectural; mais cette analyse ne résume qu'une faible partie des œuvres de l'auteur; ne voulant point donner à notre travail une étendue qui serait trop grande, et ainsi peu en rapport avec sa valeur, nous le continuons en citant simplement ceux des écrits de Ferdinand, dont nous n'avons pas parlé, et qui portent pour titre :

Voyage à Naples.

A son arrivée dans cette ville, l'auteur visite les églises, parcourt les palais, fouille dans les bibliothèques et donne une énumération des livres, des tableaux et des statues que ces monuments renferment :

Remarques critiques sur la chapelle de Versailles, cette chapelle fut commencée par Mansard en 1699.

Description de quelques temples anciens comparés aux églises modernes.

De l'estime singulière que méritent les beaux-arts.

De l'utilité des arts libéraux.

Essence et esprit de la peinture.

Dissertation sur l'expression et le clair obscur dans la peinture.

Mémoires sur la gravure.

(1) Voyez, pour la liste des ouvrages écrits par Delamonce, le Catalogue de la Bibliothèque de Lyon, par Ant.-Fr. Delandine, bibliothécaire de cette ville, 1812.

Digitized by Google

Discours sur la prééminence à accorder à la peinture ou à la sculpture.

Rapport sur les bains publics établis à Lyon sur le Rhône le 10 janvier 1767.

Observations sur divers ouvrages de l'art, existant à Lyon.

Discours de réception à l'Académie de Lyon.

Enfin, Observations sur les bâtiments de Saint-Pierre; dans cet écrit, l'artiste donne la description des ordres qui décorent la façade de ce palais, il reproche à de la Valfinière, gentilhomme d'Avignon, qui en donna le dessin, d'avoir établi des entresols au-dessus du rez-de-chaussée et d'avoir ménagé des jours dans la frise de l'entablement qui couronne cet édifice.

C.-E. Perret de la Menue.

Digitized by Google

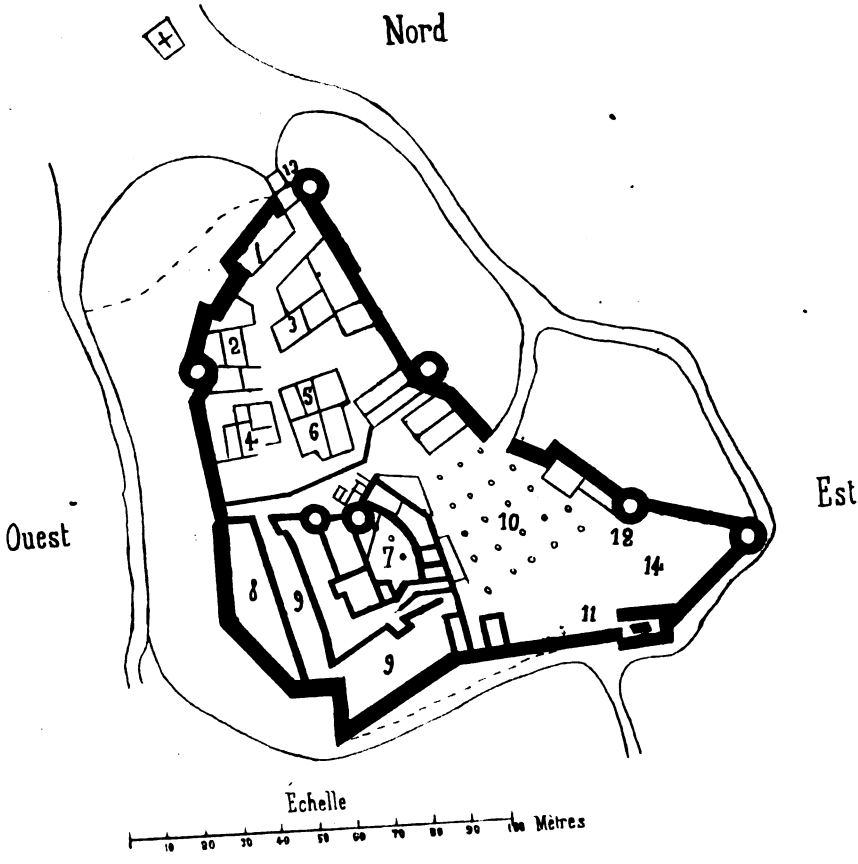
Digitized by Google

REVUE DU LYONNAIS.

Plan du Chateau de Varey. Ain.

LÉGENDE EXPLICATIVE

1. Maison du Majordome
2. } Maisons des Seigneurs Vassaux du Mandement de Varey
3. }
4. }
5. }
6. }
7. Chateau proprement dit
8. Prémière enceinte
9. Deuxième enceinte
10. Place d'Armes
11. Poterne
12. Potence
13. Pont-Levis
14. Emplacement du logement des Varlets.



Digitized by Google

HISTOIRE DU CHATEAU DE VAREY

Le Bugey, entouré du Rhône et de la rivière d'Ain, dont les eaux rapides s'unissent au-dessous des derniers contreforts de ses montagnes, le Bugey, sillonné de vallées profondes, hérissé de rochers, déchiré par les convulsions de la nature, offre partout, sinon une fertilité extrême, du moins une beauté de sites et de paysages qui charme les yeux, et attache

(1) J'avais écrit l'histoire du château de Varey avec quelques livres, des notes et les trésors plus que légers de ma modeste érudition; mais la science est une arche sainte à laquelle les profanes n'ont pas le droit de toucher. Des érudits, des savants ont été fort surpris de m'entendre avancer des faits qui ne sont consignés ni dans César, ni dans Polybe, ni dans Pomponius Méla. On a jeté des cris d'effroi à l'audition de ce qu'on appelait des hérésies et des erreurs. On m'a interrogé avec soin en ne me cachant point que j'étais fort gravement soupçonné de n'être au fond qu'un romancier, et cette accusation n'a pas été sans me causer quelque terreur. Les points les plus sérieux de mon interrogatoire ont été ceux-ci :

« Où avez-vous pris qu'il y eût dans les Gaules, et particulièrement dans le Bugey, des forteresses ou des lieux de refuge avant l'arrivée des Romains qui, comme on sait, ont tout inventé et tout créé dans nos pays ?

« Sur quoi vous appuyez-vous pour avancer que les Romains aient donné des noms à Varey et aux localités qui l'entourent ?

« Comment pouvez-vous prétendre que les peuples de la Gaule méridionale, et en particulier les Visigoths, aient invité les Sarrasins à envahir la France, soumise avec amour, on le sait, au joug de son roi et du héros chrétien Charles Martel ?

« Comment savez-vous que les Sarrasins ont campé autour de Varey, quand nos plus célèbres écrivains sont muets à cet égard ?

« Surtout, par quelle incroyable hardiesse osez-vous dire qu'ils y sont

Digitized by Google

invinciblement le cœur non-seulement de ses rudes enfants, mais aussi du voyageur et de l'étranger. Une population énergique et guerrière l'habite ; on peut s'en convaincre au nombre de châteaux-forts dont les ruines pendent aux flancs de tous ses rochers. Son histoire n'est pleine que des luttes qu'il eut à soutenir contre le Dauphiné, dont il sut repousser les invasions, et contre la Franche-Comté, dont il osa plus d'une fois attaquer la puissance. Quand on voit un montagnard bugiste secouer sa longue chevelure, on songe à ces fameux Gésates qui, descendus des montagnes du haut-Rhône à l'appel des Cisalpins, traversèrent la Ligurie, l'Etrurie et allèrent jusque sous les murs de Rome ébranler la fortune de la capitale du monde (1). Les historiens de l'Italie ne parlent qu'avec effroi de ces géants qui, les derniers des barbares, ayant conservé l'antique coutume de leurs pères, se dépouillaient de leurs vêtements devant l'ennemi, et le corps nu, l'angon en avant, se précipitaient, en poussant leur cri de guerre, contre les vieilles légions hérissées de fer. Aujourd'hui, la France a discipliné ces fiers courages ; elle tire de ces vallées une race de soldats belliqueuse et obéissante, et les

encore, quand aucun livre, aucune charte, aucun cartulaire, ne nous a jamais rien appris de pareil ? »

Pour me disculper et me défendre, j'ai donc dû joindre à mon travail des notes quelquefois aussi longues que le texte original. Ces pièces justificatives entravent le récit et détournent l'intérêt. En écrivant sans prétention ce récit, je n'avais pas prévu ce désagrément, et j'en demande pardon à mes lecteurs.

(1) « Le pays de Gex n'appartenait point aux Séquanes dont il était séparé par le mont Jura... Polybe dit, liv. XXI, que les Boiens et les Insubres ayant besoin de secours, envoyèrent vers les Gaulois qui habitaient les bords du Rhône... De Veyle ajoute que le nom de Gésates était moins un nom de peuple qu'un nom de ligue commun à plusieurs peuples, et que ce nom est resté au pays habité par l'un d'entre eux. » (Lateyssonnière. *Rech. hist. sur le départ. de l'Ain*, t. I, p. 5.)

Digitized by Google

annales de nos conquêtes citent plus d'un héros bugiste qui eut toutes les vertus du soldat.

Avant que le chemin de fer n'eût emmené le courant des voyageurs à travers les défilés d'Ambérieux et de Saint-Rambert, chaises de poste et diligences remontaient la rivière d'Ain et suivaient le pied des collines pour s'engager dans les gorges tourmentées de Cerdou et de Nantua; et de là, gagner Genève, la Suisse et l'Italie. Le touriste voyait alors, vis-à-vis les majestueuses terrasses du château de Pont-d'Ain, berceau des princes de Savoie, et à l'autre extrémité d'une riche et fertile plaine, les ruines robustes et gigantesques d'un ancien château-fort qui commandait l'entrée d'une vaste coupure, et semblait là comme une sentinelle morte à son poste et délaissée après le départ de l'ennemi. Le château de Varey, non moins oublié par les guerres, et surtout par l'épée impitoyable de Biron, que les puissantes forteresses qui l'entourent, avait conservé des tours moins démantelées, des voûtes moins effondrées, des remparts plus entiers, et ses débris pittoresques, hauts et fiers encore sur un promontoire inaccessible, donnaient un relief singulier à la riante campagne qui s'étend au pied des montagnes et servait de trait-d'union entre la richesse luxuriante de la plaine et la sévérité des croupes boisés qui s'élèvent majestueusement dans le fond du paysage et dominent tout le pays.

Souvent les artistes venaient copier ces hautes murailles, ces restes d'ogives, ces créneaux dépareillés, ces tours fendues comme si la foudre les eût frappées. Les savants, du haut des remparts, contemplaient le site où se livra la bataille de Varey, l'endroit dit encore aujourd'hui des *Arpilles*, où eut lieu le principal effort des Savoyards et des Dauphinois, et le gué où le comte Edouard de Savoie traversa la rivière d'Ain, laissant morts ou captifs les meilleurs soldats de son armée. Plus souvent encore, les riches familles

Digitized by Google

des environs venaient se promener sous l'épais feuillage des grands arbres de la cour du château, égayant par le frais éclat de rire des jeunes filles les vieux échos du manoir, tandis que les enfants couraient dans les ruines, poussant des cris et s'effrayant devant la mystérieuse ouverture des oubliettes et des cachots.

Le souvenir de ces ruines était resté profondément gravé dans mon esprit ; aussi, apprenant que la libéralité du dernier baron de Varey les avait magnifiquement relevées, fus-je heureux de pouvoir contempler une restauration si généreuse, si rare et si peu en rapport avec les savants calculs des économistes de nos jours.

Par une des plus jolies et des plus chaudes matinées du printemps dernier, je quittai Saint-Jean-le-Vieux et, remontant le cours du Rieux-l'Oiselon, je m'engageai sous la verdure des aulnes, des noyers et des saules qui bordent le chemin des montagnes. La végétation était d'une richesse extrême. A ma droite, une colline boisée bornait l'horizon ; à gauche, la vue, plus étendue, se portait alternativement sur le beau manoir de Champollon, ancienne résidence des Louvat de Champollon, aujourd'hui séjour d'été d'un magistrat écrivain et philosophe (1), sur le riant village de Jujurieux, dont un enfant du pays a écrit l'histoire (2), et sur les vastes manufactures d'un négociant habile et renommé, qui a su, au milieu d'une population qu'il enrichit, concilier les exigences de l'industrie avec celles de la vertu et des mœurs (3). Des paysans bienveillants et polis saluaient mon passage d'un de ces bonjours affectueux dont la tradition se perd.

Tout respirait dans ce pays l'aisance qui donne le respect

(1) M. Gilardin, premier président de la Cour impériale de Lyon.

(2) M. le conseiller Durand.

(3) M. Joseph Bonnet.

Digitized by Google

de soi-même et la bienveillance qui fait accueillir l'étranger. Bientôt, le chemin s'élevant, je sortis de dessous le rideau de feuillage qui me couvrait, et devant moi, entouré d'un massif de verdure, je pus contempler sur son immense piédestal un des plus beaux souvenirs de la féodalité.

Mais ce n'étaient plus des ruines désolées que le chevrier aimait à parcourir et que les oiseaux de nuit habitaient seuls. Une baguette féerique avait touché le vieux manoir, et il se dressait, fier et puissant, avec son cortége de hautes tours, ses remparts prêts à repousser l'assaut, ses créneaux derrière lesquels on cherchait les hommes d'armes, et ses meurtrières sur lesquelles on ne portait plus qu'un regard méfiant. Le noble château avait retrouvé toute sa vigueur et sa beauté ; tout disposé pour la bataille, il resplendissait comme au quatorzième siècle, alors que l'armée du comte de Savoie campait autour de lui.

Cependant je pus, sans être arrêté par les sentinelles, aborder un groupe de quelques modestes demeures de paysans, fixées là par habitude et réfugiées sous les remparts, comme si elles avaient encore besoin de protection et comme si la plaine n'était pas plus luxuriante et plus fertile que le flanc rugueux de la montagne. Sans doute les pères de ces pauvres paysans étaient de fidèles vassaux qui s'étaient attachés à la fortune de leur seigneur, alors même que cette fortune devenait contraire. Puis, le seigneur parti, les vieillards étaient restés, retenus par la puissance des souvenirs, les enfants, par amour pour leur berceau, et il faudra des siècles encore avant que ces pauvres déshérités ne s'aperçoivent que l'aisance ne montera jamais vers eux ; mais qu'elle les attend au bas de la côte escarpée, le long du ruisseau qui fertilise la prairie et fait tourner avec vitesse la roue active du moulin.

Après avoir gravi le sentier rapide et passé sous les rem-

Digitized by Google

parts aujourd'hui sans défenseurs, j'arrivai sur un replat séparé de la citadelle par un fossé profond. La porte du manoir était ouverte ; des cultivateurs armés de l'aiguillon en sortaient, conduisant l'antique char à deux roues inventé par les Gaulois.

J'entrai sans que la guaite sonnât l'alarme, sans que le beffroi signalât la présence d'un étranger, et je me mis à fouiller la demeure féodale comme si j'y avais été autorisé par le maître de ces lieux.

L'enceinte du château représente un polygone irrégulier, affectant la forme d'un triangle rectangle, dont la base, du côté du midi, est formée par un mur de terrasse élevé hardiment au-dessus de la vallée et jadis garni de meurtrières et de créneaux. Un peu en arrière de ce mur, s'élevait autrefois une chapelle dédiée à saint Laurent et à la Vierge Marie ; c'était un petit bâtiment isolé, aujourd'hui complètement détruit, mais qu'on sait avoir été un élégant spécimen de l'architecture poétique et religieuse du quatorzième siècle.

A la suite et du côté de l'orient, on trouve les restes d'une poterne. En creusant dans le terreplein soutenu par la terrasse, on découvre les substructions d'un vaste édifice affecté jadis au logement des domestiques, aux magasins, aux écuries et surtout au casernement de la garnison.

L'angle oriental du mur d'enceinte était appuyé sur une forte tour dressée entre la partie de la terrasse à pic sur le précipice et le commencement du fossé qui se dirigeait au nord. A l'abri de ce fossé et du rempart était la place d'armes. aujourd'hui vaste et belle salle d'ombrage dont les vieux tilleuls mutilés par le temps auraient plus d'une révélation à faire sur les hommes et les choses du temps passé.

Deux tours puissantes protégeaient la partie nord ; la première était la *Potence*, exécutrice redoutable de la justice du

Digitized by Google

seigneur. C'est là que s'élevaient les fourches patibulaires formées de quatre piliers, attributs du baron haut-justicier; c'est là que les routiers et les malandrins redoublaient la vitesse de leur marche, lorsque, passant derrière le manoir, ils gagnaient la montagne pour se mettre sous l'abri de la forêt.

L'angle nord était la partie principale du système de défense, l'endroit le plus exposé aux attaques, mais aussi le mieux fortifié et l'objet d'une surveillance plus particulière; c'est là qu'était l'entrée du château, la *porte Calaise*, comme disent les vieux titres. Un pont-levis jeté sur les fossés profonds, deux solides portes battantes et une herse descendue au moindre danger la protégeaient. Le voyageur ami, parvenu au pied des remparts, passait sous une voûte en arc d'ogive de cinq mètres d'épaisseur. Le guerrier qui serait parvenu à franchir l'abîme aurait été arrêté par l'énorme tour ronde qui flanquait le côté oriental, par les meurtrières percées de tous côtés et par un assommoir dominant l'entrée. Sur le côté occidental et en regard de la grosse tour, un solide bâtiment à créneaux, à meurtrières et à sarbacanes servait de logement au gardien de la porte et de corps-de-garde aux hommes d'armes chargés du service journalier.

Un chemin de ronde ménagé dans l'épaisseur du mur permettait à la garnison de se porter rapidement et à l'abri des traits sur tous les points menacés par l'ennemi.

Les murs d'enceinte du côté de l'occident prenaient une hauteur plus grande à mesure qu'ils s'éloignaient du terre-plein et qu'ils descendaient vers le précipice. Comme du côté oriental, une forte et puissante tour regardant la rivière d'Ain et la plaine reliait la terrasse élevée à pic sur le rocher et le rempart défendu au couchant par le fossé.

Une particularité intéressante était l'existence de cinq maisons-fortes, aussi confortablement établies que le permet-

Digitized by Google

tait la civilisation de ce temps-là, mais plus solides qu'élégantes et plus guerrières qu'agréables, qui se dressaient, vigoureusement groupées, entre le rempart et le château féodal proprement dit. Ces maisons, qui ne servaient qu'en temps de guerre, étaient, lorsque le pays se trouvait menacé, la résidence et le refuge de cinq petits seigneurs relevant du château de Varey et de son mandement. En vertu des lois de la féodalité, les seigneurs de Saint-Cyr, de l'Abergement, de la Tour-d'Hauterive, de la Tour-de-Jujurieux et de Champollon juraient à leur suzerain de défendre en toute occasion et contre tous sa personne et son castel. S'ils étaient surpris et attaqués par l'ennemi, leur courage ne s'en étonnait pas ; ils savaient que le banneret volait à leur secours ; ils recevaient le premier choc et leur résistance garantissait de toute insulte la forteresse dont ils étaient les sentinelles avancées ; s'ils étaient vaincus et forcés d'abandonner leur demeure, ils se retiraient en bon ordre, avec les troupes du suzerain, derrière les hauts remparts de Varey, où ils retrouvaient leurs familles et leurs richesses dans les maisons-fortes, leur invincible abri.

La partie de la forteresse où étaient les résidences fortifiées, le *baylum*, comme on disait alors, était séparée du château proprement dit par un mur solide et un chemin de ronde. Au midi et à l'occident, l'espace entre le rempart extérieur et le manoir était formé de trois terrasses ou enceintes superposées les unes aux autres et séparées par de puissantes murailles crénelées. Sur la plus basse de ces terrasses étaient, comme je l'ai dit, la chapelle, la basse-cour et les communs. On ne communiquait avec le château que par un passage en pente et une porte étroite ouverte dans un mur épais. Une rampe conduisait à l'entrée principale du manoir. Cette entrée était surmontée d'un balcon faisant assommoir et garni de meurtrières ; c'est de là que le seigneur inspec-

Digitized by Google

tait la place d'armes, haranguait les vassaux, donnait ses ordres. Le château habité par le seigneur était muni de toutes les défenses inventées par l'art de la fortification : c'était une seconde citadelle indépendante enfermée dans la vaste enceinte qui couvrait le rocher.

Dire par quelle main la première pierre de cette forteresse avait été apportée en ce lieu serait chose difficile. On est assez disposé, dans une certaine classe de savants, à faire tout remonter aux Romains. Nous qui avons un plus pur amour de la patrie et qui ne voyons dans ce peuple avide et conquérant que les dominateurs, que les tyrans de nos pères, nous pensons que les Gaulois, race guerrière, durent connaître l'art de se défendre comme celui d'attaquer. La première tribu qui pénétra sous l'épais feuillage de nos chênes dut choisir un emplacement qui lui permît une défense facile contre ses voisins et contre les bêtes féroces qui rôdaient autour de ses campements. Un promontoire coupé à pic de tous côtés, à l'entrée d'une gorge qui s'enfonçait dans la montagne et au-dessus d'une plaine où toutes les récoltes pouvaient se produire, dut plaire au chef dont le coup d'œil rapide jugea la position et dont la prudence, la vieillesse ou l'ambition jugea inutile d'aller plus loin.

C'est ainsi que se peuplèrent toutes les forêts de la Gaule ; c'est ainsi que tous les points élevés se couvrirent de forteresses barbares composées de pieux profondément fichés en terre, de branchages entrelacés, de fossés, simple défense qui protégeait les familles et les troupeaux (1). Puis la civi-

(1) «... (La Séquanie) abondait en chevaux et en pâturages. Besançon n'était alors qu'une espèce de camp retranché, dont l'enceinte était formée d'arbres couchés les uns sur les autres, jusqu'à la hauteur de sept à huit pieds. On voit encore en Russie des forts construits de cette manière. César choisit cette ville de préférence à celle de Dôle, comme plus facile

Digitized by Google

lisation naissante ajouta des murailles en pierres (1), et quand les Barbares, quand les Romains, quand la féodalité parurent, les chefs n'eurent qu'à augmenter ou à consolider les fortifications de leurs devanciers. Rien ne se fait tout d'une pièce ; un pays ne naît pas tout armé comme Minerve sortant de la tête de Jupiter. Ce ne sont pas les Romains qui ont créé la Gaule. Quand les soldats de Rome envahirent notre patrie, la Celtique avait produit de longues générations de sages, de philosophes et de héros. Les légions, en creusant la terre pour y coucher leurs morts, ouvrirent un sol engraissé par des races antiques et célèbres, et quand les enfants de la louve, repus de vin et de sang, dépouillèrent leur vêtement pour entrer dans le lit de nos pères, il y avait longtemps que la couche était dressée pour endormir les fatigues et les soucis de guerriers plus magnanimes et plus braves que ces insolents vainqueurs.

Aimé VINGTRINIER.

à défendre par sa position et plus propre à contenir ses magasins. » (Lefébure. Résumé de l'histoire de la Franche-Comté. p. 17.)

«... Ce coup-d'œil sur les monuments antérieurs aux Romains dans ce département (de l'Ain) est non-seulement digne d'intérêt par leur nature, mais encore parce qu'on s'en est très-peu occupé jusqu'ici... On reconnaitrait probablement aussi la main des Celtes dans plusieurs de ces enceintes retranchées qui se voient en plusieurs endroits. » (Thomas Riboud. *Indication générale des monuments et antiquités du département de l'Ain*. p. 16.)

(1) « Lorsque les Romains s'établirent dans la ville gauloise qui existait sur l'emplacement actuel de la ville de Bourg, ils y trouvèrent un édifice dont nous ignorons la forme et la destination. Parmi les matériaux dont il était composé, il y avait près de 300 blocs de pierre, épais de seize pouces à deux pieds, d'environ deux pieds et demi de large sur trois à quatre pieds de long. Ces blocs étaient taillés au marteau sur toutes leurs faces, mais on n'y reconnaissait aucune trace de coups de ciseau. » (Lateyssonnière. *Rech. hist.*, t. I, p. 120.)

A continuer.

Digitized by Google

LA PIERRE DES BERGERS

LÉGENDE FORÉSIENNE.

—

Nous essayons, dans le récit suivant d'une querelle des pâtres de nos montagnes forésiennes, de dépeindre les mœurs des habitants de cette terre de granit. L'on sait combien le climat, la région, la constitution même du sol influent sur les caractères physiques des hommes d'une contrée ; les physiologistes ont aussi reconnu depuis longtemps cette influence sur le moral.

Nos montagnes ressemblent beaucoup à la Bretagne granitique : nos montagnards ont de la physionomie du Breton en même temps que de celle de l'Arverne. Comme les Bretons, nos vieillards portaient feutre à larges bords quelquefois relevés, cheveux tombant sur les épaules, vestes à pans carrés à peine descendant à mi-dos, braies larges et gauloises, sabots de hêtre. Comme les Bretons, ils sont encore énergiques pour ne pas dire entêtés, madrés pour ne pas dire astucieux, superstitieux plutôt qu'éclairés en religion, au demeurant attachés au sol natal, du reste intéressés et quelquefois jaloux jusqu'à la férocité.

Le théâtre de notre drame campagnard est la forêt *de la Madeleine*, ce bois sacré de la superstition locale et des contes merveilleux. Cette immense forêt domaniale, de hêtres et de grands sapins, couronne les montagnes du même nom, entre la Loire et l'Allier.

Digitized by Google

Au milieu de la forêt était jadis un ermitage et une chapelle renommée; on s'y rendait processionnellement des paroisses voisines qui avaient une limite ou borne commune dans un menhir encore debout aujourd'hui. Le pèlerinage avait pour but d'aller chercher la pluie en temps de sécheresse, et nos paysans se fâcheraient si vous leur disiez qu'ils ne la ramenaient point en descendant.

La procession donna lieu dans la suite à des amusements profanes, à des luttes sanglantes, auxquels le temps plus que les sermons des curés et les ordonnances municipales a porté les derniers coups.

Aujourd'hui les paysans vont encore à la fête de Sainte-Madeleine, chercher l'*arnica* salutaire qui croît en abondance dans la forêt.

Les bois de la Madeleine sont si grands, si grands que la *chasse maligne* met toute une nuit à galopper par *ses gouttes* (1), *ses croses* (2) *et ses rochers*. Les bois de la Madeleine n'ont point que de grands hêtres aux troncs blancs, des *favillats* (3) rabougris, ou des sapins qui balancent leur cime à cent pieds dans les airs, ils ont aussi de petites fleurs embaumées qui guérissent de tout mal, et l'herbe de la *tourmentine* qui fait perdre son chemin à celui qui la foule par mégarde.

Dans les bois de la Madeleine vont aussi pâturer de blancs moutons, des vaches *picasses* (4) ou *bardelles*; dans les bois vont filer et danser les bergères de la procession de Sainte-Madeleine.

Mais de toutes la plus jolie, la plus *gente*, la mieux virée

(1) Goutte : On appelle ainsi en Forez un vallon traversé par un cours d'eau.

(2) Crose : Chemin creux.

(3) Favillats, de fagus, hêtre nain et noueux.

(4) Picasse et bardelles : vaches mouchetées et bardées.

Digitized by Google

était la brune Franchette. Les garçons des cinq paroisses qui ont leur limite *à la pierre à cinq trous*, les garçons des cinq communes faisaient un rond autour d'elle, pendant qu'assise sur un terne mousseux, elle filait sa blanche laine. Ah ! chez nous, quand fille qui file laisse choir le fuseau, le garçon le ramasse ; mais pour l'avoir, Franchette, souviens-toi qu'il faut un baiser ! M'est avis que le fil cassait souvent. Aussi pourquoi sous une coueffe dont le vent fait papillonner les ailerons, sous une capote de paille à rubans de velours, pourquoi Franchette avait-elle noirs cheveux et le plus *mignot* visage qui pût regarder le bleu du ciel ? Et les garçons des cinq paroisses faisaient rondelet autour d'elle, le fil souvent, souvent cassait.

Arcon, ne songeant qu'à lui-même, lui baillait un nid de geais bleus, pris, non sans danger, sur le plus grand chêne du mont *Griffier* et dont les petits criards assourdissaient la brune bergère.

Cherez offrait les noisettes sauvages et le miel aussi jaune que l'or, aussi doux que le sucre. Lesnoës remplissait son tablier rouge, de noix aussi blanches que ses dents. Saint-Nicolas mesurait à ses petits pieds les sabots de hêtre, bien polis, bien dorés à la fumée, pour la *bourrée* du soir.

Laprugne, enfin, chargeait ses pochettes de châtaignes rondes, cuites à l'eau et au sel à la veillée du samedi.

Mais la brunette souriant, coquette et fière de se voir une couronne de galants, leur faisait fête à tous, sans pouvoir se décider ; chacun son tour cassait le fil pour un baiser. La bourrée, au son de la musette, était sans cesse coupée, et les jours de fête des cinq paroisses, c'était des cris jaloux, c'était des coups.

« Franchette, ma mie, lui répétait sa mère-grand, c'est « bien mal fait de causer fâcherie entre tous ces gars, c'est « bien mal fait qu'ils se battent à cause de toi. Ils se feront

Digitized by Google

« du sang, et tu pleureras tout le long de tes jours. File « plutôt, petite, la blanche toile que je te donnerai le jour « de tes noces, et choisis un bon garçon qui sache travailler « dans les bois comme manier l'*araire*. Mais il faut en choisir « un, m'écoute-tu, ma mie? »

Mais la bergère, de retour au champ, retrouvait les garçons des cinq communes. Cherez, Saint-Nicolas et Lesnoës s'étaient déjà *secoués* pour elle, et les bâtons avaient roulé... les rivaux courbattus n'osaient plus reparaître; la brunette riait de ses blanches dents, de voir les beaux garçons pour elle perdre les *frisettes* gaillardes qui caressaient naguère les joues maintenant pochées et le col de chemise montant galamment jusqu'aux oreilles; avec cela, *étirez-vous* donc devant la bergère Franchette! En vain la fleur des bois se balance à leur bouche, en vain la baguette de noisetier à bandes blanches et vertes vire en leur main, pauvres *frottés!*

Mais Arcon et Laprugne tenaient bon, et le fil, le fil cassait toujours.

— « Ça, gente Franchette, dit le sauvage Arcon, voilà « bien trois lunes que nous *souspirons* pour toi; écoute, « j'ai deux *braves* bœufs, deux belles vaches, et cinq brebis « dont les agneaux seront pour toi. Ma mère te baillera son « *alliance* d'argent, et mon père tient serrée une pièce de « vin vieux de la Côte, pour arroser le gibier que je tuerai à « *l'espère*, viens-tu chez-nous?

— « Moi j'ai la grange d'un bon domaine, cinquante écus « dans mon coffre de sapin, du pain pour un mois sur la « planche, j'ai une pièce d'étamine bleue pour te faire un « habit bordé de velours, j'ai pour ma bergère de beaux « pendants d'or... » ainsi disait Laprugne.

Mais la brunette riait d'aise, toute bouffie d'orgueil, elle filait à sa quenouille; le fil cassait toujours.

— « Allons, la belle, faut dire qui de nous deux te con-

Digitized by Google

« duira chez monsieur le notaire, pour qui de nous deux le « curé chantera.

— « Ah! les garçons qu'ils sont badauds, dit la jolie bru- « nette, laissez-moi filer ma quenouille ; quand la toile que ma « mère-grand doit me bailler sera finie, alors, Arcon et La- « prugne, je me marierai... avec qui je voudrai. Mais c'est « mal fait que d'avoir des amoureux, je ne veux plus des pré- « sents des bergers des cinq communes, je ne veux pas que « l'on coupe ma bourrée. Oui c'est mal fait que d'avoir des « amoureux.

— « Avant que le soleil s'écorne derrière le Puy de Dôme « que nous voyons là-bas, il faut, bergère, dire qui de nous « deux vous achètera l'alliance d'argent, qui de nous deux « présentera aux grands parents le sac de *fiançailles* (1).

— « Allez-vous en, bergers méchants qui vous regardez « comme deux loups, comme deux taureaux aux yeux « rouges. Je n'aime point ceux qui se donnent de mauvais « coups. J'ai déjà renvoyé Lesnoës, Saint-Nicolas et Cherez, « tous ces beaux gars qui sont couverts à présent de malan- « dres; je renverrai tous ceux qui frapperont.

— « Bergère, adieu, avant que le soleil *devale*, tu choi- « siras, ou il y aura du sang, dit le sauvage Arcon.

Mais la bergère : « Celui qui de vous deux pourra tuer le loup « qui me dérobe mes moutons et me fait grand' peur, celui- « là sera mon *niove* (2).» Puis la bergère reprit sa quenouille et sa chanson.

I

Mon père avait sèpt cents moutons
J'en étais la bergère,

(1) Fiançailles, — dragées des fiançailles.
(2) Niove, — de nouveau, le nouveau marié.

Digitized by Google

Don don don daine,
J'en étais la bergère, don !

II

Le premier coup que je les menai
J'ai perdu la quinzaine,
Don don don daine,
J'ai perdu la quinzaine, don !

III

Par là passait un beau monsieur
Qui me les ram'na tout quinze,
Don don don daine,
Qui me les ramena tout quinze, don !

IV

La belle que me donnerez-vous,
Ah ! pour ma récompense ?
Don don don daine,
Ah ! pour ma récompense, don !

V

Quand je tondrai mes blancs moutons
Je t'en baillerai la laine,
Don don don daine,
Je t'en baillerai la laine, don !

VI

De votre laine je n'en veux point,
Mais votre cœur, bergère,
Don don don daine;
Mais votre cœur, bergère, don !

Digitized by Google

VII

Ah ! pour mon cœur vous l'aurez pas,
Je suis encore trop jeunette,
Don don don daine,
Je suis encore trop jeunette, don !

Le soir, à l'heure où la brume des nuits descend dans les gouttes et rend les bois plus sombres, à l'heure où dans le sapé on entend hurler la mère louve et ses louveteaux, la bergère ramenait ses blancs moutons et poussait devant elle sa vache aux mamelles gonflées de lait. Laprugne, le fusil au bras, parut dans la clairière ; un coup de fusil retentit, La prugne tomba raide mort..... Arcon s'était trompé..... disent les montagnards avec un sourire énergique. Le meurtrier disparut du pays ; on marqua l'endroit du crime d'une pierre de granit, la *pierre des bergers* ; les montagnards vous montrent avec horreur ce rocher sous la bruyère. On ne sait quelle main a souvent essayé d'enterrer ce témoin de la jalousie féroce d'Arcon, une force invisible le repousse toujours.

Et la pauvre Franchette, venant garder son troupeau dans les bois, comme lui avait prédit sa mère-grand, pleura tout le long de ses jours.

NOÉLAS.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

—

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, traduite par M. François Desserteaux (1).

Je me rappellerai toute ma vie les circonstances dans lesquelles je lus ce livre. C'était en été, le soir. J'avais savouré l'ivresse de la solitude dans les champs; vécu avec moi-même pendant plusieurs heures; contemplé le soleil se couchant dans sa gloire; respiré à pleins poumons la senteur délicieuse des foins fraîchement fauchés; écouté avec ravissement les concerts mystérieux de la nature assoupie; et délassé dans la moelleuse pelouse des sentiers ombreux, mes pieds meurtris par le pavé de la ville. J'avais retrempé mon être dans l'air vivifiant des grandes campagnes et élevé mon âme vers les sources éternelles. Emporté par ma rêverie capricieuse dans cette région suave et sereine où se meuvent les ombres des grands poètes, j'y avais ressaisi les vagues reliefs des formes humaines dans lesquelles le génie s'incarna sous les noms d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Milton, de Shakspeare, de Gœthe, de Racine, du Dante et du Tasse. J'avais, au-delà du monde visible, entretenu une conversation muette avec les grands esprits de tous les siècles. Mon enthousiasme attendri s'arrêta principalement sur la douce et infortunée figure du Tasse, ce type achevé du martyrologe poétique. Je refis dans ma pensée les stations dou-

(1) Paris, Librairie nouvelle.

Digitized by Google

loureuses de ce glorieux Calvaire où s'agita sa vie, et retrouvai dans ma mémoire des mosaïques éparses de cet immortel monument qu'on nomme la *Jérusalem délivrée.*

Transporté dans ce monde chevaleresque évoqué par Torquato, je revis Armide, Herminie, Clorinde, Argant, Godefroid, Tancrède. J'aperçus défilant devant moi toute la grande épopée, et, passant par degrés d'elle au poète, je le contemplai tour à tour illustré, aimé, glorieux; puis malade, captif, éploré; aimé encore et fêté, régnant sur son siècle et sur le cœur d'Éléonore; puis mourant dans une cellule de couvent, la veille même de son couronnement poétique au Capitole. Étrange évolution! bizarre destinée!... Et machinalement je pris le poème dans ma bibliothèque, et je relus dans une sorte d'extase les divines octaves qui avaient charmé ma jeunesse. Et en savourant ces belles choses dans l'idiome original, je plaignais sincèrement quiconque est obligé, pour les connaître, de recourir à une traduction, et surtout à une traduction française. Je me posais cette amère demande: « Pourquoi le Tasse n'a-t-il « pas rencontré jusqu'à présent, dans notre patrie, un tra- « ducteur digne de lui? N'y aura-t-il donc jamais un poète « français voué à la belle tâche d'initier ses compatriotes à « la vrai notion du chef-d'œuvre italien? »

Et tout en songeant à ceci, j'en étais à ces belles octaves, dans l'épisode d'Herminie chez les bergers:

. . . . . O padre, or che d'intorno
D'alto incendio, di guerra arde il paese,
Come qui state in placido saggiomo, etc., etc. (1).

Lorsque soudain la poste m'apporta un beau volume, une *Traduction de la Jérusalem.* Étonné, ravi de cette coïncidence,

(1) *Jerusalemme liberata,* Canto VII.

Digitized by Google

j'ouvre d'une main empressée ce livre à l'endroit du vers qui me faisait tressaillir, et voici ce que je lus :

— Oh ! mon père ! à cette heure où la guerre agrandie
S'allume autour de vous comme un vaste incendie,
Sans craindre ce fléau, comment jouissez-vous
Dans ce séjour de paix, d'un repos aussi doux ?
— Mon fils, lui répond-il, jamais sous ces ombrages
Nous n'avons de la guerre essuyé les outrages ;
Jamais bruit de combat, cris de Mars en fureur
Dans ces lieux si lointains n'ont porté la terreur.

Soit que le ciel propice, en sa grâce puissante,
Protége du pasteur la demeure innocente ;
Soit que l'ardent courroux des glaives étrangers
Pour le front des grands rois réserve ces dangers :
Ainsi qu'on voit la foudre, épargnant les vallées,
Des montagnes frapper les cimes ébranlées,
Vile, en butte aux dédains, notre humble pauvreté
Du soldat ne saurait tenter l'avidité.
Pauvreté dédaignée, avilie, et que j'aime
Mieux que tout l'or des rois et leur pouvoir suprême,
Loin de moi tout désir d'ambitieux honneur :
Nul avare souci ne trouble mon bonheur ;
Ma soif se désaltère à ces eaux argentées
Sans peur qu'elles ne soient de poison infectées,
Et je vois chaque jour ma table se charger
Du lait de mon troupeau, des fruits de mon verger.

Aucun état plus doux n'excite mon envie ;
Mes désirs sont bornés aux besoins de la vie ;
Point d'esclaves : mes fils, amis de mon repos,
Mes fils que vous voyez, ont soin de mes troupeaux.
Ainsi je vis en paix ; en ce lieu solitaire
Je vois cerfs et chevreaux bondissant sur la terre,

Digitized by Google

Les agiles poissons se jouer dans les eaux
Et sous un ciel d'azur voltiger les oiseaux.

C'était toute un révélation; s'il en est ainsi de tout l'ouvrage, me dis-je, le vrai traducteur français du Tasse est trouvé; mon rêve est réalisé. Et sans relâche, attiré d'octave en octave comme dans une chaîne magique, je dévorai en quelques heures la pâture choisie et si bien venue à point qui m'était offerte. Quand j'eus tourné la dernière page, mon opinion sur l'œuvre était irrévocablement faite; elle se résumait dans l'enthousiasme que cette lecture m'avait inspiré. Elle n'a pas varié depuis, et je confesse ici, qu'à mon point de vue, la *Jérusalem*, avant M. François Desserteaux, n'avait pas été traduite en France.

François Dessertaux : j'ai prononcé le nom du poète traducteur. Je voudrais bien faire connaître l'homme avant l'écrivain et montrer comment il est doué, au physique et au moral, d'une des plus exquises natures de poète qui se puisse voir. Mais ce serait blesser sa modestie. Qu'il me suffise de dire que M. Desserteaux, conseiller à la Cour impériale de Besançon, cette ville sérieuse et lettrée, continue dans notre siècle les traditions particulières à notre pays de ces magistrats littérateurs parmi lesquels se sont illustrés les Montesquieu, les de Brosses, les Dupaty, les Pasquier, les Lamoignon.

C'est dans sa ville si profondément empreinte encore du cachet espagnol; dans les laborieux loisirs que lui laissent ses fonctions, qu'il cultive avec amour la poésie et les lettres. Il est un de ces obscurs et vaillants pionniers qui, dans le silence et l'isolement de la province, et malgré l'indifférence de ses contemporains, travaillent pour l'amour désintéressé du beau et de l'idéal, pour la pure satisfaction de leurs instincts élevés, et pour justifier, même sans l'appât de

Digitized by Google

la gloire, l'élection que sa muse a faite d'eux pour ses interprètes.

Or, il y a quelque vingt-cinq ans, cet homme, ce penseur alors inconnu, possédant à fond la langue italienne, et passionné pour l'épopée du Tasse, dont il avait fait sa nourriture assidue, conçut le projet d'élever à son idole un monument qui fût à la hauteur du culte qu'il lui avait voué. Il résolut de traduire la *Jérusalem délivrée*, octave par octave, en vers alexandrins. Mille autres, même parmi les mieux inspirés, eussent failli devant cette conception audacieuse, et l'eussent laissée à l'état embryonnaire. La tentation d'abandon devait être d'autant plus forte pour lui, qu'ayant dans l'esprit toutes les puissances nécessaires pour créer lui-même, il devait trouver moins de charme à traduire les créations d'autrui, cet autrui fût-il le Tasse. Mais refoulant en lui tous les orages et les découragements que dut contenir son cœur d'artiste, il marcha avec une persévérance indomptable dans la voie qu'il s'était tracée, et voulut tenir le serment qu'il avait fait à la grande mémoire de Torquato. Que de veilles! que de travaux! que de luttes intérieures pour y arriver! Il y arriva cependant. Le serment fut tenu et, en 1855, son grand travail, mené à terme, paraissait à la Librairie nouvelle.

M. Desserteaux a traduit la *Jérusalem* en vers alexandrins, octave par octave, avons-nous dit, en substituant simplement les rimes plates aux rimes entrecroisées dont se servait le poète de Ferrare. Nul n'ignore que ces dernières ne sauraient, avec l'allure légère qu'elles ont en français, convenir à la majesté continue et grave du poème épique.

Reste la question de savoir lequel vaut le mieux, traduire un poète en vers, ou le traduire en prose. Je penchais fort, à cet égard, vers l'opinion de M. Villemain, et croyais, malgré quelques heureux exemples (ceux de MM. de Saint-Ange et Ratisbonne entre autres), que la prose littérale est le meil-

Digitized by Google

leur mode de transposition, dans notre langue, des vers d'un poète étranger. J'avoue que le problème contraire me paraît maintenant presque résolu par M. Desserteaux. Il a su prouver qu'à la plus entière fidélité et au plus scrupuleux respect de l'original, se peuvent unir les magnificences ailées de la bonne versification.

Il est de ce fait une raison toute naturelle : c'est que l'auteur est un vrai poète, dans toute l'acception du terme, et qu'un vrai poète qui veut se donner la peine de faire une traduction, y réussit mieux que les plus habiles prosateurs. La traduction en prose de Le Brun est pleine de mérite, mais elle est loin, à notre avis, de celle qui nous occupe. Baour-Lormian n'a jamais été pour nous un poète, ce n'est qu'un versificateur; voilà pourquoi sa traduction est la proie de l'oubli.

Le vrai poète s'assimile son modèle; il l'étreint puissamment; il s'identifie en lui, il infuse dans ses veines un nouveau sang qui le fait revivre sous une forme identique et adéquate de la première. C'est ce qu'a fait M. Desserteaux. Il s'est si bien nourri de la moelle de l'épopée Tassique, et se l'est si bien assimilée, qu'il en a coulé toute la substance dans son propre travail. Ce n'est plus un simple reflet du type primitif; c'en est une incarnation géminée, une nouvelle floraison. L'art du traducteur élevé à cette hauteur devient une véritable création ; on pourrait dire, en termes plus mystiques, mais plus expressifs : une *transsubstantiation*. Tel le tableau d'un grand maître fait en double exemplaire, comme le *Mazeppa* d'Horace Vernet à Avignon.

Dans la traduction de M. Desserteaux, rien n'est livré à l'*à-peu près*, point d'approximation, point de subterfuge ingénieux pour éluder les difficultés ; mais une sévérité inexorable à reproduire l'original trait pour trait, pensée pour pensée, tournure pour tournure, formule pour formule.

Digitized by Google

Les *concetti* eux-mêmes sont retracés aussi fidèlement que possible, pour que les ombres du tableau revivent, ainsi que la lumière. Chaque octave française est le calque rigoureux de l'octave italienne ; rien de plus, rien de moins. Que si l'on passe alternativement de l'original à la traduction, l'atmosphère n'est pas changée, l'impression qu'on éprouve est la même, il semble qu'on se meuve dans un milieu identique. Et tout cela rendu en franche, belle et bonne poésie, avec des vers bien frappés et bien ciselés (car l'auteur est un fin ciseleur), avec une inspiration constamment soutenue qui anime et vivifie de son souffle généreux toutes les pages de cette belle œuvre. Le poète-traducteur est passé maître dans tous les secrets et les procédés de son art ; il connaît à fond toutes les ressources de la langue poétique, et s'en sert avec une merveilleuse dextérité. Il est pur, il est harmonieux, il est souple, il est exact, il est judicieux. Le gracieux, le terrible, l'émouvant de l'original revivent sous son pinceau avec les teintes et les demi-teintes qui leur sont propres.

Dirai-je que son œuvre est exempte de défauts ? — Assurément non ; mais elle les offre en petit nombre, et de telle nature que ce sont plutôt des imperfections. Quel écrivain n'en a pas ? Et quand sur cent vers, j'en citerais un de faible, à quoi cela servirait-il ? Qu'importe une microscopique éraillure sur un bas-relief du Parthénon ? Laissons à ceux qui scrutent à la loupe les ouvrages intellectuels le puéril et stérile plaisir de signaler ces sortes de choses. Quand les quatre-vingt-dix-neuf centièmes d'un travail littéraire sont irréprochables, le dernier centième doit passer indemne. C'est là un principe rationnel de critique et non une flatterie à l'adresse de l'écrivain.

Et ce beau livre a-t-il eu jusqu'à présent le glorieux destin auquel il est en droit de prétendre ? Hélas ! non. C'est triste à dire ; mais cela est. Cependant une première édi-

Digitized by Google

tion est arrivée à sa fin, et, depuis l'année 1855, date de son apparition, d'illustres suffrages ne lui ont pas manqué. Mais tout cela n'a été qu'un succès d'estime restreint dans un cercle d'initiés et de connaisseurs, et non pas ce succès d'effusion et de popularité que tout vrai talent doit espérer.

Et dire pourtant que la traduction corrigée de Baour-Lormian eut un succès fou quand elle parut en 1819 ! Quelle amère comparaison !... Mais alors on vivait au bon temps de la littérature ; la poésie avait encore droit de cité ; un grand travail était toujours sûr d'être applaudi. Ce qui tue aujourd'hui les poètes, ce qui les désoriente et les dépiste, c'est l'indifférence placide et navrante avec laquelle le public accueille leurs créations même les plus sérieuses : c'est la naïve cruauté avec laquelle il condamne à l'oubli ces œuvres dans lesquelles un écrivain a mis toute sa chair, tout son sang, toute son âme, toutes ses entrailles, toutes ses insomnies ; sur lesquelles il a immolé la série de ses plus belles années. Ah ! que la haine lui serait mille fois plus douce que cette indifférence !

Un livre a beau s'écrier dans l'agonie de la submersion : Au secours ! J'affirme ma vitalité, j'affirme mon droit à la lumière ; ne me laissez pas noyer sans aide ; lisez-moi d'abord ; ne me condamnez qu'après ! La foule passe devant cette torture avec un stupide sourire ; son cœur ne bat pas une pulsation de plus : l'œuvre s'engloutit dans l'impitoyable fleuve de l'oubli. Bienheureuse encore si, après de longues années, une main pieusement investigatrice la recueille comme une épave sur la grève de ce féroce *Léthé*, et lui rend cette vie qu'elle n'avait pu vivre en son temps. Mais ces résurrections sont de si rares exceptions qu'elles ne sont là que pour justifier la règle.

Le regret que nous exprimons ici était déjà celui de

Digitized by Google

M. Ponsard, membre de l'Académie française, quand il écrivait à M. Desserteaux, le 28 août 1860 :

« Pour moi, je vois avec peine qu'une œuvre si digne de « tout l'intérêt des littérateurs ne soit pas mieux aidée. « C'est un signe de plus de la décadence des lettres. Vous « étiez fait pour un siècle meilleur aux poètes. »

Avouons cependant que M. Desserteaux a dû trouver de douces compensations à cet oubli quand il a vu quelques membres de la critique parisienne le traiter avec une faveur et un respect qui ne s'accordent qu'aux maîtres ; quand il a vu, de la plume de MM. Bignan et Sainte-Beuve, tomber des arrêts aussi flatteurs que ceux qu'ils ont formulés ; quand il a entendu l'éminent M. Pérennès, doyen et professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Besançon, lire à l'Académie de cette ville, dont il est le secrétaire perpétuel, un rapport aussi remarquable et aussi élogieux que celui qui est sous nos yeux ; quand il a pu voir la presse italienne, reconnaissante de la glorification du Tasse, lui décerner des louanges d'aussi bon aloi dans la *Revue encyclopédique italienne* ; quand il a vu figurer dans une publication parisienne très-accréditée cette sentence qui terminait une appréciation magistrale : « Maintenant (après M. Desserteaux), on ne traduira plus la *Jérusalem délivrée !* » quand, enfin, il a pu voir M. Ponsard, dont nous parlions tout à l'heure, vivement préoccupé de son livre à l'heure solennelle de son installation au fauteuil académique, au moment même où il devait prononcer l'éloge de Baour-Lormian, son prédécesseur, et disait dans une autre lettre à M. Desserteaux :

« Je regrette que l'usage ne soit pas de citer les ouvrages « actuels d'écrivains étrangers à l'Académie ; j'aurais trouvé « dans votre traduction l'exemple des qualités d'exactitude « et de fidélité qui manque à Baour-Lormian, et j'aurais

Digitized by Google

« montré par votre travail qu'on peut être fidèle et pourtant « pur et harmonieux. Mais ce que je n'ai pu écrire, je le « dirai, et j'aurai beaucoup d'échos. Dès que je ferai partie « active de l'Académie, je me mettrai tout à votre disposi- « tion, et je serai trop heureux de faire connaître à d'autres « les mérites qui m'ont charmé moi-même. »

L'heure approche peut-être où l'Académie française, éclairée par l'auteur de *Lucrèce* et d'autres juges illustres sur le rare mérite de ce grand travail, lui accordera une légitime distinction en le couronnant ; ce sera la plus exacte justice. En attendant, il appartient à ceux qui le connaissent de le proclamer et de le confesser bien haut : c'est ce que nous faisons aujourd'hui avec la pleine conscience de l'accomplissement d'un devoir. Nous répétons, nous aussi, avec une entière conviction : la *Jérusalem* ne se traduira plus après M. Desserteaux ; il a atteint l'apogée ; on ne l'atteint pas deux fois. Sa traduction restera la traduction par excellence, la traduction classique, celle qui se lira toujours, alors que les autres seront oubliées. Il ne nous vient pas à l'esprit l'ombre d'un doute sur sa destinée future ; elle jouira indubitablement de la faveur du public. L'avenir est à elle, et nous sommes heureux d'être les premiers à l'affirmer hautement dans ce beau pays du Lyonnais, si propice aux œuvres vraiment belles et durables, dans cette Revue toujours prête à refléter l'aurore des belles renommées littéraires. Ce que nous affirmons, nous le prouvons : le livre de M. Desserteaux fournit de sa viabilité d'irrécusables témoins parmi lesquels nous n'avons que l'embarras du choix. Ecoutez ceux-ci (1) :

Voici l'heure fatale, ô douleur ! où la vie
A Clorinde expirante allait être ravie :

(1) *Jerusalemme liberata*, chant XII.

Amico, hai vinto : io ti perdon... perdona.

Digitized by Google

Le glaive au cœur pénètre, et la pointe en glissant
Avidement s'y plonge et s'abreuve de sang.
Ce léger tissu d'or où le sein se recèle,
Un sang tiède l'inonde et sous le fer ruisselle ;
Elle se sent mourir, et son pied chancelant
Sous son corps affaibli se dérobe en tremblant.

Il (1) poursuit sa victoire, et de sa forte épée
Presse de coups plus vifs la vierge à mort frappée :
Elle tombe, et sa voix profère en gémissant
Ces mots, ces derniers mots, d'un faible et triste accent,
Et qu'un nouvel esprit souffle et dicte à son âme :
L'esprit de foi, d'amour, d'espérance, l'enflamme,
Dieu l'éclaire ; elle sent comme un divin transport :
Rebelle dans sa vie et soumise à sa mort !

« Tu triomphes, ami ; je pardonne, et toi-même
« Daigne aussi pardonner..... En ce moment suprême,
« Si mon corps ne craint rien, mon âme a des terreurs !
« Donne-moi le baptême effaçant mes erreurs. »
Dans le cœur de Tancrède, aux mots qu'il vient d'entendre,
Glisse je ne sais quoi de suave et de tendre ;
Il sent couler ses pleurs, et ces accents si doux
Désarment sa vengeance et calment son courroux.

Du sein de la montagne une source d'eau pure
Fuit en humble ruisseau qu'indique un doux murmure ;
Il y remplit son casque, et vient, sans rien prévoir,
Triste et pieux, remplir un grand et saint devoir ;
Mais le front du mourant sous son casque se cache !
Il sent trembler sa main, tandis qu'il le détache.
Il voit, il reconnaît..... ô douloureux moment !
Il reste, à cet aspect, sans voix, sans mouvement.

(1) Tancrède.

Digitized by Google

Pourtant il ne meurt pas ; sa vertu se ranime,
Il concentre sa force en son cœur magnanime ;
Cette eau rendra la vie et l'immortalité
A celle qu'il tua de son glaive irrité.
Au bruit des mots sacrés, elle sourit ; la joie
Au front qu'elle illumine éclate et se déploie ;
Puis elle semble dire, heureuse de mourir :
« Ah ! je m'en vais en paix, je vois le ciel s'ouvrir. »

Comme s'unit au lis la sombre violette,
La pâleur de la mort sur ses traits se reflète ;
Ses yeux cherchent le ciel : par pitié de la voir,
Le ciel et le soleil paraissent s'émouvoir.
Comme un gage de paix, levant sa main glacée,
A défaut de parole, elle la tient placée
Dans la main du guerrier qu'elle entendait gémir ;
Puis, si belle, elle expire et paraît s'endormir.

Quand de pareils témoins ont déposé, quand la langue française a su greffer de tels vers sur une pareille épopée, on peut dire au livre qui les renferme : *Fata viam inveniunt !* ou en paraphrasant un mot célèbre : *Quid times ? Fortunam vehis !*

Maurice Simonnet.

Lettre de Sophronius, question liturgique. (Lyon, Briday, place Montazet, 1. Prix : 30 c.)

L'émotion causée par la nouvelle du changement de liturgie, dont le diocèse de Lyon est menacé, est loin de se calmer. Le clergé et les fidèles se sont levés comme un seul cœur et une seule âme pour protester contre cette désastreuse me-

Digitized by Google

sure que rien ne justifie. Les journaux de Lyon se sont déclarés, sans hésiter, les défenseurs de nos vieux rites, et plusieurs journaux de Paris sont entrés avec nous dans une lutte des plus vives contre les exagérations des *Romanistes*. Nous annonçons à nos lecteurs l'apparition, sur cette question, d'une brochure que tous ceux qui s'intéressent à nos antiques cérémonies voudront lire. La *Lettre de Sophronius* est vive, acerbe, violente; elle manque, sans doute, d'une certaine mesure; elle entre sur un terrain qu'elle eût peut-être bien fait d'éviter. Mais, par cela même, elle irrite la curiosité et lui fait de piquantes, nous ferions mieux de dire de douloureuses révélations.

Sophronius aborde franchement la question; il fait ressortir, à l'aide de citations empruntées aux *Quelques mots* publiés par MM. les fabriciens de Lyon, toute l'injustice des attaques dont la liturgie lyonnaise est l'objet; il montre facilement la validité de cette liturgie dans ses origines et dans l'approbation qu'elle a reçue pendant de longs siècles des Souverains Pontifes eux-mêmes; il prouve que si cette liturgie a subi des modifications, ces modifications ont atteint encore plus la liturgie romaine. « Cela est si vrai, dit-il, qu'on ne « peut aujourd'hui dire la messe ou réciter l'office divin dans « les missels et bréviaires imprimés il y a dix ans, *avec ap-* « *probation*, à moins d'y intercaler des cartons ou des sup- « pléments. Comparez le Sacramentaire du pape saint Gré- « goire avec la liturgie romaine actuelle, et voyez si Rome « n'a pas profondément modifié ses rites et ses formules, « depuis ce saint Pape. Il y a plus : c'est qu'en étudiant le « Sacramentaire, vous y trouverez ce que vous n'y cherchiez « pas; savoir, que les liturgies gallicanes sont plus con- « formes à ce précieux monument que la liturgie adoptée « aujourd'hui par l'Eglise romaine. (p. 5.) »

On dit qu'il faut obéir? Mais le clergé lyonnais obéit au

Digitized by Google

Concordat passé entre le Saint-Siége et le gouvernement français, et les rituels romains eux-mêmes affirment qu'il est permis aux différentes Eglises de conserver les cérémonies louables et édifiantes.

Le clergé de Lyon suppose que ses rites sont louables. De là son désir bien légitime de les maintenir avec sa liturgie. Quelques esprits veulent l'*unité*. Quelle unité ? L'unité de foi? nous l'avons. L'unité de prières et de liturgie? « Ah! il y a « plus de quatre-vingts diocèses qui viennent de contracter « ou de resserrer ce prétendu lien d'unité, mais nul n'a « voulu accepter cette liturgie purement et simplement; « chacun a prétendu avoir un propre, et presque partout, ce « propre des saints et des fêtes passe avant le calendrier ro- « main. On avait telle solennité, on vénérait tel saint, on a « voulu le maintenir au jour de son incidence et, pour ce « faire, on a déplacé sans façon la fête indiquée au bréviaire « romain. Bien plus, dans une foule de diocèses, on a con- « servé à ces fêtes locales leur office tel qu'il se trouvait « dans cette liturgie.... *condamnée*.... Tel diocèse, en outre, « a obtenu de continuer à scander ses proses qui font les dé- « lices du peuple, tel autre de garder ses processions du di- « manche.... et les saluts du Saint-Sacrement!.... Il n'y a « pas en France deux diocèses qui concordent, pas un seul « qui observe l'ordre romain. Vous avez donc fait précisé- « ment ce qu'ont fait nos pères du temps de Charlemagne. « C'est vrai, répondez-vous; mais notre Saint-Père le Pape « nous y a autorisé. — Preuve qu'il ne tient pas à cette « unité tant prônée par vous. Un jour, un autre Pape pourra « fort bien retirer ce qu'a concédé Pie IX. » (P. 8 et 9.)

Que veut-on alors? Quel intérêt a-t-on de jeter l'agitation et la division dans un diocèse? Ici, nous ne pouvons suivre l'auteur sur le terrain brûlant où il s'engage. Ce n'est pas à notre plume qu'il appartient de parler des bas rouges que

Digitized by Google

cite avec tant de vivacité Sophronius. Nous pourrions faire rire en parlant de certains costumes de *bébés*.... ; mais notre *Revue* ne peut plaisanter de choses si sérieuses et si affligeantes. L'auteur poursuit sa thèse en montrant les Romanistes usant leur énergie à obtenir le changement d'une antienne, l'introduction d'une légende, la suppression d'un rabbat, lorsque tant de soins plus graves devraient occuper leur esprit. On ne refait pas le nœud de sa cravate pendant la tempête ; à ceux qui ont l'amour de nos antiques souvenirs, à ceux que notre vieille liturgie intéresse, à ceux qui aiment le style de P. L. Courier, nous recommandons la *Lettre de Sophronius*, et cependant, malgré la juste cause qu'elle soutient, nous regrettons plus d'un passage, et tout en lui cherchant des lecteurs, nous ne la reproduirions pas sans coupures dans notre publication.

A VINGTRINIER.

CHRONIQUE LOCALE.

L'année 1863 en s'en allant nous a laissé quelques souvenirs ;

De gais : — l'ouverture du chemin de fer de Sathonay, si profondément utile aux bonnes qui vont voir leurs pays et aux chasseurs qui désirent s'égarer dans les bois sur les pas d'une bécasse (longirostre de l'ordre des échassiers) ; — l'éclosion des *Mouches*, qui, par l'effet d'une génération spontanée, ont donné naissance à des *Guêpes*, à des *Abeilles*, et jusqu'à des *Aiglons* ; — la liberté de la boulangerie et des théâtres, qui nous promet autant de théâtres que de boulangers, *panem et circenses* ; la naissance d'une troupe de petits journaux, créés par les cafés-concerts pour louer les Fifines et les Ninis de l'établissement ; — la mort de *la Province*, feuille pas mal grincheuse qui se disait amie du progrès (*Avis pour le compositeur* : mettre *Progrès* en italique ou en romain suivant que la casse sera près de lui, avec ou sans capitale, ne pas se déranger pour cela) ; — les affiches de Rossignol-Rollin ; celles de Béranger ; celles de Jean-Bart ; celles des Deux-Pierrots ; — la vraie découverte du vrai acte de naissance de la ville de la Guillotière, déterré p.

Digitized by Google

un savant dans les saulées des Brotteaux (un autre savant a été très-mécontent de ne pas être allé la veille de ce côté-là); l'éclosion, dans une imprimerie, d'un jeune poète, ce qui explique les nombreuses coquilles que les amateurs trouvent depuis lors dans cette maison ; — la création d'une banque où l'on fait voir toutes sortes de couleurs ; — l'idée de monter à Fourvières à l'aide d'un seau et d'un puits ; façon commode pour aller, mais où, par contre, on ne manquerait pas de voir nombre de gens enfoncés.

De sérieux : — l'enlèvement du pont Tilsitt ; la continuation d'une foule de quais ; — le baptême d'une foule de rues ; — l'apparition de plusieurs bons ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout celui de M. *** (chacun peut mettre le nom);— la naissance du *Journal de Médecine*, concurrence à la *Gazette médicale*, preuve qu'on ne manque à Lyon ni de malades ni de médecins ; — de l'*Echo de Fourvières*, concurrence à la *Semaine religieuse*, preuve que les journaux religieux ont des lecteurs ; de la *Chronique du Jour*, concurrence au *Petit Journal* du banquier Milhau, preuve qu'on peut trouver en province des feuilles qui éprouvent le besoin d'être tirées à cent mille exemplaires ; — enfin, un hiver non prédit par M. Mathieu (de la Drôme), avec un froid qui gèle non seulement les piétons, mais les corbeaux : voir, dans *l'Abeille du Bugey*, l'histoire d'un malheureux corbeau qui, ayant eu la fâcheuse idée de se percher sur une croix, a eu les pieds gelés, absolument comme les renards de M. de Crac ; on aurait pu mettre cette histoire au paragraphe précédent, mais c'est de l'*Abeille*, rien n'est plus sérieux.

De tristes : la mort de nombre de nos compatriotes, écrivains, artistes, savants, hommes de cœur et d'intelligence, dont les travaux ont contribué à l'illustration de la cité. Parmi ces Lyonnais que la ville a regrettés, on peut citer : MM. Rougier, Margerand, Charrin, Des Guidi, Devay, Reybard, Jean Reynaud, Goiran, de Bernard, Vivien, Foyatier, Roy, Léon Cailhava, l'abbé Chambeyron. Ces pertes sont douloureuses, et cependant, même en les pleurant, une ville ne peut-elle s'enorgueillir d'avoir produit de pareils citoyens ?

— Le mois de décembre s'est ouvert par des concerts, janvier

Digitized by Google

en fourmillera et février n'en manquera pas. Nous avions cité, le mois dernier, parmi les artistes qui devaient se faire entendre MM. Pontet, Lapret, Penavaire et Aimé Gros; nous pouvons ajouter MM. Nauwelaers, Ten Have, Jules Robert et Luigini, sans compter les réunions périodiques de M. Pontet, qui ont le privilége d'attirer les amateurs d'élite de notre ville.

— La musique pourtant ne règne pas sans partage; la photographie continue à florir dans toute l'enceinte de nos remparts; les cadres illustrés d'originaux brillent à tous les coins de rue. Mais, à côté du métier, l'art brille souvent. Un des salons les plus courus offre une véritable galerie, non seulement de magnifiques portraits, mais d'œuvres d'art. Le propriétaire de cet élégant établissement a eu l'heureuse pensée de publier dans un bel album quelques-unes des œuvres de Soumy, graveur habile, peintre de grande espérance, que notre ville a perdu jeune, il y a peu de temps. Cet album aura ces jours-ci les honneurs de l'Exposition.

— Le palais Saint-Pierre va, le 16 courant, rouvrir ses galeries à cette foule si empressée de répondre à l'appel des Amis-des-Arts. Comme toujours, on nous a dit qu'on verrait cette année des toiles splendides; comme toujours, on nous a prévenu que l'art était perdu. Nous pensons que la ville des Saint-Jean et des Bonnefond aurait tort de jeter un cri d'alarme.

— En tout cas, si la peinture a des instants de défaillance, l'éloquence reste au niveau le plus élevé. On a pu en juger en écoutant l'éloge de Ravez à la dernière séance publique de l'Académie, et les nobles paroles prononcées à propos de MM. Octave Vincent et Margerand, à la réunion des avocats, le 31 décembre. « Jamais plus beaux caractères n'avaient trouvé un panégyriste plus éloquent, a dit un journal de notre ville » et cette belle phrase a reçu l'approbation de tous les auditeurs.

— On s'entretient beaucoup, dans le monde des arts, d'une chapelle que des artistes lyonnais viennent de terminer près de Feurs. Les peintures murales sont de M. Chatigny, les sculptures de M. Fabisch, les vitraux de M. Pagnon, les mosaïques de M. Mognot. On prétend que ce petit monument prendra rang parmi les plus beaux de nos pays.

— Et maintenant que la nouvelle année donne prospérité à la Revue, joie et santé à ses lecteurs. A. V.

AIMÉ VINGTRINIER, directeur-gérant.

Digitized by Google

POÉSIE.

LE ROUGE-GORGE.

Dans les grands bois pleure la bise,
Au loin monte la brume grise;
Transi de froid, mourant de faim,
Le mendiant frappe à la porte.
Ouvrez, ouvrez, le vent emporte
La voix qui demande du pain.

Entrez, frère, dans ma chaumière;
Mais, sous les touffes du vieux lierre,
Qui donc gémit si doucement?
C'est le rouge-gorge timide
Qui, secouant son aile humide,
Vous prie aussi bien humblement.

Que lui faut-il? Un peu de place
Sous votre toit; déjà se glace
Son petit corps tout frissonnant;
Il va vous chanter en revanche
Le gai refrain que sur la branche
Naguère il allait fredonnant.

Ainsi, de longs voiles couverte
Lorsque filait la reine Berthe,
Chanson nouvelle et lai d'amour
Payaient la noble châtelaine
Qui recevait en son domaine
Le pauvre et joyeux troubadour.

DES ESSARTS.

Digitized by Google

SUR LA QUESTION DE L'EMPLACEMENT

DE L'AUTEL DE ROME ET D'AUGUSTE

OU DES AUGUSTES

AU CONFLUENT

DE LA SAONE ET DU RHONE.

A Monsieur Valentin-Smith, de l'Académie de Lyon, président du Comité d'archéologie, conseiller à la Cour impériale de Lyon.

Aucune question d'archéologie ne domine assurément, en intérêt pour Lyon, la question de l'emplacement de l'Autel élevé au confluent de la Saône et du Rhône en l'honneur de Rome et d'Auguste, et qui devint ensuite l'Autel de Rome et de tous les empereurs.

La célébrité de cet Autel, sa figure venue jusqu'à nous par les médailles, son souvenir transmis par les auteurs et par une riche épigraphie, sa magnificence, ses proportions monumentales, les circonstances extraordinaires de son érection signalée par la naissance de Claude, et le concours à cette érection des soixante cités ou peuples de la Belgique, de l'Aquitaine et de la Lyonnaise; sa signification politique, au moins apparente, c'est-à-dire la glorification de la domination romaine, douce, civilisatrice, libérale, acceptée et célébrée comme un bienfait par la Gaule reconnaissante; les solemnités de ses fêtes religieuses : ces jeux répandus

Digitized by Google

promptement dans tout l'empire ; ces combats d'éloquence avec des châtiments si bizarres pour les rhéteurs mal inspirés ; l'importance des personnages délégués par les cités pour former la sodalité de son culte, et l'honneur que ces cités attachaient à une telle prérogative ; la haute personnalité d'un prêtre placé au sommet de la hiérarchie sacerdotale dans les trois Gaules ; la puissance d'une confrérie, sorte de parlement qui, joignant l'influence civile aux attributions religieuses, prenait le droit, à l'occasion, d'honorer par des récompenses ou d'appeler en accusation devant lui, pour une louable ou répréhensible administration, même des gouverneurs de provinces ; sa richesse, ce triumvirat financier composé d'un *inquisitor*, d'un *allector* et d'un *judex*, pour la gestion de sa fortune ; ce territoire neutre, lui appartenant, presque égal en étendue à celui de certaines colonies ; ces jardins abreuvés et reflétés par deux fleuves ; ces portiques, révélés par des restes imposants, ce peuple de statues dont les nombreux piédestaux ont pu servir à combler un abîme dans la Saône, et emplissent les galeries de notre Palais des Arts : tout cela, à travers l'espace qui nous sépare des temps antiques, apparaît à l'imagination comme une vision éclatante et grandiose, à côté de laquelle l'histoire de la colonie de Lyon proprement dite, avec ses indigents témoignages de municipalité, son territoire restreint, enclavé et resserré à l'étroit chez les Ségusiaves, son origine inglorieuse de Romains expulsés de Vienne par les Allobroges, ses deux grands désastres d'incendie sous Néron et de sac sous Septime Sévère, et ses souvenirs peu aristocratiques de nautes et de marchands, semblerait bien éclipsée, terne et amoindrie, si du reflet même de ce splendide voisinage elle ne tirait la meilleure part du lustre dont elle brille. Une position heureuse à l'entrée d'une rivière, clé du pays, à la proximité de trois provinces qui se le partageaient, au

Digitized by Google

point de départ des routes qui en sillonnaient la surface, a fait de Lyon une ville qui devint riche par le commerce. Aucune, excepté Narbonne, ne fut plus populeuse. Les gouverneurs romains y établirent une foire, qui fut comme le marché de toute la Gaule, d'où sans doute son surnom de *Copia*, et un atelier monétaire d'espèces d'or et d'argent. Auguste y fit un long séjour. Claude et Caracalla y naquirent. Ce fut aussi un lieu de garnison. Mais ce qui fit sa principale gloire, ce qui lui a valu d'être pendant plus de deux siècles la métropole ou, comme nous l'appelons communément, la capitale des Gaules, ne lui appartint pas en propre. Cet insigne honneur lui est venu de la proximité de l'Autel par la création duquel l'habile politique d'Auguste avait peut-être voulu continuer, afin de les détourner au profit de la domination romaine, les assemblées à la fois religieuses et nationales du pays des Carnutes. Et l'on sait que l'Autel ne dépendait pas de Lyon et qu'il n'était pas sur son territoire. Si par elle-même la colonie lyonnaise, sans autorité sur les cités, les unes alliées, les autres libres, sur les municipes et les rares colonies, soit de la Belgique et de l'Aquitaine, soit même de la province que son nom servait à désigner, n'avait pas les conditions d'une capitale dans le sens qui s'attache à cette expression; si en général, il n'y avait pas à l'époque romaine, à proprement parler, ce que nous appelons des capitales (1), c'est-à-dire des villes, centres d'un pouvoir qui, de là, rayonne sur tout le pays, il n'en était pas de l'Autel du confluent comme de la colonie. Siége annuel de l'assemblée des députés des soixante peuples des trois provinces constituées en confédération religieuse pour les affaires du culte de Rome et d'Auguste, assemblée dans laquelle se

(1) Dans une de ses belles notes qui font le principal mérite de la réédition de la *Recherche* de Spon, M. L. Rénier dit : « Les provinces de l'empire n'avaient pas de capitales dans le sens que nous attachons à ce mot. »

Digitized by Google

mêlait quelquefois au débat des questions religieuses, celui de questions d'intérêt politique, et dont les décisions allaient réglementer le culte augustal dans l'étendue des soixante cités, cet Autel fut, lui, pour les trois Gaules, au moins sous le rapport religieux, une véritable capitale qui, se confondant avec la colonie, a déposé sur elle, par son contact, toute sa propre illustration et toute son importance, et peut justifier dans une certaine mesure l'épithète louangeuse de capitale des Gaules que les écrivains lyonnais, d'un commun accord, se plaisent à lui décerner. Ce que nous disons ici s'applique surtout aux beaux temps de la splendeur de l'Autel de Rome et des Augustes. A la suite des vengeances de Septime Sévère qui durent atteindre profondément aussi l'éclat du culte de l'Autel, puisque toutes les inscriptions qui le rappellent paraissent, par l'exellence de la gravure, ne pas descendre au-dessous de la première moitié du IIIe siècle, Lyon vit décliner l'essor de sa prospérité. Plus tard, lors des remaniements de Dioclétien ou de Constantin, la cité lyonnaise s'accrut en superficie d'une manière considérable ; et si notre ancien diocèse doit être regardé comme l'image de ce qu'était la circonscription de cette cité à la fin de l'empire, nous voyons qu'elle avait absorbé toute la Ségusiavie.

A cette époque, le titre de capitale des Gaules, s'il avait pu convenir exactement à quelque ville, aurait peut-être appartenu plutôt qu'à Lyon, à Trèves d'abord, et ensuite à Arles ; la première, résidence presque continuelle des empereurs jusque vers la fin du IVe siècle, et des préfets des Gaules jusqu'à ce que, chassés par les Franks Ripuaires, ils la quittèrent pour la seconde, dès le commencement du Ve. Aussi Trèves et Arles ont-elles pu être appelées l'une après l'autre, la Rome des Gaules. Lyon, après avoir été pris et pillé par les Saxons vers 359, fut de nouveau pris, saccagé

Digitized by Google

et brûlé par les Huns du Fléau de Dieu en 450. Mais le culte de l'Autel de Rome et des Augustes n'avait pas attendu si tard pour tomber en désuétude. Il est à remarquer que sur l'inscription en l'honneur de Thimésitheus, trouvée sur le terrain du confluent, et qui date de la moitié du IIIe siècle, il n'est pas fait mention de la société des trois Gaules.

Il m'a toujours paru (1) que les auteurs nous ont laissé un renseignement singulièrement lumineux pour nous aider à retrouver l'emplacement de l'autel de Rome et des Augustes, dressé, comme le rappellent si unanimement les inscriptions, au confluent de la Saône et du Rhône. Ils disent (Suétone et Dion Cassius) qu'il s'y donnait des jeux, lesquels consistaient en combats d'éloquence grecque et latine, entremêlés d'exercices de palestre; et Juvénal, plus explicite en ce qui fait l'objet de notre recherche, nous apprend que les

(1) M. Martin-Daussigny a lu, en 1862, devant le congrès archéologique, et a fait imprimer, en 1863, une notice où il exprime le sentiment que l'autel de Rome et d'Auguste était à mi-coteau de la colline Saint-Sébastien, près de l'amphithéâtre. Si, à cause de cela, on voulait me contester la priorité de mon opinion, je pourrais invoquer le témoignage de M. Martin-Daussigny lui-même, qui se rappelle qu'antérieurement et à une époque où il n'avait pas encore abandonné tout à fait la défense de l'opinion accréditée qui plaçait l'autel à Ainay, je lui dis en conversation que je pensais que l'autel n'était ni à Ainay, ni à l'église Saint-Pierre, mais au penchant de la colline Saint-Sébastien, à cause de la présence sur cette colline des restes de l'amphithéâtre où avaient lieu les jeux mentionnés par les auteurs. A mon dernier voyage à Paris, en décembre 1861, j'eus occasion de demander conseil à M. L. Renier sur cette opinion, et c'est à ce propos que M. Renier me fit remarquer, ce que je dis au commencement de ce présent travail, « que chez les anciens, les jeux faisaient partie de la religion. » Je pourrais invoquer aussi le témoignage de M. Auguste Bernard, à qui j'ai fait part de mon opinion sur l'emplacement de l'autel dans plusieurs lettres. Je pourrais invoquer les témoignages encore de MM. Terrebasse et Girard, à qui j'ai communiqué, il y a longtemps, ce que je pense sur cet emplacement.

Digitized by Google

rhéteurs qui prenaient part à ces combats d'éloquence, parlaient devant l'autel (*lugdunensem rhetor dicturus ad aram*). Mais Juvénal se fût-il abstenu de cette déclaration ou bien voulût-on en contester la valeur, il nous faudrait pour pouvoir douter qu'en effet, les jeux s'exécutaient devant l'Autel, oublier que, chez les anciens, les jeux faisaient partie de la religion, et qu'alors, ceux dont il est question, n'étaient pas de simples réjouissances octroyées à l'occasion des fêtes de l'Autel, mais étaient eux-mêmes des rites religieux, étaient eux-mêmes une partie, et une partie essentielle, des cérémonies religieuses de ces fêtes, et que, par conséquent, ils devaient avoir lieu en présence même de l'Autel.

D'un autre côté, l'on sait que les Romains n'avaient pas pour habitude d'assister à des jeux, tels surtout qu'étaient ceux dont nous parlons, autrement qu'en un local construit pour cette destination, c'est-à-dire un théâtre ou un amphithéâtre ; et l'on remarquera qu'il s'agit ici de jeux d'une très-grande renommée, solennels, nationaux, périodiques, honorés de l'élite des Gaules et donnés par une compagnie aristocratique, riche et munificente. Donc, puisque, d'une part, l'exhibition des jeux implique la nécessité d'un théâtre ou d'un amphithéâtre, et que, d'autre part, ces mêmes jeux, à titre de cérémonies religieuses, se célébraient en présence de l'Autel, il résulte de là rigoureusement qu'Autel et amphithéâtre ou théâtre, devaient être l'un et l'autre en un même lieu, liés sans doute l'un à l'autre, en contact immédiat, et qu'ils faisaient partie d'un même ensemble de construction.

En sorte que si, sur le terrain que, grâce aux révélations épigraphiques et aux lumières vraiment admirables de M. Léon Rénier, l'on sait maintenant avoir été celui des trois Gaules, terrain appelé sur les épigraphes *ad confluentes*, s'étendant depuis la jonction des fleuves jusqu'au

Digitized by Google

delà, peut-être, du plateau de la Croix-Rousse, et qui n'appartenait ni à la colonie de Lyon, laquelle ne dépassait pas la rive droite de la Saône, ni à la Ségusiavie, qui ne traversait la rivière que plus vers le nord, ni à la colonie des Viennois, limitée par le Rhône à cet endroit, mais était neutre entre les trois Gaules et comme la propriété particulière de la sodalité du culte de l'autel, si sur ce terrain, disons-nous, l'on venait à découvrir des restes d'un local affecté à des jeux, soit un théâtre, soit un amphithéâtre, on se trouverait par cela même en possession d'une donnée précise autant que certaine sur l'emplacement de l'autel ou, pour mieux dire, on aurait retrouvé cet emplacement..... Mais on en a donc perdu tout à fait le souvenir, comme si c'eût été une vaine fiction ? Il existe depuis longtemps, sur le penchant de la colline Saint-Sébastien, à l'ancien jardin des Plantes, des restes d'un amphithéâtre romain ; on en a exhumé, il y a sept à huit ans, des ruines considérables. On vit alors avec admiration surgir de terre des séries de piliers décrivant des segments concentriques d'une vaste ellipse, dont l'œil peut encore saisir l'assiette sous le mouvement du terrain, malgré tous les bouleversements qu'il a subis et qui en ont changé la figure. On a pu même, à l'aide de ces vestiges imposants, reconnaître la forme générale du monument, restituer la courbe de son pourtour, déterminer assez exactement les mesures de ses grand et petit axes, l'épaisseur de sa construction, sa hauteur, et jusqu'à apprécier la quantité de spectateurs qu'il était susceptible de contenir.

Dira-t-on que cet amphithéâtre peut tout aussi bien avoir appartenu aux Lyonnais qu'à la société des trois Gaules ? Il ne faut pourtant pas l'oublier toujours, maintenant que c'est un fait acquis à l'archéologie, les Lyonnais, dès qu'ils avaient franchi la Saône, n'étaient plus chez eux ; ils étaient, les

Digitized by Google

simples citoyens comme les magistrats, des voisins recevant l'hospitalité de la confrérie des trois Gaules. Si Lyon a voulu un amphithéâtre, puisqu'à peu près toutes les villes, même les plus petites, avaient le leur, il a dû en construire un, mais alors chez lui, sur une des collines de la rive droite de la Saône, à moins qu'on ne veuille se figurer que, par économie, sans doute, les Lyonnais se fussent astreints à l'humiliante obligation d'emprunter, à chaque besoin, celui du voisin, et que l'orgueilleuse Compagnie de l'Autel, qui avait construit le sien avec son argent et pour une destination sacrée et spéciale, et qui l'entretenait avec ses fonds, aurait bien voulu le leur prêter chaque fois, pour le seul motif de leur épargner de la dépense. Mais c'est là une ridicule hypothèse de lésinerie qu'il n'est pas permis d'imputer gratuitement aux colons lyonnais, et une preuve matérielle supérieure à tous les raisonnements possibles, ne tolère aucune incertitude au sujet de l'appartenance de l'amphithéâtre de la colline Saint-Sébastien aux trois Gaules. Des pierres à inscriptions, trouvées en différentes fois parmi les débris de l'amphithéâtre dont il s'agit, et qui sont déposées sous les portiques de notre musée, présentent l'indication des places réservées sur les gradins du *visorium* à chacune des soixante cités associées : « places des Arvernes, places des Bituriges, places des Tricassins..... aux Séquanes (?) tel nombre de places..... »

Il n'y a donc pas à en douter, l'amphithéâtre de notre ancien jardin des Plantes était bien celui de la sodalité des trois Gaules, celui où se donnaient les combats d'éloquence et les jeux gaulois mentionnés par Suétone et Dion Cassius, celui où, au rapport de Juvénal, les rhéteurs déclamaient en présence même de l'Autel, tout en tremblant à la pensée des étranges avanies qui les attendaient peut-être à l'issue de leur discours. Là donc, au penchant de la colline Saint-

Digitized by Google

Sébastien, à l'ancien jardin des Plantes, au lieu même où gisent sous terre les fondements d'un amphithéâtre reconnu pour avoir été celui de la confrérie religieuse des trois Gaules, là aussi était l'autel de Rome et des Augustes ; et tellement me paraît claire et concluante pour la question, la découverte de cet amphithéâtre, toutes probabilités contraires, si spécieuses soient-elles, doivent, à mon jugement, céder devant la véhémente affirmation d'un fait aussi fort et aussi positif.

Ce n'était guère non plus dans l'usage des Romains d'asseoir leurs monuments dans un bas-fonds quand ils avaient un coteau à leur disposition. Par sa nature même, par sa forme, par l'esprit qui avait dicté son érection, notre autel n'était vraiment dans sa raison d'être et n'avait toute sa valeur qu'en un site élevé et apparent. A quoi bon eût-on fait venir du fond de l'Egypte ces colonnes d'une sublimité prodigieuse, si, enfoncées dans un marécage, elles eussent pu être offusquées par les arbres des saulées avoisinantes, si la proximité d'un coteau les eût rapetissées et comme écrasées sous sa supériorité ? Pourquoi avoir mis au sommet de ces hauts piédestaux ces Victoires colossales, pourquoi dans leurs mains ces palmes d'or et ces couronnes, pourquoi ces ailes brillantes éployées, si ce n'est pour qu'elles semblassent descendre du haut des nues et comme encore suspendues dans l'espace ? Efforts d'art bien inutiles si, par une insultante dérision à la vanité romaine, nos fleuves débordés eussent pu venir battre leurs bases de leurs eaux bruyantes et limoneuses et éclabousser les lettres d'or de l'épigraphe inscrite au-dessous du dé de l'autel. A un monument d'ostentation, de flatterie, si l'on veut, il fallait la clarté, l'azur et la large étendue des cieux ; il fallait l'exposition haute et voyante où pussent converger tous les regards ; il fallait non une lagune basse et submersible, mais la déclivité d'un coteau ; et la colline Saint-Sébastien, dont la pente

Digitized by Google

est tournée vers l'Italie, vers cette Rome et ces empereurs, les divinités précisément de notre Autel, était un site fait et choisi, pour ainsi dire, à souhait. Il n'y a pas jusqu'au vocable de « Saint-Sébastien, » imposé à cette colline depuis une époque fort ancienne du moyen âge, qui ne donne à croire que peut-être elle s'est appelée autrefois la colline des Augustes ou Impériale, *Sébastos*, en grec, étant l'équivalent du latin *Augustus* (1).

Au soutien d'une opinion émise, il y a plusieurs années, par un honorable collègue qui est aussi un de mes amis les meilleurs et les plus affectionnés, laquelle établit l'Autel de Rome et d'Auguste à la place qu'occupe l'église Saint-Pierre ou près de cette église, peut-être au lieu même où justement siége cette académie dont les échos m'entendent (2), on a allégué la découverte, sur l'espace qui s'étend du pont du Change à la rue Sainte-Catherine et jusqu'au pied du coteau, de presque toutes les inscriptions en l'honneur des prêtres de l'autel, ou de leurs parents, ou de personnages qui avaient bien mérité de la Compagnie des trois Gaules. Mais bien loin, qu'à mon avis, la découverte de ces pierres entraîne, comme une conséquence forcée, la présence de l'autel au lieu qu'elles indiquent, elle me paraît, au contraire, devoir en exclure jusqu'à la possibilité. A l'Autel de Rome et des Augustes on voyait, nous l'apprenons de Strabon, les statues des soixante peuples personnifiés qui avaient concouru à l'érection ; on devait y voir aussi, nous croyons pouvoir à peu près l'affirmer, les statues des divinités auxquelles l'autel était lui-même consacré, je veux dire les statues de Rome, d'Au-

(1) Ce n'est pas moi qui emprunte cette idée au livre de M. Bernard. Je ne doute pas que la loyale amitié de mon honorable collègue ne lui fasse un plaisir de confirmer ce que j'avance.

(2) Cette notice a été lue en janvier dernier, au Comité d'archéologie institué près l'Académie de Lyon.

Digitized by Google

guste, des empereurs et césars, ses successeurs, dieux tout terrestres, il est vrai, mais plus jaloux de leur qualité divine et plus dangereux à offenser que les dieux de l'Olympe. Nous comprenons encore que les Tables de bronze contenant, en lettres dorées, le discours de Claude, qu'on a appelé la charte aux Gaulois, y aient été en leur lieu convenable ; mais y introduire aussi, sur le pied d'égalité avec les dieux du lieu, les statues ou les mentions honorifiques non-seulement des prêtres, mais encore de leurs pères, de leurs oncles, de leurs femmes, de leurs filles, de leurs fils et neveux, et d'autres personnes étrangères au culte et honorées par la Compagnie, ne serait-ce pas là une promiscuité en quelque sorte profanatoire, tout au moins très-inconvenante, qu'on n'est pas admis à supposer sans de meilleures preuves que celles qui ont été produites. La place de ces pierres-honorifiques était où elles ont été en effet trouvées, c'est-à-dire sur la partie du terrain du confluent, qui était le chemin pour venir de Lyon à l'autel, Que cette partie basse qui s'étendait du pied de la colline à la jonction de nos rivières ait été occupée par des jardins : que tout à l'extrémité, une presqu'île ou une des îles qui, dans les basses eaux, prolongeaient le terrain du confluent, ait été un champ de foire dont le péage fournissait peut-être, sous la désignation de quarantième des Gaules, un des plus fructueux revenus de l'Autel ; que, plus près du coteau, il y ait eu des portiques ornés d'hémicycles ; que, sous ces portiques, s'élevât une foule de statues des prêtres, de personnes de leur parenté et de leur clientèle, on doit d'autant mieux le croire que, plusieurs fois, des débris restitués par le sol en ont apporté les preuves. Mais, jusqu'à démonstration contraire, nous regarderons comme certain que là où ont été découverts les piédestaux de ces statues dont il vient d'être parlé, quelques-uns gisants depuis l'antiquité, là, précisément et par

Digitized by Google

cette raison même, n'était pas et ne pouvait pas être l'Autel.

Supposer l'Autel de Rome et des Augustes à l'église Saint-Pierre, c'est aussi, ce me semble, le supposer tourné vers Lyon. Mais alors la Saône, qui, à l'époque romaine, devait passer plus près encore du point indiqué qu'elle n'en passe aujourd'hui, aurait elle laissé devant l'Autel un espace de terrain suffisamment grand pour contenir une multitude comme celle qu'attirait la célébrité des fêtes ? Et, d'un autre côté, l'on ne parvient pas à comprendre quelle valable raison aurait pu mériter à Lyon la faveur d'être l'objectif de l'Autel. Cette ville eût-elle été même, comme on le répète si souvent, la capitale des trois Gaules, elle n'aurait pas eu droit pour cela à un pareil honneur ; une offrande ne se présente pas tournée vers l'offrant, mais bien vers celui à qui elle est offerte, et c'est Rome et non Lyon que l'autel devait regarder.

D'après les médailles sur lesquelles il figure, l'Autel de Rome et des Augustes n'était pas un édifice de la forme d'un temple ; c'était un dé, sous le ciel, escorté de deux colonnes portant deux Victoires colossales. Si ces colonnes sont bien, comme on l'a supposé avec vraisemblance, celles qu'on voit dans l'église d'Ainay, qui ont chacune un peu plus de vingt-sept pieds de haut, sans leur base et sans leur chapiteau, il ne serait peut-être pas impossible d'arriver à déterminer les mesures des deux Victoires et du dé par la relation de leurs proportions avec celles des colonnes sur les médailles (1).

(1) Réduire considérablement les proportions de l'Autel et des Victoires relativement aux colonnes et couronner celles-ci du chapiteau corinthien au lieu du chapiteau ionique que figurent les médailles, c'est substituer des conjectures arbitraires à un document authentique ; c'est faire à tort des colonnes, l'objet principal et le plus voyant, tandis que l'Autel et les Victoires étaient certainement l'objet principal ; c'est méconnaître la nécessité pour l'Autel et les Victoires, placés sous le ciel et destinés à être

Digitized by Google

Toutefois, les Victoires étaient presque aussi grandes que les monolithes qui leur servaient de piédestaux ; le dé lui-même était extrêmement grand, magnifique, d'un aspect très-monumental, plus large qu'élevé, presque égal en hauteur aux colonnes qui l'accompagnaient, et avait sa face ornée, à ce qu'il semble, de couronnes, de branches de laurier et de trépieds. Un tel monument n'offrant pas d'entablement pour y placer une inscription, on avait mis celle qui le désignait, au-dessous du dé. à la partie supérieure d'un soubassement, sur lequel ce dé reposait, ainsi que les colonnes ; les médailles nous font voir qu'on y lisait : ROM*æ* ET AVG*usto*. Mais qu'était ce soubassement ? Et, autre question qui se rattache à celle-ci et à laquelle il faut répondre d'abord, comment satisfaire à la fois aux deux exigences démontrées nécessaires, c'est-à-dire l'exhibition des jeux en présence de l'Autel et en même temps dans l'enceinte de l'amphithéâtre ? Sauf avis plus éclairé, je ne trouve qu'un moyen de solution à ce problème, c'est de reconnaître que l'Autel ne faisait qu'un avec l'amphithéâtre.

Nous savons qu'il y avait dans les cirques établis sur la pente des gradins un édifice appelé *pulvinar*, sorte de tribune sous laquelle étaient exposés le siége en forme de lit de l'empereur et les statues des dieux auxquels étaient consacrés les jeux des Cirques. Notre Autel était-il posé comme cela sur la pente des gradins de l'amphithéâtre, au-dessus du podium, à la place du pulvinar contenant le lit impérial ? Etait-il reporté plus en arrière et plus haut, soutenu alors par un podium ou soubassement particulier que réclamait le rétablissement du niveau nécessaire à son assiette ? La construction de l'amphithéâtre avait-elle été disposée de telle

vus de loin, d'avoir des mesures colossales ; c'est encore, en fait d'art, se montrer imbu des idées modernes trop portées à prendre ce qui est grêle et mignon pour de l'élégance.

Digitized by Google

sorte que l'Autel pût être vu également du dedans et du dehors, présentant, d'un côté, la face enrichie des décors augustaux figurés sur les médailles, et de l'autre côté, la face illustrée, au dire de Strabon, des soixante noms des peuples cotisés? Les Victoires, au sommet de leurs colonnes, surpassaient-elles la hauteur de l'enceinte et étaient-elles visibles aussi de l'extérieur comme de l'intérieur? N'ayons pas la prétention de parvenir à restituer un arrangement dont les éléments indispensables nous font défaut et dont nous ne pourrions faire la preuve, lors même que, par hasard, nous toucherions la vérité. Contentons-nous de maintenir ce que nous avons déjà dit, que l'autel ne devait faire qu'un avec l'amphithéâtre.

Au nombre des objets extraits, je crois, en 1854, des ruines de l'amphithéâtre, ont été recueillies et transportées sous les portiques du musée de la ville, par M. Martin-Daussigny, son conservateur actif et soigneux, plusieurs plaques de marbre blanc très-épaisses et très-grandes, paraissant, par leur dimension, leur forme et les ornements qu'elles présentent, avoir appartenu à un soubassement ou podium qui aurait eu plus de 12 pieds de haut et aurait montré une extraordinaire richesse. Elles dépassent elles-mêmes 6 pieds d'élévation et sont ornées de guirlandes de feuilles de chêne d'un aspect tout à fait grandiose, chaque feston n'ayant pas moins de trois mètres et demi d'ouverture et quelquefois davantage encore; sur la partie lisse régnante au-dessus de ce décor et qui se continuait sur d'autres plaques de dimension pareille, superposées à celles-ci et terminées à leur bord supérieur par un cordon en moulure, se lisait en lettres de métal probablement doré, très-grandes, ayant près de 40 centimètres, une inscription dont il ne reste que le commencement, la première lettre, qui est un R, et une petite partie de la se-

Digitized by Google

conde, qui était un O. Saura-t-on jamais ce que disait cette inscription en caractères si splendides? On n'a pas le temps d'imposer silence à son imagination, que déjà elle a répondu : *Romæ et Augusto.*

Qu'on veuille bien me permettre de refaire en peu de mots la rapide récension des preuves et des probabilités que peut invoquer en sa faveur l'opinion que je viens de développer et qui place sur la colline Saint-Sébastien l'Autel de Rome et des Augustes : la convenance répondant d'une manière plus satisfaisante que le lieu de l'église de Saint-Pierre aux exigences du monument, à sa forme, à son caractère, à l'idée de sa création, et plus conforme aussi à la pratique habituelle des Romains de préférer, pour l'emplacement de leurs constructions, le penchant d'une colline à un creux ; le site plus voyant ; l'orientation vers l'Italie et vers Rome ; le vocable actuel, déguisement transparent du nom de « colline d'Auguste ou Impériale, » qu'elle a pu porter autrefois ; l'assertion de Strabon, que l'autel « s'élevait devant Lyon, » s'appliquant aussi bien à l'emplacement sur la colline qu'à l'emplacement à l'église Saint-Pierre ; le dire de Juvénal que, dans les combats d'éloquence des fêtes du confluent, les rhéteurs « parlaient devant l'Autel, » confirmé par la découverte, sur cette colline, des restes d'un amphithéâtre romain reconnu à l'aide de preuves matérielles pour avoir été celui de la sodalité du culte de l'Autel et celui aussi où avaient lieu ces combats d'éloquence ; la découverte également sur cette colline, et très-près de l'amphithéâtre, des Tables de Claude qui, en sa qualité d'empereur, était un des dieux de l'Autel des Augustes ; la découverte, un peu plus haut, sur la même colline, d'un fragment, en bronze doré, d'une jambe de cheval, qu'on a supposé pouvoir provenir de la statue équestre d'un empereur romain ; la découverte encore, toujours sur notre

Digitized by Google

même colline de Saint-Sébastien, et cette fois parmi les débris même de l'amphithéâtre, de plaques de marbre blanc, à ornements d'un grand caractère, ayant pu servir de revêtement à un soubassement ou podium, et sur lesquelles les deux premières lettres d'une inscription monumentale, en métal doré, font connaître celle justement qui se lit, au-dessous de l'Autel, sur les médailles.

Si en asseyant l'autel de Rome et des Augustes sur l'inclinaison du *visorium* de l'amphithéâtre, je n'ai pas su rencontrer la véritable solution du problème, mon argumentation n'en subsiste pas moins pour cela, avec ses exigences, dans toute sa force et toute son intégrité, et quelle que puisse être toute solution différente, la connexité de l'autel avec l'amphithéâtre et sa place, par conséquent, sur la colline Saint-Sébastien, me paraissent devoir en être toujours la condition première et impérieuse.

Fort heureusement pour moi, messieurs, l'auditoire devant lequel je parle ne compose pas un tribunal aussi redoutable que celui qui, autrefois, tout près d'ici, jugeait les déclamations des orateurs à l'autel de Rome et des Augustes ; autrement, arrivé au terme de ma lecture, et dans l'attente du châtiment que je mérite, soit que, pour avoir mal dit, je me voie condamné à effacer avec ma langue toutes ces pages, soit que, pour attentat à l'inviolabilité d'opinions sanctionnées par le temps, par des noms en autorité, par des jugements de cette Académie même, dont presque tous vous faites partie, je doive, sur votre ordre, messieurs, être jeté, par le froid qu'il fait, à l'une de nos rivières, vous me verriez là, devant vous, plus pâle et plus saisi de frayeur que si, comme le personnage de Juvénal, « j'eusse posé le pied sur un nid de serpents. »

A. ALLMER.

Digitized by Google

ETUDES HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR LA VIE, LES TRAVAUX

DE SYMPHORIEN CHAMPIER

ET PARTICULIÈREMENT

SUR SES ŒUVRES MÉDICALES.

(Suite et fin).

Mais si Champier était réservé, indécis, timide vis-à-vis de Galien, il reprenait toute sa supériorité, toute son énergie dans la guerre avec les Arabes. La preuve de ce fait nous est fournie par les *Annotationes in Avicennam*; par le *Medicinæ compendium*, et le *Medicinæ propugnaculum* : C'est toujours la même façon de procéder, la même méthode qu'on rencontre dans sa polémique. Il recherche, expose les principes des anciens, les rapporte dans la rigueur du texte qu'il copie avec exactitude, il les explique simplement et les oppose aux versions, aux commentaires diffus, aux plagiats de leurs inhabiles successeurs.

Il n'y a presque rien à reprendre, rien à retrancher dans les considérations qui touchent aux *desiderata* de la médecine des Arabes; ses appréciations sont justes,

Digitized by Google

lorsqu'il accuse ses adversaires de s'être bornés à la nomenclature des maladies, d'avoir négligé l'étude des causes et la symptomatologie, de n'avoir souvent produit que des scolies, des paraphrases pleines de lieux communs. Pourquoi faut-il que des observations si sages, si vraies, soient éparses, confondues dans un fatras de généralités, dans un assemblage de chapitres incohérents?... Les reproches infligés à ses antagonistes peuvent également retomber à son adresse, lorsqu'à chaque pas, il s'égare à la suite de Galien.

Un écrit bien pensé, qui offre un intérêt réel dans son ensemble, est la *Symphonia Galeni ad Hippocratem, Cornelii Celsi ad Avicennam : Unà cum sectis antiquorum medicorum ac recentium.* Ce sont des parallèles, des rapprochements entre ces auteurs, des études historiques sur les diverses écoles, leurs différentes sectes. Une érudition de bon aloi, un tact parfait, auquel Symphorien ne nous a pas habitué, se manifestent dans cette composition. Le portrait des grands maîtres est dessiné avec vigueur; leurs œuvres, leurs qualités sont admirablement résumées en quelques mots.

On n'a fait depuis que répéter souvent, dans des éloges plus étendus, ce que Champier avait exprimé de la manière la plus concise. Je ne puis résister à l'attrait d'une courte citation : « Le divin, le glorieux Hippocrate a été supérieur par la sagesse, la logique, la raison, par ses connaissances cliniques et diététiques : Il est de tous les Grecs celui qui a rendu les plus éclatants services à la science. Il a écrit comme Hésiode, il a égalé Démocrite par la réflexion, et Pythagore pour la réserve et la doctrine.

Galien, véritable interprète d'Hippocrate, a reconstitué la médecine clinique; prince de la médecine, les règles qu'il a tracées dans ses beaux livres, l'élèvent au-dessus de tous les médecins de l'Asie. Pour l'élo-

Digitized by Google

quence, il marche sur les traces de Démosthènes; il pense comme Hippocrate; par la science, c'est un autre Platon.

Avicenne, interprète de Galien, est le premier, le plus habile des auteurs arabes; parmi eux, aucun ne peut lui être comparé pour la finesse de l'esprit, la concision du discours, la gravité des mœurs; ses compositions toutefois, se ressentent de la barbarie arabe, il se rapproche d'Avenzoar, surnommé le sage, par la méditation ; d'Algazali par ses vastes connaissances.

C. Celse est le premier des Latins dans l'art de la médecine; par l'élégance du langage, il suit les traces de Cicéron; pour la profondeur il est l'émule d'Asclépiade, et pour l'instruction de Paul d'Egine. »

Souvent, Champier a frappé juste en présentant les Arabes comme les copistes ignorants des anciens, dans les questions de doctrine ou de pathologie appliquée, en les accusant de s'être laissés égarer dans leurs conceptions hypothètiques, par l'esprit superstitieux de leur race; mais il a été trop exclusif, trop absolu, lorsqu'il a oublié, ou voulu faire oublier que c'est à leurs travaux que nous sommes redevables des premières descriptions exactes des abcès du médiastin, des hydropysies, des épanchements du péricarde, de l'induration cartilagineuse de cet organe, du spina-ventosa, de la plupart des maladies cutanées, de la rougeole, de la variole si bien décrite par eux. C'est à dessein, probablement, qu'il omet de noter qu'Avicenne, quelquefois, a rectifié Galien; que, par intervalles, il a interprèté Hippocrate avec une rare sagacité.

Dans cette lutte ouverte, Symphorien s'est constamment élevé avec force contre les vices de la thérapeutique, de la polypharmacie orientale. Sa critique s'est exercée, dès l'origine, dans le traité : *Cribratio medicamentorum, ferè omnium, in sex libros digesta;* cet ouvrage, dédié à son client, Trivulce de Pomponne,

Digitized by Google

qui était goutteux, renferme, dans son épître dédicatoire, un conseil qui, de nos jours, mérite plus que jamais, d'être répété : *Quæ tibi dicamus in Barbarorum ac Mahumetentium medicorum ac pharmacopolarum errata, inspicito, ne ex illorum conciliis per medicinas venenosas ex familiari arthriticâ in nodosam incidas podagram.*

Remontant aux sources primitives, pour retrouver dans les anciens ce qu'il appelle la véritable, la saine médecine, il place en regard, avec intention, celle des Arabes. « Notre art, dit-il, ne peut rendre des services que pratiqué par des hommes instruits; ses bienfaits dépendent moins de l'administration que du choix des remèdes. » Si Champier rejette tous ceux qui ont une action violente, c'est qu'il a été témoin de leurs effets pernicieux entre les mains des empyriques. Les purgatifs drastiques, tels que la scammonée; la coloquinte, le turbith, les minéraux etc..... introduits, vantés par les Arabes sont l'objet de sa réprobation.

Les drogues, les prétendus antidotes, dont l'usage est basé sur cette supposition gratuite que leurs éléments multiples agissent sur chaque partie du corps en particulier, ou s'adressent isolément à chacun des symptômes de la maladie, ne sont, à son avis, que des inventions chimériques, écloses dans des cerveaux malades.

Son antipathie contre les médecines qu'il nomme *venenosæ, perniciosæ*, est telle qu'elle le conduit presque à se séparer d'Hippocrate et de Galien. Il entreprend d'excuser ses maîtres qui n'ont pas craint de les administrer, il soulève, en quelque sorte, en leur faveur des circonstances atténuantes. « Les poisons qu'ils ont employés sont originaires de leurs contrées, la constitution des habitants, en harmonie avec les productions locales, était, sans doute, plus apte à les tolérer que ne le serait l'organisme des hommes de

Digitized by Google

notre pays. Les anciens éclairés sur les effets redoutables des médecines vénéneuses ne les essayaient que dans des cas rares ; Aristote et Platon en avaient limité l'emploi ; ce dernier a écrit : *Morbi nisi periculosissimi sint, phamaciis istis irritandi non sunt.* »

Pour venir à l'appui de cette thèse, Champier demande des preuves à l'histoire, plus capables, il est vrai, de séduire par leur forme anecdotique que de convaincre par leur valeur intrinsèque. De fréquentes citations, que lui suggère sa mémoire très-ornée, sont intercalées dans le discours. « Si Caton a proposé de chasser les médecins de Rome, c'est que la médecine y était pratiquée par des guérisseurs qui n'avaient recours qu'à des compositions dangereuses. » Pour conserver une bonne santé, disait un proverbe romain, alors en usage, il faut s'abstenir, durant la maladie, des préparations susceptibles d'empoisonner. Un oracle d'Apollon, qui flétrissait les empiriques, est reproduit : *Quandòcumque gens ista suas litteras dabit, omnia corrumpet ; tùm etiàm magis si medicos suos hùc mittet.* »

Pour Symphorien, les empiriques et les Arabes, sont de la même famille, ne font qu'un. C'est pourquoi il leur applique le vers de Juvénal sur Themison :

Quot Themison ægros, autumno occiderit uno.

L'empereur Adrien mourant les a désignés par le mot qu'on lui prête : « *Medicorum turba principem perdidit.* »

Si je transcris quelques-unes des citations qui abondent dans ce livre, où elles sont loin toujours d'être d'une justesse et d'un à-propos irréprochables, c'est pour mieux faire apprécier la manière de l'auteur.

Lors même que la science moderne ne nous aurait pas fixé sur les avantages de certains remèdes, puissants modificateurs de l'économie dans des cas déterminés, il y aurait bien des réserves à faire, au point de vue

Digitized by Google

de la logique, sur plusieurs propositions, formulées comme des préceptes. Désireux de frapper fort, le médecin lyonnais, parfois, a dépassé le but. Ses intentions étaient louables, il voulait arriver à un travail d'élimination, jugé par lui, nécessaire dans la pharmacopée des Arabes et du moyen-âge.

Il ne faut pas se placer au point de vue des connaissances actuelles, mais remonter au temps où ces ouvrages ont paru, pour bien les apprécier ; qu'on se souvienne des conditions, des lois, des croyances de la médecine contemporaine à l'époque de Champier, et l'indulgence sera chose facile et naturelle. J'aime à le rappeler, il a été un des premiers qui ait eu le courage d'aborder cette tâche pénible, d'exprimer des idées de réforme. Mais il a eu le tort de confondre dans son ostracisme des agents précieux qu'il n'avait pas assez expérimentés, et des moyens grossiers, inefficaces, quand ils n'étaient pas nuisibles.

Suivant lui, toutes les maladies, susceptibles d'être avantageusement modifiées par les substances à propriétés dangereuses, pouvaient être guéries par des médecines plus simples et plus douces. Je ne m'arrêterai pas à signaler, dans cette œuvre importante, quoique indigeste et diffuse, une foule de particularités, neuves alors, sur la bonne thérapeutique des Grecs, sur leurs remèdes, les doses, le mode d'administration, les cas qui réclament des médicaments spéciaux ; je passe aux conclusions sans de plus amples détails : ces conclusions, on les a devinées, c'est le *delenda est Carthago* : ont doit éviter toutes les compositions arabesques sans exception. « *Fugias tanquam leones, viperas, et crocodilos :* » Tel est le conseil suprême donné au lecteur.

Afin de porter la conviction dans tous les esprits, un traité auxiliaire, tendant au même but, devant avoir les mêmes conséquences puisqu'il est fondé sur les

Digitized by Google

mêmes principes, parut peu de temps après le précédent, il a pour titre : *Cribratio, lima et annotamenta in Galeni, Avicennæ et conciliatoris* (Pierre d'Apono), *opera*. Son analyse serait inutile, je me contente de l'indiquer.

La critique des Arabes, de leur méthode a conduit Champier à l'examen des procédés, des manipulations dont ils avaient conjointement avec les alchimistes, recommandé la pratique dans la préparation des remèdes. Depuis plusieurs siècles, on semblait s'être attaché avec persévérance, à obscurcir, compliquer la matière médicale. Fixant l'attention publique sur ce sujet, Symphorien publia le *Liber secretorum*; l'*Officina pharmacopolarum ;* les *Castigationes et emendationes pharmacopolarum sive apothecariorum ac Arabum medicorum, in quas quidquid apud Arabes erratum fuerit, summâ diligentiâ congestum est.*

Pour donner plus de retentissement à ses critiques, les mettre à la portée de tous, il les réunit dans l'un de ses rares ouvrages de médecine, écrits en français : *Le myrouel* (miroir), *des appothiquaires et pharmacopoles, dans lequel il est montré comment les appothiquaires communément errent en plusieurs simples médecines, contre l'intention des Grecs et par la fausse intelligence des auteurs arabes, lesquels ont falsifié la doctrine des Grecs.*

L'énoncé de ce titre suffit pour donner une idée exacte du projet, des obstacles à vaincre, des oppositions, des haines qu'il fallut affrontrer en appelant sur ce point le contrôle de la science, telle qu'elle existait alors. Le réformateur attaquait les combinaisons officinales, les amalgames vantés, tels que le *Grand électuaire thériacal de longue vie, les essences lètifiantes, les élixirs déphlegmés, l'esprit souverain de vipère, les eaux distillées, célestes ou divines, les poudres merveilleuses, le remède universel, l'or potable*, et toutes ces

Digitized by Google

créations mystérieuses, assemblages de substances hétérogènes sorties du creuset ou de l'alambic dans le secret du laboratoire des apothicaires ou des alchimistes, dont l'unique règle, depuis Sérapion jusqu'à Paracelse, était : *Mixta mixtis miscere.*

Malgré ses défauts et ses erreurs, était-ce un homme ordinaire, je le demande, que celui qui, sans autre force, sans autre appui que son bon sens, ses lumières, son jugement personnel, rompait avec son éducation, avec les errements de son siècle, cherchait à l'entraîner dans une voie plus conforme à la raison et à la vérité ?

Quoique ses doctrines, ses opinions, ses préceptes se ressentent, trop souvent, de la nullité ou du moins de la faiblesse de ses moyens d'investigation ou d'expérience, sa conduite a-t-elle été appréciée comme elle méritait de l'être? N'est-ce pas à nous, dans tous les cas, à réclamer pour lui la justice qui lui est due ? Avait-il, comme les modernes, dans la physique, la chimie, l'histoire naturelle, les ressources qui ont éclairé, de nos jours, la pharmacie et la thérapeutique ?...

C'est pour achever sa démonstration, simplifier la matière médicale, la dégager de tous ses emprunts étrangers, exotiques, que Symphorien a publié les deux meilleurs ouvrages dus à sa plume féconde : l'*Hortus Gallicus pro Gallis in Galliâ scriptus, verùm tamen non minùs Italis, Germanis et Hispanis quàm Gallis necessarius. In quo Gallos in Gallia omnium ægritudinum remedia reperire docet.*

L'immense succès de ce livre, dédié au roi François Ier, inspira le *Campus Elysius Galliæ amœnitate refertus : in quo sunt medicinæ compositæ, herbæ et plantæ virentes : in quo quidquid apud Indos, Arabes et Pœnos reperitur, apud Gallos reperiri posse demonstratur.*

La pensée fondamentale est celle-ci : tous les pays engendrent, possèdent les remèdes propres à combat-

Digitized by Google

tre les maladies qu'on y rencontre : Dieu et la nature accordent à chaque région les ressources nécessaires. Après avoir comparé les produits tirés des contrées lointaines avec ceux qui naissent en Europe, Champier analyse leurs effets respectifs dans les maladies. La France porte abondamment des simples, des plantes, dont l'action est analogue, sinon semblable, à celle des végétaux de l'Asie et de l'Afrique. Dans une description, j'allais dire une statistique générale, il passe en revue la température, le sol et ses richesses, puis la constitution des habitants, les caractères des races, qu'il compare à ceux des autres peuples, pour arriver à l'exposé de la médecine la plus rationnelle chez tous : « J'imite, dit-il, les Arabes en ce qu'ils ont fait de bien : Mésué, Avicenne ont écrit pour les hommes de leur nation, dont ils connaissaient la force, le tempérament, les habitudes ; j'écris, avant tout, pour les Français, dont le ciel, le climat, les mœurs sont si différents de ceux de l'Egypte et de l'Inde. Les médicaments ne sauraient être les mêmes pour tous et dans tous les lieux ; la conduite du médecin doit varier suivant les circonstances : *Decet medicum prudentem cuncta perpendere.* » De telles observations m'ont paru exiger une mention particulière : j'ai cité textuellement.

Ces deux livres prouvent que Champier excellait dans la connaissance des plantes médicinales indigènes. Mais la botanique était encore dans l'enfance; quelques années plus tard, seulement, Fuchsius, Matthiole, Bauhin, le médecin lyonnais Daléchamps, et surtout Cæsar Cæsalpin ont employé pour l'étude, des méthodes véritablement rationnelles. On trouve dans le *Campus Elysius* une description exacte des plantes, de leurs formes, de leurs caractères, mais elle est présentée sans ordre. Les végétaux sont classés suivant qu'ils appartiennent à la catégorie des herbes ou des arbres, suivant les espèces de graines ou de fruits.

Digitized by Google

Dans la recherche de leurs propriétés médicales, c'est Galien qui fournit les divisions, suivant que ces végétaux sont supposés agir sur le sang, la bile, la pituite ou l'atrabile. Pour le choix des remèdes naturels, combinés ou préparés par l'art, il faut, dit-il, se conformer aux lois de la nature que le besoin et l'expérience révèlent presque toujours. *Nullum est animal quod non a naturâ intelligat sua remedia per res simplices* : voilà sa croyance et sa maxime. Les exemples demandés à l'histoire naturelle pour établir ou confirmer cette proposition, sontdes traits d'instinct, d'intelligence, de pratique, attribués aux animaux dans leurs souffrances. La plupart de ces récits, très-controversables, sont loin de posséder une vérité scientifique garantie par l'observation rigoureuse des faits, mais ils ne manquent ni d'agrément, ni d'intérêt : ils piquent la curiosité et nous apprennent les idées, les préjugés, les fables même, admis, à cette époque, dans le monde savant. Cette monographie laisse percer une grande lecture, une certaine originalité. C'est là plus qu'un extrait des connaissances léguées par l'antiquité et le moyen-âge, que les traditions et l'amour du merveilleux avaient égarés ou séduits.

On rencontre, à chaque page, sur les vertus des médicaments, des remarques judicieuses que nous sommes loin de désavouer, dont l'expérience a tiré parti. Dans les affections du ventre, nécessitant l'usage des purgatifs, c'est le siége du mal, ses causes, sa nature qui décident du choix des moyens que l'on doit préférer. Dans les congestions, dans certaines maladies du cerveau, on doit être très-modéré dans la prescription des narcotiques. Notons en passant que Symphorien semble heureux d'avoir à citer un cas d'insuccès avoué, tiré de la pratique d'Avicenne : l'administration intempestive de l'opium avait occasionné la mort.

La fréquence, la longueur des extraits, des passages

Digitized by Google

recueillis de tous côtés dans les anciens, rapportés sans ordre, lassent, accablent les lecteurs les plus bienveillants aussi bien que les adversaires; la matière est épuisée, mais non élucidée; l'abondance des preuves nuit à la clarté du discours.

En recommandant de ne toucher qu'avec ménagement aux préparations minérales, d'accorder la préférence aux moyens que la végétation développe et adoucit, Champier pense qu'à l'instar de Galien, d'Oribase, de Pline et de Caton, il convient surtout d'insister sur les remèdes les plus simples, les plus faciles. « Malgré mon extrême répugnance, c'est lui qui parle, pour les moyens que l'alchimie fournit ou prépare, le fer, l'or et l'argent, que le sol de la France recèle dans ses entrailles, sont des substances, des corps qui ne sauraient être entièrement mis de côté. Dans un dernier chapitre, il précise leurs cas d'application : le fer, qui est chaud par sa nature, qui a des propriétés excitantes, réussit dans la langueur et la chlorose ; les maladies provoquées par excès de pituite, les scrofules, par exemple, sont heureusement modifiées par les qualités toniques, stimulantes, dépuratives de l'or et de l'argent. »

Je ne pousserai pas plus loin mes investigations sur les ouvrages consacrés à la réhabilitation des doctrines des anciens, à la propagation de leurs livres, dépouillés des additions erronées et des subtilités des Arabes.

Dès le premier instant, sitôt que la lumière eût été faite par le médecin lyonnais, des écrivains illustres suivirent ses traces, le prirent pour guide. Il est permis d'avancer qu'il fit école , la simplification de la matière médicale qu'il avait demandée, donna naissance à une foule de travaux, conçus dans le même esprit.

Antoine Constantin, célèbre praticien de notre ville, mit au jour, quelques années plus tard, le *Brief traité de pharmacie provinciale et familière, suivant laquelle la médecine peut être faite, des remèdes qui se trouvent*

Digitized by Google

à chaque province sans qu'on soit contraint à les aller mendier ailleurs.

Le professeur hollandais de Beverwych, ou Jean Beverovicius édita l'*Autarkeia Bataviæ, sive introductio ad medicinam indigenam* ; enfin Thomas Bartholin publia la *Medicina Danorum domestica.*

Je ne songe nullement à parcourir la liste de tous les écrivains qui sont entrés dans les idées de Champier sur ce sujet, je ne veux que fixer ses droits de priorité, que signaler son initiative dans la question.

Des doctrines qui, dans leur ensemble, froissaient les habitudes des uns, la foi des autres, la paresse du plus grand nombre, ne pouvaient être admises sans opposition. L'école de Montpellier considéra son élève comme un renégat, celle de Paris comme un novateur aventureux, et quelques universités allemandes, inféodées aux Arabes, comme un contradicteur dont il fallait étouffer la voix. Une violente polémique fut soulevée et soutenue. La lutte s'engagea entre les médecins conservateurs du principe d'autorité, subordonnés servilement, passivement à la croyance universelle, et entre les hommes qui, las de cette soumission aveugle, prétendaient se soustraire au despotisme, à la discipline qui les enchaînaient. Les premiers attachés au culte d'Aristote et des Arabes, usaient pour sa défense, du pouvoir, des ressources dont les siècles antérieurs les avaient armés ; les seconds étaient poussés par une instruction plus complète à réclamer, à conquérir l'affranchissement de la science, pour hâter ses progrès.

Champier ne déclina pas en cette circonstance, la responsabilité de ses principes et de ses œuvres, comme le prouve sa vaste correspondance trop peu connue, malgré les précieux renseignements qui s'y trouvent disséminés. Il n'y avait pas de journaux pour alimenter ou exciter la controverse ; les sociétés savantes déjà

Digitized by Google

créées, n'étaient pas en mesure de se prononcer: elles ne disposaient d'aucun organe. Si la presse périodique ne fonctionnait pas encore, l'imprimerie permettait déjà, dans certaines limites, la transmission rapide de la pensée de l'un à l'esprit de tous. C'est par un commerce épistolaire incessant que les attaques et les défenses avaient lieu. Les pamphlets, les récriminations, les diatribes ne se faisaient pas attendre. A côté de l'objet principal, il était difficile que les questions de personnes ne fussent pas mêlées. Les antagonistes d'alors, pas plus que les polémistes de notre temps, ne s'épargnaient ni les injures, ni les provocations, ni les menaces. C'est un spectacle rétrospectif très-piquant que celui auquel cette correspondance nous permet d'assister. Les passions et les luttes religieuses très-exaltées se réfléchissaient sur les querelles scientifiques ; les épithètes *Ægyrtœ*, *Nebulones*, *Calumniatores*, *Mendaces*, *Barbari etc.*, étaient lancées sans précautions oratoires. Par ses lettres, Champier nous fait connaître tous ceux que je suis en droit d'appeler les journalistes de l'époque.

Laurent Frisius, médecin de Strasbourg, un des plus remarquables et des plus zélés partisans d'Avicenne, fait appel aux médecins allemands dans la *Defensio Avicennæ medicorum principis;* Champier réplique promptement par *l'Epistola responsiva in Laurentium Frisium :* elle est envoyée à Louis Burgensis, seigneur de Meulan, archiâtre de François Ier, et plus tard de Henri II, par la générosité de Fernel, cédant à son doyen la place qui lui était offerte.

Frisius n'est pas seul engagé, il trouve de nombreux auxiliaires qui le soutiennent de leur plume : leurs agressions font éclore *l'Epistola responsiva Campegii pro Græcorum defensione in Arabum errata.*

Il y a dans ces divers écrits de controverse médicale, une ardeur, une verve, une érudition unies à une in-

Digitized by Google

tolérance, une âpreté, une passion qui impressionnent vivement.

Les docteurs les plus célèbres sont entraînés dans le débat: François Paul vient en aide à Champier par sa critique d'Avicenne: non content de ses efforts individuels, il sollicite, presse l'Académie de Florence, qui se prononce dans le recueil: *Opuscula adversùs Avicennam et medicos neotericos, qui, Galeni disciplinâ neglectâ, Barbaros colunt.*

Léonard Giachinus prend Mésué à partie; Coronœus lui répond avec vivacité, Champier le gourmande durement. Le professeur Jérôme Monti se produit dans cette dispute avec une telle supériorité que l'on disait de lui: l'âme de Galien est passée dans son corps.

Frisius ne cédait pas malgré les invectives de Jacques Dubois, (Sylvius), le plus éloquent professeur du collége de France, malgré les lettres, les écrits de Capellanus, d'Aquillanus, de Champier fils, de Montesaurus etc.....; loin de se laisser intimider, il répandait un chaleureux mémoire avec cette fière épigraphe: *Si consistant adversùm me castra, non timebit cor meum.* Bernard Unger, disciple de Champier, s'étant séparé de lui en cette occasion, Léonard Fusch, J. Oreus se levèrent à l'instant pour le rappeler à l'ordre et à la discipline. Cette polémique se prolongea avec la même violence durant quelques années; elle finit par la ruine totale du système des Arabes.

Le président de Thou, dans son beau livre: *Historia mei temporis*, parle avec admiration de ces médecins du seizième siècle. Leur amour de la science, leur zèle pour la vérité et l'étude, leur immense savoir avaient exercé sur lui l'impression la plus favorable; il y revient avec enthousiasme, en plusieurs passages, pour les louer sans réserve.

Il est à regretter néanmoins que des hommes aussi distingués aient consumé, perdu tant d'intelligence, de

Digitized by Google

travail et d'efforts dans des productions mortes pour jamais, parce qu'elles sont gonflées de digressions, de théories dont la discussion et le temps ont démontré l'insuffisance et la stérilité.

Les nombreuses éditions qu'ont eu les ouvrages de ces auteurs ne sont pas une preuve absolue de leur mérite, mais seulement de leur importance momentanée. Qui oserait, du reste, affirmer que dans trois siècles, les livres de science doctrinale, dont nous sommes si fiers, n'auront pas perdu leur intérêt, ne seront pas rangés dans la catégorie de ceux dont nous parlons ?....

Cette correspondance n'avait pas un caractère privé, elle était destinée à tout égard, par la forme comme par le sujet même, à jouir d'une grande publicité.

Les Galénistes environnaient Champier de déférence et de respect. Les médecins de la même école, de la même opinion, si peu avares de propos acerbes pour leurs adversaires, se traitaient entr'eux avec une bienveillance rare, se prodiguaient l'encens, abusaient des formules louangeuses. Ces lettres curieuses nous indiquent que les sociétés d'admiration mutuelle ne sont pas d'origine récente ; la camaraderie était, alors déjà, pratiquée sur une large échelle. Champier, ses amis, ses disciples, ses partisans abusaient du superlatif dans leur correspondance, aussitôt imprimée que reçue : toujours, on écrivait à Symphorien : *Medico optimo ac maximo* ; *summo philosopho et inter medicos eminentissimo ;* et ailleurs : *illustrissimo medicorum principi*, *dignissimo*, *clarissimo*, *utriusque juris doctori nobilissimo*.

Champier qui acceptait sans rougir des épithètes qui auraient effrayé une modestie moins robuste que la sienne, savait à son tour, reconnaître ces bons procédés ; ainsi répondant à Manard, (celui qui avait commencé la lutte en Italie), il s'adressait à un médecin : *In omni*

Digitized by Google

cognitione disciplinarum consummatissimo, totius Italiæ medicorum principi, justâ divum Platonem bene agere; à un autre il disait en face : *per excellentem virum, pietate et doctrina illustrissimum, litteratorum omnium, medicorum studiosissimum, celebrem variâ ac reconditâ eruditione ;* un troisième était simplement appelé : *Vir Latinæ et Græcæ eloquentiæ consultissimus, ac Pœoniæ artis doctor eminentissimus.*

J'ai rapporté ces petits détails, ces traits, futiles en apparence, parce qu'ils sont la reproduction fidèle, la peinture des mœurs, des usages et de l'esprit du temps.

Là ne se bornait pas l'expression de leur excellente confraternité ; si un ami, un adhérent publiait un livre, les autres se déclareraient, pour ainsi dire, solidaires de sa valeur en face du monde, par des préfaces, des distiques, des pièces de vers, selon la mode et le style du jour ; ils plaçaient en tête des introductions, des avertissements sur le prix exceptionnel de l'ouvrage, ils signalaient des beautés que pour ma part, dans l'immense majorité des cas, je n'ai pas su apercevoir.

Si Champier, parmi ses contemporains a été honoré d'une si profonde estime, ou du moins d'une estime dont les témoignages étaient si expansifs, ce n'est pas seulement parce qu'il avait présidé aux attaques contre les Arabes, mais parce qu'il possédait bien d'autres titres légitimes à leur considération. Il n'est pas de branche de la science médicale, j'excepte l'anatomie, sur laquelle il n'ait fixé son attention, qui ne lui ait fourni le texte d'un ou de plusieurs écrits.

Une dissertation sur les auteurs les plus éminents dans notre art, l'a conduit à rechercher les rois, les philosophes, les prêtres, les hommes de tous les pays qui se sont montrés supérieurs par le savoir, ou par l'habileté dans l'exercice de la médecine : *Liber de medicinæ claris scriptoribus, in quinque tractatus divisus, quorum primus doctissimorum medicorum laudes*

Digitized by Google

percurrens, Magiæ partes commemorat et reprobat, reges que qui in medicinis claruerunt; secundus est de philosophis, qui in medicinis claruerunt; tertius de viris ecclesiasticis, qui in medicinis claruerunt, et in eâ arte scripserunt; quartus est de Italis qui in medicinis claruerunt et scripserunt; quintus de claris medicis qui in Galliâ, Hispaniâ, Angliâ, et Germaniâ claruerunt. Il a laissé un catalogue raisonné des médecins les plus célèbres de son époque : *Cathalogus illustrium medicorum ac novitiorum, qui temporibus nostris scripserunt, quorum scripta ad manus nostras pervenerunt, Symphoriano Campegio, authore.* Ses notes, ses appréciations ont été utilisées par les biographes, ses successeurs. Le *Pilularium* (petit résumé), *virorum illustrium medicinæ* n'est que l'abrégé de la vie d'un certain nombre de médecins et de leurs œuvres.

Je ne puis me dispenser à l'occasion de ce titre étrange : *Pilularium*, de faire remarquer que Symphorien adoptait une coutume très-générale parmi les auteurs du temps : il sacrifiait, ici, au mauvais goût du siècle qu'il partageait à un très-haut degré. Non-seulement la plupart des titres de ses œuvres sont emphatiques, entortillés, mais, fréquemment ce médecin, au lieu d'employer le mot propre pour la désignation du sujet, emprunte le nom d'une personne ou d'une chose, il y attache alors un sens conventionnel particulier : nul n'a plus abusé que lui de cet usage ridicule. Sa *Rosa Gallica* est une série d'aphorismes, de sentences, de préceptes extraits d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, d'Avicenne même, sur l'art de conserver la santé ; c'est une *fleur* dont il fait hommage aux gens du monde aussi bien qu'aux médecins français.

La *Pretiosa Margarita de medici atque ægri officio* (Traité des devoirs du médecin et du malade), est un petit livre, plein de mérite à ses yeux, dont il exagère l'importance ; il annonce dans la préface, qu'il lui a

Digitized by Google

donné le nom de *Précieuse Marguerite* pour honorer sa très-chère épouse Marguerite du Terrail. Une édition de cet opuscule offre un frontispice, nouveau témoignage de la vanité de l'auteur; Il est représenté à genoux en grand costume de chevalier, en face de sa femme, devant l'image de saint Symphorien, son patron : au-dessous sont les armoiries de la famille du Terrai et celles des Champier. Cette estampe est reproduite dans la *Vie du capitaine Bayard avec sa généalogie*. C'est sa femme Marguerite qui avait demandé cette histoire remplie de fables et de faits apocryphes.

Enfin, Champier n'a pas craint de mettre en titre son propre nom, et sa chevalerie dorée, témoin l'ouvrage : *De monarchiâ Gallorum Campi aurei*, et un traité ex professo sur les clystères : *Clysteriorum Campi contrà Arabum opinionem, secundùm Galeni mentem, ac medicorum Græcorum doctrinam.* Le corps de l'ouvrage, les recherches qu'il contient, les sages réflexions qui s'y rencontrent, valent mieux que son titre grotesque. Le malicieux Rabelais, qui a vécu à Lyon, avec Champier en 1533 et 1534, n'a point laissé échapper ce ridicule; il place, il note ironiquement dans sa bibliothèque de Saint-Victor, le *Campi clysteriorum* de son confrère.

Je n'entreprendrai pas d'énumérer toutes les productions du médecin lyonnais; les fièvres et leur traitement, la pleurésie, les maladies de l'esprit aussi bien que celles du corps, la saignée, ses indications, le rhumatisme, la thériaque et ses meilleures formules, le vin fébrifuge etc. etc., ont été décrits ou commentés dans de nombreux mémoires.

Comme l'introduction, l'étude des ouvrages des anciens apportait un grand nombre de termes nouveaux, dont le sens pouvait n'être pas bien déterminé pour tous, un dictionnaire devenait indispensable; pour parer à ce besoin le *Vocabularius medicinæ* fut imprimé

Digitized by Google

avec des explications précises ; c'est un des premiers lexiques qui aient paru ; ses omissions, ses fautes ne sauraient donc nous surprendre.

Il est impossible de ne pas mentionner un des plus singuliers écrits de Champier, marqué essentiellement au cachet de l'époque par les idées et par la forme ; c'est le *Medicinale Bellum inter Galenum et Aristotelem gestum, quorum hic cordi, ille autem cerebro favebat ; in duos libros divisum. Primus cerebri et cordis de principalitate humani corporis contendentium certamen continet : secundus Dianæ et Veneris atrocissimum conflictum complectitur.* C'est une amplification littéraire plutôt qu'une véritable œuvre médicale : elle exprime les doctrines qui ont autrefois occupé, divisé les philosophes et les médecins. Les discussions de cette nature étaient alors possibles parce que l'anatomie, la physiologie surtout, étaient à peine ébauchées. On disputait longuement sur le rang, l'importance, la supériorité des organes entre eux. Galien plaçant en première ligne le cœur, Aristote accordait la primauté au cerveau, chacun exposait les raisons qui étaient susceptibles de militer en faveur de ses opinions. Champier les répète ici ; il compare la valeur absolue ou relative des viscères, considérés comme principes ou causes, comme siéges ou points de départ des sensations, des facultés, des besoins ou des passions ; il conclut à sa manière, sans autre guide que sa théorie, sans se préoccuper des lois qui réellement président aux fonctions ou des relations qui existent entre elles ; il raisonne, il disserte sans avoir étudié, et encore moins observé le rôle qui est attribué à ces organes par la nature ; les recherches sur l'antagonisme, sur l'opposition des organes, sont étendues successivement au foie, à l'estomac, aux poumons, aux parties génitales, etc., etc. Il les présente comme autant de puissances rivales engagées dans une lutte incessante : de la pré-

Digitized by Google

dominence des unes ou des autres naissent les dispositions physiques ou morales, les tendances bonnes ou mauvaises, dans les manifestations internes ou extérieures. Cette théorie ne saurait supporter l'examen ou la critique ; elle n'est pas fondée sur la connaissance du corps humain, sur la véritable appréciation des phénomènes qui se produisent, elle semble même nier les rapports intimes. Sans doute, les attributions sont différentes, mais, elles ne sont pas contraires ; loin de là, si l'union est intime. Si par intervalle l'équilibre est rompu, le cœur, le cerveau ou le foie, semblent spécialement affectés, éprouvent, font éprouver des sensations plus actives, plus puissantes, ce n'est point un motif pour admettre une prédominance nécessairement constante. L'activité anormale, passagère ou continue d'un système, ne démontre pas sa prédominance forcée, inévitable, sur tous les autres ; il y a, il doit y avoir synergie, corrélation absolue et non indépendance, ou antagonisme dans le jeu des éléments qui constituent l'organisme vivant. De ce que la réaction n'est pas la même, de ce que les effets varient, suivant que les impressions portent spécialement sur un point ou sur l'autre de l'économie, est-on autorisé à conclure qu'il y a lutte permanente ?

Ces réserves nettement formulées sur le fond même de la question, il faut convenir que cette thèse paradoxale, pleine d'originalité, a été soutenue avec une distinction et un talent bien propres à fixer l'attention des gens du monde. Remarquable par ses développements ingénieux, son érudition, ses exemples, elle est d'une lecture attachante, pour les littérateurs plutôt que pour les médecins : elle étonne, elle intéresse, si elle n'instruit pas toujours.

Champier est compté parmi les premiers historiens de la syphilis ; durant les guerres d'Italie, il avait consulté plusieurs des témoins de l'invasion du mal, il avait pu

Digitized by Google

suivre ses progrès funestes. C'est le premier médecin lyonnais qui ait écrit sur cette terrible affection. Elle est nommée par lui *pudendagra*, considérée comme une maladie récente, fléau de la colère céleste. Pour appuyer cette opinion, il rappelle, à grands traits, les châtiments dont les Juifs, les autres peuples de la terre ont été frappés dans les divers âges, Dieu voulant les punir de leurs fautes ou les ramener à des sentiments de pénitence. Les caractères essentiels, les symptômes principaux du mal sont retracés avec exactitude. A son avis, il est épidémique, contagieux ; les anciens ne l'ont pas observé. Ce n'est ni le lichen des Grecs, comme le pense Fuchsius, ni l'impétigo, comme l'avance Léonicène ; ce n'est pas non plus la mentagre, mais une altération ulcéreuse, pustuleuse qui ne ressemble à aucune des lésions décrites jusqu'alors. Il est donc permis de la considérer comme un état pathologique nouveau. Il est à regretter que Symphorien n'ait rien dit de la médication à suivre. Il conseille seulement de s'abstenir du mercure, qui entraîne des accidents, et qu'il regarde comme un poison. Pour connaître la méthode à préférer, il renvoie aux discussions que ce sujet a soulevées dans le sein du collége de médecine de Lyon, aux règles établies par lui; comme les procès-verbaux des séances ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il est impossible de rappeler les bases de la thérapeutique adoptée.

Avant de clore la liste des ouvrages dus à l'activité intatigable de Champier, je ne puis me dispenser de signaler les trois écrits: *Enchiridion medici christiani* ; *Annulus medici christiani*; *Speculum medici christiani*. Ils sont frappés au coin de la sagesse, respirent un parfum de vertu et d'honnêteté, expression des sentiments religieux et moraux de notre compatriote. Il entre dans des considérations qui sont autant de préceptes sur les qualités nécessaires au véritable méde-

Digitized by Google

cin qui est, à ses yeux, le *Vir christianus medicandi peritus.* La science, la générosité, l'amour des pauvres, la noblesse, la pureté des principes sont la garantie qu'on exige dans la profession, avant d'accorder les priviléges, les faveurs auxquels elle a droit par sa dignité, son caractère et ses services. Ce sont de petits traités de morale, utiles, instructifs, même après le traité d'Hippocrate.

Conçoit-on qu'un homme dont toute la vie a été en harmonie parfaite avec de tels principes, ait été accusé d'impiété par ses ennemis ? Ils sont allés jusqu'à lui attribuer le fameux livre : *De tribus impostoribus,* dont on a tant parlé dans le seizième siècle, et que personne, je crois, n'a jamais lu, puisque, suivant le philosophe La Monnoye, ce livre n'a jamais existé. Ce qui probablement a servi à accréditer cette calomnie injurieuse, simple méprise pour quelques-uns, c'est que notre compatriote est l'auteur d'une dissertation : *De Legum divinarum et humanarum conditoribus, atque de pseudo-prophetâ Mahometo.*

On ne saurait être surpris des attaques, des invectives des Arabes ; elles s'expliquent facilement par ce que nous venons de voir ; mais on ne comprendrait pas les insultes, les sarcasmes de Jules-César Scaliger, répétées par La Monnoye qui reconnaît, il est vrai, leur exagération et leur violence ; il faut ici donner le mot de l'énigme. Scaliger a tracé de Champier, en vers scazons, le portrait qui suit :

Ardelio mirus, insolens, tumens, turgens
Titulo archiatri, quod deus sit atrorum....
Falsorius, sed invidusque, ineptusque,
Scriptis alienis indidit suum nomen,
Uno alterove verbulo usque mutato,
Dùm ex officinâ barbarissimâ agnoscas.....

Une haine ardente animait les deux écrivains, suscitée par la vanité, sentiment qui pardonne peu. Sca-

Digitized by Google

liger avait disputé à Symphorien ses titres de noblesse, avait tourné son orgueil en ridicule, lui qui avait la même faiblesse, qui partageait, au suprême degré, ce travers moins justifiable encore dans sa modeste position de famille. Fils d'un pauvre maître d'école, Benoît Burden, surnommé Scaliger à cause de son enseigne (une échelle), il se posait avec arrogance comme descendant des princes de l'Escale, maîtres de Vérone et de plusieurs villes d'Italie dans le moyen-âge. Pour rabattre cette fierté et ces prétentions, Champier avait eu beau jeu ; il s'était joint à Jérôme Cardan, ennemi de Scaliger, pour réduire ces grossiers mensonges à leur juste valeur. De là une polémique acerbe, dans laquelle Jules-César, malgré son génie, ne pouvait briller. En revanche, il flétrit cruellement son adversaire dans sa personne, son honorabilité et ses travaux. Du haut de sa chaire, il le poursuivit à outrance avec les armes de la calomnie et du mépris.

Comme le docte critique exerçait une autorité souveraine sur l'opinion publique, sa parole fut acceptée d'emblée ; il parvint à faire admettre sans examen, sans contestation, les sentiments qu'il affectait pour les ouvrages de son antagoniste. Comme, d'autre part, les doctrines médicales de Champier n'ont eu qu'un règne éphémère, ont été battues en brèche, même de son vivant, ceux qui leur avaient toujours été hostiles, ou bien ceux qui ne les partageaient plus, se sont bien gardés de contrôler les assertions de Scaliger qui, depuis lors, ont servi de point de départ à l'opinion la plus générale.

Ce n'est que longtemps après qu'on a réagi contre ce jugement injuste. Je ne parlerai pas des éloges de Colonia, Ménétrier, mais de ceux de Guy-Patin, dont la vertu dominante, on le sait, n'était pas la bienveillance. Dans une lettre adressée, en 1658, à son ami Falconnet, de Lyon, il s'exprime ainsi :

Digitized by Google

« Scaliger, le père, en veut fort à un certain médecin de votre ville, qui prenait la qualité de *Comes archiatron*, qui était nommé Symphorien Champier, médecin du temps de Charles VII, du bon roi Louis XII, et qui, du temps du grand roi François Ier, quitta Lyon pour s'en aller à Nancy être médecin du duc de Lorraine. Ce Champier a beaucoup écrit (et quoi qu'en dise Scaliger avec son ambition), et pourrait dire de soi-même ce que le poète Ausone fait dire à son père :

Et mea si noces tempora, primus eram

Mais c'est que Scaliger lui en voulait, comme depuis il en a voulu à Erasme et à Cardan, qui étaient d'excellents hommes en leur sorte. »

Dans une réponse à Guy-Patin, Falconnet s'était déclaré le chaud défenseur de son compatriote, l'avait soutenu contre cette agression inique en relevant les sarcasmes, les outrages de Scaliger, Guy-Patin lui répliqua aussitôt : « Je sais bien tout le mérite de Symphorien Champier et l'ai souvent loué, même publiquement, et en mes explications et en mes leçons. »

Scaliger avait raison sur un point : Champier n'a jamais été *comes archiatron*, ce titre ne lui appartenait pas, n'ayant pas été premier médecin du roi, mais simplement archiâtre ou médecin ordinaire de François Ier.

Le jugement rigoureux de Scaliger, le père, a été bien adouci par le professeur Haller, qui, dans sa Bibliothèque, ses Mélanges historiques, s'est occupé du médecin lyonnais. Voici comment il en parle : *Doctus homo, polygraphus et collector, semi-barbarus tamen.*

Sous le rapport de la forme, du plan, de l'arrangement général des ouvrages, je passe condamnation ; le mot *semi-barbarus* doit être maintenu.

Ce que l'auteur a exprimé en français manque de style, est sans art, offre un ramassis de locutions grec-

Digitized by Google

ques, latines et gauloises : les phrases, par leur longueur démesurée, deviennent difficiles à suivre et à comprendre.

La précipitation excessive avec laquelle Symphorien paraît avoir écrit ses volumineux ouvrages, (j'en ai compté plus de cent), ne lui a pas laissé le temps de soigner, de revoir, et encore moins de polir ses compositions. S'il a rencontré des contradicteurs nombreux, il n'a pas eu l'avantage d'avoir des amis, critiques éclairés, pour le guider, le pousser à modifier ce qu'il y avait d'incorrect, de défectueux dans sa méthode et dans sa forme.

Sous le rapport littéraire, les travaux pour lesquels il a adopté la langue latine valent un peu mieux, bien qu'ils présentent beaucoup de termes de la basse latinité. La scholastique cultivée par lui, dont il possédait trop les formules, l'a empêché de dépouiller la rouille dont les siècles de barbarie avaient recouvert le latin ; il n'a point approché de l'élégance, de la pureté de son rival Scaliger, de celles de Linacre, d'Erasme et de bien d'autres savants de cette même époque.

Ses idées, ses doctrines, essentiellement différentes de celles qui ont cours aujourd'hui, sont la principale, sinon l'unique cause des difficultés que peut présenter la lecture de ses œuvres ; mais l'habitude les dissipe promptement.

J'ai fait connaître le bon et le mauvais tel qu'il existe, tel du moins que j'ai su le saisir dans l'homme et dans ses publications. En finissant, qu'on me permette de résumer les titres qui recommandent à la postérité le nom de Champier.

Il a été supérieur à la plupart de ses contemporains par la diversité de ses lumières, par l'étendue de son érudition, par la direction hardie qu'il a donnée à ses connaissances.

A une période où il n'était pas permis de croire et de

Digitized by Google

dire autrement que les écoles instituées, il a pris l'initiative, offert un salutaire exemple d'indépendance dans une foule de questions intéressant l'avenir de la médecine ; il a été le premier à secouer le joug de la routine imposé par les âges antérieurs.

En général, dépassant les Arabes dans l'interprétation exacte des auteurs anciens, des Latins et des Grecs, propageant, sans relâche, les ouvrages des grands maîtres, restaurés, rendus par lui ou par son actif concours à la fidélité originale du texte, il a remis en honneur Hippocrate et Galien.

En indiquant la nécessité d'une réforme dans la matière médicale, il a favorisé le développement d'une thérapeutique plus rationnelle ; je ne dis pas qu'il a eu le mérite de la créer. Son désir, sa volonté de la soustraire aux principes des Arabes, lui a dicté les premières recherches, les premières études faites en France et en Europe sur la matière médicale indigène.

S'il n'a pas personnellement détruit beaucoup de préjugés et d'erreurs, il a la gloire d'en avoir préparé la ruine par l'esprit d'analyse, d'indépendance *relative*, qui règne même dans ses écrits les plus médiocres. Arrêté dans sa marche progressive par sa confiance trop absolue en Galien, il a été dirigé moins par les vues d'une critique large et franche en toutes choses, que par des aspirations, des tendances libérales très-incomplètes et cependant inconnues jusque-là, parmi nos pères, dans le monde scientifique.

Comme l'a si éloquemment exprimé M. Paul Sauzet, président de l'Académie de Lyon : il faut le juger en se rappelant les nuages qui obscurcissaient son horizon, et non pas à la lumière éclatante du soleil qui, plus tard, s'est levé sur sa tombe.

C'est en suivant les traces de Champier, en usant du libre examen qu'il avait contribué à faire prévaloir (sans oser toutefois le mettre en pratique dans toutes

Digitized by Google

ses conséquences) que ses successeurs les plus résolus, le grand Fernel, Lommius, entre autres, ont continué, perfectionné son œuvre, ont fondé la véritable médecine, la médecine clinique ; ce sont eux qui ont admis, qui ont fait admettre comme règle essentielle non pas le seul raisonnement, la seule autorité des maîtres, mais aussi l'observation, l'expérience en parfait accord avec les lois de la nature.

A. Potton.

Digitized by Google

ESSAI

SUR

LES DESTINÉES DE LA POÉSIE.

Il se produit actuellement en France, un fait bien caractéristique et facile à constater : c'est l'extrême défaveur, le discrédit profond dans lesquels est tombée la poésie. Cette langue des dieux, ainsi que la nommèrent jadis les jeunes générations de notre globe sublunaire, n'est plus, à proprement parler, qu'une langue morte... Cette superbe et enivrante Déesse qui s'est vue, pendant plusieurs milliers d'années, adorée à genoux par les peuples frémissants et subjugués, n'est maintenant qu'une divinité caduque et flétrie, dont l'autel solitaire ne reçoit que l'encens ignoré de quelques sujets obstinément fidèles.

Non seulement l'indifférence l'environne, mais encore la raillerie la tue. Aux yeux des masses et de ceux qu'on est convenu d'appeler les gens sérieux, la poésie n'est plus qu'une formule surannée, une logomachie puérile, une bagatelle, *nugæ*, bonne à la rigueur pour amuser les femmes et quelques grands enfants, mais indigne de l'attention des hommes graves. Tout au plus est-elle tolérée sous la forme des chansons légères et des refrains bachiques. On souffre encore, avec une certaine condescendance, que ses traits grivois

Digitized by Google

s'associent aux fusées des vins mousseux, de la même façon qu'on permet aux harpistes ambulants et aux bayadères foraines de venir égayer le dessert des tables d'hôte.

Tels sont le cas et l'usage qu'on en fait. Mais, hélas! adieu ce culte pur et immaculé que professaient nos pères pour cette divine langue; adieu, les ivresses inextinguibles qu'elle faisait naître dans les cœurs; adieu, cette magie du rhythme et de la mélopée qui, revêtant les belles choses, les rendaient immortelles; adieu, enfin, ces éoliennes et suaves mélodies dont elle berçait la jeunesse, et dont l'écho vivace se répercutait dans toutes les phases de la vie humaine! Adieu!... tout cela a disparu, s'est évanoui : ce n'est plus qu'un rêve flottant dans le passé, un rêve dont le galbe indécis et les linéaments vaporeux frappent à peine les yeux des nouvelles générations.

Chaque année, il s'imprime et se publie en France, une cinquantaine de volumes de vers, qui ne sont lus par personne, et qui sautent presque sans transition de la vitrine du libraire achalandé à l'étalage de l'échoppe du bouquiniste. Comme les enfants chinois, ils sont sacrifiés dès leur naissance sur le fleuve *Amour* de l'oubli, et, sauf quelques intimes qui les ont feuilletés par conscience et d'un doigt distrait, le monde ne les connaît que par leurs fragments lacérés qu'il retrouve autour des paquets de denrées coloniales.

Et pourtant, parmi tous ces livres *morts-nés*, et dont beaucoup, convenons-en, méritent leur sort, il y en a plusieurs qui portent l'empreinte du véritable talent, et que le même flot emporte néanmoins aux gémonies de l'inconnu. C'est la loi fatale. On a beau dire que le destin infaillible du vrai talent est d'être forcément connu et apprécié à une heure donnée, ce n'est qu'un paradoxe tout fait pour excuser l'indifférence ou l'hostilité du public. J'admets comme certain que Gilbert, Malfilâtre, Elisa Mercœur et Hégésippe Moreau

Digitized by Google

n'eussent jamais eu la revanche d'une gloire tardive, en échange de leur mort misérable, sans un concours de circonstances exceptionnellement heureuses.

Le public, il est vrai, garde encore à son service, pour se justifier, cet autre paradoxe, niais, banal, irritant, et qui se répète à satiété. Le voici : « Après Victor Hugo, Lamartine « et Musset, il est impossible en France de faire des vers; « ils ont tué la poule aux œufs d'or des poètes, et nul ne » sera lu après eux. C'est pour cela que nous les lisons, eux, « mais les autres, non. »

Plaisante raison, par ma foi ! autant dire qu'on ne peut plus faire de tableaux après Paul Delaroche, de statues après Pradier, de monuments après Lassus et Viollet-Leduc, d'opéras après Halévy. La vérité est qu'on ne lit pas plus maintenant les grands que les petits. La réprobatiou qui pèse sur cette pauvre poésie, gagne aussi de proche en proche les hautes régions des gloires faites et consacrées; elles se trouvent fatalement atteintes par l'irrévérence et la contagion générales.

Le *sens poétique*, disons-le bien, a presque entièrement disparu dans les masses; non seulement on ne lit plus les vers, mais on ne sait plus les lire ; on a perdu la conscience et la perception du rhythme, du nombre, de la cadence et de la mesure. On mutile, on profane, en les lisant, les plus admirables hémistiches. Je veux citer de ce fait un exemple bien sensible et parfaitement authentique, dont je fus moi-même le témoin il y a deux ans.

Dans une très-grande ville de France, on donnait une représentation mixte, composée de plusieurs fragments d'opéras, de comédies et de drames. Parmi ces derniers figurait l'admirable quatrième acte d'*Hernani*, contenant le monologue sublime de Charles Quint au tombeau de Charlemagne. Cette fête théâtrale était rehaussée par le concours du grand

Digitized by Google

acteur Ligier, qui, d'aventure, courait la province à cette époque, faisant entendre sur quelques scènes les grands accents de cette voix qu'il a condamnée au silence depuis quinze ans. Il interprêtait le rôle de Charles Quint, rôle dont il a été le créateur. Lorsque, dans la vaste enceinte du théâtre, commencèrent à retentir ces splendides hexamètres qui passionnèrent jadis une jeunesse enthousiaste et lettrée, et qui, pareils aux vibrations d'un airain sonore, s'échappaient éclatants de la bouche du grand comédien, une sorte de stupeur indéfinissable, un étrange malaise, semblèrent saisir la plupart des auditeurs, ils s'entre-regardèrent avec l'étonnement muet et pénible de gens à qui l'on parle dans une langue inconnue. On eût dit, à coup sûr, qu'ils entendaient de l'iroquois ou du malgache. Le silence était profond, commandé qu'il était par la majestueuse renommée du vieux Ligier, mais il était glacial. Point d'émotions, point de terreur, point de passions peintes sur les physionomies ; rien de ce frémissement électrique qui court à travers les foules exaltées ; ni murmures, ni applaudissements ; et c'est à peine si quelques mains intelligentes et courageuses donnèrent à l'artiste une salve à laquelle la foule ne s'associa que médiocrement. Elle était excusable, elle n'avait pas la conscience de ce qu'elle venait d'entendre, elle était depuis tant d'années sevrée de l'audition des vers ! Dans la même représentation, pas un des acteurs chargés de donner la réplique à Ligier, ne fut en état de dire de suite quatre vers convenablement et sans les fausser. Car, c'est encore une remarque à faire, que, nulle part, hormis au Théâtre-Français, les comédiens n'ont conservé la tradition des vers et le mode de diction qui leur convient. Pour eux aussi, c'est de l'iroquois.

Cette décadence et ce discrédit sont visibles dans toutes les habitudes de la vie sociale, et même dans les sphères les plus élevées. Les salons aussi ont relégué la poésie loin d'eux ; ils

Digitized by Google

ne retentissent plus, comme autrefois, du bruit des vers, et il ne vient jamais à une maîtresse de maison l'idée de faire entendre une belle ode ou une idylle bien faite entre une sonate de Beethoven et une partie de whist. Autrefois, il n'en était pas ainsi; il manquait quelque chose à une soirée quand les Muses en étaient absentes. On ne rencontre plus aujourd'hui, comme jadis dans toutes les professions, de ces hommes érudits et lettrés, qui avaient au service de leurs amis et des sociétés qu'ils fréquentaient, un répertoire de beaux vers qui tombaient comme des perles de leurs lèvres chaque fois qu'elles en étaient sollicitées.

Enfin, les poètes eux-mêmes, pénétrés du sentiment de cette décadence, la proclament et l'acceptent comme un fait nécessaire et une inexorable fatalité; tout comme les prêtres d'une religion qui s'éteint, subissent, en dévorant leurs larmes, la désertion de leurs autels et de leurs dieux. N'avons-nous pas vu récemment tomber de la plume auguste qui écrivit les *Méditations*, l'arrêt de mort définitif de la poésie et des vers? Oui, cette sentence, je dirais presque ce blasphème, a été proféré par celui dont la seule et vraie gloire durable sera dans ces vers immortels que nous légua sa jeunesse, et que rien dans sa vie n'a égalé depuis, quoi qu'il en pense et dise. Dans ses *Entretiens littéraires*, tome Ier, nº 4, M. de Lamartine déclare « que la poésie, ou du moins la langue poétique, a fait son temps, et qu'elle ne sied plus à l'état intellectuel du monde moderne. La prose est une possession de l'avenir, c'est la véritable langue des civilisations avancées, la seule sérieuse, la seule digne du progrès du monde. Les formes rhythmiques sont usées et puériles; elles ne conviennent qu'aux peuples primitifs et neufs qui ne peuvent séparer la musique de la poésie, et qui ne sentent point l'une sans le concours de l'autre. »

Voilà, en substance, ce que dit M. de Lamartine.

Digitized by Google

Nous examinerons si cette condamnation, partie du sanctuaire lui-même, est sans appel, et si les destinées du vers sont irrévocablement accomplies. Mais avant de nous livrer à cette appréciation, il importe, après avoir bien constaté l'existence du fait, d'en étudier rapidement les causes et les origines, et de faire remonter à qui de droit la responsabilité d'une décadence que nous déplorons.

Ces causes sont d'une nature complexe et multiple. Au premier rang, et sans conteste, se placent la prépondérance excessive et croissante du culte des intérêts matériels ; l'envahissement exclusif et absolu de l'esprit des affaires ; la prédominance progressive du matérialisme dans toutes les classes ; l'érection en principe de ce qu'on est convenu d'appeler le *positivisme*, néologisme qui exprime parfaitement la pensée de tous.

Pour que les émanations poétiques soient perceptibles aux foules, il faut qu'il y ait chez elles une sorte de prédisposition latente, une faculté d'assimilation qui puisse facilement les identifier à la substance poétique.

C'est précisément ce qui n'existe plus aujourd'hui. La glorification de l'activité matérielle, l'apothéose démesurée de l'industrie, la puissance brutale et despotique des chiffres, ont étouffé, sous leurs cendres successives et accumulées, la flamme sacrée de l'idéal, dont chacun porte une parcelle en soi ; *Divinæ particulam auræ*. Le souffle poétique, qui fut si bien appelé le *mens divinior*, a cessé de vivifier l'atmosphère des groupes humains.

L'entraînement est nécessaire aux masses, aussi bien dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre physique. Quand cet entraînement leur a fait défaut, elles cessent de se trouver aptes à la vie de l'esprit, tout comme l'athlète ou le gymnaste cessent de l'être au pugilat ou à la course, après un repos trop prolongé. Le goût de la vie intellectuelle est profondé-

Digitized by Google

ment altéré et détérioré dans les masses, et ne se manifeste plus que par la lecture des journaux, celle des romans, et, dans une mesure plus restreinte encore, par la fréquentation des théâtres purement littéraires. Et l'on peut même dire, en ce qui concerne le roman, qu'il sert plus souvent à tuer le temps en wagon et à distraire l'insomnie sur l'oreiller, qu'à occuper les loisirs du salon ou du cabinet.

Le culte du plaisir purement physique tend de plus en plus à délasser, à l'exclusion de tout autre, les générations fatiguées de leurs travaux législatifs, mercantiles et industriels. Le club, le ballet, la table, les boudoirs faciles, comportent, pour l'homme affairé, presque toute la somme de jouissances qu'il songe à demander à la vie. La soif des choses éternelles ne le presse et ne le tourmente plus : c'est un mal qui lui est inconnu. Les hommes d'autrefois, même ceux d'hier, étaient moins faciles à satisfaire, ils avaient besoin de retremper leurs âmes dans les hautes et sereines régions de l'esprit. Ils étaient comme nous, marchands, financiers ou hommes de loi ; mais mieux que nous, ils savaient faire trève aux occupations professionnelles et quitter les vallées malsaines pour respirer l'air vivifiant des sommets. Plus que nous, peut-être, ils étaient passionnés pour le plaisir, mais ils savaient toujours l'associer à l'esprit et l'orner de ces grâces horatiennes, dont la tradition ne s'était pas perdue depuis Tibur.

Aujourd'hui, il n'en est certes pas ainsi ; le fait en est constant, palpable. L'instinct et le tempérament littéraires ont disparu de l'air ambiant. Il semble que le souffle venu des comptoirs, des usines, des prétoires et de la Bourse, soit atrophiant et porte sur son aile les germes de la mort intellectuelle. Les rayons malsains du *veau d'or* ont desséché l'*humus* spirituel de l'humanité ; la faim saturnienne et inassouvissable du bien-être et des richesses a arraché de cet *humus* les racines vivaces de l'idéal; l'aimant des âmes a

Digitized by Google

changé, il n'attire plus vers l'éther céleste, mais vers les profondeurs où gît le lingot aurifère.

Dans ces conditions, la prose, évidemment, doit suffire aux intelligences nivelées; la langue n'est presque plus qu'une nomenclature chimique. A quoi bon des rhythmes et des formules musicales pour la pensée, alors qu'elle tient à rester sur la terre, et qu'elle ne veut plus d'ailes pour l'enlever au ciel ?

C'est précisément à l'influence morbide et contagieuse de cette épidémie morale, qu'il faut attribuer l'épuisement et la dégénérescence du *tempérament littéraire* et l'abaissement du niveau intellectuel que nous signalions. N'en imputons pas la faute à l'éducation universitaire ou libre : cette éducation est aussi solide et aussi étendue que jamais, seulement, elle ne peut réagir d'avance contre le milieu fatalement pernicieux qui accueille le jeune homme au sortir du collége. On voit maints lauréats qui dépouillent en quatre ou cinq ans toute la matière littéraire dont les avait imprégnés huit années de brillantes études. Ce n'est pas leur faute ; c'est celle du monde où ils vivent. Il faut une vocation robuste et une prédestination spéciale, pour maintenir dans la sphère des lettres ceux qui les aimèrent sur les bancs de l'école.

Tout ceci conduit à penser que les races latines ont une pente sensible à perdre leur caractère primordial, qui, selon nous, *était l'aptitude littéraire*. Celle-ci disparaît chaque jour devant l'aptitude *scientifique*, qui forme le signe distinctif du monde moderne. — L'élément *anglo-saxon*, fusionné dans le sang *américain*, semble devenir le type dominant de l'humanité. Ce type est essentiellement exclusif de la poésie. Vous ne citez pas un poète aux *Etats-Unis*, sauf pourtant Longfellow, et dans une certaine mesure, Edgar Poë. C'est le culte inflexible de la matière qui se propage dans les nationalités diverses ; les sciences exactes deviennent leur idéal, parce

Digitized by Google

qu'elles constituent la formule réalisatrice de leur bien-être.

Or, du jour où ce vent des sciences positives a soufflé sur les peuples, il leur fait oublier les délices purement spéculatives de l'esprit et de l'imagination. Ils se tassent tous alors dans le même moule, et ne sont plus troublés dans leur quiétude relative par la vue des horizons spirituels. Ce jour-là, on peut prononcer l'oraison funèbre de la poésie, et l'art tout entier souffre alors un grand malaise. La peinture et la musique ne sont pas épargnées non plus, mais elles résistent mieux, parce qu'elles parlent mieux aux sens; seule, la poésie est anéantie.

C'est donc, selon nous, la déperdition, l'oblitération de l'esprit et du tempérament *latin* dans les nations latines, qui sont le coup le plus mortel porté à la poésie. Toute tentative qui sera faite pour ressusciter cet esprit, ce tempérament, sera précieuse et digne d'applaudissements, car c'est dans cette essence littéraire qu'était la vraie force des races latines. Elles se découronnent et se mutilent en la rejetant. D'autres peuples ont trouvé leur vraie tendance dans la voie contraire, mais les Latins se sont fourvoyés en voulant la suivre.

Que l'on me pardonne une digression à ce sujet.

C'est la prédominance du génie scientifique sur le génie littéraire qui engendre dans les nations le libre examen, le doute méthodique, le scepticisme religieux, la critique historique et sacrée, le protestantisme et le déisme enfin, avec toutes leurs conséquences. La théocratie et les religions positives puisent leur sève et leurs forces dans les races latines. Donc, au point de vue de l'Eglise romaine, tous les efforts faits pour rester dans la voie latine sont louables et précieux. Or, je ne sache pas d'arme plus puissante pour obtenir ce résultat que la conservation et le respect absolu des fortes études classiques dont nos pères nous ont légué le type pour la jeunesse. C'est en puisant aux sources vives des littéra-

Digitized by Google

tures païennes, grecque et romaine, c'est en absorbant jusqu'à la moelle la substance des grands génies de l'antiquité, que les races latines peuvent garder leur essence et leur caractère.

Il résulte de là qu'une stupeur profonde et un sentiment douloureux nous saisirent à cette polémique, cette croisade que l'abbé Gaume, et le journal l'*Univers* entreprirent, il y a quelques années, contre l'étude des auteurs païens dans les colléges. Il y aurait eu de quoi engendrer une hilarité homérique si le sujet n'avait été aussi grave.

Ces publicistes aveugles ne se doutaient pas qu'ils portaient tout simplement le coup le plus mortel à cette religion qu'ils prétendaient défendre. Ajoutons, pour être vrai, qu'ils proposaient le remplacement des auteurs païens par les Pères de l'Eglise; mais jamais (dût ceci paraître un paradoxe) la lecture de saint Augustin et de saint Jérôme ne maintiendra l'esprit latin dans la chrétienté, comme celle de Virgile et d'Horace. — Aussi, le danger fut-il si bien compris par d'éminents prélats à la tête desquels se trouvait Mgr Dupanloup, qu'ils fulminèrent de toute leur force contre l'invasion de ce nouveau système. — Ils sentaient juste et vrai.

Il y a encore une cause bien palpable de l'indifférence en matière poétique. C'est la trop grande abondance de vers qui s'est produite depuis trente ans. Chose singulière! plus l'indifférence allait croissant, plus cette débauche du Parnasse progressait. Or, il est arrivé ce qui advient toujours à toute marchandise trop offerte sur le marché; elle s'est dépréciée. La contagion de la rime et du rhythme s'était propagée chez un nombre fabuleux d'initiés qui avaient surpris, je ne sais comme, les procédés plastiques et matériels de ce bel art. Ils étaient arrivés en foule à découper parfaitement une strophe, à ne faire sonner que des rimes riches, à servir toutes les

Digitized by Google

exigences de la césure et de la cadence. Chez beaucoup d'entre eux, la facture était presque irréprochable; mais les idées, mais l'inspiration, mais le souffle poétique étaient absents. Ils avaient à la lettre rempli le rôle du *praticien*, qui dégrossit et met au point dans le marbre le divin modèle de glaise d'un grand statuaire; ils étaient parvenus à bien versifier tout comme un automate arrive à bien exécuter une sonate sur le piano.

C'est la versification mécanique, c'est la poésie médiocre et supportable qui a tué les poètes. Le mal n'aurait pas été grand si ces avalanches de vers n'eussent été que de vers mauvais; on ne les eût pas lus. Mais ils étaient médiocres, on les lisait, et on apprenait peu à peu à se dégoûter de la poésie. Telles des monnaies de métal, superbes et régulières d'apparence, mais sonnant creux, elles attirent par leur éclat, mais leur néant se connaît au toucher. On apprend vite à les juger, et on les refuse. Par suite, les bons payèrent pour les mauvais, et les vrais poètes furent fatalement enveloppés dans la proscription générale. Du moment qu'il fut admis et convenu qu'on ne pouvait décemment lire des vers, on ne put distinguer le bon grain de l'ivraie, et la condamnation prononcée fut universelle. Malgré sa dureté, elle n'a pas été tout à fait stérile, en ce sens qu'elle a certainement mis un frein à l'expansion désordonnée de la stance et de la rime. Beaucoup de ceux que n'attirait pas dans la lice une irrésistible vocation s'en sont retirés, ou ne l'ont pas abordée. On peut affirmer qu'à l'heure présente, la denrée poétique est beaucoup plus rare sur le marché de l'esprit; les avenues sont moins encombrées; les vrais adeptes, les légitimes enfants de la Muse auront désormais plus de place au soleil.

Faut-il conclure de là à un réveil? à une renaissance? C'est ce qui fera l'objet des pages suivantes; mais avant d'y venir, n'oublions pas de signaler une puissance rivale qui,

Digitized by Google

selon nous, a contribué beaucoup à la ruine et au délaissement de la poésie.

Cette divine rivale, cette sœur ennemie que nous adorons en la maudissant; qui le croirait? *C'est la musique.* — J'ose affirmer que la prodigieuse extension, prise de nos jours par cet art sublime, a été le signal de la décadence de son aînée. Cette décadence a coïncidé et marché avec l'essor infini que le rhythme musical a pris de par le monde. Les poètes ne peuvent protester contre cette égoïste conquérante, car ils l'aiment presque tous avec passion (le sens musical est si près du sens poétique); mais ils s'inclinent douloureusement devant elle en disant : *Ave, te morituri salutant.*

Notre génération est mille fois plus musicale que ne l'étaient ses aînées. Les prestigieuses délices de cet art ont enivré les foules qui aspirent avidement les effluves de mélodie et d'harmonie que dispersent partout les quatre vents du ciel. L'éducation musicale progresse en tous lieux, la musique est devenue une idole populaire qui passionne les masses; les théâtres, les salons, les cafés, les orphéons, lui portent à l'envi l'encens que lui brûlent des milliers d'adorateurs. Rien d'étonnant à ce que ce triomphe relègue à l'écart la poésie, qui flatte moins la fibre des masses.

Il y a dans l'extase provoquée par la musique, dans la surexcitation nerveuse qu'elle produit, dans l'enthousiasme électrique qu'elle fait naître, dans l'ivresse infinie où elle plonge tous les sens, une saveur, une jouissance, un ascendant que ne peuvent égaler les discrètes et calmes félicités que dispense la lecture des plus beaux vers. La musique est un céleste narcotique; c'est l'opium de l'Occident moderne dans les rêves duquel se résument et se condensent toutes les jouissances, toutes les visions, toutes les délices extatiques de l'opium asiatique. C'est une langue indécise et vaporeuse aux formules flottantes, dont chacun se sert à son gré pour

Digitized by Google

traduire et exprimer les sentiments qui le dominent. L'amour, la terreur, la joie, l'espérance, la mélancolie, la haine, saisissent ardemment ses embryons aériens pour y incarner leurs passions. Elle s'assimile mieux que la poésie à la tendance intime des générations actuelles qui, submergées plus que jamais dans la tempête des intérêts, des passions, des grandes affaires, de la politique, des ambitions, des plaisirs, des dissipations de tout genre, éprouvent le besoin impérieux de jouissances très-fortes et très-entraînantes, pour faire diversion à toutes ces tyrannies sociales.

La poésie exige, au contraire, pour être goûtée, une vie calme et mesurée, des habitudes recueillies et studieuses, le silence du cabinet ou des campagnes. Elle paraît pâle, incolore et fastidieuse aux organisations habituées à se mouvoir dans le tourbillon vertigineux de l'activité moderne.

Ainsi donc, il est constant que la poésie traverse de nos jours une ère de marasme et de malaise dont nous croyons avoir signalé les véritables causes. Mais notre devoir est aussi de rechercher si sa mort est définitive, s'il ne lui reste aucun espoir de renaissance et de résurrection plus ou moins prochaines.

Or, à cela nous répondons avec une entière confiance que, nouveau phénix, elle renaîtra certainement de ses cendres. A quand cette résurrection? Nous ne pouvons le préciser; elle peut être encore lointaine, mais elle aura lieu inévitablement. La poésie est une des formules immortelles, nécessaires, essentielles du beau, de l'idéal : elle peut sommeiller, mais mourir, *non*.

Le nombre, le rhythme, la cadence, appartiennent à l'essence mystérieuse dans laquelle se meuvent les forces divines de l'univers. Le vers est ancien comme le monde. Il s'échappa des mains ouvertes de l'Être souverain, au jour de la création, et s'élança dans les espaces avec toutes les

Digitized by Google

autres harmonies éternelles de la nature, pour aller tour à tour, dans le cours des siècles, habiter sur les lèvres que visite le souffle divin. Comme le langage, il est le fruit d'une révélation directe, non d'une invention ; il dut s'associer aux premiers murmures de l'humanité exhalant ses passions variées.

Ce qui est l'émanation directe de la Divinité, ne saurait périr; le vers ne périra pas. Il y a en lui quelque chose d'éternel et de sacré. Pas plus que la peinture, pas plus que la sculpture, pas plus que la musique, ces autres manifestations de l'idéal, il ne peut disparaître et s'anéantir. Il est comme les idées nécessaires et innées qui existent fatalement partout, et qui fécondent l'humanité malgré elle.

Quoi qu'on dise et fasse, la bonne poésie sera toujours bien supérieure à la meilleure prose. Il y a dans la parole humaine soumise à la tyrannie du rhythme, et triomphant glorieusement des entraves volontaires où elle s'enferme, une puissance de jet et d'expansion qui pénètre, comme un éclair vivifiant, au fond des cœurs et des cerveaux.

Les beaux vers reflètent dans les esprits des clartés fulgurantes ; ils impriment en traits de feu dans la mémoire humaine la raison écrite dont ils sont les plus éloquents interprètes. Ils sont bien supérieurs à la musique, en ce sens qu'à l'ivresse entraînante du rhythme et de la cadence, ils joignent l'avantage de formuler des idées précises et déterminées, et de ne rien laisser dans le vague autour d'eux. Ils sont aussi les ailes du rêve, mais du rêve dirigé et conduit ; ailes intelligentes qui ravissent l'âme aux horizons de l'infini, sans la balancer dans les limbes fluides d'un éther indécis.

Les vers resteront toujours la meilleure école de l'écrivain ; il est peu de grands auteurs qui n'aient débuté par eux dans la culture de leur génie. C'est, par excellence, l'exercice premier et fécond des plumes promises à la gloire : c'est le

Digitized by Google

cadre naturel où se placent leurs inspirations de jeunesse. Le meilleur moyen de devenir un grand prosateur est de commencer par être un poète. La combinaison des rhythmes et l'extrême difficulté de faire des vers vraiment bons, assouplit toutes les forces de l'esprit, donne au style et à l'expression un ressort prodigieux, imprime, enfin, à la manière d'écrire, un cachet indélébile et puissant. L'art des vers enseigne à l'écrivain toutes les ressources de la langue ; il n'ignore aucun de ses secrets quand il l'a pratiqué, et la bonne prose n'est plus pour lui qu'un jeu, quand il a su faire de bons vers.

Non, la poésie ne périra pas, malgré les arrêts prononcés contre elle. Elle n'a pas fait son temps, parce qu'elle vit en dehors et au-dessus du temps, comme toutes les choses éternelles.

L'immortalité est son lot. Elle subit une éclipse passagère, voilà tout. Homère, Virgile, Horace, Dante, Shakspeare, Racine, Gœthe, Lamartine, Hugo, sont des météores qui apparaissent aux différentes étapes de l'humanité, et autour desquels gravitent des milliers de satellites plus ou moins lumineux; or, il est impossible que la race de ces astres soit éteinte et perdue pour jamais. La nature garde dans ses flancs généreux la matière féconde pour en créer d'autres, et dans le cercle qu'elle décrit, elle en ramène de siècle en siècle. Nous verrons sortir de son sein d'autres élus qui galvaniseront, au son d'une lyre nouvelle, les générations à genoux devant eux. Nous ou nos fils verrons la splendeur du rhythme renaître et passionner les cœurs comme autrefois. Les lèvres humaines s'abreuveront de nouveau à cette source intarissable de délices, et la Muse, maintenant veuve et vêtue de deuil, redeviendra la jeune fiancée des nations, et recevra

Digitized by Google

leurs hommages dans sa tunique blanche et dans l'éclat du nimbe d'or qui parait son front.

Ce temps de rénovation est peut-être plus proche qu'on ne le pense. Certains signes que distingue l'œil des initiés semblent accuser une réaction latente contre le dédain professé pour la poésie. La réaction est une des lois infaillibles qui régissent l'humanité : toute vraie puissance négligée revient tôt ou tard au pinacle. L'histoire des lettres et des arts, comme celle de toutes choses au monde, se compose d'une série de réactions successives. La poésie s'est retrempée dans l'épreuve d'isolement et de défaveur où elle a vécu. Cette épreuve a eu ce bon résultat qu'elle a éloigné de l'arène des vers les myriades de versificateurs qui n'avaient pas la véritable vocation poétique. Comme ils ne servaient pas la noble déesse pour l'amour d'elle-même et sans espoir intéressé, mais dans un but vil de bruit et de vanité, ils se sont éloignés d'elle dès qu'ils ont bien vu que son culte ne conduisait plus à la renommée.

Il se fait beaucoup moins de vers aujourd'hui, nous l'avons dit ; et ce vide, créé par la désertion des profanes, doit être favorable à l'éclosion de nouvelles grandes individualités poétiques. Si un véritable appelé saisit ce vide pour y jeter sa lyre, et si, pendant une heure favorable, il sait maîtriser la foule distraite, il a beaucoup de chance pour être écouté et pour reprendre le sceptre tombé des mains de Lamartine et d'Hugo. Il est assuré de se placer parmi les météores.

Mais la poésie, reconnaissons-le, doit tenter des voies nouvelles pour reconquérir son royaume. Dans le prodigieux amalgame d'idées qui sature l'univers, dans le ferment impétueux des intelligences du siècle, dans le règne du sérieux où nous vivons, la poésie qui répondra le mieux aux instincts des masses sera celle qui saura traduire les aspi-

Digitized by Google

pirations humanitaires, philosophiques, industrielles, spéculatives de l'ère moderne. — L'histoire, le drame, la vie sociale, la psychologie, la divination, l'interprétation de la nature sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations, la glorification de l'industrie, des conquêtes de l'homme sur la matière ; tel sera le puissant limon que la Muse devra pétrir pour plaire aux intelligences, telle sera la forte pâture dont elle devra nourrir les générations.

L'avenir de la poésie est dans son identification, dans sa fusion étroite avec la vie et l'activité des temps modernes ; il faut que son cœur batte à l'unisson de celui du monde ; il faut qu'elle sache, tout en rejetant les scories, incarner d'une main souveraine, dans son moule puissant, le métal en fusion de l'humanité, pour que celle-ci se reconnaisse toujours dans le relief indélébile qui en sera formé. Il faut, comme dit excellemment M. Armand Lebailly, que la poésie soit désormais la raison mélodieuse ; il faut encore que, suivant la belle expression de M. Blaze de Bury dans son travail sur Gœthe, « ce ne soit pas l'imagination qui puise « aux sources de la poésie, mais la poésie qui puise aux « divines sources de la science humaine. » Il faut enfin qu'une correction scrupuleuse préside à la facture du vers, car il ne souffre plus d'à-peu près ; il doit être pur, châtié et sans reproche pour triompher de l'indifférence et ressaisir sa royauté.

Les tendances que j'indique, je les entends réprimer énergiquement par ceux qui prétendent que la poésie doit rester au-dessus et en dehors de l'humanité ; qu'elle doit habiter en tout temps les sommets inaccessibles de l'idéal, et que c'est la profaner que de la faire descendre vers les hommes, au lieu de les élever jusqu'à elle. Mais à cela il est facile de répondre que la foule a depuis longtemps désappris les chemins de ces régions froides et nébuleuses, et qu'elle ne les

Digitized by Google

réapprendra pas. La poésie doit se plier aux nécessités que j'indique, ou mourir définitivement. L'idéal est partout, même dans une locomotive ou un rouage d'usine. Il ne s'agit que de savoir le mettre en œuvre, dégager l'or du lingot, et tailler le diamant. Là est la tâche, là le secret. Les essais faits jusqu'à ce jour n'ont pas eu un plein succès, j'en conviens, il n'y a pas eu d'or sans alliage. Mais il viendra un homme qui aura justement le don et le secret de saisir à point la relation nécessaire qui existe entre la matière et l'idéal, l'infini : il verra clair dans le nœud qui les unit, et ce jour-là, la poésie moderne sera créée, la révolution sera faite. Une période triomphante et prospère sera alors inaugurée pour la Muse.

Mais jusque-là, veillons et prions. Disons bien haut aux vrais poètes : *Sursùm corda !* Que le découragement ne les gagne point ; qu'ils continuent à combattre dans la lice, malgré les mépris et l'oubli du public, en attendant l'aurore des jours meilleurs. Qu'ils soient les prêtres de l'idéal, même sans espoir de récompense, dans le silence et l'obscurité. Il n'est pas de mission plus noble et plus belle que celle-là ; les jouissances même ignorées qu'elle procure sont un salaire suffisant pour les grandes âmes. Oui, de même que les prêtres des temps impies entretiennent, malgré leur douleur, dans les temples déserts, la lampe sacrée pour qu'elle ne s'éteigne jamais, qu'eux aussi, les lévites de la Muse, veillent sur son saint flambeau pour en conserver la flamme intacte, juqu'au jour où la poésie, secouant son linceul, redeviendra l'enchanteresse des générations éblouies.

Maurice SIMONNET.

Digitized by Google

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

VICTOR-NICOLAS FONVILLE

Fonville (Victor-Nicolas) naquit à Thoissey (Ain), dans le courant du mois de novembre 1805, de parents sans fortune ; il perdit son père qu'il n'avait que quinze ans, et vint se fixer à Lyon avec sa mère.

Il se plaça chez M. Brunet, imprimeur-lithographe, qui avait ses ateliers dans la rue Basse-Ville. Comme il logeait à Vaise, pour être plus tôt au travail, le matin, il lui arrivait souvent de coucher à l'atelier, dans la presse à rogner le papier.

Excellent fils, Fonville ne quitta point sa mère et habita longtemps avec elle dans la rue de l'Arbre-Sec, un petit appartement à un second étage.

M. Brunet ne tarda pas à reconnaître chez son jeune employé des dispositions pour le dessin, et voulant lui permettre de les cultiver avec fruit, il le confia à M. Augustin Thierriat, professeur à l'École des Beaux-arts de Lyon (1), qui avait un cours de dessin petite place ronde des Capucins. C'est dans cette école, sous la direction habile de cet artiste de mérite que le jeune Fonville fit ses premières armes. Adroit à manier le crayon, il dessina pendant quelque temps, puis peignit avec succès. Au bout d'un an de leçons, son maître,

(1) Aujourd'hui conservateur du Musée, à l'obligeance duquel nous devons les plus précieux renseignements de cette notice.

Digitized by Google

suivant son excellente méthode, et voyant son adresse, l'engagea à peindre d'après nature, ce grand maître, qui seul permet au talent de se produire avec toute son originalité.

Fonville fut, pendant deux ans, élève de l'École des Beaux-arts, dite de Saint-Pierre. Très-laborieux, il employait ses matinées à peindre et ses après-midi à faire de la lithographie pour M. Brunet, à la bienveillance duquel il allait devoir un talent précieux.

En avançant en âge, Fonville se fortifia dans son art au point de pouvoir donner des leçons. Économe autant que laborieux, il soutint sa mère et réalisa quelques épargnes.

Comme tous les hommes d'un vrai mérite, Fonville était modeste et recevait avec bienveillance les conseils des doyens de l'art. Il prit quelques leçons de notre habile peintre d'animaux, M. Duclaux, et accueillit ses avis avec reconnaissance.

Sollicité par ses amis, MM. Gleyre et Cornu, peintres d'histoire, et M. Flacheron, paysagiste, à faire le voyage de Rome, Fonville recommanda sa mère à M. Brunet et aux nombreux amis que son caractère agréable, son humeur facile lui avaient déjà faits, et partit, soit pour rejoindre MM. Gleyre, Cornu et Flacheron, soit avec eux; mais, ce qu'il y a de certain, en compagnie de M. Guindrand, paysagiste de talent, faisant la majeure partie du chemin à pied, en véritables amants de la nature.

Que ne nous est-il possible de décrire ici les ravissements qui durent inonder ce cœur d'artiste pendant ce voyage pédestre à travers les beautés si nombreuses et si variées de notre belle France! Qui peut voir se dérouler sans émotion, sur les bords du Rhône majestueux et superbe, les sites pittoresques de l'Ardèche, les débris de Crussol, les plaines de la Drôme bornées à l'horizon par cette chaîne sans fin

Digitized by Google

des Alpes, et plus loin, sur le ciel d'or de la Provence, se découper les gigantesques fantômes des châteaux en ruines, colosses d'un autre âge, dont les squelettes encore effrayants portent les noms historiques de Roquemaure et de Rochemaure, les châteaux mieux conservés de Beaucaire, l'antique Bellicadrum, et de Tarascon ; enfin, comme une avant-garde de la Rome païenne, les belle ruines d'Arles?

Fonville dut voir tout cela, admirer tout cela. Que ne pouvons-nous réunir en une seule galerie ses nombreux tableaux, et y retrouver les souvenirs de son voyage !

A Rome, Fonville, travailleur ardent et studieux, se mit à l'œuvre avec tant de courage, ménagea si peu ses forces dans ses courses à travers la campagne, qu'il fut saisi par la fièvre, si fréquente dans ces contrées, et fut obligé de revenir à Lyon au bout d'un an.

Quel fut, au point de vue de son art, le profit que Fonville tira de ce séjour dans la ville des Raphaël et des Michel-Ange? C'est ce que nous ne saurions préciser ; mais nous croyons qu'il ne modifia pas sensiblement le goût du jeune artiste ami de la nature, cherchant toujours à la rendre avec le plus de vérité possible. Modeste dans ses désirs, Fonville ne rêva jamais de briller au premier rang, et, modérant son essor, atteignit plus sûrement son but.

Un des souvenirs de son séjour en Italie fut son tableau *Le Tasse*, vendu à M. Prost, architecte.

M. Brunet lui offrit la direction de sa lithographie, alors établie dans l'impasse Sainte-Catherine. Fonville, dont l'ardente activité suffisait à tout, accepta et lui devint bientôt indispensable.

En 1830, Fonville qui avait non seulement acquis l'estime et l'affection de son chef, mais inspiré à sa fille un sentiment plus tendre, épousa Mlle Brunet.

Cette union le rendit père de sept enfants ; il eut la dou-

Digitized by Google

leur de perdre deux garçons et deux filles, et ne conserva qu'un fils, M. Horace, né le 9 novembre 1832, et deux filles, Mlle Louise, née le 27 décembre 1836, et Mlle Marie, née le 5 novembre 1847.

Fonville redoubla de zèle pour procurer à sa famille le bien-être et l'aisance. Il fit beaucoup de tableaux, donna des leçons, fonda, place de la Boucherie-des-Terreaux, un atelier de paysagistes qui compta toujours une vingtaine d'élèves. Plusieurs artistes contemporains qui ont acquis une juste renommée, MM. Gustave Girardon, Chevalier, Carand et Gabillot, dont les paysages au crayon sont fort appréciés, ont travaillé chez Fonville.

Ses études et ses paysages sont en nombre considérable; il a fait aussi beaucoup de lithographies. Il a publié un ouvrage des vues de Lyon, in-quarto, un voyage de Chalon à Lyon, a gravé à l'eau-forte deux ou trois planches qui doivent se trouver dans la collection de M. Baron. Il consacrait le temps de ses vacances à faire des courses aux environs de Lyon, dans un rayon de dix à douze lieues? C'est ainsi que, toujours à pied, le sac au dos, il explora les sites charmants et variés du Bugey, de la Bresse, les environs de Saint-Étienne; quelquefois seul, mais le plus souvent avec ses élèves ou quelques-uns des amis qui recherchaient sa société. Il fit aussi un voyage en Suisse et une promenade dans le département de la Drôme, en compagnie de M. Bellet-Dupoizat et de M. Girardon, paysagiste, qui les conduisit dans sa propriété à Crest. Pendant cette tournée artistique, il se plaisait à indiquer à son fils, qui l'accompagnait, tous les sites lui rappelant l'Italie. C'est à sa prodigieuse activité que Fonville dut de produire autant de tableaux, dont il eut un placement facile. Le succès de vente des tableaux de Fonville vint de son adresse à représenter la nature comme la plupart des gens du monde

Digitized by Google

la voient, car si la nature est un livre perpétuellement ouvert sous les yeux de tous, tous n'y lisent pas de la même manière, et combien peu, hélas ! y découvrent les enseignements de Dieu. Fonville, quoique artiste, et voyant, nous aimons à le croire, autrement que le vulgaire, s'habitua à ne montrer la campagne que sous son jour le plus ordinaire. Son genre fut le paysage portrait. Il le peignit en réaliste, mais en réaliste de bon goût ; il ne s'arrêta pas, comme les fanatiques de cette école, devant un tas.... répugnant ; il ne peignit pas une Suzanne au bain avec les genoux sales ; il sut choisir ses sujets toujours gracieux, coquets, lumineux.

Les roches chauves, les profondes crevasses, les torrents débordés bondissant de roc en roc, les arbres brisés par la tempête; tous ces spectacles imposants d'une nature tourmentée, n'eurent pas le don d'attirer son pinceau, il préféra les frais ombrages, les petits ruisseaux murmurant tout bas leur musique harmonieuse à travers les roches moussues, les prairies en fleurs, la gaie maisonnette se cachant comme une jeune pensionnaire en vacances, derrière sa touffe de lilas.

Il répéta après Boileau :

J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.

Fonville traita tous les sujets qu'il choisit avec un talent réel ; son pinceau gracieux, élégant et facile, reproduisait aussi fidèlement que possible la nature devant laquelle il était placé, sans recourir aux petits moyens de ce que nos artistes appellent les ficelles du métier. A une grande légèreté, souvent hardie, de crayon, il joignait une composition aisée, et l'heureuse harmonie de son dessin et de sa couleur, était

Digitized by Google

comme le cachet qui, à première vue, faisait reconnaître ses œuvres. Il ne chercha jamais les grands effets ; imiter le mieux possible la nature, faire plus exact, plus vrai, fut toujours son ambition. D'une grande modestie, il ne se crut jamais à l'apogée de son talent et fit des efforts constants pour se perfectionner dans son art, efforts couronnés de succès qui lui valurent une place honorable parmi les artistes de talent qui illustrent notre ville. On pourrait lui décerner le titre de paysagiste du Lyonnais ; il en connaissait si bieu tous les sites agréables, il les a tous reproduits avec tant de vérité, de charme, d'abandon et d'attrait, que lorsqu'on les voit sur nature, aprés avoir vu ses tableaux, il semble que l'on retrouve de vieilles connaissances.

Tous les ans, il enrichissait de ses œuvres l'exposition de la Société des Amis-des-Arts de Lyon, et les expositions des autres villes de province.

Parmi ses travaux, qui sont très-nombreux, nous citerons ceux admis aux expositions de la Société des Amis-des-Arts de notre ville.

1836. Première exposition.

Vue du vieux pont de Mayres, acquis par M. ***
— prise à Vicovaro.
— — à Saint-Cyr.
— — à Solaise.
— — à Sassenage, acquis par M. ***
— de la Grotte de la Balme.

1837 à 1838.

Vue prise à Iseron.
— de la vallée de Faverge (Savoie), acquis par M. ***
— du lac de Genève, prise de Vevey; acquis par M. ***
— de la ville d'Aubenas.
— du pont de Villaret (Savoie).
— d'Alby (Savoie).

Digitized by Google

1838-1839.

Vue prise dans la rade de Toulon.
— prise à Millery, acquis par M. ***
— prise dans les gorges d'Ollioule, acquis par M. ***
— du pont de la Caille (Savoie), acquis par M. ***

1839-1840.

Vue de Lyon, prise du clos de l'Observance.

1840-1841.

Vue de Couzon, très-remarquable.
— de Saôn (Drôme).
— du château de Vertrieux (Isère).
— prise en Dauphiné,
— prise aux environs de Crest (donné pour les inondés).
— de l'entrée de Saint-Rambert (Bugey), aquarelle.
— d'une rue de Thiers.
— Prise dans l'intérieur d'Honfleur.

1841-1842.

Vue de la vallée de l'Azergue.
— prise de Sainte-Colombe.
— de Thiers.

1842-1843.

Vue de Lyon prise des hauteurs de Saint-Clair.
— du lac de Nantua, très-remarquable.
— du Bout-du-monde, à Allevard.
Cascade prise à Saint-Claude.
Souvenir de la vallée d'Allevard, acquis par M, ***

1843-1844.

Vue du lac d'Annecy, très-remarquable.
— d'Alby.
— prise aux environs de Saint-Claude.
— d'une chaumière aux environs de Saint-Claude.
— du lac de Nantua.
— de la roche de l'Ile-Barbe.

Digitized by Google

1844-1845.

Vue de l'Arbresle.
— de Cannes.
— de Villa-Franca.
— du château de Rochetaillée.
— du Petit-Brenant, près Bonneville (Savoie).

1845-1846.

Vue prise au château de Saint-Try, près Anse.
— d'Hyères, acquis par la Société des Amis-des-Arts.
— de Bonneville (Savoie).

1846-1847.

Vue prise aux environs de Voreppe (Isère), acquis par la Société.
— du château Saint-André (Loire).
Ruines de Grandjean (Loire).

1847-1848.

Vue du château de Cornillon (Loire).
— prise à Saint-Just (Loire).
— — à Sassenage, acquis par la Société.

1848-1849.

Vue prise sur les bords de la rivière d'Ain, acquis par la Société.
— du pont de la Beaume (Ardèche).

1849-1850.

Les Eaux-Bruyantes, près Tenay.
Vue du pont de la Beaume, près Aubenas, acquis par la Société.
Vue d'Amalfi.
— prise à Saint-Laurent-du-Pont.
— — à la Cava.
Pont près Saint-Rambert.
Vue d'Aubenas.

Digitized by Google

1850-1851.

Souvenir de Cornillon.
Vue de Lyon prise du coteau des Chartreux.
— de Salerne.
— prise en Bugey.
— — au Vernay, près l'Ile-Barbe.
— de Castellamare, golfe de Naples.
— de la rivière d'Ain, prise du pont de Chazay.
Un tableau sans désignation.

1851-1852.

Souvenirs d'Hery (Savoie).
Vue de Nyons (Drôme).
— De Chamaret (Drôme).
— de l'église de Corbelin.
Chaume, près de Corbelin.
Châtaigniers à Corbelin.
Vue des montagnes du Bugey, prise à Corbelin.
Un tableau sans désignation.

1852-1853.

Vue de la fabrique de MM. Montessuy et Chomer.
— — —
(Ces deux toiles acquises par MM. ***).
— du château du Mioland (Savoie), acquis par la Société.
— de la cascade de Glandieu (Bugey).
Souvenir des bords du Rhône.
Vue des tours de Trévoux.
— de Chana (Savoie).
— prise de Champlevé, à Corbelin.
— de la fabrique de M. Girodon, près de Rives.
— prise à Saint-Pierre d'Albigny (Savoie).
— d'une partie de l'hospice des jeunes filles incurables d'Ainay, acquis par M. L. Perrin.

Digitized by Google

1853-1854.

Vue du château de Boulogne, près du col de l'Escrinet (Ardèche), acquis par la Société.
— du lac de Pluvis (Bugey).

1854-1855.

Vue du château de Mme de Sévigné, à Grignan, acquis par la Société.
Ruines de Beauvoir (Isère), fusain.
Vue de Pont-en-Royans (Isère), fusain.

1855-1856.

Vue prise sur les bords de la rivière d'Ain, acquis par la Société.
Vue prise sur les bords de la rivière d'Ain.
— — à Thoissey, acquis par un amateur.
— de Saint-Privat (Ardèche).
Torrent dans le Bugey.
Groupe d'arbres sur les bords de la rivière d'Ain.
Vue prise à Thoissey.
— — sur les bords de la rivière d'Ain (fusain).
Entrée de Beauvoir (Isère), (fusain).

1856-1857.

Vue d'Aubenas.
Paysage.
Vue de Claix (vallée du Graisivaudan),
Inondation, vue prise à Thoissey.
Vue du lac de Pluvis (Bugey).
— du pont de Claix (Isère).
Paysage.
Basse-cour à Thoissey.
Basse-cour à Thoissey.
Vue du moulin de l'OEillette.
— prise dans le Dauphiné.
Paysage.

Digitized by Google

Après cette longue liste d'œuvres justement appréciées des amateurs, nous appelerons l'attention des connaisseurs en peinture sur la grande vue de Lyon, prise des bords du Rhône, qui fait partie de notre musée, galerie des peintres lyonnais (1); nous citerons une grande composition, tableau rond (cabinet de M. Teillard), et surtout une vue de Châtillon d'Azergue, pleine d'intérêt, parce qu'elle comprend le château de l'Arbresle, ruine historique importante de la province lyonnaise (2).

Il a fait au trait sept des planches du bel ouvrage que M. Étienne Rey, notre érudit archéologue, a publié sur les monuments romains de la ville de Vienne en Dauphiné. Nous avons été assez heureux pour voir les quatre derniers dessins au crayon de Fonville. Ils révèlent une main habile, un crayon exercé, et sont d'une simplicité d'exécution qui vous frappe.

Parmi ses tableaux des vues du vieux Lyon, qui tous les jours prennent de la valeur par la disparition, regrettable au point de vue du pittoresque, des anciens monuments, nous citerons :

Le pont Chazourne, tableau dans le fond duquel se voient les tours de Saint-Jean et la flèche élégante de Saint-Nizier.

L'hospice des incurables (quartier d'Ainay), institution due au dévoûment de Mlle Adélaïde Perrin, qui trouva, sans fortune et grâce à une ardente charité, le moyen de fonder un asile pour ces condamnées à la maladie perpétuelle, vécut pendant trente ans avec les malheureuses filles qu'elle avait arrachées à la misère et à la mort, et rendit le dernier soupir dans la tour de l'hospice, entourée des regrets et de l'admiration de tous. L'accroissement des malheureuses créatures

(1) Les animaux sont dus à l'habile pinceau de M. Duclaux.

(2) Cabinet de M. C. Billiet, à Fontaines.

Digitized by Google

à secourir ayant nécessité l'agrandissement de la maison, il fallut se résigner à démolir les anciens bâtiments, et Fonville prenait le pinceau pour rappeler le passé, le jour même où les démolisseurs enlevaient les tuiles du toit. Ce tableau fait partie de la collection de M. Louis Perrin, pour qui il a la valeur d'un souvenir de famille.

Peintre à la portée des demoiselles, Fonville a fait beaucoup de petits tableaux pour la location.

Comme professeur, il a rendu de grands services à l'art, en mettant, pour ainsi dire, la réussite à la portée de ses élèves, par la grande simplicité avec laquelle il traita les modèles lithographiés qu'il leur destinait. Aimant son art avec une ferveur religieuse, il communiquait à ses élèves le feu sacré qui réchauffait son cœur, et quand on l'entendait dire de ses tableaux : « Ce sont mes enfants chéris, » on ne pouvait s'empêcher d'aimer le père et les enfants. Aussi sommes-nous heureux de dire qu'il eut beaucoup d'élèves et que tous restèrent ses amis.

Nous avons dit ce qu'était l'artiste; parlons de l'homme. Nature bienveillante et sympathique, langage pittoresque, enjoué, naturel, plein de bonhomie et d'originalité, cœur noble et généreux. Belle tête, ornée de toute sa barbe, qui blanchit de bonne heure (1). Physionomie franche, gros rire, un peu narquois en apparence, mais plein de bonté, âme sereine, on pourrait l'appeler l'homme de la nature.

Joyeux compagnon, d'humeur facile, doué d'un caractère aimable et gai, esprit vif plutôt que profond, spirituel sans recherche, Fonville n'affecta jamais ces manières étudiées que les esclaves de la mode appellent du bon ton. Il fut

(1) Son portrait a été reproduit par le savant pinceau de M. Trimolet et par M. Dollar, photographe, avec une expression inspirée qui rappelle une tête d'apôtre ou de philosophe.

Digitized by Google

toujours, qu'on nous passe l'expression, sans façon, et ceux qui l'ont vu pendant les heures consacrées au plaisir, au milieu d'amis, d'artistes, de littérateurs distingués, conservent un souvenir agréable de ses heureuses saillies, de ses plaisanteries aimables pleines de finesse, de ses charges réjouissantes, où il contrefaisait avec un rare talent d'imitation, révélant un esprit observateur, le vieux soldat de l'Empire redevenu paysan, et qui, nouvel Ulysse, recommence toujours l'interminable récit de son odyssée; et bien d'autres scènes amusantes, souvenirs de ses courses à travers la campagne.

Habitué à prendre la vie de son côté le plus facile, il se montra indulgent pour les travers d'autrui, et jamais flatteur, sut, sans se barder de fierté, conserver sa dignité avec tous.

Comme bien d'autres, il eut sa part de chagrins; il les supporta avec une courageuse résignation, redoublant de zèle au travail, chaque fois qu'une nouvelle charge venait peser sur lui.

Soutien de toute sa famille, pour laquelle son dévoûment ne se démentit pas un seul instant, il fut bon fils, excellent père et bon mari.

Pour ses amis, serviable et discret, ami sûr et fidèle. Pour ses élèves, maître plein de bienveillance et d'inépuisable patience.

En un mot, tous ceux qui ont eu le bonheur de jouir de son intimité lui décernent, dans toute la force de l'expression, le titre glorieux d'honnête homme.

Il nous est doux d'avoir à louer dans le même homme tant de talent et de vertus précieuses.

Fonville ne tomba pas dans le travers de ces jeunes étourdis qui se croient des maîtres, parce qu'ils affichent des allures excentriques, portent une chevelure extravagante et mènent une conduite désordonnée. Il comprit que la noble inspi-

Digitized by Google

ration qui vient du Grand Universel, source de toute lumière et de toute vérité, cette brillante étincelle émanant du beau sublime, ne doit pas traverser la fumée épaisse d'une tabagie pour venir à une table de brasserie, vraie pépinière de cruches vides, soulever le béret écarlate d'une tête ébouriffée et illuminer un esprit plein de vapeurs abêtissantes.

Il demanda ses inspirations aux douces joies de la famille, et surtout à cette riche et inépuisable nature qui, chaque printemps, mettant son manteau vert, semble renaître de ses cendres ! A cette nature qui, ennemie de la mort, attentive à nous en cacher les moindres vestiges, la dérobe à nos yeux en tirant son rideau de lierre sur la roche aride et le tronc décrépit, en étendant son épais tapis de mousse veloutée sur la froide pierre et l'arbre couché à terre.

Nous n'entreprendrons pas de rendre les douces émotions que dut éprouver ce cœur aimant à la vue des étonnantes merveilles, de Dieu versant, sur les feuilles de géranium, le parfum des roses, semant dans l'air les brillants papillons, qui, fleurs animées échappées de leur tige, viennent voleter autour des fleurs, leurs sœurs captives, et les baiser au front comme pour leur dire : « Suivez-nous ! »

Mais il est certain que Fonville n'échappa pas à cette douce poésie qui enveloppe l'homme au milieu des champs, le berce doucement et le force à rêver au Grand Tout harmonieux que notre intelligence limitée a tant de peine à comprendre, mais dont l'existence nous est assez démontrée par la sublime majesté de ses œuvres. Les tableaux de Fonville reflétèrent ses sensations délicates, et nous pouvons dire que si le style c'est l'homme, sa peinture, elle aussi, fut un reflet de son âme.

M. Brunet, pour reconnaître les services de Fonville, l'avait intéressé à son commerce en 1840 et associé en 1845. Il mourut dans le courant de l'année 1848. Fonville, plein

Digitized by Google

de reconnaissance pour son beau-père, s'associa avec M. Brunet, son beau frère, fils du défunt et continua à s'occuper de l'imprimerie typographique, lithographique et en taille-douce, sans pour cela négliger la peinture. Il travailla ainsi, partageant son temps entre les arts et l'industrie jusqu'en 1854, où, sentant le besoin de prendre quelque repos à cause de sa vue fatiguée, et désirant se retirer dans son pays natal, il sollicita la place devenue vacante de professeur de dessin au collége ecclésiastique de Thoissey. Il l'obtint, et, avant de quitter Lyon, fit, rue Saint-Pierre, une vente publique de ses études, parmi lesquelles on remarqua de fort beaux dessins au fusain, exécutés avec cette adresse, cette sûreté de main qui lui était propre. Arrivé à Thoissey, il acheta un terrain et se fit construire une jolie maison avec un bel atelier qui fut visité par ses amis et les artistes qui connurent sa retraite.

Il obtint, en 1856, une médaille à l'exposition de Nîmes. C'est vers cette époque qu'il conçut le projet de faire une vue de Grenoble, en apportant quelques modifications à sa manière de peindre, pour mieux rendre la façon dont il comprenait son art. Mais hélas ! les forces devaient lui faire défaut avant le courage ; il était atteint depuis quelques années d'une maladie d'estomac, sorte de gastrite, suite, au dire des médecins, de la fièvre qu'il avait rapportée d'Italie, et dont son ardeur au travail lui avait fait négliger le traitement.

Fonville, rentré souffrant d'un petit voyage fait avec sa fille aînée, pour rendre visite à un de ses amis, M. Ladevèze, gardait le lit depuis quelques jours, lorsque se sentant un bien-être inaccoutumé, il se leva, descendit au rez-de-chaussée de sa maison et corrigea le dessin de sa fille. Mais, vers le soir, se sentant oppressé, il se remit au lit. Entre sept et huit heures une crise violente éclata, et, le lendemain 12 novembre 1856, à onze heures du matin, il expirait dans les

Digitized by Google

bras des siens, laissant dans le cœur de sa veuve et de ses enfants, pour lesquels il s'était dévoué, des regrets que nous ne saurions pas rendre, regrets que partagent les nombreux amis qui ont pu apprécier les sérieuses qualités de cette âme pleine de droiture, de franchise et de dévoûment.

Sa mort fut un deuil pour tous les habitants de la commune de Thoissey, où il était très-aimé, car depuis son retour dans sa ville natale, Fonville s'était empressé de développer chez tous les jeunes gens le goût des arts, et beaucoup perdaient en lui un maître obligeant et désintéressé.

Il fut inhumé à Thoissey avec un cortége des plus nombreux, dernier et triste hommage rendu par les vivants au mort regretté.

Fonville, en nous quittant, a laissé un fils dont le talent plein d'avenir semblait vouloir nous rappeler les beaux jours du père qui fut son premier maître. Ce jeune talent n'a pas eu l'occasion de se produire ; faisons des vœux pour que ceux qui ont connu et aimé le père tendent la main au fils, et lui rendant le chemin de la gloire plus facile, dotent l'art d'un habile peintre de plus, porteur d'un nom déjà illustre et répandu dans le monde artistique.

Qu'il nous soit, en terminant, permis de remercier MM. Thierriat, Bonirote, Louis Perrin, Rey, Allemand et Denervaux de l'obligeance avec laquelle ils nous ont donné les détails qui font la seule valeur de cette notice. Nous regrettons de n'avoir pu lui faire prendre les proportions d'une biographie complète, mais espérons qu'un plus habile entreprendra cette tâche et la réussira mieux que nous.

E. M.

Digitized by Google

CONSIDERATIONS

SUR

L'ART DE L'ORFÉVRERIE RELIGIEUSE

A LYON.

Notre antique cité de Lyon, non moins illustre par sa foi que féconde par son industrie, justifie cette double renommée par l'essor qu'elle imprime à tout ce qui peut rehausser la splendeur du culte catholique. Qui n'a admiré ces magnifiques étoffes, ces ornements éclatants d'or et de soie, brodés avec le goût le plus délicat, et que revêtent nos pontifes pour les cérémonies sacrées ? Sans contredit, c'est la fabrique lyonnaise qui, dans les expositions universelles, porte le plus haut la gloire de ces belles productions, et l'on peut dire qu'elle laisse bien loin derrière elle tous ses concurrents.

Mais à côté de ces admirables tissus, dont il est devenu superflu de faire ressortir la supériorité, d'autres œuvres d'un mérite non moins réel, sinon aussi universellement reconnu, s'élaborent pour la décoration des sanctuaires. Un art qui peut à juste titre être classé parmi les plus élevés, à cause de la beauté de la matière qu'il emploie, de l'élégance obligée de ses formes et de la sublimité de sa destination, l'orfévrerie religieuse offre, à Lyon, des produits vraiment dignes d'être signalés.

Paris, sans doute, aura toujours, dans cette belle industrie un avantage marqué sur la province, à cause des artistes éminents qui composent les dessins, de l'habileté des ouvriers, du voisinage des bons modèles. Mais si nous en jugeons d'après l'exposition que nous venons d'avoir sous les yeux et d'après les œuvres si justement appréciées

Digitized by Google

d'autres orfèvres lyonnais, tels que les frères Favier, etc., notre ville pourra prétendre à la gloire d'exécuter des meubles sacrés capables de rivaliser avec ceux de la capitale.

M. Armand-Calliat a eu, au mois d'octobre dernier, l'excellente pensée de réunir dans ses salons, les différentes pièces d'orfévrerie qui composaient son exposition de Londres en 1862, et qui lui ont valu la médaille d'excellence, distinction la plus haute que pût lui décerner le jury international.

Messieurs les ecclésiastiques ont pu les admirer pendant la retraite pastorale, et Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon n'a pas craint de gravir une montée fort raide pour honorer cette exposition de sa bienveillante visite : Elle a examiné avec attention chaque objet, et après de judicieuses observations, elle a déclaré n'avoir jamais vu, dans aucune collection des orfévres de Paris, un ensemble aussi beau et des pièces équivalentes. Le coup-d'œil général était saisissant. Splendeur étincelante de l'or et de l'argent, ruissellement de pierreries, combinaisons harmonieuses d'émaux, jeux de couleur obtenus par les différents modes de dorure, tout cela éblouissait et ravissait le spectateur d'une admiration qu'un examen plus approfondi ne diminuait pas.

Quant à l'esprit général qui a présidé à ces beaux ouvrages, on reconnaît au premier coup-d'œil que M. Armand-Calliat a suivi les données *des douzième et treizième siècles ;* mais il ne s'est pas emprisonné rigoureusement dans certains types consacrés par les archéologues, et dans lesquels pourraient être par trop circonscrits le talent et la liberté du compositeur. Nous examinerons plus loin dans quelle mesure cette liberté doit être permise ; mais auparavant nous voulons indiquer rapidement l'idée et le caractère des principales pièces de cette exposition.

Et tout d'abord, il faut le reconnaître, une réaction intelligente s'est opérée touchant les meubles liturgiques; trop longtemps on était demeuré, dans cette branche de l'art, en arrière du mouvement qui s'est fait en architecture et dans la peinture monumentale, non que

Digitized by Google

les maîtres éminents qui ont créé la science archéologique, ramené parmi nous les saines notions de la plastique chrétienne, aient négligé de s'occuper du mobilier sacré; mais par leur nature même d'objets portatifs fabriqués à l'avance, et en vue de la vente en magasin, les diverses pièces de ce mobilier ont dû, à de rares exceptions près, échapper à la réforme inaugurée dans la construction et l'ornementation des édifices.

On n'achète pas une église toute faite; mais il n'en est pas de même d'un calice ou d'un ostensoir, et la science, la pureté du goût, qui s'acquièrent par l'étude des beaux modèles, s'ils ne font pas défaut au fabricant, ne se retrouvent pas toujours au même degré dans l'acheteur.

Ainsi s'explique comment le public religieux s'est contenté si longtemps, pour les instruments du culte, d'un symbolisme banal, de formes surannées et d'un style à demi-profane. Ces objets quoique défectueux se soutenaient dans le commerce par un étalage prétentieux qui leur donnait un faux air de magnificence. Depuis l'ostensoir jusqu'au chandelier surmonté de souches gigantesques, dépassant même la croix, la dimension remplaçait la grandeur, et un autel semblait d'autant mieux paré que sa garniture était plus démesurée et sa décoration plus apparente.

Bien souvent les prescriptions de la liturgie n'étaient pas moins blessées que celles de l'esthétique, par cette dégénérescence d'un art qui, en croyant enchérir sur ce qui s'était fait avant lui, oubliait les raisons des choses et les véritables traditions. Le mauvais goût avait même envahi, s'il nous est permis de le rappeler, la demeure de l'homme, et dans les appartements les plus richement ornés on n'aurait pu trouver d'objets d'une valeur artistique réelle.

Mais le retour aux modèles du moyen âge s'étant opéré dans l'orfévrerie religieuse, on put comprendre, aux avantages qu'il procura, de quelle importance il était, même pour les meubles profanes, de revenir à un goût plus pur et à une forme plus classique; et pour cela on

Digitized by Google

s'inspira des bronzes, vases, figurines, joyaux que nous ont laissé les anciens.

Quand nous visitons les musées d'antiques, nous sommes frappés, disons-le en passant, de la beauté des ustensiles les plus vulgaires. S'ils avaient attaché à cette élégante sévérité des lignes une telle importance, c'est qu'ils savaient, ces hommes imbus des doctrines esthétiques de la Grèce, qu'il y a une connexion étroite entre le beau dans les formes et le beau dans les actions. Ils avaient reconnu que le laid qui frappe les regards est frère de la laideur morale, et que, si l'on veut porter les hommes à ne faire que des actes vertueux, il faut aussi ne leur mettre sous les yeux que des objets d'une beauté parfaite.

Si telle est l'influence des belles formes, même dans les choses usuelles, sur les dispositions de l'âme, à plus forte raison doit-on désirer que la beauté des vases sacrés réponde à leur destination; puisque ces objets, de leur nature, doivent entretenir le sentiment religieux, et c'est le devoir du prêtre de s'intéresser vivement à cette branche de l'art chrétien.

A ce point de vue surtout, l'exposition de M. Armand-Calliat nous a vivement attachés, et nous avons éprouvé le désir d'associer le public à son succès. Parmi les quatre-vingts pièces d'orfévrerie que cet artiste a mis sous les yeux des visiteurs, nous décrirons les objets qui nous semblent mériter une mention plus spéciale.

Calices. — Ces vases sacrés sont l'instrument principal du sacrifice, et M. Armand-Calliat avec raison leur a donné une importance toute particulière. Un seul d'entre eux excepté, qui reproduit la tige basse, le pied et la coupe larges des calices allemands du XIIe siècle, tous ceux qu'il a exposés en général sont d'une forme pure, élégante et commode.

On a fort remarqué à Londres et à Lyon un groupe de ces vases conçus sur un même type, et dont le plus achevé nous semble être celui des religieuses de l'Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur des Chartreux. Il a le pied découpé en lobes, la coupe droite est un peu évasée, son ornementation perlée présente peu de reliefs et rappelle

Digitized by Google

avec avantage le *filigrane;* sur le nœud, on lit une inscription en caractères du XIIIe siècle; autour de la coupe sont ciselés or sur émail, des arabesques élégantes, et sur le pied se dessinent *des tiges feuillagées* de bon style. Ce calice a de bonnes proportions et des profils très-purs, une harmonie calme, un effet sobre et heureux; c'est la simplicité dans l'élégance et la discrétion dans la richesse. A première vue, il n'éblouit pas, mais plus on le considère et plus on le trouve d'un goût exquis, et d'une ordonnance irréprochable.

Le calice de Nantes, ainsi nommé parce que l'un de ses médaillons représente deux martyrs nantais, saint Donatien et saint Rogatien, est l'antithèse de celui que nous venons de décrire. Dans celui-ci, l'orfévre a voulu exprimer le mouvement et la vie, et cela par la combinaison des émaux en taille d'épargne, des émaux peints et des pierres opaques, très-employées au moyen âge. Par ce mélange d'éléments qui n'étaient pas tous acceptés aux belles périodes de l'art gothique, il a voulu faire de la couleur et de l'éclat, attirer les regards sur le détail, sans nuire cependant à l'effet général.

Le résultat nous semble atteint. Ce calice est d'un effet riche et opulent; ses peintures sur émail n'arrêtent pas trop les regards parce qu'elles sont dans une gamme douce et harmonieuse. Mais cependant, l'orfévre nous semble avoir tenté un essai périlleux, et bien que ce calice ait eu ses admirateurs, nous l'engageons à se rapprocher plus ordinairement de la simplicité et de la correction du précédent.

Des Patènes. — C'est le complément des calices. Elles les égalent pour la richesse et la variété. Nous n'y voyons point de ces reliefs qui s'y étalaient autrefois et que la liturgie doit proscrire. Nous y découvrons, au contraire, des symboles et des légendes gravées d'un burin très-ferme, des émaux avec sujets, lorsque le genre du calice le comporte, et toujours la forme en disque légèrement concave, substituée à l'assiette vulgaire difficile à purifier et qu'on avait adoptée dans les derniers temps.

Nous mentionnerons aussi des burettes à anses gothi-

Digitized by Google

ques, dont le plateau, qui peut être considéré comme le vase à ablution, nous paraît d'un symbolisme heureux. Que pouvait faire de mieux l'orfévre que d'y raconter l'histoire de la plus grande des ablutions, le Déluge? On y voit donc retracé le récit biblique de ce grand cataclysme du monde, et l'arche qui domine sur les flots ondulés, le corbeau explorateur, la colombe rapportant à son bec un rameau vert, l'arc-en-ciel dont la vue ranime la confiance. Ces scènes grandioses sont indiquées avec simplicité, et dans le genre des anciennes polychromies chrétiennes.

Le Ciboire aux Colombes — Entre plusieurs ciboires fort riches, mais dont l'un surtout est d'une exécution *un peu touffue*, le ciboire aux colombes nous a frappé par sa richesse et intéressé par son iconographie. Elle explique les trois moments eucharistiques.

Avant la communion, c'est le désir; les colombes voltigent avec empressement autour de la sainte Hostie. Cette idée était déjà exprimée à la partie supérieure par des aigles supportant la croix, et rappelant cette parole de l'Evangile : « Là où sera le corps, là les aigles se rassembleront. » Le second moment est celui de la communion. Les colombes nourries du pain céleste, ont la tête ornée de l'aigrette symbolique qui représente dans les peintures des Catacombes la communion reçue. Le troisième exprime la satisfaction d'avoir communié. Les âmes saintes, semblables à des colombes, posées sur des branches d'olivier, jouissent de l'Eucharistie dans la paix du cœur.

Au nœud du ciboire, trois personnages choisis entre nos monarques français les plus célèbres par leur foi, Clovis, Charlemagne, saint Louis se groupent autour du prince des Apôtres, et marquent ainsi l'union avec Rome dans l'unité d'une même croyance. C'est un repos dans ce petit drame mystique; ces figures, consciencieusement traitées, rompent doucement, par la couleur grise de l'argent oxidé, l'éclat trop uniforme de l'or, tout en s'harmonisant avec lui.

Ostensoirs. — L'ostensoir de Saint-Genis-Laval, d'un

Digitized by Google

style romano-byzantin, présente un grand effet obtenu avec des ressources relativement modestes. Mais les deux pièces capitales de cette exposition sont les ostensoirs de Saint-Bonaventure et de l'Immaculée-Conception.

Ces instruments destinés à exprimer la glorification de l'Eucharistie, n'ont été disposés dans leur forme actuelle que depuis le XIVe siècle. Avant l'établissement de la fête du Saint-Sacrement, instituée pour réparer les outrages faits par l'hérésie au dogme de la présence réelle, le pain sacré était conservé dans des boîtes métalliques ou dans des appareils à cylindre de cristal, assez semblables aux *monstrances* à reliques. Plusieurs de ces édicules sont dessinés dans les Annales archéologiques de M. Didron, et ces modèles primitifs, épaulés de contreforts à pied de calice, surmontés de clochetons ou de tours, sont encore employés au-delà du Rhin. Mais cette forme serait complètement repoussée en France, en Italie, etc. L'idée de l'ostensoir à rayons naquit du but que se proposait l'Eglise d'exposer solennellement la sainte Eucharistie aux adorations des fidèles.

La nature elle-même semble fournir l'idée de l'ostensoir. Au disque enflammé du soleil terrestre, substituez l'hostie consacrée, environnez ce soleil divin de jets de rayons imitant la lumière éblouissante qui s'échappe de l'astre du jour ; placez cette partie supérieure sur un support richement ciselé, et vous aurez le vase eucharistique destiné à reproduire sur nos tabernacles les splendeurs du Thabor.

Dans l'ostensoir de Saint-Bonaventure, l'orfévre s'est efforcé de rendre cette gloire cachée sous les voiles du sacrement, et pour la motiver à son sommet, par une transition ayant sa raison dans la vérité évangélique, il a préludé, dès la base, par l'humilité et la souffrance. Ici-bas toutes les grandes œuvres ne doivent-elles pas être préparées dans le creuset de la douleur? C'est ce qui a amené, sur le pied et sur la tige, la représentation des mystères joyeux et douloureux ; ils redisent avec la gloire du haut cette trilogie chrétienne inscrite sur émail : *Gaudium*, *Dolor*, *Gloria*. Accroupis au bas de l'ostensoir

Digitized by Google

des démons figurés par des dragons fantastiques, sont condamnés à porter le triomphe de leur glorieux Vainqueur.

Entre la représentation des mystères joyeux ciselés sur les quatre faces du pied et qui sont : l'Annonciation, la Visitation, l'Adoration des Mages, Jésus au milieu des docteurs, on voit les grands prophètes tenant des tables d'or, où sont gravés les principaux traits qui annoncent le Messie.

Au nœud, sont sculptés, en ronde bosse, deux sujets des mystères douloureux, une Pieta et le Christ au roseau. Auprès de ces figures se trouvent représentés les instruments de la Passion. Dans la mort, le Christ reprend la vie, et dans la vie la gloire. Tout la redit cette gloire; Et Jéhova au sommet du chœur céleste, et les anges célébrant l'éternel *Hosanna*. Ces figures dessinées *sur fond d'émail opaque champlevé*, garnissent huit lobes en ogives, enrichis de pierreries, qui décrivent un cercle de lumière autour du disque enfermant la sainte Eucharistie. Des rayons ondulés, séparés par quatorze jets recouverts d'améthistes et terminés en dards, font jaillir leurs éclairs. Ces dards figurent la lumière divine; ils percent toute obscurité et blessent les regards téméraires qui osent la contempler trop en face; ne seraient-ils pas encore la flèche de feu enfoncée par le séraphin dans le cœur de Thérèse? Cette splendide ornementation se termine par une croix fleuronnée, appuyée sur les emblèmes des quatre Evangélistes, prêts à publier dans l'univers la victoire du Lion de Juda. Ce sujet est véritablement accompli, tant au point de vue de l'exécution que des figures qui sont traitées avec un caractère bien religieux. Quant à la décoration d'émail et de pierreries, elle faisait dire à M. Saint-Jean, notre grand coloriste, de si regrettable mémoire, que pour l'harmonie et l'éclat, cette pièce était incomparable.

L'ostensoir de l'Immaculée-Conception, dont celui de ~~Saint-Bonaventure~~ n'est que la reproduction un peu agrandie, met en relief un point de vue différent. L'idée de la gloire n'est qu'accessoire; celle qu'il veut rendre c'est le Christ présenté au culte public, ce que veut dire

+ S. Bonaventure
V2 p. 384.

Digitized by Google

le mot lui-même d'ostensoir. C'est la traduction de cette prière que l'Eglise adresse à la reine du ciel : « *Et filium tuum benedictum nobis ostende :* Et montrez-nous votre Fils béni. »

Qui plus que Marie a le droit d'offrir Jésus aux adorations de tous les hommes? Ne l'a-t-elle pas déjà présenté bien des fois à celles des enfants de la Judée? Et en tenant Jésus dans ses bras à Nazareth, ne préludait-elle pas, sans le savoir, à cette fonction sublime de montrer la sainte Eucharistie sur les autels?... fonction qui, du reste, paraît si naturellement lui revenir, qu'à Notre-Dame-de-la-Garde, l'exposition du saint Sacrement s'opère en enlevant la statue de l'Enfant Jésus des mains de l'image d'argent de la Vierge, et en y substituant l'ostensoir, de sorte que Marie porte dans ses bras le vrai corps de son divin Fils.

Cette idée exprimée par le sentiment populaire dans le sanctuaire marseillais, a été plus artistiquement rendu dans l'ostensoir lyonnais. Tout, dans cette pensée de faire présenter la sainte Hostie par la Vierge Marie est d'une coïncidence heureuse. Les langes, qui emmaillotent le Verbe enfant, ne figurent-ils pas bien le Sacrement dans lequel la Divinité est comme emmaillotée et réduite à une sorte d'impuissance, qui ne lui laisse d'autre liberté que celle de bénir? La pauvreté de ces langes ne figure-t-elle pas l'humilité des espèces eucharistiques? Oui, Marie, voilà la plus digne custode de l'ostensoir; ses bras, ses mains pures, voilà la hampe la mieux faite pour porter un Dieu.

Sur la face postérieure, adossé à la Vierge, est debout avec le lis traditionnel, saint Joseph, l'homme du mystère, destiné, selon l'expression de Bossuet, à cacher Jésus. Là, il se cache lui-même et jouit en secret des hommages rendus à celui dont il a été le fidèle gardien ici-bas.

Mais ce qui donne surtout à ce beau monument en miniature un grand caractère, et malgré l'absence des rayons obligés, ne permet pas de le confondre avec un reliquaire, c'est l'Adoration qui y est clairement et élo-

Digitized by Google

quemment représentée. Tout l'exprime ; et les anges prosternés sur la base forte et élégamment ornée de l'ostensoir et qui rappellent l'adoration terrestre, et ces colombes, symboles des âmes contemplatives, placées sur le nœud, comme pour relier l'extase de la terre avec celle du ciel ; par l'agitation de leurs ailes et leur élancement vers la sainte Hostie, elles manifestent le brûlant désir de posséder Dieu. Et ces huit anges plus petits, disposés autour du disque, et qui remplissent envers le Dieu caché leurs célestes fonctions : ils adorent, ils louent, ils contemplent, ils supplient pour les humains ; ils chantent le cantique sans fin autour du trône de l'Agneau. Leurs attitudes se ressemblent à de petites nuances près. C'est que dans l'éternité, l'âme qui possède Dieu est absorbée dans un seul sentiment ; aux passions terrestres, la multiplicité ; mais au transport séraphique, l'unité d'une même parole ; parole que l'amour trouve toujours nouvelle, quoiqu'il la redise toujours.

L'effet de cet ostensoir est merveilleux ; de près comme de loin il résiste à toute critique ; s'il n'obtient pas l'effet lumineux par les rayons traditionnels, il atteint ce résultat par des entrelacements d'arabesques que dépassent quelques rares tiges d'épis, et qui présentent à l'œil une masse de lumière plus compacte et plus également soutenue que celle des gloires ordinaires.

Les détails d'exécution répondent à l'idée dont l'artiste s'est inspiré ; les ornements perlés, les rinceaux de vigne et les jets de blé d'une pureté irréprochable, l'union parfaite de la rosace avec la tige qui en sort comme un épanouissement naturel, la disposition harmonieuse des émaux et des pierreries, tout cela contribue à faire de ce meuble sacré, selon l'expression de M. Violet-Leduc, une merveille que l'on peut regarder comme le poème de l'Eucharistie.

La pensée en est due à notre illustre architecte, M. Bossan. Il l'a esquissée avec cette inspiration religieuse dont il a le secret, et l'orfévre l'a si bien traduite que M. Bossan lui-même, en la considérant pour la première fois, n'a pu s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais

Digitized by Google

vu sa pensée ni si bien comprise ni aussi complètement réalisée.

Nous pourrions ajouter encore quelques détails pour faire ressortir tous les mérites de cette exposition; mais il faudrait lui consacrer plus de pages; cependant nous en avons dit assez pour montrer que cette œuvre, vraiment digne de notre vieille foi lyonnaise, se recommande par des innovations originales, une iconographie bien en rapport avec la destination des objets, le bon style des statuettes, une grande douceur de teintes et l'emploi riche des émaux. Rien ne languit dans le travail; on y sent un esprit d'invention qui, tout en restant dans les traditions, désire faire progresser l'art et répondre à la sublime fin de ces instruments du culte catholique:

Mais comme nous avons annoncé quelques réflexions sur la manière de s'inspirer des modèles du moyen âge dans l'orfévrerie, comme dans les autres branches de l'art, accomplissons, toujours en la rapportant à notre sujet, cette dernière partie de notre tâche.

Le moyen âge! Au moment où quelques hommes de génie ont prononcé ce nom et ont appelé sur lui les regards, il a semblé qu'une nouvelle ère naissait pour tous les arts plastiques! Ce style méconnu sortait de son suaire..... C'était une résurrection et une découverte. De tous côtés, une inondation d'œuvres, dans la peinture et l'architecture, célébraient le retour au style ogival. La poésie elle-même l'encourageait par ses chantres les plus écoutés. Mais qu'il y a près de l'enthousiasme à l'abus! Sous l'impression de ce mouvement qui remettait en honneur une architecture trop longtemps traitée de barbare par les génies les plus illustres du grand siècle, formés à l'école pure et classique de la Grèce, nos modernes improvisateurs de style moyen âge prodiguaient, avec une exubérante générosité dans leurs compositions, toutes les formes qu'ils croyaient appartenir à ce style: ogives, niches, clochetons, figures plus ou moins bizarres, et par ce luxe d'accessoires, le vrai style gothique menaçait d'être de nouveau enseveli sous l'effort empressé de ceux-mêmes qui prétendaient le ressusciter.

Digitized by Google

De là, nécessité de fixer des limites, de poser des principes sûrs, mais exclusifs en apparence pour ceux qui ne soupçonnaient pas les raisons de les établir.

Cette législation a été formulée par des hommes d'un savoir incontesté, et c'est à eux que nous devons d'avoir été remis dans les bonnes traditions du style ogival. Mais après avoir donné la raison de cette intervention légitime et sage, si nous envisageons, par un coup-d'œil large et élevé, le style gothique en lui-même, et dans son principe générateur, nous reconnaîtrons qu'on ne peut justement lui reprocher la contrainte, l'immobilité et la monotonie. Bien loin d'étouffer l'inspiration, nous proclamerons bien haut, à la gloire du dogme catholique, que le style ogival, c'est la variété presque infinie des détails dans l'unité grandiose de l'ensemble; c'est le mouvement, la liberté, la vie.

L'architecture grecque est bien loin d'avoir autant de variété et d'indépendance. Ses profils sont très-purs, ses proportions exactes, ses formes irréprochables Mais ce style se répète toujours, il n'innove rien, il impose des règles absolues. Le souffle créateur se trouve resserré dans des données inflexibles. C'est simple, c'est rationnel, c'est beau, mais ce n'est pas infini, mais on ne sent pas sous ses frontons et ses portiques cette témérité d'un vol inspiré, même dans ses écarts, et qui va saisir l'idéal dans les hauteurs des cieux. C'est la divinité, mais telle que des hommes la peuvent concevoir, laissant encore une certaine paix aux sens et aux passions, permettant à la nature un peu de bonheur terrestre. Dans le temple grec, l'homme rend à la Divinité un certain culte, mais il y reste possesseur de sa libre raison et de ses idées. Il n'est pas anéanti et divinisé tout à la fois, renversé par terre et élevé au-dessus de lui-même, opprimé sous le poids de la majesté et transporté en même temps dans les hauteurs de l'extase et dans les enivrements de l'amour.

Au christianisme devait appartenir cette belle gloire de surpasser autant dans ses édifices les monuments païens, que ses doctrines surpassaient les fausses reli-

Digitized by Google

gions. Les autels des dieux de l'Olympe abattus, il devait inventer un nouveau temple, expression fidèle du dogme surhumain qui, dès son berceau, courbait déjà devant lui tout art comme toute intelligence. Après avoir émancipé les âmes, le Christ devait affranchir aussi les pierres, et satisfaire dans l'avenir aux besoins de l'humanité, comme, dans le passé, il avait réalisé les aspirations d'un monde, las de mensonges, vers cet ordre meilleur qu'avait pressenti Platon.

Le christianisme, c'est l'homme élevé au-dessus de la chair ; c'est le divin s'emparant de la nature. L'essor n'est plus circonscrit par lui dans des limites étroites, l'âme prend son vol et la pierre du temple monte avec elle en flèche élancée vers les cieux. Le fronton élégant resserre son faîte en pointe moins obtuse, les colonnes du portique se rapprochent, pour mesurer plus d'élévation en embrassant moins de largeur, la voûte se brise et s'entrecroise pour jeter aussi dans les airs le cri de l'infini.

Sans doute le Christ contient ses disciples sous la règle ; l'Evangile renferme une loi, mais cette loi n'enchaîne que le mal, elle développe tout le bien. Aux apôtres de toutes les vérités elle dit : « Allez; tout est à vous (1), les corps comme les intelligences, perfectionnez les esprits et sculptez les pierres, que tout subisse la loi que vous prêchez en mon nom, loi parfaite, parce qu'elle est une loi de liberté : *Legem perfectam libertatis* (2). Qui ne voit, d'après cela, que les arts plastiques ont dû participer à cet esprit de vie que le christianisme venait inspirer dans les mœurs comme dans les institutions.

Aussi l'architecture ogivale, expression propre du génie chrétien, brille-t-elle par ce caractère de liberté qui met à l'aise l'imagination des artistes. L'homme, voilà son échelle de comparaison, tout doit lui être rapporté dans l'édifice ; mais ce point de départ établi, le style gothique ne rejette aucune inspiration nouvelle, il n'a peur de rien, il accepte tout ce qui vient se placer à propos sous ses arcatures, il emprunte à la nature ses

(1) *Omnia vestra sunt.* I, Cor., III, 22.
(2) Saint Jacques, I, 25.

Digitized by Google

formes animées, sa riche végétation, et un seul chapiteau gothique nous présentera à la fois plusieurs feuillages différents; on a pu faire, d'après nos vieilles cathédrales, une botanique monumentale assez variée.

Débarrassé des entraves que lui avait imposé l'art romano-byzantin dont il sortait et qu'il avait dû traverser, comme un fleuve traverse des gorges resserrées, avant que de s'étendre librement dans la plaine, ce style s'étend et s'épure, il s'assouplit, il se développe, il se dégage peu à peu, dans ses reproductions de nature animée, des types hiératiques que lui avait légués l'Orient et qui, tout en partant d'un bon principe, étaient une exagération et un abus de règles trop absolues. Il arrive à la vérité, au naturel; il emprunte au modèle vivant ses proportions et la grâce de ses mouvements; ses chutes de draperies sont nobles et simples. Il cesse d'avoir un parti pris de longueur démesurée dans les figures. Les XIIe et XIIIe siècles offrent dans plusieurs portails, entre autres ceux de Reims, des images d'une forme savante, et qu'eussent pu avouer les Giotto et les Fiesole, et en suivant le courant du vrai goût qui se perfectionne, nous irons naturellement du pieux et élégant Pérugin, au suave et désespérant génie qui occupe le faîte suprême de l'art, le divin Raphaël.

M. Armand-Calliat ne voulait pas copier servilement les modèles légués par le moyen âge, tels que les calices de Troyes, de Reims, et les ostensoirs des XIVe et XVe siècles; sans se permettre la licence, il ne réclamait dans ses œuvres d'orfévrerie qu'une sage liberté de composition, pour corriger certains défauts et éviter quelques écueils. Nous pensons qu'il était tout à fait dans son droit et qu'il ne demandait que ce qui est de l'essence même du style gothique; c'est par l'unité, la vérité, la proportion, la subordination des détails à l'ensemble, qu'une œuvre a ce caractère simple et grand, particulier au génie chrétien. Sans cela il faudrait blâmer la Papauté d'avoir osé sortir du style de Sainte-Sophie ou du dôme de Cologne, et encouragé Michel-Ange à lancer dans les airs son étonnante coupole du Vatican.

Digitized by Google

Ne soyons pas exclusifs ; faisons servir à la gloire du christianisme toutes les créations de l'humanité, en sachant y découvrir un reflet de cette vérité et de cette beauté pure dont il est venu soulever le voile ici-bas. Ne rejetons que deux choses : l'incohérence qui consiste à employer dans une même œuvre des styles différents ; c'est rapprocher des éléments qui se repoussent essentiellement et faire ainsi une alliance monstrueuse, parce qu'elle pêche contre la loi fondamentale du beau : l'unité. La nature est une et homogène dans toutes ses productions, même dans ses types les plus vulgaires.

Rejetons encore le pastiche, qui est une imitation froide, inintelligente des défauts bien plus que des qualités d'une époque. Reproduire tel siècle, ce n'est pas seulement répéter ses lignes, ses silhouettes et les types qu'il a consacrés, c'est faire revivre son sentiment et son âme. Or, ressusciter à une époque de science, de philosophisme, de froide réflexion comme la nôtre, cette naïveté spontanée, cette foi simple et touchante qui rendaient, dans leur temps, ces imparfaites représentations supportables, attendrissantes et même sublimes, prétendre à cela, c'est tenter une œuvre difficile, sinon impossible ; c'est vouloir se refaire homme du XIIIe siècle, se reconstituer naïf, simple et même enfant, après avoir, à l'âge de l'homme fait, respiré l'atmosphère d'un siècle éclairé sans doute, mais rationaliste, indifférent et sceptique.

Plus d'un talent supérieur pourrait succomber à la tâche. L'inspiration religieuse ne doit pas être emprisonnée dans un archaïsme infranchissable. Pour que l'artiste s'élève jusqu'à la noble mission du sculpteur, du verrier, du peintre ou de l'architecte, qu'il soit fidèle aux données du style qu'il a choisi et que sans parti pris, dans l'exécution, il procède avec la même simplicité que Giotto, dessinant avec un charbon sur le flanc d'un rocher les agneaux qu'il gardait dans les champs, Cellini empruntant les élégantes formes de la renaissance pour ciseler les vases sacrés que lui avaient commandés les papes Paul III et Clément VII, et Sanzio, ne demandant qu'à la nature et à son génie ses créations incomparables.

Digitized by Google

L'idée de chef-d'œuvre ne doit pas le préoccuper. Il y arrivera, s'il ne veut tout simplement que bien faire, comme, pour grandir dans la charité, il ne faut qu'aimer. Et sans autre ambition que celle du plus parfait, qu'il s'approche de son idéal sur les ailes de la simplicité et de l'amour. « Aimez, dirons-nous avec saint Augustin, aux âmes éprises du beau, comme à celles qui aspirent à la sainteté, aimez et faites ce que vous voudrez. »

C'est parce que M. Armand-Calliat a mis la main à l'œuvre d'après ces principes, que nous avons voulu lui prêter un appui, faible sans doute, mais sincère et convaincu. Et s'il a réussi à obtenir, sur le grand théâtre de l'exposition d'Outre-Manche, un succès complet, que le jury a consacré par la plus haute récompense, nous ne craignons pas de l'affirmer, c'est à cause de ces idées que nous résumons par ces mots : liberté dans la règle, progrès avec la tradition.

Ajoutons en terminant qu'un autre encouragement lui a été donné, et d'un prix d'autant plus flatteur qu'il semble ouvrir une nouvelle carrière à cette belle industrie de l'orfévrerie religieuse dans notre ville : Sa Majesté l'Empereur, s'affranchissant d'une coutume invariable jusque-là , a fait à M. Armand-Calliat la commande du magnifique ostensoir destiné à monseigneur de Saint-Jean-de-Maurienne, et proclamé par M. l'abbé Corblet, dans sa Revue de l'Art chrétien, un chef-d'œuvre digne de figurer à côté des plus beaux morceaux d'orfévrerie du moyen âge. S'il en est ainsi, la décentralisation n'est plus un vœu, c'est une réalité, qui assure à notre grande cité le premier rang pour les meubles d'église, et à ses orfévres le plus bel avenir.

Abbé DE SAINT-PULGENT.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE.

La guerre a éclaté instantanément, sans être prévue, et on ne sait quand et comment elle se terminera. On en cause avec inquiétude, les journaux y consacrent leurs colonnes, et les gens sensés gémissent de cette nouvelle complication. Cela est venu à propos d'une pierre gravée qu'un savant a trouvée et qu'un autre a déchiffrée ; de là des charges à fond de train dans lesquelles une vieille amitié est restée sur le carreau. Nous pensons ne rien risquer en donnant cette inscription d'après le *Salut Public* :

« *Here hygiene !*

« Diis manibus et memoriæ æternæ Juliæ Artemisiæ, natione Asiana, quæ vixit annos viginti et quatuor ; Titus Flavius Hermes conjugi pientissimæ, castissimæ et incomparabili ponendum curavit ob meritis suis et sub Asciâ dedicavit. »

« Maître, adieu !

« Aux dieux mânes et à l'éternelle mémoire de Julia Artemisia, née en Asie, qui a vécu vingt-quatre ans. Titus-Flavius Hermès à son épouse très-chère, très-chaste et incomparable, a fait élever ce tombeau en mémoire de ses vertus et l'a dédié sous l'Ascia. »

L'inscription est en ce moment au Palais-des-Arts. On en a envoyé une reproduction à M. Béliard, qui ajoutera un chapitre à son ouvrage *Sur les femmes vertueuses dans l'antiquité*. « Chose remarquable ! s'écrie le traducteur, que cette expression : *herus* un maître, en parlant d'un mari. Elle prouve chez les épouses d'autrefois une soumission digne d'être offerte en exemple ! » Nous pensons que cette réflexion, aussi juste que profonde, engagera notre Conservateur des musées archéologiques à donner à cette pierre une place d'honneur au milieu de toutes celles que possède le Palais-des-Arts.

— Les exigences de l'actualité ne nous permettent que de rappeler légèrement ces effrayants glaçons accumulés naguère entre l'Ile-Barbe et Neuville, magnifique mer de glace qui n'avait rien à envier à celle de Chamouny ; les concerts qui ont fait courir la ville, ces petites Delépierre, prodiges de dix ans, dont le talent comme violonistes confond les artistes les plus sérieux ; le bal brillant de l'Hôtel-de-Ville pour lequel on a inauguré les nouveaux salons des *Archives* et de la *Conservation* ; l'Exposition réellement belle où les Lyonnais ont fièrement remplacé les noms de nos artistes décédés par des noms grandis ou des noms nouveaux ; l'espace nous serre et le cri *en avant !* nous porte surtout à nous occuper de l'avenir. Le concert Luigini aura lieu le 13, le concert Robert, le 14, le concert Julie Billiet, le 16 ; et enfin le dimanche 22 mai prochain, nous aurons, avec une solennité inaccoutumée, un grand Concours Orphéonique duquel nous attendons merveille, grâce à l'entrain et à l'entente de son président

Digitized by Google

M. Emile Guimet. Les frais seront couverts au moyen d'une souscription qui réalisera tout ce qu'on doit espérer d'une ville comme la nôtre. L'Autorité supérieure seconde cet élan, les Sociétés musicales sont animées du zèle le plus vif, les soins les plus éclairés sont pris pour rendre cette fête splendide.

Le Comité organisateur a nommé son bureau composé d'un président de deux vice-présidents, deux secrétaires, un trésorier et un président honoraire.

Les demandes de renseignements devront être adressées : pour les Sociétés instrumentales, à M. Sylvan, cercle de la Fanfare lyonnaise, rue Sainte-Catherine, 5 ; pour les Sociétés chorales, à M. Muris, cercle de l'Union chorale, quai de Retz, 26.

On peut souscrire dans nos bureaux, rue Belle-Cordière, 14.

—La députation, composée de MM. Vincent, curé de Saint-Pierre de Vaise, Parrel, curé de Saint-Augustin de la Croix-Rousse, Marel, curé de Sainte-Barbe, à Saint-Etienne, de la Plagne, curé de Saint-François-Régis, même ville, et Ollagnier, curé de Saint-Pierre, de Montbrison, qui était chargée, par le clergé du diocèse, de soumettre à la justice et à la bonté du Saint-Père la question de notre liturgie, est revenue à Lyon avec des paroles plus favorables que certains ne l'eussent désiré.

—La *Chronique du Jour* a consacré à la *Revue du Lyonnais* un sonnet un peu long, mais qui se termine ainsi :

Sitôt qu'un monument s'effondre
Les rédacteurs y viennent pondre
D'archéologiques essais,

En racontant les origines
Qu'ils connaissent, d'ailleurs, assez,
Etant plus vieux que les ruines.

La petite *Chronique*, elle, continue à aller son petit bonhomme de chemin, faisant l'école buissonnière et butinant, çà et là, tout ce qui peut intéresser la foule de ses lecteurs. Rédigée par des hommes excessivement jeunes, elle se garde bien de s'occuper d'archéologie ; mais qu'un canard du Parc vienne à mourir de mort violente, la *Chronique* ouvre pieusement ses colonnes à ce fait inattendu. Elle nous apprend que le théâtre du camp de Sathonay est fréquenté plus spécialement par des militaires, et nous initie aux manœuvres de l'artillerie des Charpennes, qu'elle connait à fond. Parfois elle se hérisse, et va mordre les jambes du *Progrès*. Ces petites colères ont un grand succès dans le monde où elle est reçue. D'ailleurs, pas méchante, elle annonce avec un certain empressement la naissance du *Journal de Lyon*, jeune feuille qui n'attendra pas le printemps pour éclore. Si le *Journal de Lyon* est rédigé avec esprit, ce que nous espérons, il pourrait bien jouer quelque malin tour à sa petite sœur.

— Le *Progrès* a reparu, mais avec ses deux principaux rédacteurs de moins. Espérons que cette perte sera favorable à ses nouveaux intérêts.

A. V.

Aimé VINGTRINIER, directeur-gérant.

Digitized by Google

POÉSIE.

LE VŒU BRETON.

—Si vous l'aviez connu, ce bon frère Augustin !....
Au couvent de la Trappe il est mort hier matin.
Quelle sérénité ! quelle douce nature !
Le ciel resplendissait dans son âme si pure :
Triste était son sourire, et ses regards voilés
Semblaient toujours se perdre en des temps écoulés.
C'était un ange, un saint, un cœur évangélique
Et Dieu par de tels cœurs se révèle et s'explique.
Il est mort doucement, et l'espérance au front :
Voyez comme à pleurer tout le pays est prompt !
Voyez nos bons Bretons baiser sa robe blanche
Comme celle d'un saint, sur sa couche de planche.
Ah ! c'est qu'on l'aimait tant, ce bon frère portier !
Il avait dans son cœur l'amour du monde entier ;
Et quand il entr'ouvrait l'huis du vieux monastère,
Le pèlerin sentait un rayon de lumière
Jaillir de ce bon moine et glisser jusqu'à lui :
Il semblait qu'une étoile en son âme avait lui. —

C'est ainsi que parlait mon compagnon de route.
Et moi je lui disais : Parlez encor, j'écoute,
Parlez, j'aime les saints. Et déjà le soleil
Illuminait au loin les plages de *Karneil*,
L'air était embaumé des parfums d'Armorique,
De ces parfums marins qu'apporte l'Atlantique.
L'alouette chantait dans les sillons voisins,
Et l'on voyait partout déboucher par essaims,
Coiffés de grands chapeaux, vêtus de larges braies,
Des paysans pensifs rasant le bord des haies.
Les femmes sanglotaient, et chacune épelait
Des *ave Maria* sur son vieux chapelet.

Puis, après quelque temps de triste rêverie,
Mon compagnon reprend : Laissez-moi, je vous prie,

Digitized by Google

Vous conter une histoire ; elle vous touchera. —
Voici dix ans bientôt : un immense *hourra*,
Une grande clameur de vengeance et de guerre,
Tonnait sur le vieux sol de France et d'Angleterre.
Des milliers de soldats jusqu'à Sébastopol
Couraient de l'aigle russe humilier le vol.
Mériadek était de cette grande armée :
Il laissait, en partant, sa mère bien-aimée,
Vieille et seule au hameau que nous voyons d'ici.
Il partit en pleurant, le cœur gros de souci :
Il regrettait sa mère et sa chère Bretagne ;
Sa mère ! sainte idole, et sa seule compagne ;
Sa Bretagne ! pays qu'on regrette en tous lieux.
Mais il avait en lui la vertu des aïeux,
Cette ténacité du Celte inébranlable
Qui fait d'un laboureur un soldat formidable.
Il remplit son devoir avec simplicité ;
Sachant bien qu'il n'était qu'une simple unité,
Qu'un chiffre concourant à des choses immenses,
Et voilà tout. — Mais rien des vastes espérances
Dont l'ivresse fermente aux cœurs audacieux ;
Point d'épaulettes d'or à l'horizon joyeux,
Point de lauriers, de croix brillant sur la poitrine,
Hochets par qui la mort de rayons s'illumine !
Mais la faim, mais la soif, mais le froid sans merci ;
Mais le corps mutilé sur le rocher durci ;
Mais le râle suprême exhalé sans prière ;
Tel était son destin : tel était son salaire ! —
C'est pourtant à ce prix, et sans illusion
Que meurent maints soldats de chaque nation,
Heureux que de leur sang l'ignoré sacrifice
Des gloires du pays cimente l'édifice.

Or, par une des nuits de ce siége géant,
Mériadek était dans un repli béant
De l'immense tranchée. — Une ombre colossale
Enveloppait l'horreur de ce sombre dédale,
Ombre que déchiraient les spirales de feux
De l'obus dessinant son vol capricieux,

Digitized by Google

De la bombe écrivant sa vaste parabole.
Partout le fer qui siffle, éventre, tue, immole ;
Et la neige fouettant les visages glacés,
Et les pieds grelottants dans la boue enfoncés,
Et les stridents échos du canon moscovite
De qui l'âme de bronze en rugissant palpite ! —

L'escouade à laquelle appartient le Breton
Sous des feux convergents formait un peloton.
Ces rudes fantassins à la figure grave,
Sentaient comme un frisson courir dans leur cœur brave
Au sein de ce chaos où s'éteignait parfois,
Dans les horreurs des nuits, jusqu'à l'esprit gaulois ;
Chacun était songeur et gardait le silence.
Soudain, Mériadek sent son cœur qui s'élance,
Dans un rêve d'amour, jusqu'au pays natal.
Il revoit son hameau, son toit patriarcal,
Le champ, le pré, le bois, le pâquis dans la lande ;
Il voit surtout sa mère en pleurs, qui le demande,
Qui souffre loin de lui, qui consume à pleurer
Le peu de jours que Dieu daigne lui mesurer. —
A cet amer tableau, ses yeux fondent en larmes.
Il maudit en son cœur la guerre et ses alarmes,
Il songe à la douleur qui suivrait son trépas :
Ma mère, « se dit-il, » ne me survivrait pas !....
Et recueillant alors les forces de son âme,
Il jette vers le ciel un regard plein de flamme,
Et sa bouche murmure un serment solennel. —
« Oh ! Dieu que j'aime ! oh ! père, écoute mon appel :
« Peu m'importe la mort, ou présente, ou tardive ;
« Mais tu sais que ma mère a besoin que je vive.
« Sauve-moi du péril qui gronde autour de moi,
« Fais-moi revoir ma mère ; et reçois-en ma foi,
« Dès que j'aurai fermé ses yeux que je vénère,
« A toi je me consacre au fond du monastère,
« Et de nos moines blancs revêtant les habits,
« Je me fais serviteur parmi les plus petits ! »

A peine avait-il dit qu'une avalanche humaine
Autour de lui partout se rue et se déchaîne.

Digitized by Google

Les bataillons du Czar, par un chemin couvert
Au cœur de la tranchée ont un accès ouvert.
Ils espéraient trouver nos soldats sans défense;
Mais la riposte est prompte à l'égal de l'offense;
Une affreuse mêlée avec d'horribles cris
S'engage, et l'on entend l'effrayant cliquetis
Que font en se croisant les blanches baïonnettes,
Distinct parmi la foudre et l'éclat des trompettes.
Flottant est le combat, désespéré l'effort.
La *furia* française en fixe enfin le sort,
Et des Russes vaincus la masse ramenée
Fuit, laissant de ses morts une longue traînée. —
Mais, hélas! la victoire a coûté bien du sang.
Mériadek lui-même est relevé gisant
Parmi les mutilés que fit cette hécatombe:
Un reste de soupir le sauve de la tombe. —

. . . . . .

Un an s'était passé, — le grand drame est fini.
Quel est ce voyageur au teint hâve et bruni
Qui d'un allègre pas traverse la clairière?
Une large balafre orne sa mine fière;
Sur ses habits troués, sur ses traits amaigris,
De trois ans de combats les fastes sont écrits.
Il porte sur son cœur deux médailles flétries,
Humble et noble blason, sublimes armoiries
Qui marquent un pasteur au livre d'or des preux.
Sa main tient un bâton fait de houx épineux,
Et l'étui de fer blanc sur sa hanche résonne.
C'est bien Mériadek! — Un beau soleil d'automne
Sur sa capote grise épanche ses rayons;
Un air salubre et pur dilate ses poumons.
Il pleure, chante et rit: sa bouche filiale
Aspire la senteur de la terre natale,
Parfum mystérieux dont s'enivre le cœur.
Il a franchi les bois; déjà même, oh! bonheur!
Il voit du vieux clocher la flèche étincelante:
L'émotion le gagne, et sa marche est plus lente;
Il défaille, il s'asseoit sur le bord du fossé.

Digitized by Google

Mais un groupe aussitôt près de lui s'est pressé ;
Des enfants du hameau la troupe demi-nue
L'acclame, et par des cris accueille sa venue.
Aussitôt vingt amis l'enlacent dans leurs bras ;
Le bon recteur lui-même, accouru sur leurs pas,
Veut, ravi de plaisir, par la main le conduire :
Sa marche est triomphale, et c'est un vrai délire.
La maison de sa mère est au bout du hameau ;
On l'approche déjà : lors, tendant son chapeau,
Les deux bras en avant, le recteur, à voix basse,
Dit à la foule émue : « Arrêtez là, de grâce !
« L'ivresse du bonheur peut tuer un vieillard,
« Vous le savez, enfants ; laissez-moi faire part
« Seul, à Marthe, du bien que Dieu lui restitue. »
A la voix du pasteur cette foule s'est tue,
Et seul, il va, tenant le bon Mériadek,
Vers l'enclos de charmille et de noisetier sec,
Qui ceint d'un rideau brun la rustique chaumière.
Marthe est là, sur le seuil, assise au banc de pierre,
Les yeux sur son rouet, sa quenouille à la main.
Parfois un gros soupir soulève son vieux sein ;
Un nuage pensif erre sur son front blême.
Mériadek saisi d'un tremblement suprême,
Les yeux noyés de pleurs, caché par un rameau,
Contemple hors de lui l'ineffable tableau.
« Restez, » — dit le recteur, « jusqu'à ce que j'appelle. »
Et soudain, paraissant vers l'ouaille fidèle :
Bonjour, Marthe ! — Bonjour, oh ! Monsieur le recteur !
—Vous avez toujours eu foi dans notre Seigneur,
Il vous exaucera, Marthe ! — « Oh ! je désespère,
« Mon fils est mort ; il dort sous la lointaine terre ;
« Je ne le verrai plus. Et pourtant, cette nuit,
« J'ai rêvé qu'il était là, près de moi, sans bruit,
« Et qu'il disait tout bas : Bénissez-moi, ma mère !
« En couvrant de baisers ma main septuagénaire.
« Ah ! grand Dieu ! je le sens,... c'est lui-même, oh ! merci ! » —
En effet, c'était lui, qui, perdant tout souci
De prudence et de calme, à deux genoux près d'elle,
Embrassait éperdu cette main maternelle.

Digitized by Google

Puis il lui prend la tête et l'étreint mille fois.
Elle, le regard fixe, haletante et sans voix,
Le dévore des yeux : d'une divine extase
Son visage ébloui s'illumine et s'embrase ;
Avide, elle l'étreint sur son sein palpitant;
Elle prie en silence : On dirait qu'on l'entend
Du vieillard Siméon murmurer le cantique.
Puis, tout à coup, son front d'une pâleur tragique
S'empreint, et ses genoux sous elle ont vacillé;
Ses bras se sont raidis, son regard s'est voilé.
Elle tombe, en disant de sa bouche mourante,
« Merci ! j'ai vu mon fils ! Dieu prenne sa servante ! »

. . . . . .

« Ah ! malheureux enfant ! s'écria le curé ;
Elle vous doit sa mort ! » — Mais lui, transfiguré,
Et comme enseveli dans un mystique rêve,
Met un doigt sur sa bouche, et dit : Chut ! elle achève
Sa prière là haut. Je la vois près de Dieu.
C'est là qu'elle m'attend ; j'y volerai sous peu. —
Et puis fermant les yeux de cette bonne mère,
Il murmura tout bas dans son cœur : Dieu le Père
A reçu mon serment, demain je l'accomplis,
Et saurai lui payer la dette que je fis. —

Mon compagnon se tut. Sur l'aile de la brise
Arrivaient jusqu'à nous de graves chants d'église ;
Les cloches balançaient leur glas funèbre et doux,
Et soudain le couvent apparut devant nous.
La foule s'y pressait à l'entour d'une bière ;
Chaque lèvre exhalait une ardente prière.
Nous approchons aussi ; nous contemplons tremblants,
Dans le cercueil, un moine avec ses habits blancs.
Le signe des élus marque son front d'ascète ;
La mort semble sourire en lui comme une fête.
Mon ami, tout ému, dit me serrant la main :
Voyez Mériadek ! c'est le frère Augustin. —

Maurice Simonnet.

Digitized by Google

ÉLOGE DE RAVEZ

PRONONCÉ

PAR M. PAUL SAUZET

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE LYON

Dans la séance publique du 22 décembre 1863.

L'anniversaire que nous célébrons aujourd'hui fut (1), pendant des siècles, la fête de l'éloquence à Lyon. Gardienne de toutes les généreuses traditions, l'Académie a consacré cet antique usage par ses plus solennelles séances. Il y a deux ans, un de nos plus brillants confrères (2) nous racontait l'histoire intéressante de ces triomphes oratoires de nos pères, et sa parole même nous en montrait le retour. Il peignit en traits aussi animés que fidèles une figure lyonnaise, qui commença par l'éclat et finit dans l'obscurité. Chacun se souvient de cette dramatique monographie qui vengea Bergasse de l'oubli. L'orateur fit mieux que réhabiliter une renommée ; il ressuscita une mémoire. Je ne sache pas de plus noble tâche pour les compagnies savantes que de remettre en lumière les illustrations que le temps a laissé pâlir, de ranimer le souvenir

(1) On sait que c'était à Lyon un usage immémorial que, le jour de la Saint-Thomas, un avocat, choisi par le Consulat, portât la parole à l'installation solennelle des échevins. Tous les honneurs de la journée étaient pour le jeune orateur ; on lui déférait la première place au banquet comme au théâtre, il donnait le mot d'ordre à la garnison, etc.

(2) M. Léopold de Gaillard, biographie de Bergasse, mém. de l'Académie, t. 10.

Digitized by Google

des intelligences qui ont honoré l'humanité, et de donner, en quelque sorte, une nouvelle vie à la plus belle œuvre du Créateur. Les Académies sont le foyer qui ne s'éteint jamais et qui garde religieusement le dépôt de nos gloires, pour les faire rayonner à leur heure et leur assurer une place immortelle dans le sanctuaire de la cité, dans le temple de la patrie.

Ces glorifications posthumes sont d'ailleurs conformes à l'esprit du temps. Ce siècle, si fertile en contradictions, se montre surtout inconséquent pour ce qui touche le passé. On dédaigne ses institutions, on restaure ses monuments; on est oublieux de ses principes, curieux de ses renommées. Jamais les grandes vies ne furent étudiées avec plus de scrupule, célébrées avec plus de respect. On dirait qu'à mesure que la mobilité des temps et la fragilité des opinions affaissent plus tristement les caractères devant le prestige de la fortune et le culte du succès, les âmes sentent plus profondément le besoin de chercher dans les types vigoureux du passé la constance qui nous échappe et la durée qui nous fuit.

Ces natures fortes et sereines nous enseignent par leurs luttes courageuses, et nous attachent par leurs pacifiques triomphes. On ressent dans la contemplation de leur histoire je ne sais quelle satisfaction douce et grave tout ensemble, qui nous rend plus vigilants sur nous-mêmes, plus fiers de la vertu de nos devanciers, plus jaloux du suffrage de nos descendants.

Emu de cette pensée, fidèle à un noble exemple, je viens, à mon tour, payer un tribut à une de nos plus hautes illustrations. Celle-là n'avait rien perdu par le temps, mais elle avait grandi loin de nous et les événements l'avaient appelée à briller sur un autre théâtre. On a fait rejaillir tout l'éclat de Ravez sur la cité qui honora sa carrière et possède sa tombe. Je viens en revendiquer une part pour celle qui

Digitized by Google

éleva sa jeunesse et le vit préluder à sa gloire. La patrie qui reçut les premiers battements de notre cœur ne saurait rester étrangère aux destinées de notre vie. On redit son nom avec orgueil, on se souvient avec amour de ses premiers applaudissements. Ses leçons furent notre première dot, et nos grandeurs comptent dans son patrimoine. Le berceau, c'est la patrie devant l'histoire.

Aussi, de nos jours, les statues de nos morts illustres s'élèvent-elles de toutes parts au sein de leurs villes natales. Vous possédez celle de Suchet, et le patriotisme éclairé de l'administration dirigée par un (1) de nos honorables associés, nous est un sûr garant que nous n'attendrons pas longtemps celle d'Ampère.

Mais que sert de comparer les droits de deux villes accoutumées à s'enrichir l'une l'autre par l'échange de leurs supériorités religieuses et politiques (2), et assez fécondes, toutes deux, pour n'avoir à s'envier aucune renommée ?

Laissons là ces stériles parallèles.... Une telle vie est assez pleine pour suffire à l'illustration de deux cités.

Bordeaux a déjà payé son tribut d'honneur et de reconnaissance, Toulouse même a voulu donner à Ravez un solennel souvenir : Lyon ne peut faillir à de tels exemples.

Déjà notre Conseil municipal a décoré du nom de Ravez une de ces rues nouvelles, qu'une transformation bienfaisante a ouvertes à l'air et à la lumière. Mais il appartient sur-

(1) M. le sénateur Vaïsse, administrateur du Rhône, membre associé de l'Académie.

(2) La magistrature peut citer, pour ces derniers temps, MM. de la Seiglière et Devienne. Aujourd'hui encore, Lyon s'honore de donner à Bordeaux son premier pasteur, le vénérable cardinal Donnet, et Bordeaux a envoyé au diocèse de Belley, jadis uni au nôtre, Mgr de Langalerie, l'un des types les plus suaves de la dignité épiscopale.

Digitized by Google

tout à l'Académie, patronne naturelle de toutes les célébrités lyonnaises, de donner à cette grande mémoire la place qui lui appartient dans les annales de la cité. Le temps même aura imprimé une nouvelle autorité à vos paroles. Le moment des funérailles est souvent celui des complaisances oratoires ; ce jour-là les inimitiés sommeillent, les services revivent, les faiblesses restent dans l'ombre ; la flatterie envers les morts prend les proportions d'une générosité délicate et presque d'un pieux devoir ; la vérité se tait, et l'histoire attend.

Mais de nos jours les enthousiasmes personnels s'éteignent vite, et après quinze années dont les vicissitudes égalent celles d'un siècle, la voix de la louange ne peut plus passer pour le vain écho d'une adulation posthume.

De son côté, l'esprit de parti saura respecter une tombe si glorieusement fermée. Il poursuit longtemps encore la mémoire des gouvernements qui laissent après eux tant d'intérêts et de passions ; mais le spectacle de nos variations politiques a appris aux opinions les plus diverses à honorer partout la grandeur des caractères. La justice arrive plus vite pour les hommes que pour les dynasties.

Le jour est donc venu, et puisque votre inépuisable bienveillance m'a appelé encore une fois aux honneurs de cette présidence littéraire, il m'a paru que je ne pouvais, pour répondre à votre confiance, choisir un sujet plus digne de vous. Permettez-moi d'ajouter que j'acquitte, en même temps, une dette personnelle envers une autre présidence que Ravez exerça, pendant neuf années, par le choix de la Couronne et le suffrage des députés du pays.

Singulier rapprochement des temps et des destinées !..

La dernière fois que j'ai pris la parole dans cette enceinte, il m'a été donné de prononcer l'éloge d'un vertueux ministre, qui garda quelques mois les Sceaux de France, remis sous un autre règne à mes trop faibles mains. Et aujourd'hui,

Digitized by Google

je viens offrir un hommage à un éloquent compatriote qui honora longtemps ce fauteuil parlementaire dont l'indulgence de mes collègues a bien voulu, plus tard, me déférer l'héritage. Ainsi, j'ai succédé à deux lyonnais illustres sans jamais avoir prétendu à l'honneur de les égaler; et il me semble que le droit de les louer tous deux est le meilleur moyen que m'ait laissé la Providence d'oublier la distance et de m'élever jusqu'à eux.

Peu de carrières sont plus dignes d'être retracées que celle de Ravez : on n'en saurait trouver de plus pleine, de plus variée, de plus haute.

Le barreau, la politique, la magistrature, il a tout parcouru, et il s'est assis sur tous les sommets.

Il a traversé les persécutions et les grandeurs; il les a portées dignement.

Il a vu les prisons comme le palais des rois, et son âme n'a connu ni la faiblesse ni l'enivrement. Il a toujours grandi sans se démentir jamais.

Et cette grandeur ne s'est pas arrêtée à la tombe : sa mémoire n'aura pas plus de déclin que sa vie.

Ravez (Auguste-Simon-Hubert-Marie) naquit à Lyon en 1770, au sein d'une famille honorable, mais modeste : Un tel homme n'avait pas besoin d'aïeux, c'était lui qui allait devenir un ancêtre.

Au reste, cette médiocrité de position ne l'empêcha pas de puiser à l'école du foyer domestique cette distinction de manières qui ne s'apprend guère plus tard, cette élévation de sentiments et de principes qui ne se perd jamais. Il appartenait à cette industrieuse bourgeoisie, fidèle aux mœurs chrétiennes, aux vertus de famille, aux loyales traditions qui caractérisaient une ville où le travail persévérant arrivait

Digitized by Google

lentement à la fortune, mais sûrement à la considération publique.

Ravez perdit son père de bonne heure : sa mère n'épargna aucun sacrifice pour féconder les heureuses dispositions de son fils. Elle voulut pour lui les meilleures écoles et les meilleurs maîtres ; elle le confia à la savante Congrégation de l'Oratoire. Mon père qui avait suivi les mêmes études, m'a souvent entretenu avec émotion des succès précoces de son ancien condisciple. J'ai le droit de dire qu'il était digne de l'apprécier.

Ravez montra dès sa plus tendre jeunesse cette heureuse alliance de l'imagination, du jugement et de la mémoire qu caractérise la plénitude du génie.

La nature, en lui prodiguant toutes ces facultés morales, ne l'avait pas moins richement doté de ces qualités extérieures dans lesquelles l'Antiquité, toujours idolâtre de la forme, se plaisait à admirer le plus séduisant prestige de l'orateur.

Une voix harmonieuse et puissante, qui suffisait sans fatigue aux plus vastes enceintes, un port majestueux, un geste tour à tour ardent et grave, un regard vif et profond, des traits nobles et doux, — tels étaient les dons privilégiés du jeune lyonnais, destiné à présider un jour les grandes assemblées de son pays.

De telles qualités l'appelaient à la profession d'avocat ; ses succès furent rapides. A vingt ans on l'entourait au barreau, on le recherchait dans le monde, on le chérissait dans la cité. Tout semblait lui promettre dans sa ville natale un long et brillant avenir.

Mais les évènements en disposèrent autrement.

La révolution qui devait transformer la France et bouleverser l'Europe, allait exercer une décisive influence sur la vie entière de Ravez.

Digitized by Google

Il n'avait pas vingt ans quand s'ouvrit l'année 1789. Au milieu de cette atmosphère bouillonnante d'aspirations généreuses et de téméraires entraînements, il partagea tous les élans de son âge ; il n'en subit pas les illusions. Tandis que tant d'esprits fermes s'abandonnaient au torrent qui entraînait tout, Ravez pressentait déjà ses débordements funestes, et courait à la digue pour venir en aide à la société menacée.

Il se montrait ainsi le digne enfant de cette cité qui ne sépara jamais la religion de la science, et l'ordre de la liberté; qui se montra si ardente à inaugurer 1789, et si héroïque en luttant contre 1793.

La liberté de conscience fut la première attaquée, et avec elle on confisqua bientôt toutes les autres. On voulut réglementer la religion par des lois; mais dès que la main de l'homme touche à ce dépôt sacré, elle ne tarde pas à s'en prendre au culte même de Dieu. Le signal des persécutions fut donné: les réformes avaient disparu, les violences commençaient. On entrait dans ce terrible passage qu'on appelle l'état révolutionnaire, qui déshérite les nations de leur histoire et brise les autels comme les images des ancêtres, jusqu'au jour où une heureuse alliance du présent et du passé apaise les passions, marque le progrès régulier des siècles et garantit la sécurité de l'avenir.

Ravez avait combattu les abus des puissants ; mais quand les puissants devinrent les opprimés, il se rangea, sans hésiter, du côté des victimes.

En 1791, il défendit les prêtres insermentés, dont la révolution voulait contraindre la croyance au nom de la liberté.

Sept d'entre eux, coupables seulement d'avoir exercé le culte de leurs pères, furent enfermés à Pierre-Scize et condamnés par les premiers Juges. Ravez défendit leur appel devant le tribunal du district, avec un courage que rien ne put ébranler. Il faut dire, à l'honneur de notre ville, que le

Digitized by Google

défenseur trouva un appui dans le représentant même du ministère public.

Ces graves fonctions étaient alors remplies par Pierre-Thomas Rambaud, qui depuis monta avec tant d'honneur à toutes les magistratures de son pays, où il fut successivement procureur-général près la Cour d'appel et maire de la cité. Dans un réquisitoire dont mon honorable confrère et ami, M. le président Durieu, retraçait naguère, ici même, avec son talent accoutumé le précieux souvenir (1), l'indépendante fermeté du magistrat n'hésita pas à conclure à l'acquittement des accusés. Le Tribunal s'éleva à la hauteur de ces deux paroles ordinairement rivales, et cette fois saintement unies pour la protection des faibles, parmi lesquels il fallait compter alors la religion et la justice; les accusés furent mis en liberté.

Ce succès ne découragea pas les anarchistes; seulement ils changèrent leur point d'attaque.

Cette belle garde nationale qui s'était armée avec un élan si rapide pour la protection du territoire et des lois de la patrie, n'avait pas tardé à devenir suspecte aux clubs qui voulaient substituer le despotisme de la force au règne de la liberté. En avril 1792, ils dénoncèrent deux de ses officiers, MM. Dareste et Daudé, comme coupables d'avoir insulté un employé de la police municipale, alors servilement dévouée à leur sinistre influence. Le délit était imaginaire, mais il se trouva un tribunal pour condamner.....

Les deux officiers appelèrent de cette pusillanime sentence. Ce fut encore Ravez qui fut chargé de la défense devant le tribunal supérieur. Il osa s'inscrire en faux contre le procès-verbal des agents subalternes, mais leurs affidés envahi-

(1) Eloge de M. le Baron Rambaud, ancien président de l'Académie de Lyon, mém. de l'Académie, année 1858.

Digitized by Google

rent l'auditoire pour dominer les magistrats d'appel comme ils avaient intimidé les premiers juges. Le jeune avocat personnellement menacé courut risque de la vie ; toutefois, malgré les clameurs de la multitude, il sut faire triompher encore sa calme et énergique parole. Le tribunal admit l'inscription de faux contre le procès-verbal.

Alors l'irritation des clubs ne connut plus de mesure. Ils dominaient les conseils de la commune où régnait toujours l'influence de Chalier ; les magistrats furent dénoncés sur leurs siéges, et le défenseur jeté en prison. Tous se virent en même temps accusés d'avoir conspiré contre le peuple ; on demanda qu'ils fussent tous ensemble traduits devant la Haute Cour nationale ; l'Assemblée législative fut saisie.

Pendant ce temps, Ravez restait enfermé dans la prison que les hommes de bien devaient bientôt peupler seuls, et où les premiers accusés politiques se trouvaient alors confondus avec tous les malfaiteurs.

Ravez ne se sentit pas humilié de ce mélange : *Loyauté n'a honte !* et tel est l'ascendant de la vertu, que sa présence imposait à ses étranges compagnons, qui éprouvaient d'ailleurs pour le courage désintéressé du défenseur un involontaire respect.

La tradition nous a conservé le souvenir d'un singulier exemple du pouvoir de l'éloquence sur les plus perverses natures.

Un de ces malfaiteurs avait, dans la prison même, dérobé une montre à l'un des nombreux visiteurs de Ravez ; on n'avait pu découvrir le coupable. Le jeune avocat réunit autour de lui tous les détenus, et les rappela d'une manière si ferme et si touchante à ces sentiments de reconnaissance et d'honnêteté qui traversent quelquefois les cœurs les plus endurcis, que, le soir, on retrouva la montre à la place secrète que Ravez avait indiquée pour la restitution.

Digitized by Google

Ainsi, sous la puissante action de cette jeune parole, les prisons elles-mêmes semblaient se purifier ; la Terreur allait bientôt en faire des sanctuaires.

Cependant, le parti modéré luttait encore, et parfois à l'Assemblée législative il obtenait d'éphémères succès. Ce fut dans une de ces rares et courtes haltes de l'entraînement révolutionnaire que la Commission chargée d'instruire sur la dénonciation portée contre Ravez et le tribunal lyonnais fit son rapport à l'Assemblée. Elle trouva des accents pour défendre la liberté des avocats et l'indépendance des juges. Elle démontra aisément qu'il ne s'agissait ni de conspiration, ni de Haute Cour nationale, et, après une discussion animée, l'Assemblée passa à l'ordre du jour sur la pétition, le 22 juillet 1792.

Il était temps, car on arrivait à la veille du 10 août, et qu'eût-on pu faire le lendemain?.....

Ravez fut mis en liberté par suite du décret de l'Assemblée législative; toutefois, la Commune voulut lui imposer un cautionnement qu'elle n'avait pas le droit d'exiger: M. Dareste, son client, lui servit de caution.

Mais bientôt la chute du trône et les massacres du 2 septembre eurent à Lyon leur sanglant contre-coup ; on sait les attentats de Pierre-Scize et de la prison de Roanne; je jette un voile sur ces pages funèbres.....

Ravez se trouvait exposé des premiers au ressentiment des vainqueurs, car il leur avait deux fois enlevé leurs victimes, et le dernier effort des modérés de l'Assemblée l'avait lui-même arraché à leur vengeance. La famille de Ravez le conjura de se soustraire à leurs poursuites ; elle le détermina à abandonner le barreau pour le commerce, et bientôt après à quitter la cité.

Digitized by Google

Il résista longtemps : mais quand il se vit chaque jour forcé de se cacher dans son propre pays, il dut se résigner et partir au mois de décembre 1792. Il ne voulait point émigrer à l'étranger. Sa famille lui avait laissé le choix du refuge entre Paris et Bordeaux : à Paris, il eût pu se perdre dans la foule, mais il pouvait se montrer à Bordeaux où la Gironde luttait contre la Montagne. Il préféra Bordeaux.

Il y arriva la veille de Noël, 24 décembre 1792. Il a raconté lui-même, en termes saisissants, les émotions de cette première journée de l'exil dans une ville où il se trouvait seul, sans aucun lien de famille ou d'amitié, et qui mérita bientôt de devenir sa seconde patrie.

Ravez ignorait encore s'il devait y rester, car il n'avait d'autre appui qu'une lettre de recommandation pour une maison de Bordeaux ; il n'était chargé auprès d'elle que d'une mission commerciale, mais il était écrit que cette vie devait illustrer le barreau.

Un jour, le négociant près duquel il était accrédité lui parle d'un grave procès dans lequel il était engagé : Ravez s'explique sur l'affaire avec tant de lucidité, que le négociant l'oblige à l'accompagner chez son procureur. Celui-ci est frappé à son tour du langage de Ravez, et le prie de rédiger l'acte qu'il conseillait. Ravez s'en défend, en répétant qu'il s'occupe de commerce et ne peut intervenir dans une question judiciaire. On insiste, il se rend ; le procureur trouve la rédaction parfaite ; sa vieille expérience a deviné l'avocat Résolu à se servir de son talent, il retient Ravez et le presse de plaider pour lui à la barre où d'ailleurs le titre d'avocat avait cessé d'être exigé.

Ravez se vit reconnu, il accepta. Le procureur lui envoya d'abord deux causes d'essai ; elles étaient si ingrates et si minimes que Ravez les regarda comme un défi; mais il sut si bien les agrandir qu'on n'hésita pas à lui en confier une

Digitized by Google

troisième vraiment digne de lui ; c'était une question d'état. Ravez la plaida d'abondance, avec un tel éclat que le Président ne douta pas que son improvisation ne fît trop d'honneur à sa mémoire. Pour le mettre à l'épreuve, il ordonna la réplique immédiate ; mais la réplique parut plus éloquente encore que la plaidoirie. La victoire fut complète. Ravez gagna la cause de son client et la sienne ; l'auditoire lui fit une ovation unanime. L'avocat s'était révélé, le barreau avait reconquis Ravez et il garda sa conquête. Ravez a vécu et il est mort avocat.

Un incident non moins fortuit vint le jeter dans la politique qui devait partager, avec le barreau, toutes les grandeurs de sa vie. Le hasard le plaça un jour au théâtre, à côté d'un honorable représentant du parti modéré, qui périt depuis dans ces temps néfastes (1). Il n'avait jamais vu Ravez ; mais à son isolement comme à son costume, il reconnut en lui un étranger ; il jugea bien vite de ses opinions par son langage, et lui proposa de s'affilier à l'association politique de la Jeunesse bordelaise. C'était faire à son patriotisme un de ces appels qu'il entendit toujours. Ravez s'empressa d'accompagner son guide à Belleville où la Société se réunissait.

Cette association défendait avec énergie l'ordre et la liberté contre les violences des clubs démagogiques, répondant aux provocations par des coups d'épée, et aux dénonciations par de hardis manifestes.

Ravez y avait à peine pris la parole, et déjà il avait fixé tous les regards : mais laissons-le parler lui-même (2) :

(1) M. Cornut, avocat, qui a laissé à Bordeaux une mémoire universellement honorée.

(2) Voir dans la *Guienne* du 24 mai 1856 une lettre de M. de Saint-Marc qui rapporte textuellement un entretien personnel avec M. Ravez.

Digitized by Google

« Le temps, dit-il, marchait vite à cette époque, et la « police devenait de plus en plus ombrageuse et tracassière.

« Dans une réunion fort nombreuse et qui se tint à quel- « ques jours de ma présentation, il s'agissait d'élire un « président.

« Il y avait de l'animation dans la salle et une évidente « hésitation dans les groupes qui la formaient.

« J'étais fort tranquille à mon banc, mais il me semblait « que mon nom sortait du bruit et frappait mon oreille.

« On se désignait ma personne et les yeux se dirigeaient « curieusement vers moi ; la plupart, en effet, ne me con- « naissaient guère. Je ne savais que penser de cette scène « qui me semblait étrange, lorsqu'une députation se déta- « cha et vint, par l'organe de Cornut, me proposer la pré- « sidence.

« J'en fus surpris et le lui témoignai ; mais les instances « devinrent si pressantes et à la fois si unanimes que je « me rendis en leur disant :

« Que je ne pouvais comprendre de quel secours et de « quel poids je pouvais être, moi étranger, et si récemment « arrivé à Bordeaux ; que je n'y connaissais à peu près per- « sonne, que le dernier d'entre eux leur serait plus utile ; « que cependant, je voyais bien que la Société, composée « comme elle l'était, chacun de ses membres qui vivait « dans sa famille pouvait craindre d'être influencé par la « tendresse maternelle ou par la prudence des parents, et « qu'avec moi du moins ils n'en couraient pas les risques, « et j'ajoutai : au surplus, il y a du danger, j'accepte. »

Tel était Ravez quand Lyon le donna à Bordeaux.

A peine élu, le nouveau président courut au-devant des responsabilités les plus périlleuses : un jour on le voit prendre l'initiative d'un appel aux vingt-huit sections de la ville ; un autre jour il marche à la tête de la jeunesse, pénètre au sein

Digitized by Google

d'une section révolutionnaire et se fait rendre deux de ses camarades qu'elle avait audacieusement retenus prisonniers.

La section, irritée de ce courage, demanda au Conseil général de la commune la dissolution de la Société de la Jeunesse bordelaise. Le maire se rendit à Belleville et invita les jeunes gens à se retirer volontairement, pour éviter un déchirement à la cité et un danger à leurs familles. Ravez répondit sur le champ, avec une chaleur et une élévation dignes de la gravité des circonstances, qu'au lieu d'engager ses compagnons à se séparer, l'Administration devait, plus que jamais, les exhorter à rester unis contre les artisans de troubles. Les paroles de Ravez touchèrent à tel point le maire, que ce magistrat n'insista plus. Il était venu pour dissoudre la Société et il se retira après avoir félicité ces généreux champions de l'ordre (1). Ce fut un beau jour pour la puissance de la parole et de la vérité.

Mais le flot montait toujours. Les clubs commandèrent, cette fois impérieusement, la dissolution de la Jeunesse bordelaise. La dissolution était illégale : le Conseil général de la commune obéit.

Triste destinée des temps d'anarchie, où il est donné à l'écume de la société de refluer jusqu'à son sommet ! Les Clubs dominaient les Communes comme les Communes dominaient la Convention : et la France, comme les Communes et la Convention, ne connaissait d'autres maîtres que les ambitieux qui exploitent les passions du peuple et veulent déshonorer son nom.

L'arrêté de dissolution fut affiché dans Bordeaux et signifié à la Société.

Voici comment le Président répondit en son nom. Ravez

(1) Ce récit est emprunté à l'intéressant ouvrage intitulé le *Barreau de Bordeaux*, par M. Chauvot, où on peut puiser de curieux détails sur les annales de Bordeaux, notamment à l'époque de la Révolution.

Digitized by Google

se peint tout entier dans cette lettre, qui restera comme un titre d'honneur pour sa famille et comme un précieux document pour l'histoire de ces temps orageux : nous en donnons quelques extraits :

« Quelle est donc la loi, magistrats, qui vous autorise à « requérir notre dissolution ? Quelle est du moins la loi que « nous avons violée, et dont la violation puisse servir de « base à la réquisition que vous nous adressez ?....

« Vous invoquez, magistrats, le salut du peuple comme « loi suprême ?...

« Ce grand principe n'est gravé nulle part en caractères « plus ineffaçables que dans les cœurs ardents et sensibles « de la jeunesse bordelaise.

« Mais ne craignez-vous pas vous-mêmes que les fau- « teurs des désordres et de l'anarchie ne profanent bientôt « cette sublime vérité en la faisant servir à leurs funestes « projets ? Ne craignez-vous pas que les désorganisateurs qui « semblent vouloir punir la cité de Bordeaux de l'heureuse « paix dont elle jouit au sein des orages révolutionnaires qui « ont agité, bouleversé, ensanglanté même toutes les autres « parties de notre malheureuse France, n'exigent aussi, « comme mesure de salut public, de douloureux sacrifices « et n'amènent au milieu de nous, *au nom du salut public*, « ces malheurs et ces forfaits sur lesquels la justice et « l'humanité verseront des larmes éternelles?....

« Avez-vous dit à ce peuple, que nous ne nous assem- « blons que pour maintenir les lois qui nous gouvernent, « défendre les propriétés de nos pères, de nos amis, de nos « concitoyens; protéger les personnes injustement compro- « mises et anéantir les tyrans, sous quelque forme qu'ils se « déguisent?...

« N'en doutez pas, magistrats, si vous eussiez tenu ce « langage au peuple bordelais, il eût eu le succès que la

Digitized by Google

« voix de la vérité aura toujours près de lui, et vous ne vous « fussiez pas mis vous-mêmes en opposition avec la loi. »

On retrouve bien là cet amour de la liberté et ce respect des lois qui furent la devise de toute sa vie. On était alors au 10 septembre 1793 : Robespierre régnait, la résistance était vaincue, toutes les villes avaient subi le joug l'une après l'autre ; celle de Lyon, qui luttait la dernière, était alors en proie aux horreurs d'un siége, dont la gloire devait être achetée par tant de sang et de ruines. Et c'était un de ses enfants qui, depuis un an séparé d'elle et jeté à Bordeaux par la violence des événements, prêtait à la cause des deux cités le secours de son invincible énergie.

Ravez ne s'en tint pas aux paroles. Il fit décréter par la Société que, nonobstant l'arrêté de dissolution, elle se constituait en permanence, et elle continua ses séances jusqu'au jour où l'entrée des proconsuls à la tête des bataillons conventionnels acheva d'étouffer la liberté sous le glaive de la dictature.

Cette occupation militaire marqua la dernière chute de cette célèbre Gironde qui voulut faire revivre pour la France les républiques de l'antiquité, comme elle en avait ressuscité l'éloquence.

Sa politique a divisé les contemporains. La postérité sera unanime pour admirer son génie, regretter ses égarements funestes, louer ses généreux retours, plaindre ses destinées si cruellement tranchées au moment où sa modération, hélas tardive, et sa voix devenue impuissante essayaient d'arrêter les débordements de la Terreur, et de réconcilier la République avec la justice et la liberté.

Vergniaud expiait alors le 21 janvier. Il avait cru désarmer la Révolution en lui jetant une tête royale ; il vit bientôt qu'il s'était désarmé lui-même. Le 31 mai fit de la Convention la

Digitized by Google

prisonnière de l'émeute, et de la Gironde, la prisonnière de la Convention.

Les Girondins subirent d'abord l'ostracisme ; cinq mois après ils périssaient sur l'échafaud. Jamais en un seul jour, tant de jeunesse, de patriotisme et d'éloquence ne tombèrent sous la hache aveugle des révolutions.

La capitale du fédéralisme ne devait pas rester impunie : trois cents victimes d'élite furent sacrifiées par la Commission militaire de Bordeaux. Le président de la société de la Jeunesse bordelaise ne pouvait manquer de figurer en tête des listes de proscription ; il se vit voué à la mort dans sa patrie adoptive, comme il l'avait été dans sa ville natale. On l'avait forcé de partir de Lyon, il ne voulut pas quitter Bordeaux ; mais la Providence qui le destinait à servir et honorer la France lui ménagea un sûr et mystérieux asile.

Un homme de lettres recommandable, M. Delayre, qui avait admiré le courage et le talent du jeune orateur de Belleville, lui offrit un refuge au péril de sa vie.

Tant que dura la tourmente, Ravez vécut, comme un fils, au sein de cette famille qui devait bientôt devenir la sienne.

Quand le 9 thermidor fit luire des jours meilleurs, Ravez sortit de sa retraite : mais il avait appris à connaître les exquises qualités et le noble dévouement de la fille de son généreux hôte ; il demanda sa main. La famille le connaissait trop pour hésiter un instant. Cette alliance conclue sous de si heureux auspices ne démentit aucune espérance.

Ravez donna à sa compagne la gloire ; elle lui donna le bonheur. Elle féconda les joies intimes du foyer en le rendant père de trois fils dignes de lui (1).

(1) Ravez a eu trois fils : M. Auguste Ravez, avocat-général à Bordeaux, démissionnaire en 1830, mort en 1857 ; M. Paul Ravez, long-

Digitized by Google

Ce fut à l'époque de son mariage que Ravez demanda au barreau de Bordeaux son avenir et sa renommée.

Il commença à vingt-cinq ans cette carrière qui en dura vingt-deux, et qui ne fut qu'une suite non interrompue de triomphes. Il a laissé dans la Cour qui l'entendit de si profonds souvenirs que, longtemps après l'époque où la politique l'appela à d'autres destinées, on lisait sur les murs de la première Chambre cette remarquable inscription, gravée par la main de l'un des magistrats :

ICI RAVEZ PLAIDA POUR LA DERNIÈRE FOIS LE 30 AOUT 1816.

VALE LUX ! (Adieu lumière).

Je ne sache pas qu'aucune vie judiciaire ait jamais obtenu de si touchants adieux.

Et pourtant il avait été difficile à un jeune étranger de se faire un nom dans cette ville de Bordeaux qu'on surnommait l'Athènes de la France, où le commerce était si lettré, la magistrature si illustre, le barreau si éloquent.

Cette éloquence fut vraiment inépuisable à toutes les époques, comme dans tous les partis ; elle avait donné à la fois de Sèze et Vergniaud. Et à peine le fer avait-il tranché la destinée des premiers Girondins, qu'on voyait déjà se former une Gironde nouvelle destinée à égaler leurs talents et à surpasser leur gloire.

Dans tous les temps, le barreau fut la principale école de toutes les éloquences : on le considéra toujours comme la pépinière de la magistrature, de la tribune, souvent même de la chaire.

Aix et Toulouse entendirent Portalis et Romiguière ;

temps officier dans la marine royale, décédé depuis peu d'années ; enfin M. Adrien Ravez, inscrit au barreau de Bordeaux, le seul qui survive aujourd'hui.

Digitized by Google

Ravignan et Lacordaire ont porté la robe d'avocat, et Berryer, qui l'honora entre tous, a pu, dans le barreau qui l'entourait à la fête de sa cinquantaine judiciaire, retrouver un grand nombre des orateurs politiques de la France.

Mais on peut dire que, de 1795 à 1820, le barreau ne déploya nulle part plus de richesses qu'à Bordeaux. On vit dans cette métropole de l'antique Aquitaine, le sceptre de la parole disputé tour à tour par Martignac père, Jaubert, Ferrère, Barennes, de Saget, Lainé, Ravez, de Peyronnet, Martignac, et toute cette célèbre pléïade qui faisait dire à Louis XVIII, si épris de toutes les gloires de l'intelligence : « Si je n'étais « roi de France, je voudrais être avocat à Bordeaux (1). »

Ravez plus jeune que les uns, plus ancien que les autres, eut à se mesurer successivement avec tous. S'il fut donné à quelques-uns de l'atteindre, nul ne le dépassa.

Chacun, dans cet éclatant foyer, brillait par des rayons divers. Ferrère avait l'inspiration poétique et l'entraînement oratoire, Lainé, les traits de génie, Peyronnet, la véhémence, Martignac, l'insinuation et la grâce; Ravez prit pour lui la science et la force. Il avait, dans les laborieuses méditations de la retraite, étudié le droit à ses sources les plus fécondes; il possédait, comme nos anciens modèles, les trésors de cette législation romaine qui est restée la mère de toutes les législations civilisées, comme l'église romaine est la mère de toutes les églises chrétiennes. Sa science toutefois n'était ni minutieuse, ni aride; la hauteur des vues répondait à la profondeur des recherches. Il interrogeait le législateur dans sa plus intime pensée, et on

(1) Cette renommée s'est perpétuée par de dignes héritiers, et de nos jours encore Bordeaux a donné à la Tribune, comme à la Barre et à l'Académie française, le puissant orateur qui vient de succéder à l'un de nos éloquents compatriotes, comme bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris.

Digitized by Google

eût dit qu'il s'était déjà assis dans ses conseils. Sa parole était pleine, forte, précise. La clarté lumineuse de ses expositions lui servait d'exorde, et la pressante vigueur de ses résumés lui tenait lieu de péroraison. Dédaignant les digressions retentissantes des écoles du temps, marchant droit au but, sans se détourner jamais pour des ornements parasites, demandant à la logique toutes ses armes, il inaugurait cette éloquence d'affaires, si propre aux instincts impatients de ce siècle positif, qui est devenue le trait distinctif et la véritable supériorité des grands maîtres.

Ravez excellait surtout à envelopper son adversaire dans les plis redoutables de son inflexible dialectique, à ne laisser à sa résistance aucun refuge, et à le terrasser enfin sous le poids de sa raison victorieuse. On a dit que la parole de Martignac était une lyre; celle de Ravez pouvait se comparer à une massue, et cette massue était d'autant plus invincible que c'était à la conscience seule qu'il donnait le droit de s'en servir. Il était le premier juge et le juge sévère de ses causes; la conviction seule inspirait son talent.

Ce ferme esprit savait pourtant s'animer et émouvoir; mais il fallait que la chaleur oratoire jaillît du fond du sujet. C'était alors la raison elle-même qui se faisait passionnée, et la logique devenait l'éloquence.

On eût dit que chez lui les brillantes ardeurs de la Gironde se trouvaient tempérées par cette puissance de sangfroid qu'il avait puisée dans sa première patrie.

Un mérite si complet devait conquérir tous les suffrages: l'admiration de ses pairs ne lui faillit pas plus que la confiance des tribunaux.

Aussi l'autorité de sa parole semblait le précurseur des arrêts de la justice. Il était déjà magistrat à la barre avant de monter sur les hauts siéges, comme il le fut dans son cabinet de jurisconsulte après en être descendu.

Digitized by Google

Ce n'est pas dans un cadre restreint par les limites de vos séances que j'essaierais de retracer en détail les causes célèbres qui ont propagé sa renommée : les éloges qui ont honoré sa mémoire dans une contrée (1) où toutes les traditions sont vivantes encore, ont dépeint l'avocat avec une perfection de couleurs dont je ne me flatterais pas d'égaler la richesse.

Appelé seulement à esquisser devant vous, en traits rapides, la figure de notre éloquent compatriote, je dois me borner à rappeler que, dans cette carrière si pleine de l'avocat, on admira surtout cette vaste et flexible aptitude qui savait embrasser les affaires les plus diverses, les assurances maritimes comme les débats testamentaires, les problèmes hypothécaires comme les questions d'état.

On a remarqué parmi ces dernières un célèbre procès de désaveu, où Lainé et Ravez luttèrent avec des chances diverses, mais avec une égale admiration de la cité.

Tous deux furent admis à suivre leur cause jusque devant le tribunal de Cassation : leur apparition fut un événement. Le barreau de Paris, qui ne fit qu'entrevoir ce duel oratoire, put reconnaître que les barreaux de province lui gardaient des émules dignes de ses plus grands maîtres. Le président essaya vainement de les retenir dans la capitale. Il devait les revoir bientôt l'un près de l'autre aux premiers postes de l'Etat.

Mais aucune cause n'a laissé de plus profonds souvenirs que celle de la marquise d'Anglure. Victime, dès sa jeunesse, des plus odieuses machinations, atteinte par des parents avides dans son nom, dans sa filiation, dans

(1) Voir notamment l'éloge prononcé par M. Louis Feral à la conférence du barreau de Toulouse, le 18 décembre 1853, et celui que M. Ernest de Chancel a fait entendre à la conférence du barreau de Bordeaux, le 22 décembre 1857, auxquels ce discours a emprunté des éléments précieux.

Digitized by Google

son existence tout entière, elle fit appel à Ravez, et ce fut au prix de longues années de luttes et d'efforts, qu'il la fit maintenir dans le foyer de ses pères. Cette dame, arrivée déjà au déclin de l'âge et heureuse de la sérénité inespérée de ses dernières années, voulut témoigner sa reconnaissance au sauveur de son état civil et de sa fortune. Après avoir disposé d'une métairie en faveur du plus jeune fils de Ravez, qu'elle avait absolument désiré tenir sur les fonts baptismaux, elle lui légua à lui-même l'usufruit de sa belle terre du Médoc ; mais elle avait compté sans l'assentiment de l'illustre légataire. Par respect pour la mémoire de la testatrice, il ne pouvait repousser le souvenir qu'elle laissait à son filleul, mais il ne voulut pas garder le magnifique usufruit qui lui était donné, et rendit la terre aux légitimes héritiers. Il avait pu recevoir une honorable rémunération ; il ne consentit pas à s'enrichir par la conquête d'un patrimoine. Cependant la testatrice lui devait tout, et ne laissait pas de successeur direct. Pour un homme du monde, l'acceptation eût été irréprochable, mais il ne se contentait pas, pour l'avocat, de la probité même sévère ; il entendait que la plus exquise délicatesse lui servît à la fois de force et d'ornement.

Personne n'a pu rappeler avec plus d'autorité au barreau cette glorieuse devise : *Non solùm quod licet, sed etiam quod decet.*

On conçoit ce qu'un tel caractère donna de puissance à un tel talent : sa considération grandissait chaque jour. Toutes les distinctions venaient le chercher, et les intérêts généraux voulaient eux-mêmes se placer sous son patronage.

La Chambre de commerce de Bordeaux lui vota, en 1807, une adresse de remerciments pour les services qu'il avait rendus en faisant prévaloir auprès des rédacteurs du Code de commerce les vœux du commerce français tout entier.

Digitized by Google

Une situation si privilégiée devait fixer l'attention du Gouvernement impérial, jaloux de s'attacher toutes les renommées.

L'Empereur le nomma, dans cette même année 1807, président du collége électoral de l'arrondissement de Bordeaux. Cambacérès lui annonça cette nomination, qui présageait des faveurs nouvelles. Mais de telles perspectives ne purent le tenter : sa profession lui était chère, et il passa encore sept ans à l'honorer.

Cependant l'Empire allait, comme tant d'autres gouvernements, périr par l'excès de son principe ; aux victoires avaient succédé les revers, la guerre pesait au pays, le Corps législatif, si longtemps muet, retrouvait la parole pour demander la paix. Il voulait connaître du moins les dernières espérances que les négociations laissaient à la France, avant de lui imposer les derniers sacrifices.

On sait que sa sollicitude fut regardée comme une curiosité séditieuse : les séances furent suspendues, dès qu'on put craindre que la réalité succédât à l'ombre dans cette vaine fantasmagorie de représentation nationale.

La colère impériale tomba principalement sur Lainé qui s'était placé au premier rang par la fermeté, comme par l'éloquence. On parla de le traiter en conspirateur : des conseils plus sages prévalurent, et Lainé put rentrer à Bordeaux. Cependant le grand capitaine tentait, avec une poignée d'héroïques soldats, cette merveilleuse campagne de Paris qui arrêta quelque temps aux portes de la capitale le torrent de l'Europe débordant tout entier sur la France épuisée.

Mais la valeur et le génie devaient fatalement succomber devant le nombre et la fortune...

Ce fut dans ces circonstances que le duc d'Angoulême parut à Bordeaux qui, plus que toute autre ville, avait eu à souffrir dans ses traditions libérales comme dans ses

Digitized by Google

intérêts maritimes. Il y fut accueilli avec enthousiasme. Ravez n'avait point appelé l'étranger, mais il fut des premiers à saluer un prince français qui se présentait comme un gage de pacification entre la France et l'Europe. Ravez obéissait d'ailleurs aux sentiments de toute sa vie; il avait toujours considéré la monarchie constitutionnelle comme l'œuvre la plus accomplie de la civilisation moderne, la transaction suprême entre la stabilité et le progrès, le dernier terme où le despotisme et la république se rencontreraient quelque jour pour fixer les destinées des peuples. Il avait toujours espéré que la maison de Bourbon serait appelée à doter son pays de la paix et de la liberté.

Le duc d'Angoulême sut l'apprécier et l'appela dans ses conseils en même temps que Lainé.

Bientôt l'invasion de la capitale et l'abdication de Fontainebleau remirent la France aux mains de ses anciens rois. Leur première pensée devait être de l'arracher à la pression des étrangers qui, de toutes parts, occupaient son territoire.

Le Prince chargea Ravez de parcourir plusieurs villes du Midi et de substituer l'administration civile de la France à celle des puissances coalisées. La mission était délicate, il fallait que le droit désarmé prévalût sur la force victorieuse. Ravez s'acquitta de sa tâche avec une courageuse fermeté. Il fut spécialement autorisé à pénétrer jusqu'au quartier général de Wellington, où il eut l'honneur de défendre les droits du commerce français contre les haines jalouses et mal déguisées de l'Angleterre.

De tels services ouvraient à Ravez le chemin des plus hauts honneurs politiques auxquels Lainé se vit promptement appelé; Ravez préféra ceux de sa toge et resta avocat. Mais s'il n'avait pas suivi ses amis dans la grandeur, il ne tarda pas à leur montrer sa fidélité dans la disgrâce. Les Cent-Jours vinrent. Le 20 mars surprit la duchesse d'An-

Digitized by Google

goulême à Bordeaux : Ravez s'était armé pour elle, mais que pouvait-il contre le mouvement qui entraînait tout? Il sut toutefois la conseiller avec sagesse, en la détournant des projets qui tendaient à rallumer la guerre civile dans la Vendée ; et quand la résistance devint impossible, il voulut du moins l'entourer de ses respects et de son dévoûment jusqu'au moment de son départ. Ce nouvel exil ne devait pas être le dernier pour cette princesse infortunée, dont notre grand poète eût pu dire qu'elle était née

.... pour être du malheur un modèle accompli.

Les événements se précipitaient : La fortune trahit nos armes à Waterloo ; bientôt la Royauté eut à s'interposer entre la France envahie et l'Europe qui aspirait à la démembrer. Trois mois après, Ravez eût pu retrouver aux Tuileries les princes dont il avait partagé les épreuves.

Mais il ne fut pas de ceux qui s'empressèrent de saluer la fortune, et il ne voulut accepter du Roi que les honneurs désintéressés des dignités municipales et départementales de la Gironde. Il fut nommé, au mois d'août 1815, président du collége électoral.

C'est à cette époque que se rapporte un fait auquel des préventions irréfléchies ou passionnées ont souvent mêlé le nom de Ravez : je veux parler du procès des frères Faucher accusés de s'être rendus, après le second retour du Roi, coupables d'un attentat armé contre son gouvernement, et condamnés par le Conseil de guerre siégeant à Bordeaux.

Des rapprochements douloureux et de touchants souvenirs les ont placés au rang des victimes les plus intéressantes des réactions politiques ; mais les irritations du temps les avaient représentés, dans leur propre pays, sous les plus odieuses couleurs, et il faut lire les écrits de l'époque

Digitized by Google

pour se faire une idée de l'acharnement qui les poursuivait à Bordeaux.

Il s'est trouvé des esprits qui ont reproché à Ravez, non d'avoir consenti à s'associer lui-même à de telles passions, mais d'avoir cédé aux exigences de son parti en déclinant la défense.

A Dieu ne plaise que je me plaigne jamais de la noble susceptibilité qu'éveille dans notre patrie le privilége sacré de la défense! Le droit de défense, comme le droit d'asile, ne sera jamais impunément violé parmi nous, car il représente à la fois les plus saintes garanties de la justice et les instincts les plus invincibles du caractère national. La Convention elle-même n'osa pas le méconnaître ouvertement dans les défenseurs de Louis XVI, et si le sang de Malesherbes coula plus tard sur l'échafaud de son royal client, la Terreur voulut punir le sage ministre bien plus que le courageux défenseur. Elle laissa vivre ses deux nobles collègues de défense, et tandis que la hache révolutionnaire retombait, à chaque instant, sur la tête des juges, Tronchet et de Sèze purent attendre de meilleurs jours. L'Empire récompensa le premier, dont le nom se trouve mêlé aux savantes délibérations qui préparèrent nos codes, et l'autre vécut assez pour recevoir des mains du frère de Louis XVI la première présidence de la plus haute Cour du royaume.

Le Barreau s'est montré toujours le fidèle gardien de ce droit de défense, et pour ma part, je compte parmi les plus heureuses fortunes de ma vie les jours où il m'a été donné de défendre mes adversaires politiques devant la justice du pays.

Mais la mémoire de Ravez n'a rien à craindre de la généreuse sévérité de nos traditions. Ceux qui ont pu apprécier les situations ont su, dès longtemps, lui rendre justice, et

Digitized by Google

récemment encore, après l'apaisement de toutes les passions, au sein d'un barreau où les personnes et les caractères sont si parfaitement connus, un discours prononcé (1) dans une circonstance solennelle a rappelé les faits et les principes.

En effet, si le dévouement spontané du Barreau à sa grandeur, son indépendance a ses droits. Au criminel comme au civil, l'avocat garde la liberté de son ministère, comme la responsabilité de sa parole. Si une cause ne peut être soutenue que par des doctrines ou des faits que sa conviction ne peut admettre, il laisse à d'autres une défense qui serait faible ou inconséquente dans ses mains. Mais la loi et l'humanité ne permettent pas que l'accusé reste sans défenseur. S'il ne s'en présente point, les tribunaux en désignent un d'office. Alors le devoir de l'avocat commence : il ne répond plus à la demande d'un client, il obéit à l'appel de la Justice. Ainsi Ravez, à qui un tel appel n'avait nullement été fait, était le libre appréciateur de la cause, et le seul juge de son propre devoir. Il ne devait compte à personne de son intime pensée, et cependant, si on admet son refus comme certain, ce refus se justifie par les plus graves motifs.

Celui qui, à vingt et un ans, défendit au péril de sa vie les victimes poursuivies par les passions populaires, ne pouvait redouter un gouvernement dont il était l'ami; il songeait moins encore à le flatter, car alors, et même longtemps après, il refusa toutes ses offres. Eût-il manqué aux devoirs de sa toge, au moment même où il déclinait toutes les dignités pour lui rester fidèle? Non, la crainte et la faiblesse étaient également au-dessous de son âme. Mais Ravez n'en n'était pas moins personnellement identifié avec le

(1) Voir l'*Eloge de Ravez*, par M. de Chancel, déjà cité.

Digitized by Google

Pouvoir. Commissaire du roi dès 1814, resté conseiller intime des princes, chef du parti royaliste à Bordeaux, pendant et après les Cent-Jours, président récemment nommé par le Roi du collége électoral, pouvait-il accepter volontairement la défense d'un attentat armé contre le gouvernement dont il était l'appui dévoué et le représentant moral aux yeux de l'opinion publique? Une telle mission ne le plaçait-elle pas dans la douloureuse alternative, ou de démentir ses amis en désavouant ses principes, ou de nuire aux accusés en énervant la défense? Ne dut-il pas penser que sa situation enchaînait sa parole et lui faisait de l'abstention une rigoureuse nécessité? Ravez le regretta sans doute, mais il suivit sincèrement la ligne du devoir.

Je ne prétends juger ni le procès, ni les accusés, ni les juges, ni le refus ou l'absence des autres défenseurs devant le Conseil de guerre. J'aime mieux rappeler que le bâtonnier, M. Emérigon, désigné d'office devant le Conseil de révision, consacra à cette honorable tâche des efforts qui eussent pu épargner des regrets à l'avenir, s'il eût été donné au pouvoir de la parole de prévaloir sur l'inflexibilité des lois militaires.

Quant à Ravez, son nom doit rester pur de toutes les accusations des partis. On ne peut que respecter les libres inspirations d'une loyale conscience, et la dignité d'une profession qui ne saurait être la seule condamnée à abdiquer son indépendance, quand elle est instituée pour garantir l'indépendance de tous.

Aussi les véritables juges de l'honneur de l'avocat, les illustres contemporains de Ravez dans ce grand barreau de Bordeaux répondirent à toutes les attaques, en le mettant à leur tête et en le choisissant, en 1819, pour bâtonnier de leur ordre.

Après les agitations des jours de transition, Ravez reprit

Digitized by Google

sans partage ses travaux d'avocat et n'accepta pas même le titre de député que lui déféra, en août 1815, le collége électoral de Bordeaux.

Mais la Chambre de 1815 touchait à sa fin : cette chambre si sincère et si passionnée, si dévouée à la dynastie et si jalouse d'étendre ses propres prérogatives; qui prétendit tenir la France en suspicion et le trône en tutelle, et qu'on vit tout ensemble lutter contre les sentiments populaires et fonder le gouvernement représentatif. Elle disputa au Roi le droit de pardonner et opposa des catégories d'exclusion aux amnisties royales. Toutefois les mœurs publiques lui doivent l'abolition du divorce, et la Politique ne saurait méconnaître la fermeté de ses doctrines parlementaires et la largeur de ses idées municipales.

La postérité pourra rendre justice à son indépendance. Mais ses contemporains ont souffert de ses passions ; elle irrita les ressentiments et inquiéta le pays.

Pour contenir ses tendances réactionnaires et apaiser l'opinion, Louis XVIII frappa le coup célèbre de l'ordonnance du 5 septembre 1816. Cet habile monarque, le seul qui, depuis un siècle, ait pu mourir roi aux Tuileries, redoutait tous les excès et savait toujours arrêter le char de l'État au bord du précipice. Il se sépara avec éclat des exaltés et remit le pouvoir aux mains des hommes éminents qui, pendant la session, avaient défendu à la fois sa prérogative et sa clémence. Lainé, qui s'était placé à leur tête, devint ministre de l'Intérieur, et, dans cette lutte contre les exagérés de son propre parti, il sentit la nécessité du concours de toutes les forces de l'opinion modérée et de l'énergique appui de tous ses amis.

Il fit à Ravez un pressant appel qui ne pouvait être méconnu ni par le dévouement, ni par l'amitié. Ravez fut de nouveau nommé président du collége électoral.

Digitized by Google

Mandé à Paris pour recevoir les instructions royales, il rapporta de son entretien avec Louis XVIII ces paroles qu'il redit aux électeurs :

« Trop d'agitations ont malheureusement troublé la France, « elle a besoin de repos ; il lui faut, pour en jouir, des dépu- « tés attachés à ma personne, à la légitimité et à la Charte, « mais surtout modérés et prudents. Votre département m'a « donné déjà de grandes preuves d'amour et de fidélité : j'en « attends un nouveau témoignage dans le choix que les élec- « teurs vont faire. Dites-leur que c'est un bon vieillard qui « leur demande de rendre ses derniers jours heureux par le « bonheur de ses enfants. »

Ces mots résumaient tout un programme, et ce programme, qui résumait lui-même la vie entière de Ravez, fut accueilli par un enthousiasme unanime qui le proclama député.

Ravez quitta Bordeaux, pour se rendre à la Chambre, mais il était déterminé à revenir à la barre après la session. On le pressa longtemps en vain d'accepter les fonctions publiques : il préférait les principes fixes du droit aux vicissitudes agitées de la politique, et l'indépendance de sa profession au prestige des honneurs.

Le Roi, cependant, attachait un si haut prix à sa coopération politique, qu'en le nommant sous-secrétaire d'Etat, il écrivait à M. de Cazes :

« En nommant M. Pasquier ministre de la Justice, j'ai « nommé M. Ravez sous-secrétaire d'Etat au même dépar- « tement. Ma joie de ce dernier choix ne sera complète que « lorsque je serai sûr de l'acceptation de M. Ravez. Je ne « saurais prévoir un refus de sa part, je connais trop son « zèle pour mon service ; d'ailleurs, il ne supporterait pas « l'idée que la France pût lui dire un jour : le Roi avait fait le « meilleur choix possible, vous seul, M. Ravez, en avez em-

Digitized by Google

« pêché l'effet. » Ce désir du Roi était bien profond, car il écrivait le même jour, 21 janvier 1817, à M. le duc de Richelieu :

« Je vous envoie, signée de moi, l'ordonnance qui nomme « M. Ravez sous-secrétaire d'Etat au département de la Jus- « tice. Je ne saurais prévoir qu'il n'accepte pas. La cérémo- « nie expiatoire qu'on célèbre aujourd'hui dans toute la « France touchera son cœur, et il ne se refusera pas aux « prières du frère du roi martyr. »

On s'étonnera peut-être de nos jours, à l'aspect d'un de ces caractères d'un autre temps, qui savaient trouver, dans la simplicité et la modération de l'âme, la force de résister à des faveurs offertes de si haut et dans des termes si bien faits pour flatter l'orgueil et entraîner le cœur.

Ravez fut vivement ému de ces admirables lettres qui lui furent communiquées de la part du Roi : mais il supplia à son tour le Monarque, dans des termes si nobles et si touchants, de ne lui demander que les services désintéressés du député, en lui laissant l'influence d'un nom resté pur d'ambition, et la pleine spontanéité de son dévouement, que, pour le moment, le Roi n'insista plus.

Toutefois, les hommes les plus considérables lui mettaient chaque jour devant les yeux les obligations de la solidarité politique et la nécessité de venir en aide à un gouvernement qu'il avait concouru à fonder, et qui éprouvait encore le besoin de s'affermir. L'idée du devoir, qui fut la loi de toute sa vie, triompha enfin de ses hésitations, et après trois mois de cette généreuse résistance, il se rendit aux ordres réitérés du Roi en acceptant des fonctions qui l'enlevaient, pour un temps, à la vie judiciaire.

Ce fut au mois d'avril 1817, qu'il devint conseiller d'Etat et sous-secrétaire d'Etat au département de la Justice.

Ces deux postes étaient éminemment favorables au dé-

Digitized by Google

veloppement des qualités que lui avait départies la nature : son esprit actif et pratique le rendait précieux à l'Administration, comme sa science judicieuse et ferme faisait de lui un digne représentant de la Magistrature.

Aussi, quoiqu'il n'ait fait que traverser ces deux fonctions, son passage y a laissé des traces durables.

Il savait associer aux travaux de l'administration les devoirs du député, et il prit part à d'importantes discussions. Il avait fait, dans la session de 1816, partie de la majorité enfantée par l'ordonnance du 5 septembre. Resté fidèle à cette majorité dans la session suivante, il lui prêta le secours d'une parole aussi puissante par sa modération qu'entraînante par son énergie.

De si hautes qualités lui assuraient une telle influence dans les débats parlementaires, que la plume assurément peu suspecte de M. de Cormenin a écrit : que, si Ravez n'eût pas été président de la Chambre, il aurait comme orateur dominé le côté droit.

Aussi Ravez fixa bien vite sur lui l'attention de la Chambre. Elle le fit vice-président à l'ouverture de la session de 1817 ; mais de plus grands honneurs l'attendaient.

Vers la fin de 1818, le ministère du duc de Richelieu s'était modifié dans le sens libéral des dernières élections.

M. Pasquier fut remplacé aux Sceaux par M. de Serre, qui laissa vacant le fauteuil de la présidence de la chambre des députés.

Le choix était embarrassant et la position difficile, car cette haute dignité n'avait été occupée que par les hommes les plus importants de l'Etat :

C'était Lainé, qui aimait la liberté comme un Romain des grands jours de la République, et la royauté comme un Français des beaux jours de la Monarchie.

Digitized by Google

C'était Pasquier, dont l'expérience complète et variée a suffi aux situations les plus élevées; qui présida la Chambre des Pairs comme bien peu l'ont su faire, la Cour des Pairs comme nul ne l'a fait; et qui, après avoir porté le dernier la simarre des Chanceliers de France, conserva dans sa longue et étonnante vieillesse toute la force de son intelligence comme toute l'autorité des souvenirs de sa vie.

C'était de Serre, qui déploya depuis au banc des ministres une énergie oratoire et une loyauté politique qu'il n'a été donné à personne de surpasser.

Chacun d'eux avait montré par quels degrés on peut s'élever à cette primauté parlementaire, par quels services on mérite de s'y maintenir.

De tels prédécesseurs faisaient paraître la succession pesante.

Tous les regards se portèrent sur Ravez.

Jurisconsulte, il égalait les maîtres de la science; sous-secrétaire d'Etat, il avait déployé une aptitude consommée pour les affaires; orateur, il avait fait admirer la clarté de sa méthode, la précision de sa logique, la promptitude de ses répliques; vice-président de la Chambre, il avait occupé le fauteuil de manière à ne pas faire craindre pour lui la réalisation de l'adage, trop souvent vérifié:

« Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier. »

Aussi, la Chambre s'empressa de le porter de nouveau sur la liste des candidats à la présidence, et le Roi le choisit pour cette haute dignité dont le long exercice a fait le trait dominant de la vie publique de Ravez.

Il fut nommé pour la première fois le 23 décembre 1818, et huit élections consécutives vinrent, d'année en année, prolonger sa présidence sans interruption jusqu'à la fin de 1827.

Cette perpétuité élective est d'autant plus remarquable que

Digitized by Google

sous le règne des institutions d'alors, le président n'était nommé ni directement par la Chambre, comme sous la Monarchie représentative de 1830, ni exclusivement par le souverain, comme il l'est sous l'Empire.

La Charte de 1814 avait appliqué à cette élection l'esprit de transaction qui l'avait dictée toute entière.

La Chambre présentait cinq candidats, parmi lesquels le roi choisissait. Le président choisi trouvait ainsi dans sa double origine une double mission et une double autorité.

On avait voulu qu'il tînt quelque chose de chaque pouvoir, afin d'être plus aisément le modérateur de tous deux. Mais la hauteur même de cette situation en rendait l'accès et la durée plus difficiles, car elle exigeait la persévérance d'une double investiture.

Cette persévérance ne faillit pas à Ravez.

La Chambre lui donna neuf fois ses suffrages, et pour détruire une telle possession qui ressembla presque à une prescription parlementaire, il ne fallut rien moins que la crise électorale de 1827, où Ravez succomba avec le ministère Villèle devant le mouvement politique du temps.

Quant à la royauté, elle n'avait pu choisir un ami plus sincère, un médiateur plus habile : aussi ne sembla-t-il pas moins inamovible que le trône même, car la mort de Louis XVIII n'ébranla pas Ravez sur son siége, et il fut président sous deux rois.

L'auteur de la Charte avait apprécié sa haute expérience, son courageux sangfroid, sa ferme autorité. Ce prince considérait le talent de Ravez, comme le plus complet et le plus difficile à remplacer, et disait souvent de lui, rappelant un vers italien : « Dieu le fit et brisa le moule. »

La noblesse de ses manières et la loyauté de son dévouement avaient vivement touché Charles X. Dès les premiers jours de son avènement au trône, ce prince, empressé de se

Digitized by Google

conformer aux intentions de son frère, le nomma Premier Président de la cour de Bordeaux, et peu après, il lui donna le premier Cordon-Bleu que, depuis Catinat, le mérite ait obtenu sans le secours de la race.

On admira cette délicatesse royale et chevaleresque qui voulait à la fois associer la Chambre élective à l'éclat du trône, et rajeunir, par l'adoption des gloires contemporaines, cet ordre antique du Saint-Esprit réservé jusque-là aux descendants des aïeux historiques de la France.

C'est une sage politique que celle qui conserve le prestige du passé pour le communiquer au présent. C'est là un héritage d'honneur qu'il faut étendre et non dissiper. Le nivellement par l'abaissement des supériorités, c'est l'égalité de l'envie : tout ce qui est grand y perd, tout ce qui est petit n'y gagne pas. La véritable égalité, c'est l'égalité par l'émulation, c'est l'ascension des mérites, c'est l'accomplissement de ce mot profond et touchant de Camille Jordan : « Anciens nobles, non, vous n'êtes pas descendus, mais d'autres Français sont montés jusqu'à vous (1). »

(1) Discours sur le recrutement de l'Armée, session de 1818.

Né à Lyon en 1771, Camille Jordan fut le condisciple de Ravez à l'Oratoire. Elevés dans les mêmes principes, tous deux gardèrent l'empreinte de cet esprit de foi, de modération et de courage qui, dans tous les rangs, comme à toutes les époques, caractérisa nos illustrations lyonnaises. Tous deux défendirent l'ordre et la Religion dans les mauvais jours. Tous deux, proscrits par la Révolution, avaient salué avec une égale confiance le retour de la monarchie et l'avènement de la liberté. Elus députés tous deux au lendemain de l'ordonnance du 5 septembre 1816, ils firent, l'un et l'autre, pendant quatre ans, partie de cette majorité qui luttait contre les deux opinions extrêmes, et s'ils apprécièrent différemment la marche à suivre après les élections de 1819, ce dissentiment n'altéra jamais ni leur mutuelle estime, ni leur inviolable dévouement à la royauté constitutionnelle.

Digitized by Google

Ravez méritait ces préférences de la Chambre et de la Couronne.

Aucun des présidents de nos assemblées délibérantes n'a fait oublier cette science pleine, lucide, élevée, qui éclairait sans effort et dirigeait sans contrainte; cette vigilante sagacité, si habile à pressentir les orages; cette inébranlable énergie, si prompte à les dominer.

Les amis du gouvernement représentatif se rappelleront toujours ce mélange heureux de fermeté, de modération et de bienveillance, — véritable caractère de l'autorité que l'élection donne et qui s'exerce sur des égaux.

Ce nom de Ravez me rappelle quelques-unes des premières émotions de ma jeunesse, alors que je m'échappais des bancs de l'École de droit pour entrevoir un instant les débats de la Chambre. Je contemplais Ravez sur ce fauteuil législatif qui semblait fait exprès pour lui. J'admirais la dignité de sa personne, la puissante gravité de sa voix, le sangfroid de son attitude, la rapidité de son coup-d'œil, et surtout cet art merveilleux de faire accepter ses lumières, sans imposer sa volonté.

Le temps et l'expérience n'ont fait que confirmer pour moi les jugements du modeste étudiant de la tribune publique : aujourd'hui, comme alors, je n'ai pas cessé de le considérer comme le type le plus achevé de cette grande magistrature parlementaire.

Nul n'en a mieux mesuré la hauteur, nul n'en a mieux compris les devoirs.

Le premier devoir du président d'une grande assemblée, c'est de s'identifier avec elle, de veiller à sa renommée comme à un patrimoine personnel, de s'associer à ses épreuves comme à ses gloires, et de vivre en quelque sorte de sa vie.

Assurer à la majorité l'autorité de ses votes, à la minorité

Digitized by Google

l'indépendance de sa parole; protéger l'une contre le désordre, l'autre contre l'oppression; unir la présence d'esprit qui déjoue toutes les surprises et la loyauté qui n'en permet aucune; ramener les discussions qui s'égarent; garder d'une main ferme le fil conducteur qui retrouve toujours l'issue au milieu du labyrinthe des incidents imprévus; contenir les personnalités qui compromettent la Chambre, et mettre en lumière les talents qui l'honorent; exercer avec une dignité calme ce droit de censure dont l'emploi doit être rare pour rester efficace, et modéré pour ne pas devenir périlleux; faire taire ses opinions personnelles au fauteuil, tout en y restant inviolablement fidèle devant l'urne du scrutin; soumettre une puissance qui sent sa force souveraine à la force supérieure du droit, et, pour la mieux faire respecter de tous, lui apprendre à respecter elle-même la loi qu'elle s'est faite; veiller enfin par le maintien jaloux des prérogatives de la Chambre et par l'observation sincère des prérogatives de la Couronne à l'harmonie des institutions et à l'équilibre des pouvoirs, —telle est la difficile mission que nos institutions modernes avaient confiée à la plus haute dignité élective du gouvernement représentatif.

La présidence ne saurait être ni une force militante à la disposition des partis, ni un instrument docile au service du Pouvoir; elle est elle-même le pouvoir modérateur des partis. Dès qu'elle aspire à devenir un gouvernement, la direction lui échappe et l'influence disparaît.

Nos voisins, nos émules, et il faut bien le dire, nos aînés en traditions parlementaires, ont voulu placer dans une sphère tellement inaccessible aux passions celui qui préside à leurs délibérations politiques, qu'ils ne lui ont jamais permis de descendre dans l'arène.

L'Orateur des Communes ne parle pas dans les discussions; il ne vote même pas. Seulement, dans le cas si rare

Digitized by Google

où les voix se trouvent également divisées, il départage la Chambre comme un arbitre souverain et son vote seul fait la loi.

Les réglements de notre monarchie parlementaire s'étaient montrés moins absolus.

Toutefois, pour mieux conserver son ascendant sur l'Assemblée, Ravez quittait rarement le fauteuil pour la tribune. Il savait que le président y perd souvent en autorité ce qu'il y gagne en éclat; les partis acceptent difficilement pour juge l'adversaire de la veille, et la voix qui a pu soulever les passions n'est guère propre à les apaiser.

Sans doute cette abstention habituelle de la tribune doit coûter aux libres élans de la parole; elle semble un effacementde la personne et presque un suicide de l'orateur, mais la garantie et la durée de l'influence présidentielle sont à ce prix.

Cette réserve était d'autant plus opportune que, malgré la prudence de sa conduite, Ravez ne put échapper toujours aux attaques de l'opposition.

Quelques-uns, tout en reconnaissant l'impartiale courtoisie de ses formes, ont voulu rendre le président responsable, tantôt des opinions du député, tantôt des décisions de la Chambre.

De tels reproches portent certainement l'empreinte des préventions politiques auxquelles les plus sages ne peuvent toujours se soustraire. L'ardeur des luttes rendait difficile cette absorption complète des opinions individuelles du président dans la volonté collective du Corps politique, mais il faut se souvenir que, choisi tout ensemble par la Chambre et par le Roi, le président puisait dans cette double origine le devoir de défendre énergiquement l'inviolabilité de l'un et de l'autre.

Digitized by Google

Or, la Couronne se trouva plus d'une fois directement engagée dans le débat. Il y eut véritablement deux oppositions : l'une visait à renverser le pouvoir, l'autre aspirait à le diriger. La première s'est glorifiée plus tard de son œuvre accomplie ; l'autre a prouvé, sous un autre règne, combien elle aurait été digne d'atteindre son but. On eut plus d'une fois le tort de les confondre dans la même défiance, comme elles purent avoir celui de se confondre dans les mêmes attaques.

N'attendez pas que je retrace toute cette période : la génération qui la vit n'est point encore éteinte, et ce n'est ici ni le temps, ni le lieu des essais d'histoire contemporaine ; on est trop exposé à glisser sur la pente de l'adulation ou du ressentiment, et ma main ne sait répandre ni l'encens ni le fiel.

Et pourtant, si j'étais appelé à formuler ces difficiles programmes, tout en m'efforçant de faire aux gouvernements qui ne sont plus une juste part entre les fautes et les services, j'aimerais encore mieux voiler leurs faiblesses que nier leurs grandeurs.

Mieux vaut apprendre à nos enfants à honorer qu'à rabaisser nos annales : insulter à de nobles débris, c'est souvent préparer des ruines nouvelles.

Ma voix serait suspecte si je prétendais juger la Monarchie de 1830, la seule que j'aie servie : je lui ai appartenu de trop près. Je m'honorerai toujours des liens qui m'attachent à elle, mais je la confie à l'Histoire dont chaque jour la rapproche et dont chaque jour aussi elle doit moins redouter les arrêts.

Quant aux gouvernements qui l'ont précédée, je ne voudrais pas plus juger Napoléon Ier par les enivrements qui précipitèrent sa fin, que la Restauration par les entraînements qui compromirent sa durée.

Digitized by Google

S'il me fallait peindre d'un mot la première moitié de cè siècle agité, j'aimerais à rappeler que l'Empire nous avait donné l'ordre et la gloire, et que nous avons dû à la Monarchie constitutionnelle plus de trente années de paix et de vraie liberté sans exemple dans les souvenirs de notre pays.

Mais telle n'est point en ce moment ma mission, et je n'ai à rappeler les vicissitudes de cette époque qu'au point de vue de l'influence qu'elles exercèrent sur la vie politique de Ravez.

Sa présidence s'était ouverte par la session de 1819, et elle finit en 1827 avec le ministère Villèle.

On a porté des jugements bien divers sur cette administration de six années qui, malgré d'incontestables fautes, donna des jours de prospérité à la France et des jours de force à la Monarchie. Jeune alors, pleinement indépendant du gouvernement, et placé par mes sympathies dans les rangs de l'opposition libérale, je ne pouvais toutefois méconnaître les services qui marquèrent les premiers temps du régime représentatif parmi nous. Ces temps effacèrent des taches qui déparaient nos codes. La Charte abolit la confiscation déjà détruite par la Constituante, et rétablie par la Convention. Le divorce, institué au moment même de l'avènement de la République, tomba devant la loi réparatrice de 1816, et la session de 1819, la première que Ravez ait présidée, vit disparaître les derniers vestiges du droit d'aubaine.

La longue période de la présidence de Ravez rappelle des lois importantes et de graves événements. La loi de septennalité substitua le renouvellement intégral de la Chambre aux élections partielles qui, chaque année, agitaient le pays sans permettre de rien fonder; la loi d'indemnité, en réparant envers tous les partis les spoliations

Digitized by Google

du passé, voulut fermer la porte à toutes les confiscations de l'avenir; une régularité tutélaire fonda dans les finances de l'État la toute puissance du crédit, et le loyal ascendant de notre diplomatie prépara l'affranchissement de la Grèce, que devait suivre plus tard la conquête d'Alger.

Ce sont là d'honorables souvenirs, qui ont laissé des racines dans les mœurs politiques du pays. Toutes les constitutions qui se sont succédé depuis lors ont adopté le renouvellement intégral; toute atteinte au droit sacré de propriété est condamnée sans retour par le sentiment public, et l'inviolabilité comme le droit de remboursement de la dette consolidée, est passée à l'état d'axiome financier. Au dehors, la Grèce, malgré ses convulsions intérieures, est encore restée le point de départ de l'émancipation chrétienne de l'Orient, et l'Algérie est devenue la première de nos colonies et la pépinière de notre armée.

Toutefois, il faut le reconnaître, la politique du temps ne mérita pas toujours les mêmes éloges. Tous les succès ont leurs jours d'enivrement et de discorde. On écouta moins les esprits modérés, davantage les esprits exclusifs. On sembla vouloir rétrograder vers le passé : on alla jusqu'à tenter de faire revivre le droit d'aînesse, qui est à la fois un démenti à l'égalité des frères et un péril pour la puissance paternelle. La loi du double vote portait d'ailleurs en elle un germe profond de mécontentement, parce qu'elle créait des catégories et des priviléges au sein des colléges électoraux appelés à représenter la France.

Le pays se crut menacé à la fois dans l'égalité civile et dans l'égalité politique; il n'en fallait pas tant pour ranimer entre la Couronne et la société nouvelle ces défiances mutuelles que d'anciennes luttes avaient semées, qu'une longue

Digitized by Google

séparation avait entretenues, et que l'esprit de parti devait nécessairement envenimer.

Ce fut le malheur de cette époque et de bien d'autres dans les pages récentes de notre histoire, que ce mélange des critiques mesurées avec les attaques violentes qui poussent les partis à l'extrême, et posent sans cesse pour les rois et les peuples le terrible problême des révolutions.

Les uns, dans leur fervent amour pour la royauté, semblaient se défier de la Charte, et d'autres, dans leur culte exclusif pour la Charte, semblaient en oublier l'auteur. On reprochait à la Cour ses sympathies pour l'Émigration ; aux libéraux leur enthousiasme pour l'Empire. Ce n'était chez le Roi qu'une gratitude naturelle pour les fidèles compagnons de l'exil ; ce n'était pour beaucoup d'opposants qu'un ardent souvenir pour les dernières gloires de la France : mais de mutuels soupçons éloignaient et aigrissaient les esprits.

Ainsi, on divisait les forces du pays par de périlleuses récriminations au lieu de les concentrer généreusement pour le noble essai du gouvernement représentatif, et ses vrais amis, débordés de toutes parts, suffisaient à peine à le maintenir en équilibre au milieu de tant d'agitations passionnées.

Leur union complète et sincère eût pu conjurer l'orage, mais la diversité des origines, des alliances et des points de vue avait fatalement désuni les plus fidèles serviteurs de la monarchie. Royer-Collard fut contre de Serre, et Villèle contre Chateaubriand.

Tous voulaient, sans arrière-pensée, le Roi et la Charte ; mais les uns étaient plus inquiets pour la monarchie, les autres plus jaloux de la liberté. Les antécédents de Ravez l'avaient placé parmi les premiers, et avaient fait en quelque sorte de lui le chef du Centre-droit. Toutefois, sa prévoyance comprenait le danger de ce funeste antagonisme. Son caractère, à la fois conciliant et ferme, lui don-

Digitized by Google

nait accès auprès de ceux même que la politique avait séparés de lui. Il profita de cette situation pour tenter d'apaiser les esprits, et de rapprocher le Centre-droit du Centre-gauche pour reconstituer la force du Gouvernement.

L'accord intelligent de tous les partis constitutionnels, cimenté par des concessions mutuelles, aurait pu éviter à la Restauration sa chute de 1830, et plus tard, il eût épargné au pays d'autres révolutions.

Mais notre propre expérience ne nous profite guère plus que celle de nos pères; et surtout dans nos temps où le présent s'efface si vite, il n'est pas rare que la même génération dédaigne les avertissements qu'elle a payés le plus cher et retombe plus d'une fois dans les illusions qui l'ont séduite et dans les piéges qu'elle s'était promis d'éviter.

La Royauté entrait, en 1827, dans une de ces crises qui appellent si vite les heures de périls.

Le Ministère crut la conjurer par la dissolution de la Chambre élective. Ravez chercha à le détourner de cette mesure : il savait apprécier l'état de l'opinion publique et jugeait qu'il était plus opportun de prendre le temps de la ramener, que de la consulter dans un pareil moment.

Ses avis ne purent prévaloir : mais les élections justifièrent ses prévisions, la majorité fut changée. Le ministère Villèle dut se retirer.

Charles X forma une nouvelle administration qui prit le nom du célèbre ministre appelé au portefeuille de l'Intérieur. Chacun a nommé Martignac, qui tiendra toujours une si noble place dans l'histoire de ces temps difficiles de la monarchie, dont il tenta de soutenir la force chancelante et dont il défendit plus tard les derniers ministres avec une si généreuse éloquence.

Digitized by Google

Cependant, le mouvement électoral qui avait porté Martignac au pouvoir avait appelé Royer-Collard à remplacer Ravez dans la présidence de la Chambre. L'histoire fera sans doute un jour le parallèle de ces deux hommes célèbres, si dignes l'un et l'autre de continuer la chaîne des illustrations nationales que la Chambre avait placées à sa tête.

Royer-Collard était plus philosophe, Ravez plus législateur; le premier excellait à exposer les principes, le second à diriger les hommes; Royer-Collard imposait davantage aux attaques, Ravez s'en défendait mieux; l'un avait plus d'autorité, l'autre plus d'influence.

Ravez, sur les bancs de la Chambre, donna l'exemple de la déférence envers son successeur. De tels hommes ne se refusent jamais une mutuelle justice.

Redevenu simple député, Ravez se fit remarquer par sa réserve et son indépendance. L'une était la loi de sa position, l'autre appartint toujours à son caractère. Au milieu des débats engagés entre l'ancienne majorité et la nouvelle, au lieu de passionner la discussion, il fit entendre à tous des avertissements salutaires. Personne ne sut mieux montrer à la Chambre le danger d'abuser de sa force, et l'émotion fut grande quand une si haute expérience laissa tomber de la tribune ces belles paroles, si dignes d'être méditées par tous les pouvoirs : « Ne mesurons pas nos devoirs par notre » puissance, mais notre puissance par nos devoirs » (1).

Son attitude témoigna bien plus de sollicitude pour la Monarchie que d'hostilité contre le Cabinet. C'était la véritable opposition de l'homme d'État qui respecte toujours dans le pouvoir qu'il n'a plus, celui qu'il exerça la veille, et celui que le pays peut l'appeler à reprendre le lendemain.

(1) *Moniteur* du 13 février 1828.

Digitized by Google

Martignac, de son côté, était trop pénétrant et trop dévoué pour vouloir priver la Royauté d'un concours aussi important que celui de Ravez ; il lui proposa la pairie. Mais malgré les termes flatteurs dont cette offre était accompagnée, et la bienveillance persévérante des anciennes relations qui les unissaient, Ravez ne crut pas devoir accepter même cet acte de justice de la part d'un cabinet qui s'était élevé par la chute de ses amis. Le scrupule peut aujourd'hui paraître excessif : il était conforme à la fidélité politique qui fait la vie des temps parlementaires.

Le ministère du 8 août, qui remplaça le cabinet Martignac, renouvela l'offre de la pairie. Ravez n'avait plus les mêmes raisons de refus; aussi, malgré son regret bien légitime de quitter la Chambre élective, il ne résista plus.

Son entrée à la Chambre des Pairs fut saluée par elle comme une véritable conquête; et son président, le chancelier d'Ambray, lui écrivait le 21 septembre 1829 :

« La Chambre héréditaire n'a plus rien à envier à la Cham-
» bre élective. Le Roi l'appelle à posséder dans son sein le
» plus beau talent qui ait jamais distingué une assemblée
» délibérante. Je sens tout le prix du présent que la sagesse
» du Roi daigne accorder à la Chambre que j'ai l'honneur de
» présider, et je me félicite avec elle de vous compter parmi
» nos plus illustres collègues. »

Toutefois, Ravez ne voulut pas devenir ministre : il jugea sans doute que d'autres situations, moins engagées que la sienne, seraient plus propres à tirer la Couronne et le pays de la crise difficile que leur dissentiment avait provoquée. Il avait d'ailleurs toujours montré beaucoup d'éloignement pour les fonctions ministérielles, auxquelles il ne croyait pas que la nature de son talent l'eût suffisamment appelé. On peut trouver de l'exagération dans cette modestie, mais la ferme persistance de ses refus aux époques les

Digitized by Google

plus diverses, en 1818 comme en 1827 et en 1829, et la simplicité noble et désintéressée de ses nombreuses lettres à ce sujet, ne permettent de douter, ni de sa sincérité, ni de son dévouement.

Il resta donc à Bordeaux sur son siége de premier président ; et sans pouvoir jamais devenir indifférent au sort de la royauté et du pays, ce fut désormais par l'exercice des fonctions judiciaires qu'il aspira à les servir.

Ce côté de la vie de Ravez ne fut assurément ni le moins brillant, ni le moins utile. Charles X l'avait appelé à présider cette Cour de Bordeaux devant laquelle il avait si longtemps fait entendre sa voix puissante ; un tel choix honorait à la fois le Barreau et la Magistrature. Il était pour l'un une haute récompense, pour l'autre une magnifique dotation.

Aussi, au barreau comme à la Cour, le jour de son installation solennelle fut une touchante fête. Le bâtonnier des avocats fut admis à exprimer les sentiments de l'Ordre, fier de revendiquer sa part de ce triomphe fraternel. La Compagnie répondit à ces félicitations avec une délicate courtoisie, et Ravez également dévoué à ces deux nobles corps, indivisibles soutiens de la justice, émut tous les esprits en traçant le portrait du vrai magistrat. Au milieu des acclamations générales, il fut le seul à ne pas s'apercevoir que les applaudissements s'adressaient moins au peintre qu'au modèle. Le modèle, chacun l'avait deviné, et bientôt tout le monde le reconnut.

En effet, nos temps n'en ont pas vu de plus complet. On ne savait s'il fallait admirer davantage l'intuition soudaine qui semblait deviner les causes, ou la consciencieuse sagesse qui les éclairait toujours par les plus savantes investigations. Son infatigable activité pressait le jugement des procès, sans le précipiter jamais ; les pauvres surtout n'attendaient pas.

Digitized by Google

La justice impartiale était le droit de tous ; la justice prompte lui semblait principalement le droit des faibles. On peut dire qu'il ne perdit jamais un instant. Il passait, sans un jour de repos, de la présidence parlementaire à la présidence judiciaire, et la lucidité saisissante de ses résumés politiques se retrouvait dans la rédaction restée célèbre de ses remarquables arrêts (1).

Ces arrêts, toujours empreints d'une érudition profonde, d'une philosophie élevée, d'un discernement magistral, donnèrent à la Cour de Bordeaux un caractère d'autorité bientôt accepté par tous les barreaux de France. On les cite encore au rang des monuments les plus respectés de la jurisprudence française, et M. Troplong, dont nul ne peut méconnaître la compétence, n'a pas hésité à appeler Ravez le plus grand jurisconsulte des temps modernes. Aussi, dans cette pleine et laborieuse carrière, les succès oratoires et la présidence politique n'ont pas laissé de traces plus profondes que la vie du magistrat.

Il s'y consacrait sans relâche, au moment où la révolution de juillet éclata.

Il siégea encore le 2 août 1830 : mais quand le télégraphe de Paris eut annoncé la proclamation d'un gouvernement nouveau, il renvoya au plus ancien des présidents de Chambre les sceaux de la Cour, dernier symbole des hautes fonctions qu'il résignait pour toujours.

Il eût pu toutefois les reprendre.

La royauté nouvelle, qui se montra toujours si modérée dans l'exercice du pouvoir, avait maintenu dans toute sa plénitude l'inamovibilité de la magistrature ; elle n'avait voulu ni la mutiler par des suspensions violentes, ni l'affaiblir par des retraites forcées. On avait résolu que la mobilité de nos

(1) La famille possède le recueil complet de ces précieux autographes.

Digitized by Google

jours d'orage garderait au moins comme une ancre tutélaire cette perpétuité du sacerdoce judiciaire, qui doit survivre à toutes les vicissitudes du Pouvoir comme à toutes les formes de gouvernement.

Mais Ravez n'entendit pas que son fauteuil fût plus inamovible que le Trône : il tenait tout du Roi, et ne voulait rien garder quand le Monarque avait tout perdu. Je ne pense pas qu'il se trouve des esprits disposés à blâmer de telles susceptibilités; en tout cas, je demande grâce pour elles, car elles ne risquent guère de devenir contagieuses.

Sans doute d'autres conduites peuvent loyalement se tenir, et souvent d'honorables motifs les justifient : le pays ne peut se condamner à l'immobilité, ni le talent à l'impuissance.

Il faut à la société une magistrature, une administration, un enseignement, une armée, et le pays aime mieux confier de tels dépôts à des mains expérimentées que de les voir livrer à d'aveugles ambitions ou à d'aventureuses médiocrités. Les amis du passé se souviennent avec orgueil que les brillants officiers de l'armée d'Afrique, qui furent les dignes compagnons de nos princes, sont devenus les généraux triomphateurs de la Crimée, et le patriotisme qui salua nos victoires du désert, ne s'incline pas avec moins de fierté devant les palmes de Sébastopol.

La vraie fidélité ne contraint personne, elle se suffit à elle-même. Elle sait honorer ceux qui emploient leurs forces au bien du pays, pourvu qu'ils s'honorent à leur tour, en se faisant respecter par le Pouvoir qu'ils servent aujourd'hui, et en respectant eux-mêmes le Pouvoir qu'ils servaient hier.

Mais Ravez jugea qu'il est des positions exceptionnelles qui ne doivent pas se séparer du gouvernement dont elles ont partagé la vie. Il avait eu, pendant neuf années, l'hon-

Digitized by Google

neur de représenter une des trois branches de la puissance législative et de personnifier la plus haute expression élective des institutions de son pays. Il pensa que son devoir d'honneur était de rester fidèle à leur mémoire et de porter leur deuil toute sa vie. Ce deuil respectueux du passé n'était ni une injure au présent, ni une égoïste indifférence pour l'avenir. Il sut éviter également les complaisances qui trahissent l'ambition de ressaisir le pouvoir, et les amertumes qui ressemblent au regret de l'avoir perdu. Il laissa les exaltés de la veille devenir en sens contraire les exaltés du lendemain, et changer sans cesse d'idole sans changer d'encensoir. Il savait que les plus modérés sont les plus fidèles, il prouva que les plus fidèles sont les plus modérés.

Dévoué aux intérêts de la France, s'associant toujours à ses épreuves comme à ses succès, acceptant les charges, ne refusant que les honneurs, il savait tout attendre de la Providence, soit qu'elle dût combler un jour ses sympathies, soit qu'elle eût à lui demander une résignation éternelle. C'était la sérénité de cette sagesse chrétienne qui ne connaît ni le ressentiment, ni le désespoir; également incapable de déserter la patrie comme Thémistocle, ou la vie comme Caton.

Gardant ses souvenirs, sans s'y absorber; consolé par ses espérances sans en faire une menace, il sut vivre en s'oubliant lui-même, sans être oublié jamais.

Toutefois, cet isolement des grandeurs ne saurait être l'abdication des facultés : le repos ne peut dégénérer en inertie, et, pour garder sa dignité, la retraite doit rester féconde. Les uns se plaisent à l'embellir par le culte des lettres qui élèvent les sentiments et tempèrent les passions : les Muses rafraîchissent l'âme à tout âge et on ne vieillit jamais à leur service. D'autres cherchent dans les voyages une diversion

Digitized by Google

efficace aux sollicitudes du passé et une ample moisson de souvenirs pour les études du retour ; quelques-uns, plus préoccupés du voyage suprême, consacrent leurs dernières années à méditer le vrai et à faire le bien, pour se recueillir dans la foi et s'épanouir dans la charité. Plusieurs mêlent à à ces hautes aspirations des travaux qui peuvent servir à la fois le présent et l'avenir.

Quant à Ravez, son choix était tout fait. Sans doute il aimait cette heureuse alliance du barreau et des lettres qui rappelle les loisirs de Cicéron et les vacances de Daguesseau; il avait l'esprit orné, les goûts littéraires, et l'à-propos de ses citations donnait à sa conversation un charme qui intéressa plus d'une fois Louis XVIII : mais le barreau était resté le culte de sa vie, les grandeurs politiques n'en avaient formé que le brillant épisode. La toge de premier président n'avait fait que changer les fonctions de Ravez dans le temple de la Justice. En quittant ces insignes, il retrouvait cette robe d'avocat qui les lui avait mérités ; il s'en revêtit avec un noble orgueil et une infatigable activité.

Toutefois, il jugea que la vie militante était finie pour lui. Cette voix qui avait dirigé les élus de la France, resta comme ensevelie dans ses grands souvenirs. Il ne se fit plus entendre au sein du prétoire, mais il exerça dans le silence de la retraite cette juridiction volontaire que la science prépare, que la confiance consacre et que la reconnaissance perpétue. Il y trouva la vie sereine du magistrat et la vie animée du barreau. Il devint l'arbitre des parties, le conseil des avocats, l'oracle de la cité : toutes les graves questions de la contrée lui furent soumises. Assis au fauteuil de son patriarcal foyer, il semblait présider encore la Cour de Bordeaux, et on a pu dire avec vérité qu'il rendit plus d'arrêts dans son cabinet que sur son siége de magistrat. On sentait en lisant ses

Digitized by Google

écrits, que dans la science du jurisconsulte le magistrat avait laissé l'empreinte de son autorité, et le législateur celle de sa puissance.

Aussi la renommée de ses consultations s'étendait-elle dans toute la France : une consultation de Ravez était devenue un événement judiciaire. Les chroniques du barreau de Paris rapportent qu'un jour le premier président Seguier, dont on cite les mots soudains et les vives réparties, ayant refusé le renvoi d'une cause, le défenseur se leva de nouveau et insista pour donner à une consultation de M. Ravez le temps d'arriver à son client. Le premier président se recueillit alors et reprit avec une respectueuse gravité : « Pour une consultation de M. Ravez la Cour attendra ! » et la cause fut renvoyée.

On peut juger si le barreau de Bordeaux se sentait fier de posséder un pareil représentant de la profession d'avocat !

Ses jeunes confrères le vénéraient comme un guide accompli, et lui-même, cédant à cet attrait qu'inspire la jeunesse à la maturité du génie, il les encourageait avec la sollicitude d'un père. Ses anciens émules se le montraient comme un modèle, et les hommages de l'admiration n'excluaient pas les épanchements de l'amitié.

L'amitié, il eut le bonheur de la connaître... cette véritable amitié qui identifie en quelque sorte deux âmes, deux vies, deux renommées ; qui inspire presque l'ardeur d'une passion en gardant le mérite d'une vertu.

C'est une telle intimité qui l'avait uni à M. de Saget, avocat plaidant comme lui, puis président à côté de lui à la Cour de Bordeaux, retiré volontairement le même jour, rentré en même temps au sein de ce barreau consultant qui avait ainsi retrouvé deux maîtres. Ils délibéraient souvent ensemble, et on eût dit qu'ils se complétaient mutuellement ; ils se recherchaient sans cesse, et l'on ne pouvait concevoir l'un

Digitized by Google

sans l'autre. La mort put seule rompre ce lien. De Saget fut enlevé à Ravez et son affliction fut telle que, pour honorer à la fois la mémoire de l'un et le deuil de l'autre, le Barreau décida qu'au sortir des funérailles, il se rendrait en corps auprès de Ravez, pour porter les silencieuses condoléances de l'ordre à son inconsolable douleur. Il y a, dans ce culte de l'amitié une délicate simplicité qui rappelle les temps antiques (1).

Au milieu de ses travaux multipliés, Ravez trouvait du temps pour suffire à d'importantes correspondances.

Il avait conservé de nombreuses relations avec ses anciens amis, même avec ceux dont le séparait la politique du jour, Villèle, Corbières, Pasquier, Martignac, et surtout il n'oubliait pas les prisonniers de Ham, dont il aimait à consoler le délaissement.

Je ne sache rien de plus noble et de plus touchant que les lettres échangées entre lui et M. de Chantelauze, son compatriote et le nôtre, auquel l'avaient uni tant de sympathies d'origine, de principes et de destinée.

Une âme ainsi ouverte aux plus purs sentiments devait être le sanctuaire de toutes les affections de la famille. La

(1) La mémoire de cette intimité fut ineffaçable dans le cœur de Ravez et longtemps après la mort de M. de Saget, il disait en rappelant une des nombreuses consultations qu'ils avaient délibérées en commun : « Feu M. de Saget et moi à qui on peut dire, en parlant de lui :

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis.....
.....
Nulli flebilior quam tibi.....

Ce souvenir exprimé avec une sensibilité si vraie, et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Grangeneuve, nous a paru digne d'être cité.

Digitized by Google

Providence avait favorisé son foyer. Il habitait avec son fils aîné qui avait montré, dans les fonctions d'avocat général à la Cour de Bordeaux, un talent digne de se faire entendre par son père. Son caractère n'était pas moins digne de lui; il se retira avec lui dans le sein du barreau, et leurs cabinets d'avocat s'ouvrirent à la fois l'un à côté de l'autre. Ce fils, également recommandable par sa piété et par son savoir, ne lui survécut que peu d'années. Il laissa lui-même un jeune fils héritier de ses sentiments, et une fille mariée à un magistrat dont la famille se rattache aux souvenirs du Parlement de Guyenne, et qui se montre fidèle à sa glorieuse adoption, comme au nom de ses aïeux.

Son autre fils, Adrien Ravez, bien qu'habitant souvent la campagne, avait cependant voulu rester inscrit au barreau, et il suffit de le connaître et même de lire ses lettres pour juger à quel point il lui eût été facile de s'y créer une place honorable. Il visitait fréquemment son père, et sa présence venait compléter les joies de la maison paternelle.

C'est au milieu de ces jouissances intérieures que s'épanouissait la verte vieillesse de Ravez. Elle puisait aussi de nouvelles forces dans des consolations plus hautes. Celui qui, à l'âge de vingt et un ans, défendit, au pied de la colline de Fourvières, la liberté des prêtres lyonnais, n'avait jamais oublié la foi de ses pères : mais elle sembla recevoir une impulsion plus vive de ces dernières années où l'âme se fortifie par la pensée du suprême avenir.

Il se plaisait à dire après avoir quitté toutes les présidences politiques et judiciaires : « Il en est une dont les révolutions ne me dépouilleront pas. » C'était la présidence du conseil de fabrique de la paroisse de Saint-Paul, qu'il exerça près de cinquante ans.

Digitized by Google

Ainsi s'écoulaient ces années qu'on a si bien nommées le soir de la vie.

Ce fut, en effet, pour lui une douce et splendide soirée après les incessantes agitations de son midi : il n'en ressentait pas les ardeurs, il n'en avait gardé que l'éclat. Il savait que pour les vies qui ont monté le plus haut, le plus difficile est de bien finir ; il avait vu tant de beaux génies s'égarer sur les sommets et glisser fatalement dans l'abîme, faute d'avoir su descendre avec dignité dans la tombe.

Aussi avait-il résolu de ne pas interrompre ce paisible repos, mais il était écrit que cette carrière si pleine ne s'achèverait pas sans voir rajeunir ses honneurs parlementaires.

Chacun se souvient des agitations électorales de 1849 : ce furent les journées de juin dans le scrutin. La société fit alors appel à toutes les forces qui l'avaient servie, à toutes les gloires qui l'avaient illustrée.

Ravez ne pouvait être oublié dans ce mouvement d'énergie et de salut : les nuances les plus diverses s'unirent pour lui décerner un mandat de confiance, et l'envoyer à l'Assemblée législative. Ce ne fut pas sans regret qu'il s'arracha à la retraite ; mais il n'avait jamais hésité devant le devoir. A vingt-deux ans, il disait à la Jeunesse bordelaise : « Il y a du péril, j'accepte. » A quatre-vingts, il répondait aux électeurs de la Gironde : « C'est un sacrifice, je pars. » Toute une contrée appelait un représentant déjà honoré par elle ; aucun serment n'était demandé ; il s'agissait de sauver le pays.

Il alla donc dans cette assemblée, si éclatante par sa composition, si énergique contre le désordre, si impuissante contre ses propres divisions ; qui dota la France de la liberté d'enseignement et rendit à l'Eglise celle de son vénérable chef ; mais qui, pressée en tous sens par les partis

Digitized by Google

contraires, flotta dans de perpétuelles incertitudes entre la république et la monarchie.

Quand Ravez reparut après vingt années d'absence dans cette enceinte qui, depuis son départ, avait vu deux révolutions, il trouva tout changé autour de lui. Ses contemporains étaient rares; le pouvoir avait passé à une génération qu'il n'avait pas connue, mais cette jeune génération, qui ne le connaissait elle-même que par sa renommée, s'inclinait avec une respectueuse déférence devant cet illustre demeurant d'un autre âge. Les années avaient imprimé à ses traits la majesté du temps, sans lui infliger ses ravages. On admirait cette courageuse vieillesse, et l'Assemblée voulait tout à la fois l'honorer et s'en servir.

Ses collègues n'entendirent pas qu'une si éminente science demeurât stérile pour le pays: on lui déféra la présidence de la grande commission de réforme hypothécaire appelée à combler l'une des plus regrettables lacunes de la législation française. Sa haute expérience imprima la plus heureuse direction à ces importants travaux, dont l'opinion publique avait souvent renouvelé le vœu, et dont Casimir Périer avait dès longtemps donné le signal.

S'il eût pu y présider jusqu'à la fin, son autorité eût peut-être sauvé d'un triste avortement cette œuvre si impatiemment désirée; et la France n'en serait plus à attendre encore ce code de vraie publicité, pour lequel toutes les autres nations ont su nous devancer, au grand détriment de notre richesse foncière et de notre juste renommée d'émulation et de progrès.

Mais ce dernier honneur ne devait pas lui être réservé. Ravez quitta Paris au mois de septembre 1849, pour venir prendre part à la session du Conseil général de la Gironde, dont il était resté un des membres les plus actifs et les plus influents. Il avait accepté aussi les fonctions de juré à la

Digitized by Google

haute Cour nationale de Bourges; il savait suffire à tous les dévouements.

Il assista aux premiers travaux du Conseil, et ce fut en sortant de l'une de ses séances qu'il fut saisi par un refroidissement dont les suites furent rapides et fatales. Dès que sa maladie fut connue, l'émotion fut universelle dans la cité : ses collègues, comme toute la population, assiégeaient sa demeure pour s'informer d'une santé si précieuse, mais la Providence avait jugé sa vie pleine et sa couronne gagnée. Après trois jours de maladie, Ravez s'éteignit le 5 septembre 1849.

Sa mort répandit sur Bordeaux un deuil général. Ravez atteignait alors sa quatre-vingtième année, mais de telles morts sont toujours prématurées. Un vieillard dont l'âme est ainsi privilégiée, fait l'orgueil de la cité comme de la famille. Il y a dans ses entretiens, dans ses recommandations suprêmes, je ne sais quoi de suave et d'achevé qui semble déjà ne plus appartenir à la terre.

Cette perte ne fut pas déplorée seulement à Bordeaux, elle fut ressentie à l'Assemblée législative et jusqu'aux extrémités de la France. La ville de Lyon, qui tint toujours une grande place dans ses souvenirs, ne pouvait rester indifférente à de tels regrets, et, malgré les préoccupations de ces temps agités, la pensée des Lyonnais se reporta plus d'une fois sur cette renommée nationale dont leurs pères avaient salué l'aurore.

Mais une telle mémoire méritait ici même un solennel hommage. Les morts vulgaires sont loués au lieu de leur tombe; il n'appartient qu'aux morts illustres d'être célébrés au lieu de leur origine, et de voir revendiquer leur nom par leur première patrie.

Digitized by Google

Honorons donc cette noble vie commencée par le courage, éprouvée par l'exil, mûrie par les luttes, brillante par l'éloquence, puissante par les dignités, plus grande par les services, finissant dans la vénération et consacrée par la gloire.

Et maintenant, Messieurs, quel est dans cette carrière si remplie le trait qui domine tous les autres et qui marque le nom de Ravez d'un caractère ineffaçable ? Ce trait, c'est la fixité de l'âme dans la diversité des événements, c'est la fidélité à soi-même, c'est la persévérance dans le bien, qui n'est pas seulement par elle-même une excellente vertu, mais qui fait à elle seule la fécondité de toutes les vertus.

Cette existence se résume en deux mots : contraste dans les situations, unité dans la conduite.

Le jeune avocat fugitif monte de la barre, où il s'était essayé, jusqu'au premier siége de la Cour souveraine qui se rappelait encore ses débuts, et va s'asseoir à la place de Montesquieu.

Le fils d'un modeste commerçant reçoit l'ordre antique du Saint-Esprit et porte les insignes réservés au sang des rois.

Le prisonnier de la Commune de Lyon devient pendant neuf ans le Président des députés de la France.

Et toutes ces prodigieuses alternatives de fortune et de revers, de persécutions et de triomphes n'ont jamais ébranlé sa constance; il est resté inviolablement fidèle à sa foi religieuse, à sa foi judiciaire, à sa foi politique.

La défense du culte de ses pères inspira les premiers efforts de sa parole, et il a fini en acceptant la mission de venir en aide à la religion et à la société menacées.

Il ne se montra pas moins persévérant dans le culte des lois. Jeune homme, il les défendait à la barre; il les appliqua plus tard comme chef d'une Cour souveraine; enfin il les consacra comme représentant du pouvoir parlementaire.

Digitized by Google

Puis, quand il eut quitté toutes les dignités, ce fut encore l'interprétation des lois qui occupa les heures du jurisconsulte, et il travaillait à les réviser comme législateur, quand la mort vint interrompre une vie dévouée tout entière à leur empire.

Que dirai-je de sa foi politique? Il avait pris pour symbole l'alliance de la monarchie héréditaire et de la liberté constitutionnelle; elle reçut ses aspirations dès les beaux jours sitôt troublés de 89; il fut des premiers à la saluer en 1814, et en 1849 il lui gardait encore les dernières espérances de sa vieillesse. Il avait harangué Charles X assis sur son trône, au nom des députés de la France : il alla, en 1834, saluer l'exilé de Prague au nom des rares dévoûments que rien n'ébranle et que rien ne lasse. Il voulut voir les petits-enfants de son roi (1). Il se préoccupait surtout de l'éducation du jeune prince sur la terre d'exil, et, à son retour sur le sol de la France, il ne prononçait jamais son nom sans que des larmes échappées à cette ferme nature vinssent attester les émotions de son impérissable fidélité.

La cause de la vraie liberté ne lui a pas été moins chère. En 1789, il avait applaudi à son triomphe sur l'ancien régime; il la défendit contre l'anarchie, en 1793; et ce fut d'elle qu'il accepta, à quatre-vingts ans, cette élection suprême, digne couronnement d'une carrière dont les suffrages de ses concitoyens avaient fait la grandeur.

La Providence lui avait prodigué les dons les plus difficiles à allier : l'ardeur et le sangfroid, le courage et la pru-

(1) Il écrivait en parlant d'eux : « La sœur tient déjà tout ce que le frère promet. » Il présageait les hautes qualités d'une princesse, dont tous les partis ont récemment déploré la perte.

Digitized by Google

dence, la méditation et l'inspiration, la fermeté et la bienveillance.

Il posséda surtout les deux qualités du cœur et de l'esprit, les plus rares dans notre siècle superficiel et oublieux, la vraie science qui creuse toujours et la vraie fidélité qui ne se dément jamais.

Je m'arrête... j'ai retracé sincèrement les traits de cette grande existence, que pourrais-je ajouter désormais?

En contemplant ces pures et généreuses mémoires, ne ressentez-vous pas l'invincible attrait de cette grandeur morale qui est à la fois un enseignement et une espérance? Ne dirait-on pas qu'on se fait meilleur en les aimant, et que l'admiration est déjà un pas vers la vertu?

Il est des vies dont la fortune a fait le mérite, d'autres dont le mérite a fait la fortune. Pour les unes, la grandeur n'est qu'un éclat emprunté dont le reflet s'éclipse avec l'auréole du pouvoir. Pour celles-là la retraite c'est la déchéance; la mort, c'est l'éternel oubli; le piédestal brisé, la statue s'abaisse et disparaît pour toujours. Les autres n'ont pas besoin de piédestal; les dignités ne sont pour elles qu'une couronne passagère, et quand le vent des révolutions l'emporte, il reste celle de l'honneur que l'adversité ne saurait briser et que la postérité relève. L'homme demeure aussi grand que la veille, quelquefois plus grand; le temps est pour lui. A mesure que les préjugés du passé s'éloignent, les ombres s'évanouissent et la face s'illumine. Puis, quand il est entré dans cette grande retraite de la mort, la Renommée s'assied sur sa tombe, les vains bruits se taisent devant elle, mais le parfum des vertus s'exhale chaque jour davantage. On dirait que la transfiguration de l'éternelle récompense projette déjà sur la gloire humaine les rayons mystérieux de son incomparable splendeur.

Digitized by Google

Et au moment même de ce solennel hommage qui ressemble à une naturalisation nouvelle dans sa ville natale ; en présence de ces descendants qui reviennent, après deux générations, rajeunir leur origine auprès du berceau de leur aïeul, je crois voir planer au-dessus de nous cette noble figure qui montre à notre jeunesse comment on grandit sans changer, aux anciens comment on finit sans déclin, à tous comment on demeure après avoir fini ; comment on quitte les sommets sans descendre, et la terre sans mourir.

Pour moi, Messieurs, je me sens fier d'achever le cours de cette présidence en adressant à cette illustre mémoire un respectueux tribut. Puissent ces accents venus de sa première patrie retentir jusqu'à la seconde, et trouver un écho dans ses annales ! Que toutes deux se partagent son immortalité comme elles se partagèrent sa vie : que ce nom vénéré reste l'inaltérable symbole d'une fraternelle alliance entre ces deux grandes métropoles de nos provinces de France !

Que nos enfants s'instruisent à ce souvenir et s'animent à cet exemple ; que cette généreuse jeunesse devienne à son tour l'orgueil de ses pères, et que la cité confiante dans son inépuisable fécondité, puisse, en contemplant ses gloires passées, saluer déjà ses grandeurs futures !....

Digitized by Google

VOYAGE EN CHEMIN DE FER

DE

LYON A LA CROIX-ROUSSE.[1]

De omni re et quibusdam aliis.

Parmi les personnages illustres qui logèrent au couvent des Carmes, on doit citer Zaga-Christ, se disant empereur d'Ethiopie et roi de l'Abyssinie ; il passait à Lyon en 1635, et se rendait à la cour de France, où il séjourna quelque temps. C'est pour ce prince, mort à Ruel, que l'on fit cette peu correcte épitaphe :

CI-GIT DU ROI D'ETHIOPIE,
L'ORIGINAL OU LA COPIE.
LA MORT A VIDÉ LE DÉBAT,
S'IL FUT ROI OU S'IL NE LE FUT PAS.

(Cochard, Guide du voyag., p. 546).

En 1679, les Carmes rebâtirent leur couvent, et ce fut l'archevêque Camille de Neufville de Villeroy qui en posa la première pierre, le 29 mai de la même année. (Péricaud, Notes et Docum.) On observe encore, dans la cour d'une des maisons neuves, n° 5, de la place de la Miséricorde, les restes d'un cloître, dont les arcs sont à

(1) Voir l'avant-dernière livraison de la *Revue du Lyonnais*.

Digitized by Google

plein cintre et indiquent le style du XVIIe siècle ; je me souviens d'avoir vu l'intérieur de cette cour planté d'arbres. Il existe dans les rez-de-chaussée de la grande maison, séparée de la rue des Auges par une cour, de vastes locaux, qui sont un souvenir des salles du couvent des Grands-Carmes des Terreaux ; mais on ne peut que difficilement juger de la hauteur intérieure qui n'est plus la même, par suite de la division en deux étages de ces salles, qui ont vraisemblablement servi aux assemblées dont j'ai précédemment parlé.

Sur le plan de Séraucourt, 1740, la place *Neuve-des-Carmes* se distingue de la petite rue *Sainte-Catherine* par un autre alignement et une plus grande largeur ; elle est appelée place *Sainte-Catherine*, et ce fut donc postérieurement à 1740 qu'elle prit le nom de place *Neuve-des-Carmes ;* mais avant ce nouveau baptême sa superficie était la même. D'ailleurs on peut s'en assurer en regardant les constructions qui bordent le côté oriental de la place : la maison basse n° 1, me semble devoir dater du commencement du XVIIe siècle, et celle n° 3 a été bâtie peu d'années avant la Révolution, sur l'emplacement de plusieurs vieilles constructions. Du côté opposé, la belle et grande maison n° 12 fut élevée, à la même époque, par un entrepreneur nommé Dupeuble, pour le compte des Carmes, et sur un terrain dépendant de leur ténement. Je ne saurais dire si les Carmes agirent à l'exemple des Feuillants, qui cédèrent, vers 1740, une partie de leur jardin à un entrepreneur, avec l'obligation de construire à ses frais des maisons dont il jouirait pendant un certain nombre d'années ; la propriété devait ensuite en rester à ces religieux. (Descript. de Lyon, 1741.)

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, le sieur Dupeuble, par acte du 17 mars 1791, acheta de la nation une maison appartenant aux Carmes des Terreaux, et s'il se trouvait dans le cas précité, — ce que j'ignore, — il put être indemnisé de ses frais ; car les propriétés, dites nationales, furent généralement cédées à vil prix. Cet acte de vente met à néant une anecdote populaire sur le compte du susdit. On prétend que les Carmes, appartenant à un ordre mendiant, pensaient que le public trouverait contraire à la logique de les voir posséder une maison magnifique, donnant de beaux revenus. Pour échapper à ce jugement, ils autorisèrent le constructeur à faire valoir la maison sous son nom, et celui-ci, profitant de ce fidei-commis, se serait déclaré propriétaire absolu de l'immeuble, construit et géré par lui. Les héritiers Dupeuble revendirent cette maison en 1818. Il est à présumer qu'à la suite de toutes ces constructions neuves, dont plusieurs furent établies sur le terrain des Carmes, la place prit le nom qu'elle a conservé jusqu'à l'ouverture de la rue Terme.

L'Ordre des Carmes eut pour général, dans le siècle dernier, un lyonnais, le père André Audras, dont la famille possède le portrait. Il est représenté tenant à la main une lettre sur l'adresse de laquelle on lit : *R^mo^ P^ri^. Andreæ Audras gen^li^ Ordi^s^ Carmelitarum* (1). En 1789, le nombre de ces religieux était de vingt-six, et le prieur se nommait Bruno Jacques. (Alm., Lyon, 1789). La tempête révolutionnaire les dispersa; l'église et le monastère disparurent,

(1) Le couvent des Grands-Carmes de Paris a plusieurs fois choisi son prieur parmi les religieux de Lyon, et l'un d'eux, le P. André Audras fut même élu par le Chapitre tenu à Rome, le 20 décembre 1780, supérieur-général de l'ordre. (*Note communiquée par M. Brouchoud.*)

Digitized by Google

et les diverses appellations qui perpétuaient leur souvenir, la *place Neuve des Carmes*, la *place des Carmes*, la *cour des Carmes*, tout a été emporté par le vent de la nouveauté.

C'est à peine si la génération actuelle connaît la fameuse eau des Carmes! En effet, l'eau de Cologne et mille autres cosmétiques à la mode lui ont fait une rude concurrence. Elle semble cependant vouloir secouer le voile de l'oubli et reprendre son rang dans le monde. Je remarque sur les murs de notre ville une immense affiche aux couleurs voyantes, assez haut posée pour qu'elle puisse y rester en permanence, et qui est ainsi conçue : *Exposition de Londres*, 1862. *Eau de Mélisse des Carmes contre les apoplexies, le mal de mer, les migraines, etc., chez Boyer, rue Tarane*, 14, *à Paris*. Cette eau de mélisse a eu véritablement une grande réputation, car je trouve dans un Guide du voyageur à Paris, pour l'année 1806, l'indicatiou suivante : « Les Carmes du Luxem-
« bourg avaient une apothicairerie renommée par l'eau
« de mélisse, dont les propriétés sont généralement
« reconnues, et dont la réputation fut longtemps à la
« mode dans les boudoirs. L'eau des Carmes a des
« vertus surprenantes pour les spasmes et les vapeurs;
« Le dépôt est rue *Tarane*. »

La mélisse, ou citronelle à cause de son odeur qui rappelle celle du citron, se nommait en latin : *Citrago*, *melissa*, *meliphyla, apiastrum*. Les trois derniers mots semblent prouver qu'elle est très-agréable aux abeilles. D'après Virgile, il suffit d'en frotter les ruches, pour y faire rentrer les habitantes émigrées.

..... Huc tu jussos asperge sapores
Trita meliphyla et cerinthe ignobile gramen.
Georg. IV, 63.

Digitized by Google

Lorsque la Révolution s'empara des couvents et en chassa les religieux, les frères Serre emportèrent avec eux le secret de la fabrication de l'eau des Carmes, et vinrent s'établir à l'angle méridional de l'escalier du *Change* et de la montée de *Saint-Barthélemy*. Encore aujourd'hui, ce spécifique ou cosmétique se fabrique et se vend au même endroit. Le sieur Vernaison qui le débite est le successeur des susdits frères, se prétendant seuls possesseurs du véritable secret, et qui le lui ont communiqué.

Voici à quelle occasion fut inventée l'eau des Carmes : Rome, en l'année 1764, fut affligée par l'invasion d'une épidémie. Les dangers que l'on courait en soignant les malades, engagèrent les Carmes Déchaussés du couvent de *Santa Maria della Scala* (1), dans le *Trastevere*, à composer une eau préservatrice de la contagion, et dès cette époque, le susdit couvent jouit du privilége de la fabriquer et de la vendre dans la ville de Rome. Le prospectus qui accompagne les flacons, et que j'ai rapporté de la pharmacie intérieure du couvent, affirme que ce *specifico* possède *una mirabile virtù* ; en effet, il guérit d'un si grand nombre de maux que l'on peut lui donner le titre de panacée. Voici sa composition, dont je trouve la recette dans le *Dictionnaire des sciences médicales* :

(1) L'origine de la dénomination de *Santa Maria della Scala*, *Sainte-Marie de l'Escalier*, provient de la légende suivante : Vers l'an 1592, une image de la Vierge, reléguée sous un escalier, se mit tout à coup à resplendir miraculeusement. Ce fut donc afin de lui offrir un asile digne d'elle que l'on construisit l'église en question, et pour la desservir, le pape Clément VIII appela d'Espagne à Rome des Carmes Déchaussés, qui en prirent possession en 1597. (Panciroli. tesori nascosti di Roma.)

Digitized by Google

« Esprit de mélisse simple, huit parties ; de romarin, de « thym, de canelle, une partie ; de muscade, deux par- « ties ; d'anis vert, une partie ; d'écorce de citron, qua- « tre parties ; de marjolaine, d'hysope, de sauge, d'an- « gélique, une partie ; de coriandre, deux parties ; de « girofle, une partie. Les Carmes qui préparaient fort « bien l'eau de mélisse, distillaient chacun de ces ingré- « dients à part et mêlaient les esprits dans la proportion « que nous avons indiquée. » En parlant de l'eau des Carmes, je suis un peu sorti de mon sujet ; car elle était l'œuvre des Carmes Déchaussés, vulgairement appelés Carmes Déchaux, et non pas des Grands-Carmes. Les premiers, ainsi nommés parce qu'ils marchaient nu-pieds, furent réformés par sainte Thérèse d'Avila, en Castille ; leur institution, qui date de 1580, avait été précédée, en 1540, de celle des Carmélites (Dict. ord. relig.).

Ces lignes étaient écrites depuis quelque temps lorsque je trouvai dans un almanach pour 1864 une annonce de l'*Eau de mélisse des Carmes*, de Boyer, le même dont j'ai parlé plus haut. Dans ce prospectus, l'industriel ne se contente pas de préconiser les vertus hygiéniques de son élixir, il le recommande de plus, en l'entourant d'une auréole légendaire, dont malheureusement l'éclat ne résiste pas au moindre examen de l'histoire et de la raison. Je vais, malgré cela, livrer ce factum à mes lecteurs, comme un exemple du savoir-faire de la réclame parisienne :

« Nous empruntons à un érudit le jugement qu'il émet « sur la vertu de cette eau bienfaisante. C'est presque « une légende que l'eau de mélisse des Carmes. Sans « remonter précisément jusqu'au déluge, elle a le droit « de se vanter d'être d'une assez vieille noblesse ; car si

Digitized by Google

« l'on s'en rapporte aux bons Pères qui se chargèrent,
« voilà tantôt deux cents ans, de la produire et de la pa-
« tronner, elle descendrait en ligne droite des Druides,
« qui la tenaient eux-mêmes des héritiers du prophète
« Elie. »

Je n'ai pas besoin de rappeler que l'eau des Carmes, d'après le prospectus de la pharmacie de *Sª Maria della Scala*, date seulement de 1764, et il serait d'ailleurs bien étonnant que pendant une longue série de siècles, les disciples d'Elie eussent communiqué seulement aux Druides un secret de cette importance, sans en faire part au reste de l'humanité souffrante. Si nous étions au XVIIe siècle, à cette époque d'érudition patiente, on ouvrirait probablement un débat sérieux sur la question de savoir comment les héritiers du prophète du Mont-Carmel ont pu enseigner aux Druides la recette de l'eau des Carmes; mais je crois qu'aujourd'hui l'érudit de M. Boyer ne se donnerait pas la peine de soutenir sa proposition par deux ou trois in-folio, dans lesquels il prouverait qu'Elie était professeur de chimie, et que les prêtres gaulois assistaient au cours, continué par ses fidèles disciples.

Quoi qu'il en soit, il paraît décidément que l'eau des Carmes veut sortir de l'oubli; ainsi l'on vend maintenant à Lyon de petites fioles, contenant un liquide dont la teinte carminée est semblable à celle du *Specifico* des moines de *Santa Maria della Scala*, à Rome. Voici le titre du prospectus dans lequel ces petits flacons sont enveloppés : «Vertus du spécifique anti-pestilentiel, avec la mé-
« thode pour en user avec fruit. Pharmacie des religieux
« Carmes Déchaussés du Mont-Carmel, de Palestine. » Je ne relate pas tous les maux guéris par le remède en ques-

Digitized by Google

tion, car ils sont trop nombreux, et quoique le prospectus en fasse connaître une grande quantité, il se termine cependant par ces mots : « Le spécifique du Carmel renferme encore d'autres vertus que nous ne nommerons « pas, pour ne pas faire de ce court abrégé une chose « très-longue et très-étendue. » Il paraît donc qu'il guérit *de omni morbo et quibusdam aliis.*

La partie spéciale de mon travail, sur les Grands-Carmes de Lyon, laisse beaucoup à désirer sous le rapport des détails locaux ; mais je suis heureux d'annoncer qu'un jeune et studieux avocat, M. C. Brouchoud, s'occupe à écrire la même histoire. Il a puisé, dans les anciennes archives de ces religieux, une multitude de documents originaux qui donneront un grand intérêt à sa narration. Il relate surtout les nombreux procès, soutenus par les descendants d'Elie, lesquels savaient parfaitement se défendre et attaquer. L'auteur, qui est mon collègue au comité d'archéologie, m'a fait l'honneur de me communiquer son mémoire, et la lecture profitable que j'en ai faite m'engage à le recommander d'avance à l'attention de tous les hommes qui attachent encore quelque prix aux études historiques sur le vieux Lyon.

Paul Saint-Olive.

(*A continuer*).

Digitized by Google

EXPLICATION

D'UN BAS-RELIEF ET D'UNE LÉGENDE ÉNIGMATIQUE

Sur un tombeau antique du musée de Lyon.

Une des inscriptions les plus curieuses du Musée de Lyon par les mystères qu'elle a semblé offrir, présente un bas-relief accompagné d'une légende, reputés une énigme impossible à résoudre. Je veux parler de l'inscription de *Sutia Authis* qui, morte de la douleur d'avoir perdu son enfant, reçut de son mari, sur son épitaphe, le reproche tendre d'avoir été envers elle-même et envers lui *impia*, « mon aimante, » pour avoir été *nimis pia*, trop aimante pour son enfant. Au-dessus des mots : MERVLA ET que suivait un autre mot effacé, gravés sur la plate-bande de la corniche du cippe qui contient l'inscription, sont sculptés deux animaux paraissant les gardiens d'un coffre entr'ouvert placé entre eux deux. L'animal à gauche du spectateur est un chien ou une chienne ; celui de droite, s'il n'est aussi un chien, a quelque ressemblance avec un ours.

« ... Depuis Spon jusqu'à M. l'abbé Greppo, aucun antiquaire, « dit M. de Boissieu, n'a pu donner l'explication du bas-relief « sculpté sur le couronnement du cippe, et je crois fort inutile de « le tenter. Le fragment de ligne qui se voit au-dessous n'est « pas plus explicable ; il semble n'avoir aucun rapport avec le » sujet de cette sculpture, ni avec l'épitaphe qui suit. Il faudrait « toute l'imagination et toutes les ressources du P. Hardouin « pour relier entre elles ces trois choses. » L'auteur des *Suscriptions antiques de Lyon* qui a jeté, peut-être un peu témérairement, ce défi, ajoute qu'à la suite des mots *Merula et*, on croit distinguer les deux lettres CA..... (Page 497).

Déjà M. Mommsen a remarqué avec toute apparence de vraisemblance que les mots de la plate-bande devaient être les noms des animaux sculptés au-dessus. (*Annales de l'Instit. archéol.* 1853,

Digitized by Google

p. 82; et notes de M. Renier à la réédition de la *Recherche* de Spon, p. 99).

Merula me paraîtrait alors ne pas vouloir dire « un merle, » mais être le diminutif de *Mera*, le nom d'une chienne « de fidélité notoire » (comme dirait Scarron). Icarius, à qui Bacchus avait enseigné l'art de faire le vin, en ayant donné à goûter à des bergers de l'Attique, ceux-ci, pris d'ivresse, se crurent empoisonnés et le tuèrent. Sa fille, Erigone, étonnée de la disparition de son père, le chercha longtemps; elle finit par trouver son tombeau, gardé par *Mera*, sa chienne fidèle. Jupiter plaça cette chienne, digne de récompense, parmi les astres du ciel où elle fait partie de la Canicule. Le symbole d'attachement qu'exprimait la représentation d'une chienne du nom de *Mera* ou *Merula*, si l'on considère combien c'était chose peu rare de figurer des chiens sur les monuments funéraires, n'avait certainement rien de déplacé sur le tombeau d'une femme qui s'était laissé mourir de chagrin sur la tombe de son enfant; c'était presque la situation pareille. Et si l'on voulait pousser encore plus loin d'ingénieux rapprochements de convenance, on pourrait faire observer qu'*Anthis*, surnom de cette pauvre femme à la fois trop et pas assez aimante, en rappelant le surnom *Antheus* qui était un des plus fréquemment donnés à Bacchus, l'hôte et l'ami du maître de la chienne *Mera*, avait bien pu suggérer l'idée du choix de ce symbole.

Si l'autre animal est bien un ours, ou simplement un chien ressemblant à un ours, je verrais là une espèce de rébus du nom de l'ourse *Callisto* qui est la constellation *Arctos*, avec le surnom *Callistio*, de ce mari et père infortuné qui avait élevé le tombeau. Le coffre placé entre la chienne *Merula* et le chien-ours *Callistio* (car je suppose le nom ainsi écrit sur la plate-bande), représente un trésor quelconque et plus probablement le sarcophage ou l'ossuaire entr'ouvert contenant les restes chéris du jeune *Probatiolus*.

A. ALLMER.

Digitized by Google

HISTOIRE DU CHATEAU DE VAREY

(SUITE) (1).

La puissante république des Éduens avait au nombre de ses clients les Ambarres, peuple pasteur et guerrier qui couvrait les rives de la Saône, de la rivière d'Ain, le pays humide des Dombes, et gardait les passages qui communiquaient avec Genève et l'Helvétie (2). Vaincue par les armées confé-

(1) Voir la livraison de janvier 1864, p. 63.

(2) « Notre pays, enveloppé presque entièrement par des fleuves et des rivières, formait ainsi une contrée à part et isolée. Il était, au temps de César, habité par divers peuples ; au sud et à l'est, il contenait les peuplades allobroges, quelques autres ségusiennes. Les peuples du centre étaient les Ambarri....» Th. Riboud, *Essai sur l'étude de l'histoire des pays composant le département de l'Ain, par la recherche et l'observation des monuments militaires, etc...* » — « *Indè, in Allobrogum fines, ab Allobrogibus in Segusianos exercitum ducit : hi sunt extrà provinciam trans Rhodonum primi.* Ici César fait mention des Ambarri, necessarii et consanguinei Eduorum, (peuples du Bas-Bugey et de la Dombes) ; les Ambarrois, comme les Sébusiens, étaient alliés et clients des Éduens, dont le chef-lieu (Autun) tenait un rang distingué dans la Gaule, par sa puissance, ses écoles mœniennes et ses druides. Ambérieux en Bugey et Ambérieux en Dombes ne laissent aucun doute sur la position des Ambarrois. » Th. Riboud, id. « Ambérieux, Ambronay, Ambutrix, Varambon (War-Ambron) passent pour avoir reçu leurs noms des Ambarres et Ambrons. » Debombourg, *Atlas hist. du dép. de l'Ain.*

« Les Bituriges, les Éduens, les Arvernes, les Ambarres fournirent une partie des guerriers qui émigrèrent sous la conduite du Biturige Bellovèse... Les Ambarres habitaient sur les deux rives de la Saône, un peu au nord des Ségusiens ; ils occupaient une partie de la plaine marécageuse qui fut depuis nommée *Dombes*, et la plaine à l'occident des montagnes, appelée *Bas-Bugey*.» La Teyssonnière, *Recherches hist. sur le département de l'Ain*, tom. I, p. 2.

« Ce château (Château-Gaillard), monument d'une haute antiquité, est situé sous le bourg d'Ambronay, qui fait partie du pays des Ambarres, aux confins de la Séquanie. » D. Monnier, *Du Culte des Esprits dans la Séquanie*, p. 105.

« Les villes, bourgs et villages qui portent, sur plusieurs points diffé-

Digitized by Google

dérées de l'Arvernie et de la Séquanie, la République, après avoir vu périr ses armées, sa noblesse, son sénat, tomber toutes ses cités et se sentant à deux doigts de sa perte, commit la faute, c'était un crime, d'appeler les Romains à son secours. La Gaule ne fut plus dès lors qu'une contrée perdue, sans cohésion, sans unité, livrée à tous les conquérants et ouverte aux Germains d'Arioviste, comme aux légions de César.

rents, le nom d'Ambérieux, au sud du département de l'Ain, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, marquent les premiers établissements formés par les Ambarres. La ville bugésienne d'Ambérieux, placée à l'entrée de la vallée de Saint-Rambert, doit avoir été le chef-lieu de la colonie.» Désiré Monnier, *Études arch.*, p. 87.

« Danville a inscrit dans sa carte de 1743 le nom d'Ambarri, de manière à exclure le Bugey ; c'est une erreur palpable. Après lui, de Veyle a mis les Ambarres dans la Dombes. M. de la Teyssonnière l'a suivi avec trop de respect, en traçant une démarcation qui laisse en dehors de leur territoire l'Ambérieux du Bugey (le principal de tous), l'Ambérieux du bord de la Saône, près d'Anse, et le village d'Amérieux sur le Rhône, près de Groslée. Heureusement, il revient bientôt de cet excès de confiance, en avouant que les mots d'Ambérieux (soit en Bugey, soit en Dombes), d'Ambronay, d'Amareins, etc., rappellent le nom des Ambarres « qui ont occupé, dit-il, la partie du département où ces bourgs et villages sont placés. » D. Monnier, *Études arch. sur le Bugey*, p. 88.

« Les Ambarres avaient à peu près les Dombes, la plaine et les coteaux appelés le Bas-Bugey. » La Teyssonnière, *Rech. hist. sur le dépt. de l'Ain*, tom. I, p. 32.

« Les mots Ambérieux (soit en Bugey, soit en Dombes) Ambronay, Ambutrix, Amareins, Birieux, Bereins rappellent le nom des Ambrons ou Ambarres qui ont occupé la partie du département où ces bourgs et villages sont placés. » *Id.*, p. 43.

« Dans les registres de la Société d'Émulation de Bourg, on a analysé une lettre du 3 avril 1786, écrite par M. Chapuy, curé d'Argil.... Il est fâcheux que cette lettre soit perdue. On y verrait sans doute ce que j'avance moi-même, que la Bresse était ségusienne comme la contrée du Bugey, étant sous une seule dénomination ; on y verrait également que les Ambarres occupaient partie de la montagne, partie de la plaine. » Désiré Monnier, *Études archéologiques sur le Bugey*. « Ambérieux en Bugey paraît avoir été le chef-lieu de la nation des Ambarres. » *Id.*, *id.*

Digitized by Google

Croyant à une conquête facile, une armée nombreuse d'Helvètes descend de ses montagnes, s'avance devant Genève défendue par Labiénus, laisse cette riche cité sur sa gauche, et, suivant le Rhône, passe dans les défilés du Pas-de-la-Cluse, ceux non moins sauvages de Culoz, de Roussillon, de Saint-Rambert, et débouche dans la plaine d'Ambérieux, où elle s'organise et se range en bataille. Pendant que l'arrière-garde rejoint péniblement avec ses chariots et ses bagages, la cavalerie bat le plat pays pour nourrir cette immense immigration, emmène les troupeaux, détruit les villages et, pendant une vingtaine de jours, porte la désolation dans la contrée. Varey, une des places fortes des Ambarres, ouvrit ses portes aux malheureux habitants de notre plaine. Les laboureurs éperdus, hommes libres et esclaves, surpris par ce torrent dévastateur, s'enfermèrent avec leurs familles et leurs richesses dans toutes les forteresses qui pouvaient leur servir de refuge, tandis que des messagers couraient invoquer l'appui des légions. Les assiégés purent-ils se défendre derrière les remparts que les Helvètes vinrent certainement insulter? Pour qui a vu Varey, la réponse est facile. Ce poste ne pouvait être emporté par un coup de main ; tout nous fait supposer que les envahisseurs, après être venus au pied de la puissante citadelle, et après avoir vu l'impossibilité de l'enlever par un assaut, n'ayant d'ailleurs ni le temps ni la volonté de faire un siége régulier, continuèrent leur course aventureuse pour aller plus loin se faire détruire par César. Varey ne fut pas pris, mais que de larmes et de désolation dans ses murs, tandis que partout, sur les bords de la rivière d'Ain, les chaumières brûlaient, et que les cris des prisonniers et des captifs montaient jusqu'aux oreilles, jusqu'au cœur des iufortunés entassés sur l'étroit rocher!

Les Ambarres avaient occupé Varey, les Romains s'y établirent à leur tour. Comme à Cerdon, à Poncin, à Montréal;

Digitized by Google

comme à Saint-Germain d'Ambérieux, à Lagnieu, à Saint-Sorlin, ils profitèrent des travaux faits avant eux. Plus civilisés, ils laissèrent des souvenirs plus profonds. Leurs médailles, leurs armes, leurs briques sigillées se rencontrent à chaque pas, et les noms qu'ils ont imposés à leurs conquêtes subsistent encore aujourd'hui (1). Bacon-Tacon, dont la science ne doit être consultée qu'avec précaution, fait remarquer que Varignon, Varambon, Varax, Varey (nous y ajouterons Vareille), ont la même racine, et que Var était le nom d'un héros gaulois. Dans son savant atlas, M. Debombourg fait dériver Varambon de War-Ambron, c'est-à-dire guerre ou bataille des Ambrons; M. Onofrio prétend que Varey, Varrai et Varé veulent dire, bruit, tapage, trouble, tumulte. *Glossaire des patois du Lyonnais. etc.*

Faut pas faire ce varrai-là.

Les Canettes.

J'ay t'oui ne say quet,
Que feyzi grand varey.

CHAPELON, *Noels.*

A grand varai d'arpioux et d'alo.

MIREIO, ch. II.

Sans nous arrêter à cette singulière coïncidence à propos d'une forteresse, puisque les conjectures sont ouvertes, nous

(1) « Il s'en suivit que plusieurs contrées, bourgs ou villages de ce département ont conservé des noms romains : de ce nombre est le Valromey (*Vallis romana*), petit pays fort riche en monuments romains... On peut citer aussi Coligni dont le nom latin est *colonia*, provenant d'une colonie romaine qui fut établie aux confins des Sébusiens et de la Séquanie ; Romans, Romenans, Romanèche, peu éloigné de Céseriat, Romanèche en Dombes, Cézerieu en Bugey, Romenai et plusieurs autres lieux qui paraissent avoir la même origine. » Th. Riboud, *Essai sur l'étude de l'histoire composant le département de l'Ain.*

Digitized by Google

supposerons nous-même que, dans la contrée bornée par le Valromey et la Valbonne, et non loin de Joux, d'Isernore, de Cuiron, de Céseriat, un Varus a pu établir sa demeure. La *Domus Vari* serait aujourd'hui Varey; on a vu des étymologies plus invraisemblables et des choses plus singulières, même dans les livres des savants (1).

A. VINGTRINIER.

(1) « A la mémoire de Valentinus, régisseur du domaine d'Ammatiacus (Ameizieux).... Talissieux était probablement la villa de Talussius Apricus dont le tombeau se voyait à Saint-Germain-de-Joux, du temps de Guichenon.... D. M. Talussio africo Donnius Sextilius patri P. P. C. » — Billica, fille de Gratien, a donné son nom à Billiat, Donnius à Don, Sextilius à Seyssel : Merecure S. Sextilius Cospelius de suo dona.... vit. V. S. L. M. — Bellius à Billieux, au nord de Belley, Gemellinus à Chemillieux, Apronius à Aprenin, Lucia à Lucey ; Canitius avait aussi des domaines ; La Chanaz, Chanoz, Chanay et Chœinieux pourraient bien en avoir pris leurs noms.... Nous ne quitterons pas Champagne sans y saluer une des résidences rurales de Campanus. Ceyssieux doit sans doute son nom à quelque membre de la famille Cassia... Autour de la porte de l'église, j'ai lu, en très-beaux caractères : Rusticiœ Luciliæ L. Cassius Gratianus, et sur un débris de sépulture employé dans un des contreforts du vaisseau de la même église : .... Valeriæ sepiæ Cassius civilis... jugi optimæ... posuit. Au reste, Lagynieu doit son nom à Latinus, Virieux à Verus, Marignieux à Marinus (D. M. MM. Maritimo... Marini F... an. XXVIII....M. I. P. C.), Rufieux à Rufius Catulus (D M. G. Rufi Eutacii medici Cæsiccia januaria marito suo (P. C.), Poncin à Pontianus (L. Domitius Pontianus... L. D. D. D... S. PP) .... Il est temps d'arrêter notre inspection des écrits lapidaires : la présence du peuple vainqueur en cette terre vraiment classique n'a pas besoin d'être mieux constatée. » — Désiré Monnier, *Études archéologiques sur le Bugey*.

A continuer.

Digitized by Google

DES EGARDS DANS LES MŒURS LITTERAIRES.

Tout homme qui tient une plume semble se reconnaître une certaine supériorité, puisqu'il s'accorde à lui-même le droit d'instruire ses semblables. Mais, s'étant donné ce droit, il ne faut pas qu'il néglige le chapitre corrélatif des devoirs. Nos productions portent l'empreinte de notre personnalité, et lorsque nous parlons au public par nos ouvrages, nous exposons à ses yeux notre individu, avec nos qualités et nos défauts. Derrière toute ligne imprimée se dresse la silhouette accusée de l'auteur, profil antique ou caricature vulgaire ; nul ne saurait se dérober à cette loi si bien définie que *le style c'est l'homme*, et celui qui cherche à se déguiser ne peut y réussir : il se peint mieux encore, et se peint hypocrite.

Lors donc qu'un auteur voudra que l'on fasse quelque estime de sa personne, il devra avoir pour premier souci celui de sa propre dignité ; n'oubliant jamais ni le respect de lui-même, ni le respect d'autrui, qui sont solidaires. Si vous jetez à ce miroir, qu'on appelle le monde, un regard assombri par des passions malsaines, ce même regard se réfléchira vers vous, injurieux et méprisant : si vous lancez la boue, elle rejaillira sur votre front.

Ces principes, qui devraient être inscrits à la première page du code de l'écrivain, sont trop souvent méconnus. Nous voyons journellement, à propos des questions les plus oiseuses, des avalanches d'injures s'échapper de la main des plumitifs. S'agit-il de déchiffrer une inscription romaine, de reconnaître l'emplacement d'un monument jadis célèbre, les opinions diverses se font jour, s'entrechoquent : à la moindre contradiction les colères s'allument, et voilà de fort honnêtes gens, doués des mêmes aptitudes pour les choses de l'esprit, faits pour se comprendre et s'apprécier mutuellement, qui se déchirent au nom de la science. La Presse provinciale nous donne trop souvent le spectacle de ces brutalités banales : que, ndas

Digitized by Google

un moment de distraction si facile à concevoir, quand il faut fournir à chaque jour sa tâche écrasante de talent et d'érudition, un journaliste vienne à commettre la moindre erreur de date ou de lieu, aussitôt ses confrères tombent sur lui comme une meute : les grossièretés tiennent lieu d'esprit, et les sottises de raisons. Nous avons tous pu lire des polémiques dont le suprême et mutuel argument était la menace du bâton. J'ai sous les yeux des articles de revue où, à propos de je ne sais quel point douteux d'histoire locale, des épithètes ridiculement odieuses sont prodiguées à un adversaire d'opinion : en vérité, il faut avoir un courage héroïque pour s'entendre traiter de la sorte, sans briser la plume avec dégoût, et renoncer à tout jamais à l'ardente fatigue d'écrire.

L'esprit de violence aveugle qui se manifeste dans les régions littéraires a plusieurs causes. Cette balance à faux poids qui nous porte à nous estimer d'autant plus que nous rabaissons nos voisins, l'amour-propre est excessif chez ceux qui se livrent à la publicité : de là cette irritabilité dont nous parle le poète latin dans un hémistiche célèbre. Tout écrivain est donc susceptible par nature : son épiderme est fort sensible, le moindre contact l'exaspère, le pli d'une feuille de rose le blesse, c'est une sensitive. — Mais, vis-à-vis de son semblable, il croit n'être tenu à aucun égard, il blesse, il déchire : la sensitive se hérisse, et devient buisson.

Ce défaut provient encore de l'intolérance, qui a des racines si profondes dans notre pauvre humanité. Voilà bien des années que nous cherchons à extirper cette mauvaise plante : nous nous vantons d'y avoir réussi dans nos institutions, et notre siècle porte de nobles devises. Hommes de lettres, vous êtes faits pour marcher en avant du mouvement moral, pour être à l'avant-garde des idées : ne vous traînez donc pas à la remorque des ergoteurs scholastiques qui se colletaient de par Aristote et Platon. Admettez dans vos rapports mutuels ces principes d'équitable tolérance que vous saluez dans nos

Digitized by Google

mœurs publiques. Marchez dans l'avenir, ne reculez pas dans le passé.

On a beaucoup vanté la politesse française : peut-être sa réputation a-t-elle été un peu surfaite ; mais enfin, quand on a l'avantage de jouir d'une bonne réputation, il faut tâcher de la justifier. La Bruyère, parlant de la politesse, dit qu'on peut la définir : mais il se garde bien de le faire, en esprit judicieux qui craint de trop s'avancer. Il ajoute qu'elle varie avec les temps, les lieux et les personnes, et qu'on ne peut en fixer la pratique. La politesse dans les écrits n'est point absolument la même que la politesse dans la conversation : celle-ci demande infiniment plus de réserve, et règne trop souvent aux dépens de la franchise. L'écrivain doit toujours rendre hommage à la vérité, et ne point avoir de lâches complaisances ; mais il doit en même temps faire abstraction des puériles susceptibilités, et, s'il met en cause les opinions, ne jamais mettre en cause les personnes. Voilà sa politesse.

Les auteurs médiocres sont ceux qu'on voit le plus disposés à manquer de mesure et de bon goût : c'est tout simple. Molière a rendu cette idée saisissante et en a tiré un parti comique dans la querelle de Vaduis et de Trissotin. Il semble que leur langage, d'abord hypocrite et obséquieux, ensuite puisé dans le vocabulaire des halles, est poussé jusqu'à la charge : il n'en est rien, et tous les jours nous pouvons entendre des polémiques montées sur le même ton. Il y a des gens qui ont l'air de désirer qu'on leur applique cet admirable trait du grand moraliste dont nous avons déjà invoqué le témoignage : « Parler et offenser pour de certaines gens est absolument la même chose : ils sont piquants et amers ; leur style est mêlé de fiel et d'absinthe ; la raillerie, l'injure et l'insulte leur découlent des lèvres comme leur salive. Il leur serait utile d'être nés muets ou stupides. »

Les auteurs de peu de mérite tombent dans ces excès par l'envie démesurée qu'ils ont de faire parler d'eux. Leur ambi-

Digitized by Google

tion est en raison inverse de leur médiocrité. Ils s'imaginent qu'en faisant quelque scandale ils forceront l'attention, et descendent dans la rue comme des lutteurs de bas étage, pour que les badauds fassent cercle autour d'eux. Qu'ils ne s'y trompent pas, ils n'ont rien à gagner par cette pratique : mieux vaudrait le demi-jour avec l'honnêteté, que l'éclat sans l'estime.

On pourra nous objecter que certains écrivains de premier ordre n'ont pas su résister à cette manie de l'attaque personnelle. Voltaire, par exemple, avec son immense et multiple talent, ne s'est pas fait faute d'injurier ses adversaires littéraires. Je le reconnais, et je le déplore : ce vice était dans la nature même de ce génie démolisseur. Il a suivi sa voie ; ne l'envions pas à ce titre, et laissons-lui le poids de toutes ses responsabilités.

L'honnêteté dans les rapports ne doit pas être le privilége exclusif de quelques salons. L'égalité qu'invoque l'esprit moderne veut être justifiée par les faits : les vertus sociales doivent se généraliser, afin que tous aient droit à la même considération. Si nous voulons que notre littérature nationale conserve toujours le premier rang, il faut que tous ses représentants, généraux ou soldats de la pacifique armée, soient pénétrés du respect de leur mission. En admettant les meilleures raisons du monde pour croire qu'à nous appartient le monopole de la vérité, ayons toujours des égards pour ceux de nos compagnons qui font fausse route. L'union doit exister entre tous ceux qui cherchent à ouvrir des voies nouvelles dans les champs infinis de la pensée. On a dit que de nos jours la plume a remplacé l'épée : qu'elle soit dans nos mains, non pas l'arme brutale du ferrailleur, mais bien l'arme courtoise de l'antique chevalerie.

J. DE LUBAC.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

—

LE TEMPLE D'AUGUSTE ET LA NATIONALITÉ GAULOISE, par M. Auguste Bernard (1).

C'était une opinion incontestée et universellement admise que le célèbre autel érigé à Lyon en l'honneur de Rome et d'Auguste avait occupé l'emplacement de l'église d'Ainay, lorsqu'un érudit, connu par de nombreux et importants travaux, démontra, en quelques pages rapidement écrites, que cette opinion était fausse.

La présence dans l'église d'Ainay de colonnes provenant incontestablement du temple antique, un passage mal interprété de Grégoire de Tours et quelques autres erreurs minimes, mais plus grossières encore, semblaient autoriser la tradition. M. Aug. Bernard néanmoins ne se laissa pas éblouir par ces apparences spécieuses. Frappé de cette observation, que presque tous les monuments relatifs à l'autel d'Auguste s'étaient trouvés loin d'Ainay, éclairé sur la véritable position de l'ancien confluent par le texte des chartes nombreuses qu'il avait publiées, bien convaincu que les abords du monument des trois Gaules n'avaient pas été le théâtre du martyre des chrétiens de Lyon et de Vienne, il exposa les arguments invincibles qui forçaient à abandonner une opinion jusque-là inattaquée. Ses déductions furent si rigoureuses que, malgré la brièveté de l'article qu'il consacra à cette rectification, malgré la rareté des documents, en dépit de l'étonnement, on peut dire même, de la répulsion involontaire qui accueillit cette révélation inattendue, la nou-

(1) 1 vol in-4°, fig. Lyon, 1863, Nic. Scheuring, libraire éditeur, rue Boissac, 9.

Digitized by Google

velle découverte historique s'établit et maintenant elle est admise par ses plus rudes contradicteurs; et cela s'est fait en moins de huit années, sans que le savant écrivain soit revenu une seule fois sur ses premières assertions, tant ses aperçus avaient été judicieux, tant le fait lui-même était incontestable.

Le nouvel ouvrage de notre habile et infatigable érudit n'est donc pas, comme on pourrait le croire, un second plaidoyer en faveur d'une cause définitivement gagnée; c'est une étude toute spéciale dont le point de départ est bien en effet la découverte elle-même, mais dont les développements tendent à un but plus vaste et sont d'un intérêt plus grave et plus philosophique. Si, d'un côté, M. Aug. Bernard a rassemblé dans ce livre tous les textes, tous les faits, tous les monuments qui se rapportent à l'autel de Rome et d'Auguste, d'autre part, il y expose, d'une manière très-étendue, l'influence immense qu'eut cet édifice sur les destinées de la Gaule. Il fait observer ainsi très-judicieusement que les habitants de notre antique France n'avaient entre eux aucun lien national qui les unît, et il montre la politique romaine groupant, au profit de ses intérêts, tous ces éléments épars.

Si je ne me trompe, cette idée que les peuplades, improprement appelées Gauloises, n'eurent aucune nationalité, est toute nouvelle et moi-même j'avais été souvent frappé de cette erreur des historiens qui s'obstinent encore, malgré les progrès de la critique historique, à considérer comme une nation les tribus si dissemblables de race, de langue, d'organisation politique, qui luttèrent avec acharnement contre la puissance romaine. Je crois donc que M. Aug. Bernard peut revendiquer cette autre rectification, mais il me semble qu'il a apprécié trop

Digitized by Google

favorablement les intentions de l'empereur Auguste en supposant qu'il ait voulu créer cette nationalité et qu'il y ait réussi. La politique romaine au contraire paraît avoir voulu constituer, par l'unité administrative, une nationalité factice afin d'effacer les vieux souvenirs de race, étouffer sous le système centralisateur la fièvre d'indépendance qui agitait ces peuplades turbulentes, en un mot les réunir en faisceaux afin de les tenir d'une seule main.

Je n'insisterai pas sur cette observation critique: les lecteurs qui suivront l'exposé savant et ingénieux dans lequel M. Aug. Bernard a développé ses opinions, et qui examineront les preuves qu'il en apporte me donneraient tort sans doute. Qu'il me suffise de signaler aux amis de la saine critique, de la science sérieuse, ce remarquable ouvrage qui est destiné à vivre aussi longtemps dans l'estime des érudits que la mémoire du célèbre monument dont il retrace l'histoire.

Ce beau livre, splendidement imprimé par notre habile typographe lyonnais, M. Louis Perrin, est dédié à M. le duc de Persigny. C'est un hommage mérité rendu à un homme qui a donné des preuves nombreuses de son zèle pour les vieilles gloires de nos provinces, et dont (en dehors de toute préoccupation politique et quoi qu'il puisse arriver) les écrivains voués à ces études ingrates n'oublieront pas la gracieuse bienveillance.

A. Steyert.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

MM. D'ASSIER DE VALENCHES. — BISSARDON.

Le *Journal de Montbrison* nous apporte la triste nouvelle de la mort de M. d'Assier de Valenches, ancien maire de Feurs, membre du Conseil général de la Loire, correspondant de l'Académie de Lyon et de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône, membre du Comité exécutif de la Diana et l'un des présidents du Comité d'arrondissement de Montbrison.

M. Pierre-Marie-Bonnet d'Assier de Valenches, fils de messire Pierre-Christophe d'Assier, seigneur de Luricecq et Valenches, et de dame Catherine Henriette de la Rochette, avait épousé Mlle Adélaïde de la Berthe de Thermes, fille du secrétaire de Louis XVIII. Après la mort de Mme d'Assier, il quitta Lyon et vint s'établir dans l'ancienne capitale forésienne, où il acquit la vieille maison des Du Rozier, dont la famille se rattachait à la sienne par de nombreux liens.

Les titres littéraires de M. d'Assier de Valenches sont nombreux ; ses œuvres resteront distinguées dans les fastes archéologiques du Forez. Les bibliothèques privilégiées conserveront précieusement le *Mémorial de Dombes*, *les Fiefs du Forez*, et l'*Assemblée bailliagere de* 1789, ouvrages qui joignent à leur mérite réel celui d'être des chefs-d'œuvre typographiques. Les journaux du departement et les revues spéciales ont aussi publié une quantité de notices sur différents sujets se rattachant tous à notre histoire locale.

M. d'Assier de Valenches, qui semblait prévoir sa fin, est mort jeudi 3 mars presque octogénaire; son souvenir restera vivant pour ceux qui l'ont approché.

C'était un beau vieillard, d'une stature élevée, d'une constitution robuste, et il pouvait s'appliquer au physique comme au moral la devise de ses ancêtres : « *Je suis de bonne trempe.* »

— M. Jean-Antoine Bissardon, chanoine honoraire de la Primatiale, curé de Saint-Bruno, supérieur de l'OEuvre des missions diocésaines, est décédé le 1er mars, à l'âge de soixante-cinq ans seulement, après une courte maladie causée surtout par l'excès de son zèle et de ses travaux. Il venait de mettre la dernière main à un ouvrage en faveur de notre vieille liturgie lyonnaise. Nul doute que les inquiétudes nées de cette brûlante question n'aient ébranlé l'organisation et usé la santé de cet homme aussi remarquable par son intelligence que par ses vertus.

Digitized by Google

CONCERT DE M. JOSEPH LUIGINI.

C'est le 13 février qu'a eu lieu, au Grand-Théâtre, le premier concert donné par M. J. Luigini, notre nouveau chef d'orchestre.

Cette séance musicale avait pris les proportions d'un événement. On se souvenait avec quel art son prédécesseur, M. George Hainl, que Paris nous a enlevé, savait composer son programme; on se rappelait quels attraits il savait accumuler dans ses concerts, et le plaisir qu'on avait eu chaque année, pendant vingt-deux ans, faisait redouter pour le nouveau bénéficiaire le fardeau de la succession.

Mais, dès que le public a vu flamboyer sur les murs de la ville l'attrayant programme qu'a su composer M. Luigini, il a été à la fois rassuré et charmé. En effet les noms de Mendelssohn, de Mozart, de Cimaroza, de Rossini, de Meyerbeer, se pressaient sur l'affiche. Leurs œuvres devaient être interprétées par les plus aimés de nos artistes et les plus habiles amateurs de notre ville. De plus on devait entendre un pianiste de Paris, M. V. Adler et les fameuses violonistes prodiges, Mlles Juliette et Julia Delépierre ! Avant même l'engagement, on pouvait dire que M. J. Luigini avait gagné la bataille.

L'exécution a tenu tout ce que l'affiche promettait. Les solistes, chose rare, avaient fait un choix intéressant et vraiment musical. L'Union chorale et le Cercle choral lyonnais secondés par les chœurs du Théâtre, ont rendu d'une manière grandiose le *Chant des Bardes* de Lesueur, ouvrage peu connu et qui restera pourtant comme un des types recommandables de la musique française. C'est avec un grand intérêt que l'on a écouté des fragments d'une messe de la composition de M. J. Luigini et l'on a constaté une fois de plus, ce que ses ballets avaient déjà prouvé, c'est que ce compositeur réussirait admirablement dans la grande musique dramatique.

Le grand succès de la soirée a été pour M. Dulaurens, qui a chanté l'air du *Barbier* avec une souplesse de voix que possèdent

Digitized by Google

rarement les forts ténors, et pour les charmantes musiciennes, Mlles Delépierre, dont les doigts enchantés savent tirer du violon des sons d'une délicatesse inouïe. Vraiment, en écoutant ces gazouillements d'oiseaux, entremêlés de traits d'une exécution magistrale, on se serait cru sous le charme de quelque fantastique rêverie.

Il faut pourtant que je fasse un reproche... bien hardi, car c'est au public que je veux l'adresser. Comment se fait-il que les œuvres de Mendelssohn aient été accueillies avec une froideur... polie? Avait-on peur de se compromettre ou s'épuiser en donnant aux émouvantes compositions du maître allemand, quelques-uns des bravos que l'on réservait pour des exécutants d'un mérite incontesté? Il me semble au contraire que l'ouverture de Ruy-Blas et la marche triomphale ont été rendues d'une manière parfaite. Je sais bien que le *scherzo* du *Songe d'une nuit d'été* manquait un peu d'unité dans la mesure, mais il faut tenir compte de la fusion d'orchestres différents; la Société philharmonique et l'orchestre du théâtre avaient fait leurs répétitions séparément et la mélodie légère et délicate de ce *scherzo* se ressentait de ces deux traditions différentes; ces tierces qui sautillent comme des feux follets, ces triolets qui effleurent en courant les cordes graves des violons et des altos, semblables aux nuages blancs que le vent pousse la nuit au devant de la lune... toute ces finesses d'orchestration s'alourdissaient un peu dans un rhythme indécis, mais cela n'a été sensible que dans ce morceau seul, et même si peu sensible que je me demande toujours pourquoi l'enthousiasme n'a pas éclaté à l'audition de pareils chefs-d'œuvre?

La Marche du couronnement, de Meyerbeer, exécutée par les orchestres réunis, renforcés des cuivres puissants de la Fanfare lyonnaise, a terminé la soirée d'une manière éclatante et chacun s'est retiré en se disant : à l'année prochaine.

EMILE GUIMET.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE.

Les premiers jours de l'année ramènent une cérémonie grave et sérieuse, qui s'accomplissait jadis au milieu du bruit et des cris, comme si les jeunes gens qui devaient y prendre part eussent eu besoin de s'étourdir pour s'en cacher à eux-mêmes l'importance. Le pays appelle ses plus vigoureux adolescents sous les armes. Le sort va décimer les familles ; qui va partir ? qui restera ? Autour de l'urne se voyaient jadis des visages trop souvent abrutis par l'ivresse, et trop souvent encore, la jeunesse des villages profitait de ces rapprochements pour assouvir d'anciennes inimitiés. Depuis que les Orphéons réunissent l'élite des jeunes garçons sous leurs bannières, ces mœurs sauvages tendent à disparaître, et cette année, plus d'un chef-lieu des bords de la Saône a été témoin de fêtes charmantes à propos de ce jour terrible de la conscription. Les villages accouraient sous leurs pacifiques drapeaux, et les populations étonnées entendaient des concerts au lieu de cris affreux, voyaient des scènes de cordialité et de sympathie, au lieu de ces batailles dont les mères conservaient de si tristes souvenirs ; grâce à la musique les mœurs de nos campagnes vont se modifier, s'adoucir et donner une fois de plus raison à ce philosophe qui disait qu'on voyait rarement un musicien criminel.

— L'Académie a tenu le 8 mars sa séance publique. MM. Reignier et Mollière ont prononcé leur discours de réception. M. Tisseur a lu, avec l'esprit qu'on lui connait, une très-belle pièce de vers qui a été vivement applaudie.

— Le 16 février, des essais définitifs et qui ont parfaitement réussi ont été faits sur le chemin de fer de la Croix-Rousse, pour le transport des voitures, marchandises et fardeaux à l'aide et par le moyen de trucs ingénieux.

— Le Musée d'Art et d'Industrie, fondé par la Chambre de commerce de Lyon, dans l'intérêt de l'industrie, est ouvert au public, les dimanches et les jeudis, de onze heures du matin à trois heures du soir, depuis le 6 mars 1864.

Une salle de travail est réservée aux personnes qui voudront consulter les portefeuilles, les collections et publications que possède ce Musée ; ces personnes seront admises les mardis, les mercredis, les vendredis et les samedis, aux mêmes heures, après avoir eu soin toutefois de se faire délivrer préalablement un permis par M. le directeur de l'établissement.

Le Musée et les bureaux de la direction sont situés au deuxième étage du Palais du Commerce.

Digitized by Google

— La Société d'émulation de l'Ain a mis au concours pour 1864 les questions suivantes, d'un si haut intérêt pour nos pays :

Exposer, en profitant des recherches et des travaux nouvellement effectués touchant la carte des Gaules, les campagnes de César et les vestiges, monuments et médailles trouvés sur notre sol, les faits historiques dont les territoires composant actuellement le département de l'Ain ont été le théâtre, soit dans la conquête des Gaules, et l'expédition de César contre les Helvètes, soit pendant la période écoulée jusqu'à la chute de l'Empire romain dans les Gaules. (Prix 500 fr.).

— L'Académie de Mâcon avait proposé cette question : « *Des moyens d'élever au sein des classes rurales le niveau des connaissances agricoles.* » Le prix, médaille d'or de 300 francs, a été remporté par M. le docteur Ebrard, de Bourg. Trente et un mémoires dont quelques-uns très-remarquables, avaient été envoyés. — La même Compagnie propose pour 1864 un prix de poésie (médaille d'or de 300 fr.), sur un sujet national : *Vercingétorix*. Il est temps qu'on s'occupe un peu plus des grandes figures de nos pères, et un peu moins de leurs cruels envahisseurs.

— Les traits de générosité sont trop rares pour que nous n'ayons pas du plaisir à citer celui-ci :

Un artiste lyonnais, élève de Bonnefond, M. Auguste Sebelon, a fait dernièrement présent à la ville de Bourg d'un beau portrait de Lalande auquel il venait de mettre la dernière main. Les journalistes de Bourg ont remercié l'artiste d'avoir enrichi le musée de leur ville du portrait du célèbre Bressan; les feuilles lyonnaises ne seront pas en reste pour louer à leur tour notre compatriote de l'emploi qu'il a su faire de son talent.

— Les derniers vestiges de l'auberge de l'île de Robinson viennent de disparaître entièrement. On pouvait, à l'aide de la position et de l'alignement de cette modeste guinguette, se rendre compte de l'état des lieux, et calculer l'immense espace de terrain conquis sur le lit du Rhône. Si, parmi la jeune génération, il existe encore quelques amis des anciens souvenirs, nous les renvoyons à la charmante et fraiche description de l'île de Robinson, insérée par H. Leymarie dans le *Lyon vu de Fourvière*, 1833.

—Nous recevons de M. Martin-Daussigny une lettre de rectification qui, nous étant parvenue trop tard, ne peut prendre place dans le présent numéro, et que nous renvoyons à celui d'avril.

— Le retard d'un mois, que l'Eloge de Ravez a imposé à l'apparition du présent numéro nous permet de rappeler la mort d'Hippolyte Flandrin, à qui nous devons consacrer un article spécial, et d'Ampère qui, né à Lyon, en 1800, vient de succomber à Pau, où il était allé passer l'hiver.

Ce retard si long nous permet de parler encore, non de la Cavalcade de bienfaisance du 28 mars qui a fait un fiasco complet, mais d'une nouvelle

Digitized by Google

fête qui s'organise et qui, dirigée par un écrivain aussi élégant que philosophe profond et publiciste habile, marchera, nous n'en doutons pas, sans les déplorables cracements qui ont frappé la première, sans les abus et les fautes qui en ont fait une chose triste et manquée au premier chef.

Et d'abord, le bénéfice n'en sera point appliqué à telle ou telle œuvre, ce qui est mesquin et partial. Il était question d'en distribuer le produit aux orphelins du département du Rhône, puis à ceux de la France ou de l'Europe ; mais la largeur des idées de l'organisateur n'a pas permis de s'y arrêter. On en partagera le bénéfice entre les orphelins du monde entier, moins ceux de la Chine, indignes, on le sait, de notre pitié.

Cette Cavalcade, vraiment grande et vraiment belle, n'aura pas le décousu qu'on a tant reproché à la précédente ; ce ne sera pas un tohu-bohu de travestissements, une ollapodrida de costumes ; il n'y aura qu'une idée, qu'une pensée, qu'un groupe ; on n'aura qu'une manière de se vêtir, par exemple, on pourra endosser une chemise rouge ; ce sera plus rationnel te surtout plus commode pour les spectateurs et les acteurs ; les uns et les autres auront à faire moins de frais d'imagination. L'action simplifiée gagnera en logique ce qu'elle pourrait perdre en intérêt ; ainsi, on ne sera plus exposé à voir Apollon à côté de Vendredi.

On ne représentera point, cependant, l'entrée d'un empereur ou d'un roi ; ces exemples surannés de subordination et de respect, ou ces cérémonies contemporaines de la Saint-Barthélemy et de l'Inquisition pouvant offrir des dangers à la sécurité du peuple.

Mais, pour qu'une idée générale puisse animer les groupes, *on aura soin de les lier par un fil rouge, comme celui qui traverse les câbles de la marine anglaise.*

Si la jeunesse éprouvait le besoin de rappeler les souvenirs héroïques de la Hongrie ou de la Pologne, on supprimerait de la Cavalcade toute allusion badine ou plaisante ; car si les groupes comiques marchaient derrière, ce serait manquer aux convenances, et s'ils allaient devant, ce serait bien pis.

On évitera soigneusement les vêtements blancs, cette couleur étant salissante et pouvant faire croire, bien à tort sans doute, que ceux qui la portent ont fait un vœu. Si on avait du blanc, ce ne serait qu'en dedans ; le dehors serait rouge d'un côté, tricolore de l'autre.

On pourra cependant s'habiller avec richesse, parce que d'*aucuns* prétendent que cela ajoute à la beauté et à la dignité de l'homme.

On évitera surtout de se vêtir à l'antique, parce que d'*aucuns*, ignorants, pourraient prendre les chlamydes pour des toges (1).

(1) Voir le *Progrès* du 29 mars.

Digitized by Google

On aura le soin de choisir un jour chaud, parce que si on grelottait, d'*aucuns*, au lieu d'admirer le dévouement et le courage de ceux qui quêtent, pourraient leur rire bêtement au nez.

Si on tolère une typographie ambulante, improvisée ou non, il ne sera pas permis de distribuer au peuple autre chose que le *Progrès*, et les numéros, composés exprès, ne contiendront que de la prose de M. de Wolffers, depuis le premier-Lyon jusqu'à la fin des annonces.

Un correcteur-interprète, attaché au char, sera chargé de traduire l'alsacien en bon français. On évitera ainsi de confondre *plus tôt* avec *plutôt*, comme le font les personnes qui connaissent peu ou connaissent mal les finesses de notre langue (1).

Dans ces numéros expurgés, on évitera de dire que Lyon a été bâti par les Romains, Pomponius Méla nous ayant appris que Lyon ne date que de 1789.

On évitera plus soigneusement encore de révéler au peuple que nos pères ont un jour pris pour devise : *Résistance à l'oppression* ; l'exemple des Lyonnais de quatre-vingt-treize pouvant devenir dangereux si M. *** arrivait jamais au pouvoir.

Comme les grands hommes ne manquent pas à Lyon, il est question de les montrer vivants au peuple. On les promènera sur un vaste char. Les sergents de ville seront chargés de traîner à l'ovation ceux que la modestie ou la crainte des fluxions de poitrine pourraient retenir au coin de leur feu.

Ce grandiose spectacle de nos grands hommes sur un grand char ne pouvant manquer d'attirer beaucoup de monde, et de produire beaucoup d'argent, on prendra des précautions pour s'assurer de l'emploi des sommes recueillies. Ces précautions sont d'autant plus urgentes que, du temps de Louis XIV, des religieuses se sont fait payer pendant un temps infini la pension de quatre petites orphelines mortes en bas âge (2), et que l'on citait, il n'y a pas longtemps, une femme de Normandie, qui a touché, pendant plus de soixante ans, les mois de nourrice d'un enfant qu'elle avait mis à la Charité. Saint Vincent de Paul cite avec indignation ce fait, qui, malheureusement n'est pas le seul. Témoins les petits Chinois.

Ne peut-on se méfier, en effet, de ce zèle si bien joué de gens qui, sans raison plausible, passent une journée à cheval ou debout sur un char, exposés à toute la rigueur de la saison et, sous prétexte de charité, ramassent des sommes énormes dont l'emploi reste ignoré ?

Nous en donnons pour exemple ce qui a lieu à propos des enfants Chinois cités plus haut.

(1) Voir le *Progrès* du 29 mars, 8e colonne.
(2) *Progrès* du 30 mars.

Digitized by Google

Si ces quêteurs voulaient réellement faire le bien, ne pourraient-ils pas donner une somme à des comités de bienfaisance au lieu de parader ainsi en public?

C'était du reste la pensée d'un Apôtre, qui voyait un jour prodiguer des parfums de prix.

A quoi bon cette profusion, disait-il? car on aurait pu vendre ce parfum bien cher et en donner l'argent aux pauvres. Cet apôtre économe s'appelait Judas.

Le *Progrès* du 29 mars est tout à fait de son avis.

« Dans tout Etat bien réglé, il y a une cour des comptes » a dit un Sage. En conséquence de cette maxime, on ne trouvera pas mauvais que la presse, qui est la cour des comptes du public, exige d'être éclairée sur l'usage qu'on fait des deniers publics (et particuliers), à quelque titre et de quelque façon qu'on en recueille. La Commission se composera donc du plus éminent écrivain, du plus brillant organe de la presse lyonnaise; nous n'avons pas besoin de nommer le rédacteur en chef du *Progrès*.

« *Peut-on comprendre qu'avec d'aussi magnifiques éléments qu'on en trouve,* » pour parler comme M. de Wolffers, on ne puisse grouper *au haut de Bellecour*, comme le dit si bien encore l'élégant publiciste, une Cavalcade immense qui défilera par la rue du Vieil-Renversé, la rue du Bœuf, la rue des Quatre-Cantons, la rue Misère, la rue Bouteille et les Tapis, pour redescendre par le chemin de fer de la Croix-Rousse? Cet itinéraire, autrement mieux choisi que celui de lundi dernier, promet au peuple un coup-d'œil ravissant.

Les chars dessinés par l'organisateur de la fête, seront d'une élégance sans pareille et d'un goût parfait. Nul, en les voyant passer, ne sentira *le vide dans son cœur et dans son esprit.*

Saint-Bris sera exclu à cause de la Saint-Barthélemy; les cavaliers vêtus de noir, à cause de l'Inquisition.

Tout se prépare, tout s'organise; le fil rouge de la marine anglaise est déjà tout prêt; la foule, cette fois, remplira la ville, le commerce reprendra son essor, l'infortune sera soulagée, une grande leçon sera donnée aux artistes Lyonnais, car le célèbre Alsacien du *Progrès* ne ressemble en rien à ce perroquet de Florian, qui, après avoir bafoué les oiseaux chanteurs, prié de se faire entendre à son tour, se gratta la tête et dit honteusement :

« Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas. »

M. de Wolffers chante aussi bien qu'il siffle.

Pour toutes les sottises et les absurdités que nous venons d'écrire, voir le *Progrès* des 29 et 30 mars. A. V.

AIMÉ VINGTRINIER, directeur-gérant.

Digitized by Google

POÉSIE.

LITURGIE LYONNAISE.

PRIÈRE A PIE IX.

Laissez l'oiseau chanter dans son nid de feuillage ;
Laissez le flot gronder au flanc des noirs récifs ;
Sur l'océan fougueux laissez tonner l'orage,
Et l'alcyon gémir dans les roseaux plaintifs !

Dans son orbe lointain laissez chanter l'étoile ;
Laissez la brise errer sur les monts assoupis ;
Autour des mâts penchés trembler la blanche voile,
Et sous l'aile du soir frémir les blonds épis !

Laissez les mille voix qu'exhale la nature,
Joignant leurs mille échos pour l'hymne universel,
Remplir l'espace ému de ce vague murmure
Qui, partout, nuit et jour, résonne sous le ciel !

Car la création est une harpe immense
Dont chaque corde exhale, à travers le ciel bleu,
Je ne sais quels accords d'amour et d'espérance
Qui vont de monde en monde expirer jusqu'à Dieu !

Puisqu'il donne d'avance à toute créature
Sa part dans le concert qui chante et le bénit,
Qu'elle n'ait qu'un soupir, qu'elle n'ait qu'un murmure,
Qu'importe aux pieds de Dieu la voix qui retentit ?

L'orage insoucieux laisse gémir la brise,
Le cèdre chuchoter le brin d'herbe à ses pieds ;
Et tandis que la vague aux falaises se brise,
La source aux flots d'azur chante aux bords des sentiers.

Et dans ce grand concert qui partout vibre et flotte,
Barde mystérieux du chœur universel,

Digitized by Google

L'homme voudrait n'avoir dans la voix qu'une note
Dont l'éternel écho chantât devant l'autel !

Non, l'unité n'est pas dans la monotonie
D'un même accord toujours et partout répété ;
Mais plutôt dans ces flots d'éternelle harmonie
Qu'aux pieds du Créateur roule l'immensité.

Oh ! que de tous les points de la terrestre grève,
Si loin qu'ils soient, là-bas, perdus au sein des flots,
Au même instant vers Dieu le même hymne s'élève,
Epelé dans l'espace avec les mêmes mots ;

Que le même cantique exhalé vers la nue,
Chante sur notre tombe et sur notre berceau,
Et des mêmes accords partout fête et salue
Nos plus chers souvenirs, oui, c'est juste, c'est beau !

Mais il est doux peut-être, alors qu'au vent des âges,
Jour à jour sur nos pas roulent tant de débris,
Alors que le passé se perd sous les nuages
Et que de changements nous semblons tous épris ;

Il est doux, oui, bien doux, de retrouver encore
Pour en offrir à Dieu l'écho mystérieux,
Quelques chants, quelques mots de la langue sonore
Que devant les autels murmuraient nos aïeux !

Oh ! laissez-nous nos chants ! N'imposez pas silence
A cet écho lointain des jours évanouis !
Ce sont ceux dont l'Église a bercé son enfance,
Les premiers dont les cieux aient été réjouis.

Ce sont les chants des fils les plus soumis peut-être
Que l'Église ait jamais endormis sur son cœur !
Les premiers dans l'arène on les a vus paraître,
Combattre et recueillir la palme du vainqueur.

Ils vibraient quand l'Église encore à peine éclose
Teignait sa blanche robe au sang pur des martyrs ;
Et l'on y sent encore tressaillir quelque chose
Triste comme l'écho de leurs derniers soupirs.

Digitized by Google

Des rêves embaumés du sommeil de la Cène
Je ne sais quels parfums s'en exhalent parfois !
Mais de l'apôtre aimé la tiède et douce haleine
Comme un lointain écho tremble à travers nos voix..

Quand nous les murmurons ; sur les ailes des brises,
Quand vers les cieux ravis s'envolent leurs accents,
Les anges gardiens de nos vieilles églises
Sur la foule à genoux s'inclinent frémissants...

Héritage sacré ! trésor pieux ! que d'autres
Moins fiers de leur passé t'abdiquent sans remords ;
Leurs hymnes sont d'hier... ah ! laissez-nous les nôtres :
L'ombre de nos aïeux tressaille à leurs accords !...

Ce sont plus que des chants : pour nous c'est une histoire
Dont les pages de feu gardent à l'avenir
Les fastes d'un passé riche entre tous de gloire,
Et que l'Église entière aime encore à bénir !...

Église de Lyon ! c'est ton droit d'être fière !
Garde ton auréole à l'antique rayon ;
Les chants qui si longtemps ont bercé ta prière
Et les rites pieux consacrés par ton uom !

Ah ! s'il le faut, sans doute, à votre ordre suprême,
Demain, quand vous voudrez, nous aussi nous viendrons,
Comme un dernier tribut, de notre diadème
Effeuiller à vos pieds les antiques fleurons...

De nos aïeux encore, oui, nous suivrons la trace :
A vous nos volontés aussi bien que les leurs !
Mais vous aurez éteint un rayon dans l'espace,
Et brisé pour jamais une fibre en nos cœurs !...

10 Février 1864.

Mlle L. M.

Digitized by Google

SUR

UNE INSCRIPTION ANTIQUE

TROUVÉE A GENAY,

DANS LE DÉPARTEMENT DE L'AIN.

A Monsieur Léon Renier, membre de l'Institut.

(Cette notice a déjà été imprimée dans le XXVIIe volume des Mémoires de la Société impériale des Antiquaires de France).

On a découvert, au mois de décembre (1862), dans les fondations d'une vieille maison, au village de Genay, près de Trévoux, dans le département de l'Ain, une inscription antique fort curieuse ; c'est l'épitaphe rédigée en deux langues, d'un marchand syrien qui, à l'époque romaine, étant venu exercer le commerce à Lyon, mourut loin de son pays. Déjà il a été question plusieurs fois du monument de Genay, soit dans les séances du Comité d'archéologie et dans celles de l'Académie, soit dans nos journaux, et dernièrement la *Revue du Lyonnais* (numéro d'août 1863), en a donné une reproduction en fac-simile, à laquelle est jointe une notice de M. Guigue. Après avoir remercié mon savant collègue d'avoir bien voulu, tout exprès en ma faveur, laisser sur ce sujet quelque chose à dire que lui-même eût dit mieux que moi, je rappellerai brièvement que la pierre dont il s'agit, recueillie par lui avec le plus louable empressement, et cédée peu de jours après au musée de notre ville, est un cippe carré en calcaire de *choin*, d'un peu plus d'un mètre de hauteur, pourvu, dans le principe, sur trois de ses côtés, d'une base et d'une corniche ornées de moulures, et que l'inscription qu'on y lit se compose de deux parties bien

Digitized by Google

distinctes, placées à la suite l'une de l'autre, les douze premières lignes en grec et le reste en latin. C'est, comme nous l'avons dit, une épitaphe bilingue, ou plutôt, la seconde partie n'étant pas une exacte répétition de la première, ce sont, l'une après l'autre, deux épitaphes d'un même personnage, l'une grecque, l'autre latine, disant toutes deux à peu près les mêmes choses, mais en des termes différents. L'épitaphe grecque est en vers ; l'épitaphe latine est simplement en prose ; chacune des deux, en outre, contient des détails qui ne se rencontrent pas dans l'autre.

Cette inscription remarquable devait, à juste titre, avoir le privilége d'attirer l'attention, sans qu'il fût besoin, pour cela, du prestige fortuit dont vint l'entourer, à son apparition, une méprise singulière. La partie grecque, difficile à déchiffrer, confuse, effacée en partie, semée de caractères d'une forme insolite (1) et de noms propres bizarres, fut jugée en premier lieu, toute autre chose que ce qu'elle est, et le bruit se répandit rapidement de la découverte d'un texte celtique, accompagné d'une traduction latine. On crut sincèrement à une seconde *Pierre de Rozette*, et tenir enfin cette fois, d'un hasard merveilleux, la clé du mystère à peu près impénétrable jusqu'à présent qui enveloppe l'ancien idiôme de nos pères. Ce qu'une pareille trouvaille dut éveiller d'espérances, de curiosité, d'anxiété vive et ardente, est facile à concevoir.... Pour n'être que grecque et latine et n'avoir pas réalisé des illusions par trop brillantes, l'inscription de Genay n'en offre pas moins un monument d'épigraphie rare, curieux entre les plus curieux. Il y est question d'une ville mentionnée dans la Bible, d'un commerçant venu du fonds de la Palestine, honoré de titres dans son pays et dans celui-ci, ayant un entrepôt de marchandises à Lyon et un autre dans

(1) Les E ont une forme qui se confond avec celle du Σ.

Digitized by Google

une province voisine ; elle présente d'intéressantes particularités au point de vue de la littérature, de la prononciation comparée, de la géographie, de l'histoire locale et de l'histoire générale ; par les noms syriaques et arabes qu'elle contient, elle touche à ces questions de langues orientales, aujourd'hui si ardemment étudiées. Difficilement la convoitise la plus exigeante d'un archéologue eût pu attendre de la fortune des fouilles une découverte épigraphique plus précieuse.

////////// ΑΔΕΚΕΙΤΑΙΘΑΙΜΟΣΟΚΑΙΙ ///////
ΛΙΑΝΟΣ . ΣΑΑΔΟΥ
//// ΟΣΟΛΟΣΤΕΠΕ //// ΥΚΕΚΑΙΝΗΔΥ //// ΟΣ ///
ΑΘΕΙΛΗΝΟΣ
ΒΟΥΛΕΥΤΗΣΠΟΛΙΗΣΤΕΚΑΝΩΘΑΙΥΝΕΙ ////
ΣΥΡΙΗΣ
/// ΣΠΑΤΡΑΝΤΕΛΕΙΠΩΝΗΚΕΤΩΔΕΠΙΧΩΡΩ
////////// ΑΣΙΝΕΧΩΝΕΝΠΟΡ ΝΑΓΟΡΑΣΜΩΝ
//// ΣΤΩΝΕΚΑΚΟΥΙΤΑΝΙΗΣΩΔΕΠΙΔΛΟΥΓΟΥ
ΔΟΥΝΟΙΟ
ΩΔΕΣΕΝΕΠΙ //// ΕΝΙΗΣΘΑΝΑΤΩΜΟΙ ////
ΚΡΑΤΑΓΗ

D I I S . M A N I B V S
THAEMI . IVLIANI . SAT ////// SYRI
DE . VICO . ATHELANI . DECVRION
//// E P T I M I A N O C A N O T H A . N E G O
TIAT O R I . L V G V D V N I . E T . P R O V
A Q V I T A N A C I C A . A V I D I V S
A G R I P P A . F R A T R I . P I E N T I S S I
M O O /// M E M O R I A M . E I V S
F A C I E N D V M . /// V R A V I T . E T
S V B A S C I A D E D I C A V I T

Digitized by Google

J'emprunte, avec quelques changements, à la note citée de la *Revue du Lyonnais*, la lecture suivante de l'épitaphe grecque, en faisant observer toutefois que cette partie de l'inscription est en vers hexamètres et en dialecte ionien :

[Ἐνθά]δε κεῖται Θαῖμος, ὁ καὶ [Ἰου]λιάνὸς, Σάαδου
Ὅς [κά]λός τε πέ[φ]υκε καὶ νήδυ [μ] ος Ἀθειληνος ;
Βουλευτὴς πολιης τε Κανωθαι[ω]νὲ π[ι] Συρίης.
[Ὁ] ς πάτραν τε λείπων, ἧκε τῶδ'ἐπὶ χῶρῳ
[Ωδ'εν π] ᾶσὶν ἔχων ἐνπορ[ια]ν ἀγορασμῶν
[Με]στῶν ἐ[ξ] Ἀκουιτανίης ὤδ'ἐπίδ' Λουγουδούνοιο,
Ὤλεσεν ἐπὶ [ξ]ενίης θανάτῳ μοῖ[ρα] κρατάγη.

Les mots *ὅς κάλος* et *νήδυμος* de la 2e ligne, *ὤδέν* de la 5e, *μεστῶν* de la 6e sont des restitutions proposées par la Société des antiquaires de France.

« Ici repose Thaim, appelé aussi Julien, (fils) de Saad, « enfant vertueux et doux d'Athelé, décurion de la cité de « Kanôtha (en) Syrie. Lequel ayant quitté sa patrie vint « ici en (ce) pays où, en public, possédant un bazar plein « de marchandises (en) Aquitaine et aussi à Lyon, l'irré- « sistible destinée lui fit trouver la mort sur la terre étran- « gère. »

Ce petit poème n'est pas précisément un modèle de versification. C'est l'œuvre d'un poète de circonstance, qui, pour rendre plus agréable aux Mânes d'un parent le tribut de sa piété, a voulu le leur offrir revêtu, tant bien que mal, de la forme métrique, et dans une langue qui, sans doute, avait été familière au défunt et rappelait son origine orientale. Si, distrait par sa douleur et gêné par la difficulté de soumet-

Digitized by Google

tre au joug de la prosodie, en un court espace, sept ou huit noms étranges d'hommes et de lieux, il s'est laissé induire en mainte faute de quantité, il en est bien excusable, et n'aurait, après tout, fait en cela que ce qui déjà était ou allait être bientôt d'un commun usage.

Voici, au sujet de ces vers, quelques érudites remarques de M. Perrault-Maynand, de l'Académie de Lyon, auteur de nombreux travaux sur la langue grecque, entre autres d'une excellente traduction de Pindare (1) « .... Quant aux hexamètres que vous m'avez montrés, la quantité n'y est pas exactement observée, ce que plus d'une fois j'ai eu l'occasion de voir par des épitaphes, inscriptions, etc., à partir surtout de la fin du IIIe siècle, où les poètes comme Grégoire de Nazianze étaient rares. Les faiseurs d'inscriptions se mettaient à l'aise et visaient plutôt au nombre des syllabes, qu'à la quantité des longues, brèves ou douteuses, sur lesquelles ils passaient avec la plus grande légèreté. Alors la manie des vers s'étant emparée d'une foule d'écrivains très-faiblement doués de génie poétique, des licences dont les anciens poètes ne s'étaient servis qu'avec la plus grande réserve et lorsqu'ils ne pouvaient s'en tirer autrement, soit pour le rhythme, soit pour l'idée, furent singulièrement mises en usage et défigurèrent la belle et si harmonieuse poésie des Grecs (2). »

(1) *Les Olympiques*, Lyon, 1837; *les Pythiques et les Néméennes*, Lyon, 1843; *Odes*, Lyon, 1837 à 1843.

(2) M. Maynand pense qu'il ne serait peut-être pas très-difficile de corriger quelques-unes des fautes dont il signale la présence; celle par exemple que je rencontre au début du quatrième vers, en remplaçant πατρά̀ν τε λεῖπων par πάτραν τ'ἐκλεῖπων. Mais dans ce dernier cas nous pensons qu'il y a plutôt une faute d'orthographe causée par l'*itarisme* et qu'il faut lire λιπων à l'aoriste second. D'autres fautes ne sont qu'apparentes et peuvent se justifier par des licences plus ou moins autorisées. L'adjectif κρατάγη qu'on chercherait vainement ailleurs qu'ici, est sans doute un mot composé

Digitized by Google

J'ajouterai que la fin du dernier vers grec est un emprunt à l'*Iliade* (6, 1, 83) :

Ἐλλαβε πορφύρεος θανάτος καὶ μοῖρα κράταιη

Ammien Marcellin cite ce vers (l. 15, c. 8), en rappor-

par l'auteur de l'inscription et dérivé de κράτος et de ἄγω. Il a du reste, avec un accroissement de force, la même signification que κράταιη

Avant d'entreprendre la lecture et l'explication du texte latin, je dois encore soumettre au lecteur un autre essai de restitution qu'a bien voulu me communiquer un de mes collègues du Comité, M. Guillard, de l'Académie de Lyon. Cette restitution diffère notablement en plusieurs points de celle qui vient d'être présentée et a, comme elle, le mérite de combler toutes les lacunes du texte.

Ενθαδε κεῖται ὁ Αιμος ὁ καὶ Ιουλιανος Σααδου
Υιος, ολος τετιμιαικε καινη αυλιος Ἀθειληνος.
βουλευτὴς πολιῆσις Κανοιθα ὑμεια Συριὴς.
Ος πάτραν εκλειπων ἧκε τῶδ'ἐπὶ χώρω
Χρέασιμ'ἔχων εμποριον ἀγορασμῶν
Ειών εκ Ἀκουιτανίης ὧδ'ἐπὶ Λουγουδουνοιο
Ὤλεσεν ἔν κσενιης θανάτω μοῖρα κραταιη.

Littéralement : « Ici repose le Æmos, qui aussi Julien, de Saad fils (que), « tout honora de nouveaux (honneurs) le bourg Athélénien ; sénateur de la « ville de Canoitha, de l'humide Syrie. Qui, sa patrie quittant, vint en ce « lieu, ayant magasin d'utiles marchandises. Venu d'Aquitaine, ici en Lyon, « le frappa, en hôtellerie, par la mort, le destin terrible. »

M. Guillard remarque dans le quatrième et les deux derniers vers, un mode de prosodie fort extraordinaire, qui ne pouvant être l'effet d'un hasard se répétant trois fois de suite, lui paraît devoir être considéré ou comme un caprice de l'auteur ou comme un rhythme inconnu et particulier à l'Ionie. « Ce seraient donc, dit M. Guillard, des hexamètres ioniens présentant un petit nombre de fautes ou de licences assez faciles à excuser avec Homère et avec les divers dactyliques employés dans les Chœurs d'Eschyle, notamment des Euménides. » La singularité du rhythme en question consiste en ce que d'après la manière de scander du savant helléniste, mon collègue, le troisième pied de chacun des vers signalés, est monosyllabique et marque l'hémistiche.

M. Guillard s'est aperçu le premier à Lyon que la partie grecque de l'inscription est en vers.

Digitized by Google

tant, à propos de l'association de Julien à l'empire par Constance une anecdote assez curieuse. Pendant la cérémonie de sa présentation à l'armée, le nouveau césar, se rendant au palais, au milieu des acclamations des soldats, les épaules couvertes du manteau de pourpre et monté sur le même char que l'empereur, le répétait tout bas entre ses dents, le long du chemin, d'un air profondément soucieux; il signifie :

« La Mort au (manteau de) pourpre et l'irrésistible Destin « ont mis la main sur lui. » (Traduction de M. Savalette; collection Nisard).

Dans ce vers, comme dans notre inscription, le mot μοῖρα peut vouloir dire aussi à la Parque, « Μοῖραι étant, chez les Grecs, le nom des redoutables Fileuses.

Epitaphe latine.

Diis manibus Thaemi Iuliani, Sati [filii], Syri de vico Athelani; decurion[is] eptimiano Canotha, negotiatori Luguduni et provinciæ Aquitanicæ, Avidius, Agrippa, fratri pientissimo, o[b] memoriam ejus faciendum [c]uravit et sub ascia dedicavit.

« Aux dieux Mânes de Thaem (surnommé) Julien, fils de « Sat, syrien du vicus d'Athelani (?), décurion à Septimia- « num Canotha, marchand de Lyon et de la province d'Aqui- « taine. Avidius Agrippa, en mémoire de son frère bien- « aimé, a fait faire ce tombeau et l'a dédié sous l'*ascia*. »

Un T que j'aperçois clairement au début de la seconde ligne, quoique en partie effacé, me fournit la certitude que c'est *Thaemi* qu'il faut lire plutôt que *Haemi*, et que la première lettre du même nom en grec est un *thêta* au lieu d'un *omicron*, qu'on est tenté de voir, par suite de la disparition presque complète de la barre transversale qui devrait occuper le milieu de cette lettre. On verra du reste, tout

Digitized by Google

à l'heure, que Θαῖμος était un nom répandu dans la contrée d'où le marchand, autrefois possesseur d'un comptoir à Lyon, était originaire. Saad, qui, en arabe, veut dire « bonheur (1) » paraît avoir été aussi un nom fréquent en Orient ; ce fut celui d'un illustre poète persan, Saadi, auteur du *Gulistan ou l'Empire des roses*, qui, entre autres particularités de sa longue et aventureuse carrière, fut prisonnier des Croisés et travailla, comme terrassier, aux fossés des remparts de Jaffa. Il est curieux de voir, par la forme que ce mot a prise dans la seconde épitaphe, de quelle manière il sonnait à des oreilles latines ; un *alpha* est supprimé, et le *delta* est devenu un *t*; et l'on remarquera que précisément le vers grec où se trouve le mot Σάαδου, ne se sauve d'une faute de quantité qu'à la condition de contracter les deux *alpha* en une seule syllabe longue, ce qui termine irrégulièrement l'hexamètre par deux spondées ; mais empêche qu'il ne soit faux.

C'est d'après l'avis de M. Léon Rénier que j'ai traduit les mots *Decurioni Septimiano Canotha* par decurion à Septimianum Canotha ; *Septimiano* est à l'ablatif et se rapporte non à *decurioni*, mais à *Canotha*, dont la désignation serait complète : *municipium Septimianum Canotha*. Il résulte de là plusieurs indications précieuses ; d'abord que la cité de Canotha était un municipe et qu'elle avait probablement reçu de Septime-Séyère quelque prérogative importante, ce qui avait motivé l'adoption en l'honneur de son fils Géta, du nom de *Septimianum* ; ensuite que l'inscription qui nous occupe ne saurait être antérieure au règne de Sévère. Elle serait donc du IIIe siècle ou tout au plus haut des dernières années du IIe, la bonne facture des lettres et leur forme ne permettant pas de l'attribuer au IVe (2). Ce n'était pas une

(1) Renseignements de M. Léon Rénier.

(2) Il faut remarquer toutefois, 1° la forme particulière du B qui est analogue au Σ avec un prolongement de la pointe antérieure ; 2° la forme à peu près évidente du Χ mis pour Ξ à la ligne neuvième ; 3° les nom-

Digitized by Google

chose rare que des villes, par adulation ou par reconnaissance, prissent, ou ajoutassent aux leurs, des noms dérivés de ceux des empereurs ou de quelqu'un de leur famille. Sans nous éloigner des pays où nous sommes, Laodicée, enrichie des priviléges retirés à Antioche par le ressentiment de Septime Sévère, s'appela *Septimia Severiana*; Byzance, ruinée, puis rétablie par le même empereur, adopta à cause de Caracalla, le nom d'*Antoniniana*. Julias, Livias, Césarée, Tibériade sont aussi des exemples du même genre de flatterie; Jérusalem, rebâtie par les Romains, devint *Ælia Capitolina*, en l'honneur d'Adrien, dont le nom de famille était *Ælius*.

Il est parlé, à plusieurs reprises, dans la Bible d'une ville de Knat ou Canath, en hébreu קנת (1), et en latin *Canatha*, dont le nom offre, avec celui de *Canotha*, une très-grande ressemblance. Disons, sans plus tarder, que Canatha et Canatha ne sont, comme nous le verrons dans un instant, que des variations orthographiques d'un seul et même nom et désignent bien réellement toutes deux le même lieu. Canoth était une ville fort ancienne; elle existait déjà du temps de Moïse, qui l'attribua à la partie de la tribu de Manassé qui est à l'orient du Jourdain. C'était aussi une ville considérable. On lit au livre des *Nombres* (C. XXXII, ℣ 42), qu'elle prit le nom de Nobé, après qu'un Israélite de ce nom s'en fût emparé, ainsi que des villages qui en dépendaient. Ces villages, d'après le livre Ier des *Paralipomènes*, étaient au nombre de soixante et valaient des villes (C. II, ℣ 23) : « Et il (Ségub) prit Gessur et Aram, villes (de la terre à laquelle il donna le nom de Jaïr), comme aussi Canath avec les soixante villages de sa dépendance qui valaient des villes.

breuses incorrections que nous n'avons pu marquer toutes d'un *sic*, mais qui ont été constatées par nous avec un grand soin, pour la révision des épreuves de ce mémoire. E. EGGER.

(1) Figure donnée par la Bible hébraïque.

Digitized by Google

Tous ces lieux appartenaient aux enfants de Machir, père de Galaad, » (Trad. du P. de Carrières dans *la Bible française-latine*, de l'abbé Glaire). Il est dit aussi au livre des Juges, que Gédéon poursuivit jusque-là les Madianites (C. VIII, ℣ 11). Lorsque les Arabes prirent les armes contre Hérode-le-Grand, ils se rassemblèrent à Canatha; ce prince remporta sur eux une victoire, accompagnée d'un grand massacre, et les dispersa. Josèphe (L. I, C. XIII) mentionne une autre victoire, en ce lieu, d'Hérode sur Antigone. Pline parle de cette ville, qu'il appelle Canatha (L. V, C. XVIII); c'était une des dix dont se composait la confédération désignée sous le nom de Décapole, plusieurs fois visitée par Jésus (Matth. 4—25; Marc, 5—20, 7—31), et elle faisait partie de la Cœlé-Syrie. Josèphe, Ptolémée (Géogr. L. V, C. XVI), l'auteur anonyme de la *Géographie sacrée*, l'attribuent aussi à la Cœlé-Syrie. Eusèbe met Canatha dans la Trachonite, aux environs de Rozra; il signale aussi, à huit milles au midi d'Escbon, un lieu abandonné, appelé Nobé; mais c'est un autre Nobé que Canatha, qui était beaucoup plus vers le nord (D. Calmet. *Dict. de la Bible*). Le nom de Syrie, quoiqu'il y eût une province appelée ainsi, embrassait une étendue de pays beaucoup plus vasté, sur laquelle était répandue la nation Syrienne. Aussi, bien que désignée en Syrie, sur notre inscription, Canatha appartenait à la province prétoriale d'Arabie, formée vers la fin du règne de Trajan, et à cette partie de cette province qu'on appelait l'Auranitide. C'est dans l'Arabie, vers Rostra, qui en était la métropole, qu'elle est indiquée par Etienne de Byzance et dans la *Notice des Provinces* d'Hiéroclès. Le premier de ces auteurs dit que l'adjectif dérivé du nom de cette ville était *Canathenus*, que quelques-uns écrivaient par un *i*; l'autre l'appelle elle-même Κάνοθα par un *omicron*. On trouve Καγώθα par un *ôméga*, comme sur la pierre de Genay, dans l'acte Ier du Concile de

Digitized by Google

Chalcédoine, ce qu'une ancienne traduction rend ce latin par *Canotha*; son évêque, car c'était une ville épiscopale, y est mentionné et figure, en outre, parmi les souscripteurs de la lettre synodale du patriarche Gennadius, avec le titre de Κανόθας ἐπίσκοπος. Dans un autre manuscrit d'Hiéroclès, Canath est appelée Κανοτὰς (πόλις) et son évêque, ο Κανοθαδος (1), (notes et additions de Luc. Holstenius, à la *Geogr.* d'Et. de Byzance). Une médaille de Claude, où se voient d'un côté la tête de Claude, et de l'autre celle du Génie de la ville, présente l'éthnique de Canàth sous la forme KANATHNΩN tandis que sur une médaille de Domitien, le même éthnique se lit KANΩΘαιων Canatha figure dans la table de Peutinger par le nom de *Chanata*; elle est située sur la route de Jérusalem à Damas, à soixante milles de cette dernière ville, entre les stations de *Aenos* et *Rhose*. Il n'y a donc pas d'incertitude à cet égard; *Canath*, *Canatha*, Καγατα, Κανοθα Κανωθα *Septimianum Canotha*, *Chanata*, sont bien la même ville.

C'est maintenant, d'après d'Anville, Caneitra ou Caneitha, « sur une route tendant à Damas, dans une petite plaine, située au levant du Jourdain, et célèbre, par une foire qui s'y tient. Les Arabes appellent cette plaine Meïdan, comme une place propre à s'exercer à la course... » Mais d'Anville ne paraît pas avoir été bien renseigné. Le nom moderne de Canath n'est pas Caneitha, ni Caneitra; elle s'appelle Kennouât; elle n'est pas dans la plaine, mais à mi-côte des montagnes qui bordent la plaine (voir ci-après l'extrait de la lettre de M. le comte de Vogüé qui revient d'un voyage en Syrie, et a visité les lieux dont il est ici question). Autrefois importante par son rang politique et par son commerce, placée sur une

(1) Le P. Le Quien dans son *Oriens Christianus* a rassemblé tous les monuments qui font mention des évêques de Canatha.

Digitized by Google

route, une des plus vieilles, peut-être, qu'il y ait au monde, siége d'un marché d'une ancienneté probablement aussi fort reculée, Kennouât a conservé, jusqu'à nos jours, des ruines considérables, restes de son état florissant dans l'antiquité(1). Sur plusieurs des inscriptions qui y ont été découvertes et qui sont recueillies dans le *Corpus inscriptionum Græcarum*, se rencontre le nom propre Θαῖμος (2), ce qui justifie la lecture proposée plus haut du nom de notre marchand, sur l'une et l'autre de ses deux épitaphes.

Lorsque Pompée s'empara de la Cœlé-Syrie, il rendit à leurs anciens citoyens et à leurs lois propres, plusieurs villes, dont les Juifs et les Arabes s'étaient emparés. Cet évènement, qui tout en les assujétissant à la domination romaine, leur restituait leur autonomie et une liberté que depuis longtemps elles ne connaissaient plus, fut considéré, par ces villes, comme une époque heureuse, d'où elles se mirent à compter les années dans leurs annales et sur leurs monuments. M. l'abbé Belley a démontré, dans une dissertation, insérée dans le 28e volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, que cette ère a commencé à l'automne de l'an 690 de Rome. Trois villes principalement l'adoptèrent, Pella, Dium et Canatha, auxquelles on peut encore joindre Abila, Gadara, Hippus et Philadelphie. La médaille citée de Claude est datée de l'an 150; une autre de Domitien de 156; une quatrième, présentant au droit une tête de femme et au revers une victoire avec le nom de

(1) Voir, pour plus de détails sur ce sujet, le *voyage* de notre confrère Guillaume Rey, *dans le Haouran et sur les bords de la mer Morte*, p. 128 et suiv., et les belles planches qui accompagnent la description de Kennouât, dans l'atlas joint à ce volume.

(2) Voir les nos 4,605, 4,606, 4,611 et suivants de ce Recueil. Le no 4,612 mentionne précisément un δουλευτὴς de Canatha et offre un exemple de l'éthnique Καναθηνός.

Digitized by Google

la ville en abrégé KAN, porte la date de 275 de cette même ère.

Le *vicus*, désigné dans le texte lapidaire par les mots ΑΘΕΙΛΗΝΟΣ en grec, et ATHELANI en latin, était sans doute un de ces soixante *viculi* « valant des villes, » rappelés dans les Nombres et les Paralipomènes. Ce village existe encore, il est à une heure ou une heure et demie de Kennouât, et son nom Aathil ou Athil reproduit aussi fidèlement que possible la dénomination antique.

Au sujet des noms d'hommes, Teym et Saad, et des noms de lieux, Kennouât et Athyl, je ne saurais faire rien de mieux et de plus agréable au lecteur que de mettre sous les yeux une savante note de M. Renan, et l'extrait d'une lettre de M. le comte Melchior de Vogüé à M. Renan (du 8 novembre 1863). Je dois la communication de l'une et de l'autre à la bienveillence de M. Egger, après lecture du présent mémoire à la Société des Antiquaires.

« C'est bien Θαιμος qu'il faut lire. Le nom de Θαιμος Teym, est très-fréquent sur les inscriptions du Hauran (Voir le *Corpus* et une note que j'ai insérée dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, sur les noms arabes de l'Auranitide). On le trouve aussi dans les auteurs arabes pour les temps antérieurs à l'Islamisme (Voir l'Index de M. Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes avant l'Islam.*) La forme pleine est Teym-Allah qu'on trouve aussi sous la forme Θεμαλλος. Teym, dans l'ancien arabe, signifie un serviteur. Après l'Islamisme, on préféra la forme Abd-Allah qui a le même sens.

Saad est un nom parfaitement arabe; on le trouve dans les inscriptions du Hauran ainsi que son diminutif Soaïd, Σοεδος. En général, tous les noms qu'on trouve sur les inscriptions du Hauran, sont purement arabes.

Digitized by Google

« Le nom complet de notre homme était donc Teym-ibn-Saad.

« Sur Aathil et Kanatha, je n'ai qu'à confirmer ce qui est dit dans la lettre de mon confrère, M. de Vogüé. Ce sont les noms de localités archéologiques très-importantes, comme le savent, mieux que personne, MM. Waddington et de Vogüé.

« On a, du reste, beaucoup d'autres exemples de Syriens en Gaule (voir le 1er volume de M. Leblant (1); Je sais qu'il a encore d'autres exemples en réserve), et ces Syriens venaient, pour la plupart, du Hauran qui, depuis l'an 200, à peu près, jusqu'à l'invasion musulmane, fut extrêmement florissant. »

« Le Hauran faisait partie de ce qu'on appelait la province d'Arabie, et la langue qu'on y parlait était l'arabe. Il serait donc plus juste d'appeler notre personnage un Arabe qu'un Syrien. Mais on sait que *Syrien*, en Gaule, désignait presque indifféremment tous les Orientaux. Un Hauranien était proprement *Syrus ex Arabiâ*, expression qu'a relevée M. Leblant. »

« Athyl, dit M. de Vogüé, a eu une certaine importance ; on y voit deux petits temples de l'époque des Antonins, assez bien conservés. La ville est située au pied des montagnes,

(1) Leblant, *Inscript. chrét. de la Gaule*, p. 205 et 328. M. Leblant remarque que les Syriens, qui venaient en Gaule, étaient ordinairement des marchands ou des soldats, et souvent des banquiers de la pire espèce.

L'inscription suivante a été trouvée à Vienne, en Dauphiné, en 1860, dans les fouilles de l'église Saint-Pierre ; on y rencontre le nom de CAFATIVS qui, se trouvant dans Gruter, accompagné de l'éthnique SVRVS, doit être un nom arabe :

SOLLIAE.FIDAE.T.CAFATIVS
D COSMVS.Imnl VIR.AVG CONIVG M
CARISS.ET.SIBI.VIVVS.POSVIT

Digitized by Google

et Kennouât est presque en face, à mi-côte. Cette dernière ville est, de tout le Hauran, la plus riche en antiquités : temples, basiliques, fontaines, tombeaux, odéon, exèdres, inscriptions; en outre, plusieurs églises primitives, dont une basilique qui m'a paru être du IVe siècle. Je crois me rappeler, que sur une pièce coloniale de mon médailler, le nom de la ville est écrit : KANAΘA

Il faut, sans doute, entendre par marchand de Lyon et de la province d'Aquitaine, un membre des corporations qui étaient désignées par ces titres. C'est l'Orient qui fournissait, au commerce des anciens, ses articles les plus recherchés et les plus précieux: pour n'en citer que quelques-uns : la pourpre, les parfums, le verre, les fameux vases murrhins, la poterie la plus délicate, le marbre statuaire le plus beau, l'airain le plus renommé, les perles fines, les pierres précieuses, les riches étoffes et tout ce que l'Inde envoyait à l'Europe par la voie de Damas..... Mais de quelle sorte de marchandises étaient assortis les deux bazars, si bien remplis, qu'avait en Aquitaine et à Lyon, notre trafiquant Hauranien? C'est ce que sa double épitaphe ne nous fait pas connaître. Toujours est-il fort heureux, pour sa mémoire, que ce soit son frère, car le mot *frater* se prend aussi quelquefois dans ce dernier sens, sur les inscriptions, et non lui-même, qui se soit appelé Avidius Agrippa. Il faut en convenir, pour un marchand, fût-ce même un marchand de la lisière de la Judée, c'eussent été là deux noms fâcheux, ressemblant, comme à plaisir, à une épigramme, à quelque narquoise sournoiserie du hasard, dont à peine eussent pu le défendre dans notre esprit, et tout l'intérêt qu'il mérite et nous inspire, et ses titres si recommandables de décurion et de *negotiator*. Empressons-nous de le rappeler, *Agrippa* était le surnom donné, dit-on, à ceux qui venaient au monde les pieds devant, et *Avidius* ne dérive pas d'*Avidus*, mais bien d'*Avius*, suivant une règle

Digitized by Google

exposée dans les *Mélanges d'épigraphie* (p. 4), où sont cités pour exemples *Albidius* formé d'*Albius*, *Alfidius* d'*Alfius*, *Allidius*, d'*Allius*, *Annidia* d'*Annius*, *Antidius* d'*Antius*, *Avidius* d'*Avius*, etc.

Oui, certes, le fils de Saad, fut de son vivant un négociant plein de loyauté, ce fut aussi un homme important, exerçant un grand commerce, étendu à deux provinces, entreprenant de longs voyages, reliant, dans ses rapports, l'Occident à l'Asie, et probablement devenu riche, comme on peut l'inférer de la teneur, un peu solennelle, de son épitaphe. De ce que son tombeau a été trouvé à Genay, l'on peut être amené à supposer qu'il y possédait une maison de campagne. Qui sait même (c'est une simple conjecture), si, en souvenir de sa patrie, il n'avait pas donné à cette villa, le nom cher de sa pensée, de Canatha qui, avec le temps, se sera déformé en celui de Genay. Une charte de l'an M X, portant le n° 178 du *Petit Cartulaire d'Ainay*, publié par M. Aug. Bernard, désigne Genay par les mots d'*ager Janiacensis*; une autre charte de 978, n° 179 du même Cartulaire, par ceux *d'ager Gagniacensis*; et un Pouillé du XIIIe siècle (*appendice aux Cartulaires de Savigny et d'Ainay*) l'appelle *Agatone*. Ce nom singulier n'a-t-il pas toute toute l'apparence d'une métathèse chargée d'un *a* préfixe?

On n'a pas à s'étonner de voir au IIIe siècle un marchand venir à Lyon, d'un pays si éloigné de la Cœlé-Syrie. L'importance du commerce de Lyon, la célébrité de ses foires, la puissance et l'éclat de ses corporations marchandes, devaient attirer ici continuellement nombre d'étrangers des contrées les plus lointaines. Les premiers prédicateurs de la parole chrétienne, n'eurent pas à frayer chemin entre l'Orient et Lyon; ils l'ont trouvé ouvert et battu depuis longtemps par les pas des caravanes. Les vaisseaux chargés des opulentes marchandises de l'Arabie, de la Perse, de la Phénicie, de

Digitized by Google

la Grèce, de l'Egypte, n'avaient pas non plus à en apprendre la route.

On peut dire de Lyon en toute vérité ce qu'au commencement du Ve siècle disaient d'Arles, dans une lettre adressée à Agricola, leur préfet des Gaules, les empereurs Honorius et Théodose. « En effet, la ville est si avantageusement située, « les étrangers y viennent en si grand nombre, elle jouit d'un « commerce si étendu qu'on y voit arriver tout ce qui naît ou « se fabrique ailleurs; tout ce que le riche Orient, l'Arabie par- « fumée, la délicate Assyrie, la fertile Afrique, la belle Espa- « gne et la Gaule courageuse, produisent de renommé, abonde « en ce lieu avec une belle profusion, que toutes les choses « admirées comme magnifiques dans les diverses parties du « monde y semblent des produits du sol. La terre met au ser- « vice de cette ville tout ce qu'elle a de plus estimé; les pro- « ductions particulières de toutes les contrées y sont trans- « portées par terre, par mer, par le cours des fleuves, à l'aide « des voiles, des rames et des charrois. » (Traduction de M. Aug. Bernard, dans *La Gaule, gouvernement représentatif*, 1864.) Peut-être est-ce grâce aux facilités d'accès des grands marchés de Lyon, à la liberté qui y régnait nécessairement, moins restreinte et moins facile à surveiller qu'ailleurs, que cette ville a dû l'avantage de recevoir, avant toute autre des Gaules, les premières semences de la foi et d'abriter, parmi les *Cannabæ* d'un tumultueux champ de foire, sous la protection, en quelque sorte, de l'Autel de Rome et des Augustes, le berceau d'une chrétienté naissante qui devait un jour s'intituler, sans trop d'orgueil, la primatie des primaties.

A. ALLMER,
Associé correspondant de la Société impériale des Antiquaires de France.

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE

SUR L'INVENTION

DE

LA NAVIGATION PAR LA VAPEUR,

Lue à la Société littéraire de Lyon,

Séance du 13 janvier 1864.

Parmi les découvertes scientifiques des temps modernes, la plus féconde est incontestablement celle de la force élastique de la vapeur d'eau. Aucune autre invention n'apporta jamais une impulsion plus puissante au développement des industries, du commerce, de tous les éléments de la richesse et aux progrès de la civilisation. Les travaux qui, auparavant, exigeaient la main-d'œuvre habile, pénible, lente, coûteuse d'un grand nombre d'ouvriers, sont exécutées, au moyen des mécaniques mues par la vapeur, avec une précision, une simplicité, une promptitude, une économie qui ménagent les forces humaines, ne réclament que la direction intellectuelle, assurent l'abondance et le bon marché.

Les chemins de fer sont devenus les artères du corps social qui font circuler la vie dans les lieux naguère inhabités, dont les richesses agricoles étaient vouées à la stérilité par le défaut, ou par l'insuffisance des voies de communication.

L'application de la vapeur à la navigation ne laisse plus aucune contrée en dehors des progrès, quelque reculée qu'elle soit par les distances, par ses institutions, par les

Digitized by Google

mœurs de ses habitants. Les relations fréquentes des peuples entiers dissipent les préjugés, créent des intérêts nouveaux, manifestent avec plus d'évidence la solidarité universelle. La révolution opérée par la facilité et la célérité des transports tend inévitablement à l'unité des poids, des mesures, des monnaies; à l'uniformité des lois commerciales; à l'adoption d'une langue commune pour les transactions; aux garanties équivalentes, dans tous les pays, des droits civils et politiques, publics et privés; à la tolérance religieuse permettant à tous les membres de la grande famille humaine de se réunir dans la même foi, sous la morale sublime, si éminemment sociale du christianisme qui, seul, apporta au monde la véritable liberté et réhabilita la dignité de l'homme méconnue dans le malheur, en lui révélant sa vocation à l'égalité immortelle, raison et sanction de l'usage du libre arbitre par l'éternité de la récompense ou du châtiment, conduisant ainsi à la foi par la raison même et à la vertu par la liberté.

Louis XIV, après avoir placé son petit-fils, le duc d'Anjou, sur le trône d'Espagne, s'écriait : « Il n'y a plus de Pyrénées. » L'œuvre du grand roi n'a pas résisté au souffle des agitations politiques; les descendants mâles de Philippe V ont cessé de régner ; mais les voies ferrées perçant les montagnes et la navigation à vapeur défiant les vents contraires ont abaissé toutes les barrières, effacé les distances, préparé l'union des nations qui doit amener les temps annoncés par le prisonnier de Sainte-Hélène, où toute guerre ne sera plus qu'une guerre civile.

Dans cette ère nouvelle, la mission civilisatrice de la France a grandi ; la marine à vapeur a transporté ses soldats sur les côtes de l'Amérique septentrionale et jusqu'aux extrémités les plus lointaines de l'Asie ; ici, pour réprimer les persécutions du fanatisme idolâtre ; là, pour mettre fin aux

Digitized by Google

déchirements qui, depuis un demi-siècle, désolaient une des plus belles contrées du monde (1) ; partout, pour garantir les intérêts européens, particulièrement ceux de nos nationaux (2). Les grandes choses de la paix, accomplies parallèlement aux faits d'armes les plus glorieux, ont replacé la France à la tête des nations ; Napoléon III est aujourd'hui l'arbitre de la paix du monde et la puissance est le gage de l'ordre social.

La navigation par la vapeur, qui apportait tant de bienfaits, rencontra dans tous les pays des préventions longtemps invincibles ; mais dès que l'américain Fulton eut établi un service régulier de bateaux à vapeur, les Etats-Unis et l'Angleterre se disputèrent la priorité de l'invention. L'Angleterre prétendit même que la machine à feu avait été entièrement inventée, perfectionnée, mise en pratique par des individus tous Anglais (3).

Cependant, de Caus, natif de la Normandie, songea le premier, en 1615, à se servir de la force motrice de la vapeur d'eau dans la construction d'une machine propre à opérer les épuisements ; Papin, en 1690, conçut le premier la possibilité de construire une machine à vapeur aqueuse et à

(1) Le Mexique, conquis par Cortez en 1519-1521, n'a pas cessé, depuis 1810, époque de son indépendance, d'être déchiré par les factions. Ce pays renferme des mines d'or, d'argent, de plomb, d'étain, de cuivre, d'antimoine, de fer, de zinc, d'arsenic, de mercure, de sel gemme, de houille ; on y trouve les différentes sortes de bétail et, selon l'élévation des zônes, les produits de toutes les régions ; sa population est composée de blancs, d'indiens, de noirs, de métis ; on y parle vingt langues, etc.

(2) Saïgon, en Cochinchine, deviendra le centre du commerce et de la civilisation rayonnant dans la Malaisie, la Cochinchine, le Japon et l'Inde.

(3) Rees Encyclopédie. Art. steam engine, 2e col. — Jon Robison. A system of machinal phylosophy, t. II, p. 46-50. — Thomas Yung. Lectures ou Natural phylosophy, t. I, p. 346-356. — Millington, Lardner, Nicholson, etc. (Voir l'Annuaire du bureau des longitudes. Notice scientifique par M. Arago, 1837, p. 221 et suiv.

Digitized by Google

piston (1); le marquis Claude de Jouffroy, gentilhomme de la Franche-Comté, fut l'*inventeur du pyroscaphe* et le *premier qui réalisa pratiquement* la navigation à vapeur (2) par des expériences faites sur la Saône, à Lyon, en 1783, et dont le plein succès fut constaté par un acte authentique, par des documents officiels, par le témoignage de milliers de spectateurs. La gloire de l'invention de la vapeur et celle de son application à la navigation appartiennent donc à la France et les annales de la ville de Lyon doivent conserver la mémoire des premiers essais heureux de navigation à vapeur.

Pour mettre en évidence la priorité des droits de la France, de Lyon, de Claude Jouffroy, il faut rappeler succinctement l'histoire de la découverte de la vapeur; préciser la date des perfectionnements; examiner la valeur des projets divers relatifs à la navigation par la vapeur; enfin, exposer les travaux de Claude de Jouffroy et rechercher avec impartialité si l'application faite par Fulton, vingt-cinq ans plus tard, reposait sur une idée nouvelle, sur une combinaison particulière, ou sur un perfectionnement quelconque des mécanismes déjà connus.

L'invention de la vapeur et son application à la navigation sont deux grandes découvertes dont la date est séparée par l'intervalle d'un siècle. L'origine de la navigation à vapeur étant l'objet spécial de cette notice, je pourrais me borner à rappeler les systèmes proposés, ou essayés, pour remplacer par la vapeur les rames et les voiles des navires; toutefois, la machine à feu et ses divers organes ayant reçu des améliorations successives qui constituaient de véritables inventions et qui facilitaient l'application à la navigation, il est

(1) Arago. Ibid., p. 307.

(2) Académie des sciences. Séances des 4 mai et 2 novembre 1840.

Digitized by Google

indispensable, pour prévenir toute confusion, de distinguer la part qui revient à chaque inventeur.

L'antiquité n'avait que des idées confuses sur la vapeur : Aristote (1) et Sénèque (2) attribuaient les tremblements de terre à la transformation subite de l'eau en vapeur dans les entrailles du globe par la chaleur souterraine. Héron, d'Alexandrie, cent vingt ans avant l'ère chrétienne, donnait la description d'un appareil faisant tourner une petite sphère sur son axe au moyen d'une marmite chauffée (3). L'architecte Vitruve, contemporain d'Auguste, disait que les boules d'airain creuses, très-anciennement connues sous le nom d'éopyles (portes d'Eole), remplies d'eau et chauffées, produisaient du vent et enseignaient des vérités importantes sur les grands phénomènes de la nature, de l'air et des vents (4). Flurence Rivault, gentilhomme de la chambre de Henri IV et précepteur de Louis XIII, en 1605 (5) ; Cardan au XVIe siècle ; Claude Pérault au XVIIe, reproduisaient la même théorie ; l'illustre physicien Boyle continuait d'admettre la transformation de l'eau en air (6).

(1) 350 ans avant J.-C. La Physique.

(2) Epître XCI^e à Lucilius sur l'incendie de Lyon. Omnes hic exitus manet, sive interna vis flatusque reclusi violentia, pondus sub quo tenentur excusserint..... Sive flammarum violentia compaginem soli ruperit.

(3) Spiritualia seu pneumatica.

(4) Fiunt OEolipylæ œreæ cavæ ; hæ habent punctum angustissimum quo aquæ infunduntur, colloca tæque ad ignem, et antequam calescant non habent ullum spiritum ; simul autem ut fervere cœperint efficiunt ad ignem vehementem flatum ; ità scire et judicare licet e parvo, brevissimoque spectaculo de magnis et immanibus cœli ventorumque natura rationibus.

(*Pollionis Vitruvii architectura*, l. I, chap. VI).

(5) Flurence Rivault. Eléments d'artillerie. — Arago. Notice biographique sur Watt, etc.

(6) Figuier. Exposition et hist. des principales découvertes scientifiques, 5e édit. — Paris, t. I, p. 5 et 6 (notes).

Digitized by Google

Salomon de Caus, sans émettre des idées parfaitement nettes sur la vapeur, décrivait, en 1615, une véritable machine à vapeur propre à opérer les épuisements en élevant l'eau à une hauteur quelconque (1).

Le physicien Porta (1605) et l'architecte Giovani Branca (1629), tous deux italiens, n'écrivirent que d'après les notions de physique admises de leur temps et sur des machines déjà connues.

Le marquis de Worcester, en 1663, publia un ouvrage contenant de courtes descriptions de cent machines, inventions ou découvertes qu'il s'attribuait (2). Les Anglais veulent considérer comme la première machine à vapeur l'appareil décrit dans la 68e proposition de cet ouvrage. Voici le passage sur lequel ils fondent cette prétention :

« J'ai inventé, dit-il, un moyen admirable et très-puis-
« sant d'élever l'eau à l'aide du feu, non par aspiration ;
« car alors on serait renfermé, comme disent les philosophes,
« *intra sphæram activitatis*, l'aspiration ne s'opérant que
« pour certaines distances ; mon moyen n'a pas de limites,
« si le vase a une force suffisante. J'ai pris un canon entier,
« dont la bouche avait éclaté et, l'ayant rempli d'eau aux
« trois quarts, j'ai fermé l'extrémité rompue et la lumière ;
« j'ai entretenu dessous un feu constant et, au bout de vingt-
« quatre heures, le canon s'est brisé avec un grand bruit.
« Ayant alors trouvé le moyen de faire des vases qui sont
« consolidés par la force intérieure et qui se remplissent
« l'un après l'autre, j'ai vu l'eau couler d'une manière con-
« tinue, comme celle d'une fontaine, à la hauteur de qua-
« rante pieds. Un vase d'eau raréfiée par l'action du feu
« élèverait quarante vases d'eau froide. L'ouvrier qui sur-

(1) Les raisons des forces mouvantes. — Francfort, 1615.

(2) Century of inventions, 68e propos.

Digitized by Google

« veille la machine n'a que deux robinets à ouvrir, de telle « sorte qu'au moment où l'un des deux vases est épuisé, « il se remplit d'eau froide pendant que l'autre commence à « agir. »

Tel est le seul titre des Anglais à la priorité de l'invention de la machine à feu. L'expérience que l'eau réduite en vapeur peut faire éclater les vases qui la renferment avait été faite cinquante-huit ans auparavant par Flurence Rivault; Salomon de Caus avait expliqué, près d'un demi-siècle avant Worcester, qu'une boule métallique, remplie d'eau et chauffée, élevait l'eau à une hauteur quelconque, si ses parois étaient suffisamment fortes et la chaleur assez intense. Le marquis de Worcester n'a rien inventé, il n'a émis aucune idée nouvelle, il n'a contribué en rien aux perfectionnements de la machine à feu. Un auteur anglais, Robert Stuart, reconnaît que les droits du marquis de Worcester ne reposent que sur sa propre affirmation, comme le constatait son brevet et, qu'il était plus raisonnable de révoquer en doute les travaux dont il se glorifiait (1).

En novembre 1834, le *Musée des Familles* publiait une prétendue lettre de Marion de Lorme à Cinq-Mars, datée du 3 février 1641, sur une visite qu'elle aurait faite, avec le marquis de Worcester, à Bicêtre où de Caus, fou furieux, enfermé depuis trois ans par ordre de Richelieu, criait aux visiteurs, à travers les barreaux de son cabanon, qu'il avait fait la plus belle découverte. Cette mystification, reproduite par la peinture, la gravure, la lithographie, le roman, jouit encore d'un certain crédit. Or, Salomon de Caus était mort en 1630, onze ans avant la date assignée à la visite de Marion de Lorme à Bicêtre; de Caus avait publié son livre

(1) Robert Stuart. Hist. descript. de la machine à vapeur. — Arago. Annuaire du bureau des long. 1837, p. 237 à 242. — Figuier. Exposition et hist. des principales découvertes scientifiques. 5e édit.. t. I, p. 39 à 43.

Digitized by Google

en 1615, vingt-six ans auparavant et, dans ce livre, il exprimait sa reconnaissance pour les bontés du cardinal; enfin, au milieu du XVIIe siècle, Bicêtre servait d'Asile à des soldats invalides, il ne devint un hospice d'aliénés qu'après la fondation de l'Hôtel-des-Invalides dont la construction, commencée en 1670, ne fut achevée qu'en 1706 (1).

M. Louis Figuier, dans son *Histoire des principales découvertes scientifiques modernes*, n'admet pas qu'en l'état d'obscurité profonde où se trouvait la science physique avant qu'on eût découvert la pesanteur de l'air, il soit possible de considérer comme notions sur la vapeur les idées confuses touchant les phénomènes produits par l'eau renfermée dans un vase métallique soumis à l'action du feu, alors qu'on ne voyait dans la vaporisation du liquide que sa transformation en air et qu'on attribuait à l'air dilaté par la chaleur la production des sons rendus par la statue de Memnon, le jeu de l'orgue de Gerbert (Silvestre II, au IXe siècle), le vol de la colombe d'Architos et d'autres faits analogues.

M. Arago, sans s'arrêter aux dénominations d'air comprimé ou dilaté et de vent, dont se servaient les anciens physiciens et mécaniciens pour expliquer les effets de la vaporisation, cite les descriptions qu'ils donnent de quelques machines comme de véritables notions sur la vapeur.

La découverte de la pesanteur de l'air en démontrant l'erreur de la doctrine de l'horreur du vide, ouvrit la voie aux connaissances exactes sur la force de la vapeur d'eau et sur les moyens de s'en servir. On sait que Galilée, consulté sur l'impossibilité d'élever l'eau à plus de 32 pieds dans les pompes aspirantes de Florence, soupçonna que la pression de l'air sur les réservoirs pouvait en être la cause; Toricelli constata

(1) M. Figuier, id., p. 30 à 32, rapporte cette prétendue lettre et démontre sa fausseté.

Digitized by Google

l'exactitude de cette observation par une série d'expériences comparatives avec des liquides dont la densité était différente; ainsi, la densité du mercure étant d'environ 14 fois supérieure à celle de l'eau, une colonne de mercure, dans un tube de verre, n'était tenue en équilibre qu'à une hauteur 14 fois moindre; Pascal, de son côté, réitéra les expériences avec du vin rouge et résolut définitivement le problème de la pesanteur de l'air, au mois de septembre 1648, en faisant constater la hauteur du mercure, dans un tube de Toricelli, au pied et au sommet de la montagne du Puy-de-Dôme, élevée de 500 toises, variant les circonstances de l'expérience à différentes hauteurs, à couvert et à découvert. Le tube indiqua 23 pouces 2 lignes au sommet et 26 pouces 3 lignes 1/2 au bas, présentant une différence de 3 pouces 1 ligne 1/2. Cette expérience fut répétée à Paris, au haut et à la base de la tour Saint-Jacques. La statue de Blaise Pascal, placée sous ce monument, rappelle sa mémorable découverte. La pression atmosphérique expliquait les faits que la doctrine de l'école attribuait à l'horreur du vide. Otto de Guericke compléta la démonstration de la pesanteur de l'air et de l'existence du vide en imaginant l'appareil connu sous le nom de machine pneumatique, pour produire le vide dans un espace clos, ce qui permit de connaître le poids de l'air atmosphérique, *en pesant un vase, dans lequel le vide était fait, et en le pesant de nouveau après la rentrée de l'air... D'après ces découvertes, chaque décimètre carré de la surface de tous les corps placés sur la terre, supporte, par l'effet de la pression atmosphérique, un poids équivalant à* 100 *kilogrammes. Otho de Guerike apporta le moyen pratique d'anéantir, à un moment donné, la résistance qui s'oppose à la manifestation de cette force... L'homme de génie, qui devait féconder l'ensemble de ces belles découvertes, était Français, il s'appelait Papin* (Figuier. Hist. des découvertes,

Digitized by Google

etc., t. I, p. 58 à 63). Au siècle suivant, un autre Français, Jouffroy, puisait dans ces découvertes le principe d'une force pouvant défier celle des vents sur les mers, il fut traité de fou; on ne pouvait croire que Dieu eût mis une telle puissance à la portée de l'homme.

Denis Papin, né à Blois le 22 août 1646, mourut en 1710; ses premiers travaux scientifiques, publiés en 1674, furent reproduits dans les actes de Leipsick de 1687; ils avaient pour objet des modifications à la machine pneumatique d'Otto de Guericke. En 1681, Papin donna la description d'un appareil destiné à faire cuire les viandes en peu de temps et à bon marché. Cet appareil connu en France sous le nom de marmite de Papin, et en Angleterre, sous celui de New-Digester, était muni d'une soupape qui, étant soulevée par la chaleur parvenue à un certain degré, servait à faire juger le degré de cuisson des viandes. Vingt ans après (1707), Papin appliquait la soupape à la machine à vapeur, pour prévenir l'explosion de la chaudière. En 1687, il présentait à la Société royale de Londres, une machine construite sur le principe des chemins de fer atmosphériques actuels, pour transporter au loin la force des rivières (1). Il proposa, pour la première fois, l'emploi d'une machine mue par la force motrice de la vapeur, dans un mémoire de l'an 1690 (2).

Pour résumer les titres de Papin et ceux de quelques mécaniciens anglais, à l'invention de la vapeur ou au perfectionnement de la machine à feu, j'emprunterai l'autorité de M. Arago.

« 1690, Papin conçut le premier la possibilité de cons-

(1) On en trouve la description dans les actes de Leipsick de décembre 1688 et dans le recueil des pièces diverses de Papin, imprimé à Cassel en 1695.

(2) Nova methodus ad vires motrices validissimas levi pretio comparandas (actes de Leipsick, août 1690).

Digitized by Google

« truire une machine à vapeur aqueuse et à piston; il a « combiné, le premier, la force élastique de la vapeur d'eau « avec la propriété dont cette vapeur jouit, de se condenser « par refroidissement; il a proposé, le premier, de se servir « d'une machine à vapeur pour faire tourner un arbre ou « une roue; il a proposé, le premier, la machine à double « effet, mais à deux corps de pompe; il a découvert les « robinets à quatre voies; 1682, la soupape de sureté. 1710, « il imagina la première machine à vapeur à haute pres- « sion et sans condensation.

« 1705, Newcomen, Cawley, Savery, ont vu les premiers, « que pour amener une précipitation prompte de la vapeur « aqueuse, il fallait que l'eau d'injection se répandît, sous « forme de gouttelettes, dans la masse même de cette vapeur.

« 1718, Beigton a inventé la tringle verticale mobile avec « le balancier qui ouvre et ferme les soupapes dans les « grandes machines à vapeur.

« 1758, Fitzgerald s'est servi, le premier, d'un volant pour « régulariser le mouvement de rotation communiqué à un « axe par une machine à vapeur.

« 1769, Watt a montré les immenses avantages écono- « miques qu'on obtient en remplaçant la condensation « dans l'intérieur du corps de pompe par la condensation dans « un vase séparé; il signala, le premier, le parti qu'on pour- « rait tirer de la détente de la vapeur aqueuse ; 1784, il « imagina le parallélogramme articulé; il appliqua, avec « beaucoup d'avantage, le régulateur à force centrifuge, « déjà connu avant lui.

« 1778, Washbrough a employé la manivelle coudée pour « transformer le mouvement rectiligne du piston en mouve- « ment de rotation.

« 1801, Muray a décrit et exécuté les premiers tiroirs ou « glissoirs manœuvrés par un excentrique. »

(*Annuaire du bureau des Longitudes*, 1837.)

Digitized by Google

Si plusieurs mécaniciens anglais ont attaché leur nom à l'histoire de la machine à vapeur par l'invention, ou par le perfectionnement de quelques-uns des principaux organes, la priorité de la découverte scientifique et pratique appartient à la France, à de Caus et à Papin, soit qu'on admette les travaux antérieurs à la découverte du baromètre, soit qu'on écarte tous ceux dans lesquels on confondait la vapeur avec l'air dilaté ou comprimé et le vent.

INVENTION DE LA NAVIGATION PAR LA VAPEUR.

Jusqu'au commencement du XIXe siècle, la navigation fut soumise à l'action incertaine et variable des vents, ou à l'effort limité et dispendieux des hommes condamnés au service des galères. L'emploi des roues à palettes, mues par des animaux, fut essayé dès les temps reculés; Vitruve en parlait au commencement de l'ère chrétienne comme remontant à une haute antiquité (1); Robert Vulturius, au XVe siècle, donna les dessins de deux bateaux munis de roues (2); Paucirolle, professeur de Padoue à la fin du XVIe siècle, disait avoir vu des médailles romaines représentant des navires de guerre munis de rames mues par des bœufs (3); M. de Montgery cite un manuscrit d'après lequel les radeaux sur

(1) Pollionis Vitruvii architectura lib X, C. 9 et 10, de organorum ad aquam hauriendam generibus.

(2) Robertus Vulturius de re militari, lib. XI, C. 12.

(3) Vidi etiam effigiem navium quarundam, quas liburnas dicunt quæ ab utroque latere extrinsecus tres habent rotas aquam attingentes : Quarum quelibet octo constabat radiis, manusque palmo e rota prominentibus : Intrinsecus vero sex boves machinam quamdam circum agendo, rotas illas incitabant et radiis aquam retorsum pellentes, liburnam tanto impetu ad cursum propellebant, ut nulla triremis ei posset resistere (Guidonis Pauciroli res memorabiles, sive deperditæ commentariis illustratæ ab Henrico Salmuth, pars. I, p. 127. — Figuier. t. I, p. 253).

Digitized by Google

lesquels les Romains furent transportés en Sicile pendant la première guerre punique, avaient des roues à aubes tournées par des bœufs (1); les inconvénients de ce mode de navigation ne permirent jamais de l'adopter. M. de Navarete a publié en 1826 (2) une note communiquée par le directeur des archives royales espagnoles de Simancas d'après laquelle Blasco de Garay aurait proposé à Charles-Quint et, appliqué dans le port de Barcelonne, en 1543, une machine faisant mouvoir les bâtiments sans rames et sans voiles, au moyen d'une chaudière et de roues; Charles-Quint aurait approuvé l'invention, récompensé l'auteur et cependant il n'existe aucune description de la machine, aucun document sur l'expérience que Blasco de Garay aurait refusé de faire connaître. Ce document n'offre aucun caractère d'authenticité et ne mérite aucune confiance. Si l'expérience de Barcelonne avait eu lieu au milieu du XVIe siècle, elle n'aurait été qu'une application de l'appareil décrit par Héron qui est bien loin de la plus simple machine moderne.

D'après une correspondance de Papin avec Leibnitz, retrouvée et publiée en 1852 par M. Kuhlmann professeur de l'Université de Hanovre, Papin aurait construit, en 1707, un petit bateau armé de rames mues par un mécanisme auquel il voulait adapter la machine à vapeur *dans un port de mer où l'on pourrait donner au bateau assez de profondeur pour appliquer la machine à feu à donner le mouvement aux rames.* (Lettres de Papin à Leibnitz, des 7 juillet et 15 septembre 1707). Une lettre du bailli de Münden à Leibnitz rapporte que, le 25 septembre, Papin ayant voulu faire passer son bateau de la Fulda dans le Weser pour se

(1) Annales de l'industrie, 1823, t. VIII, p. 294.

(2) Correspondance astronomique du baron de Zach (Arago, ann. du bureau des long., 1837, p. 230 à 234).

Digitized by Google

rendre dans la mer du Nord, les mariniers s'y opposèrent et détruisirent *la petite machine du bateau à roues;* en admettant que cette correspondance, réstée dans l'oubli pendant 145 ans, ne soit pas apocryphe, le mécanisme du bateau aurait été mis en mouvement sur la Fulda par les forces animées et non par la vapeur, puisque Papin voulait se rendre *à Londres pour y faire des vaisseaux de cette construction ayant assez de profondeur pour appliquer la machine à feu à donner le mouvement aux rames.* Papin dut construire son bateau sur le modèle de celui du prince palatin Rupert dont il explique le mécanisme dans un mémoire publié en 1690, et qui était mu par un manége de chevaux auquel il voulait substituer la machine à vapeur modifiée de Savery (1). Après la destruction du mécanisme de son bateau, Papin ne s'occupa plus de l'entreprise.

De 1687 à 1693, le mécanicien Duguet fit à Marseille et au Hâvre de nombreux essais avec des rames tournantes (2); Savery vers 1707, le mécanicien anglais Dickens en 1724, conçurent le projet d'appliquer la vapeur à la navigation, mais ils n'exécutèrent rien (3); Le comte de Saxe en 1732, présenta le plan d'un bateau muni de roues à aubes mues par des chevaux (4); Jonathan Hull prit un brevet en Angleterre l'an 1737, *pour une machine destinée à faire entrer les navires dans les rades, les ports, les rivières et les en faire sortir contre le vent et la marée, ou par des temps calmes,*

(1) Voir à ce sujet Arago, Ann. du bur. des long., 1837, p. 286 — 287. Figuier, t. I, p. 85.

(2) Machines et inventions approuvées par l'Académie royale des sciences, t. I, p. 173 et suiv.

(3) Figuier ibid. t. I, p. 238. — A Sketch of the origin. progress. of steam navigation, by Wood Crost. p. 10.

(4) Machines et inventions approuvées par l'Académie des sciences, t. VI, p. 41. — Figuier, t. I, p. 253.

Digitized by Google

au moyen de deux roues à palettes, en faisant tourner les axes des roues au moyen de la machine de Newcomen. L'amirauté anglaise jugea ce projet impraticable. Patrick Miller, en 1787, faisait tourner des roues à palettes par des hommes; en 1789, il essayait avec Symington de substituer la vapeur aux forces humaines et reconnaissait lui-même que sa machine était impropre à un tel service et contraire au sens commun; sept ans plus tard (1796), il prenait un brevet pour naviguer au moyen d'un cabestan mu par des hommes (1). De 1801 à 1803 Symington reprenant avec lord Dundas ses études sur la navigation à vapeur, était contraint d'y renoncer après avoir dépensé deux millions en essais (2). Lord Stanhope n'avait pas mieux réussi, en 1788, à se servir d'un appareil palmipède mu par la vapeur (3). Fitch, en 1788, avait obtenu aux Etats-Unis, un brevet pour un système fixant les rames à une règle de bois placée horizontalement et mu par la vapeur; deux ans après, Rumsey prenait une patente en Angleterre pour l'emploi d'une pompe refoulante telle que l'avait décrite Bernouilli, trente-cinq ans avant (4).

Tel est le résumé fidèle des divers moyens essayés et des idées émises pour suppléer aux vents et aux rames dans la navigation.

J'ai nommé plusieurs mécaniciens postérieurs au marquis de Jouffroy pour n'avoir plus à revenir sur les théories qui n'ont présenté aucune idée nouvelle et pratique; je dois maintenant rétrograder jusqu'à 1775, suivre, avec l'intérêt qu'ils méritent, les travaux du marquis de Jouffroy et, d'abord, dire l'origine de sa famille.

(1) Arago, Ann. du bur. des long., 1837, p. 285 — 286 — 292. — Figuier, ut supra, p. 261 à 269.

(2) Figuier, ibid., p. 293 à 298.

(3) Ibid., p. 276, Arago, p. 292.

(4) Ibid., p. 269 à 275, Arago, ut supra, q. 293.

Digitized by Google

La famille de Jouffroy, originaire de la Cerdagne espagnole, descend de Ria créé comte de Barcelonne en 830 par Louis-le-Débonnaire. La branche aînée posséda toute la Catalogne, reçut le comté de Provence en 1113 par le mariage de l'héritière de ce comté avec Raymond Bérenger 111e comte de Barcelonne et 1er comte de Provence (1); elle monta sur le trône d'Aragon en 1137. On ignore l'époque à laquelle la branche cadette, tige du marquis de Jouffroy, vint se fixer en Franche-Comté. Dès le XIVe siècle elle possédait dans cette province de grands fiefs desquels relevaient d'autres fiefs. Jean Jouffroy, au XVe siècle, fut successivement abbé de St-Pierre de Luxeuil et de St-Denis, ambassadeur du duc Philippe-le-Bon auprès du Pape Nicolas V, évêque d'Arras, cardinal, évêque d'Alby, légat de Pie II en France, en suite de Paul II. Il commanda pour Louis XI l'armée contre le comte d'Armagnac Jean V. Les archives de la ville de Besançon nomment jusqu'à dix-sept membres de la famille Jouffroy parmi les quatre gouverneurs élus par cette ville jusqu'à la conquête de la Franche-Comté en 1674. Moréri, Dom Remi, Ceillier, Boulainvillier, Blanc, Gollut, etc., citent la maison de Jouffroy parmi les plus illustres de la Bourgogne; elle a donné des chevaliers aux ordres de Malte, et de St-Georges, des sujets à tous les Chapitres nobles de la province, notamment aux abbayes de St-Claude, de Baume, de Gigny, de Château, de Châlons, de Beaume-les-Dames, etc. Louis de Jouffroy d'Uzelles, reçu au Chapitre de Lyon, fut archidiacre, doyen, abbé de Thulley, etc.

(1) La maison des comtes de Barcelonne et de Provence posséda la Provence jusqu'en 1246. Béatrix la transporta à la maison d'Anjou, par son mariage avec Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Trois sœurs aînées de Béatrix étaient déjà mariées, savoir : Marguerite avec Louis IX, en 1234; Eléonore avec Henri III, roi d'Angleterre en 1235; Sancie avec Richard, frère du roi d'Angleterre, en 1244.

Digitized by Google

Les faits que je vais exposer sont puisés aux sources les plus dignes de confiance; il suffit d'indiquer les actes de l'état civil de l'ancienne paroisse d'Ecully-les-Lyon, les écritures de plusieurs notaires de cette ville, les notices scientifiques de M. Arago, l'histoire des découvertes scientifiques de M. Figuier, les Annales de l'Académie des sciences, les documents recueillis et mis à ma disposition par M. le colonel Deposson, beau-père du fils aîné de l'inventeur du pyroscaphe.

Claude Dorothée, marquis de Jouffroy-d'Abbans, l'auteur des premiers essais de navigation à vapeur, naquit à Roche-sur-Rognon (Haute-Saône), le 30 septembre 1751, de messire Jean-Eugène, marquis de Jouffroy-d'Abbans, chevalier de Saint-Louis, seigneur des châteaux d'Abbans, Châtel, Bois, Palantine et autres lieux; et de dame Jeanne-Henriette de Pons de Rennepont, dame de la Croix-Etoilée de l'Empire; à l'âge de 13 ans, il fut reçu page de Mme la Dauphine; à 20 ans, il entra comme sous-lieutenant au régiment de Bourbon. Ayant eu une affaire d'honneur avec son colonel, il fut exilé pour deux ans aux îles Sainte-Marguerite; pendant les loisirs de son exil, en observant les manœuvres des galères à rames, il fut frappé des inconvénients de ce mode de navigation, et pensa que l'emploi de la vapeur comme force motrice pourrait y remédier; dès lors il ne cessa de chercher les combinaisons mécaniques propres à transmettre le mouvement de propulsion. Lorsque le temps de son exil fut terminé, en 1775, il se rendit à Paris, où les frères Perrier venaient de fonder un grand établissement en important des ateliers de Birmingham une machine de Watt, connue en France sous le nom de pompe à feu de Chaillot.

Jouffroy rencontra à Paris deux compatriotes, militaires comme lui, et adonnés également à l'étude des sciences : le comte d'Auxiron, capitaine d'artillerie et le marquis Ducrest,

Digitized by Google

colonel en second du régiment d'Auvergne, frère de Mme de Genlis, membre de l'Académie des sciences, auteur d'un ouvrage sur la mécanique. Après s'être livré à l'étude approfondie du mécanisme de la pompe à feu de Chaillot, Jouffroy conçut le projet d'appliquer le même moteur à la navigation. Il développa son idée devant un petit comité où se trouvaient Perrier, le maréchal de camp de Follenay, le marquis du Crest, le comte d'Auxiron. Perrier présenta dans la même réunion un projet qui différait par le mécanisme et par le calcul des résistances à vaincre ; il évaluait la force nécessaire d'après le nombre des chevaux employés pour remorquer les bateaux, tandis, que Jouffroy soutenait, avec raison, qu'il fallait une force plus que triple en prenant le point d'appui dans l'eau. D'Auxiron et Follenay partagèrent cet avis, mais la renommée industrielle de Perrier et celle de Ducrest dans les sciences l'emportèrent sur les raisons du jeune gentilhomme. Le comte d'Auxiron ne cessa de l'encourager et lui écrivait en mourant : *Courage, mon ami, vous seul êtes dans le vrai* (1).

Perrier possédait dans ses vastes ateliers tous les moyens de préparer des essais en grand ; la notoriété dont il jouissait et la position de Ducrest lui assuraient le concours de l'Académie des sciences, lui facilitaient la formation d'une Société qui se chargeât des frais ; cependant son insuccès fut complet.

Jouffroy, sans influence à Paris, se retira dans sa province et là, plein de foi dans l'avenir de son idée, livré à ses seules ressources, n'ayant d'autre guide que ses études persévérantes et d'autres ouvriers qu'un chaudronnier de village, il parvint en 1776 à construire une machine qu'il adapta

(1) Documents communiqués par la famille de Jouffroy. — Figuier, ut supra, p. 247-248.

Digitized by Google

à un bateau. Ce premier pyroscaphe avait 13 mètres de longueur, sur 1 mètre 95 cent. de largeur. L'appareil nageur consistait en tiges de 2 m. 60 cent. de longueur, suspendues de chaque côté vers l'avant et portant à leur extrémité des chaînes armées de volets mobiles plongeant de 40 cent. Les chaînes pouvaient décrire un arc de 2 m. 60 cent. (8 pieds) de rayon et de 95 cent. de corde (3 pieds); un levier muni d'un contre-poids les maintenait au bout de leur course. Une machine de Watt à simple effet installée au milieu du bateau mettait en action ces rames articulées (1) La construction de cet appareil, dans une localité où il était impossible de se procurer des cylindres fondus et alisés, était une œuvre de génie, de courage et de patience; malgré ses imperfections, il était supérieur à tout ce qui avait été proposé jusqu'alors pour la navigation. Le bateau fonctionna sur le Doubs à Baume-les-Dames, entre Montbéliard et Besançon, pendant les mois de juin et de juillet.

Le système palmipède était le seul qui pût être appliqué avec la machine à vapeur alors connue; Jouffroy vit les défauts provenant de ce que, dans le mouvement de retour des volets à charnière de l'arrière à l'avant, l'eau formant un courant rapide, empêchait les volets de se rouvrir dès que le pyroscaphe allait vite, notamment en remontant et de ce que la pompe à feu n'agissait que par intervalle au lieu d'imprimer un mouvement continu. Ces deux difficultés seraient insignifiantes aujourd'hui; mais Jouffroy substitua les roues à aubes aux volets à charnière et imagina un mode nouveau de machine par lequel la vapeur agissait sans discontinuer au moyen de deux cylindres de bronze accolés, le haut placé dans le sens de l'arrière à l'avant, faisant avec l'horison un

(1) La machine à double effet ne fut rendue publique qu'en 1781, et ce ne fut qu'en 1784 qu'elle reçut les perfectionnements la rendant propre à transmettre un mouvement de rotation régulier.

Digitized by Google

angle d'environ 50 degrés. Les fonds des cylindres étaient réunis par une boîte de métal renfermant une tuile à tiroir qui ouvrait et fermait alternativement le passage à la vapeur et à l'eau d'injection dans chaque cylindre.

Vers l'année 1780, Jouffroy vint s'établir à Lyon, et ne tarda pas à s'y fixer définitivement en s'unissant à une des familles les plus honorables de cette ville, par son mariage avec mademoiselle Françoise-Madeleine de Pingon de Vallier, célébré à Ecully-les-Lyon, le 10 mai 1783. On trouve aussi sur les registres de l'état civil de l'ancienne paroisse d'Ecully les actes de naissance de quatre fils issus de ce mariage (1).

Jouffroy fit exécuter son nouvel appareil dans les ateliers de chaudronnerie de MM. Frèrejean; ce fut encore une œuvre d'art et de génie, malgré son imperfection; car il n'y avait à Lyon, pas plus qu'à Beaume-les-Dames, aucun ouvrier exercé dans ces sortes de travaux, et l'inventeur façonnait de ses mains les pièces de la machine qui exigeaient une main-d'œuvre habile.

Les dimensions de ce second bateau étaient considérables, sa longueur atteignait 46 mètres et sa largeur 4 m. 50 cent.; les roues avaient 4 m. 50 cent. de diamètre; les aubes 1 m. 95 cent., plongeant à 0 m. 65 cent.; le tirant d'eau du bateau était de 0 m. 95 cent. Son poids total de 327 milliers dont 27 pour le bateau et 300 de charge (2).

De Bausset-Roquefort.

(1) Achille-François-Eléonore né le 20 janvier 1785; Marie-Agathange-Ferdinand, né le 21 juin 1786; Jean-Charles-Gabriel, né le 6 septembre 1788; César-Jean-Marie, né le 28 avril 1790.

(2) Documents communiqués. — Figuier, ut supra, p. 251-252. Arago, ann. 1837, p. 292.

A continuer.

Digitized by Google

CONSIDÉRATIONS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA NOBLESSE

EN FRANCE.

—

La noblesse! voici un mot que les hommes de réflexion et de jugement ne sauraient prononcer sans qu'il éveille dans leur esprit d'importants problèmes dignes de leurs études et de leurs méditations. C'est une chose qui a tenu une trop grande place dans le passé des hommes, qui possède dans le présent une puissance trop considérable, et dont la destinée intéresse trop l'avenir pour qu'elle ne sollicite pas la pensée et les recherches des écrivains et des moralistes. Il n'appartient qu'aux esprits légers, superficiels, et systématiquement frondeurs de faire bon marché d'une institution aussi capitale, et qui a eu tant de poids dans le monde. Etudier la noblesse dans son passé et dans son présent; pressentir ce qu'elle sera dans l'avenir par ce qu'elle est, par ce qu'elle a été, est une tâche utile assurément, et qui intéresse vivement la société moderne. Nous allons essayer, non pas de la remplir, ce serait au-dessus de nos forces, mais de l'ébaucher. Nous exprimerons avec bonne foi et sincérité

Digitized by Google

les opinions que de longues études sur ce sujet ont fixées dans notre esprit. Ce n'est pas une œuvre d'érudit que nous prétendons faire; bien des erreurs nous échapperont sans doute. Notre ambition se borne à condenser dans un aperçu rapide et probablement incomplet la somme des idées que nous nous sommes faites sur cette grave matière.

C'est un principe universellement admis par les philosophes et les moralistes que l'aristocratie dans le monde est aussi ancienne que la formation des sociétés. Dès qu'une agrégation d'hommes s'est faite quelque part, on a vu du sein de ce nouveau groupe se détacher et surgir des personnalités prédominantes qui ont imposé leur suprématie aux autres, et fondé, en dehors de leurs pairs, une caste supérieure et privilégiée. La force et l'intelligence ont été, dans l'origine, la cause déterminante de ce fait d'inégalité. Il découle donc primordialement des deux puissances capitales de l'homme, celle de l'esprit et celle du bras; et il y a une réelle grandeur, une raison d'être irrésistible dans cette origine. Le privilége et l'inégalité dans les conditions sociales sont une des lois fatales, absolues, immuables de nôtre globe, et rien ne saura changer cette loi.

C'est l'instinct de personnalité particulier à l'homme, c'est son désir passionnel et spontané de s'élever incessamment dans l'échelle des êtres qui sont la cause initiale de l'aristocratie. Le penseur ne saurait condamner cette invincible tendance : il la constate, elle existe, elle se lie à l'essence même de l'humanité. C'est le mystérieux levier de toutes les belles choses qui se font dans le monde. Tempérée et réglée par la notion de justice, c'est une des forces vives de la création.

Digitized by Google

A côté de cette loi s'en place une autre non moins prépondérante dans la nature : c'est celle de l'*hérédité*. La perpétuité, la filiation des espèces et des phénomènes étant la règle de notre univers, il en résulte que l'aristocratie, une fois éclose et implantée quelque part, a du chercher spontanément à se perpétuer et à se reproduire dans les descendants des premiers privilégiés. Voilà donc la transmission indéfinie du privilége primitif d'une génération à l'autre; c'est la noblesse proprement dite constituée. L'existence de ce principe a inspiré sans doute à Plutarque cette définition assez exacte de la noblesse, la seule peut-être qui ait été formulée dans l'antiquité : « Nobilitatem eam tueor, eam orno, quæ virtus dicitur « generis, quæ à majoribus veluti per gradus ad nos « delata, et avos et proavos in memoriam revocat. »

Toutes les nations qui se sont tour à tour succédées dans le monde que nous habitons justifient par leur histoire cette règle universelle. Le fait de l'*aristocratie* est né et s'est développé chez tous les peuples sans exception. Il serait puéril et fastidieux de retracer le tableau de ces aristocraties; il est dans toutes les mémoires. Tous les empires dont l'origine se perd dans la nuit du temps, l'Inde, la Chine, l'Assyrie, l'Egypte, ont eu leurs aristocraties fondamentales. Chez les Juifs, ce peuple choisi pour être le dépositaire de l'idée du Dieu unique, la théocratie et l'épée, la profession pastorale et agricole constituaient une noblesse puissante et bien organisée. Dans toutes les nations barbares que les Grecs et les Romains ont tour à tour visitées et conquises, ce fait se retrouvait et se constatait. Les Scythes, les Perses, les Sarmates, les Africains, les Germains, les Bretons, les

Digitized by Google

Gaulois, les Scandinaves, les Ibères offraient tous dans leurs camps ou leurs bourgades, sous la tente ou la cabane, des degrés parfaitement distincts dans leurs classifications sociales. Il est oiseux de citer les Grecs et les Romains au sein desquels brillait un patriciat parfaitement constitué. Dans ces civilisations puissantes que révéla la découverte du Nouveau-Monde, à côté des Aztèques au Mexique, et des Incas au Pérou, florissaient des castes privilégiées et organisées théocratiquement. Enfin, jusqu'au sein des peuplades sauvages qui pullulent dans les îles lointaines de la Polynésie, le navigateur retrouve des chefs, et autour de ces chefs, une cour primitive, des privilégiés, des aristocraties.

Il n'est pas jusqu'aux républiques marchandes de l'antiquité et du moyen âge qui n'aient eu leurs patriciats puissants et bien établis. Tyr, Sidon, Carthage, avant l'ère chrétienne, Gênes, Venise et Lubeck, dans les temps modernes, en sont un exemple frappant.

Les Etats-Unis d'Amérique et la Suisse sont peut-être les seules nationalités où ce fait ne se soit pas produit. Les premiers n'ont absolument qu'une aristocratie d'argent (il est vrai qu'ils ont l'esclavage). La Suisse n'a pas et n'a jamais eu de noblesse. Son histoire ne compte guère que quatre ou cinq familles féodales, pas davantage; encore était-ce une féodalité pastorale et agricole autant que guerrière.

Ainsi donc, c'est constant; l'aristocratie est un fait universel et aussi ancien que le monde. Avant de l'envisager dans son présent et dans son avenir, précisons succinctement ce qu'elle fut dans le passé.

Parlons d'abord de l'antiquité. Comme cette période

Digitized by Google

de la vie du monde se résume à peu près tout entière dans ces deux grandes nationalités qui l'ont absorbée, la *Grèce* et *Rome ;* disons ce que fut la noblesse chez elles, et bornons-là notre examen dans ce passé déjà reculé.

Aucun doute ne peut exister sur l'existence d'une aristocratie très-puissante en Grèce, même dès les temps les plus anciens. Dans la période dite *héroïque*, nous voyons chaque royaume, chaque nation, chaque cité offrir l'exemple de castes choisies et privilégiées. Homère, qui est le grand peintre de cette époque, nous retrace dans les pérégrinations odysséennes le spectacle de ces noblesses primitives qui constituaient parmi ces peuples grossiers et pasteurs, une élite respectée et admirée des classes inférieures. Plus tard, à l'époque historique, ces mêmes classifications sociales se retrouvent douées de la même vitalité qu'à l'origine ; le principe républicain qui a prévalu dans le Péloponnèse et dans toutes les îles de l'archipel grec, n'a pas éteint ces classifications. Elles continuent à subsister à Athènes, à Sparte, à Corinthe, dans l'Argolide. Alcibiade restera le type le plus accompli du grand-seigneur Hellène, comme Catilina, Clodius et Catulle le seront plus tard à Rome. Rien, au milieu des révolutions que subit la race hellénique, ne vient modifier cet état social. L'invasion des Perses, la conquête macédonienne, la ligue achéenne, la domination romaine revoient debout et toujours vivantes ces aristocraties antiques.

A Rome, les choses se présentent de même et avec un caractère encore plus marqué. Le patriciat romain réflète bien plus énergiquement qu'en Grèce l'idée de pri-

Digitized by Google

vilége et de démarcation sociale. La nation est divisée en deux catégories distinctes, les patriciens et les plébéiens; une lutte de plusieurs siècles règne entre ces deux fractions rivales d'un même peuple. L'une est tenace, l'autre agressive. Les plébéiens arrachent pied à pied le terrain sous les pas des patriciens; ils conquièrent un à un les libertés, les charges et les priviléges dont ces derniers s'étaient réservé la possession exclusive. On distingue dans cette guerre intestine l'acharnement et l'audace d'une plèbe, ou mieux, d'un tiers-état qui se sent, au fond, une origine égale et identique à celle de ses maîtres, et qui demande constamment à ces derniers le pourquoi de leur supériorité. Une noblesse n'a guère de prestige réel sur les masses, qu'autant qu'elle se perd dans la nuit des temps; mais lorsque son berceau est trop connu, elle n'a plus les mêmes chances d'en imposer.

En réalité, le plébéien du mont Aventin ne voyait que ses pairs dans ce patriciat sorti comme lui d'un ramassis d'aventuriers dont Romulus fut le chef. Il se disait que le hasard seul ne l'avait pas mis au nombre des cent sénateurs que le nourrisson de la louve avait choisis presque à l'aventure parmi ses subordonnés, pour en faire l'aristocratie de son royaume naissant.

Mais enfin, malgré ces luttes et ces discussions, un fait n'en reste pas moins constant, c'est la prépondérance et la suprématie du patriciat sur la classe plébéienne. Les familles sénatoriales, consulaires, sacerdotales, constituent dans la république, une catégorie spéciale et privilégiée dans laquelle se recrutent les titulaires de tous les grands emplois publics. Au-dessous de cette grande aristocratie s'en place une autre secondaire

Digitized by Google

qui se compose de la classe des chevaliers. Ce sont les *gentlemen esquires* de la Rome antique. L'anneau d'or dont ils ont, de par la loi, la jouissance exclusive, est le signe matériel de leur noblesse, et semble être le précurseur des armoiries.

Dans les derniers siècles de l'empire romain, la noblesse comprenait tous les personnages qui avaient le droit de porter le titre de *clarissimes*. Ces personnages étaient ceux qui avaient rempli pendant un certain nombre d'années des fonctions publiques élevées et déterminées. Ils formaient dans toute la vaste étendue de l'empire, depuis l'Euphrate jusqu'au-delà du Rhin, une classe nombreuse, brillante, et pourvue de priviléges importants dont la nomenclature se trouve dans les lois du temps.

Cette excursion dans l'antiquité nous démontre donc d'une manière irrécusable que l'aristocratie y était une force vive et un système établi. Il convient cependant de signaler entre elles et celles qui l'ont suivie au moyen âge, des nuances bien visibles et des différences parfaitement caractérisées.

Et d'abord, dans l'antiquité grecque et romaine, il n'y a que deux sources de la noblesse : l'hérédité ou le sang, et l'exercice de certaines fonctions. C'est par le sang que la transmission de la qualité nobiliaire a lieu ; c'est le mode naturel de la perpétuer, et le plus incontesté. Mais la possession de certaines charges publiques fait entrer de droit les titulaires dans le corps privilégié du patriciat. C'est ainsi qu'à Rome les tribuns du peuple et les édiles choisis parmi les plébéiens prenaient, *ipso facto*, rang parmi les patriciens.

Digitized by Google

Mais il y a une troisième source de la noblesse qui est restée inconnue aux Grecs et aux Romains ; c'est la faculté d'anoblir dévolue au chef de l'Etat, au prince, aux premiers magistrats des républiques. C'est cette source qui a précisément été la plus féconde au moyen âge et dans les temps modernes ; c'est d'elle que découle la bonne moitié de la noblesse actuelle. La non existence de cette précieuse prérogative dans l'aristocratie antique forme une des différences les plus importantes qui la séparent de celles qui lui ont succédé (1).

Il y a encore une autre nuance essentielle : c'est celle qui résulte de l'institution de l'esclavage. Etre libre dans l'antiquité, *ingenuus*, était une qualité souveraine et capitale. Un homme libre, même plébéien, était mille fois au-dessus et en dehors de toute comparaison avec un esclave. Cela rendait beaucoup moins sensible la distance qui le séparait du patricien. Tous deux jouissaient en commun et au même degré d'un trésor inestimable, *la liberté*. Le patricien n'avait sur le plébéien libre que l'avantage de son rang, et ce rang ne lui conférait que des priviléges purement honorifiques, tels que le droit exclusif à Rome de conserver les portraits des ancêtres. Mais ils étaient tous deux égaux devant la loi, la justice, l'impôt et les charges.

Il n'en fut pas de même dans la noblesse féodale. Quiconque était roturier, fût-il serf ou du tiers-état, était atteint d'une tache indélébile. L'esclavage proprement dit avait disparu avec la diffusion du christianisme ; le

(1) Il convient pourtant de dire, pour être exact, que l'on trouve la trace de quelques rares anoblissements faits par concession impériale. Commode et deux ou trois de ses successeurs en ont fourni l'exemple.

Digitized by Google

serf attaché à la glèbe n'était pas précisément un esclave; son maître et seigneur n'aurait pu le vendre, ni le faire mourir à son gré. Tout le monde était libre ou à peu près, *ingenuus*, et il n'y avait que deux grandes catégories, *la noblesse* et *la roture*. Or, il y avait entre ces deux classes un abîme aussi profond qu'autrefois entre les hommes libres et les esclaves. Devant le noble du quatorzième siècle, le riche bourgeois et le dernier des goujats n'étaient qu'une seule et même chose; il n'y avait pas d'intermédiaire entre eux. Dans l'antiquité, au contraire, cet intermédiaire existait : c'était l'homme libre, l'*ingenuus* placé entre le patricien et l'esclave, et formant ainsi entre eux une sorte de force pondératrice.

Autre nuance encore. Le négoce, qui, à l'ère de la féodalité, fut déclaré une profession vile et dans laquelle le noble dérogeait (sauf le commerce maritime), n'avait point ce caractère de réprobation chez les anciens. C'était une profession parfaitement honorée, et à laquelle l'aristocratie se vouait sans scrupule. En Grèce surtout, la même main qui tenait l'épée pesait facilement et sans honte une cargaison de blé ou de laine sur le môle du Pirée.

Mais il y eut entre l'aristocratie antique et la noblesse féodale, une ressemblance qui n'a jamais pu disparaître et qui subsiste encore; elle consiste dans le discrédit, la vileté qui s'attachent aux professions manuelles. Le laboureur, il est vrai, est honoré, mais l'artisan est méprisé. La charrue se manie sans déroger, mais le ciseau, la truelle, le marteau et le rabot sont des instruments vils et avilissants. Quiconque vit par eux doit se rési-

Digitized by Google

gner à une humiliation éternelle. Ce préjugé puise son origine dans ce fait, que les professions manuelles étaient, dans l'antiquité, presque toutes exercées par les esclaves. La tache primordiale de la servitude n'a pu s'effacer du front des hommes libres qui demandent leur pain à ces travaux.

Après ce coup d'œil jeté sur la noblesse considérée comme fait nécessaire et universel dans le temps et dans l'espace, nous abordons cette période de siècles dans laquelle elle a figuré comme l'institution sociale la plus caractéristique et la plus puissante. Cette période s'étend, de l'aveu de tous ceux qui ont écrit sur cette matière, de la fin du cinquième siècle à la fin du dix-huitième, ce qui embrasse une phase treize fois séculaire. Mais nos recherches se borneront à la noblesse française seulement, et nous nous dispenserons d'autant plus volontiers d'esquisser l'histoire de celle des autres pays de l'Europe, que celle-ci a été calquée sur la nôtre, et lui a ressemblé presque identiquement dans ses manifestations *féodales*.

Féodalité! Nous avons prononcé le grand mot qui exprime la manière d'être constitutive de l'aristocratie dans la période que nous signalons. Il ne s'agit plus d'une noblesse purement honorifique, mais d'une caste ayant son existence à part et concentrant en elle les priviléges les plus étendus et les plus exorbitants qui se soient vus dans l'histoire du monde. C'est le long règne de la force brutale et de l'inégalité désespérante; c'est la négation la plus complète des droits de l'homme; c'est l'éclipse plus que millénaire des lois de la justice et de l'équité; c'est l'axiome *væ victis* appliqué à la nation vaincue

Digitized by Google

dans toute sa rigueur. En effet, il est impossible d'équivoquer sur ce point après les travaux lumineux de MM. Augustin Thierry et Guizot; l'origine de la noblesse féodale est bien due à l'invasion victorieuse des Francs dans la Gaule, c'est la conquête des Barbares venus des forêts de la Franconie qui imposa progressivement à la population *gallo-romaine* toute entière, ce joug d'airain qui a nom *Féodalité!*

L'oppresseur, c'est le Franc; l'opprimé, c'est le Gallo-Romain : voilà le fait primitif dans toute sa nudité.

La question de l'origine de la noblesse en France a été longuement discutée et traitée par des écrivains de premier ordre, et résolue par eux en sens contraire. Leurs systèmes peuvent se résumer en trois principaux dont le premier est représenté par M. le comte de Boulainvilliers, Montesquieu et M. de Montlosier : le second, par l'abbé Dubos, et le troisième par l'abbé de Mably. Nous passons sous silence les autres écrivains qui ont écrit sur la noblesse et dont les travaux estimables n'ont pas le caractère dogmatique des précédents. — Parmi eux figurent honorablement La Roque, Lalouette, Melle de la Lezardière, et surtout Guyot qui a résumé, d'une façon très-précise et très savante, toutes les théories écrites sur cette matière, et toute la législation qui s'y attachait.

Le premier système, celui de Boulainvilliers, Montesquieu et Montlosier est catégorique et tout d'une pièce. Il se résume dans cette formule nette et brutale posée par Boulainvilliers : « *Tous les Francs furent gentilshommes et tous les Gaulois roturiers.* » La fierté native de ces honorables écrivains les fit hautement protester contre l'opinion que la noblesse primitive eût été créée

Digitized by Google

en Gaule par un prince mérovingien quelconque. C'eût été une date assignée à l'origine de leur caste, et ils n'en souffrent pas. Cette origine doit se perdre dans la nuit des temps. Selon eux, les Francs qui entrèrent dans la Gaule en vainqueurs, amenaient dans leur sein une aristocratie déjà puissante et toute constituée : ce sont les membres de cette aristocratie qui jetèrent sur le sol conquis les fondements de la noblesse féodale, en continuant d'y jouir des prérogatives et du rang qu'ils apportaient d'outre-Rhin. Toute la noblesse en France vient de ces personnages.

Le second système, celui de l'abbé Dubos, fait remonter l'origine de la noblesse féodale à la création des *Antrustions* ou *Leudes* que les rois francs établirent autour de leur personne, comme une classe privilégiée, et comme une récompense honorifique. Ces personnages, en transmettant ensuite leurs biens et leurs qualités à leurs descendants, constituèrent la noblesse dite héréditaire. « Il pouvait bien, dit Dubos, y avoir chez les « Francs des hommes que la valeur et la vertu élevaient « au-dessus de leurs égaux : mais la noblesse transmis- « sible leur était inconnue. Ce fut la perpétuité des fiefs « qui fit naître ce nouvel ordre de citoyens, et donna « l'idée d'attacher au hasard de la naissance, telles ou « telles prérogatives. »

Le troisième système, celui de l'abbé de Mably, est la reproduction de celui de l'abbé Dubos, mais avec une modification essentielle. Comme lui, Mably fait bien reposer dans l'institution des *Leudes* ou *Antrustions* le berceau de la noblesse ; mais il ajoute et prouve que la noblesse ainsi établie n'était pas héréditaire, et que

Digitized by Google

l'*alleu* étant personnel ne transmettait pas au fils le privilége du père. Pour que cette transmission eût lieu, il fallait que les gratifiés devinssent *bénéficiaires*, c'est-à-dire tinssent directement du prince leur investiture. Alors, comme l'apprend Marculfe, se généralisa rapidement l'usage d'une fiction qui consistait à changer ses propres ou *alleux* en *bénéfices*. Le propriétaire d'une terre la donnait au prince, qui, après l'avoir reçue en don, la rétrocédait au donateur sous forme et à titre de *bénéfice*. Au moyen de cette convention, le fief devenait héréditaire en devenant bénéficiaire, et communiquait à tous les descendants, jusqu'à l'infini, les prérogatives et les priviléges qui lui étaient inhérents.

C'est en combinant entre eux ces différents systèmes que MM. Augustin Thierry et Guizot ont, avec une sagacité et une profondeur de vue admirables, donné la vraie solution historique du problème posé. Ils ont reconnu et constaté avec Boulainvillers et Montesquieu, que la véritable éclosion de la noblesse féodale doit être attribuée à la conquête germaine; que c'est au sein des Francs victorieux qu'il faut chercher la trace de cet établissement. Ils admettent comme vrai dans sa crudité primitive l'axiôme de Boulainvilliers, « tous les Francs furent gentilshommes et tous les Gaulois roturiers, » mais faisant entrer en ligne de compte les affirmations des abbés Dubos et Mably, ils démontrent qu'à cette noblesse primitive de la conquête, vint promptement s'annexer et se joindre une noblesse créée par le fait du prince, et puisée dans les rangs des Gaulois et des Romains sous le nom de Leudes et d'Antrustions. Il y eut donc, au bout d'un nombre restreint d'années, un

Digitized by Google

mélange déjà compacte et une fusion croissante des trois races, dans la composition de la noblesse. Ce fut surtout après la bataille de Fontenay, livrée en l'an 841 entre les enfants de Louis-le-Débonnaire, que cet amalgame devint plus complet. Cette immense boucherie avait fait disparaître presque toutes les anciennes familles, de sorte qu'il fallut les remplacer par les simples possesseurs d'alleux, soit Francs, soit Gaulois, soit Romains. Le traité de Mersen, en 847, leur permit de changer leurs alleux en bénéfices et de se choisir un seigneur entre les princes compétiteurs.

Il faut conclure de là qu'il n'y a plus sur notre sol de race conquérante proprement dite. Elle est évidemment fausse et erronée, cette assertion de certains écrivains récents qui ont voulu retrouver de nos jours la classification certaine des races qui vivent sur notre sol, en prenant d'un côté les restes de l'ancienne noblesse et en disant : *Ce sont les Francs*; et de l'autre tout le tiers-état, et en s'écriant : *Voilà les Gaulois*. Rien de moins exact que ce thème, dans lequel on risque de se tromper du tout au tout (1).

La vérité est que la fusion opérée par les siècles a été complète, et que les différences de races ont disparu dans ce travail du temps. La noblesse, dès le douxième siècle, formait pour ainsi dire une vaste mixtion de tous les rangs où les vainqueurs et les vaincus avaient une égale part. Mais le fait primitif de la conquête avait

(1) Voir à cet égard l'opinion de Stendhal (Henri Beyle), dans ses Mémoires d'un touriste en France, et la classification qu'il fait des Français en *Gallois* et *Kymris*. Cet écrivain humoristique, qui a vu souvent juste et profond, a erré, je le crois, dans cette thèse ingénieuse.

Digitized by Google

persisté avec toutes ses odieuses conséquences, et continuait, avec une singulière force de répercussion, à dominer les éléments de ce grand corps, devenus homogènes par le temps.

C'est ainsi que ce corps se trouve constitué à l'avènement des Capétiens, avec cette étrange organisation qui révolte nos sentiments d'équité modernes. A dater de cette époque jusqu'à sa chute, il se composa de trois catégories distinctes et inégales en honneur, mais jouissant des mêmes priviléges. Cette division, qui a été admise et reconnue par tous les historiens, comprenait : 1° la noblesse de race, 2° la noblesse par lettres, et 3° la noblesse par charges, états et offices.

La première, la noblesse de race, a toujours été celle qui a joui de la plus grande considération et qui a été justement appelée la *noblesse excellente*. La Roque, et avec lui plusieurs auteurs, pensait qu'on ne peut qualifier ainsi que la noblesse dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Sa véritable raison d'être consiste dans l'impossibilité de lui assigner un commencement. Mais d'autres écrivains, d'accord en cela avec l'édit d'Henri III, du 5 mai 1583, et celui de Louis XIV, du 12 septembre 1643, ont mitigé cette condition si rare à réaliser, et ont admis comme légal en principe « que « le noble de race est celui qui a déjà atteint trois degrés « de noblesse au-dessus de lui, et qui est en état, s'il a « de la noblesse maternelle, de faire voir huit quartiers, « tant du côté paternel que du maternel. »

La noblesse de race a toujours eu à la cour et dans le respect de la nation une prééminence que nul n'a jamais

Digitized by Google

cherché à lui contester. Elle avait de beaucoup le pas sur les deux autres.

Celui qui est anobli acquiert la noblesse et non la race, disait Limneus : « Nobilitatem consequitur, et non genus. » Voilà bien l'expression de ce principe qui existe dans la nature et dont nous parlerons plus loin; c'est que le sang est le véritable dépositaire de la noblesse, c'est dans un sang resté pur de tout mélange pendant une longue suite d'années que réside l'essence réelle et comme mystérieuse de cette qualité.

Bartole enfin, définissant la noblesse naissante, dit que c'est une grâce conférée par le prince qui élève celui qui en est l'objet au-dessus des honnêtes plébéiens, mais que, comme une hirondelle ne fait pas le printemps, de même, cette noblesse naissante n'est pas parfaite, et ne le devient qu'à la quatrième génération. « Quia hirundo non « facit ver, ita de nobili genere non perficitur usque ad « quartum gradum. »

La noblesse par lettres était celle dont le souverain gratifiait ceux de ses sujets qu'il jugeait dignes d'une distinction particulière. « Ce pouvoir, dit Guyot, appar- « tient essentiellement à tous les rois, parce que les « hommes sont comme les monnaies; les princes sont « les maîtres de leur imprimer telle valeur intrinsèque « qu'ils jugent à propos. »

La Roque, *Traité de la noblesse*, chapitre 21, parlant de cette noblesse, s'exprime en ces termes : « Elle est « glorieuse, puisqu'elle témoigne d'une excellence par- « ticulière, et qu'il est plus louable de commencer à « donner de l'éclat et du lustre à ses descendants que « d'obscurcir ses ancêtres en dégénérant de leur vertu.

Digitized by Google

« C'est un faible avantage que de participer seulement « à la gloire de nos devanciers; ce qu'ils ont fait ne « doit pas être compté pour notre bien. »

Ce passage n'est que le développement de ces vers d'Ovide :

Et genus, et proavos, et quæ non fecimus ipsi
Vix ea nostra voco.

Cette manière d'envisager la noblesse par lettres se retrouve dans le préambule d'un édit de Louis XIV, du mois de mars 1696, conçu en ces termes :

« Si la noblesse d'extraction et l'antiquité de la race « qui donnent tant de distinction parmi les hommes, ne « sont que le présent d'une fortune aveugle, le titre de « la source de la noblesse est un présent du prince, qui « sait récompenser avec choix les services importants « que les sujets rendent à leur patrie. Les services, si « dignes de la reconnaissance des souverains, ne se « rendent pas toujours les armes à la main : le zèle se « signale de plus d'une manière, et il est des occasions « où, en sacrifiant son bien pour l'entretien des troupes « qui défendent l'Etat, on mérite en quelque sorte la « même récompense que ceux qui prodiguent leur sang « pour le défendre (1). »

La troisième sorte de noblesse, celle par charges, états et offices, est celle qui s'acquérait par le seul exercice de fonctions déterminées ; l'armée, la magistrature, le clergé, l'administration étaient les principales car-

(1) Malheureusement cet édit avait un caractère fiscal contraire au respect dû à la noblesse. C'était un expédient pour battre monnaie au profit du trésor public épuisé par la guerre de la succession d'Espagne. Quiconque versait la somme de six mille livres, comme don fait à l'État, était anobli.

Digitized by Google

rières où il fût permis d'obtenir cette distinction qui, dans de certains cas, était purement personnelle, et ne se transmettait pas aux générations suivantes. L'assiette positive de cette noblesse, il faut le reconnaître, n'a jamais été bien précise ; elle a singulièrement varié suivant les époques, les règnes et les coutumes. Jamais une législation nette et bien tranchée n'a organisé cette aristocratie, et une certaine confusion a de tout temps régné dans ses droits et son mode d'existence. Ce serait un exposé inutile et fastidieux que celui des variations qu'elle a subies. Qu'on tienne pour certain seulement que cette troisième noblesse était considérée comme moins marquante que les deux autres, par suite des usurpations très-fréquentes qu'elle comportait et de l'incertitude qui régnait sur la nature précise des charges où elle puisait sa source.

Il n'en est pas moins vrai que les exemptions et les priviléges étaient les mêmes pour ces trois ordres de la noblesse. Pendant la longue série de siècles qui les a vus subsister, le *væ victis* fut la formule constamment appliquée, et le roturier dut subir impitoyablement la loi du vainqueur. Le vainqueur avait disparu ; mais les traditions de la conquête se maintenaient empreintes dans les générations successives.

Pour créer en plein christianisme l'incroyable régime de la féodalité, il a fallu une de ces déviations de la raison humaine devant lesquelles l'esprit reste confondu. Pour qu'un pareil fait se soit produit, nous nous sommes surtout demandé s'il n'avait pas eu sa raison d'être dans une cause providentielle. Étant admis que rien dans la marche du monde n'est livré au hasard, que toutes

Digitized by Google

les évolutions humaines ont une relation logique et s'enchaînent par des raisons mystérieuses, le régime féodal a-t-il eu sa raison d'existence dans les destinées providentielles de la France? Il faut bien dire *oui*, à moins d'admettre comme Victor Hugo, à Bruxelles, *que le monde a traversé un long tunnel de six mille ans, et que ce n'est qu'à l'heure présente qu'il revoit la lumière.* Ne croyons pas à ce cheminement aveugle et capricieux de l'humanité dans un antre de ténèbres : la main qui la mène n'a fait inutilement aucun des détours où elle s'est attardée.

La raison d'être de la féodalité en France, sa cause providentielle se trouvent, selon nous, dans la nature même de cette admirable contrée, dans ses charmes et ses richesses qui en ont toujours fait un objet de convoitise ardente pour les autres peuples. Sans un régime militaire énergiquement et puissamment constitué, la France eût été de siècle en siècle la proie variable et ballottée de conquérants successifs. Au lieu d'une conquête, l'histoire en compterait peut-être cinquante, et notre pays ne serait peut-être maintenant qu'un territoire morcelé entre cent nationalités, et sans influence dans le monde, au lieu d'offrir aux yeux de l'univers le glorieux spectacle d'une colossale unité et d'une prépondérance intellectuelle sans équivalent dans l'histoire. La noblesse féodale, dont l'élément vital était la guerre et les armes, a fondé sur le sol de la Gaule cet immense et puissant esprit militaire qui fait la force particulière de notre nation et l'envie de tous les peuples. C'est dans cet esprit militaire profondément enraciné et largement développé, que la France a puisé de tout temps les

Digitized by Google

forces nécessaires pour repousser toutes les conquêtes qui ont voulu l'asservir, depuis l'invasion des Normands, jusqu'à celle de 1792.

Oui, incontestablement, la noblesse féodale a, malgré ses abus, rendu à la France d'éminents services; on ne saurait le nier, elle n'a jamais été avare de son sang ni de son or, toutes les fois qu'il a fallu combattre pour sa gloire et son indépendance, et c'est peut-être à elle que nous devons d'être maintenant une grande, puissante et glorieuse nation.

Du reste, nul n'ignore que le principe féodal s'est singulièrement modéré à mesure qu'il s'est rapproché des temps modernes. L'institution ou plutôt la résurrection des communes sous Louis-le-Gros, avait déjà constitué une exception considérable à ce principe. L'adoucissement des mœurs et le respect toujours croissant de la dignité humaine amenèrent peu à peu une révolution radicale dans l'exercice de ce principe. L'aristocratie du talent, du mérite et de l'intelligence entra progressivement en parallèle avec l'aristocratie du sang, et l'on s'habitua à la voir aller sur un pied de quasi-égalité. Cette transformation insensible s'était déjà manifestée dès le règne de Louis XIII, où l'italien Concini, qui était d'une basse extraction, arriva, comme chacun sait, au maréchalat et aux plus hautes dignités de l'Etat. Cette tendance alla croissant sous Louis XIV, dont le règne donna le spectacle de quelques roturiers parvenus aux plus éminents emplois. Bossuet et le grand Colbert, fils d'un petit mercier de la Champagne, en sont d'illustres exemples. Les mémoires de Saint-Simon traduisent, à plus d'une page, les mélancoliques regrets d'un grand seigneur infa-

Digitized by Google

tué des préjugés féodaux, qui contemple tristement l'empiètement progressif du tiers-état. Le grand roi, quoiqu'il fût le gardien-né de la noblesse de France, dont il était le premier gentilhomme, avait le coup-d'œil trop sûr et trop pénétrant, pour n'avoir pas compris tout le parti qu'on peut tirer des hommes de génie sans naissance. Les égards et la déférence qu'il témoignait aux grands écrivains et aux grands artistes de son temps, ont été sur ce point le fidèle reflet de sa pensée. Le jour où il fit l'honneur au comédien Molière de le faire asseoir à sa propre table, il signa peut-être à son insu la suppression des barrières entre la noblesse et la roture.

jour-là, il n'y eut plus de Pyrénées entre la naissance et le mérite. L'élan donné sous son règne se continua avec plus de force sous celui de son successeur, et si l'on y vit Dubois, roturier, et Fleury, tout au plus gentilhomme, devenir cardinaux et premiers ministres; si l'on vit le plébéien Chevert lieutenant-général, cela tenait à la filiation d'idées émanées du trône lui-même.

On retrouvera difficilement une noblesse aussi tolérante et aussi respectueuse pour tous les genres de mérite que celle du XVIIIe siècle. Les plus grands gentilshommes s'effaçaient avec une courtoisie plus que modeste devant toutes les supériorités investies d'une renommée bien acquise. Ce fut, au point de vue des relations sociales, l'âge d'or de la littérature, des sciences et des arts. Voltaire, Beaumarchais, Rousseau, Diderot, Helvétius, Marmontel, et cent autres sont des types frappants de cette aimable et sympathique fusion opérée entre l'aristocratie de naissance et celle du mérite personnel. On reste confondu en lisant les confessions du fils de l'horloger génevois, de

Digitized by Google

voir le pied de familiarité sur lequel il vivait avec les plus grands seigneurs du royaume. On admire cette hospitalité sans bornes qui lui est accordée par le maréchal duc de Luxembourg et sa femme, et cette amitié si vive qui ne leur permet jamais de se retrouver le matin et de se quitter le soir sans un échange d'embrassades pleines d'effusion.

Quand le règne du bon et infortuné Louis XVI fut arrivé, cette transformation sociale était à son apogée. Il n'y avait jamais eu et il n'y aura jamais dans le monde une aristocratie aussi exempte de préjugés que celle qui brillait alors. Le progrès des idées était tel, que l'élévation du plébéien Necker aux fonctions de ministre, semblait une chose toute naturelle. Dans toutes les grandes villes de France, et notamment à Paris, il y avait une haute bourgeoisie très-intelligente, très-délicate, très-élégante et très-considérée, qui allait pour ainsi dire de pair avec la noblesse elle-même. La noblesse en était arrivée à ce point où elle trouve sa raison d'existence rationnelle, c'est-à-dire à être une distinction purement honorifique, et non plus une source de priviléges. Le régime féodal n'avait plus qu'une existence nominale, il était passé presque à l'état de fiction légale, et la plupart des priviléges eux-mêmes tombaient en désuétude.

Les esprits étaient si bien lancés sur cette pente, que la fameuse nuit du 4 août 1789 ne fut que l'explosion toute naturelle d'une idée mûrie depuis longues années. L'élan irrésistible et spontané qui porta l'ordre entier de la noblesse à sacrifier tous ses priviléges sur l'autel de la patrie, fut l'application d'un sentiment passé depuis longtemps à l'ordre du jour général. Ce sacrifice était

Digitized by Google

immense et magnifique ; il eût dû suffire. Il est à regretter que, dix mois après, la loi radicale du 19 juin 1790 ait décrété l'abolition complète des titres et des distinctions nobiliaires. L'assemblée constituante, qui comprenait cependant les deux ordres de la noblesse et du clergé, eut, en l'adoptant, une illusion plus généreuse que réfléchie; elle votait l'impossible. C'était prendre trop au sérieux la fameuse déclaration de principes faite par Siéyès : « Qu'est-ce que le tiers-état? *Tout.* »

Quand après la terrible tourmente révolutionnaire qui nivela bien d'autres choses que des distinctions sociales, le premier consul devenu empereur, porta son regard d'aigle autour de lui, comme pour interroger toutes les ruines que la tempête avait faites, il sentit bien qu'il manquait quelque chose à l'éclat de la pourpre restaurée. Un prestige faisait défaut au trône du nouveau Charlemagne. Plus d'un Roland l'entourait, aussi preux que celui de Roncevaux, mais n'ayant pas sa noblesse. Il fallait leur en créer une, et le vainqueur d'Austerlitz n'hésita pas. Les décrets du 30 mars 1806, 1er mars 1808 et 3 mars 1810, organisèrent sur des bases nouvelles, claires et parfaitement entendues, l'aristocratie de la nouvelle monarchie. Les conditions qui la constituaient étaient précises et nettement formulées. Cette noblesse est une des plus brillantes que l'histoire ait vues, car elle se composait de toutes les illustrations d'une époque où le mérite personnel et transcendant était la loi des destinées à succès.

. . . . . .

Le mot anglais de *gentry* exprime admirablement cette catégorie d'une société où toute distinction officielle et

Digitized by Google

blessante entre le noble et le roturier est complètement effacée, et où il suffit d'être un homme comme il faut pour vivre sur le pied d'une égalité respectueuse avec les plus grands seigneurs. La *gentry* est un vrai produit de notre époque, c'est la communauté, la ligue tacite de tous les gens qui savent vivre, dans le bon sens du mot. Pour appartenir à cette confrérie, il n'est plus besoin d'être gentilhomme, il suffit d'être un homme bien élevé. La tendance à cet état de choses dont nous signalions tout à l'heure l'essor croissant depuis le règne de Louis XIV lui-même, est aujourd'hui un fait accompli.

Il y a un autre mot anglais qui s'est implanté dans notre langue, et qui dépeint exactement le type idéal de la société moderne : c'est le mot de *gentleman*. Noble ou roturier, on est *gentleman* alors qu'avec de l'éducation on vit honorablement et suivant les lois de la courtoisie et des bonnes manières. Nulle aristocratie personnelle ne s'attache à celui qui pratique avec honneur le code de la bonne compagnie. C'est une noblesse innomée qui lie étroitement celui qui la mérite à la noblesse réelle et positive.

Avouons, pour rendre hommage à la vérité, que le souffle venu des mœurs et des institutions anglaises a été pour beaucoup dans la création de ce nouvel ordre de choses. Il y a longtemps qu'existe chez nos voisins ce spécimen d'aristocratie innomée. Chez eux, nul ne l'ignore, les choses sont poussées au point que tout homme vivant honorablement et exerçant une profession libérale, se qualifie et est qualifié par tous *gentleman esquire, gentilhomme écuyer*. Cette appellation est consacrée par un assentiment universel et tacite.

Digitized by Google

De nos jours, le talent, le courage, l'intelligence et la fortune constituent des aristocraties réelles et des puissances positives qui vont de niveau avec les illustrations de race. Le mérite personnel est devenu un talisman qui ouvre toutes les portes, un passeport qui conduit à tout, un bill d'indemnité contre toutes les défaveurs de la naissance. Dans les salons les plus aristocratiques, vous voyez les fils de ducs et pairs s'effacer avec un certain respect devant le grand artiste, le grand général, le grand écrivain, le grand politique et même le grand industriel, quelque obscur que soit leur berceau. C'est bien là le vrai *criterium* de la transformation des idées en matière d'aristocratie. Il fut un temps où un grand seigneur ignare et orgueilleux croyait honorer une célébrité en daignant lui adresser la parole ; aujourd'hui, le descendant de ce seigneur attend et recherche avec déférence l'entretien d'un plébéien devenu illustre. Le fait le plus caractéristique en ce genre est ce qui se passe en fait de mariages. Il n'est pas rare de voir des filles de grande noblesse épouser des hommes sans naissance, mais qui se sont fait un nom honoré et glorieux. Se faire un nom ! conçoit-on tout ce que renferme ce mot magique! Il suffit pour électriser les âmes généreuses. Se faire un nom, c'est se venger du hasard de la naissance et du caprice de la destinée. La gloire devient l'équivalent de la race, tout est là. Cet équivalent est plus que toléré; il est admis avec faveur. Cela seul résume et éclaire la transformation qui s'est faite dans les mœurs. Sous l'ancien régime, rien n'aurait pu combler l'abîme qui séparait la fille patricienne du mérite plébéien.

Mais il n'en reste pas moins vrai qu'au milieu de cette

Digitized by Google

fusion intelligente et réciproque de toutes les aristocraties, il en est une qui a gardé le pas sur toutes les autres, et dont le prestige est indélébile ; c'est la noblesse titrée, la noblesse positive, la noblesse de race. On a beau la traiter de préjugé et de puérilité, et émousser contre elle les flèches du ridicule, elle n'en demeure pas moins une arche sainte vers laquelle convergent des milliers de désirs et d'ambitions. Tout railleur en cette matière me fait l'effet du renard de la fable dépréciant le raisin qu'il ne peut atteindre. Tel homme, rassasié de fortune et de renommée, mourra de dépit pour n'avoir pu manger de ce raisin.

C'est précisément cette soif ardente de s'anoblir qui a engendré à notre époque cette maladie que nous avons qualifiée autre part de *titromanie*, créant ainsi, pour désigner ce débordement, un néologisme analogue à celui par lequel Piron caractérisa la manie de rimer (métromanie). Des milliers d'affamés s'efforcent chaque jour, par de vrais tours de gobelet, de se tailler une petite portion dans le gâteau aristocratique ; le *Bourgeois-Gentilhomme* est tiré maintenant à cent mille épreuves ; Turcaret, Brid'Oison et Georges Dandin veulent absolument et partout être titrés. Il faut certes bien qu'une chose qui provoque tant de convoitises et tant d'insomnies soit une puissance réelle et incontestable avec laquelle il est bon de compter. La comédie actuelle est pleine de types pris sur nature de ces pourfendeurs de la noblesse qui s'humanisent et s'accordent dès qu'un noble ruiné veut s'associer aux écus de leurs filles. Quelle étrange fascination exerce donc ce prétendu hochet pour amener de tels résultats ? Vanité, dit-on.

Digitized by Google

Mais cette vanité est dans la nature : rien ne la détruira.

Nous touchons ici à un des problèmes les plus attachants et les plus curieux de la physiologie moderne. Oui, il est incontestable, il est certain que le sang est le mystérieux véhicule, et comme l'entremetteur des manières d'être physiques et morales dans une même race. Les vertus et les vices, les beautés et les laideurs, les aptitudes intellectuelles et matérielles, les poses et les gestes, les attitudes, les caractères du corps et de la physionomie, les qualités spéciales, distinctives, se retrouvent et se constatent dans les individus d'une même *famille* à une très-grande distance du type primitif. Cette loi est tellement vraie que deux degrés de génération suffisent pour modifier complètement les caractères physiques d'une famille quand le milieu où elle vit a changé.

On voit tous les jours, dans ce qu'on appelle les *parvenus*, un père et une mère, bien portants d'ailleurs et bien constitués, formant un couple commun, vulgaire, et disgracieux même. La structure de leur corps est grossièrement équarrie; ils ont une physionomie triviale et des traits grossiers; des attaches sans finesse et des extrémités lourdes et épaisses. Ils donnent cependant le jour à des enfants qui portent un tout autre cachet de distinction : des traits fins, des formes sveltes et gracieuses, des attaches délicates et des extrémités parfaites. D'où vient ce changement? du milieu nouveau dans lequel la fortune et l'opulence ont transplanté les parents; des habitudes de luxe et d'élégance, de la fréquentation des sociétés plus choisies que la richesse comporte. La génération subséquente sera encore

Digitized by Google

plus raffinée dans ses formes; elle sentira déjà sa race, elle sera *aristocratique*.

L'enfant des grandes races porte en lui, presque toujours, le cachet indélébile de son origine. Jetez-le dans le milieu le plus vulgaire, étouffez en lui les émanations choisies de sa nature, créez mille obstacles à son développement, vous n'arriverez jamais à effacer cette distinction native, cette grandeur spontanée, ce je ne sais quoi d'élevé et de particulièrement imposant qu'il porte avec lui et qui sont parties intégrantes de son être. Le vrai gentilhomme se reconnaît partout. Il exhale un parfum plus ou moins exquis, plus ou moins pur, mais toujours parfaitement perceptible aux sens de l'observateur. Il y a entre toutes les aristocraties de l'Europe une sorte de *franc-maçonnerie* innée et secrète qui sert de lien à tous ses membres, qui les révèle les uns aux autres, et qui est une force latente, mais réelle. Rien au monde ne saurait détruire cette puissance, parce qu'elle se rattache à une des lois de la nature. *La sélection*, cette loi que les zoologistes reconnaissent et proclament, est aussi d'une application rigoureuse dans l'espèce humaine.

Nous avouons que les races de choix ont pour nous un attrait singulier. Il y a dans elles une finesse de tons, d'allure et d'esprit; une largeur et un je ne sais quoi de dégagé dans les vues et les idées, une générosité dans les sentiments, une délicatesse dans les manières, une aménité dans les relations, une prédisposition innée à toutes les belles choses qu'on ne retrouve nulle autre part. Quand un vrai noble a une intelligence au dessus de la moyenne et se donne la peine de s'instruire, comme heureusement beaucoup le font de nos jours, il a, sur

Digitized by Google

ceux qui sont partis de plus bas, un avantage sensible et marqué : l'atmosphère choisie où il a toujours vécu donne à l'ensemble de ses facultés une acuité et un ressort que ne possèdent pas ceux que le hasard de la naissance a moins bien partagés. Ceux-ci ont presque toute une éducation à refaire pour se placer au niveau social du premier qui les précèdera presque forcément dans toutes les carrières.

De même que les rejetons de bonne race offrent en général presque toujours le spectacle d'un esprit plus fin, plus gracieux, plus aimable, plus séduisant et plus original, de même aussi ils ont dans leur constitution physique, nous l'avons dit, des signes bien caractéristiques de l'excellence de leur sang. Un grand air, une taille souple et élancée, un teint mat, des extrémités fines seront presque constamment les marques auxquelles on les reconnaîtra.

Le joug social auquel toute une race est soumise par le fait de son aristocratie se résume énergiquement dans cet adage si connu : *Noblesse oblige*. Cette maxime fait luire aux yeux du noble en un seul trait de lumière, toute la série des devoirs auxquels l'astreint sa qualité. L'honneur, le dévouement, la probité, la délicatesse, le courage, le sacrifice de soi-même et de sa fortune au bien de l'État ; voilà autant de vertus qui sont inhérentes à sa naissance, et qui le gouvernent malgré lui toute sa vie. Toutes ces vertus crient en lui par la voix du sang; il ne peut résister à cette voix sans tomber dans le dernier degré de l'abjection. Si, dans son for intérieur, il trouve importunes ces lois exigeantes, il les accepte néanmoins par respect pour sa race, et pour ne pas déchoir. Le

Digitized by Google

sentiment de la solidarité qui l'unit à ses ancêtres le détourne du chemin honteux ; ce n'est que dans les temps de corruption et de décadence que ce frein devient impuissant.

. . . . . (1).

Maurice SIMONNET.

(1) L'auteur quittant ici les régions de l'histoire pour entrer dans des domaines interdits à notre publication, nous nous voyons, bien à regret, obligé d'arrêter ici ce travail, sans donner les conclusions qui en font un tout complet. (*Note de la Direction*).

Digitized by Google

VOYAGE EN CHEMIN DE FER

DE

LYON A LA CROIX-ROUSSE[1]

De omni re et quibusdam aliis.

III.

LA RUE TERME.

Toutes les anciennes désignations qui mentionnaient les Carmes ont disparu devant le nom de Terme, ancien maire de Lyon : c'est ainsi que chaque jour les souvenirs sont voués à un effacement complet, et que les noms des rues ne rappellent plus de faits particuliers aux différents quartiers. . . . . .

. . . . . les membres du conseil municipal n'ont pas, en général, fait de bien fortes études archéologiques; le public se préoccupe très-peu de toutes ces questions, et le nombre des hommes qui attachent quelque importance aux monuments du passé, devient de jour en jour plus restreint. On pourrait même citer un journal de Lyon, rédigé par des Lyonnais, qui semble

(1) Voir le dernier numéro de la *Revue du Lyonnais*.

Digitized by Google

chargé de les couvrir de ridicule et de mépris, au nom du progrès et de la propreté. Je ne blâme pas l'autorité d'avoir fait revivre le nom de Terme; mais c'est le cas de dire : *non erat hic locus*. Si l'on eût donné à la rue *Centrale*, par exemple, le nom du maire sous l'administration duquel elle a été ouverte, j'aurais trouvé le changement rationnel. Cependant, je m'incline respectueusement devant le fait accompli, ce grand principe contemporain qui justifie tout, et je vais rappeler à la mémoire des Lyonnais un ancien administrateur de leur cité. Je serai singulièrement aidé en puisant les principaux détails de cette biographie dans le discours de réception à l'Académie de Lyon, prononcé par M. Louis Guillard, dans la séance publique du 7 mars 1854.

Jean-François Terme, né à Lyon, le 11 juillet 1791, d'une famille de négociants, fut élevé chez les Pères de la Foi, de Belley, et embrassa la carrière médicale. Il fit partie du Cercle, aujourd'hui Société littéraire, et son discours d'installation traita un sujet qui serait maintenant spécialement de circonstance, en ce qu'il donnerait des armes contre le déplorable système de la bifurcation : *Avantages que l'étude des lettres offre au savant*. En 1831, il fut reçu membre de l'Académie de Lyon, et son *Histoire des enfants trouvés*, faite conjointement avec M. le docteur Monfalcon, obtint un des prix Monthyon. Il publia un assez grand nombre de mémoires sur des questions d'utilité publique : en 1826, *Considérations sur les secours publics à distribuer aux indigents ;* en 1830, *Rapport médical et statistique sur le dépôt de mendicité ;* en 1832, *Mémoire sur l'entrepôt des liquides*, et un *Projet d'impôt progressif*. Ce dernier travail fut fortement con-

Digitized by Google

troversé, car il ouvrait la voie aux idées socialistes, contrairement, sans doute, aux intentions de son auteur. Son *Rapport sur les eaux potables, à l'usage des particuliers et pour le service public*, ne contient pas moins de trois cents pages in-4°; il concluait en faveur des eaux des sources, ainsi que le docteur Dupasquier, professeur de chimie à l'école de la Martinière, lequel croyait à la supériorité des eaux de Royes.

Après 1830, Terme fut nommé adjoint du maire, le docteur Prunelle, que la députation appela bientôt à Paris, et qui, par conséquent, pendant le temps des sessions abandonnait l'administration à son premier adjoint. En 1832, il arriva à la présidence de l'administration des hôpitaux, et enfin il fut nommé maire de Lyon, le 9 octobre 1840. Il entra en fonctions peu de jours avant la néfaste inondation, qui fera époque dans les annales de notre ville. La situation était pénible et même dangereuse pour un administrateur, et Terme ne manqua à aucun des devoirs imposés par la circonstance. Comme on aime toujours à plaisanter, je me souviens qu'en présence de ces graves embarras, on prétendait que M. Martin, le prédécesseur du nouveau maire, avait été enchanté de voir arriver sa mairie *à terme*. Quelque temps après la cessation du fléau, le maire adressa au préfet, M. Jayr, un rapport dans lequel il racontait toutes les péripéties de cette déplorable catastrophe, ainsi que les actes de courage qui avaient signalé le dévouement des habitants (1).

(1) Ce rapport fut imprimé en 1841, chez Charvin et Nigon. Il est suivi d'un *Mémoire sur l'inondation de 1711, extrait des registres des actes con-*

Digitized by Google

L'administration de Terme continua l'œuvre progressive de ses prédécesseurs, œuvre plus lente que celle d'aujourd'hui, mais plus paternelle et plus attentive à sauvegarder les intérêts des particuliers et ceux de la caisse municipale. Les idées d'alors n'étaient pas celles du temps présent, et l'on peut se rappeler qu'en 1846 ou 47, un des hommes les plus estimés pour la capacité et la probité, M. Louis Pons, membre du conseil municipal, faisait entendre des paroles d'économie et de prévoyance, à l'occasion, je crois, de l'emprunt d'un million, voté pour l'achèvement de la rue Centrale. Les journaux et le conseil municipal discutaient, approuvaient, ou formulaient de l'opposition, et il n'eut pas été possible de démolir une partie de la ville, en la labourant avec la rapide locomotive du *sic volo, sic jubeo.* Je ne me permets pas de blâmer, je raconte et je m'abrite sous la protection des paroles impériales, extraites du discours prononcé le 16 février 1857, à l'ouverture du Corps législatif: « La civilisation, quoiqu'elle ait pour but l'amélioration « du plus grand nombre, marche, *il faut le reconnaître,* « comme une armée. Ses victoires ne s'obtiennent pas « sans sacrifices et sans *victimes.* » Il s'ensuit que la ruine accompagne ce qu'on est convenu d'appeler le progrès, et, *il faut le reconnaître,* l'ancienne liberté du régime parlementaire eût permis aux *victimes* de pousser

sulaires, déposés aux archives de la mairie de Lyon, et le tout forme une brochure in-8° de 51 pages.

Digitized by Google

des cris, et d'opposer une résistance qui pouvait être victorieuse, mais qui eût entravé la régénération du vieux Lyon. Avant 89, le respect pour la propriété était porté excessivement loin ; car le Consulat mit plus d'un siècle entre son désir d'acquérir entièrement le tènement de Bellecour et l'entrée définitive en possession. (Morel de Voleine, *Revue du Lyonn.* XXV, p. 129.) Je ne déciderai pas si, à cette époque, le propriétaire n'abusait pas un peu ; mais maintenant on ne pourra pas lui faire ce reproche. Si l'on écrit un jour l'histoire des victoires et conquêtes de la grande armée des démolisseurs, on appellera peut-être ce travail le martyrologe du progrès.

. . . . . .

. . . . . .

Ce fut sous l'administration de Terme que l'on perça la rue Centrale, depuis la *Grenette* jusqu'à la place de la préfecture. Les autres principaux travaux qui signalèrent son administration furent la construction des quais *Saint-Antoine* et *Fulchiron*, l'ouverture de la rue de *Bourbon*, et la régénération du quartier de la boucherie des Terreaux. Cette énumération prouve que, même avant le

Digitized by Google

second Empire, on agissait et l'on améliorait; mais, il est vrai, beaucoup plus lentement qu'aujourd'hui.

En 1842, le maire de Lyon fut nommé député par l'arrondissement de Villefranche, et ce fut, je crois, à son initiative que l'on dut la loi qui règlementa la pose des trottoirs.

La mort arrêta la carrière de Terme, et l'empêcha d'être destitué par la République de 48. Atteint d'une maladie aiguë, le 29 novembre 1847, il mourut le 8 décembre à l'âge de 56 ans. Ses obsèques eurent lieu avec une grande solennité, et des discours furent prononcés sur sa tombe par les délégués des Sociétés savantes dont il faisait partie.

Je n'oserais décider que l'on n'abusât pas un peu trop maintenant de la parole, dans la triste circonstance des funérailles, et je n'imposerai pas aux autres ma manière de sentir; mais je me permettrai de faire observer que, après l'importante cérémonie religieuse, la plupart des discours paraissent froids, et souvent empreints d'éloges exagérés, qui produisent nécessairement une réaction dans l'esprit de l'auditeur (1). Je n'applique pas cette

(1) Dans le but de prouver la banalité des discours funèbres, je rapporterai le fait suivant, raconté par les journaux de Lyon. Dans le courant de 1863 est mort un individu, possesseur d'une grande fortune, qu'il n'avait pas acquise d'une manière extrêmement loyale, car il avait failli et il laissait de nombreux créanciers. Or, pour obéir à l'usage actuel, qui consiste à vanter les mérites de tous ceux qui ne sont plus, un ami du défunt prit la parole sur le bord de la tombe, et prodigua mille louanges à l'homme qui *emportait les regrets* de ses amis. A ces mots, un des assistants s'écria, de manière à être entendu : « Et à moi, il m'emporte cinq mille francs ! » L'oraison funèbre fut terminée par cette éloquente péroraison, qui rendait au mort vertueux ce qui lui appartenait.

Digitized by Google

critique à la mémoire du défunt dont je viens d'esquisser la biographie, et je me résumerai en citant l'opinion, émise quinze ans après, et par conséquent bien réfléchie du docteur Potton, dans ses *Recherches sur les services publics, rendus par la Société de médecine de Lyon* : (*Gazette méd.*, 1er mars 1863,) « Terme s'est signalé « par des améliorations sans nombre, introduites dans « toutes les branches administratives. Ses rapports, ses « écrits, ses soins, sa vie entière, prouvent l'attention « portée par lui aux intérêts confiés à sa garde; succombant à la peine, il est mort dans l'exercice de ses « fonctions. »

IV.

LA RUE SAINT-MARCEL.

La rue *Terme* est séparée de celle du *Jardin-des-Plantes* par un carrefour qui sert d'aboutissant à la *Grande-Côte*, à la rue *des Capucins* et à la rue *Saint-Marcel*. Au pied de la *Grande-Côte* existait la porte Saint-Marcel, que l'on voit encore figurer dans le plan du Père Ménestrier, première moitié du XVIe siècle; dans celui de Maupin, 1625, on n'aperçoit plus de traces de cette porte, dont il est souvent fait mention, à l'occasion des guerres du XIIIe siècle, entre le clergé et les habitants de Lyon. La rue *des Capucins* a été ouverte au commencement de ce siècle, dans le jardin appartenant aux Capucins avant la Révolution. Elle occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne rue *Vanerot*, réunie au tènement de ces religieux, qui s'établirent, en 1622, dans la maison des

Digitized by Google

Thomassin, appelée le petit Foreys (1), parce qu'elle avait été, au XIVe siècle, la propriété de Jean de Foreys, riche habitant de Lyon. Cette maison fut achetée et rebâtie par les libéralités d'André Coste, banquier génois; la reine Anne d'Autriche assista, en 1622, à la pose de la première pierre de l'église qu'elle fit construire à ses frais, et qui fut mise sous le vocable de Saint-André. La dédicace en fut faite en 1635, et son entrée existait sur la petite place *des Capucins*; l'on peut encore remarquer dans le mur élevé faisant face à l'escalier *des Capucins*, la trace d'une croisée à plein cintre, qui doit être un souvenir de ladite église.

La rue *des Capucins* est une des plus mal pavées de notre ville, et, si elle n'était munie de trottoirs, la circulation y serait presque entièrement interrompue. Ce déplorable état de choses tient au pavage en cailloux et au défaut d'entretien. Ces plaintes peuvent s'appliquer à tout le parcours jusqu'au Rhône, en passant par la place *Croix-Pâquet* (2). Si les propriétaires entendaient bien leurs intérêts, ils laisseraient de côté les récriminations *parfaitement inutiles* et les espérances im-

(1) L'orthographe de ce nom varie beaucoup: Cochard lui-même écrit Forest ou Foreys; on trouve encore Forét et Forez.

(2) Cette place, en dehors de la porte du *Griffon* dont je me souviens d'avoir vu les traces à la hauteur de la maison *Lenoir*, s'est appelée place du *Compère*. Une croix y avait été élevée, qui portait le nom de croix du *Griffon* ou croix des *Rampeaux*, pour rameaux. Ladite place reçut ces diverses dénominations. La croix ayant été abattue par les Calvinistes, en 1562, fut réédifiée, en 1628, par Jean Pasquet, propriétaire d'une maison à l'angle de la rue *Vieille-Monnaie* : de là dérive son nouveau nom. (Cochard, Guide du voyageur. — Annuaire, 1838.) Le fût en granit de la colonne qui supporte la croix est antique.

Digitized by Google

possibles, du moins pour le moment, et ils se mettraient à l'œuvre, en dotant à leurs frais le quartier d'un pavé cubique; mais on se réunira, on discutera et l'on ne fera rien.

La chapelle de Saint-Marcel, ancienne recluserie qui a donné son nom à la rue, était située à l'angle de la place *des Capucins*; elle servait aux exercices des Pénitents du Saint-Crucifix, dont le but principal consistait à recueillir des aumônes, afin de placer les enfants pauvres en apprentissage. Cette confrérie fut établie officiellement en 1590, par le cardinal Cajetan, qui se trouvait alors à Lyon, et remplissait les fonctions de légat du Pape. En 1633 la chapelle fut reconstruite et décorée de onze tableaux, peints par Blanchet; mais il paraît qu'ils ne comptaient pas au nombre des meilleurs de ce maître. Les Pénitents du Saint-Crucifix étaient vêtus d'un sac noir, et ce fut probablement afin de mettre la chapelle en harmonie avec ce costume qu'on la peignit intérieurement de la même couleur, ce qui la rendait peu agréable à la vue. En 1790, la Compagnie comptait parmi ses membres, le comte de Rully, Joseph Monterrad, Jean-Baptiste Levasseur, Antoine Poura, Claude Péricaud, etc. (1).

Après la Terreur, lorsque Lyon vit renaître des jours moins sombres, le goût des plaisirs, si longtemps comprimé, se réveilla avec ardeur et des théâtres s'élevèrent en grand nombre. La petite place *des Capucins* en compta deux : le théâtre des *Jeunes-Artistes* et celui de la *Gaîté*. L'un était établi dans l'église des Capucins, et l'autre

(1) Sur ce dernier, voir ma *Notice sur le territoire de la Tête-d'Or* p. 35.

Digitized by Google

dans la chapelle de Saint-Marcel, converties aujourd'hui en maisons particulières. (Alm. de 1755. — Descript. de Lyon, 1741. — Archiv. hist. du Rhône, IX, 8. — Cochard, Guide du voyag.— Nouvelles archives historiques II. 252).

La rue Saint-Marcel est terminée par une ruelle étroite que l'on nommait *Musique-des-Anges* : J'ignore l'origine de cette singulière appellation, car on ne recueille aucune légende auprès des habitants du quartier, pour aider à la solution du problème. Je recommande donc cette recherche à tous les hommes occupés de l'histoire locale. Maintenant cette rue *Musique-des-Anges*, qui aboutit à la rue *Pareille*, n'est plus que la continuation de la rue Saint-Marcel.

Paul Saint-Olive.

(*A continuer*).

L'abondance des matériaux nous oblige à ne donner désormais de cet intéressant et piquant voyage que des fragments que nos lecteurs trouveront certainement trop courts. Ils pourront se dédommager en lisant bientôt l'ouvrage complet en cours de publication. Qu'il nous soit permis de rappeler ici qu'un écrivain lyonnais avait publié, il y a peu d'années, un joli petit volume intitulé : *Rue de la Musique des Anges*. C'était une Nouvelle qui faisait connaître assez bien les mœurs de nos ouvriers en soie.

Note de la Direction.

Digitized by Google

UN SOUVENIR DE LA REINE HORTENSE.

Notre Suisse a toujours été l'asile des souverains tombés d'un trône ou le séjour aimé des princes appelés à l'occuper! et, sans remonter plus haut que d'un siècle, que de majestés futures ou passées avons-nous vu habiter notre beau pays?

Louis-Philippe d'Orléans fut répétiteur de mathématiques à Coire, dans les Grisons, durant les saturnales révolutionnaires.

L'impératrice Joséphine habita Pregny.

Son beau frère, Joseph Bonaparte séjourna à Prangins.

L'impératrice Marie-Louise vécut retirée à Saconnex, après la chute de son illustre époux.

Hortense, reine de Hollande, vint à Genève en 1815 et acheta plus tard le chateau d'Arenemberg dans l'Argovie, où elle mourut.

Son fils, Louis Bonaparte, aujourd'hui Empereur des Français, logea avec sa mère au Calabri, à Genève.

Enfin le jeune prince Frédéric de Danemark, le roi défunt, vint, en 1819, s'établir à Plongeon, avec le comte de Rantzau et le major d'Evald, ses précepteurs.

C'est un souvenir de Hortense, ex-reine de Hollande, que je viens maintenant offrir à mes lecteurs.

Après le désastre de Waterloo et la chute de Napoléon, elle vint en Suisse et passa à Genève dont elle parcourut les environs pour distraire sa douleur par le spectacle des sereines beautés de la nature.

Un jour qu'elle avait dirigé sa promenade au riant hameau de Mornex, sur le versant nord du Petit-Salève,

Digitized by Google

elle voulut monter au sommet de l'ermitage, où M. le docteur-pharmacien Gosse habitait alors une champêtre maisonnette, autour de laquelle il avait créé un charmant petit jardin dans lequel il cultivait des fleurs alpestres et se livrait à l'étude de la botanique en savant distingué et en sage philosophe.

La reine se fit annoncer au propriétaire de l'ermitage en lui demandant la permission d'y pénétrer. Celui-ci vint au devant de la Majesté déchue et lui fit les honneurs de sa docte retraite.

Hortense charmée de la conversation de M. Gosse, lui ouvrit son âme ulcérée et lui confia ses chagrins; alors surpris et flatté de ce douloureux épanchement, le sage de Mornex essaya d'apporter quelques consolations au cœur de l'illustre affligée; il lui peignit avec une éloquence émue et persuasive la fragilité des biens et le néant des grandeurs de cette terre; il lui montra, dans la vie tranquille et retirée qu'elle pouvait mener dans nos belles vallées, un ample dédommagement aux splendeurs d'un trône où, posée comme sur un piédestal, elle était en butte à des regards souvent envieux et malins; il opposa au fracas des cours le calme d'un séjour embelli par la nature, aux agitations ambitieuses de la politique le culte paisible de la science et les récréations agrestes de nos vertes campagnes; il lui montra en perspective son chagrin perdant son âpreté et s'évanouissant peu à peu dans une existence vouée aux œuvres de bienfaisance et à la piété.

Il l'engagea à fixer sa résidence dans la Suisse qui unissait aux charmes de son indépendance la cordialité avec laquelle elle accueillait les retentissantes infortunes telles que la sienne.

Cette conversation qui eut lieu au sein du charmant ermitage où le philosophe vivait retiré, le silence et le

Digitized by Google

repos qu'y répandaient un beau jour et une superbe nature, l'accent ému et pénétré avec lequel ces sages consolations furent données à la reine détrônée, tout se réunit pour fixer dans la mémoire de celle-ci, le souvenir de cette solennelle entrevue, à ce point qu'après vingt années écoulées, Hortense revenue à Genève désira revoir les lieux où elle avait eu cet entretien avec le sage, mort depuis quelque temps. Elle témoigna à M. Gosse fils l'envie qu'elle avait de revoir l'ermitage créé et habité par son père; M. Gosse l'invita de suite à un petit déjeuner champêtre dans le pavillon de l'ermitage de Mornex, et comme moi-même je me trouvais alors dans ce riant hameau, il m'engagea à l'aider à recevoir dignement la reine déchue, en lui adressant quelques vers dans le banquet auquel il l'avait conviée ainsi que son fils le prince Louis Napoléon Bonaparte, aujourd'hui Empereur des Français.

Ce dernier, retenu par une indisposition, ne put faire honneur à l'invitation de mon ami, mais sa mère suivie de deux dames de compagnie, du docteur Connaud, aujourd'hui sénateur, alors médecin du prince, d'un artiste peintre d'une magnifique figure et qui se nommait Pingret, furent exacts au rendez-vous, et reçus par M. Gosse, docteur, le général Dufour, le docteur Mayor, puis par deux dames génevoises dont je tairai respectueusement les noms et qui firent on ne peut mieux les honneurs de ce verdoyant séjour; le couvert fut mis dans la rotonde qui avait été le berceau de la société des sciences naturelles, fondée par MM. Jurine et Gosse, quelques années auparavant.

Le petit déjeuner assaisonné de l'appétit que donnent avec prodigalité l'exercice et l'air vif des montagnes fut très-gai; la reine ne pouvait assez s'extasier sur les

Digitized by Google

beautés du site, les perspectives superbes qui l'entouraient de toutes parts, et sur la jouissance qu'elle ressentait de se retrouver dans un lieu où le père l'avait jadis consolée de ses chagrins et où le fils s'efforçait maintenant d'ajouter à ses plaisirs.

Au dessert les deux dames génevoises adressèrent les couplets suivants à la reine Hortense, couplets que j'avais composés sur l'air du *Beau Dunois*, romance dont les paroles et la musique étaient l'œuvre de Sa Majesté.

Vous dont tant de poètes
Ont chanté les attraits,
Vous qui de tant de fêtes
Avez vu les apprêts,
Pardon, pour notre hommage
Plein de simplicités
Mais dans un ermitage (1)
On vit d'austérités.

Votre douceur enchaîne
Ceux qui vous sont soumis,
Vous êtes encor reine
En comptant vos amis.
Ce qui vous environne
Brûle de vous servir
Et forme une couronne
Qu'on ne peut vous ravir.

Pour plaire à votre oreille
Je vous ai pris cet air
Dont le charme réveille
Un temps qui vous fut cher.
Mais, las! cet air magique
N'a plus tous ses appas;
C'est bien votre musique
Mais vos vers n'y sont pas.

(1) L'ermitage Gosse.

Digitized by Google

Durant ces couplets, très-bien chantés par les deux dames génevoises, la reine Hortense ainsi que ses deux compagnes parurent visiblement attendries, leurs yeux s'humectèrent, et l'émotion d'Hortense se traduisit par des paroles pleines d'âme et de sentiment qu'elle adressa à ses convives.

Le reste de cette journée fut consacré à l'exploration des environs de l'ermitage et la reine s'en fut ravie de la cordiale réception qui lui avait été faite dans un séjour que lui rendaient cher les souvenirs du père de son possesseur actuel.

Ah ! si l'on avait dit alors à cette reine détrônée que ce fils retenu au logis serait dans treize ans président d'une république en France, et trois ans plus tard empereur ! A l'âge où elle était parvenue et avec la désillusion qu'il entraîne, peut-être eût-elle gémi à la seule pensée que son fils se verrait en butte aux fluctuations de cette politique européenne qui venaient de renverser la dynastie des Bonaparte avec ce Napoléon 1er qui en était l'âme et l'appui.

Mais non, elle s'en fut sans craintes à cet égard et quelques jours après je vis ce fils destiné à régir le peuple le plus éclairé du monde, s'élancer à cheval devant son domicile du Calabri et faire exécuter à sa monture des tours de voltige et de haute école avec une grande hardiesse et je me dis alors : S'il est quelque jour sur un trône aussi solidement assis que sur sa selle, il n'y a pas de péril et de crainte à l'en voir jamais tomber.

Quelques jours après cette réunion, je vis arriver chez moi M. le docteur Connaud, porteur d'une lettre de la reine Hortense, dans laquelle elle m'annonçait de la manière la plus aimable qu'elle avait lu et apprécié mes œuvres, puisqu'elle s'abonnait au petit journal le *Fantasque*,

Digitized by Google

que je publiais à cette époque. Elle me disait de plus qu'elle avait chargé le porteur de sa missive de me remettre une épingle en corail rose sur lequel était gravée une tête antique, bijou qu'elle me priait de porter en mémoire d'elle.

M. Jacquier de Loubert, frère de mon gendre, chef de bureau au Ministère de l'intérieur et gérant responsable du *Napoléon*, journal qui parut de 1849 à 1850, étant venu à Genève, me pria de lui remettre la copie de mes couplets à Hortense, attendu que son fils, le prince Louis, réunissait avec amour tous les souvenirs que sa mère avait laissés en Suisse.

J'accédai à sa demande et je reçus quelque temps après une lettre du président de la République, me remerciant de la manière la plus flatteuse de l'hommage rendu à sa mère et m'assurant qu'il avait été très-heureux et très-flatté de l'approbation donnée à sa conduite par ses amis de Suisse.

On concevra facilement que je conserve avec soin le souvenir de cette fête champêtre, le charmant cadeau de l'ex-reine de Hollande et les lettres que j'ai reçues à cette occasion d'elle et de son fils.

J. Petit-Senn.

Digitized by Google

MARMONTEL

SON SÉJOUR A LYON

1760.

Lu à la Société littéraire de Lyon,

Le 2 avril 1862.

Né en 1723, Marmontel avait 36 ans, et s'était déjà fait un nom dans la littérature, lorsqu'il lui prit envie d'aller rendre visite à un de ses amis, M. Gaulard, qui occupait à Bordeaux l'emploi de la recette générale des fermes. Après avoir fait un assez long séjour dans la capitale de la Guyenne, il était sur le point de revenir à Paris, lorsque M. Gaulard lui dit : Allons-nous retourner par la même route ? N'aimeriez-vous pas mieux faire le tour par Toulouse, Montpellier, Nimes, Avignon, Vaucluse, Aix, Marseille, Toulon, et par Lyon, Genève, où nous verrions Voltaire, dont mon père a été connu ? Marmontel embrassa ce beau projet avec transport, et, avant de partir, il écrivit à Voltaire.

Les deux amis arrivèrent à Toulon, la veille de la fête Dieu (4 juin) et, le lendemain, malgré le mauvais temps, ils y virent quelques échantillons de la procession. A Tain, ils achetèrent six bouteilles de vin blanc de l'Hermitage qu'on leur vendit cinquante sols la bouteille, et qui « ne se trouva rien moins que du nectar. » Pressés de se rendre à Genève, ils ne se donnèrent pas même le temps de voir Lyon, réservant pour leur retour « le plaisir d'ad-« mirer dans ce grand atelier du luxe, les chefs-d'œuvre de l'in-« dustrie. »

Digitized by Google

Marmontel entre dans de longs détails sur le séjour qu'il fit aux Délices (1), et les termine ainsi : « Nos adieux mutuels furent attendris jusqu'aux larmes, mais beaucoup plus de mon côté que de *celui de Voltaire* ; cela devait être, car, indépendamment de ma reconnaissance et de tous les motifs que j'avais de l'aimer, je le laissais dans l'exil. »

Quel jour arrivèrent les deux amis dans la cité de Plancus ? Je ne saurais le dire, et je laisse parler Marmontel :

« A Lyon, dit-il, nous donnâmes un jour à la famille de *Fleurieu*, qui m'attendait à la *Tourette* (2), sa maison de campagne. Mes deux jours suivants furent employés à voir la ville ; et depuis la filature de l'or avec la soie, jusqu'à la perfection des plus riches tissus, nous suivîmes rapidement toutes les opérations de l'art qui faisait la richesse de cette ville florissante. Les ateliers, l'Hôtel-de-Ville, le bel hôpital de la Charité, la bibliothèque des Jésuites, le couvent des Chartreux, la salle de spectacle, partagèrent notre admiration.

« Ici, je me rappelle qu'à mon passage pour aller à Genève, la demoiselle *Destouches*, directrice du spectacle (3), m'avait fait demander laquelle de mes tragédies je voulais qu'on donnât à mon retour. Je fus sensible à cette honnêteté, mais je me bornai à lui en rendre grâces, et je lui demandai, pour mon retour, celle des tragédies de Voltaire que ses acteurs jouaient le mieux. Ils donnèrent *Alzire*. »

Voilà tout ce que dit Marmontel de son passage à Lyon ; c'est bien peu, mais ce peu était à extraire du 7e livre de ses *Mémoires*.

(1) Le 23 juin, Voltaire écrivait à Thiriot : « J'ai vu Marmontel ; il est gros et gras aussi, et de plus m'a paru fort aimable... » — Il est donc à présumer que l'auteur des *Contes moraux* était à Lyon vers la fin du mois de juin.

(2) Cette jolie maison, située à Eveux, près l'Arbresle, appartient aujourd'hui à M. *Hippolyte de Saint-Trivier*.

(3) Voyez sur cette actrice la *Biogr. Lyonn.*, p. 91, et ajoutez aux sources qui y sont indiquées, les *Lettres inédites de Voltaire*, publiées en 1856, tom. 1, p. 248, et le feuilleton de la *Gaz. de Lyon*, du 11 décembre 1850.

Digitized by Google

Deux ans avant son voyage, il avait sollicité dans notre ville, des collaborateurs pour le *Mercure* dont il avait la direction, et voici la lettre qu'il écrivit de Paris, le 5 mai 1758, à M. *Bollioud-Mermet*, secrétaire de l'Académie de Lyon (1) :

« Monsieur,

« Le *Mercure de France* n'est pas si essentiellement un ouvrage frivole qu'il ne puisse devenir solide et intéressant dans mes mains, si, comme j'ai lieu de l'espérer, mon zèle et mes faibles talents sont secondés par le secours des sciences et des arts utiles. Obtenez, Monsieur, que l'Académie daigne concourir au succès de ce journal en me communiquant quelques-unes de ses observations et de ses découvertes. Je tâcherai de les employer de manière à mériter la confiance dont elle m'aura honorée. MARMONTEL. »

Plusieurs académiciens de Lyon répondirent à cet appel, et j'espère pouvoir donner un jour la liste des articles qu'ils ont fourni au *Mercure* depuis cette époque jusqu'en 1792.

Marmontel avait contracté d'étroites liaisons avec plusieurs littérateurs lyonnais, habitants de la capitale. De ce nombre était l'abbé *Morellet* (né le 7 mars 1727). La sœur de ce caustique abbé, que Voltaire appelait *Mords-les*, Madame *de Montigny*, vint s'établir à Paris, vers 1777, et bientôt sa fille devint l'épouse de l'auteur des Incas (2). A cette occasion l'académicien *Thomas* improvisa ce charmant huitain :

Celui qui célébra l'amour
Du ton de Catulle et d'Ovide,
Au dieu qu'il chantait dit un jour :
Je veux être heureux, sois mon guide.
— Non, non, je ne suis pas ingrat,
Lui dit l'Amour, et, par contrat,
Je te promets Adélaïde.

Et lui aussi, heureux époux, Marmontel célébra son Adélaïde

(1) Voyez l'*Histoire de l'Académie de Lyon*, par M. *Dumas*, t, 1, p. 78.
(2) *Mémoires*, t. 4, p. 314, édition de Belin.

Digitized by Google

dans une pièce de vers qu'il composa pour sa fête, et qui ne fait pas moins honneur à son esprit qu'à son cœur. Quatre enfants naquirent de cette union, et leur mère survécut à son mari, qui mourut le 13 décembre 1799.

Deux opéras de ce fécond écrivain ont toujours été fort goûtés à Lyon : *L'Ami de la maison*, admirablement chanté et joué par *Labitte*, et *Zémire et Azor*, où, plus tard, dans le rôle de la *Belle*, madame *Damoreau* acquit la réputation de première chanteuse de la Province.

Il existe plusieurs éditions lyonnaises des *Incas*, en 3 vol. in-18, et les *Contes moraux* ont été traduits en italien à Lyon, en 1789, sous le titre de : *Novelle morali*, par l'avocat *Sincère Rastelli*. Condamné à mort pour avoir porté les armes pendant le siége de Lyon, Rastelli tomba sous les balles des soldats de l'armée révolutionnaire, le 4 décembre 1793 ; il était né à Villanova en Piémont, en 1750, et vint s'établir à Lyon où il exerça la profession de maître de langue italienne. Il a traduit dans cet idiome l'*Estelle* de Florian, et l'*Abailard supposé* de la comtesse *de Beauharnais*. On a encore de lui un petit poème sur le *Droit du Seigneur*, publié à Paris sous ce titre : *Il Fodero*. 1788, in-18. Collin de Plancy en a donné une version qui a eu deux éditions. Enfin il a fourni plusieurs pièces de vers en italien au Journal que le grammairien Domergue avait fondé à Lyon, avant la révolution de 1789. Maintenant oublié, Rastelli jouissait d'une certaine réputation ; il n'a pas même une notice dans les biographies, et pourtant il y avait droit à plus d'un titre ; cependant son nom ne périra pas; il l'a attaché à celui de Marmontel, de Florian et de Madame de Beauharnais (1). Les biographes ne pourront se dispenser de lui accorder une mention honorable pour avoir fait connaître à l'Italie, une partie des productions de ces trois célébrités.

PÉRICAUD l'aîné.

(1) L'Académie de Lyon avait admis sur la liste des associés Madame de Beauharnais, en 1782, et Florian, l'année suivante.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

MM. DE LA TOUR-VARAN, BERNARD AINÉ.

On lit dans le *Mémorial de la Loire* du 31 mars :

« Nous apprenons la mort d'un homme de bien, qui possédait à Saint-Etienne l'estime et l'affection générales, M. de la Tour-Varan, bibliothécaire de notre ville.

« Né à Firminy, M. Jean-Antoine de la Tour-Varan était âgé de 65 ans. Il avait fait ses études au lycée Louis-le-Grand, à Paris, et de bonne heure il avait manifesté un penchant prononcé pour les fortes et sérieuses études. Après avoir, sous la Restauration, pris part à l'expédition d'Espagne, il était venu se fixer à Saint-Etienne. Les fonctions de bibliothécaire qu'il remplissait avec le plus grand zèle depuis de nombreuses années s'harmonisaient au mieux avec ses goûts.

« Dans la retraite studieuse où il aimait à vivre, il se consacrait surtout à l'étude de l'histoire locale. Ses principaux ouvrages sont les *Chroniques des châteaux et abbayes du Forez*, et le *Projet d'une bibliothèque forézienne ;* il avait publié aussi de nombreux articles dans divers journaux. On dit qu'il laisse une grande quantité de manuscrits encore inédits.

« M. de la Tour-Varan était membre de la Diana et correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques. »

La *Revue du Lyonnais* s'honorait de le compter parmi ses collaborateurs et ses amis.

— Une autre perte pour le Forez. M. Bernard aîné, imprimeur à Montbrison, fondateur de la bibliothèque et du musée de cette ville, directeur et rédacteur, depuis plus de vingt années, du

Digitized by Google

Journal de Montbrison, est mort il y a peu de jours, dans un âge qui n'était pas avancé.

M. Bernard aîné était frère de M. Martin Bernard, ancien commissaire extraordinaire à Lyon, en 1849, et de M. Auguste Bernard, savant d'un haut mérite, aujourd'hui inspecteur général de la librairie. Erudit lui-même et poète, M. Bernard aîné a laissé quelques bons travaux, et on se rappelle le charmant poème d'*Ecotay* dont la *Revue* s'empressa de rendre compte, en 1858, lors de son apparition. Ecotay est un village de la Loire, au pied de ruines magnifiques. M. Bernard, maire de ce petit pays, aimait à venir se reposer de ses fatigues au milieu des vieux débris qui dominent la contrée, et nous terminions le compte-rendu de son ouvrage par ces mots que nous demandons la permission de répéter :

« Félicitons la commune d'Ecotay d'avoir pour maire un aussi élégant poète ; quand on a l'amour du beau, on a certainement l'amour du bon. Félicitons aussi le corps des imprimeurs de continuer à montrer que leur profession n'est pas purement matérielle, mais qu'elle est avant tout intelligente et libérale, et qu'à force de fréquenter les gens d'esprit, ils peuvent s'élever aussi eux-mêmes aux plus hautes régions de l'imagination et de la pensée. » — M. Bernard nous a montré l'exemple, à nous de faire des efforts pour imiter les hommes comme lui.

A. V.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

A Monsieur le directeur de la Revue du Lyonnais.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans le dernier numéro de la *Revue du Lyonnais* (février 1864), M. Allmer a publié un travail sur la question de l'emplacement du temple d'Auguste au confluent de la Saône et du Rhône. Cet écrit contient une note dans laquelle l'auteur invoque mon témoignage et celui d'honorables personnes pour affirmer qu'il est le premier qui ait eu l'idée de placer le temple sur le penchant du coteau St-Sébastien. Il cite même une conversation qu'il a eue avec moi à ce sujet, antérieurement à mon dernier écrit.

Je me rappelle parfaitement la conversation citée par M. Allmer, elle eut lieu en janvier 1862, à la sortie d'une séance du Comité archéologique. M. Allmer était récemment de retour de Paris, et me dit combien un illustre épigraphiste paraissait étonné de ce que je n'avais pas encore tout-à-fait abandonné l'idée que le temple d'Auguste était à Ainay. Il ajouta qu'il pensait lui-même qu'il serait plus sage de croire le temple sur le penchant de la colline St-Sébastien que de le supposer avoir existé sur l'emplacement de l'église de St-Pierre comme le croyait M. Auguste Bernard.

Je répondis à M. Allmer que cette idée n'était pas nouvelle puisque M. Léon Rénier l'avait émise, il y avait trois ans, devant l'Académie des inscriptions, et qu'elle avait été formellement énoncée dans les publications suivantes :

1° Procès-verbal de l'Académie des inscriptions et belles lettres, séance du 1er juillet, 1859.

2° *L'Institut*, journal universel des sciences et des sociétés savantes, n° de juillet-août, 1859.

3° Bulletin de la société des antiquaires de France, séance du 8 juin, 1859.

4° Dans le tiré à part de la même année et intitulé : *Découverte d'un monument dépendant du temple d'Auguste à Lyon*, par M. Léon Rénier (1).

M. Rénier en terminant s'exprime ainsi :

« Je n'oserais affirmer que les monuments découverts par M. Martin-

(1) L'auteur a bien voulu m'en adresser deux exemplaires.

Digitized by Google

« Daussigny étaient situés dans l'enceinte même du temple de Rome et « d'Auguste ou des Augustes ; mais *certainement ils formaient une dépen-* « *dance de ce temple et dans tous les cas, ils n'en étaient pas éloignés.* »

M. Rénier reconnaissant que les monuments trouvés sous la chapelle Ste-Catherine, au bas et sur le penchant de la colline St-Sébastien, sont une dépendance du temple d'Auguste, il est bien évident que dans son opinion le temple y était aussi.

Tous ceux qui ont lu les différents écrits que je viens de citer ont toujours regardé l'idée de placer le temple d'Auguste sur le penchant de la colline St-Sébastien comme *appartenant à M. Léon Rénier dont j'ai eu soin de citer l'écrit dans mon travail.* Je me suis moi-même rattaché à cette opinion lorsque des découvertes nombreuses m'en ont démontré la justesse.

Je suis heureux que M. Allmer ait bien voulu invoquer mon témoignage dans cette circonstance puisqu'il me fournit une occasion nouvelle de rendre hommage à la science et à la perspicacité du savant membre de l'Institut auquel je suis si redevable.

Je compte sur votre obligeance, M. le directeur, pour espérer que vous voudrez bien insérer ma lettre dans le prochain numéro de la Revue, et vous prie d'agréer l'assurance de toute ma considération.

E. C. MARTIN-DAUSSIGNY.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE.

— On sait qu'un grand concours musical doit avoir lieu à Lyon le 22 du mois prochain ; déjà 250 Sociétés se sont fait inscrire. Jamais l'harmonie n'aura aussi bien régné dans nos murs.

— En attendant, le procès des musiciens de l'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon, contre M. Ferry, rédacteur en chef du journal *la Comédie*, et M. Nougarel fils, correspondant de cette feuille, s'est poursuivi pendant plusieurs jours devant la 4e chambre, et s'est terminé par un arrêt qui a frappé MM. Nougarel et Ferry ; le premier a été condamné à 1,000 fr. d'amende, le second à 500 fr., tous deux solidairement à 1,000 fr. de dommages-intérêts, aux dépens et à l'insertion du jugement dans trois journaux de Paris et trois de Lyon.

— C'est le 1er mai que la direction de M. Delestang sera remplacée par celle de M. Raphaël Félix. Déjà la nouvelle administration monte pour le mois prochain la féerie de *Peau d'Ane*. L'année, d'ailleurs, se finit d'une manière brillante. Au Grand-Théâtre M. Dulaurens continue à recevoir ses lettres de naturalisation avec bravos et rappels. Aux Célestins, *le Marquis de Villemer* poursuit la série de ses succès. Si Bondois est applaudi dans cette pièce, on ne peut refuser sa part de réussite à Mme d'Herblay, dont on goûte autant la grâce distinguée et touchante que la beauté. Artistes et pièce ont un cachet de bonne société qui charme et attire ; aussi notre beau monde ne leur fait-il pas défaut.

— On annonce la triste et malheureuse nouvelle de la mort d'un peintre lyonnais, M. Allard, assassiné à Rome ces jours derniers.

— Lundi 4 avril, a eu lieu, dans les Pyrénées, l'érection de la statue de la Vierge de Lourdes. La fête a été splendide. La statue, en marbre de Carrare, est suave de sentiment et d'expression. Elle est due au ciseau religieux et poétique de notre compatriote, M. Fabisch.

— Le sous-comité de la Société de la *Diana*, pour l'arrondissement de Roanne, s'est réuni le 5 avril en séance ordinaire, sous la présidence de M. Coste.

M. le docteur Noëlas a donné lecture d'un mémoire sur d'intéressants vestiges d'un camp romain qui existent près d'Ambierle, au lieu appelé *le roc Py-le-Mortier*.

Le sous-comité a procédé à l'élection de membres adjoints pris parmi les archéologues non secrétaires de la *Diana*. Ont été choisis MM. Augagneur, bibliothécaire de la ville de Roanne, Auguste Boullier, Desevelinges, Dumesnil, Duplex, Alain Maret, Morin, Pothiers, Didier Remontet, de Tigny.

Le sous-comité a émis le vœu qu'une réunion générale de la Société de la *Diana* ait lieu à Roanne au mois de mai prochain.

— Le 18, à huit heures du soir, Son Em. Mgr le cardinal de Bonald est entré dans son palais archiépiscopal, après un séjour à Rome occasionné par la douloureuse affaire de notre liturgie. La santé de Son Em. a souffert de ce voyage dont le souvenir restera si profondément gravé dans les annales de notre histoire.

— Le grand concert annuel de M. Pontet a eu lieu le 19 en présence d'une foule élégante et empressée.

Le dernier des concerts de la saison s'est terminé au milieu des bravos et des applaudissements.

Digitized by Google

— Dans un article sur l'orfévrerie religieuse à Lyon, de notre *Revue* de février dernier, au troisième alinéa de la page 182, qui commence par ces mots :

L'ostensoir de l'Immaculée-Conception, dont celui de *Saint-Bonaventure* n'est que la reproduction un peu agrandie, au lieu de lire : *dont celui de Saint-Bonaventure*, lisez : *dont celui de Saint-Polycarpe*, ce qui est tout à fait indispensable pour le sens de la phrase.

— Après l'ouvrage de M. l'abbé Roux, nous avons imprimé le : *Compte-rendu de la députation envoyée à Rome par le clergé du diocèse de Lyon.* M. Châtelet a, de son côté, publié chez M. Giraudier, place Bellecour, 8, l'*Eglise de Lyon devant l'Eglise universelle.* Voici maintenant une lettre du vénerable M. Boué, curé de Saint-Martin-d'Ainay, en réponse à l'Instruction pastorale de Mgr l'archevêque de Versailles. On ne peut voir plus de respect et de soumission à côté de plus de fermeté, de calme et d'énergie. Le témoignage du savant pasteur aura son poids devant le tribunal de l'avenir, aux arrêts de qui, désormais, nous remettons notre cause.

— Dans le congrès des Sociétés savantes qui s'est tenu à Paris, M. Valentin-Smith a lu un mémoire sur l'*Origine des peuples de la Gaule transalpine et de leurs institutions politiques avant la domination romaine*, origine qu'il rattache aux tribus pélasgiques. Il a classé les divisions de la Gaule en provinces, cités, *Oppida* et *Vici*, et attribué la conquête de ce beau pays non à la civilisation ou aux armes des Romains, mais aux divisions qui affligeaient cette noble et belliqueuse contrée. M. de Soultrait a lu un travail intéressant sur un manuscrit de la *Légende dorée*, qui appartient à la bibliothèque de Mâcon.

— M. Gabriel vient de faire paraitre le 1er volume du *Dictionnaire du Dauphiné* par Guy-Allard, ce savant manuscrit si connu des savants et si souvent cité par tous ceux qui ont voulu écrire sur les provinces qui nous avoisinent. Ce premier volume nous met sous les yeux le nom d'une foule de familles du Lyonnais, de la Bresse, du Bugey et de la Savoie. C'est un bien grand service que M. Gabriel rend aujourd'hui aux érudits. Qu'il reçoive, pour commencer, les félicitations et les remerciments de la *Revue*.

— La section d'histoire de ce Congrès a accordé une mention honorable à M. Chapperon, président du Tribunal de commerce de Chambéry, pour son savant ouvrage : *Chambéry à la fin du XIVe siecle*, nous reviendrons sur ce beau travail.

— Voici le printemps, les feuilles poussent. Il vient d'en paraitre une nouvelle dont le besoin se faisait généralement sentir. Le 3 avril est éclos : *Le Propagateur universel, journal des connaissances humaines*, paraissant tous les dimanches. Bureaux rue Sainte-Hélène, 35. Les heureux mortels qui s'abonneront auront à choisir comme prime : ou *la Fabrication facile et à bon marché du sucre*, ou *la Biographie de M. Jobard*, ou encore *Saint-Clair-des-Iles*.— Qu'est-ce que cela, *Saint-Clair-des-Iles*?—C'est un roman, dit-on. « Bien que ce roman, dit le *Propagateur*, ait paru en feuilleton dans l'*Industriel*, nous pensons qu'on ne sera pas fâché de l'avoir, en un beau volume. » — Comment? pas fâché? Je le crois bien! Quant à moi, je vais me hâter de prendre un abonnement pour avoir *Saint-Clair-des-Iles*, à moins que l'art de faire du sucre à bon marché.... cependant, *Saint-Clair-des-Iles*.... Ah! décidément je m'arrête à Jobard.

A. V.

Aimé VINGTRINIER, directeur-gérant.

Digitized by Google

POÉSIE.

LE PRINTEMPS,

IMITATION LIBRE D'UN CHANT ALLEMAND, POPULAIRE AU XVIIIe SIÈCLE.

Dès que revient l'hirondelle,
Le Printemps, non moins fidèle,
Accourt au soleil d'avril.
Enfant céleste, il ramasse
Les jouets que l'Hiver casse
Sous la trombe et le grésil.

Sa chevelure est dorée,
Son espérance azurée.
Il nettoie au loin le sol
Qu'a bouleversé l'orage ;
Il apprend, dans le bocage,
De doux chants au rossignol.

Touchant à toutes les branches,
Sous ses mains, en neiges blanches,
Les fleurs des arbres fruitiers
Éclosent et s'éparpillent,
Qui, dans les vallons, scintillent,
Partout, le long des sentiers.

Pendant qu'il dort, ses haleines
Font renaître par centaines
Les fraises au fond des bois,
Ainsi que les violettes
Dans le gazon des coudrettes,
Non moins fraîches que sa voix.

Prompt à franchir les murailles
Des jardins où les semailles
Ont peine à s'épanouir,
Au clair de la lune, il bêche,
Il s'agite, il se dépêche,
Et ne vit que pour jouir.

— « Quand l'Hiver fuit des campagnes,
« Mes bons amis, mes compagnes,

Digitized by Google

« Pourquoi tarder si longtemps
« A sortir du sein de l'herbe ? » —
Et les lis, au front superbe,
Alors naissent éclatants.

Les renoncules pourprées,
Les tulipes, qui, zébrées,
Sont fières de leur beauté ;
La rose, sœur des Charites;
Toutes, grandes ou petites,
Surgissent à son côté.

Le tapis vert des prairies,
Brodé de perles fleuries,
Emeut les cœurs nuit et jour.
Dans l'air où l'azur se noie,
Les oiseaux chantent de joie,
Et des bosquets sort l'Amour.

Mais ces fleurs aux blonds calices,
Ces fleurs aux tendres prémices,
A l'éphémère destin,
Sous les chaudes matinées
S'inclinent, bientôt fanées
Dans leur corset de satin.

En voyant qu'il se dénoue,
Le Printemps baise leur joue,
Et s'écrie : — « Il faut partir :
« Mes hirondelles sont prêtes ;
« Nous allons à d'autres fêtes,
« Dans l'Inde, nous divertir ! » —

Au genre humain qui l'écoute,
A demi-voix il ajoute :
— « Pour cueillir les pesants fruits,
« Le grain doré qu'on moissonne,
« Je vous enverrai l'Automne,
« Car, enfant, je ne le puis.

« Trop petit, je crains la peine ;
« En d'autres climats j'emmène
« Mes fleurs, mes oiseaux si doux.
« Adieu ! vous verrez encore
« Mes félicités éclore
« Si l'Amour reste avec vous ! »

Sylvain Blot.

Digitized by Google

VOYAGE

AU GRAND-SAINT-BERNARD

8 JUILLET 1863.

Lu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon,

PAR M. L'ABBÉ CHRISTOPHE,

Dans la séance du 15 décembre 1863.

On a beaucoup écrit sur le Grand-Saint-Bernard. Il est peu de touristes lettrés qui, après une course à la célèbre montagne, n'aient jeté sur le papier ce qu'ils ont vu et senti, tant l'imagination en revient fortement émue. De remarques neuves, il n'y en a donc pas à faire. Toutefois, malgré le grave inconvénient de répéter peut être ce que d'autres ont déjà dit, j'éprouve le besoin de donner aussi mon pèlerinage, persuadé que la plupart des choses que je me propose de raconter ont rarement fixé l'attention des voyageurs.

Pour le Français qui vient de Lyon, le point de départ du pèlerinage à la grande montagne est Saint-Maurice, qui ouvre de ce côté l'entrée du Valais. Cette petite ville est, à n'en pas douter, l'antique *Agaunus* ou *Acaunus* (1). Le nom de ce lieu ne se trouve, il est vrai, ni dans la *Table* de Peutinger, ni dans l'*Itinéraire* d'Antonin, ni dans les anciens

(1) Cette dénomination a son étymologie dans deux mots celtiques : *Ach* qui veut dire *eau*, *fleuve*, et *cau*, qui signifie *encaissé*, *resserré*. C'est l'expression même de la nature des lieux.

Digitized by Google

géographes, mais il est mentionné par l'auteur des *Actes du martyre de Saint-Maurice*, lequel en fait une description qui ne doit laisser aucun doute sur l'identité du lieu qui nous occupe. « *Acaunus*, dit-il, est à soixante milles de Genève et à quatorze de l'endroit où le Rhône entre dans le lac Léman. Ce lieu est placé au milieu des Alpes, au fond d'une gorge qui n'offre au voyageur qu'un passage étroit et difficile, car le Rhône, en cet endroit, laisse à peine un sentier entre ses flots et le pied de la montagne. Ce défilé franchi, commence tout à coup une vallée spacieuse (1). »

Il serait difficile de retracer plus exactement la position de Saint-Maurice. D'abord il est visible que la distance de soixante milles de Genève et de quatorze du lac Léman, assignée par la légende à *Acaunus*, est bien celle où Saint-Maurice se trouve de ces deux points. Ensuite la vallée du Rhône est, en cet endroit, tellement resserrée entre le fleuve et la base de la montagne que la ville de Saint-Maurice n'a d'espace que pour une seule rue, à demi conquise sur le rocher, et qui se termine au pont en sacrifiant un côté. Enfin, au sortir de ce couloir, la gorge s'évase brusquement, pour devenir une plaine. La position de Saint-Maurice, bâti de la sorte en précipice sur le Rhône, est d'un pittoresque effrayant. Son pont, qui semble plutôt fermer la gorge qu'unir les deux rives du fleuve, est, dit-on, l'œuvre des Romains, dont la puissance, anéantie pour tant d'autres choses, se perpétue dans l'immortalité de leurs ouvrages. A droite, la *Dent du Midi*, à gauche, la *Dent de Morcles*, élevant simultanément et en face l'une de l'autre leurs sommets dénudés, semblent avoir été placées là tout exprès, comme deux géants, pour garder l'entrée du Valais.

Plusieurs choses impressionnent religieusement le voya-

(1) Ruinart, *Acta S. Mauricii*, p. 242.

Digitized by Google

geur à Saint-Maurice : d'abord cette vieille abbaye, dont le berceau remonte à la chute commençante de l'empire, et où se conserve encore la ferveur monastique ; puis, cet ermitage de Cex et sa petite église, incrustés, pour ainsi dire, dans la paroi du rocher qui supporte la Dent du Midi ; enfin le souvenir, vivant comme aux premiers jours, du martyre de la légion thébaine. On sait que cet événement eut lieu sous l'empereur Maximien Hercule, collègue de Dioclétien, l'an 286, selon Ruinart, ou l'an 297, selon Baronius. La légion thébaine était composée de 6,600 hommes, tous chrétiens. Mais on ne retrouve dans la légende que les noms des trois principaux chefs : Maurice, Exupère et Candide. Ces braves soldats s'étant refusés à exercer contre ceux de leur religion la rigueur des édits de persécution, Maximien, furieux, les fit décimer d'abord, puis enfin massacrer jusqu'au dernier homme. Cet acte, d'une barbarie jusque-là sans exemple, la tradition n'en place point l'exécution à Saint-Maurice même, ou *Acaunus*, mais à quelques kilomètres plus loin. Une humble chapelle, profondément révérée dans le pays, marque l'endroit qui fut arrosé de ce sang héroïque, et, si attachantes que soient les grandeurs de la nature, aucun voyageur ne passe sans donner un regard à ce simple monument et sans admirer la grandeur morale de ces soldats, qui, en face de la plus affreuse tyrannie, surent garder l'indépendance de leur foi et la sainte liberté d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Ici, l'inconvénient du chemin de fer est de vous faire passer trop vite à travers un paysage dont l'aspect change sans cesse. On aimerait à s'arrêter à loisir devant ces grands jeux de la création, à remonter lentement le cours de ce Rhône qui, tantôt coule avec une majesté fière et tranquille, tantôt, irrité contre les obstacles qui resserrent ou embarrassent son lit, se précipite avec fracas et fait bondir ses flots comme la crinière d'un lion ; mais, emporté par l'inexo-

Digitized by Google

rable locomotive, on ne peut que retenir une idée vague de ces beautés, qui fuient à droite et à gauche avec la rapidité du trait.

Si l'on veut contempler avec l'attention qu'elle mérite la chute de la Sallenche, qui forme la fameuse cascade vulgairement appelée *Pisse-Vache*, il faut, de toute nécessité, s'arrêter à *Vernaiaz*. Un peu avant d'arriver à cette station, on aperçoit le torrent descendant de son noir rocher, comme un immense voile blanc qui ondoie dans les airs, en réfléchissant à travers les plis de sa draperie toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Lorsque la nappe humide arrive dans le gouffre qu'elle s'est creusé, ce n'est plus qu'un nuage de vapeur dont les molécules vous inondent à dix pas. *Vernaiaz* rappelle, et par sa position, et par son nom, qui en diffère bien peu, *Tarnaiaz*, mentionné dans l'*Itinéraire* d'Antonin et la *Carte* de Peutinger. Un quart d'heure après, on arrive à *Martigny*, au pied même du Saint-Bernard. Cette ville occupe l'emplacement d'*Octodurus*, l'ancienne capitale des *Véragres*, peuple qui habitait cette partie du Bas-Valais, ainsi que le versant des Alpes Pennines qui y correspond. César a décrit, avec sa précision ordinaire, *Octodurus*. « Ce bourg (Vicus), dit-il, est situé dans un vallon assez étroit et environné de très-hautes montagnes. Une rivière le traverse et le divise en deux parties. »

César était payé pour bien connaître *Octodurus*, car il faillit y perdre, dans une brusque attaque des Véragres, une légion presque entière, commandée par Servius Galba, l'un de ses lieutenants, qui ne la sauva qu'à force d'héroïsme (1). La rivière, que César ne nomme pas et par laquelle *Octodurus* était divisé en deux parties, est la *Dranse* (Dransia), qui a sa source principale dans la montagne du

(1) *De Bello Gallico*, lib. III, c. 1.

Digitized by Google

Saint-Bernard. Ce torrent ne divise point *Martigny*, qui s'en est éloigné, sans doute pour éviter ses débordements ; il le laisse à l'est, à une certaine distance, et va un peu plus bas jeter dans le Rhône ses eaux grises. Toutefois l'agglomération qui porte le nom de *Martigny* forme encore deux parties : *Martigny* proprement dit, plus avancé dans la plaine, et dont on aperçoit au loin la flèche romane, et *Martigny-le-Bourg*, plus rapproché de la base des montagnes. A l'ouest, à l'entrée de la plaine et la dominant, s'élève le vieux donjon de la *Bathia*, forteresse construite, dit-on, par Pierre de Savoie, et qui a appartenu aux Schinner. L'aspect de ce monument des luttes du moyen-âge rappelle le souvenir de ce célèbre cardinal Mathieu Schinner qui, au XVIe siècle, joua un rôle si actif et si grandiose dans nos guerres d'Italie.

On trouve à *Martigny* des hôtels confortables, puis des voitures suspendues et des mulets pour monter au Saint-Bernard. Les touristes vigoureux aiment à faire la route à pied. Je n'ai pu en parcourir qu'une partie : avant d'avoir fourni la moitié du trajet, je tombais de fatigue et me voyais obligé de prendre une monture. A la distance d'un kilomètre environ de *Martigny-le-Bourg*, on entre dans la montagne par une fort belle route, qui fait honneur au gouvernement valaisan. Le donjon de la *Bathia* est le dernier objet de la plaine qui disparaisse aux regards. On cotoie la Dranse, qui gronde au fond de la vallée. A droite et à gauche, deux rangées de sommités abruptes présentent leurs flancs sillonnés de ravines.

Au bout d'une heure et demie de marche, on arrive à *Bauvernier*, dont le nom contraste singulièrement avec l'aspect du lieu, car c'est une bicoque chétive, malpropre et pauvre. En général, tous les villages que l'on rencontre dans ces montagnes attristent plus ou moins les yeux par la ré-

Digitized by Google

pétition du même spectacle. Mais la population qui les habite est douce, honnête, profondément religieuse, et ne ressemble en rien à ces fiers Véragres qui osèrent affronter la fortune de César.

A quelques centaines de pas de *Bauvernier*, on passe de la rive gauche à la rive droite de la Dranse, puis on traverse de nouveau le torrent avant d'arriver à *Sembrancher*, second village, que l'on atteint au bout d'une lieue et demie. Ici la vallée se bifurque, la Dranse elle-même se divise, et l'on remonte le courant qui descend du sud. C'est la Dranse d'*entre-monts*, qui conduit à *Orsière*, troisième gros village, où le pèlerin du Grand-Saint-Bernard est heureux de faire halte à l'Hôtel des Alpes.

A *Orsière*, on n'est point encore à moitié chemin de *Martigny* au sommet du Saint-Bernard, car il faut encore trois heures pour arriver à *Saint-Pierre-Mont-Joux*, en passant par *Liddes*, et quatre heures de *Saint-Pierre-Mont-Joux* pour toucher à l'hospice. A partir d'*Orsière*, la route devient montueuse, elle commence à se suspendre en galerie sur des précipices que l'on ne cotoie pas sans effroi, malgré les précautions prises pour éviter les accidents; mais on a, pour se dédommager de la fatigue et des pénibles émotions, le spectacle même de ces sauvages profondeurs, celui des grandes forêts de sapins qui tapissent des versants presque perpendiculaires, des nombreuses cascades qui les coupent, des villages attachés comme des nids d'aigle aux flancs de ces abruptes déclivités, puis, au dessus de toutes ces scènes imposantes, les fronts neigeux du *Vélan* et du *Chandone* qui percent les nues.

Saint-Pierre-Mont-Joux marque de ce côté la limite du monde habité. Après l'avoir quitté, on entre dans un véritable désert, dont la morne solitude n'est troublée que par le sifflement d'un vent déjà glacial, le fracas des torrents et

Digitized by Google

le bruit monotone des clochettes des troupeaux qui paissent le peu d'herbe que produit un sol rocailleux. Une maison de secours, à laquelle on a donné le nom de *Cantine* et où les pèlerins trop fatigués trouvent encore des rafraîchissements et des montures, est, à cinq kilomètres du bourg *Saint-Pierre*, la dernière station de la vie. L'isolement de cette maison, ses rares et étroites ouvertures, la pâle blancheur de ses murailles, qui se détache sur le fond noir des rochers, lui prêtent un air de mélancolie qui passe sur le front de ceux qui arrivent. Ici le voyageur, sans qu'il s'en doute, devient sombre et réfléchi ; il promène un triste regard sur ces campagnes que la végétation abandonne peu à peu, où il n'y a plus un seul arbre et où les avalanches et les torrents ont amoncelé les ruines de la montagne. Un brouillard humide l'enveloppe souvent, même au milieu de la canicule, et lui dérobe la vue des objets les plus rapprochés ; il marche sur la neige, et quand enfin il touche sans les voir aux murs de l'hospice, terme de ses désirs, il succombe au froid, à la faim et à la fatigue. C'est dans cet état que j'y arrivai, avec les derniers rayons du jour, qu'une brume épaisse achevait d'éteindre. Quand je me pris à penser que j'aurais pu, même au mois de juillet, m'y présenter dans de bien plus mauvaises conditions, par exemple au milieu d'une tourmente qui m'aurait assailli de grêle ou de neige, que de nombreux voyageurs y arrivent dans la saison la plus rude de l'année, à travers les rigueurs d'un hiver digne des régions polaires, j'appréciai doublement la confortable et cordiale hospitalité que l'on reçoit au Saint-Bernard.

A peine entré dans l'hospice, vous êtes accueilli par des religieux qui semblaient vous y attendre, vous serrent la main comme à des amis, bien qu'ils ne vous aient jamais vu, et vous placent devant un bon feu, dont on a toujours

Digitized by Google

besoin. Ici, l'on ne demande point à quelle nation, à quel culte vous appartenez, si vous êtes riche ou pauvre : vous êtes un homme, et, en ce moment, un homme exténué. Ce titre seul suffit pour vous donner droit à tous les soins les plus délicats, qui vous sont prodigués sans que vous ayez la peine d'en réclamer aucun. Après le repos et la chaleur d'un feu pétillant, une somptueuse table dont le père prieur fait les honneurs avec une parfaite urbanité ; après le repas, une chambre chaude et un bon lit: telles sont les douceurs qui, grâce à la charité chrétienne, se succèdent pour vous à la plus grande hauteur habitée, dans la région des nuages, des tempêtes et des éternels frimas. Qui le croirait? on a su même au soulagement de vos besoins ajouter des agréments pour vos sens, et j'ai entendu dans cet âpre désert les sons d'un mélodieux piano.

Je ne sais si je dus à mon caractère de prêtre ou bien à mon titre de Français, que je ne partageai, ce jour-là, avec personne l'avantage d'être logé dans la chambre où le premier consul séjourna quelques heures en 1800 ; mais je fus extrêmement sensible à cette distinction, et, en me rappelant que c'était la chambre d'honneur, que bien d'autres illustres visiteurs avaient occupé aussi cet appartement de choix, j'éprouvai un sentiment de juste fierté.

Le lendemain, par la température d'une belle matinée de janvier et à la clarté d'un soleil pâle, je parcourus les lieux. L'hospice est assis entre deux pics qui le défendent à l'est et à l'ouest. Il se compose de quatre bâtiments d'inégale dimension. Le principal est l'hospice lui-même. C'est un vaste quadrilatère, d'une architecture aussi sévère que la nature qui l'environne ; l'église, qui y est adossée et en fait partie, ne se distingue non plus par aucun ornement extérieur ; mais l'un et l'autre sont d'une solidité à toute épreuve, car il faut qu'ils résistent aux fréquentes et ef-

Digitized by Google

froyables tempêtes qui ébranlent la montagne, surtout pendant l'hiver. Le second, beaucoup moins considérable et de forme irrégulière, s'élève en face du premier, de l'autre côté du chemin et au pied du pic qui est à l'est. Les religieux en ont fait l'entrepôt de leurs provisions ; au besoin, il sert aussi de logement ; mais il a une autre destination, celle de briser les avalanches qui se précipitent de la montagne : aussi présente-t-il de ce côté un vigoureux éperon. Le troisième bâtiment est un grenier à foin. Enfin, le quatrième, que surmonte une petite croix, renferme les corps des voyageurs qui ont succombé dans le désert ou sont venus expirer à l'hospice. Une attraction irrésistible me conduisit, comme tout le monde, vers ce lugubre asile de la mort, et, à travers la grille de fer qui le défend d'une indiscrète curiosité, je promenai un avide regard sur les cadavres, rangés debout le long des murailles. Il en est qui sont là, dans cette attitude, depuis plus de trente ans. La rigueur du climat les préserve de la corruption. Il retiennent dans leur immobilité quelques débris des formes de la vie, et l'on peut encore saisir sur leur visage flétri et desséché comme une ombre des traits qui distinguaient leur physionomie. On appelle le pic au pied duquel est bâti ce monument de la mort, le *Mont-Mort*, et l'intervalle qui le sépare des sommités adjacentes, le *Vallon des morts*. Au midi et presque sous les murs de l'hospice s'étend un petit lac qui complète la perspective de ce col célèbre. Les fraîches eaux qui, partout ailleurs, ornent le paysage ne prêtent à cette cime aride et froide aucune grâce. Le lac du Saint-Bernard est sans couleur ; il ne nourrit aucun être vivant; toujours immobile, même quand il n'est pas glacé, il ne sert qu'à réfléchir les mornes objets qui l'entourent.

L'église, peu spacieuse, mais suffisante pour l'usage du couvent, est décorée avec magnificence et dans le goût ita-

Digitized by Google

lien. C'est dans cette pieuse enceinte que le pèlerin qui a échappé aux dangers de la montagne doit aimer à venir remercier le dieu qui lui a tendu une main secourable. C'est là que les religieux viennent se délasser, par la prière, des fatigues de leur rude ministère et, quand tout dort encore dans l'hospice, font retentir les louanges de celui qui commande aux vents et à la tempête.

Fervent quandò die cuncta tumultibus
Altum turba silet ;
Cœtera dùm tacent,
Hi per cantica rumpunt
Noctis longa silentia. (S. V.).

Sous les voûtes de ce temple si élevé au-dessus du monde et pour ainsi dire perdu dans les nuages, il semble qu'on soit plus rapproché de Dieu et l'on y éprouve un sentiment tout nouveau de sa grandeur et de sa bonté. L'un des héros de nos grandes guerres, Desaix, tué à Marengo, repose ici sous un mausolée, un peu massif, mais simple et grand. Pourquoi l'artiste, qui a déployé dans cette œuvre un talent digne de l'illustre mort, a-t-il négligé tout symbole chrétien? J'aurais aimé à voir ce brillant guerrier dormir à l'ombre de la croix.

Le sol du Saint-Bernard ne produit absolument rien. Pendant neuf mois de l'année, une lourde couche de neige et de glace l'enveloppe, et, quand cette masse compacte s'est en partie fondue en torrents, il ne présente guère qu'un roc nu et décharné. D'ailleurs, il y gèle souvent au milieu de la saison la plus chaude. Il n'est donc pas étonnant que toute végétation y expire. Aussi rien ne me l'a-t-il rappelée que deux ou trois bouquets d'une herbe chétive sur laquelle les beaux chiens de l'hospice venaient se coucher. Dans un lieu si pauvre, si déshérité de la nature et où il y a tant de besoins à satisfaire, il faut tout apporter de loin : pain, vin, fourrage,

Digitized by Google

légumes, fruits, bois de chauffage, denrées de toute espèce, et cela à dos de mulet et en petite quantité à la fois. Que de peine, que de temps ne faut-il pas pour fournir seulement e nécessaire à des milliers de voyageurs qui se succèdent sur ce col glacé! Et pourtant, on prodigue toutes choses comme si l'on était au sein de l'abondance. Quelles sommes immenses n'exige pas un si difficile approvisionnement de tant d'objets divers! Encore si l'hospice jouissait de grandes ressources! Mais il n'a, pour subvenir à son coûteux entretien, que des possessions limitées, le produit des quêtes et la libéralité des voyageurs aisés. Et, toutefois, on ne parle jamais à personne de rétribution d'aucun genre. La charité qui vous accueille au Saint-Bernard pousse la délicatesse jusqu'à détourner les regards de la main qui donne. Le tronc, destiné à recevoir l'aumône du riche, est caché dans un coin de l'église, où il faut le chercher pour le découvrir. Mais la Providence supplée à tout. Là, plus qu'ailleurs, elle semble multiplier ses dons, et il n'y a pas d'exemple que jamais rien ait manqué au pèlerin qui passe. Honneur à la France! elle est la seule nation de l'Europe qui tende la main à un établissement fondé pour soulager les besoins de tous les peuples!

Une histoire du Saint-Bernard, écrite avec le soin qu'elle mérite, composerait un beau volume. On pourrait montrer que la connaissance et la pratique de ce passage remonte à la plus haute antiquité. César (1) dit que de son temps les dangers des tempêtes n'étaient pas les seuls qu'y rencontraient les voyageurs, que ceux-ci y étaient rançonnés par les gens du pays et que la légion de Galba avait été envoyée à Octodurus précisément dans le but de faire cesser ce brigandage.

(1) De Bello Gallico, lib. III, c. I.

Digitized by Google

Antérieurement à César, l'opinion s'était établie qu'Annibal avait franchi les Alpes en cet endroit pour aller frapper en Italie les grands coups qui ébranlèrent la république romaine. Comment cette opinion avait-elle prévalu? Il ne serait pas facile de le dire. Le texte de Polybe, si favorable qu'il soit aux commentaires, ne permet nullement d'en induire un tel fait. Il faut donc supposer qu'une première assertion, répétée plusieurs fois sans éprouver de contradiction sérieuse, aura peu à peu accrédité et rendu populaire ce sentiment erroné (1). Tite-Live le combat par son récit et par ses raisonnements (2). Toutefois ni l'autorité ni les arguments de ce grand historien n'ont suffi à le renverser. Des savants comme Pline l'ancien l'adoptèrent (3); Ammien Marcellin y incline (4); Isidore de Séville (5), Paul Diacre Warnefried, le soutiennent (6); Luitprand le reproduisit au Xe siècle (7); il en trouva, dit-on, le souvenir écrit sur la roche de Donaz (8). Mais Napoléon, dans ses mémoires, en a démontré l'invraisemblance par des considérations stratégiques si imposantes que les vagues données fournies par l'érudition ne peuvent même plus lui servir d'appui (9).

(1) Vulgo credere. Tite Live, lib. XXI, c. 38.

(2) Ibidem.

(3) Dein Salassorum Augusta Prætoria, juxta geminas Alpium fores Gaias atque Pœninas. His Pœnos, Graiis Herculem transisse memorant. Hist. nat. lib. XII, c, 21.

(4) Ex hâc causâ sunt Alpes excogitatæ Pœninæ. lib. XV, c. 10.

(5) Origin. lib. XIV. c. 8.

(6) Alpes autem Appenninæ dictæ sunt a Punicis, hoc est, Annibale et ejus exercitu, qui per easdem Romam tendentes transitum habuerunt. De gestis Langob. lib. II, c. 18. — Voir Walkenaer, Géographie ancienne des Gaules, t. I, p. 550.

(7) Arnulfus per Hannibalis viam quam Bardum dicunt et Montem-Jovis repedare disposuit. Hist. lib. I. c. 9.

(8) Raoul Rochette, Lettres sur la Suisse, in-fol. lettre 23.

(9) T. 8, p. 209 et suivantes.

Digitized by Google

L'origine et le fondement de cette opinion sont dans l'erreur qui s'était introduite que le nom *Penninus*, appliqué à cette partie des Alpes, vient du mot latin *Pœnus*, qui veut dire Carthaginois. Tite-Live rejette cette étymologie et affirme que *Penninus* vient d'un dieu *Pennin* qui avait son temple sur le sommet de la montagne. D'ailleurs *Pœnus*, écrit par *œ* ne saurait être la racine de *Penninus*, qui est écrit par une *e* simple. Or, dans le langage celtique, *pen* signifie lieu élevé, cime (1). *Pennin* veut donc dire *dieu des montagnes.*

En effet, très-anciennement, au sommet du col où se terminaient, du côté du nord, le pays des Véragres, et au midi, celui des Salasses, les populations adoraient une idole nommée le dieu *Penninus*, sous la figure d'un jeune homme nu, debout, la main droite élevée et la gauche baissée, avec cette incription sur le piédestal ;

LVCIVS LVCILIVS
DEO PENNINO
OPTIMO
MAXIMO
DONVM DEDIT.

Guichenon (2) a donné un dessin de cette idole ; l'inscription qui l'accompagne est tirée de Gudius (3).

L'an 729 de Rome, dans son neuvième consulat, qu'il partageait avec Marcus Silanus, Auguste envoya contre les *Salasses* Terrentius Varron, qui triompha de ces peuples. Après sa victoire, le général romain, pour tenir les montagnards en bride, fonda la colonie d'*Augusta Prætoria* (Aoste) (4), qu'une voie romaine ne tarda pas à unir avec

(1) Boxhorn, Origines Gallicæ, l. 49. — Godofridi Guilielmi Leibnitzii collectanea etymologica, p. 137.

(2) Hist. de la royale maison de Savoie, t. I, p. 45.

(3) Itinerarium Antonini, p. 351.

(4) Dionis Cassii hist. rom. lib. LIII, p. 513, fol. Hanoviæ 1606.

Digitized by Google

Octodurus; puis, il inaugura le culte de Jupiter au sommet de la montagne, qui prit dès ce moment le nom de *Mons-Jovis* (*Mont-Joux.*) Il remplaça la divinité des *Salasses* et des *Véragres* par la statue du père des dieux, érigée sur une haute colonne, avec une couronne sur la tête et la foudre à la main. Le piédestal portait l'inscription suivante :

IOVI. O. M.
GENIO LOCI
FORTVNÆ
REDVCI
TERRENTIVS VARRO
DEDICAVIT.

On ne répudia pas tout à fait le mot *Pen*, sans doute pour ménager les habitants des Alpes, attachés à leur vieille superstition, et l'on adora le nouveau simulacre sous le nom de *Jupiter Pennin* (1).

Depuis l'établissement romain sur ce sommet devenu le *Mont-Joux*, que de pas notés par l'histoire l'ont foulé tour à tour! Allienus Cæcina le franchit pour faire régner le méprisable Vitellius (2). Pendant les sanglantes querelles qui agitèrent l'Empire, il devint la route naturelle des légions qui passaient de l'Italie dans la Gaule et de la Gaule en Italie. Les barbares, plus d'une fois, débordèrent par là dans les plaines de la Lombardie. Plus tard, les armées de Charlemagne et des empereurs d'Allemagne prirent ce chemin pour aller défendre ou opprimer l'Eglise romaine (3). Aux IXe et

(1) Guichenon, ibid. p. 46. — Voir la vie de saint Bernard de Menthon, par un chanoine du Grand-Saint-Bernard. Paris, 1862.

(2) Taciti hist. lib. I, c. 61.

(3) Othon de Frising. chron. lib. VII, c, 14. — Annales Caroli magni à poeta anonymo, lib. I, p. 4. Schilteri rer. Germ. script. — Annales rer. gest. a Carolo magno, anno 773, Reuberi rer. germ. script.

Digitized by Google

Xe siècles, dans le cours des guerres obscures, quoique si désastreuses de cette triste époque, le *Mont-Joux* a été successivement traversé par les Francs, les Bourguignons, les Hongrois, les Sarrasins eux-mêmes (1). Enfin, de nos jours, les soldats de la France l'ont escaladé, à la suite du conquérant de l'Italie et de l'Egypte, pour aller de nouveau vaincre à Marengo. Ainsi, ces rochers glacés ont vu tour à tour la puissance, la barbarie et la gloire habiter leurs déserts. Ces sauvages échos, qui semblaient ne devoir redire que le bruit de la tempête, ont retenti du fracas de la guerre, et ces solitudes presque inaccessibles ont été peuplées par des armées. Mais les légions romaines, les barbares, les Sarrasins et les phalanges de Napoléon se sont écoulés comme les torrents, et il n'est resté debout qu'un monument de la charité chrétienne.

La tradition rapporte qu'au temple dans lequel on avait inauguré le culte de Jupiter Pennin les Romains joignirent une maison de refuge où les envoyés de l'Empereur (Missi) trouvaient un abri dans le besoin et tout ce qui leur était nécessaire pour franchir la montagne avec sécurité. Les débris que l'on rencontre au couchant, à une courte distance de l'hospice actuel, attestent encore l'existence de l'établissement payen. Lorsque la religion nouvelle monta sur le trône des Césars, cet établissement changea de caractère et de destination. Constantin II fit abattre en 339 la statue de Jupiter Pennin, que remplaça la croix. Dès lors, ce ne furent plus seulement les *missi imperatoris* qui durent y recevoir les secours de la bienfaisance ; l'esprit chrétien élargissant les idées, on donna une extension illimitée au refuge, qui devint, pour tous les voyageurs, un hospice entretenu aux

(1) Voir Luitprandi hist. passim.

Digitized by Google

frais de l'Etat (1). Des précautions furent prises pour que la montagne pût être franchie avec moins de danger, et nous apprenons par Ammien Marcellin qu'alors, comme aujourd'hui, de longs pieux étaient disposés dans les endroits difficiles pour indiquer la direction de la route, lorsqu'une neige perfide venait à en dérober la trace (2).

Quand l'Empire disparut, l'hospice ne tomba pas avec lui. La nécessité de conserver leurs communications avec Rome obligea plusieurs nations chrétiennes d'outre-monts à le maintenir en concourant à son entretien. La charge des approvisionnements et de la surveillance du personnel était confiée à des ecclésiastiques. C'est ainsi que cet établissement se soutint pendant les premiers siècles du moyen-âge. Mais, dans l'extrême confusion où s'abima la puissance des successeurs de Charlemagne, l'hospice du *Mont-Joux*, n'étant plus protégé, fut ruiné, puis abandonné. La dernière mention que l'histoire en fait appartient à l'année 859. On la trouve dans un acte passé entre Lothaire, roi d'Austrasie, et son frère Louis, roi d'Italie (3). Depuis ce moment jusqu'au jour où l'hospice actuel sortit de terre, un siècle devait s'écouler.

Pendant cette malheureuse période, toute remplie par les ravages des Sarrasins et des Normands, quelques débris des armées qui rançonnaient l'Occident s'emparèrent du *Mont-Joux*, s'y établirent en bandes de brigands, détroussant les voyageurs, égorgeant les caravanes ou les écrasant sous des blocs de rocher. Ce qu'il y a de plus étrange, au milieu du désordre qui avait envahi cette partie des Alpes, c'est que les mêmes hommes qui spoliaient et assassinaient les pèle-

(1) Vie de saint Bernard, c. 11.

(2) Obquæ locorum callidi, eminentes ligneos stilos per cautiora loca defigunt, ut eorum series viatorem ducat obnoxium. lib. XV, c. 10.

(3) Vie de saint Bernard, c. XI.

Digitized by Google

rins relevèrent, sur les ruines de son temple, la statue du vieux Jupiter Pennin et lui faisaient rendre des oracles, à l'aide desquels les grossiers habitants du lieu furent ramenés aux superstitions du paganisme. C'est un contemporain, Richard de Val d'Isère, qui nous apprend cette particularité presque incroyable, et ce contemporain est l'auteur même qui a écrit la vie du saint personnage auquel la Providence devait confier la mission de restaurer, d'une manière définitive, l'œuvre de la charité chrétienne sur le sommet du *Mont-Joux*. Nous venons d'indiquer Bernard de Menthon.

Il naquit en 923 au château de Menthon, que l'on voit encore aujourd'hui sur la colline qui domine la rive septentrionale du lac d'Annecy. Son père était un puissant seigneur dans le monde, et Bernard semblait destiné à continuer la grandeur de sa maison ; mais une de ces irrésistibles inclinations que Dieu envoie à ses saints le portait à se consacrer au salut des âmes. La veille même du jour où l'on devait célébrer ses noces, il s'enfuit du toit paternel et se réfugia à Aoste, où une complète ignorance du lieu de sa retraite empêcha de venir l'y troubler. Agrégé parmi les chanoines de cette église, Bernard étendit avec succès ses travaux évangéliques sur les deux versants opposés des Alpes et fut fait archidiacre. C'est revêtu de cette dignité qu'il nous apparait tout à coup, de 965 à 970, car l'histoire n'indique aucune date précise, pour affranchir le *Mont-Joux*.

Dans le cours de ses missions apostoliques, Bernard avait pu connaître l'état déplorable du *Mont-Joux*, la barbarie de ses habitants, les périls auxquels étaient exposés les pèlerins qui s'aventuraient à le traverser, et son âme ardente conçut le dessein d'y relever l'empire protecteur du Christ. Suivant le récit de Richard de Val d'Isère, il s'agissait d'abord de détrôner la statue de Jupiter Pennin, de mettre en

Digitized by Google

fuite les démons qui s'en étaient emparés, puis, de fonder à la place un hospice et un couvent de chanoines réguliers. Saint Nicolas, évêque de Myre, patron spécial de Bernard, lui apparut dans une vision, encouragea son généreux dessein et promit de le seconder dans l'exécution. Sans plus tarder, l'intrépide missionnaire, muni de la bénédiction de son évêque, gravit la montagne, lui dixième, en habit de diacre, tenant en sa main le bourdon (1) ou le bâton archidiaconal. Il arrive devant la statue de Jupiter et, au moment où les ministres de l'idole s'apprêtaient à le saisir, il passe autour du cou de la statue sa propre étole, changée subitement en une chaîne de fer, la renverse à ses pieds et relègue le démon dans les glaces éternelles. Resté maître du poste, après avoir dissipé les satellites du tyran, Bernard bénit ces lieux souillés par le meurtre et la superstition, plante une croix sur les ruines de l'idolâtrie et jette ensuite les fondements de l'hospice qui se voit aujourd'hui. Dès ce moment, la montagne échangea son nom de *Mont-Joux* contre celui de Saint-Bernard. Tel est le récit sommaire du fait mémorable qui a donné naissance au magnifique établissement que tous les voyageurs admirent.

Dans son savant ouvrage sur la *Destruction du paganisme en Occident*, M. Beugnot attaque cette légende. Parmi les arguments qu'il oppose à la narration de Richard de Val d'Isère, le seul, à mon avis, qui ait une force réelle est l'improbabilité de l'existence, au Xe siècle, d'un culte aussi brutalement païen que celui qui se pratiquait, au dire du légendaire, sur le *Mont-Joux*. Il est difficile, en effet, d'expliquer comment, au milieu d'un pays acquis depuis plus de cinq siècles au Christianisme, un simulacre de Jupiter pouvait subsister, recevoir des hommages et rendre des oracles

(1) Bordonum.

Digitized by Google

imposteurs. Si la chose a existé telle qu'on la raconte, c'est le cas de dire avec le poète :

Un fait peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Une particularité si étonnante est de nature à arrêter un historien qui la rencontre sur son passage. Elle a visiblement embarrassé l'auteur de la récente *Vie de saint Bernard de Menthon*, et il faut avouer qu'il n'en a pas donné une raison péremptoire. Quant à M. Beugnot, il conclut de cette particularité que la légende éditée par les Bollandistes sous le nom de Richard de Val d'Isère (1) n'est point l'ouvrage de ce religieux, mais bien celui de quelque moine piémontais du moyen-âge, admirateur peu éclairé des vertus de saint Bernard (2). Cette conclusion est évidemment trop forte. Il ne semble pas permis, même sur une difficulté aussi sérieuse que celle que soulève M. Beugnot, d'effacer du frontispice d'une œuvre le nom propre qu'elle a constamment porté pour y inscrire le mot anonyme. Tout en admettant l'invraisemblance, sur le *Mont-Joux* au X• siècle, d'un culte de Jupiter, tel qu'il se pratiquait à l'époque de la gentilité, il n'y a point d'absurdité à supposer que le souvenir de ce culte ne se fût conservé parmi les grossiers descendants des *Véragres* et des *Salasses* d'abord, puis que des bandits, comme les dominateurs du *Mont-Joux*, qui régnaient déjà par la terreur, n'aient essayé d'exploiter à leur profit les restes de superstition qu'ils avaient trouvés dans le pays, tentative que Richard de Val d'Isère, dans son horreur pour l'idolâtrie, aura montrée comme une véritable restauration du paganisme.

M. Beugnot veut que le récit de Richard de Val d'Isère soit l'unique source de la tradition que nous avons rapportée, et cela parce qu'une seconde vie anonyme de saint Bernard, placée également dans le recueil des Bollandistes, se tait sur

(1) Junii II, p. 1077.
(2) *Vie de saint Bernard*, c. XI.

Digitized by Google

la destruction du monument païen. Cette assertion est tout à fait hasardée: car, trois manuscrits, renfermant la vie de saint Bernard et conservés aux archives de l'hospice, s'accordent à dire qu'au milieu du Xe siècle il y avait, au sommet du *Mont-Joux*, une statue de Jupiter dont les démons s'étaient emparés ; que les esprits de mensonge donnaient des réponses à ceux qui venaient les consulter et qu'il s'y formait un grand concours de gens avides du merveilleux (1). Resterait à savoir si ces trois manuscrits sont postérieurs à la biographie écrite par Richard de Val d'Isère, ou s'ils appartiennent à la même date. De ces prémisses, la conclusion la plus logique à tirer est qu'il paraît bien difficile d'arriver à la vérité complète sur un fait aussi extraordinaire, puisque les témoins de ce fait ne peuvent être appréciés à leur juste valeur.

Quoi qu'il en soit des circonstances contestables qui accompagnent le récit de Richard de Val d'Isère, le fond n'en reste pas moins incontestable, savoir : qu'au Xe siècle le *Mont-Joux* avait été envahi par des brigands dont les vexations remplissaient le pays d'effroi; que saint Bernard de Menthon eut assez de courage et d'ascendant pour délivrer la montagne de ce fléau ; enfin, que sa charité y fonda un hospice sur des bases plus larges et plus durables que le premier.

Depuis le jour où le bienheureux archidiacre d'Aoste éleva ce lieu de refuge, neuf siècles se sont écoulés. Pendant cette longue période, bien des révolutions se sont accomplies ; quelques-unes ont essayé d'atteindre ce monument chrétien. Il a résisté à celles-ci, et il a survécu à toutes. Une telle durée ne saurait être un fait vulgaire. Ce qui l'est moins encore, c'est l'état de vie et d'actualité où se trouve, même de nos jours, l'institution du saint archidiacre. C'est au point que rien n'y manquerait pour faire la gloire de notre XIXe siè-

(1) Histoire de la *Destruction du paganisme en Occident*, tom. II, *ad calcem*.

Digitized by Google

cle, si à celui-ci pouvait appartenir l'honneur de l'avoir conçu. Non-seulement les merveilles de notre civilisation n'ont point éclipsé cet établissement sorti de la barbarie du moyen-âge, il excite encore, chaque année, l'admiration de tous ceux qui le visitent. Le vieil esprit des enfants de saint Bernard est au niveau des pensées les plus libérales de la moderne philanthropie. Bien plus, celle-ci, qui semble rougir de la charité et qui, quand il s'agit de soulager les besoins de l'espèce humaine, introduit, à la place de la fille du christianisme, une sœur bâtarde appelée Bienfaisance, la philanthropie n'a jusqu'ici rien imaginé qui vaille cette maison si simple bâtie par un prêtre inspiré de la charité.

Qu'est-ce à dire? Quand on voit comme le temps use toutes choses et avec quelle rapidité les établissements humains disparaissent, remplacés par d'autres, au milieu du perpétuel mouvement qui emporte le monde, l'existence de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, après neuf cents ans, paraît presque un problème. Elle n'en est pourtant pas un pour le philosophe qui a médité d'une manière attentive sur la nature des institutions de la charité chrétienne : car celle qui nous occupe n'est pas la seule qui ait une longue histoire. Sans doute, le principe divin d'où elles émanent leur communique quelque chose de son immutabilité; mais elles fournissent, dans l'objet même qui les concerne, une autre raison de leur durée. A l'inverse du progrès, ce demi-dieu des sociétés modernes, qui s'adresse aux mille convoitises de l'homme, la charité chrétienne s'attache au côté réel de notre nature. Voilà pourquoi ses institutions ne varient guère. Le progrès passe, parce qu'il court après un idéal de bien-être qu'il ne saisit jamais; la charité chrétienne est immobile, parce qu'elle n'a d'autre but que de porter secours à nos éternels besoins, laissant aux promesses de la vie future le soin de nous rendre heureux.

L'ABBÉ CHRISTOPHE.

Digitized by Google

DE L'INTIME RELATION

DES

BEAUX-ARTS ET DE L'ART INDUSTRIEL

DISCOURS DE RÉCEPTION

Lu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon,

PAR M. REIGNIER,

dans la séance publique du 8 mars 1864.

MESSIEURS,

Je viens vous entretenir de l'intime relation qui existe entre les beaux-arts et l'art industriel; je viens vous parler du mérite des artistes qui s'y consacrent, et réclamer pour eux, dans cette grande cité qui leur doit une partie de sa splendeur, la justice qui leur est parfois contestée.

Il m'a semblé qu'il appartenait de plaider cette cause à l'artiste enseignant dans une spécialité liée si intimement à l'industrie que bien souvent on a dû faire remonter l'origine de grandes fortunes industrielles au talent de l'homme ignoré qui, dans le silence du cabinet, avait préparé et déterminé de brillants résultats.

Puissé-je, Messieurs, parvenir à vous intéresser, à vous convaincre; j'ose à peine l'espérer : j'ignore les secrets de l'éloquence, si familiers à ces maîtres qui m'entourent, et dont la parole puissante a coutume de charmer et de persuader; je n'ai étudié que la nature, et je ne saurais trouver, sur ma palette, les brillantes couleurs qui jaillissent si naturellement de vos discours.

Vous le saviez, et cependant vous avez bien voulu m'ad-

Digitized by Google

mettre dans vos rangs; je vous en remercie, Messieurs: heureux et fier de l'honneur que me fait l'Académie, j'ai cherché à le mériter; ma vie entière sera consacrée à m'en rendre digne.

Ici, je ne puis oublier que déjà votre Compagnie avait reçu dans son sein un homme non moins renommé par son savoir que par son cœur et son intelligence, j'ai nommé Saint-Jean : c'était un talent distingué, original dans ses compositions, d'un coloris prismatique, éblouissant, et d'une transparence de modelé nécessaire au genre qu'il traitait, mais difficile à obtenir; sa peinture lui est personnelle; il voyait la nature avec cette élévation de sentiment qui le caractérisait; aussi sa réputation fut-elle européenne. L'académie d'Anvers lui donna le fauteuil de Van Huysum, le faisant ainsi le représentant et le successeur d'une longue série d'artistes maîtres du genre. Comme la Hollande, Messieurs, vous avez voulu récompenser en Saint-Jean cette génération d'hommes, à la tête desquels il faut placer Berjon, qui ont élevé Lyon presque à la hauteur artistique des maîtres de la Hollande.

Ainsi les grands peuples, en offrant au mérite l'espoir d'une haute récompense, ont développé l'amour du bien et du beau, noble passion qui est la source de toute prospérité. Ainsi en use la France : elle ouvre à tous, et pour tous, bibliothèques, musées, expositions; son industrie s'éclaire des découvertes des savants, puis elle demande aux beaux-arts d'y ajouter l'empreinte de ce cachet de bon goût et de distinction, première cause de leur supériorité dans le monde entier; enfin elle offre à tous, comme récompense de leurs travaux et de leurs succès, les plus hautes distinctions, les dignités les plus enviées.

C'est de l'art que je vais parler, considéré dans son application à l'industrie.

Digitized by Google

L'art a pour but de produire une impression de beauté et de vérité sur les sens; il est comme une sorte de réalisation du rêve de l'homme aspirant à l'idéal; il écarte, comme moyen, tout ce qui, dans la nature, se rapproche du vulgaire ou du faux; il recherche, au contraire, et met en relief tout ce qu'elle renferme de grâce et d'harmonie; s'il réussit, son œuvre est marquée au coin du génie.

Ce fut la mission de quelques natures privilégiées de travailler à l'enseignement des peuples qui cherchaient un langage pour leur cœur et pour leur âme.

Et c'est à ce but que vous tendez, Messieurs, ne croyan pas pouvoir donner à la vie humaine une plus noble destination.

Les peuples se fondèrent par l'agriculture, l'industrie et le commerce ; les législateurs leur donnèrent des lois, ils eurent des guerriers pour les défendre; mais ceci ne suffisait qu'à leur existence matérielle : l'esprit voulut avoir sa part, et il la voulut grande ; la Divinité s'était révélée à l'homme, et avec elle la passion du beau et du bien qui la caractérise; il y eut des poètes qui chantèrent le Créateur et ses œuvres ; des peintres, des sculpteurs cherchèrent son image dans ce que les créatures avaient de plus parfait ; alors des temples magnifiques lui furent élevés ; l'art avait sa raison d'être; et, tout en laissant à la religion, qui lui avait donné naissance, le secret de ses plus immuables chefs-d'œuvre, il étendit son influence à tous les objets qui appartiennent plus particulièrement à la vie usuelle, et il sut les revêtir d'une grandeur qui les assimilait davantage à la nature éminemment spirituelle des besoins de l'homme.

Ainsi le goût de l'ornementation s'est plus ou moins développé chez tous les peuples. On le rencontre jusque chez les sauvages de l'Océanie, chez les tribus errantes des deux

Digitized by Google

Amériques, qui, sans aucune notion artistique, se tatouent le corps de figures bizarres et emblématiques.

Mais sa vraie patrie fut la Grèce : là, le sentiment, l'amour du beau, atteignit les dernières limites ; là, tout le favorisait, le climat, les mœurs, les coutumes, et de glorieuses traditions. Les Grecs lui consacrèrent comme une sorte de culte ; ils instituèrent des jeux et des concours où tous les exercices du gymnase reçurent des couronnes ; ils décernèrent des prix même à la perfection du corps humain, et c'est ainsi que Phrynée, accusée d'athéisme, trouva dans les grâces et la beauté de son corps le plus puissant argument pour sa justification.

C'est sous l'influence de cette tendance générale à l'amour du beau que se formèrent des génies tels que Praxitèle, Ictinus, Phidias, et tant d'autres, dont les noms sont ignorés, mais dont les chefs-d'œuvre nous restent. Ce sont eux qui nous ont indiqué la voie à suivre, c'est chez eux que le véritable artiste doit chercher des modèles : ils trouvèrent la perfection en étudiant la belle nature. Aucun d'eux ne songea à créer une école dite réaliste, qui ne veut voir que la laideur et la monstruosité. Cette étrange aberration semble de nos jours avoir, chez quelques artistes, atteint son apogée ; mais le goût pur aura toujours des apôtres, et l'un de nos confrères, qui m'a précédé dans cette Académie, parlant de la dignité de l'art, a su flageller cette erreur mieux que je ne pourrais le faire.

Parmi les diverses manières dont l'art se manifeste à nous, l'architecture semble, par son origine, occuper le premier rang. Les hommes dûrent, avant tout, se chercher un abri : les chasseurs se retirèrent dans des grottes ; les pasteurs, constamment à la recherche de nouveaux pâturages pour leurs troupeaux, s'abritèrent sous des tentes qu'ils pouvaient aisément transporter avec eux ; les agriculteurs se

Digitized by Google

construisirent une cabane dans le champ qu'ils cultivaient.

Ce fut là l'origine de tous nos monuments.

L'ancienne Egypte nous montre la grotte dans ses temples souterrains; nous la trouvons aussi d'une façon très-précise dans les constructions indiennes de Salcette et d'Eléphanta; la cabane est incontestablement le premier titre des divers styles grecs et romains; enfin nous retrouvons la tente dans la plupart des édifices de l'Asie, et surtout dans les constructions chinoises.

La sculpture est le complément nécessaire de l'architecture; on trouve volontiers son origine dans un sentiment religieux, dans l'anthropomorphisme ou besoin de donner une figure aux mystères de la nature et à la divinité elle-même. Les Assyriens et les Egyptiens nous en ont laissé les plus anciennes preuves, en grossiers bas-reliefs, en colossales statues, d'ailleurs parfaitement en harmonie avec leurs constructions, mais bien éloignés de la perfection à laquelle atteignirent plus tard les Grecs, qui, dans ce genre comme en beaucoup d'autres, n'eurent pas de rivaux.

Nous ne pouvons juger de la peinture dans l'antique civilisation que par quelques rares débris de la Grèce et de Rome échappés aux invasions barbares des premiers siècles de notre ère. Le peu que nous ayons conservé permet toutefois de croire que cet art ne resta pas stationnaire et qu'Apelle et Zeuxis pouvaient être à la hauteur de Praxitèle et de Phidias.

L'avènement du Christianisme devait transformer l'esprit général de l'art; à cette époque, il s'empara de ses diverses branches, peinture, sculpture, architecture, et les revêtit de ce caractère simple et austère qui parle au cœur. Malgré le peu de cas qu'en faisaient alors certains Pères de l'Eglise, entre autres saint Clément d'Alexandrie et saint Chrysostôme, malgré surtout les fureurs des Iconoclastes, la peinture doit

Digitized by Google

à la pensée religieuse ses plus belles pages connues. Elle s'introduisit partout, et les missels enluminés, les vitraux d'église représentèrent en images naïves les sublimes mystères de la révélation chrétienne.

Alors Constantinople possédait une remarquable École de peinture, qui conservait encore les traditions antiques. Ce fut là que, vers le XIIIe siècle, le Florentin Cimabué alla puiser ses inspirations et que, de retour en Italie, il commença par Giotto l'illustre série des Michel-Ange, des Raphaël, des Titien et de tant d'autres artistes qui illustrèrent le siècle brillant de la renaissance.

Ce fut encore en Italie, et au XVe siècle, que Tommaso, dit Finiguerra, fit les premiers essais de la gravure en creux; il gravait sur l'or et l'argent; ce procédé ne permettait pas des œuvres de grandes dimensions; plus tard, vers 1,500, Marc-Antoine Raimondi employa le premier des planches de cuivre, sur lesquelles il reproduisait, de préférence, le divin Raphaël. Cet art prit dès lors une grande extension; il popularisa les chefs-d'œuvre des grands maîtres; quelques-uns d'entre eux s'en servirent eux-mêmes, avec d'autant plus de succès qu'ils rendaient avec la pointe et par la gravure à l'eau forte l'esprit exact de leur peinture.

Je viens, Messieurs, de donner un aperçu de l'histoire de l'art. Je ne continuerai pas en l'étudiant dans les monuments et musées, je veux le suivre dans des sentiers moins battus, et je rentre dans mon sujet, en vous montrant cette étincelle divine, l'art, étendant son empire sur toutes les habitudes, sur toutes les passions de l'homme, changeant en merveilles infinies les matières les plus viles, centuplant la valeur des métaux les plus précieux.

Je vous le montrerai pur, correct et grandiose dans les tapis, les meubles et les tentures; capricieux, gracieux et élégant dans les vêtements et dans les parures: n'est-ce

Digitized by Google

pas lui qui donne à la femme l'empire du bon goût, comme elle a déjà celui de la grâce et de la beauté?

Jamais peut-être, autant qu'à notre époque, l'amour du luxe capricieux ne fut porté à un plus haut degré : les objets même les plus insignifiants en réclament une parcelle; et, pourtant, on méconnaît trop souvent le talent spécial des hommes qui consacrent leur vie à la création de toutes ces petites merveilles; on semble ignorer leur existence; les artistes eux-mêmes les désavouent et leur reprochent de s'abaisser, de se vulgariser. Erreur! l'art, comme la science, s'alliant à l'industrie, l'élève jusqu'à lui, en fait la maîtresse du monde, la force du commerce, la source de mille travaux divers pour les classes ouvrières, et la première cause du bien-être général de la nation. Certes, ces résultats sont assez importants pour qu'on les apprécie.

Les expositions universelles sont une preuve convaincante de ce que j'avance; cette multitude de productions diverses ne semble attirer la foule et provoquer l'admiration qu'en raison du génie qui a présidé à leur création.

Mais avançons, suivons l'art, dans ses diverses branches, et j'espère vous prouver, Messieurs, que les arts industriels sont véritablement de l'art, et que ceux qui les personnifient sont de véritables artistes, dignes d'encouragements et de récompenses.

L'habitation, l'un de nos premiers besoins, réclame peut-être plus que tout autre le concours des arts, pour satisfaire à ses diverses exigences; l'architecture et la sculpture lui sont nécessaires, soit qu'il s'agisse de demeures privées ou de ces monuments qui font la gloire de nos cités et qui sont appelés à caractériser leur époque; mais l'architecte qui élève un monument ne se contente pas d'en fonder les murailles et de demander à la sculpture les moulures et les statues qui devront les orner: il veille aussi à ce que la déco-

Digitized by Google

ration toute-entière soit en parfaite harmonie avec son œuvre première, les rideaux, les tapis, les tentures, la porcelaine comme le bronze, toutes ces choses, qui n'ont de valeur réelle que par la conception artistique, sont encore de son ressort. Celui qui a fixé la grandeur des ensembles et la juste proportion des détails est encore et nécessairement le plus direct distributeur de l'art appliqué à l'industrie. Ai-je besoin d'ajouter, Messieurs, que pour confirmer mes paroles il suffit de voir les édifices récemment restaurés ou construits à Lyon, pendant ces dernières années ?

L'ébénisterie, dans son imitation des monuments par les meubles, caractérise souvent une époque ; aussi suit-elle de près l'architecture, soit par l'application qu'elle fait de la sculpture, soit par la nécessité des règles de proportions, qui lui sont indispensables, même pour les meubles les plus simples et les plus vulgaires ; elle doit, avant tout, se soumettre aux lois des bonnes proportions d'un goût épuré.

Le bronze est un complément de l'ameublement : cette spécialité, applicable aux objets de luxe comme aux objets de nécessité, demande toujours à l'adresse du ciseleur un fini et une perfection de forme qui complètent sa valeur.

Il en est de même pour l'orfévrerie : cet art s'applique à l'ameublement par ses vases de toutes formes, et surtout par cette vaisselle ornementée qui est aujourd'hui le luxe indispensable des tables somptueuses ; mais c'est le culte catholique qui réclame encore ses plus splendides productions.

Sous Constantin, le triomphe de la religion donna un développement extraordinaire à l'orfévrerie ; plus tard, Charlemagne, dans le but de relever le culte des arts, s'attacha particulièrement à cette branche, qui réunit à la fois l'art et la richesse.

Le siècle de saint Louis continua à marcher dans cette voie : en 1240, le célèbre orfévre Bonnard exécuta la châsse

Digitized by Google

de sainte Geneviève, qui surpassa de beaucoup ce qui avait précédé, autant par la valeur de la matière que par son mérite artistique; c'était un assemblage d'or, d'argent et de pierreries, composant un petit monument architectural, dont on admirait le goût et l'harmonie autant que la splendeur.

A cette même époque, brillait aussi à Limoges un art qui lui était propre, c'était l'orfévrerie émaillée ; ce beau travail fut apprécié à l'étranger; nos artistes limousins furent souvent pressés de s'expatrier. En 1267, maître Jean de Limoges fut chargé d'exécuter le tombeau de Walter Merton, évêque de Rochester, et, vers la même année, plusieurs écoles d'émailleurs s'établirent, soit à Cologne, soit à Trèves.

Vers le commencement du XIVe siècle, l'art de l'orfévrerie, particulièrement affecté au culte, devint bientôt tributaire des grandes fortunes; les bijoux précieux ne furent pas moins appréciés que la grosse orfévrerie, et de nos jours, ces œuvres, recueillies avidement, sont la richesse de nos musées.

Ce fut en Italie que ce genre de luxe eut peut-être le plus de développement : les vaisselles, les bijoux, les armures et les vases sacrés devinrent l'objet d'une étude sérieuse, encouragée par un peuple essentiellement ami des arts. On chercha des inspirations dans les sujets mythologiques de l'ancienne Grèce, et bientôt un style pur et correct marqua de son cachet cette brillante époque, aussi glorieuse pour le potier qu'elle le fut pour l'orfévre.

L'orfévrerie ne s'exerçait que sur des matières précieuses; la céramique eut pour élément la terre cuite.

Dans l'antiquité, en Grèce et en Italie, ce genre de travail fut élevé à la dignité de l'art. Nous devons aux potiers de Samos et d'Athènes des vases dont la forme, l'élégance et l'ornementation laisseraient croire que Phidias lui-même y a participé.

Digitized by Google

La récente acquisition du musée Campana, faite par l'Empereur, permet d'apprécier combien ce travail de la terre, appliqué à tant d'objets divers, était savamment traité, quelle que fût d'ailleurs la grossièreté d'une matière que, de nos jours, la science moderne a perfectionnée.

Au XIVe siècle, les Arabes introduisirent en Europe, avec le caractère et le style qui leur est propre, une amélioration dans le travail de la terre.

Mais la plus importante découverte en ce genre fut celle de ces belles faïences connues sous le nom de Magolica ou de terre Juvetriata ; Luca della Robbia, à qui elle est due, en garnit les planchers des loges de Raphaël ; il fit aussi un grand nombre de plaques peintes, de coupes au profil gracieux et des vases que les plus célèbres peintres de l'époque ne dédaignèrent pas de décorer.

La France, déjà rivale de la Grèce et de Rome par ses poteries rouges, devait, à son tour, et par son initiative, arriver à produire l'émail staninique ou de la faïence. Cette précieuse découverte est due, vous le savez, à l'infatigable persévérance de Bernard Palissy : il ne fut découragé ni par les sacrifices qu'il dut s'imposer ni par les plus rudes privations, et trouva le secret de ces poteries qui, par leurs couleurs brillantes et leurs reliefs colorés, sont une des plus grandes difficultés vaincues pour le faïencier.

Né dans l'obscurité, il eut à lutter contre bien des obstacles et des persécutions, mais il dut à son talent des protections puissantes. Le comte de La Rochefoucauld déclara son atelier lieu de franchise, et le duc de Montpensier lui accorda une sauvegarde ; plus tard, il reçut le titre de Potier du roi et de la reine-mère ; son œuvre décèle non-seulement un grand artiste, mais encore un savant distingué.

Je voudrais être bref, Messieurs, mais mon sujet resterait

Digitized by Google

incomplet si je passais sous silence ce qui a rapport aux tissus et aux papiers peints.

Je ne rappellerai pas à quelle époque, ni chez quels peuples se firent les premiers tissus : je ne les considérerai que sous le rapport artistique.

Les Babyloniens, les Egyptiens et les Grecs connaissaient les tapis, sur lesquels ils représentaient, de diverses façons, des fables, des combats et les nombreux mystères de leur religion. Suivant Hérodote, aux environs de la mer Caspienne, on ornait les vêtements de broderies. D'où il faut conclure que, de date fort ancienne, on avait compris le besoin d'enrichir et de distinguer les étoffes comme les habitations.

Les tapis ont toujours été la partie importante des tissus; en France, ils furent dans l'origine particulièrement destinés aux églises, et ce ne fut, peut-être, qu'au XIIe ou XIIIe siècle que, ainsi que l'orfévrerie, cet usage passa des églises et des monastères dans les palais et dans les châteaux.

Les manufactures de Flandre, déjà si renommées au XIIe siècle, prirent un grand développement au XVe; le succès croissant qu'obtinrent alors les tapisseries d'Arras fut si important que, quelle que soit d'ailleurs leur origine, les belles tentures de cette époque conservent le nom d'Arrasi. Les plus célèbres peintres ne dédaignèrent jamais cette branche de l'art, et Raphaël lui-même, sur la demande de Léon X, fit des cartons destinés à être tissés. Aussi, la tapisserie suivit-elle le progrès du XVIe siècle. François Ier fonda alors les manufactures de Fontainebleau, sous la direction de Babou de la Bourdoissière, qui y introduisit une nouvelle perfection. Dès lors, on commença à tisser d'une seule pièce ces immenses tapis dont quelques-uns furent exécutés d'après les dessins du Primatice, que François Ier avait appelé d'Italie. Plus tard, Henri II, tout en protégeant cet établis-

Digitized by Google

sement, créa celui de l'hôpital de la Trinité, où plusieurs tapisseries furent exécutées d'après les dessins de Lerembert. Henri IV rétablit les manufactures qu'avaient fermées les événements précédents, et, en 1597, il chargea le célèbre tapissier Laurent de les diriger. Colbert, qui a si puissamment contribué à la gloire du siècle de Louis XIV, décida ce monarque à faire l'acquisition du vaste emplacement appartenant aux frères Gobelin, sur lequel il fit élever l'établissement actuel ; là, il installa un certain nombre d'artistes et d'ouvriers distingués ; il en confia la haute direction au célèbre peintre Lebrun. Plus tard, en 1826, la manufacture de la Savonnerie, qui existait déjà et fonctionnait isolément, fut réunie aux Gobelins, et ces deux établissements, sous une direction toujours artistique, devinrent, pour la tapisserie, comme Sèvres pour la porcelaine, le guide le plus sûr pour l'industrie privée.

Le mérite de ces deux manufactures impériales est trop connu pour qu'il soit besoin de le constater ici : personne n'ignore les immenses services qu'elles rendent ; leurs riches collections forment des musées que l'on admire, même après avoir visité le Louvre.

Je dois encore citer les manufactures de deuxième ordre, comme Beauvais, Aubusson et Neuilly. Ces établissements, bien que soumis aux nécessités de calcul de l'industrie privée, n'en conservent pas moins un mérite universellement apprécié.

Le meuble, qui, dans ces établissements, se tisse plus particulièrement avec de la laine, laisse à Lyon sa spécialité pour les soieries. Aussi la réputation de nos étoffes pour tentures brochées d'or et d'argent, et plus encore des étoffes de goût et de fantaisie, est une de nos grandes gloires locales.

Dans cette dernière catégorie, la supériorité de Lyon est

Digitized by Google

incontestable ; mais, pour la conserver, il faut des dessins et des montages constamment nouveaux, il faut des artistes doués de goût, d'imagination et de talent pour composer et dessiner les modèles ; il faut enfin beaucoup d'adresse et d'expérience de la part de celui qui les met à exécution.

Ce fut sous le règne de Justinien que de la Grèce cette industrie passa en Sicile, puis en Italie. Introduite en France au XVme siècle, elle vint, dans le siècle suivant (1536), se fixer à Lyon ; toutes les grandes époques ont été favorables à l'industrie de la soie. Charles VIII l'accueillit et la protégea, et, en 1520, le Camp du drap d'or, avec ses riches tentures de velours et de brocart, prouva que François Ier, Père des lettres, ne dédaignait pas d'encourager l'alliance du luxe et des beaux-arts. Enfin, c'est encore à Colbert que nous devons le plus grand développement de l'industrie de la soie : il sut, en toute occasion, favoriser ce qui devait contribuer à la gloire du grand siècle. Aujourd'hui, cette industrie s'est élevée au point de ne plus rencontrer aucune difficulté, aucun obstacle.

J'aurai maintenant à vous entretenir de l'impression sur étoffes ; elle se rattache au costume comme à l'ameublement.

Originaire de l'Inde et de la Chine, elle n'apparut en Europe que vers le milieu du 18me siècle, d'abord en Allemagne et en Suisse, puis en France et en Angleterre. Exécutée à l'origine au pinceautage, elle le fut ensuite au moyen de planches gravées en relief. Ce progrès opéra une transformation dans cette industrie, et lui acquit une importance toujours croissante, qui sollicite chaque jour de nouveaux perfectionnements. Depuis 1746, Mulhouse en est le grand centre ; à cette même époque l'impression sur papier s'y introduisit.

Aujourd'hui l'indutrie du papier peint est toute parisienne ;

Digitized by Google

cependant Mulhouse a conservé son importance, et les œuvres remarquables qu'elle produit la placent à l'un des premiers rangs. Jean Zuber, fondateur d'une de ces principales maisons, avait, l'un des premiers, compris ce qu'on pouvait attendre de cette nouvelle industrie et, pour réaliser ses espérances, il appela de Paris des peintres de paysages et de fleurs : un succès rapide le détermina plus tard à quitter Mulhouse pour se fixer à Rixheim, où il trouva des ateliers plus vastes.

C'est lui qui, le premier, a peint le paysage en couleur sur le papier ; dès le début, il mérita et obtint une médaille à l'exposition de 1806. Il serait intéressant de comparer à ces premiers essais l'Orage ou le Berger, paysages avec des animaux, produits par cette maison un demi-siècle plus tard, et qui parut à l'exposition universelle de 1855. Cette comparaison prouverait jusqu'à l'évidence les progrès de cette industrie, de date si récente, qui fonctionne seule, sans haute direction, ni subvention de l'État. Cependant, comme les tapis et la porcelaine, elle est tributaire des beaux-arts et ne pourrait subsister sans eux.

Ainsi, tous ces magnifiques décors, tels que l'histoire de Psyché, exécutée d'après les dessins de Blondel, puis un peu plus tard la Guerre de l'indépendance des Grecs, et plus récemment l'Isola-Bella, l'Eldorado, le Jardin d'Armide, la Chasse, la Prière, l'Éden et l'Élysée attestent que ce travail est l'œuvre de véritables artistes, parmi lesquels plusieurs occupent une place dans les Musées, notamment à Lyon, même au Luxembourg, cette sanction du véritable talent.

Plusieurs peintres de figures ont aussi prêté leur concours à cette industrie privée. L'auteur du Fauconnier et de l'Orgie romaine n'a pas cru déroger en y consacrant son pinceau, et l'habile statuaire à qui l'on doit la Bacchante, dont le suc-

Digitized by Google

cès est encore présent à la mémoire, ainsi que plusieurs peintres de genre, ont également participé à l'illustration du papier peint.

Un succès et des progrès si rapides permettent de prévoir que cet art n'est encore qu'à ses premiers résultats, et qu'un jour, peut-être, l'artiste le plus célèbre ne lui refusera pas son concours.

Je m'arrête, Messieurs, et cependant je n'ai pas encore dit tout ce que cette industrie mérite d'éloges : elle seule, née d'hier, occupe déjà un rang élevé dans l'art ; elle aborde tous les genres et lutte quelquefois même, sans désavantage, avec la peinture de fleurs.

La cause de ce succès, c'est qu'elle est l'interprète naïf de la nature ; ses plus heureuses inspirations, elle les a prises dans un parterre en fleurs, un beau site, un riant paysage ; elle n'invente pas, elle choisit dans l'œuvre de Dieu la poésie et le grandiose.

Si donc je parais lui accorder une sorte de préférence, c'est que cette industrie, ainsi que celle de la soierie, sont les seules qui de jour en jour se montrent supérieures à leur passé.

Cependant toutes les autres industries appellent à elles des talents de premier ordre, auxquels l'on devrait accorder peut-être une plus grande latitude ; mais, sous l'influence toujours croissante du mécanisme, il se produit des œuvres qui n'ont que l'aspect de l'art, par l'imitation de ses meilleures époques.

Il est à craindre que l'artiste industriel ne se laisse égarer et que l'invention des procédés mécaniques et économiques, qui sont l'apanage d'une autre nation, ne vienne détruire, ou du moins compromettre ce qui fait la force et le mérite réel de l'industrie française.

Je n'ignore point les avantages de la production à bas

Digitized by Google

prix ; elle fait vivre la masse des travailleurs par l'immense quantité de ses produits ; mais l'art, quel qu'il soit, ne doit jamais se faire son esclave ; qu'il sache conserver cette dignité qui convient si bien à celui qui est à la fois l'âme des travailleurs et le guide de leur intelligence.

Pour prévenir le danger que je signale, et à la fois pour égaler et dépasser, s'il se peut, nos prédécesseurs dans la science comme dans les arts, il faut étudier leurs travaux. Ainsi s'est révélé le besoin de collectionner et de réunir des volumes dans un seul lieu, pour faciliter et pour guider les recherches des savants. Ainsi l'époque des Médicis fut celle d'une nouvelle ère pour l'art. Cosme Ier créa à Florence les Musées de peinture et de sculpture, où les artistes purent aller chercher leurs inspirations. En France, l'origine de ces collections remonte à François Ier ; cependant ce ne fut qu'en 1790 que s'organisèrent les musées publics. On comprit alors que la vue des chefs-d'œuvre pouvait être utile non-seulement aux artistes, mais au peuple, en l'instruisant et en épurant son goût.

Plus tard, M. Dussomerard réunit avec autant de perspicacité que de goût les œuvres les plus remarquables de l'art appliqué à l'industrie, soit de l'antiquité, soit du moyen-âge, ou de la renaissance. Sa patience et ses soins produisirent cette collection, véritable trésor pour la France, trésor qu'elle n'a conservé que grâce au désintéressement et au patriotisme de son fondateur.

Un jour, l'ambassadeur d'Angleterre visitait l'hôtel de Cluny ; saisi d'admiration à l'aspect de cette belle collection, il dit au propriétaire : — Monsieur, remettez-moi les clefs de cet hôtel, et six cent mille francs vous seront immédiatement comptés. — Non, Mylord, répondit M. Dussomerard, l'Angleterre s'est déjà fait un moyen-âge avec nos dépouilles, il ne sera pas dit que j'aurai contribué à l'enrichir encore. — Grâce

Digitized by Google

à cette ferme réponse, le plus indispensable complément d'étude nous a été conservé, et nous pouvons chaque jour y contempler les plus beaux modèles de l'alliance de l'art à l'industrie, tels qu'ils ont été compris par Teudon, Martin Schœn, Benvenuto Cellini, François Briot, son émule, Germain Pilon, Jean Goujon, Bernard Palissy, Hugues Lallemant, le sculpteur sur bois François Quesnay, et bien d'autres encore dont on admire les œuvres sans connaître les noms.

Lyon ne possédait encore, il y a quelques années, en œuvres d'art industriel que quelques pièces rares et précieuses que renferment plus particulièrement les collections Artaud et Lambert.

La Chambre de commerce, dans sa généreuse rémunération des concours institués par la Société des-Amis-des Arts, a prouvé quelle protection elle accorde aux progrès des études du dessin nécessaire à l'industrie ; elle a fait plus encore, elle a compris ce qui manquait aux artistes et, dans la séance du 24 janvier 1850, sur le savant rapport de M. Natalis Rondot, elle a comblé ce vide, en votant à l'unanimité la création d'un musée d'art et d'industrie, qui, récemment ouvert, réalise si bien notre attente et dont l'utilité, si grande, et l'importance future nous permettent d'espérer que notre administration municipale saura donner à son développement l'énergique impulsion qu'elle imprime à toutes les magnifiques améliorations dont elle dote chaque jour la ville de Lyon.

Déjà toutefois Londres nous avait précédés. Lorsque, dans une exposition des produits industriels des divers États du monde, elle offrit à tous l'occasion de se juger et d'apprécier leurs forces respectives, il fut aisé de reconnaître que deux nations distançaient les autres : c'étaient l'Angleterre et la France, l'une, par la quantité et le bon marché, l'autre, par le goût et la richesse.

Digitized by Google

L'Angleterre et, avec elle, toutes les autres nations rivales comprirent la préférence marquée qui accueillait nos produits; elles ne purent se dissimuler quelle puissance commerciale nous donnait cette supériorité. Aussitôt des écoles de dessin et des musées d'art et d'industrie furent créés dans plusieurs villes d'Angleterre; les rapports et les comptes-rendus des dernières expositions universelles ont constaté le fait, en nous avertissant d'une redoutable concurrence.

Messieurs, je terminerai en m'appuyant sur ces premières notions en faveur de la cause que je défends, pour en montrer l'importance, et j'espère que cette nouvelle création, dans notre ville, d'un musée d'art et d'industrie, non-seulement provoquera l'admiration générale, mais prouvera, mieux que ma parole, l'intime relation qui existe entre les beaux-arts et l'art dit industriel; qu'elle encouragera les artistes à venir y chercher une voie à la fois glorieuse et utile, qu'elle contribuera, concurremment avec un enseignement du dessin largement répandu et savamment appliqué, à développer le bon goût et l'intelligence en matière d'art, jusque dans les classes ouvrières, déjà si bien prédisposées; qu'elle rendra enfin à l'artiste industriel une considération égale à son mérite, une considération qui lui donne à la fois le sentiment de sa valeur et celui de sa dignité. Ainsi encouragé, il redoublera d'efforts pour marcher à un progrès constant et coopérer, selon ses forces, au bien-être comme à la gloire de la France.

Digitized by Google

LES

VIEUX CHATEAUX DU LYONNAIS

Nous avons souvent entendu dire que l'ancienne province du Lyonnais n'avait jamais possédé de véritables châteaux-forts. La plupart de ceux qui nous restent ne sont, il est vrai, que de simples maisons fortes. Mais cette appréciation ne nous en a pas moins toujours paru exagérée. On a trop tenu compte des constructions subsistant de nos jours, lesquelles ne remontent pas au-delà des dernières années du moyen-âge, et les ruines qui couvrent les sommets de nos montagnes n'ont pas assez été explorées encore. Après avoir visité les divers lieux fortifiés aux temps chevaleresques, on revient toujours convaincu que si nous ne possédons rien de comparable aux ruines gigantesques de Coucy, de Pierrefonds ou de Beaucaire, que si nous ne trouvons nulle part ces forteresses à double ou triple enceinte qui pouvaient défier les efforts d'un long siége, il est pourtant tel de nos vieux châteaux qui, par sa position et l'étendue de son enceinte, n'était pas un point de défense à mépriser, et que plus d'un Pizey, Rochefort ou Châteauvieux, entre autres, pouvait, sur ses rochers ardus, soutenir les assauts d'une troupe ennemie avec plus de succès peut-être que d'autres forteresses plus importantes et plus fameuses.

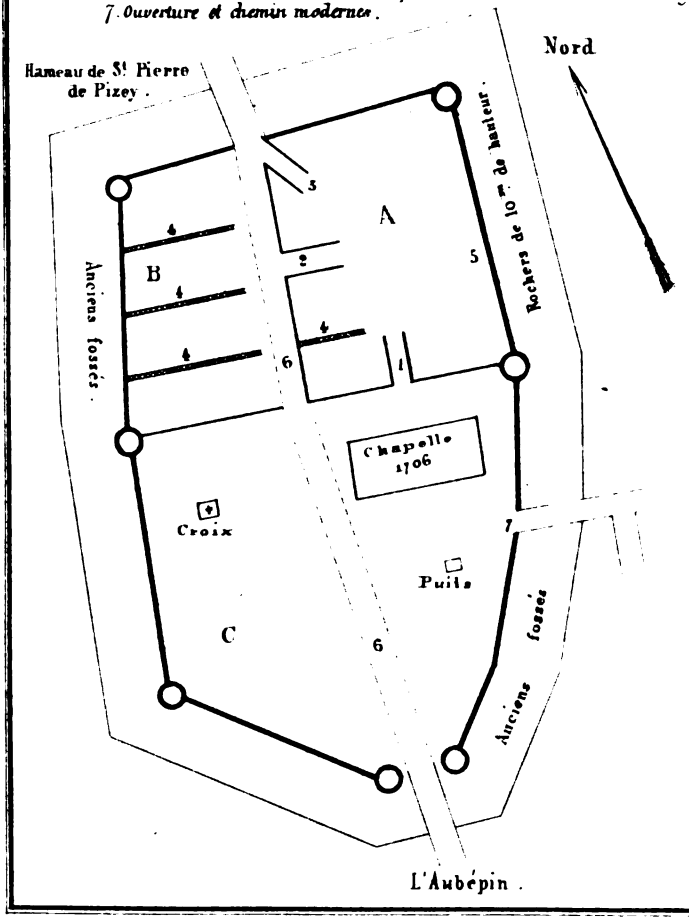
D'ailleurs à une époque où les moyens d'attaque étaient tout primitifs, où l'on prenait plus de villes par la faim que par

Digitized by Google

Digitized by Google

Plan du château détruit de Pizey.

Légende : A. Partie principale des ruines du château s'élevant à 4m de hauteur.
B. Ruines moins importantes.
C. Cour du château.
1. Ancien passage intérieur de l'habitation seigneuriale.
2. Tranchée ouverte en 1856
3. Autre tranchée ouverte à une époque inconnue.
4. Restes des murs du château.
5. Lieu où se trouvent les soupiraux des souterrains.
6. Chemin ou sentier tendant de l'Aubépin au hameau de St Pierre de Pizey.
7. Ouverture et chemin modernes.



Digitized by Google

la force ouverte, souvent la moindre place forte suffisait pour arrêter une armée entière. Une simple forteresse aux portes de Paris tient en échec le roi de France lui-même; Richard Cœur-de-Lion, vient mourir sans gloire au pied de Chalus, et Duguesclin, le vaillant connétable, expire, entouré des troupes royales, devant un obscur château du Gévaudan, sans avoir pu l'emporter d'assaut.

Peut-être pour donner aux vieux châteaux du Lyonnais plus d'importance et de renommée, ne leur a-t-il manqué que d'avoir eu pour possesseurs quelques puissants feudataires. Mais alors qu'ils n'occuperaient qu'un rang secondaire parmi les forteresses féodales, leur histoire n'en mérite pas moins notre attention à d'autres égards. Perdus au milieu de documents inaperçus ou ignorés, une foule de faits se rattachant à leur existence présentent le plus grand intérêt, soit comme nous révélant de curieux détails sur des familles illustres et les mœurs féodales dans nos contrées, soit comme se rattachant directement à l'histoire générale de la province. Si nous ajoutons enfin les traditions locales auxquelles les livres ne suppléent pas, et qui servent si fréquemment à expliquer un point obscur de l'histoire écrite, on reconnaîtra aisément qu'à tous ces divers points de vue nos vieux châteaux méritent une place dans nos annales. Disons-le même, sans hésiter, leur histoire est la véritable histoire du Lyonnais au moyen-âge.

I. PIZEY (1).

C'est sur le territoire de Larajasse (Rhône), et à un quart de lieue du petit village de l'Aubépin, qu'est située la mon-

(1) On trouve ce nom écrit de plus de six manières différentes. Forcé d'adopter une orthographe uniforme, nous avons choisi celle-ci, qui a été

Digitized by Google

tagne de Saint-Pierre-de-Pizey. Sur ce sommet entouré de bois et couvert de rochers granitiques, on voit une pauvre chapelle au milieu des ruines d'un vieux château féodal. Cette chapelle n'est plus livrée au culte et cependant le peuple des environs la vénère encore comme un débris d'un autre âge. Du château détruit et de ses maîtres, il n'a conservé qu'un souvenir confus, qui depuis longtemps serait effacé si la vue constante de ces ruines ne le réveillait chaque jour.

Cette hauteur est l'un des points les plus élevés des montagnes du Lyonnais, puisqu'elle n'est pas à moins de 908 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi y jouit-on d'un horizon des plus étendus. D'un côté le regard s'étend sur le Lyonnais et la vallée du Rhône jusqu'aux Alpes, tandis que de l'autre il embrasse à la fois tout le plateau boisé qui s'incline vers la Loire, la plaine du Forez et le versant oriental des vertes montagnes qui séparent ce dernier pays de l'Auvergne.

D'énormes blocs de pierre dont le druidisme fit peut-être de grossiers autels, un nom celtique (1) que nous retrouvons dans la Bresse et le Beaujolais, les restes des sombres forêts qui couvraient autrefois la montagne de Pizey, tout nous porte à croire que ce fut là un des sanctuaires primitifs où les peuples celtiques venaient adorer leurs divinités.

Plus tard, quand, sur cette cime froide et exposée à tous les vents, le christianisme éleva un oratoire sous le vocable du prince des Apôtres, peut-être, comme il le fit souvent, ne choisit-il ce sommet que pour substituer aux idoles, qu'il

suivie par La Mure et qui nous paraît la plus régulière. (La Mure. *Hist. des ducs de Bourbon*, I. p. 269.)

(1) *Pizey* vient sans doute de *Pi* ou *Pig*, sommet, et de *Zel*, élevé. La racine de ce mot, que nous retrouvons dans *Pilat*, subsiste encore dans notre mot *Pic*.

Digitized by Google

venait de renverser, le culte du vrai Dieu et transformer l'objet de la vénération persistante des populations agrestes pour ce lieu sacré.

Pourtant, s'il faut en croire une tradition obscure qui ferait remonter la fondation de cette chapelle jusqu'au Ve siècle, cette montagne aurait été la retraite d'un pieux ermite du nom de Pierre, et ce serait en l'honneur de ce saint inconnu qu'aurait été bâti pour la première fois ce temple rustique (1).

Quoi qu'il en soit nous n'en sommes pas moins convaincu que l'église de Saint-Pierre-de-Pizey est une des plus anciennes des montagnes du Lyonnais, et qu'elle existait peut-être bien avant la plupart des sanctuaires voisins qui, depuis, ont fait oublier l'humble chapelle.

Lorsque vint la féodalité, ce plateau de rochers abrupts, qui commande tout le pays d'alentour, ne pouvait être oublié. Bientôt il s'y éleva une forteresse, qui dut être l'une des plus fortes de nos montagnes. Sous la protection de ses hautes murailles, les serfs du voisinage vinrent chercher un abri, et le groupe des pauvres demeures qui s'élevèrent près de cette enceinte fut assez important pour former une paroisse, qui existait encore à la fin du XIIIe siècle.

Aujourd'hui, et depuis de longues années, le château féodal a disparu. Enveloppées sans doute dans la ruine de la forteresse, les habitations de la population rurale, n'ayant

(1) Suivant cette légende, qui est fort répandue dans la contrée, saint Pierre, saint Apollinaire et saint Sabin étaient trois frères qui pouvaient se voir réciproquement du sommet des montagnes qui leur servaient de retraite. Sur quel fondement repose cette tradition? Nous l'ignorons. Ce qui est certain toutefois, c'est l'existence de trois chapelles dédiées à ces trois saints. Les deux premières sont situées sur le territoire de Larajasse, la troisième à Véranne (Loire). Les habitants des campagnes voisines vont souvent en pèlerinage à cette dernière, pour la prospérité de leur bétail.

Digitized by Google

plus aucune protection à attendre de ces débris, se sont établies à quelque distance du sommet, sur le versant occidental de la montagne, où le hameau qu'elles forment conserve toujours le nom de Saint-Pierre-de-Pizey. L'église, détruite aussi avec l'habitation seigneuriale, a été rebâtie dans l'enceinte du vieux château démantelé.

Rien de triste et de désolé comme cette cime silencieuse et solitaire, où un humble oratoire, relevé par la foi de nos pères, demeure seul debout au milieu des ruines de l'orgueilleuse forteresse, comme un symbole du culte immuable auquel il est consacré.

Qu'on se figure un plateau présentant la forme d'un quadrilatère irrégulier, d'une longueur de cent mètres environ et supporté presque de tous les côtés par une masse d'énormes rochers, remparts naturels qui doublaient la force de ce point de défense et dont la hauteur, du côté de l'Orient, s'élève à plus de dix mètres. Autour de ce plateau, qui a conservé toutes ses aspérités primitives, règnent de larges fossés que les siècles n'ont pu combler entièrement et où l'eau se montre encore en plusieurs endroits.

Des remparts, il ne reste plus que des débris informes, dont la traînée vous permet de reconnaître fidèlement l'enceinte, les tours et les portes du vieux castel. Ces dernières, au nombre de deux seulement, étaient situées aux deux extrémités opposées du nord et du midi, et c'est encore par ces deux issues que passe le chemin conduisant du hameau de Saint-Pierre à l'Aubépin (1).

Du côté de ce dernier village était la grande cour, vaste préau où l'on voit encore le puits destiné au service de la garnison, au cas de siége, et qui existe dans l'enceinte de

(1) Une troisième ouverture, qui existe du côté de l'Orient, a été pratiquée de nos jours pour la desserte des fonds voisins.

Digitized by Google

tout château féodal. A quelques pas de là, vers le nord, se trouve la chapelle, dont la reconstruction remonte seulement au commencement du siècle dernier. Au devant de la chapelle on remarque une croix rustique fixée sur un rocher.

Quand on pénètre dans l'enceinte du côté du nord, on traverse deux massifs de ruines qui nous indiquent la place qu'occupait le château proprement dit. A droite, on croit reconnaître les dépendances et les bâtiments d'une importance secondaire, tandis qu'à gauche tout semble indiquer les restes de l'habitation seigneuriale. C'est un amas confus de pierres, de terre, de débris de briques et de tuiles, qui ne s'élève pas à moins de 4 mètres au-dessus du sol. Un déblai opéré en face de la chapelle, à une époque déjà ancienne, a mis au jour l'entrée du passage principal qui desservait les appartements. Mais partout ailleurs rien ne se distingue au milieu de ces décombres, sauf les murs principaux, dont on peut suivre encore la direction.

Ces ruines recouvrent encore des souterrains inexplorés. Les habitants du lieu vous montrent, à travers les broussailles qui couvrent le versant à pic qui regarde l'Orient, l'orifice des soupiraux où les enfants du voisinage venaient naguère, avec un certain sentiment de terreur, jeter des pierres, qu'on entendait tomber et rebondir dans des profondeurs mystérieuses qui furent peut-être les oubliettes de cette demeure féodale.

Ainsi, des fossés à moitié comblés, les linéaments d'une enceinte rasée jusqu'au sol, les ruines amoncelées du logis seigneurial, des souterrains inconnus, un puits rempli de pierres, une croix à la base rustique, une chapelle moderne qui s'en va en ruine, voilà tout ce qui reste du vieux château de Pizey.

Quelle fut la cause de sa destruction? A quelle époque

Digitized by Google

pouvons-nous la fixer? Les fouilles opérées pendant ces dernières années nous suffiront pour répondre à la première question. L'histoire écrite, aidée de la tradition, nous permettra de résoudre nettement la seconde.

C'est seulement dans le courant de l'année 1856 que, sur les conseils d'un notaire de la localité, le propriétaire de ces ruines fit opérer des fouilles dans le grand massif de gauche, où nous avons dit que devaient être situées les constructions principales. Une tranchée fut ouverte, mais les recherches archéologiques touchaient fort peu le maître du lieu. Poussé par un sentiment de pure curiosité, ou peut-être par le secret espoir de trouver quelque trésor inconnu, il se découragea bientôt, et les travaux commencés furent abandonnés.

Cependant ces fouilles ont eu, pour l'historien et l'antiquaire, une utilité réelle. Dans une profondeur de quelques mètres seulement, elles mirent au jour une hache, une marmite en fonte et quelques débris d'ossements. Mais ce qui jette le plus de lumière sur la cause de la destruction de cette forteresse, ce fut la découverte de deux couches de charbon, séparées l'une de l'autre par une couche de matériaux de toute nature, de plus d'un mètre d'épaisseur. L'observateur attentif retrouve même partout ces débris de charbon mêlés à cet amas de décombres.

Ces restes carbonisés de la charpente des divers étages et de la toiture nous montrent de la manière la plus évidente que ce château périt dans un incendie; les ossements mêlés à ces décombres nous permettent même de croire que plusieurs personnes durent y trouver la mort.

Si maintenant nous voulons fixer l'époque de cette catastrophe, il nous faudra esquisser rapidement les faits historiques qui se rattachent à Pizey et à ses anciens possesseurs.

Digitized by Google

L'origine du château de Pizey remonte au moins au Xe siècle. En 984, ce manoir avait déjà, depuis plusieurs années, été donné par le chanoine Itier (Itherius) à l'Eglise de Lyon, et c'est à ce titre qu'il figure, dans la Charte de l'archevêque Burchard II, au nombre des possessions de l'Eglise de Saint-Etienne, qui alors avait encore le rang de cathédrale (1).

Cent cinquante ans s'écoulent sans que nous trouvions aucune mention du nom de Pizey. Quand ce château reparaît dans l'histoire, il est possédé par une famille qui, suivant l'usage des Xe et XIe siècles, avait pris le nom de son fief. En l'année 1135, Bérard de Pizey figure comme témoin, avec plusieurs seigneurs voisins, dans un accord intervenu entre l'évêque de Lausanne et le prieur de Lutry (Ain). Bérard était au nombre des témoins produits par ce dernier (2).

Ce Bérard de Pizey ne peut être confondu avec un possesseur des fiefs du même nom de la Bresse et du Beaujolais. Le document et les faits qui suivent ne laissent subsister aucun doute à cet égard :

La suzeraineté de Pizey, à raison de sa situation sur les limites du comté de Forez et du Lyonnais, fut, comme celle de beaucoup d'autres fiefs, longtemps disputée entre le chapitre de Lyon et les comtes de Forez. Aussi se trouve-t-il mentionné, ainsi que son possesseur, dans le traité de 1173.

En effet, après avoir réglé le droit de suzeraineté au sujet de Riverie, de l'Aubépin et de Châtelus, ce traité ajoute : « Bérard de Pizey et son fief demeurent à l'Eglise de Lyon, « à laquelle il devra hommage et fidélité. » — *Berardus de Pizaits et casamentum ejus remansit Ecclesiæ, undè homagium et fidelitatem debet.*

(1) Ménestrier, *Histoire consul.*, preuves, p. III.
(2) *Cartul. de Savigny*, ch. 940.

Digitized by Google

Nous voyons ainsi Pizey compris désormais dans les limites du Lyonnais et relever du chapitre de Lyon. Cependant, à la même époque, son église, située sans doute comme aujourd'hui dans l'enceinte du château, dépend de l'abbaye de l'Ile-Barbe, s'il faut en croire un pouillé du 5 mai 1183, rapporté par Le Laboureur, et qui mentionne l'église de Pizey (*de Pisiaco*) au nombre de celles que possédait cette abbaye dans nos contrées (1).

Et pourtant cette même église figure dans le pouillé du diocèse de Lyon du XIIIe siècle comme relevant de l'abbaye d'Ainay. Il est vrai que dans l'intervalle d'un siècle, qui sépare la rédaction de ces deux listes de paroisses, le patron avait pu changer. Les exemples de semblables mutations ne sont pas rares. C'est ainsi que l'église de Saint-Maurice-sur-Dargoire, qui dépendait de l'abbaye de Savigny au Xe siècle et pendant les quatre siècles suivants, eut à partir du XVe siècle le chapitre de Saint-Just pour patron, tandis qu'au XVIIIe siècle elle relevait de l'archevêque de Lyon (2).

Si nous avons la preuve certaine que Pizey était paroisse dans le courant du XIIe et du XIIIe siècles, à la même époque son château était aussi le chef-lieu d'une justice seigneuriale et d'une circonscription féodale connue dans nos pays sous le nom de *mandement*.

C'est ce qui résulte notamment d'une charte de 1220 contenant un traité entre Renaud, archevêque de Lyon, et Artaud de Roussillon, seigneur de Riverie, au sujet de plusieurs difficultés existant entre eux. Dans ce traité, Renaud promet, sous la foi du serment « que l'Eglise de Lyon n'élè-« verait aucune fortification dans les mandements de Riverie, « de Dargoire, de Châteauneuf et *de Pizey*, ni sur la mon-

(1) *Masures de l'Ile-Barbe*, p. 115.

(2) *Pouillés du diocèse de Lyon* à la suite du *Cartulaire de Savigny*.

Digitized by Google

« tagne, ni dans la plaine, et n'acquerrait non plus aucun « droit de cosuzeraineté sur aucun de ces châteaux (1). »

Du nom de Pizey, nous trouvons encore : 1° Bérard de Pizey, chanoine comte de Lyon, en 1170 ; 2° Gaucerand de Pizey, qui figure comme témoin avec Hugues de Talaru et divers autres seigneurs dans une charte de 1173, renfermant une vente, consentie par Pierre des Estols à l'abbé de Savigny, de divers fonds situés près de l'Arbresle (2).

C'est sans doute aussi à la même famille qu'appartenait Guillaume de Pizey, chevalier, qui fut en 1270 l'un des témoins du testament du comte Renaud de Forez, avec plusieurs autres, notamment Pierre et Hugues de Mauvoisin (3).

Mentionnons aussi, mais toutefois avec certaines réserves, Hugues de Pizey, chanoine et doyen du Chapitre (de 1250 à 1275), ainsi que Philippe de Pizey, courrier du roi en 1303. Peut-être, en effet, ces deux derniers appartenaient-ils à la famille du même nom possessionnée dans le Beaujolais près de Saint-Jean d'Ardières. Il est certain, du moins, qu'à partir de cette époque nous ne trouvons plus que là des seigneurs de Pizey.

Les deux familles formaient-elles deux branches issues d'une origine commune, ou bien les descendants de Bérard de Pizey se retirèrent-ils au XIIIe siècle dans le Beaujolais et donnèrent-ils leur nom à leur nouvelle seigneurie ? Nous n'oserions l'affirmer, car l'existence d'un fief portant la même dénomination, dans la Bresse, nous porte à croire que ce

(1) *Mazures*, p. 528 et s.

(2) D'Aubais. *Notes fugitives* etc. III, p. 161. — *Cartul. de Savigny*, ch. 946.

(3) La Mure. *Hist. des ducs de Bourbon*, I, p. 269. — Aug. Bernard, *Hist. du Forez*, I, 256.

Digitized by Google

nom résultait plutôt d'une condition topographique particulière que de l'imposition du nom du possesseur (1).

Quoi qu'il en soit, vers la fin du XIIIe siècle, Pizey avait cessé d'appartenir à la famille de ce nom pour passer aux Lavieu.

Le nom de Lavieu nous rappelle l'une des familles chevaleresques les plus illustres du Forez et du Lyonnais. Aucune ne fut plus puissante et ne posséda plus de châteaux-forts dans nos contrées. Originaires de la seigneurie de Lavieu, située près de Montbrison, à laquelle appartenait primitivement le titre de vicomté, les Lavieu durent quitter le Forez, vers la fin du XIe siècle, à la suite d'un acte de félonie rapporté par le jurisconsulte Papon. S'il faut en croire cet auteur, un comte de Forez ayant outragé la femme du seigneur de Lavieu, celui-ci se vengea en assassinant le comte de sa propre main (2). Quelle que soit l'authenticité de cette tradition, il est certain que vers cette même époque les terres des seigneurs de Lavieu furent confisquées, que leur titre de vicomte disparut et qu'ils quittèrent le Forez pour se retirer dans le Jarez et les montagnes du Lyonnais, dont ils occupèrent presque toutes les forteresses. Rochetaillée, Roche la Molière, Feugerolles, Saint-Chamond, Doizieu, Iseron, Pizey, Vaudragon, furent au nombre de ces châteaux-forts.

Suivant M. Latour-Varan, la maison de Lavieu forma plusieurs branches, et ce serait l'aînée de ces branches qui aurait pris le nom de Jarez (3). Quoi qu'il en soit, il est cer-

(1) Le nom de *Pizey* était aussi celui d'une parcelle de la paroisse de Bas en Basset, dans la baronnie de Rochebaron, en Forez, élection de Montbrison. (Voyez *Alman. de Lyon de* 1760).

(2) *Comment. de la coutume de Bourbonnais*, parag. 386.—Aug. Bernard, *Hist, du Forez*, p. 136. — La Mure. *Hist. des ducs de Bourbon*, I. p. 93. Note.

(3) Si cette opinion est exacte, elle pourrait nous faire croire que le

Digitized by Google

tain que les Lavieu de Pizey étaient les mêmes que ceux d'Iseron.

Cette dernière seigneurie était déjà en leur possession en 1211. Mais nous n'avons pas la preuve de leur établissement à Pizey avant 1296. A cette date, noble Étienne de Lavieu, seigneur d'Iseron (qu'il possédait déjà en 1291), rend foi et hommage à Jean Ier, comte de Forez, pour le mandement de Pizey et ses dépendances (1).

Cet hommage rendu au comte de Forez est inexplicable, car le traité de 1173, ainsi que celui de 1220 entre l'archevêque Renaud et Artaud de Riverie, tous deux mentionnés plus haut, nous prouvent jusqu'à l'évidence que le mandement de Pizey devait relever de l'Eglise de Lyon. Cette singularité, que nous aurons lieu d'observer aussi au sujet de Vaudragon, doit-elle nous faire croire à une usurpation des droits de suzeraineté par les comtes de Forez? ou à une concession faite à ces derniers par le Chapitre de Lyon, moyennant une certaine redevance? Nous inclinerions plutôt vers la première interprétation, car jusqu'en 1789 Pizey et Vaudragon ne cessèrent pas de faire partie de la province du Lyonnais.

Quoi qu'il en soit, nous touchons ici à la catastrophe qui détruisit le château de Pizey.

Nous venons de voir qu'en l'année 1296 ce château se trouvait encore chef-lieu de mandement. Or, c'est dans les treize années qui s'écoulèrent depuis 1296 jusqu'en 1309 que doit se placer sa destruction.

nom de Pizey cachait peut-être aussi celui de Lavieu. Deux raisons nous le feraient penser : 1° le nom de Bérard, que nous retrouvons chez les Lavieu d'Iseron ; 2° celui de Josserand ou Gaucerand, qui est fréquemment porté par les Lavieu.

(1) Archives de l'Emp. reg. 495, pièce 24. — La Mure. *Hist. des ducs de Bourbon*, I, p. 322. — Latour-Varan. *Etudes sur le Forez*, I, p. 289.

Digitized by Google

La preuve de cette assertion est facile :

Le pouillé du diocèse de Lyon du XIIIe siècle, qui renferme la liste de toutes les paroisses, mentionne l'existence de l'église de Pizey en même temps que celle des églises de Larajasse et de l'Aubépin. Or ce pouillé, suivant divers indices signalés par M. Aug. Bernard, ne peut être postérieur à l'année 1305.

Dans la liste des paroisses rédigée au XIVe siècle, nous trouvons toujours les églises de l'Aubépin et de Larajasse ; mais celle de Pizey n'y figure plus, preuve certaine qu'elle avait subi le sort du château.

Pizey détruit, le château de Vaudragon s'élève à demi-lieue de là dans le vallon de la Coise ; et suivant la tradition locale, ce sont les matériaux du château de Pizey qui servent à la construction de cette nouvelle demeure seigneuriale. Or c'est en l'année 1309 que, pour la première fois, Hugues de Lavieu, seigneur de Vaudragon, rend hommage à Jean, comte de Forez, de cette dernière seigneurie. Il est évident dès lors que Pizey fut détruit quelques années avant 1309, date de ce premier hommage ; à cette époque surtout, il fallait bien plus d'une année pour construire une forteresse comme Vaudragon.

Cette tradition est d'ailleurs confirmée par l'histoire écrite, car dans cet hommage de 1309, ainsi que dans un autre de 1311, on ne parle plus du château de Pizey, mais seulement de celui de Vaudragon et *d'une autre terre* au mandement de Pizey (1).

Autre preuve plus convaincante : en 1324, la seigneurie de Vaudragon est cédée par Hugues de Lavieu à Renaud de Forez, en échange de celle d'Écotay. Or, le traité ne men-

(1) *Archives de l'Emp.*, reg. 492, pièces 282, 300. — Latour-Varan. Loc. cit.

Digitized by Google

tionne plus que le château de Vaudragon *et le lieu nommé Pizey*, avec leurs appartenances (1). Ainsi, à ces deux époques, le chef-lieu du mandement de Pizey a disparu, et il ne reste plus, comme aujourd'hui, que l'emplacement du château détruit.

La ruine de Pizey se trouve donc nettement fixée vers l'année 1300. Cette date suffit presque à elle seule pour nous autoriser à penser que ce château périt dans une de ces guerres privées de seigneur à seigneur, qui trop souvent alors désolaient nos campagnes. A cette époque de mœurs rudes et demi-barbares, on avait peu d'humanité à espérer du vainqueur. A la suite d'un assaut, et dans l'effervescence de la victoire, le château pris était saccagé toujours, souvent livré aux flammes ou démoli. Les habitants eux-mêmes ne survivaient pas toujours à la destruction de leur demeure. Les milices grossières que chaque seigneur traînait à sa suite ne savaient pas autrement faire la guerre (2).

Peut-être Étienne de Lavieu périt-il dans cette catastrophe avec tous ses enfants; ce qui nous le ferait croire, c'est qu'il n'en est plus fait aucune mention, et que Hugues de Lavieu, qui bâtit Vaudragon et fut aussi le possesseur de Pizey, n'était pas son fils, mais seulement son neveu, suivant toutes les probabilités. Hugues de Lavieu eut en effet pour père Josserand de Lavieu, qui mourut en 1316, et que nous supposons le frère d'Étienne. Josserand avait rendu hommage au comte de Forez de sa maison forte de Doi-

(1) *Invent. des titres du comté de Forez*, par Chaverondier, n° 2.

(2) Monteil. *Hist. des Français des divers états*, I, p. 125.—On sait qu'à cette même époque (1270), et à l'occasion des querelles entre le Chapitre et les citoyens de Lyon, l'église d'Écully, assiégée par ces derniers, fut livrée aux flammes, et que tous ceux auxquels elle avait servi de refuge y trouvèrent la mort. (V. Monfalcon. *Hist. de Lyon*, p. 402. — Clerjon, III, p. 272).

Digitized by Google

zieu appelée les Fernanches, en même temps que ce dernier pour le mandement de Pizey (1).

Désormais Pizey, ancienne paroisse, ancien chef-lieu de mandement et de justice seigneuriale, ne fut plus, pendant de longues années, qu'une dépendance de Vaudragon, le nouveau siége de la seigneurie. Mais vers la fin du XVe siècle les deux terres paraissent avoir cessé d'appartenir aux mêmes maîtres. Par suite de quelles circonstances? Nous l'ignorons. D'un autre côté, la terre de Vaudragon tomba, au milieu du XVIIe siècle, en la possession des seigneurs de la Fay et de l'Aubépin. Quant à Pizey, il avait passé, à la même époque, ainsi que la terre de Larajasse, aux mains des Gayot, seigneurs de Larajasse, de Pitaval et de la Claire. Jean-Jacques Gayot, conseiller au présidial de Lyon en 1664, échevin en 1683 et 1684, était en possession des terres de Larajasse et de Saint-Pierre-de-Pizey dès l'année 1670. A cette même date, nous trouvons aussi, dans divers actes du temps, la preuve de l'existence de l'ancien mandement de Pizey. Un demi-siècle plus tard, cette ancienne circonscription subsiste encore; car le dénombrement des feux du royaume, fait en 1720, y constate l'existence de 21 feux, tandis que Larajasse en possédait 79 et l'Aubépin 38 (2).

Jean-Jacques Gayot, mort en 1684, avait épousé Hélène de la Roue. Les armes des deux époux se voient encore sculptées au vieux château de Larajasse. Leur fils, François Gayot de Pitaval, né le 24 juillet 1673, fut avocat. On lui doit plusieurs ouvrages : la *Bibliothèque des gens de cour*,

(1) Latour-Varan. Loc. cit. — Étienne de Lavieu avait épousé une fille de Gaudemar de Jarez, seigneur de Saint-Chamond et de Béatrix de Roussillon. Cette dernière était elle-même fille de Guillaume de Roussillon, seigneur de Riverie. (*Mazures de l'Ile-Barbe*, p. 373).

(2) Manusc. divers. — Nouveau dénombrement du royaume. Biblioth. de Lyon, n° 25,720. — Entrée de Mgr. Chigi.

Digitized by Google

l'*Art d'orner l'esprit*, les *Causes célèbres*, etc. François Gayot mourut en 1743, ne laissant de son union avec N. Curnillon qu'une fille mariée à M. de Sorbière (1).

La famille des Gayot s'éteignit en 1755 et depuis cette époque Pizey fut réuni, comme la terre de Larajasse, aux seigneuries et juridictions de la Fay et de Vaudragon, que possédaient les Chappuis. Cette réunion subsistait encore quand la Révolution de 1789 vint faire disparaître les anciennes circonscriptions féodales.

Nous avons déjà dit que la chapelle de Saint-Pierre-de-Pizey existait toujours. Mais si elle fut reconstruite après la destruction du château, elle ne reprit jamais son rang d'église paroissiale et il ne reste plus rien de ce monument. Sa dernière reconstruction remonte seulement à l'année 1706, ainsi que l'atteste la date inscrite sur la façade. Il serait possible néanmoins que l'édifice actuel occupât l'emplacement de l'ancienne église du XIIe siècle.

Au milieu du siècle dernier, on y voyait un clocher qui a été démoli à une époque inconnue. L'année dernière (1862), l'abside, où se trouvait le maître-autel, s'étant écroulée, un mur est venu fermer l'entrée du chœur et faire du monument une simple construction rectangulaire qui n'offre rien d'intéressant au point de vue architectural. Aujourd'hui le chœur, hier le clocher, tout disparaît peu à peu, et nos arrière-neveux se demanderont sans doute bientôt où fut l'antique chapelle de Pizey, l'une des plus anciennes églises du canton de Saint-Symphorien.

L'isolement de cet oratoire paraît avoir tenté à plusieurs reprises la cupidité des malfaiteurs, à l'époque où il était encore livré au culte :

(1) Documents inédits de M. Morel de Voleine. — Pernetti. *Lyonnais dignes de mémoire.*

Digitized by Google

Dans les derniers jours de février 1754, des inconnus pénétrèrent dans cette chapelle par une ouverture pratiquée dans le mur septentrional. Là, ils se livrèrent à une dévastation complète : les croix et les statues des saints furent brisées; le missel et les ornements du culte mis en lambeaux; la porte du clocher arrachée de ses gonds. Après avoir commis divers autres dégâts les auteurs de ces actes inexplicables se retirèrent en emportant seulement une petite clochette servant à la célébration de la messe.

Ces dégâts réparés, les malfaiteurs reviennent de nouveau quatre ans après (juillet 1758). Comme la première fois, ils pénètrent par une ouverture faite dans le mur de la chapelle; mais cette fois ils ne se bornèrent pas à détruire les objets de piété qu'elle renfermait : les ornements furent tous enlevés.

Les auteurs de ces méfaits ne furent jamais découverts. Mais à cette époque les montagnes du Lyonnais étaient infestées de bandes de voleurs qui se livraient fréquemment à des entreprises de cette nature. Six ans après, le tronc du luminaire et celui des pauvres furent également pillés dans l'église de Larajasse pendant la nuit du 7 au 8 janvier 1764 (1).

La chapelle de Pizey était autrefois en grande vénération dans tout le pays d'alentour. On y venait de fort loin prier le saint de délivrer les malades de la fièvre; une fontaine située près du hameau passait même pour posséder des vertus particulières contre cette maladie.

Le jour de la saint Pierre (30 juin) les habitants des environs y venaient aussi en pélerinage pour leurs troupeaux. L'offrande de chaque pélerin consistait dans une pièce de monnaie ou un peu de laine. Mais au siècle dernier, l'affluence de

(1) Trois procès-verbaux manuscrits constatant ces diverses dévastations.

Digitized by Google

monde attirée par cette dévotion avait dégénéré en fête mondaine. Le jour du saint patron ramenait chaque année les danses et les jeux autour de la chapelle. Telle a été souvent la fin des pèlerinages. La Révolution mit fin à ces plaisirs en vendant le monument avec l'emplacement de l'ancien château.

Depuis cette époque, devenue propriété particulière, la chapelle de Pizey n'a plus été livrée au culte; mais, entretenue avec un certain soin par ses possesseurs, elle n'a pas cessé d'attirer quelques pieux fidèles. Plus durable que les institutions des siècles passés, la dévotion de la population environnante a survécu aux ruines faites par la Révolution, et nous connaissons plus d'un cultivateur qui ne négligerait pas chaque année de faire son pélerinage à Saint-Pierre-de-Pizey ou d'envoyer son offrande à la chapelle pour appeler la bénédiction du saint sur ses troupeaux.

Mais, comme autrefois, le plaisir appelle aussi ses fidèles. Dans ces dernières années, on a vu plus d'une fois, le jour de la fête, des danses s'organiser dans le vaste préau qui entoure la chapelle. Alors cette cime solitaire s'anime: les rires joyeux, les chansons des rondes villageoises succèdent au silence qui règne d'ordinaire autour de ces ruines, et, sans se douter que ce lieu fut autrefois le théâtre d'une épouvantable catastrophe, les descendants des anciens serfs corvéables à merci dansent heureux et insouciants sur les débris de l'antique forteresse des Lavieu.

A. Vachez.

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE

SUR L'INVENTION

DE LA NAVIGATION PAR LA VAPEUR (1)

Lue à la Société littéraire de Lyon,

Séance du 13 janvier 1864.

Cet énorme bateau remonta le courant de la Saône de Lyon à l'Ile-Barbe, en présence d'une Commission de savants et de milliers de spectateurs. La Commission scientifique était composée de huit membres, dont cinq de l'Académie de Lyon ; toutefois ces derniers ne paraissent pas avoir été délégués par l'Académie, car il n'en existe aucune trace dans les comptes-rendus, ni dans les délibérations de ce corps savant. Les noms des membres de la Commission méritent d'être conservés avec la mémoire du grand fait dont ils ont fixé la date certaine par un procès-verbal authentique. Ce n'était pas un faible mérite d'apprécier l'importance de la navigation à vapeur et de proclamer le succès décisif des expériences de Jouffroy, vingt-cinq ans avant que les préventions aveugles eussent été forcées de reconnaître la possibilité et la sûreté de ce mode de navigation, un demi-siècle avant que la science et le commerce eussent compris la grande révolution que la vapeur allait opérer dans les relations maritimes.

Voici cette pièce, dont la minute se trouve à Lyon aux écritures de Me Thiaffait, notaire, successeur actuel des notaires qui la reçurent en 1783.

« Par devant les conseillers du roi, notaires à Lyon, sous-
« signés, furent présents Messire Laurent *Basset*, chevalier,
« ancien conseiller en la Cour des Monnaies, sénéchaussée
« et présidial de Lyon, lieutenant général de police de ladite

(1) Voir la Revue du mois d'avril 1864, page 309 à 328.

Digitized by Google

« ville; M. *l'abbé Monges*, chevalier, historiographe de la « ville de Lyon, de l'Académie des sciences de ladite ville; « M. Antoine-François *de Landine*, avocat en parlement, de « l'Académie des sciences de Lyon, correspondant de l'Aca- « démie des inscriptions et belles-lettres de Paris, associé « de celles de Dijon et Villefranche; Messire Charles-Joseph « *Mathon*, chevalier, seigneur de la Cour et autres lieux, « des Académies de Lyon et Villefranche; M. Claude-An- « toine *Roux*, professeur d'éloquence, ci-devant professeur « de physique et de mathématiques au collége Royal-Dau- « phin de Grenoble, de l'Académie de Lyon, etc.; M. Ga- « briel-Etienne *Le Camus*, avocat en parlement, des Aca- « démies de Lyon et Dijon, correspondant de la Société « royale de Montpellier et receveur des Gabelles à Lyon; « Messire Jean-Baptiste *Salicis*, curé de la paroisse de Vaize, « un des faubourgs de cette ville; et M. Jean-Baptiste *Salicis*, « *neveu*, vicaire de la dite paroisse, tous demeurant à Lyon.

« Lesquels ont certifié et attesté que Messire Claude- « François-Dorothée comte de Jouffroy-d'Abbans, les ayant « invités, le 15 du mois de juillet dernier, à être présents à « l'essai qu'il se proposait, de faire remonter un bateau, long « de cent trente pieds, de quatorze de largeur, tirant trois « pieds d'eau, ce qui suppose un poids de trois cent vingt-sept « mille livres, contre le cours d'eau de la Saône, qui pour « lors était au-dessus des moyennes eaux. M. de Jouffroy « remonta en effet, sans le secours d'aucune force animale et « par l'effet seul de la pompe à feu, pendant un quart d'heure « environ, après quoi M. de Jouffroy mit fin à son expérience « de la quelle attestation les sieurs comparants ont requis le « présent acte, qui leur a été octroyé par lesdits notaires, « pour servir et valoir ce que de raison.

« Fait et passé à Lyon, en l'étude, l'an mille sept cent « quatre-vingt-trois, le dix-neuf août avant midi; et ont signé

Digitized by Google

« sur la minute, contrôlée, restée au pouvoir de Me Baroud,
« un des notaires soussignés.

« *Signés :* DEVILLIERS et BAROUD, notaires. »

Après des expériences réitérées, toujours avec un plein succès, Jouffroy forma une association particulière par acte sous seing-privé avec MM. de Follenay, d'Auviron et Vedel, à l'effet de fonder un service de navigation à vapeur, pour le transport des voyageurs et des marchandises, d'abord sur la Saône, ensuite sur le Rhône et sur les autres fleuves navigables de la France. Une compagnie financière offrait son concours à la seule condition que les fondateurs lui apporteraient le privilége de l'exploitation pour une durée de trente années. Le ministre de Calonne renvoya la requête de Jouffroy à l'Académie des sciences de Paris, qui nomma une Commission composée de MM. l'abbé Bossard, Cousin et Perrier. La notoriété industrielle de Perrier était méritée, mais il n'avait pas le génie de l'invention ; on se rappelle que huit ans auparavant il avait fait prévaloir ses idées sur celles du pétitionnaire ; l'insuccès de son système et les résultats concluants de son rival laissaient dans son esprit une susceptibilité et une prévention qui ne lui permettaient pas d'être un juge impartial. L'Académie, qui avait applaudi avec trop de confiance les malheureuses tentatives de Perrier, craignait de nouvelles déceptions ; la discussion fut orageuse ; Perrier finit par obtenir qu'avant de se prononcer on demandât de nouvelles expériences ; en conséquence, M. de Calonne écrivit à l'inventeur la lettre suivante :

Versailles, le 21 janvier 1784.

« Je vous renvoie, Monsieur, l'attestation du succès qu'à eu
« à Lyon la pompe à feu par laquelle vous vous proposez de
« suppléer aux chevaux pour la navigation des rivières, ainsi
« que d'autres pièces que vous m'avez adressées avec votre re-
« quête tendante à obtenir le privilége exclusif, pendant un

Digitized by Google

« certain nombre d'années, de l'usage des machines de ce genre.
« Il a paru que l'épreuve faite à Lyon ne remplissait pas suffi-
« samment les conditions requises ; mais si, au moyen de la
« pompe à feu, vous réussissez à faire remonter la Seine, l'es-
« pace de quelques lieues, un bateau chargé de 300 milliers,
« et que le succès de cette épreuve soit constaté à Paris
« d'une manière authentique, ne laissant aucun doute sur les
« avantages de votre procédé, vous pouvez compter qu'il vous
« sera accordé un privilége limité à quinze années, ainsi que
« vous l'a précédemment marqué M. Joly Fleury.

« Je suis bien sincèrement, Monsieur, votre très-humble et
« très-obéissant serviteur,

« DE CALONNE. »

Jouffroy ne vit dans la demande de nouveaux essais qu'une fin de non-recevoir ; aucune épreuve n'aurait été plus concluante ni constatée plus authentiquement par des savants plus compétents et par des milliers de spectateurs, qui chaque jour se pressaient avec admiration sur les quais de la Saône. La Commission de l'Académie des sciences de Paris pouvait facilement se transporter à Lyon et reconnaître elle-même la vérité du succès constaté, au lieu de demander de nouveaux travaux et de nouveaux sacrifices à l'inventeur qui, depuis sept ans, épuisait ses ressources ; il n'essaya pas de lutter contre l'influence toute-puissante de Perrier. Sa vengeance se borna à l'exécution d'un modèle au 25e de son bateau, qu'il adressa à *celui qui avait fait enterrer sa découverte*, selon l'expression du temps. Le bateau continua de naviguer sur la Saône pendant seize mois, et fut ensuite abandonné.

Un quart de siècle devait s'écouler encore avant que la navigation à vapeur fût reçue dans le monde ; ce n'était ni en France où elle avait pris naissance ; ni à Lyon, théâtre de sa première application ; ni au profit de son illustre inventeur ; les lois de la nécessité l'appelaient d'abord dans

Digitized by Google

une contrée sillonnée de grands cours d'eau, dont les rives accidentées, couvertes d'épaisses forêts, les lacs aux bords vaseux, les golfes et les baies impropres au halage, la faible population disséminée sur un vaste territoire dépourvu de routes, ne permettaient le développement prospère qu'avec la navigation à vapeur.

Le duc d'Orléans et d'autres grands personnages offrirent au malheureux inventeur des recommandations pour l'Angleterre; mais le gentilhomme français repoussa toujours avec énergie la pensée de porter à l'étranger la découverte dont, malgré les plus amères déceptions, son génie voyait la grandeur et l'avenir. Il ne retira de ses travaux et de ses sacrifices que le surnom de *Jouffroy* LA POMPE ; on se disait à la cour de Versailles : « Connaissez-vous ce gentilhomme « de la Franche-Comté qui embarque des pompes à feu « sur les rivières ? ce fou qui prétend accorder le feu et « l'eau ? »

A l'époque où les expériences de navigation fluviale par la vapeur étaient vues avec tant d'incrédulité et de défiance, on applaudissait avec enthousiasme les essais de navigation aérienne des frères Montgolfier ; une ascension avait lieu le 19 janvier 1784 ; sept personnes osaient prendre place dans la nacelle : Joseph Montgolfier, Pilastre Durozier, le prince de Ligne, le comte de Laurencin, le comte de la Porte d'Anglefort, le comte de Dampierre et Fontaine. L'Académie de Lyon écoutait la lecture d'un mémoire de Joseph Montgolfier, à qui la ville accordait des lettres de bourgeoisie (1), tandis qu'il n'existe aucune trace des essais de navigation par la vapeur ni dans les archives de la cité, ni dans les annales de l'Académie de Lyon.

La Révolution française força Jouffroy d'émigrer ; il se

(1) Monfalcon, *Hist. de Lyon*, t. II, p. 844.

Digitized by Google

rendit à l'armée de Condé, fut placé dans la section d'artillerie de la légion du comte de Mirabeau, puis il commanda la 2e compagnie de chasseurs nobles. Après la paix de Lunéville, il rentra en France et rassembla les débris d'une grande fortune, d'abord fort réduite par les travaux scientifiques et presque anéantie par les mesures contre les émigrés.

Vers la fin du dernier siècle, un jeune Américain dont la première éducation s'était faite au bruit de la guerre pour l'affranchissement de son pays, et dans les aspirations de la prospérité que promettait l'indépendance, venait demander à la vieille Europe de le guider dans les arts pour lesquels il avait les plus heureuses dispositions. Sans avoir le génie de l'invention, il était doué d'une aptitude remarquable à l'étude des inventions mécaniques et d'une persévérance qu'aucun obstacle n'ébranlait. Sa bonne fortune lui fit trouver l'appui d'un compatriote puissant, riche, capable de comprendre quels services la navigation par la vapeur rendrait à la nouvelle république.

Robert Fulton, né en 1765, à Little-Britain (Pensylvanie), de parents émigrés irlandais fort pauvres, fut d'abord apprenti joaillier, ensuite peintre ; il quitta l'Amérique en 1786, à l'âge de vingt ans, passa dix ans en Angleterre, où il s'adonna entièrement à la mécanique. En 1796, il se rendit à Paris, et, pendant cinq ans, il se livra presque exclusivement à l'étude de la navigation sous-marine et des moyens de faire éclater à un point donné des boîtes remplies de poudre, destinées à faire sauter les vaisseaux. Le Gouvernement français n'ayant pas voulu donner suite à cette invention, Fulton se disposait à retourner en Amérique, à la fin de 1801, lorsqu'il « rencontra le chancelier Liwingston, alors ambassadeur des États-Unis à Paris, qui, depuis quelques années, s'occupait de la navigation à vapeur avec un Anglais nommé

Digitized by Google

Nisbett et l'ingénieur français Brunel, qui plus tard construisit le tunnel de la Tamise. Liwingston se chargea de fournir tous les fonds nécessaires » pour établir la navigation à vapeur en Amérique. Fulton se mit à étudier « d'abord le système du refoulement de l'eau sous la quille » .... puis, le « système palmipède ; » il s'était arrêté à « l'emploi d'une chaîne sans fin, mise en action par la vapeur et munie d'un certain nombre de palettes, faisant l'office de rame, » lorsqu'il apprit que ce mécanisme, déjà essayé par un horloger de Trévoux nommé Desblanc, avait complètement échoué. Alors « il revint aux roues à aubes. Des expériences exécutées sur la Seine, le 9 août 1803, devant une Commission de l'Académie des sciences, eurent tout le succès désirable (1); » mais Napoléon refusa de saisir l'Académie de la question; ce refus était dicté par un sentiment d'intérêt national. L'Angleterre possédait seule, à cette époque, de grands ateliers de construction des machines; elle aurait donc profité de l'invention longtemps avant que la France pût être en mesure de l'utiliser. Au reste, Fulton répétait souvent que son intention était d'établir la navigation à vapeur sur les grands fleuves de l'Amérique, et non sur les rivières qu'il appelait les ruisseaux de la France.

« La machine à vapeur commandée par Fulton et Liwings-
« ton, en 1804, à l'usine de Boulton-Watt, ne fut terminée
« qu'au mois d'octobre 1806 ; à cette date, Fulton s'embar-
« quait pour l'Amérique, et la machine à vapeur était expédiée
« à New-York. Le bateau qui la reçut avait cinquante mètres
« de long sur cinq de large et jaugeait cent cinquante ton-
« neaux. Le diamètre de ses roues était de cinq mètres; la ma-
« chine était de la force de dix-huit chevaux, à double effet et
« à condenseur; le piston avait vingt-quatre pouces anglais

(1) Figuier. *Hist. des principales découvertes*, t. I, p. 282 à 286.

Digitized by Google

« de diamètre et quatre pieds de course ; la chaudière vingt « pieds de longueur, sur sept de profondeur et huit de lar- « geur. Le bateau était muni de deux roues de fonte placées « de chaque côté ; les aubes des roues avaient quatre « pieds de longueur et plongeaient à deux pieds dans l'eau; « le balancier de la machine qui transmettait le mouvement à « l'axe commun de ces deux roues était placé à la partie « inférieure du bâti de la machine. Le 10 août 1807, « ce bateau fut lancé sur la rivière de l'est. » (Figuier, t. I, p. 298 à 300).

Lorsque le succès de Fulton fut incontestable, on lui disputa le privilége ; les ennuis des procès hâtèrent sa mort, qui arriva le 24 février 1815 ; il n'était âgé que de 50 ans. La législature porta son deuil pendant un mois ; mais sa famille resta dans les embarras pécuniaires.

Au retour des Bourbons en France, Jouffroy obtint un brevet d'invention et de perfectionnement ; il construisit un bateau auquel le comte d'Artois voulut bien donner son nom : *Charles-Philippe* et qui fut lancé sur la Seine, au petit Bercy, le 20 avril 1817, en présence du comte d'Artois, des princes ses fils, des autorités de Paris, d'un grand nombre de savants et d'un concours prodigieux de spectateurs. Tout semblait concourir à la prospérité de l'entreprise, lorsqu'une compagnie rivale obtint un brevet, contesta le privilége de Jouffroy, fit venir d'Angleterre un bateau muni de sa machine. La concurrence dans l'exploitation d'un mode de navigation contre lequel les préventions étaient encore très-puissantes, ne permit de réaliser que des pertes, et ruina les deux entreprises.

Jouffroy, dont la foi dans l'avenir de la navigation à vapeur était inébranlable, se réfugia de nouveau dans sa province pour y réunir les moyens de fonder une Société avec le concours de quelques amis intelligents. Par convention sous

Digitized by Google

seing-privé passée à Châlons, le 23 septembre 1818, son brevet du 16 avril 1816 fut mis en Société, comme représentant la moitié d'un capital de 24,000 francs, divisé en 24 actions de 1,000 francs chacune ; les douze parts dont le prix devait être réalisé étaient réparties entre MM. Ramus, Charles Cornu, Jean-Baptiste, Dupont de Châlons et trois fils de l'inventeur Ferdinand, Charles, Hippolyte. Ce petit capital fut employé à la construction d'un bateau à vapeur, auquel on donna le nom de *Persévérant*. Le 8 juillet 1819, une délibération des associés créait un capital de 200,000 francs pour construire plusieurs bateaux à vapeur, afin d'organiser un service régulier; la même délibération déterminait les aménagements nécessaires, le prix de passage des voyageurs, le tarif du transport des marchandises. Cette délibération fut déposée, avec l'acte sous seing-privé du 23 septembre, aux écritures de Me Farine à Lyon, qui se trouvent aujourd'hui dans l'étude de Me Vachon. Un prospectus fut imprimé et distribué; le *Persévérant* fit, pendant plusieurs mois, les voyages de Châlons à Lyon et retour. Une lettre de Me Farine notaire de la Société, en date du 11 novembre 1819, explique les préventions et les intérêts opposés qui empêchèrent la souscription du capital social : on ne contestait pas la célérité et l'économie de ce mode de transport, mais on répétait que la navigation à vapeur était impossible sur le Rhône, qu'elle offrait les plus grands obstacles sur la Saône à cause des basses eaux et que la Compagnie générale des transports, compagnie très-puissante, ne reculerait devant aucun sacrifice pour éteindre toute concurrence.

Tels étaient les obstacles qui repoussaient encore la navigation à vapeur à Lyon, lorsque déjà, depuis douze ans, elle prospérait en Amérique et que sur les côtes d'Ecosse, d'Angleterre, d'Irlande, Henri Bell avait enfin triomphé des préjugés et des craintes qu'elle inspirait. Cette même année

Digitized by Google

1819, le capitaine Moses Rogers traversait l'Atlantique, de New-York à Liverpool, avec un navire mixte de 380 tonneaux.....

Jouffroy dut se résigner à voir des industriels étrangers recueillir, en France même, le fruit des travaux auxquels, pendant un demi siècle, il avait consacré toutes les ressources de son génie et de sa fortune; en effet, dès l'année suivante, 1820, Stéel, constructeur anglais, lançait sur la Seine un bateau à vapeur armé d'une rame articulée ou *patte d'oie*, d'après le premier système essayé par Jouffroy; deux ans après, une Compagnie anglaise amenait en France deux bateaux à vapeur en fer.

En 1825, un steamer anglais mixte faisait le voyage de Falmouth à Calcutta; un bâtiment hollandais, également mixte, se rendait d'Amsterdam aux Antilles; de 1825 à 1830, presque toutes les rivières navigables et les grands ports de France eurent des bateaux à vapeur. L'essor de ce mode de navigation sur le Rhône et sur la Saône fut encore ralenti par la catastrophe qui, le 4 mars 1827, répandit le deuil dans la ville de Lyon.

Le problème de l'emploi de la vapeur dans les voyages transatlantiques fut définitivement résolu, en 1838, par l'heureuse traversée que fit le *Great-Wastern* de 1300 tonneaux, de Bristol à New-York, et par celle du *Syrius*, de 700 tonneaux, de la rade de Cork en Irlande à New-York.

En 1829, la mort ravit à Jouffroy la compagne dont le caractère, l'esprit et le cœur n'avaient cessé, durant 46 ans, de lui réserver dans le bonheur domestique un refuge consolateur et l'oubli des plus amères déceptions. Ne pouvant supporter la solitude que lui faisait cette mort, il fit liquider sa retraite militaire et obtint son admission à l'Hôtel-des-Invalides où il mourut du choléra en 1832, à l'âge de 81 ans, ne laissant à ses fils d'autre héritage que l'exemple de ses tra-

Digitized by Google

vaux continués par son fils aîné, qui devint aussi un des Lyonnais les plus dignes de mémoire.

Jouffroy dut éprouver quelque consolation lorsque l'illustre savant M. Arago proclamait, en 1826 et 1827, dans ses cours aux élèves de l'Ecole Polytechnique et dans ses notices scientifiques publiées par l'Annuaire du bureau des longitudes de l'année 1828, que Claude-Dorothée, marquis de Jouffroy d'Abbans, était le véritable inventeur de la navigation à vapeur. Tregold, dans son Traité des machines à vapeur et de leur application à la navigation, publié en 1828, répétait que *l'idée de l'emploi de la vapeur pour faire marcher les bateaux, fut mise en pratique, pour la première fois, par le marquis de Jouffroy, qui construisit, en 1782, un bateau à vapeur qui, pendant seize mois, navigua sur la Saône.*

Dans l'enfantement laborieux de la navigation par la vapeur, deux faits demeurent constants: l'application couronnée d'un plein succès faite par Jouffroy sur la Saône à Lyon, en 1783, et le premier service régulier établi par Fulton en Amérique, sur l'Hudson, en 1807. Quel est, de Jouffroy ou de Fulton, l'inventeur de ce mode de navigation ?

La priorité des découvertes scientifiques, constatée authentiquement, constitue un droit imprescriptible, indépendamment de l'exploitation industrielle dont les auteurs des plus grandes inventions profitent rarement. La date des conquêtes de l'esprit humain s'inscrit dans les annales du monde avec le nom des véritables inventeurs méconnus pendant leur vie, mais dont la gloire grandit d'âge en âge.

Jouffroy, créateur des éléments d'une science encore inconnue, n'avait à sa disposition ni atelier de construction, ni ouvriers mécaniciens ; forcé d'employer la machine de Watt, à simple effet, qui ne se prêtait pas au mouvement de rotation, il trouva dans son génie les combinaisons qui assurèrent son succès.

Digitized by Google

Fulton profita de tout ce qui avait été fait ou proposé depuis un quart de siècle, il se servit de la machine à double effet alors perfectionnée et appropriée au mouvement rotatoire; la machine de son bateau fut construite dans les grands ateliers de Boulton-Wat, à Soho, par les ouvriers les plus habiles. Cependant on chercherait en vain, dans l'application de 1807, la moindre invention, ou un progrès quelconque. Les dimensions du bateau de Fulton étaient à peu près les mêmes que celles du bateau de Jouffroy; le diamètre des roues était le même dans les deux bateaux; leurs aubes plongeaient également à deux pieds dans l'eau; les différences ne consistaient que dans l'emploi de la machine à double effet, perfectionnée postérieurement aux expériences de 1783, et dans les appropriations qu'exigeait cette machine. Fulton n'a rien inventé, le fait d'avoir établi le premier un service régulier qui n'ait pas été abandonné après avoir été essayé, ne saurait constituer un droit à la gloire de l'invention, gloire qui appartenait depuis un quart de siècle à celui qui, de prime abord, avait construit le premier pyroscaphe avec les dimensions reconnues les meilleures soixante ans plus tard (Académie des Sciences, 1840).

Les expériences de Jouffroy sont antérieures d'un quart de siècle à l'application faite par Fulton; leur succès a été constaté par un acte authentique, par des documents officiels, et par le témoignage de milliers de spectateurs. Le bateau de Jouffroy navigua sur la Saône pendant seize mois; les capitaux nécessaires pour l'organisation d'un service régulier lui étaient assurés, à la seule condition d'un privilége d'exploitation qui fut refusé.

Si Fulton n'avait pas trouvé dans son association avec Liwingston le crédit pour l'obtention du privilége et les ressources financières suffisantes, il n'aurait pas même pu entreprendre un essai. Cela est si vrai que, peu de jours avant que

Digitized by Google

son bateau fût lancé, comme les dépenses dépassaient de beaucoup les prévisions, Fulton et Livingston ayant offert d'attribuer une part proportionnelle de leurs droits à ceux qui voudraient entrer pour une part dans les dépenses, personne ne répondit à cet appel. Le bateau de Fulton n'était désigné que sous le nom de *Folie Fulton*. Après qu'il eût été lancé, lorsque Fulton monta sur le pont, il fut salué par les rires moqueurs et par les huées de la foule; mais bientôt les acclamations enthousiastes succédèrent aux outrages (1). Le nom de Fulton est inséparable de la date de la navigation par la vapeur, cette part est assez glorieuse dans l'histoire.

Fulton, loin de prétendre à la priorité de l'invention, proclamait lui-même les droits antérieurs de Jouffroy, dans la polémique engagée en 1802, au sujet des essais de Desblanc, de Trévoux:

« Je ne ferai point concurrence en Europe, disait-il, ce « n'est pas sur les ruisseaux de France, mais sur les grandes « rivières de mon pays, que j'exécuterai ma navigation..... « Est-ce de l'invention qu'il s'agit? Ni M. Desblanc, ni moi « n'imaginons le pyroscaphe; si cette gloire appartient à « quelqu'un, elle est à l'auteur des expériences de Lyon, « faites en 1783 sur la Saône..... (*Revue du Lyonnais*, t. IX, « p. 257, article de M. Dumas, secrét. perpét. de l'Acad. de « Lyon.) »

Dans la suite, Fulton ayant quelque velléité de donner à ses travaux le caractère d'une découverte, écrivait le 4 pluviose an XI (1803), aux citoyens Molard, Bandel et Montgolfier, de Lyon :

« Mon premier but en m'occupant de cet objet, était de le « mettre en pratique sur les longs fleuves en Amérique où « il n'y a pas de chemin de halage, où ils ne sont guère pra-

(1) Figuier, Hist. des découv. scient., etc., 5e édit., t. I, 300-301.

Digitized by Google

« ticables et où, par conséquent, les frais de navigation à « l'aide de la vapeur seront mis en comparaison avec ceux « du travail des hommes et non pas des chevaux, comme en « France où il existe partout des chemins de halage et des « Compagnies de transport des marchandises, à un taux si « modéré, que je doute fort si jamais un bateau à vapeur, « tout parfait qu'il puisse être, peut rien gagner sur ceux « avec chevaux.

« Quoique les roues ne soient pas une nouvelle application, « si je les combine de manière qu'une bonne moitié de la « puissance de la machine agisse en poussant le bateau, de « même que si la prise était de la terre, la combinaison sera « infiniment meilleure que tout ce qu'on a fait jusqu'ici, et « c'est dans le fait, une nouvelle découverte. »

Ainsi, Fulton reconnaissait que la gloire de l'invention du pyroscaphe appartenait à l'auteur des expériences faites à Lyon, sur la Saône, en 1783. Plus tard, sa prétention se bornait à la *combinaison d'une machine de manière à ce qu'une bonne moitié de sa puissance agit en poussant le bateau, de même que si la prise était à terre.* Or, vingt-huit ans auparavant, Jouffroy avait vu et soutenu que le calcul de la puissance de propulsion devait être plus que triple en prenant le point d'appui dans l'eau pour produire le même effet que si la prise était à terre. Cette théorie, si vraie, fut combattue par Perrier, Ducret et d'autres savants, qui ne pardonnèrent pas au jeune gentilhomme d'avoir eu raison.

Depuis qu'Arago a proclamé, avec l'autorité de la science, que la priorité de l'invention de la navigation par la vapeur appartient à la France et au marquis de Jouffroy, tous les écrivains français ont rendu à notre compatriote l'hommage mérité. M. Louis Figuier, dont les publications scientifiques ont acquis l'autorité de l'érudition, de l'exactitude et de l'impartialité, reconnaît que *l'honneur d'avoir exécuté le pre-*

Digitized by Google

mier, dans le monde entier, un bateau à vapeur revient à Jouffroy qui, dès lors, doit être considéré comme le créateur de cette grande invention (1).

Je terminerai cette notice par le témoignage du corps savant le plus autorisé qui saisit toutes les occasions de rappeler que l'invention de la navigation à vapeur appartient à la France, au marquis de Jouffroy.

Le 4 mai 1840, une Commission de l'Académie des sciences, composée de MM. Arago, Charles Dupin, Poncelet et Seguier, rendant compte d'un nouveau système de navigation présenté par M. le marquis Achille de Jouffroy, commençait son rapport par cet hommage à l'inventeur du pyroscaphe.

« Fils de l'homme qui, le premier, réalisa pratiquement « l'immortelle pensée de papier, M. Achille de Jouffroy n'a « pas cessé d'avoir les yeux fixés sur l'œuvre de son père, « jaloux de faire des progrès de la vapeur une gloire de fa- « mille, il s'efforce d'y apporter son contingent per- s sonnel.... »

La Commission ajoutait en terminant ce rapport :

« Vos commissaires vous proposent de témoigner à M. de « Jouffroy l'intérêt qu'inspirent ses travaux et le désir de « voir couronner d'un plein succès ses louables tentatives « pour le perfectionnement d'une des plus utiles conceptions « de l'esprit humain, de cette admirable invention de la « navigation à la vapeur, à laquelle les noms français de « Papin et de Jouffroy doivent rester à jamais unis. « Adopté... »

Le 2 novembre de la même année, une nouvelle Commission composée de MM. Poncelet, Gambey, Piobert, Auguste Cauchy, s'exprimait ainsi :

(1) Hist. des principales découv. t. 1 p. 313-314.

Digitized by Google

« L'Académie nous a chargé de lui rendre compte d'un « nouveau système de navigation à la vapeur qu'a présenté « M. le marquis Achille de Jouffroy fils de l'inventeur du « pyroscaphe. On sait, en effet, aujourd'hui, que le marquis « Claude de Jouffroy après avoir, dès 1775, exposé ses idées « sur l'application de la vapeur à la navigation devant une « réunion de savants et d'amis parmi lesquels se trouvaient « MM. Perrier, d'Auxiron, le chevalier de Follenay, le mar- « quis Ducret et l'abbé d'Arnol, a eu la gloire de faire na- « viguer sur le Doubs en 1776, et sur la Saône en 1783, les « premiers bateaux à vapeur qui aient réalisé cette appli- « cation. Déjà le savant rapport de MM. Arago, Dupin et Sé- « guier a rappelé l'expérience solennelle faite à Lyon en « 1783, expérience dans laquelle un bateau à vapeur cons- « truit par M. Claude de Jouffroy, chargé de trois cents « milliers et offrant les mêmes dimensions auxquelles on « est maintenant revenu dans la construction des meilleurs « pyroscaphes, a remonté la Saône avec une vitesse de plus « de deux lieues à l'heure. Déjà l'on a signalé l'hommage « rendu à l'auteur de l'expérience de Lyon par ce même « Fulton, qui longtemps a passé en France pour avoir dé- « couvert la navigation à la vapeur. Déjà enfin, les expé- « riences auxquelles ont assisté les premiers commissaires, « etc. » suit le rapport des expériences et la description du nouvel appareil par Achille de Jouffroy fils aîné de Claude et dont la vie et les travaux non moins dignes d'intérêt seront l'objet d'une notice faisant suite à celle de Claude de Jouffroy.

Des statues de marbre et de bronze ont été élevées à Watt sur sa tombe, sur l'une des places et dans la salle de l'université de Glascow, dans la bibliothèque de Grenoock sa ville natale, et à Westminster. Des statues ont aussi été élevées à Fulton, en Amérique. Jouffroy, le véritable inventeur de la

Digitized by Google

navigation à vapeur, s'est éteint dans l'oubli, sa gloire est restée longtemps ignorée en France même. Dans cette cité de Lyon sa patrie d'adoption, témoin de ses travaux persévérants, c'est à peine si on a gardé la mémoire des expériences admirables du premier pyroscaphe, faites sur la Saône le 15 juillet 1783, date véritable de l'inauguration de la navigation par la vapeur.

Comme Français, comme Lyonnais demandons qu'il soit élevé une statue à Claude Dorothée marquis de Jouffroy d'Abbans, inventeur du pyroscaphe. En attendant, honorons dans nos Annales la mémoire du Lyonnais dont le nom et les travaux sont inscrits dans les annales du monde (1).

(1) A la lecture de ce travail, la Société littéraire de Lyon a répondu par un vote unanime en faveur du projet d'élever une statue au marquis de Jouffroy.

Le marquis de BAUSSET-ROQUEFORT.

ERRATA.— *Revue du Lyonnais*, 166e livraison, avril 1864, article : NOTICE HISTORIQUE SUR L'INVENTION DE LA NAVIGATION PAR LA VAPEUR.

Page 310, 1re et 2e lignes, au lieu de : Les relations fréquentes des peuples entiers, *lisez* : des peuples entre eux.

Page 311, ligne 7e, au lieu de : La puissance est le gage de l'ordre social, *lisez* : Sa puissance, etc.

Page 316, ligne 18, au lieu de : d'Archios, *lisez* : d'Archytas.

Page 325, ligne 8e au lieu de : Colonel Deposson, *lisez* : Colonel de Posson.

Digitized by Google

LETTRE A M. ALLMER

Au sujet de son article sur l'emplacement du temple d'Auguste, inséré dans la *Revue du Lyonnais*, février 1864.

Mon cher ami, vous savez avec quelle impatience j'attendais l'apparition de votre mémoire sur la question de l'emplacement du temple d'Auguste, dont j'ignorais la conclusion, mais prêt, comme je vous l'ai dit, à l'applaudir de mes deux mains malades, si je la croyais préférable à la mienne. Ce n'est pas sans une certaine émotion, je vous l'avouerai, que j'en ai commencé la lecture ; car, plein de confiance dans votre érudition et pénétré de mon insuffisance scientifique, je craignais de vous voir tuer mon dernier enfant au berceau. A tort ou à raison, j'ai été bientôt rassuré. Il m'a semblé que mon livre n'avait rien à redouter de la solution nouvelle proposée par vous. Votre article renferme beaucoup de choses dont je ferai mon profit ; mais il en renferme aussi quelques-unes que je ne saurais admettre, et de ce nombre est précisément votre hypothèse relative à l'emplacement de l'autel d'Auguste. A vous parler franchement, elle me paraît même pécher par la base. Permettez-moi d'essayer de le démontrer, non pour satisfaire un vain désir de controverse, mais pour éclaircir, si c'est possible, un point important de l'histoire de Lyon, ou pour mieux dire de la Gaule. Il n'y a pas là de question d'amour-propre. J'ai proposé une solution; vous en proposez une autre qui vous paraît préférable ; cherchons loyalement quelle est la meilleure.

Digitized by Google

De ce que Dion Cassius (1) dit que les jeux littéraires de la fête d'Auguste avaient lieu près de l'autel, vous concluez que cet autel devait se trouver dans l'amphithéâtre des trois Gaules, situé sur l'emplacement du Jardin-des-Plantes. Sans doute, un autel isolé aurait pu être placé dans l'amphithéâtre ; mais je vous ferai remarquer que notre autel gaulois était placé dans un temple, comme le dit Strabon, et comme le confirment vingt inscriptions d'une autorité irrécusable. Or, je ne vois pas comment on aurait pu placer ce temple, d'une grandeur proportionnée à l'autel, qui était colossal, dans un amphithéâtre de médiocre étendue, car il ne s'agit pas ici des Arènes de Nîmes. D'ailleurs, en admettant que ce temple eût pu tenir dans l'amphithéâtre des trois Gaules, nous rencontrerions une nouvelle difficulté, c'est que les jeux ayant lieu dans l'amphithéâtre n'auraient pas été vus de l'autel, enfermé qu'il était dans son temple.

De tout cela, je conclus que les termes de Dion Cassius ne doivent pas être pris dans le sens strict que vous leur attribuez. Cet auteur dit simplement qu'on célébrait encore de son temps (c'est-à-dire vers l'an 230 de notre ère) à l'autel d'Auguste la fête de ce prince ; ce qui, par parenthèse, ne prouve pas que Septime-Sévère ait attaqué le culte de l'autel, comme vous me semblez le croire. Pourquoi ce prince s'en serait-il pris au culte des Augustes ou même au collége des prêtres augustaux, qui probablement ne se mêlèrent pas de sa querelle avec Albin? Qu'importait, en effet, à des Gaulois cette dispute entre deux prétendants? Si Septime-Sévère s'est montré cruel pour les Lyonnais, c'est qu'en leur qualité de Romains, ils avaient pris parti contre lui.

(1) Vous citez aussi Suétone et Juvénal ; mais le premier ne dit pas où avaient lieu les jeux, et le second doit être mis hors de cause, comme ne connaissant pas la chose dont il parlait, ainsi qu'il le prouve en appelant *Lugdunensis ara* l'autel d'Auguste.

Digitized by Google

Mais revenons à la question. Sentant probablement le peu de solidité de votre système, vous écrivez à la dernière page de votre mémoire : « Si en asseyant l'autel de Rome et des Augustes sur l'inclinaison du *visorium* de l'amphithéâtre, je n'ai pas su rencontrer la véritable solution du problème, mon argumentation n'en subsiste pas moins pour cela, avec ses exigences.... la connexité de l'autel avec l'amphithéâtre.... »

Voyons donc sur quoi se fonde votre argumentation. Suivant vous, l'autel d'Auguste ne pouvait se trouver dans le quartier Saint-Pierre, parce qu'il y aurait été exposé aux inondations des fleuves, parce que les Victoires placées sur deux colonnes aux côtés de l'autel eussent été offusquées par les arbres des saulées avoisinantes. « A un monument d'ostentation, dites-vous, il fallait la clarté, l'azur et la large étendue des cieux. » J'avoue ne pas comprendre comment on obtenait tout cela en plaçant le monument à mi-côte. Ah ! je me sentirais un peu ébranlé dans mon opinion, si vous aviez adopté le haut de la colline, en vous appuyant sur l'exemple du Capitole de Rome et du Parthénon d'Athènes. Placé sur la hauteur, notre forum gaulois se serait découpé dans le ciel d'une manière admirable; et c'est sans doute ce qui avait porté Symphorien Champier à mettre le temple d'Auguste sur la montagne de Fourvières. Mais au haut, pas plus qu'au milieu de la colline de Saint-Sébastien, on n'a trouvé aucun indice de ce temple. On n'en trouve qu'au bas de la montagne, et voilà pourquoi j'ai adopté cet emplacement, en me fondant sur ce qui a eu lieu pour le temple de Jupiter, à Rome, qui se trouvait également au pied du Capitole. Il m'a semblé que le maître de l'Olympe était pour les Romains un aussi grand personnage que pouvait l'être Auguste pour les Gaulois.

Je viens de parler des nombreux indices de l'existence du temple d'Auguste qui ont été trouvés au bas de la colline de

Digitized by Google

Saint-Sébastien ; mais vous les récusez tous par une fin de non recevoir assez étrange.

« On a allégué, dites-vous, la découverte, sur l'espace qui s'étend du pont du Change à la rue Sainte-Catherine, et jusqu'au pied du coteau, de presque toutes les inscriptions en l'honneur des prêtres de l'autel, ou de leurs parents, ou de personnages qui avaient bien mérité de la Compagnie des trois Gaules. Mais bien loin qu'à mon avis la découverte de ces pierres entraîne, comme une conséquence forcée, la présence de l'autel au lieu qu'elles indiquent, elle me paraît, au contraire, devoir en exclure jusqu'à la possibilité. A l'autel de Rome et des Augustes, on voyait, nous l'apprenons de Strabon, les statues des soixante peuples personnifiés qui avaient concouru à l'élection ; on devait y voir, *nous croyons pouvoir à peu près l'affirmer*, les statues des divinités auxquelles l'autel était lui-même consacré..... mais y introduire aussi, sur le pied d'égalité avec les dieux du lieu, les statues ou les mentions honorifiques, non-seulement des prêtres, mais encore de leurs pères, de leurs oncles... ne serait-ce pas là une promiscuité en quelque sorte profanatoire ? »

Ce raisonnement ne me semble pas parfaitement juste. J'ai dit et prouvé dans mon livre (1), et vous le prouvez vous-même implicitement dans les lignes que je viens de transcrire, que les monuments honoraires des prêtres de l'autel, etc., étaient, non pas dans le temple, mais dans ses environs (2). Je ne vois point là de promiscuité profanatoire, et je persiste à

(1) *Le temple d'Auguste*, p. 29 et suivantes.

(2) Cela répondait par avance à la lettre que vient de faire insérer M. Martin-Daussigny dans la *Revue du Lyonnais*, d'avril 1864. M. Léon Rénier ne dit pas du tout dans l'article cité par M. Martin-Daussigny, que le temple d'Auguste fût sur la colline Saint-Sébastien ; mais bien qu'il n'en était pas éloigné.

Digitized by Google

croire que le temple d'Auguste était là où les monuments l'indiquent, et non où rien ne le signale, et où il aurait été d'ailleurs si difficile de l'asseoir convenablement.

Quant à l'objection tirée du voisinage des *saulées* et des inondations, je la crois peu concluante. Je ne sache pas que le palais Saint-Pierre, qui occupe à peu près l'emplacement du temple d'Auguste, soit souvent ravagé par les eaux, malgré l'exhaussement du lit du Rhône, dont vous avez vous-même récemment donné une preuve incontestable dans le *Salut Public*, en signalant une ligne de tombeaux recouverts par le fleuve du côté de la Guillotière. Si le quartier Saint-Pierre était aussi exposé que vous le dites aux inondations, la municipalité lyonnaise n'y aurait pas élevé ses monuments les plus importants, tels que l'Hôtel-de-Ville, devenu la Préfecture, et le Grand-Théâtre, surtout ayant à deux pas de là la colline Saint-Sébastien, où ces édifices feraient, suivant vous, un si bel effet !

Dans votre opinion, l'autel d'Auguste et l'amphithéâtre des trois Gaules devaient être connexes. Le fait me semble contestable. En effet, l'autel, ou pour mieux dire le temple d'Auguste (car il est bon de se rappeler que l'autel était dans un temple), fut bâti tout d'abord; ce n'est que plus tard, lorsque l'institution des trois Gaules se fut développée, qu'on songea à construire un amphithéâtre. Or, comme le bas de la presqu'île se trouvait probablement alors tout entier absorbé par le temple et ses dépendances, on adopta pour le nouveau monument le penchant de la colline, qui offrait de grandes facilités pour l'établissement des gradins d'un côté. C'est ce qui se rencontre dans beaucoup de monuments du même genre. Je citerai particulièrement le théâtre d'Orange, qui est aussi adossé à une colline. En adoptant l'emplacement du Jardin-des-Plantes, qui n'est qu'à quelques centaines de pas de l'autel, et d'où on pouvait le voir, car il est bien entendu

Digitized by Google

que notre temple n'était pas voûté, on pouvait bien dire que les jeux avaient lieu devant l'autel.

Je vous demande pardon d'insister sur ces détails; mais je combats, comme on dit, *pro aris et focis*. Si je n'avais eu à défendre que mon mémoire de 1847, je me serais tenu coi; mais j'ai commis le crime de récidive, avec cette circonstance aggravante qu'au lieu d'un article de journal c'est un livre que je viens de faire sur ce sujet. Or, ce nouvel enfant est encore trop jeune pour que je croie pouvoir le laisser seul sans défense exposé aux coups de la critique.

Cela dit, permettez-moi d'espérer que je n'en resterai pas moins votre ami des meilleurs; car ce que nous cherchons tous deux, ce ne sont pas des coups à donner, mais seulement la vérité historique. Je ne pense pas que rien de ce que je viens d'écrire puisse vous blesser, mais si cela était, par hasard, je le rétracte d'avance.

Tout à vous,

Aug. Bernard.

Paris, le 24 février 1864.

Digitized by Google

MOSAÏQUES D'UN RÊVEUR.

I.

Dans la pratique du bien et la fuite du mal, il n'est pas au monde, pour les âmes hautes et bien placées, de mobile plus puissant que l'*estime de soi-même*.

La religion, il est vrai, accomplit des merveilles dans la conduite des hommes, mais la facilité de la réhabilitation par le repentir et la confession est un port de refuge trop commode et un expédient trop inefficace pour les cœurs fiers, stoïques et sévères.

L'honneur lui-même, ce grand *palladium* des sociétés, cette religion des hommes qui n'en ont plus, est insuffisant. Il n'a de force et de pouvoir que dans les relations de l'individu avec les hommes et la société; il ne s'attache qu'à ce qui est visible, et n'a pour principe que l'orgueil de paraître pur aux yeux des autres. Mais il ne dirige pas les actions cachées. On peut être intérieurement un grand scélérat, *tuer le mandarin*, comme dit Rousseau, et avoir ostensiblement *beaucoup d'honneur*.

L'*estime de soi-même*, au contraire, n'agit que dans les relations de l'individu avec lui-même. C'est la conscience érigée en loi souveraine. Les natures d'élite n'ont pas de guide plus sûr; il est infaillible. Elles n'ont pas de meilleur salaire pour l'accomplissement du bien et la fuite du mal: c'est la plus haute récompense qu'elles puissent se décerner.

En revanche, la mésestime ou le mépris de soi-même est le plus cruel supplice et le plus abominable châtiment qui

Digitized by Google

puissent leur être infligés. Si elles ont failli, elles souffrent des douleurs que rien n'égale. Le repentir ne les lave jamais suffisamment de la faute commise, et le silence qui la couvre est une aggravation de leur peine. Aucune compensation ne peut alléger ce martyr intérieur. Ceux qui sont assez bien nés pour l'éprouver auront beau être heureux, considérés, couverts de gloire dans le monde, ils n'en ressentiront, loin d'être consolés, que plus vivement la morsure de ce vautour qui a nom : *le mépris de soi-même !*

II.

Les amitiés d'enfance et de collége sont les plus vivaces, celles ou l'on se complaît le plus volontiers dans le cours de la vie, celles auxquelles le cœur renonce le plus difficilement.

Ce fait s'explique d'abord par le prestige et l'illusion qui dorent les jeunes années et dont le reflet se projette sur les personnes et les choses qui vous ont entouré à cette époque. Mais il a encore sa raison d'être dans un sentiment plus profond et plus logique. Le voici :

C'est que les amitiés qui survivent au premier âge sont fondées sur une confiance mutuelle et absolue, sur la connaissance parfaite que ceux qui se lient ainsi ont l'un de l'autre. C'est pour cela qu'elles sont solides, durables et presque indélébiles. Le naturel et l'abandon qui accompagnent les débuts de la vie rendent, pour ainsi dire, transparents les cœurs, les caractères et les instincts ; ceux que vous avez connus dans cette période vous sont révélés tout entiers ; vous savez tout d'eux, ils savent tout de vous, et, si vous restez attachés, c'est que vous avez trouvé, les uns dans les autres, les éléments d'une sympathie éternelle.

Rien de semblable dans les amitiés qui se contractent après la première jeunesse. Comme elles ont le plus souvent

Digitized by Google

l'intérêt ou le plaisir pour mobile, elles manquent de cette fraîcheur, de cet abandon et de cette solidité qui distinguent les affections du jeune âge. Il est rare que l'on ait alors la notion sans réserve de celui qui se livre à vous ; il y aura toujours des retraites de son âme et des replis de son cœur que vous ignorerez. L'habitude de la retenue et la circonspection qu'enseigne la pratique de la vie empêchent presque toujours la fusion complète des cœurs qui se rencontrent trop tard.

III.

Le verbe latin *obire* pour dire mourir est un des mots les plus philosophiques qui se soient jamais faits. Il a une signification complexe et profondément métaphysique.

Traduit littéralement, il veut dire : *aller au-devant.*

Toute la théorie de l'immortalité de l'âme n'est-elle pas là ?

Aller au devant de quoi ? si ce n'est de la vie future, si ce n'est d'un autre monde et d'une autre destinée.

Grâce à ce mot, si exact et si pratique à la fois, l'horreur de la destruction, de l'anéantissement disparaît : on n'a plus que la sensation, la perception d'un voyage vers l'infini.

Aussi ne puis-je maîtriser une douce émotion quand je lis sur la pierre d'une tombe antique :

Diis Manibus.

Memoriæ æternæ Lysippi, etc.

Obiit ætatis XXXVI.

Obiit, entendez-vous? et non pas *mortuus est*. Saisissez cette nuance. Il est allé au-devant d'une destinée meilleure, sans doute.

Digitized by Google

Ce mot composé n'est pas le seul qui soit, dans la langue latine, l'heureuse et nette expression de la *raison pure*. Cette belle langue en renferme une foule d'autres qui le sont aussi. Il y aurait pour un linguiste philosophe un beau recueil à faire de tous ces mots métaphysiques.

IV.

O beata solitudo! o sola beatitudo!

Cette devise m'a profondément remué chaque fois que, dans les monastères de Chartreux, je l'ai vue inscrite au-dessus d'une cellule de religieux. Cette émotion sera partagée par les âmes connaissant les divines ivresses de la solitude.

La solitude! c'est-à-dire être à soi seul, s'appartenir tout entier, se plonger profondément dans le flot de ses pensées, s'absorber dans ses conceptions, et n'y être distrait par aucune rumeur importune ou étrangère; se nourrir de sa propre substance et s'abîmer dans la contemplation de soi-même et des choses; s'isoler dans l'infini, l'absolu, et rejeter loin de soi, comme une entrave incommode, le vain entourage du monde et des choses!... s'affranchir triomphalement des misérables préoccupations de la vie sociale, n'avoir besoin de personne et ne devoir ses jouissances qu'à soi-même : *Voilà la solitude*!

Elle a sur les grands esprits une puissance incalculable: c'est un levier victorieux qui donne la force de soulever le monde, c'est une onde efficace et mordante dans laquelle les belles âmes se trempent comme un fin acier.

Oh! mystérieuses voluptés du silence et de la solitude! je vous comprends et je vous aime. Vous communiquez à l'homme des forces surhumaines. L'être épris de silence, de solitude

Digitized by Google

et de chasteté est capable des plus grandes œuvres et des plus sublimes actions.

Par vous, je conçois bien la vie érémitique, les jeûnes de quarante jours dans le désert et l'irrésistible attrait du monastère sur certaines âmes meurtries.

Quiconque est né fort et vous a goûtées pendant sa jeunesse peut entrer hardiment dans la bataille de la vie : *Le monde est à lui.*

Quant aux cœurs que le monde a blessés, ils trouveront en vous le baume souverain de leurs plaies.

V.

La gaîté est souvent un masque trompeur. Tel qui paraît avoir un caractère enjoué couve parfois dans son cœur de grands chagrins. Ce ne sont pas les hommes à la figure austère et triste qui souffrent le plus; ce sont souvent ceux qui ont les traits mobiles et rieurs.

Les bilieux, qui rient du bout des lèvres, éprouvent, soyez-en sûr, des peines morales beaucoup moins aiguës que ces natures sanguines et nerveuses dont la joie est bruyante et le rire olympien : ces dernières ressentent la douleur encore plus vivement que la joie, et les souffrances du cœur sont chez elles excessives. Douleurs et joies sont en raison directe de l'impressionnabilité de l'individu, et qui rit beaucoup, pleure beaucoup aussi. Esope, Démocrite, Rabelais, Montaigne, Molière et Balzac avaient des accès de fou rire; mais c'était un rire trempé de larmes.

Beaucoup d'hommes sont crus gais jusqu'à leur fin; mais si l'on avait le secret de leur destinée, nul ne voudrait de leur gaîté au prix qu'ils l'ont payée.

Digitized by Google

En voyant sur le théâtre un acteur comique, la foule stupide s'écrie : *que cet homme est heureux !* Hélas ! elle ne voit pas sous les oripeaux et les grelots les plaies béantes de son cœur !

VI.

Quand le désenchantement vient saisir les penseurs solitaires, les écrivains et les savants inconnus qui ont perdu l'espoir de se faire un nom, ils se disent amèrement : « A « quoi bon la culture de l'intelligence sans la gloire et la « renommée ! Qu'importe un rayon qui restera voilé, un trésor « destiné à demeurer enseveli dans les ombres implacables « de l'oubli ? »

Et, cette triste pensée les dévorant, ils quittent souvent les hauts sommets de l'étude et les régions spirituelles pour entrer résolûment dans la voie de l'abrutissement calculé.

Ah ! vous échapperiez à ce péril, pauvres cœurs blessés, si vous saviez vous réfugier dans cette consolante idée que la somme d'intelligence et de savoir acquise ici-bas n'est pas inutile dans le monde où vous irez après la mort. Tout ce qui grandit et développe l'âme et l'esprit dans cette vallée de larmes est un piédestal qui secondera votre élan vers le ciel ; ce sont des ailes qui vous emporteront dans les éternels espaces. Tout ce que vous aurez appris, écrit et pensé de beau et de bien dans cette vie vous rendra plus apte à la possession de l'infini.

Oui, je m'imagine (si c'est un rêve, il me console) que d'après cette grande loi des êtres, en vertu de laquelle rien ne se perd dans la création, la somme des connaissances acquises ici-bas doit forcément servir à quelque chose là-haut. Il me semble même voir refleurir dans l'éternité, avec l'éclat

Digitized by Google

transcendant de l'absolu, les belles œuvres que vous avez enfantées dans le silence et que la terre a méconnues ou ignorées.

Courage donc! nobles et douces victimes! travaillez, creusez, pensez, apprenez toujours. Le capital d'intelligence que vous vous formez ici-bas vous sera rendu ailleurs à gros intérêts. Allez d'un pas ferme, méprisant la gloire si elle ne veut pas de vous, et redisant d'une voix confiante cette belle maxime :

Transitoriis quære æterna!

Maurice SIMONNET.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Lettres musicales, par Marc-Amédée Gromier, rédacteur de la *France musicale* (Nantua, Arène). Paris, Hachette, in-12.

Cet opuscule, d'une lecture agréable, n'est en réalité que le programme de l'histoire de la musique, qu'une esquisse rapide, un préambule ; l'auteur en dit assez pour démontrer qu'il possède son sujet, a fait de sérieuses études et peut les exposer avec une méthode claire et un style attachant ; mais plus d'un lecteur sera tenté de lui demander des développements, des exemples et des preuves : car, dans un ouvrage de ce genre, on recherche moins les théories que les faits. M. Gromier part de loin, de la création. Son cadre est immense ; sous le nom de musique, il comprend tout ce qui émeut notre âme par une apparence de mélodie et de rhythme, depuis « le bruissement des arbres, le gazouillement des fauvettes, les sons vagues et indescriptibles de la nature en travail jusqu'aux mélodies enchanteresses de l'Italie » jusqu'aux attractions de l'harmonie dont « l'Allemagne nous ouvre seule, mais à deux battants, le sanctuaire, » et cela dans une plaquette de 69 pages ! Il est vrai que c'est une première partie, s'arrêtant au Xe siècle, après un coup d'œil sommaire sur l'antiquité, sur la tonalité grégorienne et sur le moyen âge ; nous désirons vivement la suite ; on est toujours friand d'un livre correct, bien pensé, savant sans pédantisme ; et si nous reprochons à M. Gromier d'être trop sobre de détails, d'autres sans doute le féliciteront d'avoir paré la science des charmes du langage et de l'avoir dégagée de ses aspérités. Ce qu'il dit est suffisant pour le grand nombre et ne déplaira pas aux érudits.

Nous ne pouvons entreprendre une analyse complète ; elle

Digitized by Google

atteindrait des dimensions plus fortes que l'ouvrage lui-même. Sachons nous limiter et glaner avec mesure, soit pour approuver, soit pour contredire. Trois de ces lettres parlent de *la musique dans l'antiquité*, de *la musique en Grèce* et de *la musique chez les Romains*; elles sont parfaitement traitées. Sans dispenser les curieux de plus amples recherches, elles les y porteront au contraire; c'est un de leurs mérites essentiels. Une transition est nécessaire pour arriver de la musique des anciens à celle de notre époque. A partir de la naissance du Christianisme jusqu'à la fin du XVIe siècle, la tonalité du chant ecclésiastique fut seule connue; néanmoins, de ses modes primitifs sortirent bientôt une foule de nuances qui en altérèrent la simplicité et frayèrent à la musique une issue vers un autre ordre d'idées. L'étude de M. Gromier sur cette longue période comprenant le chant ambrosien, le chant grégorien et le chant profane se débattant encore dans de pénibles essais, est habilement condensée en quelques lignes, mais présente aussi une lacune: M. Gromier n'indique pas assez nettement les différences radicales qui, après les tâtonnements du moyen âge, fixèrent enfin la ligne de démarcation entre le plain-chant et la musique, par l'introduction de la note sensible dans la gamme et de la régularité dans le rhythme. Les résultats de ce changement ont assez d'importance pour être signalés et redits à satiété; ils sont le pivot de toutes les discussions sur la musique prétendue religieuse, laquelle, en réalité, n'est que de la musique d'opéra sur des paroles latines.

La tonalité moderne constitue un appauvrissement des ressources de la puissance du chant, en ce sens qu'elle se réduit à deux tons, un ton majeur et un ton mineur, qui se transposent sans se modifier dans leur essence sur les divers degrés de l'échelle diatonique et ne diffèrent entre eux que par des nuances de sonorité. Quant au discours musical, il

Digitized by Google

s'est asservi à des divisions périodiques de phrases dont la monotonie ne peut être sauvée que par des artifices ingénieux et par... le génie, chose toujours fort rare. Comme compensation, la musique a acquis le mouvement, résultant de la possibilité d'accélérer ou de ralentir les rhythmes et la couleur, par l'emploi de tous les moyens connus ou à connaître de produire la sonorité instrumentale. A ce point de vue, la musique n'est plus que l'accessoire du drame et non un langage plus relevé que le langage ordinaire. C'est même un drame réel et sans paroles dans les grandes productions instrumentales, ou simplement un procédé d'agitation nerveuse dans la musique de danse. Or, le drame n'est que la représentation ou le stimulant des passions, et la musique dramatique ne saurait convenir au chant liturgique, à la prière chantée, pour lesquels il faut un caractère calme et un profond respect du texte, qui excluent la régularité de la mesure obtenue au détriment des paroles et la variété harmonique combinée pour la titillation des oreilles. Les oreilles se blasent aussi promptement que la vue et l'odorat; le compositeur est donc condamné à chercher sans cesse des condiments nouveaux, des formules inattendues ne ressemblant pas aux formules précédentes. Nous ne pouvons donc pas nous ranger à l'avis de l'auteur quand il dit que « l'orgue combla les vœux des liturgistes et fut l'orchestre que réclamait le plain-chant. » L'orgue, au contraire, n'étant que la musique introduite dans le sanctuaire, non comme un accessoire toléré, comme une exception, mais en souveraine et sur le même pied que les rites, devait altérer le cérémonial liturgique, dont le tissu serré et indivisible ne lui laissait pas une place suffisante, et altérer aussi le chant religieux en lui donnant une autre direction. Au lieu de la simple régularisation de la prière par la psalmodie, au lieu du lyrisme déclamatoire des textes poétiques de l'office, il

Digitized by Google

apportait les distractions, les souvenirs du monde extérieur, avec le système musical qui leur était consacré et l'habitude fort peu liturgique de suppléer à la récitation commune des prières par de mystiques et nuageuses rêveries. Dès lors, on dut subir dans l'église la domination et l'individualité des artistes; les trois maîtres du sanctuaire furent l'organiste, le compositeur et le chef des chœurs, et, dans le diocèse même auquel appartient M. Gromier, n'a-t-on pas dérangé l'évêque de la place qu'il occupait conformément aux traditions et aux règles anciennes pour loger l'instrument? Ce fut, en conséquence de l'emploi des orgues, un point important que d'avoir dans chaque paroisse, non plus un cérémonial bien réglé, une marche plus édifiante, un chant plus grave, mais les meilleurs instruments et les mieux fournis en jeux nouveaux, mais des virtuoses pour attirer la foule, et une variété piquante dans le répertoire, pour tenir constamment la curiosité en haleine. Les seuls avantages de l'orgue sont tout matériels, comme sa puissance de sonorité, seule capable de remplir un vaste édifice, et tout relatifs, en comparant ses abus avec les abus des instruments encore plus anti-liturgiques que lui.

Si nos paroles semblent empreintes d'exagération, nous prions M. Gromier de descendre des hautes régions de la théorie, et d'examiner, à peu près partout, ce qu'est devenu le cérémonial catholique, soumis à un pareil dissolvant, et il reconnaîtra peut-être combien le diocèse de Lyon, dont le diocèse de Belley se vantait de suivre les règles, avait sagement agi en proscrivant les orgues et la musique. Il verra l'ordre antique et rationnel délaissé, incompris, suivi avec dédain, et, à sa place, les concerts fantaisistes, avec programmes, noms des compositeurs et des exécutants (1), et

(1) Une affiche annonçait cet hiver, pour une fête patronale, la messe en *la* de Mozart exécutée par la Société des Trouvères. De bonne foi, de

Digitized by Google

ce programme, combiné à un point de vue exclusivement musical, sans nul rapport avec la cérémonie, sinon en contradiction avec elle. A Saint-Jean même, l'organiste, d'une convenance exceptionnelle, et le chœur, choisi *in grœmio Ecclesiæ*, n'ont pu éviter cet écueil. N'y supprime-t-on pas au profit de l'orgue des chants essentiels comme l'*Offertoire* et la moitié des versets du *Magnificat*? D'autres chants d'une beauté incontestable n'ont-ils pas fait place à des chants étrangers, comme l'air vulgaire de l'*Adeste, fideles*, usé sur les orgues de Barbarie, à de magnifiques lambeaux de Mozart, d'Haydn, de Beethoven, de Schubert, extirpés de leurs cadres primitifs, torturés pour recevoir les paroles latines (1).

La seconde partie de M. Gromier nous apportera sans doute des explications à cet égard. Nous les attendons avec impatience et comme une bonne fortune en ces temps de préoccupations irritantes : mieux vaut encore une discussion sur les arts et l'archéologie que le récit d'une fusillade ou d'un bombardement.

L. Morel de Voleine.

quel intérêt le ton d'une messe peut-il être pour la piété des fidèles? N'est-ce point là une amorce à la curiosité plutôt qu'à la dévotion? et ce nom de *trouvères* ne vient-il pas mal à propos évoquer des souvenirs de poésies et de chants fort peu en rapport avec la messe? En parlant de *trouvères*, qui ne songera aux chevaliers errants, aux châtelaines, aux jongleurs, aux fabliaux, aux cours d'amour et aux tournois de l'épopée chevaleresque?

(1) Je puis citer, comme les ayant entendu exécuter à la primatiale, trois morceaux de ce genre : 1° l'hymne d'Haydn à l'empereur d'Autriche, inséré sous la forme d'air varié dans un de ses quatuors, et dont on a fait un *Tantum ergo*; 2° le début de l'adagio du 7e quatuor de Beethoven et l'air varié du 5e quatuor du même compositeur, transformés en morceau de bénédiction. Ces concerts ont relégué à un rang secondaire le chant admirable de l'*Adoro te* et du *Pange lingua*, et le rit non moins précieux du chœur des enfants venant s'agenouiller devant l'autel pour les chanter. Ces modifications regrettables dans le cérémonial étaient-elles le prélude du coup funeste dont le diocèse de Lyon est menacé et de l'abolition définitive de son autonomie et de ses traditions?

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE.

Les changements survenus dans notre imprimerie nous ont empêché de faire paraître la présente livraison de mai à son heure et à son jour. Ce retard fâcheux, qui nous permet de parler des évènements de juin, nous prive de signaler, avec l'importance qu'ils méritent, les faits qui se sont passés en avril et en mai. A peine osons-nous rappeler ces fêtes splendides qui, pendant huit jours, ont rempli notre ville d'étrangers. Les esprits, si avides de lire les descriptions que nos journaux donnaient naguère chaque matin à leurs lecteurs, trouveront peut-être étonnant qu'on les entretienne encore aujourd'hui de ce concours musical devenu un évènement dans l'histoire de notre cité.

On en a tant parlé, pourquoi en parler encore? D'un autre côté, peut-on oublier tout à fait, en esquissant cette chronique du mois, ce qui a révélé une révolution dans nos mœurs? Peut-on ne rien dire de ces préparatifs qui ont tenu pendant plusieurs semaines notre attention éveillée? de ces flots de populations versés dans nos murs par nos chemins de fer, nos bateaux à vapeur et tous les moyens de locomotion connus jusqu'à ce jour? de ces 92 chorales, 41 harmonies, 117 fanfares rangées en bataille, le 22 mai au matin, sur l'immense développement de nos quais du Rhône, de ce défilé parcourant nos plus beaux quartiers, bannières en tête, au milieu des bravos enthousiastes et des bouquets de fleurs tombant à profusion de toutes les fenêtres? du spectacle étonnant que présentait la réunion de ces jeunes hommes venus de nos diverses provinces : populations du Midi, brunes, alertes, vives, petites, nerveuses, à l'âme débordant d'ardeur et d'impatience; belles races du Nord, blondes, calmes et sympathiques, fiers montagnards du Bugey et du Dauphiné, fils non dégénérés des geants allobroges, Bourguignons au teint coloré, joyeux enfants du pays qui produit le vin, rudes mineurs du Forez, trouvères descendus des montagnes de l'Auvergne et du Jura; tous avec leurs aptitudes diverses dont la réunion heureuse forme le génie de la France? Il nous semble que, même après les plumes habiles qui ont décrit le côté pittoresque de cette immense assemblée, il y aurait place pour de nouveaux tableaux et que plus d'un côté curieux et intéressant du spectacle mériterait encore d'être vu.

Tous nos confrères ont dit ces deux cent mille âmes pressées le soir sur la place Bellecour, ces riches bannières déployées le long des estrades, l'élite de la population entourant les Autorités, les applaudissements accueillant les récompenses, et la sympathie universelle accompagnant cette vaillante jeunesse qui, dédaigneuse des ignobles et grossiers plaisirs, cherche à s'élever et à se moraliser par les beaux arts. Là est le côté neuf et admirable de ces fêtes, là est la révolution qu'on doit encourager. Qu'on blâme quelques fautes de détail, nous le comprenons; la perfection n'est pas de ce monde; les moralistes sévères parlent de dépense, de vanité et de dissipation.—Travaillera-t-on la terre avec courage quand on aura vu la splendeur des cités? Qu'on se rassure, il n'est pas un habitant des campagnes qui n'ait vu souvent et très-souvent ces dangereuses cités, même avant l'invention des orphéons, et si les tailleurs se réjouissent, pourvu que les marchands de vin se plaignent, le mal ne sera pas bien grand.

Ce qui indiquait déjà un acheminement vers une moralisation plus haute, c'est ce calme et cette tranquillité qui ont régné pendant plusieurs jours au milieu d'une population de cinq à six cents mille âmes. La force armée brillait par son absence, l'autorité s'était effacée, la musique régnait seule et sans partage; quelques personnes dévouées veillaient à tout, et pas un instant on n'a eu à signaler la moindre inquiétude, la moindre émotion.

Digitized by Google

Mazaniello pacifique mais écouté, roi d'un jour et roi aimé, le jeune organisateur de la fête, M. Emile Guimet, dictait des lois immédiatement obéies. Un aide-de-camp, qui valait à lui seul un état-major, M. Silvan, et douze comités chargés de la réception, du séjour, de la partie décorative, du voyage, du banquet, ont suffi à cette immense organisation, comme si dix mille hommes s'en étaient melés. A part la présence des Autorités sur l'estrade d'honneur et un discours de M. le Sénateur sur l'avenir des Orphéons, la fête avait un cachet intime tout nouveau et tout particulier.

Mais ce qui donnait à la solennité un attrait piquant c'était la présence de la musique du 34me régiment d'infanterie prussienne, qui, sous la direction de M. Parlow, son habile chef, était venu prendre part à ces jeux pacifiques. A ces artistes d'une nation rivale on a prodigué les fleurs, les bravos et les applaudissements; ils ont été réellement les héros de la journée et la colonie allemande qui avait manifesté des inquiétudes sur l'accueil qu'on ferait en France à ses compatriotes a vu bientôt ses craintes injustes se dissiper et s'évanouir.

Le lendemain une autre fête attirait cent mille personnes au Parc de la Tête d'Or. Ici l'habileté nous manque plus que le temps pour rappeler cette nuit féerique où l'imagination enchantée ne savait qu'admirer le plus ou de ce lac couvert de barques charmantes, ou de ces équipages élégants qui fuyaient à travers les arbres, ou des fraiches toilettes, ou des verts ombrages, ou de la nuit que des torches et des flammes de Bengale éclairaient à défaut d'étoiles, ou de cette musique prussienne ravissante qu'applaudissait un peuple émerveillé.

L'enthousiasme monté au comble ne pouvait plus descendre, il a fallu entendre les Prussiens à l'Alcazar, puis M. Guimet et les Neuvillois leur ont donné une brillante hospitalité à Neuville-sur-Saône; Villefranche a voulu avoir son tour, et on dit aujourd'hui, qu'en pleine Allemagne, les cinquantes musiciens de M. Parlow vantent l'hospitalité de la France et sapent à tour de bras les préjugés qui règnent de l'autre côté du Rhin contre nous.

— La ville vient d'acheter le portrait d'Hippolyte Flandrin peint par un de ses élèves, M. Poncet; on avait remarqué cette toile à notre dernière exposition.

— La Gazette médicale publie le programme des questions qui seront discutées dans le Congrès médical qui sera ouvert à Lyon le 26 septembre et durera six jours; ce Congrès sera exclusivement scientifique, on n'y abordera aucun sujet relatif aux intérêts professionnels.

— A propos des fêtes du Concours agricole, l'Empereur a autorisé la ville de Roanne à ajouter une croix de la Légion-d'Honneur à son blason en souvenir de sa belle conduite lors de l'invasion de 1814.

— M. Valentin-Smith, Conseiller à la Cour impériale de Lyon, auteur d'ouvrages savants sur la jurisprudence, l'histoire et l'archéologie, vient d'être nommé Conseiller à la Cour impériale de Paris; cet avancement est une juste récompense d'une vie de travail et d'honneur, mais un deuil pour les nombreux amis que cet érudit laisse à Lyon.

— Nous avions annoncé dans notre dernier numéro le savant ouvrage que M. Gariel, de Grenoble, vient de publier; mais par une suite de mauvaises chances, nous n'avons pu vérifier l'épreuve de ces quelques lignes, et le compositeur a écrit *Gabriel* pour *Gariel*, tandis que le metteur en pages intervertissait les alinéas. Nous en demandons pardon et à nos lecteurs et à l'ami qui ne s'est pas reconnu dans l'éditeur de Guy-Allard.

— Depuis que les bannières musicales ne flottent plus dans nos rues, un autre évènement est venu occuper les esprits. Le *Progrès* a encore été suspendu pour deux mois. A. V.

Aimé VINGTRINIER, directeur-gérant.

Digitized by Google

POÉSIE.

DU HAUT DES MONTAGNES DU BUGEY

SOUVENIRS D'UN BRESSAN.

C'était un soir d'été, du haut de la montagne,
Fatigué, l'œil humide et l'esprit incertain,
Abaissant mes regards au loin sur la campagne,
J'aperçus mon pays entre la Saône et l'Ain.
Les rayons du soleil, sur ses vertes collines,
Et sa féconde plaine et ses fertiles champs,
Et ses humbles ruisseaux, et ses sombres ravines,
Reposaient tour à tour leurs feux étincelants.
Tantôt m'apparaissaient la Reyssouze et la Veyle,
Et les hameaux épars sur le bord de leurs eaux;
Tantôt je contemplais une vieille tourelle,
Tantôt le Revermont me montrait ses coteaux.
Tu m'apparus enfin, ô Bourg, ô ma patrie,
Toi dont le souvenir est si cher à mon cœur!
Je vis briller tes murs au fond de la prairie :
Tu m'apparus, ô Bresse, ô pays enchanteur!
L'enfant tendit ses bras en songeant à sa mère!
Son œil couvrait le sol qu'il semblait dévorer!
O Bresse, à ton aspect ma douleur fut amère!
O Bourg, ton souvenir, hélas! me fit pleurer!.....

Me reportant alors aux jours de mon enfance,
Je revis devant moi le foyer paternel;
Songeant bientôt à mon adolescence,
Je voulus rajeunir et j'accusai le ciel;
Je me voyais au milieu de mes frères,
Parcourant les sentiers des bosquets de Bouvent;

Digitized by Google

Je me voyais courant dans les fougères,
Mordillant le pain noir d'un bon fermier bressan!
Il me semblait jouer encore aux barres
Sous l'ombrage touffu des marronniers du Mail;
Il me semblait entendre les fanfares
Sous cette promenade au magique éventail.
Quel serrement la grande basilique
Inspirait à mon cœur devant les trois tombeaux!
Qu'il me plaisait cet imposant portique!
Qu'ils me paraissaient beaux ces merveilleux vitraux!
Combien j'aimais ces fêtes patronales
De Saint-Denis, Saint-Roch, Saint-Just, Saint-Nicolas!
Combien j'aimais ces ruines féodales
De Sélignat, Pont-d'Ain, Jasseron, Meillonnas!
Combien j'avais charmante souvenance
Des beaux jardins fleuris de Cointet, de Rochon!
Quels cris joyeux lorsque j'avais licence
De gravir en chantant la roche de Cuiron!
Je me croyais tantôt à la Glacière,
Buvant de frais sorbets et jouant au tonneau!
Tantôt j'étais au moulin de Rosière,
Regardant les poissons qui tournoyaient dans l'eau!
Mes souvenirs se succédant sans cesse,
Tour à tour devant moi passaient mes premiers ans;
Heur ou malheur, franche joie ou tristesse,
Rien ne fut oublié des jours de mon printemps!

Mais, avant tout, je songeais à ma mère,
Je la voyais, guidant mes premiers pas,
Formant mon cœur, ouvrant mon caractère,
Suivant mes jeux, surveillant mes ébats.
Je croyais voir et toucher son visage,
Il me semblait pouvoir la caresser,
Il me semblait ouïr son doux langage,
Et, souriant, je voulais l'embrasser.

Digitized by Google

Sur ses genoux je faisais ma prière,
Et j'apprenais de Dieu les saintes lois ;
Puis chaque soir, pour fermer ma paupière,
Elle disait les vieux chants d'autrefois.
Un peu plus tard, sur mon lit de souffrance,
C'est elle aussi qui veillait et pleurait ;
C'est elle aussi qui, dans mon tour de France,
Pour m'égayer chaque jour m'écrivait ;
C'est elle encor, la bonne et digne veuve,
Qui sut braver la misère pour moi ;
C'est elle enfin qui dans les jours d'épreuve,
Par son exemple a retrempé ma foi.

Ainsi pensais-je en regardant la Bresse !
Ainsi disais-je, en m'essuyant les yeux !
Puis, je partis, me faisant la promesse
De remonter souvent sur ces hauts lieux.
Et maintenant encor, dans mon humble mansarde,
Je conserve en mon cœur le tableau du Mont-d'Ain ;
J'aperçois mon pays et vraiment il me tarde
De m'y rendre au plus tôt pour mourir dans son sein.
Et maintenant encore à ton doux nom, j'espère,
Gothique Notre-Dame au front majestueux,
Où, tout petit enfant, sous les yeux de ma mère,
Joignant mes faibles mains, j'aimais à prier Dieu.
Et maintenant encore, aux lieux de ma naissance,
A Bourg, à mon pays qui m'a fait élever,
A ceux qui m'ont tiré du sein de l'ignorance,
Je ne songe jamais, non jamais sans pleurer !
Et maintenant surtout, ô Bressans, je vous aime !
Mes vers, mon cœur, mon sang, tout mon être est à vous !
Le boursier communal vous offre son poème !
L'enfant de Bourg-en-Bresse est pour vous à genoux !

Nantua, sur le Mont-d'Ain, le 6 août 1863.

Marc-Amédée Gromier.

Digitized by Google

DES APTITUDES SPÉCULATIVES ET ESTHÉTIQUES DE L'ESPRIT LYONNAIS

ET

DE LEUR EXCELLENCE DANS L'ORDRE INTELLECTUEL ET MORAL

DISCOURS DE RÉCEPTION

Lu à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon,

PAR

ANTOINE MOLLIÈRE

Dans la séance du 8 mai 1864 ;

Précédé d'une Notice nécrologique sur M. Jérôme MORIN, membre de la dite Académie.

MESSIEURS,

C'est l'ordinaire illusion de l'esprit humain de se permettre des visées au-dessus de ses forces, et de ne s'apercevoir de son insuffisance qu'alors même que, par une fortune inespérée, il lui a été permis d'atteindre au but désiré.

Moins que personne je devais échapper à cette loi ; et j'en subirais toute la rigueur, si je n'avais l'espoir que le bienvieillant suffrage qui m'a placé en cette perplexité, ne saurait me faire défaut, à l'heure surtout où il m'est moins donné de le justifier que de lui rendre hommage.

Ce n'est point, je le sais, rigoureusement dans vos règles de présenter cet hommage sous la forme d'un tribut de regrets au membre qu'on a l'honneur de remplacer dans vos rangs. Toutefois, il m'a semblé qu'en me prévalant trop de la liberté qui m'est laissée, je risquerais plus qu'un autre de manquer à la courtoisie ; car si, d'une part, votre hono-

Digitized by Google

rable collègue m'a précédé dans votre faveur : de l'autre, il a marché sous un drapeau qui n'était pas le mien. Je serai donc heureux que mes premières paroles devant vous se produisent ainsi sous les auspices de vos souvenirs les plus sympathiques ; et puis les académies ne sont-elles pas, sur les terres franches de l'esprit, comme des cités supérieures, où, dans les précieuses relations d'une bienveillance plus exquise, la loyauté des caractères recouvre la dissidence des opinions ?

Le premier acte de la vie civique de M. Jérôme Morin fut un acte de courage : le patriotisme lui mit les armes à la main en face de l'étranger, et il eut l'honneur de verser de son sang pour la défense de son pays. Ce début présageait sa vie : la carrière militante du journalisme devait attirer cette ardente nature. M. Morin l'embrassa à cette époque de notre histoire contemporaine où la liberté politique était dans les lois autant que dans les mœurs, et il s'en éprit avec cet enthousiasme de dévoûment qui caractérise la jeunesse et la virilité des âmes. La France libérale d'alors usait, du reste, de ce droit inappréciable avec l'heureuse insouciance du jeune homme qui croit ne pouvoir jamais épuiser un opulent héritage ; et M. Morin fut en cela de son temps. A nous, éclairés par une longue et rude expérience, il appartient de dire que ce riche trésor de la vie sociale eût valu d'être administré avec un esprit de conservation plus prévoyante ; car on ne saurait aller impunément contre cette grande loi du monde moral comme du monde physique, qui place la garantie de la jouissance dans sa modération et déduit sa privation de son abus.

Il n'entre pas dans mon projet de raconter ces nobles luttes de la pensée succédant aux luttes sanglantes de la force. Pour apprécier dignement ces solennels débats, où

Digitized by Google

s'agitaient les plus graves questions de droits et de devoirs sociaux, il nous faudrait de tout autres dispositions d'esprit que celles d'hommes absorbés par les intérêts et surtout désenchantés des doctrines. Les âmes de ce temps étaient, il semble, plus activement civiques; l'idéal social, plus haut; les tendances, plus passionnées. Laissons donc hommes et choses s'enfoncer peu à peu dans ces calmes régions de la grande histoire, dont l'observateur ne saurait apprécier le spectacle qu'en tournant le dos, si l'on peut ainsi dire, aux passions du moment comme aux préoccupations de l'avenir. Les faits, d'ailleurs, ont parlé plus haut que les hommes: aux promesses des théories les plus séduisantes ont succédé les réalités des révolutions les plus diverses, et nos descendants seuls pourront dire si la liberté y a gagné.

Pour nous, fidèles à cet esprit de confraternité tolérante dont les compagnies littéraires doivent à tous le salutaire exemple, nous n'avons qu'à nous accorder réciproquement le tardif bénéfice des bonnes intentions; et puis-je mieux faire à cet égard que de m'en référer au jugement que mon honorable prédécesseur porte lui-même sur cette première phase de sa vie, dans la préface de son plus important ouvrage? « L'auteur, « dit-il, a eu, pour tâche, dans une autre carrière, de re- « tracer quotidiennement les faits politiques, non seulement « contemporains, mais actuels; et s'il l'a fait avec ses con- « victions, ses passions et même ses préjugés, il peut dé- « clarer dans la sincérité de son âme qu'il n'y a jamais ap- « porté de haine contre les personnes (1). »

Ce jugement, qui fait si largement la part de la critique, a d'autant plus de valeur à nos yeux qu'il a été formulé à une époque où la vie et les pensées de M. Morin avaient subi une sérieuse et radicale transformation.

(1) *Hist. de Lyon*, page iij.

Digitized by Google

De journaliste devenu magistrat, il avait pu enfin traduire son libéralisme spéculatif en service social directement utile, comme de théoricien strictement révolutionnaire devenu chrétien fervent, il avait dû réchauffer les sincérités natives de sa philanthropie au feu vivifiant de la charité.

Ce fut alors aussi qu'il aborda les longs labeurs et, pour dire mieux encore avec Cicéron, les hautes fonctions de l'historien. L'historien, en effet, est une sorte de magistrat qui instruit, discute et juge le multiple procès de la glorification ou de la flétrissure des âges, des nations, des cités, des hommes : son esprit et surtout sa conscience ne sauraient, quoi qu'on ait dit, rester impassibles en reproduisant les outrageux triomphes de l'erreur ou du crime ; mais à la fois rapporteur, avocat et juge, il a, dans ce triple ministère, à se défier des théories préconçues de l'esprit comme des passions qu'elles allument dans le cœur ; et plus l'histoire est rapprochée de l'historien, plus grand est le danger de subir à son insu ce double entraînement.

Ce fut à notre histoire locale que se voua M. Morin; il se fit le continuateur de celle de Clerjon. L'œuvre méritait-elle cet honneur? De bons esprits en doutèrent. Quoi qu'il en soit, M. Morin eut ainsi à écrire le récit émouvant du dernier âge de la cité lyonnaise; et il le fit autant sous l'influence des opinions excessives de sa jeunesse que des pieuses croyances de son âge mûr. Il en résulta donc une singulière alliance d'idées de révolution et d'ordre, et l'expression d'antipathies ou de réhabilitations, que peut seule faire comprendre la pression d'une logique erronée sur une conscience d'homme de bien. Mais ce qui compensera une telle appréciation de ses écrits aux regards des doctrines, c'est, au milieu de nos défaillances intellectuelles, cette vaillante indépendance d'esprit qui le porte toujours en avant et en haut à la recherche d'un idéal de sociabilité à la fois digne de Dieu et

Digitized by Google

de l'homme. Il a beau représenter, en effet, le parti auquel il appartient « comme étant, dit-il, le centre de ralliement, « et portant la bannière du progrès, » il reconnaît sans peine, aussitôt après, que ce parti a dû transformer le matérialisme violent de son origine en un spiritualisme fécond, dont le terme, selon lui, sera le catholicisme. « Sans doute, ajoute-« t-il, il n'en est pas encore là ; mais il faut qu'il y arrive... « Il doit se retremper dans un nouveau principe et aller « puiser à la source inépuisable, à la source chrétienne (1). »

Un tel sentiment de la tendance finale des doctrines politiques nous autorise donc à classer M. Morin parmi ces esprits sérieux qui comprennent la largeur de la science sociale aussi bien que ses droits et son prix. C'est par ce point qu'il touche à cette partie des sciences morales, qui m'a donné un accès trop peu mérité dans votre compagnie ; c'est aussi pour cela que je me plais à mettre davantage en relief le côté philosophique de l'écrivain.

Mais la pure théorie n'avait pas suffi à cet esprit actif et convaincu ; il lui avait fallu, il exigeait encore de tous cette rude vie d'efforts continus qui seule la réalise dans les faits sociaux : « Rester indifférent, dit-il, dans les questions « sociales, c'est s'enfermer dans l'égoïsme... Chacun se doit « à tous en sentiments, en pensées et en actes ; nul n'a le « droit de préférer son repos au bien général. L'agitation « qui naît de cette participation des citoyens aux débats qui « concernent le bien public, les passions qui en naissent, « même les désordres, les excès et les violences que ces « passions enfantent, sont incontestablement préférables à « l'apathie d'un peuple qui se livre sans effusion comme sans « résistance (2). »

(1) *Hist. de Lyon*, p. v.
(2) Ibid., p. vj.

Digitized by Google

Cette manière de penser et de dire est assurément d'un noble cœur; et n'est-ce pas le moment de rappeler qu'elle n'est que la paraphrase heureuse de cette parole prononcée jadis en pleine diète par un palatin de Posnanie, père d'un des derniers rois de Pologne : « *Malo periculosam libertatem* « *quàm quietum servitium* : à une paisible servitude, je pré- « fère une liberté périlleuse :» — fière et forte parole, dont le dernier cri de guerre de cette nation héroïque est comme le lugubre mais glorieux écho !

Mais si notre auteur, comme toutes les âmes généreuses, se subordonnait sans hésiter aux rigueurs logiques de sa théorie, s'il tendait d'une si vive aspiration à une perfection de justice sociale, assurément très-désirable, n'avait-il pas aussi la prédisposition ordinaire de ces honnêtes natures à se méprendre sur l'avenir comme sur le passé, c'est-à-dire à s'exposer alternativement au naufrage sur le double écueil du préjugé et de l'utopie ? Sans doute on en pourrait fournir la preuve ; mais il m'est plus doux, en achevant ce crayon biographique, de signaler ce qui nous rapproche que ce qui nous sépare, et surtout de m'incliner devant la pieuse mort qui a couronné cette vie sincère.

M. Morin aimait le travail en homme qui en avait fait théoriquement, à son début dans la carrière de publiciste, la base principale de la constitution même de la société. Ses œuvres qu'avait presque toutes inspiré le patriotisme local le plus dévoué, devaient lui ouvrir les portes de cette enceinte; et, lorsqu'il y fut entré, leur auteur sut encore prouver qu'il était digne de cet honneur par un redoublement d'activité intellectuelle que rien ne trouvait en défaut. Son rapport sur le concours *Du Salaire des femmes* est signalé comme un des plus importants dus à sa plume infatigable. Il traita cette question avec le zèle d'un esprit depuis longtemps courbé sur ces problèmes, et d'un cœur pieusement appliqué à réduire les mi-

Digitized by Google

sères ou atténuer les souffrances qui en constituent le touchant intérêt. Mais ce qu'il m'importe surtout de rappeler, c'est un rapport sur des candidatures académiques pour la section des arts, œuvre dans laquelle il fit preuve d'un sentiment esthétique peu ordinaire chez les hommes qui ont voué leur esprit aux froids concepts de la politique absolue, leur âme aux passions absorbantes de la politique pratique. Je mentionne ce travail avec une particulière satisfaction, puisqu'il complète entre son auteur et moi la communauté des goûts et des tendances littéraires qui m'ont valu l'honneur de lui succéder.

Ainsi vécut Jérôme Morin. Est-il nécessaire d'ajouter que cette ardeur de l'homme de lettres, bien loin de nuire au zèle du magistrat et aux devoirs du citoyen n'était que le sobre ornement d'une vie utile ; qu'en dehors de ses loisirs si scrupuleusement employés, il était tout à ses justiciables, tout aux œuvres philanthropiques, tout aux pauvres ; et qu'il arriva ainsi au terme de sa vie mortelle, plus riche de mérite que d'années, heureux de retrouver dans la foi de sa première jeunesse les consolations des derniers adieux et le germe des suprêmes espérances.

MESSIEURS,

Lorsqu'on étudie les travaux des hommes qui ont vécu par la pensée, mais qui ont été engagés dans l'incessante complication des intérêts et des passsions de leur temps, on comprend d'autant mieux l'importance de cette haute science morale dont les principes dominent toute doctrine, pénètrent toute matière et illuminent l'esprit dans la recherche des vérités de tout ordre ; on sent que les réalités visibles et instables dépendent de ces réalités invisibles et

Digitized by Google

permanentes, qui vont chercher leur raison d'être dans la cause première, la vérité vivante et éternelle ; on admire alors qu'il ait été donné à l'homme d'exprimer ces réalités les unes par les autres, et de tendre ainsi à l'idéal par l'invisible et par le visible tout ensemble, c'est-à-dire par les efforts de la métaphysique et par le culte de l'art.

Ce sentiment corrélatif de l'intime nature des êtres et de leur expression extérieure a toujours été le caractère propre des races comme des âmes restées fidèles à une vocation distinguée ; il me semble former le trait principal de l'esprit de notre illustre cité.

C'est pourquoi, Messieurs, en m'adressant pour la première fois au corps honorable qui a été appelé à la représenter dans le monde de l'intelligence ; il m'a paru convenable d'indiquer, sinon d'exposer cette double tendance de notre ville dans l'ensemble de sa vie collective : en d'autres termes, dans la mystérieuse vertu de ses origines, dans la sérieuse beauté de sa situation topographique, dans le noble esprit de son organisation civile, enfin dans les œuvres remarquables comme dans les hommes éminents à divers titres dont elle a le droit de s'enorgueillir.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur cette sorte d'histoire idéale de la patrie lyonnaise, il me sera facile d'affirmer l'incontestable légitimité autant que l'utilité morale et matérielle de semblables tendances, et d'en conclure, au point de vue le plus général, qu'elles sont la double condition humaine du progrès pour toute agrégation sociale.

Il y a peu d'années, Messieurs, l'un de vous, parlant pour la première fois aussi dans cette enceinte, se plut à signaler les affinités singulières que manifeste l'histoire entre la poésie et le génie industriel ; et il justifia, par les faits les plus judicieusement enchaînés, cette thèse, dont la forme seule

Digitized by Google

est paradoxale : que la civilisation athénienne, toute enivrée qu'elle fût de l'idéal le plus éthéré, n'en était pas moins engagée dans les voies d'une activité industrielle et mercantile, aussi généralisée que le permettaient le génie et l'organisation de la société antique.

Je ne dirai pas avec quelle richesse de palette et quelle habileté de pinceau fut exécutée cette brillante peinture. N'est-elle pas restée dans le souvenir de tous ceux qui eurent le plaisir de la voir se dérouler, sous la forme d'une sorte de poésie dédaigneuse de la rime, sérieuse à la fois et légère, et se jouant, avec la liberté élégante de la prose, dans l'expression des réalités les plus vulgaires de l'œuvre manuelle comme des interprétations les plus subtiles de l'œuvre idéale ? (1)

Je vais, suivant de loin cette trace lumineuse, tendre à la même conclusion par un mode inverse. Mais, loin de m'aventurer imprudemment dans des temps et des régions pour l'appréciation desquels serait requise une érudition qui me fait défaut, je m'arrêterai au simple sommaire d'une étude semblable à notre point de vue local. Si donc, dans le travail que je rappelle, il fut démontré qu'Athènes était industrielle quoique esthétique, j'essaierai de dire, au contraire, que notre cité à nous, sans entendre faire pour cela aucune assimilation présomptueuse, fut philosophique et esthétique parce qu'elle était industrielle. Non point toutefois que celui qui a si bien signalé les rapports apparents de la poésie et de l'industrie n'ait pas eu le sentiment de la liaison logique de ces deux choses ; mais il était sans doute dans la nature de son esprit de la faire ressortir de l'exposition pittoresque des faits, comme il est dans les habi-

(1) M. J. Tisseur : *Des affinités de la poésie et de l'industrie dans l'antiquité grecque*. Disc. de réception, 15 fév. 1859.

Digitized by Google

tudes du mien de l'indiquer, avant toute exposition de ce genre, par une simple déduction de principe à conséquence.

A notre sens donc cette association de l'activité matérielle avec l'art et la science n'est point un phénomène anormal et accidentel, c'est une loi du monde physique parce que c'est une doctrine du monde intellectuel.

L'industrie, en effet, n'étant autre chose que la production, sous toutes les formes matérielles imaginables mais autant que possible d'élégant et agréable aspect, de tous les objets destinés à satisfaire les multiples besoins de l'homme, il est bien évident pour tout esprit conséquent, qu'elle remonte comme un effet à sa cause, à cet art supérieur qui est le principe de toutes les formes idéales de la poésie et de la plastique, destinées à satisfaire les aspirations de l'âme au vrai beau et au souverain bien.

Et maintenant que serait l'Art lui-même, s'il ne se rattachait à la science des conceptions abstraites, pour connaître le rapport des lois de ses formes avec celles du monde de la pensée, et réaliser sainement ses expressions essentiellement immatérielles ? Ainsi, de la simple matière à la pure idée remonte incessamment, en passant par l'Art, le fil d'or qui doit relier les choses les plus humbles aux réalités les plus hautes.

Elle est donc fausse et vaine cette opinion si répandue qui refuse dédaigneusement l'honneur de l'activité idéale aux races qui sont appliquées aux simples efforts de l'activité matérielle. En des êtres intelligents et progressifs, l'activité, une dans son principe, s'élève naturellement de la matière qui exécute à l'esprit qui conçoit ; et la vertu du travail est tellement féconde et ennoblissante qu'elle fait naître les besoins de l'esprit alors même qu'elle semble ne satisfaire que ceux du corps.

Quelle qu'ait pu être en général la concordance des faits

Digitized by Google

du monde physique avec ces lois du monde idéal qu'il dépend toujours de l'homme d'observer ou d'enfreindre, notre cité, Messieurs, en a porté le sentiment à un degré supérieur, et l'a instinctivement réalisé à toutes les époques de son histoire.

Mais ne recélait-elle pas déjà le secret de ses destinées dans les grandeurs idéales de ses origines et dans les riches conditions de son établissement matériel?

Assurément il ne peut entrer dans la pensée d'un homme qui attache quelque valeur à la personnalité et à la liberté de l'être, de lier fatalement l'avenir de l'individu à celui de la race, et de subordonner passivement l'un et l'autre aux influences de la nature extérieure. La liberté, utilisée ou méconnue, rend seule pleinement raison de toutes les vies individuelles ou collectives ; et tous les sols comme tous les climats sont aptes à lui faire produire ses fruits les plus savoureux. Néanmoins, ne pourrait-on reconnaître aussi ce qu'ont de réelle puissance les incontestables transmissions du sang dans les races humaines et les muettes éloquences des beautés natives du pays sur lequel elles se sont implantées? L'homme n'est-il pas un être successif autant qu'individuel; et, si par son âme il vit dans ce monde invisible qui n'a pas de confins terrestres, n'a-t-il pas en son corps des attaches puissantes à cette nature extérieure qui pénètre en lui par tous ses sens?

Les prédispositions originelles sont des réalités de conscience autant que d'observation ; et nul ne peut nier les correspondances de l'âme avec les lieux accoutumés et les tristesses ou les sérénités de leur ciel.

A ce double point de vue, Messieurs, notre cité n'a-t-elle pas été privilégiée entre toutes?

Sans oublier que de longs siècles nous séparent de notre berceau, et tout en avouant qu'il serait puéril de prétendre

Digitized by Google

y retrouver encore pleinement lisibles nos vieux titres de noblesse collective, ne pourrions-nous point rappeler que le sang romain des premiers colons lyonnais nos pères, en se mêlant à celui des Gaulois nos aïeux, s'enrichit encore en de larges proportions de celui de cette race à la fois élégante et utilitaire, qui couvrait le monde de ses vaisseaux, de ses produits et de ses marchands, en même temps qu'elle donnait à la pensée ses plus hauts princes, à l'art ses maîtres les plus admirés, à la politique ses plus nobles héros ? N'en avons-nous pas pour témoins et l'usage de sa langue si généralisée dans notre cité aux temps les plus voisins de sa fondation, et les affirmations de nos divers historiens, et les traditions vénérables de notre Eglise? Ne pourrions-nous donc supposer, sans trop de prétention, que l'esprit hellénique s'est ainsi profondément infiltré dans l'ensemble des générations qui constituent notre passé, et que son influence secrète ne serait point étrangère à ces tendances tout à la fois industrielles, esthétiques et spéculatives, qui, selon nous, caractérisèrent de tout temps l'esprit lyonnais ?

Nous ne pouvons sans doute nous exagérer l'importance de cette donnée généalogique, en regard de la mobilité des hommes et du mélange des races sous l'influence des aspirations de l'esprit moderne et des découvertes de sa science ; mais il nous paraît juste toujours de rendre hommage au goût et au sentiment élevé de ceux qui, les premiers, surent ainsi choisir, pour dresser leurs tentes, une région aussi libéralement dotée par la nature.

Ce choix, qui paraît, au premier aspect, ne tenir que du génie commercial, révèle merveilleusement, quand il est attentivement analysé, les aptitudes et les goûts idéaux des premiers habitants du vieux Lugdunum. Pour l'observateur qui se borne à étudier dans une cité sa situation topographi-

Digitized by Google

que, ses facilités naturelles de communication et la fécondité spéciale du sol qui l'entoure, Lyon est évidemment une ville prédestinée au négoce et à la production industrielle; pour celui qui veut pénétrer plus profondément dans l'esprit de ce peuple, il y a mieux encore à lire en ce grand livre de sa destinée.

Egalement éloigné des sombres horizons du Nord et de l'ardent climat méridional, le paysage lyonnais participe à la fois et forme comme le trait d'union de ces deux natures extrêmes, dont l'une correspond à la froide concentration des méditations parfois nébuleuses, et l'autre à la vive expansion des contemplations toujours enivrantes.

D'une part, en effet, ses immenses lignes horizontales attirent le regard dans ces profondeurs indécises qui sont comme une vue ouverte à la pensée sur l'infini; de l'autre, ses collines aux suaves contours et les prairies qu'elles encadrent de leurs frais ombrages, fascinent ce même regard par le spectacle varié d'une beauté matérielle moins grandiose, mais plus précise et plus harmonieuse dans ses proportions. De grands et beaux fleuves baignent de toutes parts cette terre heureuse, l'animent du mouvement et du bruit de leurs ondes, en même temps qu'ils semblent se plaire à reproduire en leur surface mobile la calme splendeur de ses beaux rivages. L'eau est sans contredit la première condition de la beauté et de l'expressivité du paysage; mais si l'on en voulait signaler, quelque peu subtilement peut être, la raison intime, ne pourrait-on pas dire que c'est par ce qu'elle semble constituer l'élément le plus esthétique de l'univers, étant la base, le principe et l'aliment de toute forme animée ou organique? Ne pourrait-on même ajouter qu'elle semble être aussi, en un certain sens, son élément métaphysique ou spéculatif, puisque, fidèle miroir et parlant tableau, elle recueille en son sein réfléchissant et répète à nos regards épris

Digitized by Google

les enchantements de la terre et les éblouissements du ciel ? De même que la verdure et les fleurs de la terre sont sa parure, de même l'eau, expression limpide de son rapport avec le ciel et de ses retours sur elle-même, serait donc, sans trop jouer sur les mots, comme sa réflexion et, si l'on peut ainsi parler, sa pensée matérielle, ou du moins le plus éloquent symbole de cette haute vie de correspondance, d'assimilation et d'expression qui est le privilége du seul esprit.

Ainsi la nature même du pays lyonnais, tout en ouvrant à l'ardeur de ses enfants une carrière d'activité matérielle indéfinie, devait imprimer à leur génie cette double direction idéale qui fait les artistes et les penseurs.

L'histoire de la cité n'est point en désaccord avec cette conclusion déduite des influences extérieures et des transmissions originelles. Elle présente, en effet, en preuves : ses institutions, qui ne sont plus, il est vrai, que l'honneur de son passé ; ses monuments, qui ont vaincu le temps ; et ses grands hommes, qui ont vaincu l'oubli.

Ses institutions? Ne furent-elles pas dans leur forme à la fois aristocratique et populaire, une heureuse combinaison de l'autorité, qui est la science pratique de l'ordre, avec la liberté, qui est la condition d'être indispensable des arts et de l'industrie ; et n'est-ce point à cette sage entente de ces deux premiers éléments sociaux, que la noble cité a dû de se montrer si franchement républicaine sous le régime royal absolu, et si courageusement amie de l'ordre sous le régime, bien plus absolu encore, du républicanisme démocratique ? Ne peut-elle point, en outre, se prévaloir de cette célèbre école qui, dès ses premiers âges, donnait à Rome même ses orateurs et ses professeurs de belles-lettres et de philosophie les plus estimés ? N'est-ce pas aussi en son sein que se fonda, au XVIe siècle, la première des sociétés médicales

Digitized by Google

de France ; et dès alors ne vit-elle pas fleurir sur sa vieille colline romaine, d'abord une Académie dite de Fourvières, puis celle qui fut appelée *Angélique* du président de Lange son fondateur : sociétés de beaux-esprits, qui toutes deux précédèrent l'Académie française elle-même, et que l'on peut considérer comme le précieux germe de la compagnie illustre au sein de laquelle j'ai l'honneur de parler aujourd'hui ?

Ses monuments ? Ne sont-ils pas aussi expressifs de la double tendance plus haut signalée ? Sans parler de tous ces débris antiques, journellement exhumés de son sol, qui attestent l'universelle floraison des arts autour de son berceau, n'a-t-on pas droit d'admirer la vigoureuse végétation esthétique qui plus tard a jailli de ce sol bouleversé mais toujours fertile en chefs-d'œuvre ? Que d'édifices de tout style, surgissant au nom de l'idéal le plus élevé de tous, l'idéal religieux ! Quelle gloire pour notre cité d'avoir, la première peut-être, compris et honoré la pauvreté souffrante au point de lui construire une sorte de temple, un Hôtel-Dieu ! Quelle gloire surtout d'avoir si sagement écrit la règle de ce pieux asile, qu'elle-mérità d'être le modèle de celle de toutes les fondations de même ordre ! Quel honneur enfin de s'être bâti à elle même ce palais communal, aussi imposant dans son ensemble que riche dans son ornementation, témoin encore debout de la puissante vie municipale dont vivaient nos fiers aïeux !

Je laisse de côté tous ces embellissements de moindre proportion, semés comme à pleines mains sur les constructions même les plus humbles : gracieuse expansion de l'Art, dont la destruction successive, bien qu'opérée en satisfaction des exigeances de l'hygiène publique et d'une circulation toujours croissante, devait cependant provoquer les légitimes regrets de tous ceux qui préfèrent les jouissances du goût à celles du bien-être, même le mieux justifié.

Digitized by Google

Tant d'œuvres si diverses ne dénotent-elles pas le développement de l'Art dans sa notion supérieure, je veux dire de l'Art allant puiser ses inspirations dans les croyances les plus hautes, et se mettant au service de la philosophie la plus tendre comme de la plus indépendante ? Evidemment il y a là une double affirmation de l'invisible par le visible ; et tel doit être le vrai sens moral de tous les chefs-d'œuvre et de toutes les bonnes œuvres de l'homme.

Mais que sont les monuments de la matière auprès des monuments de la pensée ; et que sont les uns et les autres auprès des artistes et des écrivains de tout ordre qui les conçoivent et les exécutent ? Personnification glorieuse de l'idéal successif de l'humanité, jalons vivants de la science et de l'art sur la route du temps, ces hommes, par leur double direction de siècle en siècle, ne signalent-ils pas et n'expriment-ils pas excellemment la somme de vie morale et intellectuelle des temps et des lieux qui les ont produits ?

Ce n'est pas, il est vrai, que, dans une ville industrielle, toute l'activité se prodiguant à l'extérieur, il fût juste de réclamer toujours en preuve de ses aptitudes spéculatives et esthétiques des hommes spéciaux et des œuvres spéciales. Pour être le plus souvent à l'état latent dans ce corps en apparence tout matériel, ces aptitudes n'en existent pas moins en tant que l'esprit général, qui pénètre cette masse, et la fait produire les choses même les plus vulgaires avec goût et raison. Elles sont ainsi comme les pulsations de l'âme, révélant la circulation de l'idéal dans toutes les parties de cet être collectif ; et c'est cette circulation mystérieuse, qui nous donne la raison des préférences du génie lyonnais dans l'ordre scientifique.

Rarement donc il cultivera la science métaphysique à l'état d'idée pure ; il lui faudra presque toujours, au contraire, qu'elle se produise sous une forme utile et pratique, au mul-

Digitized by Google

tiple point de vue des aspirations de l'âme, des besoins du corps et des lois même de la force physique : successivement ou concurremment théologie, médecine, mathématiques. La théologie, en effet, cette science rationnelle aussi bien que traditionnelle des êtres et de leurs rapports, est-elle autre chose que la haute métaphysique de la foi ? La médecine ne doit-elle pas être de rigueur une philosophie avant d'être une thérapeutique ? et les mathématiques ne sont-elles pas la métaphysique de la physique elle-même ? Ainsi encore les beaux-arts sont le principe générateur des produits de l'industrie ; car que serait la Fabrique sans l'Ecole où se forme le goût, inventeur fécond de ses merveilles ?

Des hommes supérieurs en tous ces ordres ne manqueraient point à l'appui de notre thèse, et j'éprouverais une satisfaction patriotique à faire défiler devant vous cette nombreuse élite, qui a su, de tout temps, maintenir dans notre cité les légitimes prééminences de la pensée et de l'idéal sur le simple travail matériel. Mais je dois me garder des longueurs, même en rappelant vos gloires. Aurais-je, d'ailleurs, la prétention de vous apprendre votre passé, et de refaire une biographie lyonnaise universelle déjà si bien faite par tant d'écrivains habiles sortis de vos rangs ? Toutefois, il ne peut m'être interdit de signaler quelques sommets entre toutes ces grandeurs, et d'apprécier les rapports qui lient entre elles les œuvres et les renommées.

Dans le premier ordre, dans l'ordre de cette philosophie religieuse ou mystique, qui a de tout temps fructifié parmi nous comme dans un sol préféré, deux grands esprits m'apparaissent à de longs siècles de distance l'un de l'autre : l'un, aux temps barbares mais déjà croyants de notre histoire ; l'autre, aux derniers jours de notre civilisation savante mais sceptique, comme pour résumer en eux, aux deux points extrêmes de la durée, toute la chaîne de nos efforts dans le

Digitized by Google

vaste champ des sciences morales. Le premier, grec d'origine mais lyonnais par adoption spirituelle, précis comme le dogme et simple comme la tradition, est la ferme expression de cette foi soumise mais raisonnable que devait plus tard couronner le martyre ; le second, lyonnais de naissance mais grec et romain de pensées, pénétrant comme l'érudition mais indéterminé comme le rêve, est l'expression calme de ce mysticisme traditionnel autant que doctrinal, qui devait tenter d'élargir les horizons de la science dans les vastes proportions de ceux de la foi.

Vous avez déjà nommé Irénée, le glorieux polémiste des choses religieuses, et Ballanche, l'illustre théoricien des choses sociales.

J'aimerais à fixer ma pensée devant vous sur ces deux forts esprits, si diversement mais si sincèrement dévoués à la vérité métaphysique, base essentielle de toute science et de tout rapport. Je ferais remarquer la grande influence du premier sur la civilisation de nos pères, et celle du second sur le retour de leurs derniers descendants aux idées religieuses, source de toute sociabilité. Je dirais les savantes discussions de l'un pour sauvegarder les esprits de son temps des aberrations de la Gnose, et les conceptions savantes de l'autre pour rattacher entre elles les générations les plus distantes par les invisibles liens des initiations et des expiations sociales. Mais, tandis, il est vrai, qu'à celui-là je n'aurais à offrir qu'un hommage presque sans réserve pour la vérité si brillamment et si saintement défendue ; à celui-ci, tout en admirant ses nobles pensées dans son noble style, j'oserais exprimer le regret que ses préoccupations logiques des évolutions sociales lui aient fait trop facilement approuver les catastrophes qui les accomplissent. Les lois de ces évolutions ne sauraient être, en effet, contre le droit ; et Dieu n'a jamais pu vouloir que le progrès fût un outrage à la justice.

Digitized by Google

La longue suite de siècles, qui s'étend de l'une à l'autre de ces deux renommées, nous en offre, dans ce même ordre de la spéculation assistée ou libre, toute une série, qui, pour ne dépasser point toujours la sphère de la célébrité locale, n'en atteste pas moins le zèle persévérant du génie lyonnais pour les grands efforts de la pensée.

Aux premiers âges chrétiens de la cité, cette tendance des esprits se manifeste plus spécialement sous la forme religieuse; elle produit ou du moins elle voit surgir dans son sein de grands hommes d'Eglise, comme plus tard de hardis novateurs. C'est le savant et éloquent Eucher; Leydrade, cet illustre coopérateur de Charlemagne dans ses efforts de restauration des sciences et des lettres; Agobard, ce défenseur de la sainte doctrine en même temps que des droits de l'humanité et de l'innocence; et plus tard, Bernard Aigler, abbé du Mont-Cassin; Jean de Rochetaillée, prédicateur austère; Jean de la Grange, conseiller de Charles-le-Sage; Jean Gerson, chancelier de l'Université de France, lesquels, presque tous dans les rangs les plus éminents de la milice sainte, ont servi la vérité et la science en honorant leur pays; c'est enfin, car l'excès prouve également la tendance, c'est ce Pierre Valdo, dont l'âme enivrée de mysticité sociale n'eût point, non plus, remué et perverti les multitudes, si elles n'eussent été elles-mêmes naturellement prédisposées aux fascinations des théories métaphysiques. Ces fascinations, du reste, ne devaient-elles pas se reproduire de nos jours dans l'ordre social pour de semblables rêveries, présentées à ce même peuple comme des nouveautés fécondes par un parti qui pourtant se dit avancé?

Mais à mesure que s'accomplit le développement de la cité dans l'ordre industriel et politique, la science spéculative se sécularise et, changeant d'objet, passe de l'étude de l'âme à celle des organes à l'aide desquels elle réalise sa destinée

Digitized by Google

dans l'ordre matériel. C'est la phase de progrès plus actif en notre ville de cette science secourable qui ne saurait prétendre pénétrer les secrètes énergies de la vie matérielle, si elle ne scrute celles de la vie morale et le double mystère de la mort. Symphorien Champier en est le représentant le plus connu; mais de plus compétents que moi en sauraient nommer, sinon d'aussi célèbres, du moins d'aussi chers à l'humanité : les Duret, dont le premier fut professeur au collége royal et médecin des rois Charles IX et Henri III; les Panthot; Charles Spon, père du célèbre archéologue, aussi médecin; les Vitet, et tant d'autres encore, se passant tour à tour le flambeau bienfaisant, appelé à resplendir d'un si vif éclat aux dernières mains qui l'ont porté ou le portent encore; ils citeraient surtout, en preuve vivante de l'esprit médical de la cité, ces suites non interrompues de générations de savants en cet art: véritables dynasties scientifiques, dont l'une d'elles, au dire d'un nos biographes, aurait compté plus de degrés que la plus longue race de rois.

A cette époque encore, le génie lyonnais s'engage dans une voie nouvelle et fournit de doctes disciples à cette autre science, dont l'affinité avec les sciences philosophiques se manifeste d'autant mieux que ses calculs tentent de se rapprocher davantage de ces deux limites indéterminables du fini entre lesquelles flotte le nombre. Parmi la foule de ceux qui s'appliquèrent à ce genre de travaux, beaucoup encore, sans doute, mériteraient une mention flatteuse, s'il ne suffisait, pour l'honneur de la cité à cet endroit, d'avoir produit : Gérard des Argues, le maître et l'ami de ce Descartes qui fut mathématicien illustre autant qu'illustre philosophe; Fantet de Lagny, membre de l'Académie des Sciences; Jean Truchet ou le P. Sébastien, honoré du même titre, l'un des créateurs des merveilles hydrauliques de Versailles; Jacquard, ouvrier de génie; et enfin Ampère, dont le nom, insépara-

Digitized by Google

blement attaché à la plus étonnante des découvertes de la physique moderne, brillera bientôt, de même que celui du précédent, du suprême éclat de l'illustration monumentale: comme pour prouver que Lyon sait aussi bien glorifier les conquêtes désintéressées de la science spéculative que les inventions heureuses qui enrichissent son industrie.

Que, si nous passons de cet ordre de la pure science à celui des arts qui mettent à son service toutes les poésies de leurs expressions, quelle ne nous paraîtra pas la richesse de la cité en talents ou du moins en aptitudes esthétiques de tout genre? L'art littéraire, cette incarnation parlante de la pensée et du sentiment en des signes muets; les arts plastiques, cette idéalisation de la matière par la forme expressive; et même cet art puissant et doux qui, renfermant le son matériel dans le moule palpitant du nombre et de l'harmonie, en fait jaillir à flots la voix multiple des êtres et des choses et la langue universelle du cœur: tous les arts enfin, n'y ont-ils pas épuré le goût, passionné les âmes, et réalisé cette expansion continue du beau, dont, pour les premiers du moins, nous conservons encore tant d'œuvres admirables malgré le double ravage des hommes et du temps?

Ici les noms se pressent dans toutes les mémoires; je ne sais quels citer et quels taire, tant sont nombreuses les gloires qui sollicitent notre juste hommage.

Les premiers âges nous ont déjà donné de savants rhéteurs et d'éloquents apôtres de la vérité; mais n'y devrons-nous pas joindre cet éminent littérateur, ce Sidoine Apollinaire, vrai lettré antique, dont le style élégant dans son emphase prétentieuse, semble un lambeau détaché de cette pourpre impériale sous laquelle le vieux monde romain s'efforçait de voiler sa décadence?

Sans doute notre ville, comme les plus importantes d'alors, eut ensuite à traverser, sans bruit d'aucune renommée litté-

Digitized by Google

raire, cette longue nuit qui suivit les grandes invasions du Nord, que prolongèrent les anarchies féodales, et au sein de laquelle s'élaborèrent sourdement les germes puissants de la civilisation moderne. Mais les arts n'illuminèrent-ils pas cette nuit du rayonnement de leurs chefs-d'œuvre ; et ces monuments merveilleux ne protestent-ils pas encore contre le singulier reproche de barbarie, adressé par la prévention ou l'ignorance à ces temps d'aspirations idéales si grandioses ?

Puis, au jour où les sociétés mieux assises purent se livrer avec plus de sécurité aux travaux de la paix, ne vit-on pas notre cité s'élancer avec un redoublement d'enthousiasme à la recherche du beau idéal et matériel tout ensemble, et fournir à la poésie et aux arts des illustrations qui renouèrent la chaîne interrompue des traditions de l'esprit ?

Nous ne voudrions pour preuve de sa participation empressée à cette renaissance universelle, que le nombre et la fécondité des moyens par elle employés pour multiplier les œuvres de l'intelligence et de l'imagination. A une époque où les produits de toute industrie n'avaient pas pour s'écouler les immenses facilités de notre temps, on comprend que ceux de la littérature comme les autres, devaient, pour parler le langage économique, compter avant tout sur la consommation locale. A ce titre, quelle ne devait pas être l'ardeur littéraire lyonnaise, servie par tant de célèbres imprimeurs, et de savants de tout ordre, qui ne dédaignaient pas de surveiller et diriger leurs efforts dans la restitution des chefs-d'œuvre antiques ou la reproduction des œuvres contemporaines ? Mais qu'est-il besoin même de cette preuve matérielle pour attester l'entraînement général des esprits aux plus rares élégances de la vie littéraire et esthétique ? En est-il de plus démonstrative que ce goût passionné de poésie, gagnant jusqu'au sexe même qui ne semble destiné qu'à en aspirer l'encens, et dotant notre histoire d'un vrai collége de Muses,

Digitized by Google

à la tête desquelles brillent d'une célébrité toujours jeune la tendre Clémence de Bourges et la séduisante Labé.

A ces artistes gracieuses de la forme littéraire, viennent se joindre les rudes artistes de la forme matérielle. Mais, en cet ordre, les gloires locales sont associées aux gloires mêmes de la grande patrie : chaque art lyonnais présente une célébrité francaise à notre filiale admiration. Notre architecture place Philibert de Lorme à la suite des illustres auteurs anonymes de nos monuments du moyen âge; notre sculpture fournit au cortége du grand siècle Coysevox et les Coustou; notre peinture s'était déjà honorée de Stella et s'approprie Blanchet; et notre gravure, sous le burin magistral de Gérard Audran, reproduit et multiplie tous les chefs-d'œuvre de ces premiers arts, en s'immortalisant elle-même.

Ici, du reste, comme dans l'ordre scientifique, s'est reproduit, dans les plus étonnantes proportions, le phénomène, d'ordinaire si rare, de travaux de famille, de générations continues d'artistes et de talents héréditaires.

Mais que seraient les grandeurs du passé, si elles étaient, pour ainsi parler, éclipsées par les petitesses du présent?.. Un prétexte de sot amour-propre en des héritiers indignes de leurs ayeux. Or, Messieurs, vous pouvez sans présomption vous prévaloir de l'héritage, puisque, fidèles à l'esprit de la cité laborieuse, loin d'en jouir en oisifs enrichis, vous le faites fructifier en travailleurs, toujours préoccupés du suffrage de l'avenir. Jamais les sciences, la poésie et les arts brillèrent-ils de plus d'éclat au milieu de vous? Le bronze et le marbre en reproduisent chaque jour les élus; l'Académie française vous emprunte vos gloires; le culte de l'idéal honore toutes les intelligences; l'art de bien dire s'ajoute à l'art de bien faire; les professions libérales rivalisent d'efforts savants et d'aspirations généreuses; les sommités de la magistrature, du professorat et du commerce s'unissent aux célébrités de

Digitized by Google

la politique dans le commun amour des lettres ; et ici même encore, n'applaudissiez-vous pas, il y a peu de jours, à la glorieuse histoire d'un de vos plus illustres enfants, racontée par un autre non moins illustre, auquel est échu l'insigne honneur d'égaler son héros autant par la grandeur et les vicissitudes de la destinée que par la puissance du génie oratoire le plus sympathique ? (1)

Il ne me faudrait rien moins que cette brillante parole pour compléter le douloureux nécrologe de vos célébrités récentes, et placer, à la suite d'Ampère et de Ballanche, Ozonam, l'historien penseur ; Bonnet, le penseur praticien ; Gensoul, le praticien artiste ; et Saint-Jean, le fidèle et poétique traducteur de la nature. Il ne me la faudrait pas moins pour continuer l'inscription de tous les vivants, dignes de cet honneur, sur votre livre d'or de noblesse intellectuelle.

Mais je m'arrête ; car, alors même qu'elle est sincère et juste, la louange du présent est périlleuse ; elle risque trop d'être confondue avec les aveugles indulgences de l'amitié ou les solidarités habiles d'une sorte d'orgueil collectif. J'aime donc mieux laisser à la postérité plus impartiale le soin de dire qu'avec des talents dignes d'un tel passé, l'art vous doit des institutions et des encouragements inconnus à nos pères, et les sciences spéculatives des œuvres que ne désavouerait ni le mysticisme de leurs âmes, ni l'audace de leurs esprits.

De cette série séculaire de faits glorieux, de noms illustres et de prospérités accumulées, qui forment comme une chaîne de couronnes entrelacées sur le front de la cité, il nous sera sans doute permis de tirer la conclusion que nous avons annoncée en commençant, à savoir : que les sciences métaphysiques, lorsqu'elles sont saines, et l'art, lorsqu'il les exprime

(1) *Eloge de Ravez*, par M. P. Sauzet, prononcé le 22 décembre 1863.

Digitized by Google

fidèlement, sont la double condition humaine du progrès en toute agrégation sociale.

Et cependant certains sophistes de l'art, dédaignant pour lui l'honneur de l'expression idéale, entendent le restreindre au labeur vulgaire d'une simple reproduction des formes, des couleurs et des effets matériels; d'autre part, certains sophistes de la métaphysique, méconnaissant l'être spirituel, aspirent à réduire la science ontologique à l'étude du simple monde visible et de ses lois; et les uns et les autres corrompant, de plus, la langue pour se donner un nom, font retentir à nos oreilles étonnées les mots barbares de *réalisme* et de *positivisme :* comme si l'idéal n'était pas une réalité aussi incontestable, et l'être invisible une substance aussi positive que la matière!

Signaler ces erreurs et les réduire, en constatant l'excellence de l'art et de la philosophie, n'est-ce pas compléter ma thèse et glorifier le passé de la cité en même temps que présager son avenir? Or, devant un pareil auditoire, quelques mots y doivent suffire.

Ces deux affirmations capitales, au point de vue de l'idée et de la forme, tout en se déguisant sous une apparence dogmatique, ne sont en réalité qu'une double négation de l'invisible, aboutissant à un panthéisme grossier, qui annule autant le sens extérieur de l'art qu'il froisse le sens intime de l'être.

L'art étant, en effet, l'artisan reproducteur de la forme des êtres et des choses, il est manifeste qu'il détermine par là même leur distinction réciproque, qu'il accuse la personnalité essentielle des premiers et la configuration, essentielle aussi, des secondes. A ce titre donc, l'art fournit à la véritable métaphysique le plus puissant des arguments peut-être contre la doctrine de pure hypothèse, qui ramène tous les êtres et toutes les choses à un tout confus qu'elle déifie. La logique du beau idéal et celle du vrai moral condamnent également

Digitized by Google

cette confusion, puisqu'elle détruit d'un côté les lois des rapports, des proportions et de l'harmonie, comme de l'autre, celles de la liberté, de la justice et de l'amour. Religion du beau, qui est essentiellement distingué, c'est-à-dire distinct dans sa forme admirable, l'art ne saurait donc élever de temple, dresser d'autel, façonner de statue, peindre d'image, chanter d'hymne enfin, à ce Dieu Pan, si monstrueusement informe, qu'il ne se distingue pas plus de celui qui l'affirme que de celui qui le nie.

Mais si l'art est essentiellement forme, n'affirme-t-il pas aussi, par là même, qu'il recouvre une substance manifestable aux yeux de l'esprit comme à ceux du corps, et qu'il n'est autre lui-même que cette manifestation? Ce mot de substance, qui nomme si mystérieusement l'être, n'est-il pas le corrélatif nécessaire de celui de forme; et l'étymologie, à elle seule, ne fait-elle pas entendre que la substance est l'intime profond de la forme et comme le support caché de cette écorce de l'être? Il faut donc renoncer à parler la langue de l'art, si l'on ne veut pas voir, dans le rapport de ces deux mots premiers de son vocabulaire, la preuve de l'existence corrélative des deux mondes de la matière et de l'esprit, autant que de la manifestation de l'un par l'autre.

Donc l'art, idéal et expressif en son essence, n'est autre chose en sa réalité que l'éloquente révélation du mystère de l'être, la preuve visible de ce monde invisible qui est l'immortelle patrie des esprits, si l'on peut ainsi dire, vraiment spirituels; et c'est ainsi que l'art se rattache nécessairement à la science spéculative la plus relevée.

A ce raisonnement strictement scientifique, ajoutons encore l'impression que produit sur tout homme de sens la seule contemplation de l'œuvre d'art. En vain, en effet, l'auteur de cette œuvre se sera-t-il, depuis longtemps peut-être, couché dans la gloire ou l'oubli de sa tombe; l'idéal que

Digitized by Google

cet être disparu a ainsi incarné en des formes matérielles, que dis-je? en de simples signes graphiques, cet idéal y brille, y palpite aussi radieux, anssi sympathique qu'au premier jour; et si la main d'un barbare ne brise pas, n'anéantit pas ces chefs-d'œuvre de l'imagination ou de la pensée, ils feront vivre dans le plus lointain avenir les expressions exquises dont ils portent l'empreinte.

Or, se pourrait-il que l'être eût ainsi pu transmettre à l'inerte matière des richesses de vie dont il n'eût pas eu en soi la virtuelle possession? L'éphémère eût-il pu produire le durable; et le périssable, l'éternel? Non, assurément, lorsque nous contemplons d'un regard avide les merveilles enivrantes des arts, lorsque nous subissons l'irrésistible fascination des formes et des expressions enfantées par le génie des maîtres, lorsque les œuvres littéraires et musicales se transfusent en quelque sorte dans nos esprits et nos âmes, et que nous nous sentons comme ravivés au feu toujours ardent des pensées et des sentiments formulés par leurs grands auteurs, nous ne saurions admettre que tous ces flots de vie ont tari la source qui les a versés, que l'éternité est refusée à qui la donna, et que tous ces vivants immortels ne sont plus que d'illustres morts. Cette immortalité présente symbolise l'immortalité future et colore les rayonnements de la gloire des vives lueurs de l'espérance. Mais est-il même besoin de l'œuvre du génie pour nous attester la permanence de l'être? Toute vie intime n'en offre-t-elle pas la preuve la plus touchante? Celui qui se laisserait aller à douter de ce grand dogme métaphysique n'aurait jamais tenu dans ses mains émues, jamais arrosé de ses larmes les plus amères la simple relique d'écriture d'un être aimé endormi dans la tombe; il n'aurait pas été le correspondant intéressé de cette âme survivant ainsi à la dissolution du corps; et, s'il avait traversé une telle épreuve sans y retremper la

Digitized by Google

foi de son cœur, il ne nous restèrait plus qu'à le plaindre !

Ainsi, que l'on se place au point de vue de l'esprit qui raisonne ou de l'âme qui sent, il faut reconnaître que, si l'art reproduit les choses, il exprime surtout l'être, et qu'il est par conséquent l'incorruptible témoin de la persistance de sa vie, de sa foi et de ses droits à l'immortalité.

La science abstraite du vrai, la métaphysique des êtres et des choses se présente ainsi, grâces à l'art, sous les formes les plus variées et les sentiments les plus légitimes; et, si celui-ci est le charme et l'éclat de la civilisation, qui pourrait nier que celle-là en soit la raison et l'honneur? N'est-elle pas le principe de l'activité sociale universelle et le germe de toutes les vertus humaines? La morale la réclame, de même que le bon sens la salue; et c'est pour cela qu'elle prend rang dans tous les sénats de l'esprit au-dessus même des sciences de la pure matière, comme la loi de la pensée et la maîtresse de la vie. Celles-ci, il est vrai, prétendent bien parfois exclusivement à ce grand titre ; mais qui oserait dire que la science dépend de son objet, que cet objet se circonscrit dans l'étude et l'explication du phénomène physique, et qu'on ne doit sérieusement voir dans Platon et Bossuet que de simples lettrés?

La science philosophique existe du même droit que les sciences naturelles ; comme celles-ci, elle a ses faits d'expérience et ses lois. Mais elle est première de par son objet qui est l'être même ; et, comme l'a dit si justement un des plus illustres penseurs de notre âge : « Il n'y a pas de science qui « ne doive rendre compte à la métaphysique et répondre à « ses questions (1). »

C'est ainsi qu'elle se mêle à tout, et qu'elle est le flambeau

(1) De Maistre. *Soirées*, tom. II, p. 324.

Digitized by Google

même de la raison dans la recherche des causes, en même temps que le nerf de la conscience dans la pratique des devoirs ; car toute science, pour être digne de ce nom, doit passer dans la réalité de la vie et s'y traduire en grandeur morale ou en utilité matérielle. Ainsi, tandis que les sciences naturelles asservissent de plus en plus tous les agents physiques aux besoins de l'homme, substituent les forces mécaniques à sa force musculaire et restituent en quelque sorte à son âme ce don d'instantanéité et d'ubiquité dont semblait l'avoir privé son association avec le corps, les sciences morales, reportant nos pensées au niveau supérieur des enseignements combinés de la tradition et de la raison pure, déterminent la nature de l'homme et ses destinées dans l'ordre substantiel, règlent ses rapports dans l'ordre social, retrempent les devoirs de cet ordre anx sources mêmes des croyances et doublent ainsi les caractères de toute la force d'une vérité aimée.

C'est donc par elles que l'homme arrive à comprendre les saintes lois du dévoûment et à goûter les jouissances austères de la fidélité.

Sans doute le monde marche, avançant et reculant tour à tour ; et les évolutions sociales jettent souvent dans les faits politiques une perturbation, qui excuserait les consciences même les plus inconsistantes. Cependant, qui oserait méconnaître la noblesse de cette prédominance résolue de la conviction sur l'intérêt dans les âmes qui se sont irrévocablement asservies aux principes ? Cette immolation de soi-même à ce qu'on croit être le vrai, c'est-à-dire le bien social, est la propre vertu de l'esprit et du caractère ; elle honore les époques autant que les individus ; et loin d'être, comme beaucoup semblent le croire, un acte inutile et sans portée, elle nous semble devoir peser d'un grand poids dans la balance des destinées sociales. Car tout sacrifice mérite comme

Digitized by Google

tout exemple édifie; et le Dieu qui régit les choses humaines doit se plaire à imputer ces mérites aux sociétés qui les produisent.

Ce serait donc à tort que les esprits purement pratiques se croiraient en droit de blâmer ces persévérances généreuses au nom de je ne sais quelle loi fatale de progrès continu au sein des sociétes humaines. Le vrai progrès n'est-il pas dans les consciences plus encore que dans les faits sociaux? Et puis aussi, pour finir par une de ces assimilations qui allient si naturellement la logique de l'imagination à celle de l'intellect, pourquoi n'en serait-il pas de ces ruines vivantes de l'ordre moral comme des ruines inertes de l'ordre physique? Si les unes sont les ornements pittoresques du paysage, pourquoi les autres ne seraient-elles pas l'ornement exemplaire du monde social? Il est bon, soyons-en sûrs, il est salutaire pour l'œil de l'âme d'apercevoir de loin en loin, sur les âpres sommets de la vie morale, ces indestructibles débris des pensées et des mœurs antiques, ces loyaux représentants de la foi, fidèle à elle-même. Cette vue rectifie et moralise les ambitions; elle parle, en quelque sorte, à l'âme et semble dire avec la douce autorité de l'exemple : « Rien n'est beau « comme la vertu, même vaincue; et la vertu n'est-ce pas « l'énergie de la volonté, se maintenant à tout prix dans la « plus haute région du devoir? Celui qui n'a jamais rien « sacrifié à son idéal ou à sa foi pourra plus facilement, sans « doute, parvenir à élargir sa vie et à s'élever d'un effort « plus favorisé au faîte de la richesse, des honneurs, et « même de ce que certains appellent de la gloire; mais il « ne saurait atteindre au point culminant de la véritable « grandeur. Car l'homme ne vaut réellement que par le sa- « crifice; et il n'est vraiment digne d'honneur et de respect, « que lorsqu'il lui en a coûté pour se subordonner sans « réserve à cette souveraineté du droit, dont la substance « est évidemment Dieu lui-même. »

Digitized by Google

Messieurs, j'ai cru accomplir un devoir filial, en recherchant dans le passé de la patrie lyonnaise la double trace des tendances de nos pères au monde invisible et à l'idéal, du sein même du labeur industriel le plus positif. Le rappel de ces beaux exemples m'a semblé aussi avoir quelque opportunité en ces temps de scepticisme et de prose, où nombre d'esprits, d'ailleurs distingués, abandonnent au contraire les hauteurs du monde spirituel, et tentent d'entraîner les foules lettrées dans les bas-fonds d'un matérialisme à la fois scientifique et esthétique.

Un tel symptôme, s'il venait à se généraliser, suffirait assurément à prouver que la seule succession arithmétique des temps ne constitue pas le progrès, et qu'un siècle n'est pas en avant de ceux qui l'ont précédé par cela simplement qu'il s'est superposé à eux dans le temps. Mais il ne sera pas donné à de telles erreurs de prévaloir parmi nous; notre passé et même notre présent en préserveront notre avenir. C'est en vain, d'ailleurs, que leurs fauteurs les produisent avec la joie du triomphe, comme après une conquête glorieuse. Il ne faut pas beaucoup d'efforts d'esprit pour comprendre que ces prétendues doctrines, au lieu d'ennoblir l'être, le vulgarisent, l'annulent au lieu de le vivifier, et que, par conséquent, bien loin d'applaudir à leurs succès, on devrait plutôt s'en attrister et en gémir. Car, si telle était la destinée de l'être, il faudrait prendre à tout jamais le deuil de cette foi en l'avenir éternel qui nous aide à supporter les misères de la vie présente, et de ces beautés idéales qui, en regard des trivialités éphémères du monde présent, nous font rêver des splendeurs éternelles du monde futur.

La vraie philosophie élève, au contraire, au lieu de rabaisser, comme l'art véritable crée au lieu de reproduire; elle seule aussi donne à ce dernier sa raison d'être, sa valeur

Digitized by Google

morale et sa sérieuse fécondité : car seule elle en fait le révélateur universel, le verbe humain des choses de l'esprit et de l'âme. Tel est leur rapport nécessaire. Et, en dehors de cette corrélation merveilleuse, l'art serait-il autre chose qu'un vain artifice de mots ou de sons menteurs, de formes ou d'images muettes, à peine suffisant, en vérité, pour amuser l'oisive curiosité de l'homme, mais puissant, hélas! au-delà de toute mesure, pour hâter sa triste tendance aux avilissements volontaires de la corruption ?

Le génie lyonnais est resté fidèle à cette double loi de l'ennoblissement de l'être par la science et par l'art, parce qu'aux deux forces qui le soutiennent dans la recherche du vrai comme dans celle du beau, il a su de tout temps associer un généreux élan vers le souverain bien. La foi et la charité ont toujours éclairé et stimulé sa marche sur ces deux voies sacrées de l'idéal ; et c'est ainsi qu'il a réalisé et réalisera de plus en plus dans ses œuvres, de même qu'en ses pensées et ses sentiments, l'unité nécessaire et seule vraiment féconde de cette trinité auguste de la Science, de l'Art et de la Religion.

Antoine Mollière.

Digitized by Google

HIPPOLYTE FLANDRIN

ET SES ŒUVRES.

L'émotion douloureuse causée à Lyon par les coups si rapprochés qui ont frappé nos plus éminents artistes, était à peine calmée, que la mort est venue condamner tous les vrais amis de l'art à d'unanimes regrets. Hippolyte Flandrin n'est plus ! En lui, la grande peinture perd un de ses plus fermes soutiens; la religion, un apôtre qui avait consacré son talent à la décoration de ses sanctuaires, et notre Cité, un de ses enfants qui l'ont le plus noblement illustrée (1) ! Il a succombé dans cette ville de Rome, son berceau artistique ! Il était allé lui demander un peu de repos pour ses forces épuisées..... Et par un arrêt providentiel qu'il faut adorer, il n'y a rencontré qu'une tombe !

Cet artiste illustre autant que modeste était né à Lyon en 1809. Son père était un habile miniaturiste, et c'est en le voyant à l'œuvre que les trois frères, Auguste, Hippolyte et Paul, contractèrent le goût du dessin. Il les portait tout enfants à esquisser des petits sujets de soldats, de chevaux, de batailles, qui révélaient leur aptitude native; et si Hippolyte Flandrin eût continué de s'exercer en ce genre, il y fût aussi devenu un maître.

Les premiers principes de son art lui furent inculqués par MM. Legendre-Héral et Duclaux. Il entra à l'âge de 16 ans à Saint-Pierre et reçut les leçons de Revoil, alors directeur de

(1) Hippolyte Flandrin était membre de l'Académie des Beaux-Arts de Lyon.

Digitized by Google

cette école. Après trois années, il mérita le laurier d'or. On conserve encore au musée l'étude qui lui valut le premier prix : elle indique une facilité d'autant plus remarquable que c'était sa première peinture.

Ce fut M. Guichard, professeur de notre école, qui introduisit le jeune Flandrin chez M. Ingres.

L'enseignement de M. Ingres ! c'était, pour les disciples, l'arche sainte, à laquelle aucun profane ne pouvait toucher ! C'étaient les maîtres anciens et modernes interprétés par un homme de leur lignée, et revivant en lui ! C'était la nature expliquée dans son vrai caractère, saisie dans l'originalité de ses types et marquée de cette empreinte divine qu'elle a reçue du Créateur.

Qu'ils étaient solennels ces instants où le maître, à l'occasion, soit du modèle, soit de la correction d'un élève, s'élevait emporté par le feu de ses convictions, jusqu'aux régions les plus hautes de l'art et de la philosophie !

Dans ces moments, il parlait une langue neuve et originale, qui faisait briller la lumière dans l'esprit de tous ! Alors chacun suspendait son travail, et restait attaché à ses lèvres... Alors, les disciples voyaient passer devant leurs yeux, comme une soudaine apparition de l'Eternelle Beauté ! Dieu leur était rendu palpable dans ses œuvres. Ils comprenaient la vocation sublime de l'artiste.

Le jeune Flandrin participait vivement à cet élan général ; sa nature docile et enthousiaste lui faisait embrasser avec amour cette doctrine, qui découvrait, à son génie naissant, de vastes et riches horizons, et, sous la conduite d'un maître si habile, il s'efforçait de travailler avec ce regard épuré qui, négligeant une imitation trop matérielle de la nature, en fait ressortir surtout le côté idéal et divin.

En 1832, Flandrin obtint le grand prix de Rome. Le sujet du concours était : *Thésée reconnu par son père dans un*

Digitized by Google

festin. Ce qui frappe dans ce tableau, conservé à l'École des Beaux-Arts, c'est sa belle ordonnance et son style d'une pureté antique. Telle était la force de volonté de l'intrépide concurrent, qu'il persévéra dans son travail malgré les influences maladives causées par l'épidémie qui sévissait cruellement à cette époque dans la capitale.

Grande fut la joie du jeune lauréat en remportant ce succès décisif ! Pour lui l'ère des perplexités était close. Un premier essai lui révélait sa force. A quelles victoires ne pourra-t-il pas prétendre, lorsque réalisant le plus cher de ses désirs, celui d'aller à Rome, il aura pu s'inspirer des chefs-d'œuvre des maîtres, et grandir sous leur souffle puissant !

Par une heureuse coïncidence, peu de temps après que Flandrin se fut installé comme pensionnaire de France à la *villa Medici*, M. Ingres en devint le directeur. Ce fut sous le regard de celui qui lui avait révélé les premiers secrets du beau, que notre jeune artiste continua sa carrière, et qu'il s'initia au vrai sens des richesses artistiques de la Ville éternelle.

Cette continuité d'une même influence, discrètement exercée et acceptée avec intelligence, a beaucoup contribué à donner au talent de Flandrin cette unité de manière que l'on admire en lui. Il est un des artistes, si rares à notre époque d'éclectisme, qui ont marché dans leur voie du pas le plus ferme et le plus assuré ; on ne sent dans son style aucune de ces hésitations que produit l'envie de contenter tous les goûts et de concilier des éléments opposés...

Flandrin utilisa son séjour en Italie par de sérieux travaux. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et à celle des peintres des écoles Romaine et Ombrienne. Il ne négligea pas la nature vivante, et se pénétra de ce beau type romain si fort et si majestueux. Il étudia aussi les monuments de l'ancienne Rome et de la nouvelle; à ses heures de loisir, il allait con-

Digitized by Google

templer dans la campagne ces villas splendides, ces rives sinueuses du Tibre, ces horizons grandioses qui ont inspiré Le Poussin.

Les envois de l'ardent néophyte des arts manifestèrent ses progrès. Le premier, en 1833, fut : *Un jeune Grec sur un tombeau*. Le second : *un Euripide composant ses poésies*, exposé à Lyon en 1835, et actuellement dans notre Musée. D'une activité infatigable, il joignit à cet envoi un tableau du *Dante introduit par Virgile dans le Purgatoire, et consolant les envieux frappés d'aveuglement*. Lyon possède aussi cette page, dont l'aspect mélancolique reproduit fidèlement la couleur du poème qui l'a inspirée. Sur une étroite corniche de rocher, on voit, pareilles à des ombres fantastiques, les âmes coupables dont la multitude se perd dans un vaporeux lointain. Le poète de la Divine comédie, au profil sévère et amaigri, se penche vers elles et les interroge. Sur le premier plan apparaît Virgile, dont le type inspiré reproduit la sereine beauté de l'antique.

En 1836, Flandrin envoya *un jeune homme accroupi*, étude merveilleuse pour la ligne et le rendu : placée au Luxembourg à côté de l'Homère de M. Ingres, elle soutient dignement ce redoutable voisinage.

La même année il composa encore un tableau intitulé : *Saint Clair guérissant les aveugles*, morceau d'une facture semblable en tout à celle du précédent. L'expression du saint est surhumaine, son regard semble appeler le prodige et les infirmes qui l'implorent se tiennent à ses pieds dans toute l'ardeur de leur foi. Flandrin aimait à citer ce morceau, comme un de ceux qu'il avait poussés le plus loin.

Pour satisfaire au règlement de l'Ecole, il envoya de Rome une copie en grisaille du côté gauche de l'Ecole d'Athènes : elle est d'un dessin large et savant ; on la voit aujourd'hui dans la salle de la Melpomène, au palais des Beaux-Arts. En-

Digitized by Google

fin en 1837, il exécutait son dernier et principal envoi : *Le Christ et les petits enfants*, page toute évangélique qui parle au cœur : la dignité douce du Christ, l'empressement des mères, l'air innocent des enfants, produisent sur l'âme un effet que n'atteignent pas des toiles plus ambitieuses... Il avait un attrait particulier pour l'enfance : quelquefois il s'arrêtait pour contempler le naturel de ses poses et ses grâces sans artifice. Il se prenait à s'extasier devant ces *petits*, comme il les appelait et révélait ainsi, sans s'en douter, la candeur de son âme.

C'était vers l'art monumental que se portaient toutes les aspirations de cet artiste chrétien : il eût désiré que la France n'eût rien à envier aux fresques de l'Italie ; mais tout en enrichissant nos Eglises de peintures murales, il voulait s'efforcer de les mettre à la hauteur de la science artistique moderne. Il trouvait les peintres primitifs, Giotto, Fiesole, Masaccio, etc , d'un sentiment religieux incomparable ; mais, au point de vue du savoir, ils lui semblaient incomplets. Nourri des belles formes antiques, il ne pouvait se décider à les sacrifier, et ce n'était qu'à l'aide d'une interprétation élevée de la nature qu'il voulait exprimer sur la face des saints la transfiguration qu'opère la grâce.

Les cinq années que Flandrin passa à Rome furent employées à préparer la réalisation de ses idées. L'amitié fraternelle les embellit, car ses deux frères étaient venus le rejoindre. Arrivé à Paris, où ses envois avaient été fort remarqués, il s'y trouvait classé parmi les artistes hors ligne et destiné aux plus importants travaux.

Il débuta au salon en 1842, par un tableau pour la Chambre des Pairs, aujourd'hui le Sénat : c'était un *Saint Louis dictant ses établissements*. Quoique d'un effet peu flatteur, à cause du costume noir de plusieurs personnages, cet ouvrage se fait pourtant remarquer par la belle tournure de certaines

Digitized by Google

figures, et entre autres du saint Louis ; ses traits respirent une bonté majestueuse : c'est une interprétation intelligente du buste séculaire que l'on voit à Saint-Denis.

Une occasion de décoration murale s'était déjà offerte à cet artiste. Chargé de peindre la chapelle de Saint-Jean à Saint-Sévérin, il y représenta les sujets suivants : la *Vocation de saint Jean*, la *Cène*, le *Martyre du saint près la Porte latine*, l'*Ange dictant l'Apocalypse*.

Cette première tentative lui réussit : les figures sont nobles, les gestes expressifs, le style est ample et la couleur harmonieuse. On est frappé surtout du caractère raphaëlesque de l'Ange et du mouvement qui anime la scène du martyre.

Malheureusement ces peintures se détériorent, et on devrait les perpétuer par de bonnes copies. Ce travail révélait la vraie vocation de Flandrin. Il fut récompensé par la décoration de la Légion d'honneur.

Flandrin composa vers le même temps des cartons pour la chapelle de Dreux. Le sujet retracé est *saint Louis prenant la Croix pour la deuxième fois*. Ces dessins très-corrects ont été exécutés en vitraux, sous sa direction, à la manufacture de Sèvres.

L'esprit de système ne faisait point abandonner à ce grand artiste les vraies traditions : l'archaïsme ne le dominait pas, et tout en satisfaisant aux conditions exigées par l'époque et le style d'un monument, il restait toujours aussi dans celles du bon goût : la nature à ses yeux l'emportait sur la convention.

Vers 1849, Flandrin exécuta les peintures de Saint-Paul de Nîmes, et là, fut donnée une nouvelle preuve de la sûreté de son jugement. Il avait à décorer le chœur d'une église byzantine construite par M. Questel. L'ornementation devait se rapprocher du genre grandiose mais sévère des peintures à fonds de mosaïques.

Il fallait néanmoins éviter les difformités très-souvent bar-

Digitized by Google

bares de ce temps : c'est ce que Flandrin a fait. Dans le fonds de son abside, il a assis un Christ gigantesque à l'imitation de ceux de Pise et de quelques églises de Sicile. A ses pieds et dans une dimension beaucoup plus petite, il a placé à genoux les deux personnifications extrêmes de la condition sociale, le monarque et l'esclave ; ce contraste fait vivement ressortir les proportions imposantes du Christ. Les parois du chœur sont ornées d'anges d'une tournure magistrale : ils tiennent des couronnes et font retentir les trompettes du jugement. Il a encore décoré les absides de deux chapelles. Dans l'une, le Christ présente le diadème à sa mère ; ce groupe est empreint de noblesse et de grâce ; on voit dans l'autre, saint Paul ravi au Ciel : l'apôtre s'élève sans effort, et l'expression extatique de son visage atteint comme tout naturellement le sublime.

Sur les murs latéraux des petites absides défilent des processions de Vierges et de Martyrs. Les premières, tenant à la main des lampes allumées, vont au-devant de l'époux céleste ; ces apparitions angéliques plutôt qu'humaines, d'une expression naïve et suave, sont ajustées avec un goût digne des plus pures statues antiques. Les martyrs portent des palmes, ils se font remarquer par leur attitude grave et leur profond sentiment religieux.

Par ces compositions, Flandrin semblait s'être préparé aux grandes frises de Saint-Vincent de Paul, et avoir préludé à cette magnifique marche vers le ciel de toute la phalange des saints de l'Eglise catholique.

C'est dans cette œuvre, commencée en 1861, que le peintre a développé toute la puissance de son talent. L'emplacement exigeait des sujets se déroulant sur toute la longueur de la frise qui court à droite et à gauche de la nef. Cette forme de composition lui a inspiré d'imiter, dans un sens chrétien, les Panathénées de Phidias, et de baptiser en quelque sorte

Digitized by Google

l'art du Parthénon, suivant l'expression d'un éminent critique. Dans cette pensée, il a consacré la surface la plus rapprochée du porche aux prédications de saint Pierre et de saint Paul. Leur parole convertit les nations et suscite des saints. Accourus de tout les pays, choisis dans tous les âges et toutes les conditions, ils s'avancent majestueusement vers les récompenses : elles leur sont présentées par deux anges debout, au-dessus du grand arc du sanctuaire qui figure le ciel. Ces héros chrétiens sont divisés en groupes, les saints d'un côté, les saintes de l'autre. Les apôtres ouvrent la marche ; puis suivent les saints martyrs, les saints docteurs, les saints évêques, les saintes vierges, les saintes femmes, les saintes pénitentes, les saints ménages, etc. Tout ce qui fait l'honneur du catholicisme est là ! C'est par l'innocence ou par le repentir que ces bienheureux ont conquis la félicité immortelle. L'artiste a heureusement triomphé de l'écueil capital de cette immense composition, qui était la monotonie: il a su varier les têtes, les mouvements et les poses, tout en restant fidèle à cette donnée uniforme de personnages placés à la suite les uns des autres. Ils portent les attributs de leur martyre, ou le signe distinctif de leur victoire. Le caractère général de ces élus est celui d'une béatitude tranquille, et d'un calme immuable ; le rayonnement de la sainteté leur ajoute un reflet divin ; la beauté répandue avec amour sur leurs formes si pures et si bien proportionnées répond à cet idéal de perfection qui attend l'être humain régénéré dans la gloire.

C'est bien ce genre de sentiment religieux qu'il fallait mettre sous les yeux du public de notre époque ; public qui apprécie le beau, mais qui comprend peu une expression où prédomine l'élément mystique. Ce genre élevé, raisonnable et convaincu s'impose autant qu'il s'accepte ; non-seulement il porte à une admiration spéculative, mais il agit

Digitized by Google

encore sur la volonté. En contemplant ces héros du sacrifice, on veut obéir à leur appel, acquérir soi-même un peu de cette sainteté qui réalise ici-bas la plus belle égalité et la grandeur la plus incontestable, celle de la vertu.

Ce travail si consciencieux qui absorba quatre années de la vie de Flandrin, fut fort admiré, et lui valut le grade d'officier de la légion d'honneur avec l'entrée de l'Institut.

Entre cette œuvre et celle de Saint-Germain des Prés, Flandrin exécuta les peintures de l'abside d'Ainay, à Lyon. Elles n'ont que sept personnages, mais la perfection des figures élève cette composition au niveau des plus belles du peintre.

Son Christ byzantin est peut-être celui qu'il a le mieux réussi. Dans deux autres petites absides voisines, il a placé saint Badulphe et saint Benoît.

Ayant déjà traité au long de ces peintures dans cette *Revue*, nous n'en parlerons pas davantage.

De 1842 à 1846, Flandrin avait entrepris la décoration de Saint-Germain-des-Prés. Il avait peint le sanctuaire et le chœur. Les sujets choisis étaient, sur la paroi gauche, au niveau de l'autel, l'entrée triomphante de Notre-Seigneur à Jérusalem ; au-dessus, il avait placé les vertus théologales; au sommet, saint Germain, évêque de Paris et saint Doctrovée, premier abbé, recevant du roi Childebert et de la reine Ultrogothe le modèle du monastère. Du côté droit, pour correspondre aux sujets précédents, Flandrin peignit *le portement de Croix* ; plus haut, les vertus cardinales et à la partie supérieure, saint Vincent, martyr, le pape Alexandre III et saint Benoît, patriarche de l'ordre du même nom. Les sujets du chœur sont reliés par une ornementation polychrôme du plus riche effet. Il y mit sur fond d'or les douze Apôtres, et au rond-point les emblèmes des Evangélistes, environnant l'Agneau couché sur le livre mystérieux des sept sceaux.

Digitized by Google

Les figures d'abbés et de fondateurs sont très-monumentales, et celles des Vertus élégamment empreintes de suavité chrétienne. On admire surtout la Charité attirant à elle des petits enfants, et la Force qui terrasse un lion.

Quant aux grandes compositions, même élévation de pensée, même largeur de dessin.

Dans celle de gauche, le Christ entre à Jérusalem sur son humble monture : la foule l'acclame avec amour, toutes les mains agitent des palmes, toutes les voix, même celles des enfants, redisent l'Hosanna, et les effets lumineux produits par le grand jour, donnent à la couleur quelque chose de triomphal.

En face, une teinte lugubre est répandue sur toute la scène.

La marche douloureuse, commandée par des chefs romains, sur des chevaux à la fière encolure, se déploie lentement. Le Christ chargé de sa croix est au milieu. Il se détourne pour donner un regard à sa Mère, mais un soldat les sépare..... Le saint Jean plein d'une tendre pitié, et la Vierge qui s'affaisse sous le poids de son affliction émeuvent l'âme. La magnifique tête du Christ, dans laquelle le peintre s'est reproduit lui-même, redit avec une divine éloquence les ineffables douleurs.

Cette première œuvre avait déjà conquis à Flandrin les suffrages unanimes et l'avait placé à la tête des peintres religieux.

Vers la fin de 1855, il entreprit le grand travail de la nef et continua ainsi la décoration de cette basilique, à laquelle on a voulu rendre, par ce vêtement d'or et de peintures, sa magnificence primitive.

C'est sur ces antiques murailles, qu'animé d'une persévérance d'apôtre, il a poursuivi une œuvre dont l'étendue et les difficultés eussent fait reculer une volonté moins embrasée du zèle de la maison de Dieu.

Digitized by Google

L'idée mère de son travail n'a été rien moins que de peindre la Religion tout entière, et comme sa divine épopée. On la suit dans son développement, depuis le berceau du monde jusqu'à la dilatation universelle par l'Apostolat. Les figures de l'Ancien Testament annoncent le Nouveau : les grands faits de l'Evangile sont mis en regard des fait bibliques qui leur servent comme de préparation. Il les a traités en vingt compositions placées sur les arcades qui partagent les nefs. Au-dessus, il a fait apparaître les principaux personnages de l'ancienne loi, ils se présentent avec les attributs qui les caractérisent.

De ces quarante-une figures, dont la symbolique, quoi qu'on en ait dit, ne nous semble pas répréhensible, nous ne pouvons citer que les plus frappantes : Abel offrant un agneau ; Enoch prêt à monter au ciel ; Moïse présentant au peuple les tables de la loi ; Josué commandant au soleil ; Samuel qui verse l'huile sainte ; Elie qui brandit un glaive de feu ; Habacuc emporté par l'Ange à Babylone, etc.

Quant aux sujets de la nouvelle et de l'ancienne loi, le peintre s'est attaché en général à faire ressortir l'idée dominante, à laquelle il a subordonné toutes les autres. Cette concentration de l'intérêt sur un point unique saisit tout de suite le spectateur.

Les premiers sujets qui se déroulent à partir de la première arcade de gauche sont :

1. L'Annonciation mise en regard du Buisson ardent ; la Vierge écoute avec un modeste étonnement l'Envoyé du ciel. — Brûlant sans se consumer, le Buisson ardent peut être regardé comme le symbole de la maternité virginale de Marie. Cette flamme qui sort de l'arbre mystérieux est rendue avec un style qui donne à cette partie de la composition une vraie importance. Le Moïse cachant sa tête dans ses mains exprime bien le saint effroi qu'inspire ce lieu tout rempli de la présence de Jehova.

Digitized by Google

2. La naissance du Christ est une page dont l'arrangement un peu fantaisiste semble emprunté à l'art naïf du moyen âge. La Vierge repose avec un gracieux abandon sur des planches de l'étable; ce motif fournit au peintre des lignes charmantes. Elle regarde avec amour l'Enfant-Dieu. Saint Joseph médite à l'écart. Des anges assistent à cette scène.— Le sujet correspondant est l'expulsion de nos premiers parents du Paradis terrestre. La honte incline leurs fronts. Dieu leur reproche leur désobéissance et, tout en les punissant, leur promet un libérateur. Cette personnification de l'Eternel, enveloppé dans une ample draperie, est pleine de majesté. La tristesse d'Adam et d'Eve contraste douloureusement avec le bonheur qui semble répandu dans ce paysage enchanté.

3. Les Rois Mages sont agenouillés devant l'Enfant-Dieu que Marie présente à leurs adorations; deux d'entre eux se prosternent dans la poussière. — A côté, Balaam aperçoit l'étoile et la montre d'un air prophétique; son autre main repose sur l'Holocauste. Son visage est d'un caractère inspiré.

4. La figure du Moïse étendant sa baguette sur la mer Rouge saisit autant que la précédente. Le peuple hébreu, ivre de joie, touche au rivage désiré. Une femme entre autres, d'un galbe magnifique, agite un tympanon en signe d'allégresse. Au fond du tableau, les Egyptiens et Pharaon lui-même, sont engloutis sous les flots. — Ce sujet correspond au baptême du Christ, qui humilie son front sous l'onde que répand le précurseur.

5. Le Christ institue l'Eucharistie. L'expression des Apôtres peint bien la diversité des sentiments qui les agitent. — Melchisédech présente le pain et le vin à Abraham et e bénit.

A droite, du côté du Nord, les sujets se lisent plus difficilement à cause du défaut de jour. Toute cette partie, opposée

Digitized by Google

à la lumière, se trouve dans une pénombre qui ne disparaît presque jamais totalement, et qui dérobe aux regards une foule de beautés du premier ordre.

Les sujets sont : 1° La trahison de Judas. Il règne dans cette scène une sorte de terreur. Le Christ s'avance dans sa majesté et dans sa douceur. Judas le livre ; saint Pierre veut le défendre ; d'autres apôtres prennent la fuite. — A côté, Joseph vendu se retourne vers ses frères, comme pour leur reprocher tendrement leur crime.

2° Dans la mort du Christ, on admirerait, si on pouvait le voir suffisamment, l'indicible expression de cette agonie divine. — Un ange se précipite comme l'éclair sur Abraham, pour arrêter son bras. Cette page est une des plus dramatiques.

3° Le Christ s'élance glorieux du sépulcre, l'étendard de sa victoire à la main. — Jonas, au sortir des flots, lève les bras vers le Seigneur. Il lui rend grâce de l'avoir délivré du monstre marin, dont la masse énorme occupe tout le fond du tableau.

4° La tour de Babel. — Les apôtres vont réunir les peuples dans l'unité de foi : l'orgueil les avait dispersés ; la Charité les réunit et embrasse l'humanité dans un même lien de concorde et d'amour.

Les dernières peintures, qui devaient représenter l'Ascension et les préliminaires du jugement dernier, ne sont pas terminées... Le peintre voulait les exécuter dans son atelier, pour les appliquer ensuite sur la muraille ; c'était le seul moyen par lequel il avait cru pouvoir lutter contre l'obscurité et les faux jeux de lumière.

Il devait peindre aussi entièrement le transept, et il eût poursuivi sans interruption la décoration de cette église si la mort ne fût venue l'arrêter.

Voilà à peu près, dans leur ensemble, les peintures mu-

Digitized by Google

rales qu'a produites cet artiste d'une rare fécondité, et pour qui l'art monumental était une prédication. On y est frappé de sa science religieuse, autant que de sa foi profonde.

Cependant, Flandrin, trop modeste pour s'en rapporter à ses propres lumières, savait consulter les hommes compétents. A l'exemple de Raphaël, qui entretenait des relations littéraires et artistiques avec les principaux personnages de son siècle, il soumettait ses plans à des théologiens et à des savants distingués, et ne les exécutait que lors qu'ils avaient été approuvés au point de vue de la doctrine et de la science. Dans son œuvre, on ne sent pas, comme dans celles de certains artistes de nos jours, un christianisme personnel; le sien procède de la tradition et des grands enseignements de l'Eglise.

Comme on le voit, la vie de Flandrin s'est usée à décorer nos temples. La Providence, il le reconnaissait lui-même, lui avait donné une sainte mission, et l'avait mis dans la nécessité de se vouer exclusivement à la peinture religieuse. Au lieu de poursuivre dans nos expositions un succès éphémère, en fournissant à un public avide d'émotions un aliment à sa fiévreuse curiosité, Flandrin s'est caché dans nos sanctuaires, et a consacré à la gloire de Dieu qui s'y cache lui-même son noble et élégant pinceau. Mais celui qui manifeste ceux qui se dérobent à l'éclat, a pris soin de sa gloire et l'a mise sous le patronage de son Eglise.

Il s'est attaché à son nom quelque chose de cette onction qui brille au front du sacerdoce. A son trépas on a prié pour lui dans nos basiliques, et un évêque illustre (1) a consacré cette grande mémoire à la reconnaissance de la postérité.

Cependant Flandrin n'avait pas déserté entièrement le Salon : il y paraissait annuellement, représenté par des portraits qui avaient tout l'intérêt d'un tableau.

(1) Mgr Plantier, évêque de Nîmes.

Digitized by Google

C'est au portrait que l'on reconnaît le grand maître; c'est là qu'il fait voir sa science, l'élévation de son sentiment et même sa connaissance de la nature morale. Le véritable artiste sait la faire transparaître tout entière sur le voile de la face humaine; il peint l'invisible par le visible. En cela, Flandrin était sans rival. Peu désireux d'étaler son habileté de main, le procédé matériel lui servait seulement à faire ressortir ce qu'un type avait de caractéristique; le modèle était ressemblant sans doute, mais pas de cette ressemblance banale qui séduit le vulgaire; il était pris dans son bel aspect, saisi à ces rares instants où une illumination supérieure lui communique une beauté qui disparaît parfois comme l'éclair. Notre peintre se préoccupait surtout de l'esprit de la nature; son pinceau scrutateur en faisait ressortir les moindres intentions.

Ses portraits étaient d'un effet sobre, mais ils attiraient par un charme irrésistible, et plus on les regardait, plus on voulait les contempler encore. Leur expression se modifiait comme quand on voit une figure vivante, et selon la disposition joyeuse ou mélancolique du spectateur, un visage semblait comme lui sourire ou s'attrister; c'est le triomphe de l'art sur le métier! L'artiste alors a exprimé la vie! Et à ce point de vue, les portraits de Flandrin comme ceux de Raphaël et de Léonard sont des créations immortelles.

Ses accessoires étaient ajustés avec simplicité, mais néanmoins avec style: un pli de vêtement moderne prenait sous sa main une allure antique. Sans cependant viser à rien dans le costume qui déplaçât le personnage du milieu et du siècle où il vivait, il savait rehausser les objets les plus simples par je ne sais quelle touche large et sûre qui les élevait à la hauteur d'une page d'histoire.

Tous les modèles que reproduisait son pinceau empruntaient un reflet de sa belle âme, et on prenait devant eux comme une leçon de distinction et de vertu.

Digitized by Google

Les plus grands personnages, jusqu'aux souverains voulaient être peints par lui. Le portrait de l'Empereur était l'œuvre la plus magistrale du dernier salon, et, à Rome, il méditait le portrait du Pape. Après avoir d'abord décliné une entreprise si haute, car il savait ce qu'il y a de redoutable à reproduire des traits dans lesquels se personnifie le souverain Pontificat, il s'écria à la Sixtine, au jour de la Chandeleur, en voyant le Saint-Père entouré de lumières : *Ah ! je l'ai trouvé mon portrait de Pie IX... Le Pape, c'est le père de la lumière !* Et c'était par l'éclat répandu sur cette face auguste qu'il eût exprimé l'action de la papauté dans le monde, et même cette assistance spéciale dont le Christ accompagne partout son Vicaire.

Pour en venir au *faire* de l'artiste, nous dirons qu'il était excessivement simple et ne laissait apercevoir aucune trace de procédés. Il peignait toujours au premier coup ; il commençait par un côté de la toile et quand il l'avait toute couverte, elle était achevée. Il était tellement maître de son exécution que ses œuvres paraissaient comme coulées d'un seul jet et arrivées à la perfection sans effort.

Quoiqu'il méditât de longue date ses sujets, cependant il composait avec rapidité et rarement il rejetait une première pensée. Il imitait en cela Fra Angelico, qui regardant ses inspirations comme autant de dons émanés de Dieu, les accueillait avec un humble respect, et travaillait à les revêtir d'une beauté plastique digne de la source auguste d'où elles étaient descendues.

Le coloris de Flandrin était approprié aux sujets. N'était-ce pas avec des couleurs du Ciel qu'il fallait peindre des représentations célestes ? Il évitait les oppositions tranchées et cherchait à fondre ensemble les tons trop entiers, de manière à les soumettre à cette loi d'unité qui règne dans la nature, et qui les réduit toutes à n'être plus que des nuances de la lu-

Digitized by Google

mière. Ces gammes discrètes, ces teintes veloutées et harmonieuses s'adressent à l'âme plutôt qu'aux organes; tel est dans un autre ordre d'impressions le charme voilé d'une symphonie de Mozart.

Ce grand esprit n'était pas exclusif ; il rendait hommage à nos coloristes ; il leur reconnaissait de l'originalité, s'inclinait devant leurs créations puissantes, et regrettait seulement que des pages, souvent marquées au coin du génie, manquassent parfois de ce style qui consacre irrévocablement le mérite d'une œuvre d'art.

Il était admirablement doué pour l'enseignement ; cependant sa direction n'était obtenue, nous le savons, qu'à titre de conseils ; car tant que M. Ingres vivait, il ne voulait pas à côté de lui avoir une école ; il se regardait toujours comme son élève ; il se tenait devant lui dans une attitude d'humilité charmante ; son approbation était sa meilleure récompense. Bel exemple à une époque où les jeunes artistes croyant à peine avoir besoin de passer par l'atelier, se séparent bien vite d'une direction première et sont impatients d'affirmer leur personnalité. Des déviations funestes à leur renommée les punissent bientôt de leur essor prématuré. Pour Flandrin, tout en développant amplement son individualité, il a eu foi jusqu'à la fin aux préceptes du maître, et il en a été récompensé par un talent supérieur et par une gloire que la postérité ratifiera.

Flandrin présumait peu de lui-même : il voyait plutôt ses œuvres par leur côté imparfait. Malgré certains moments de doute sur la valeur de ses productions, tels qu'en ont eu les grands hommes, il se remettait néanmoins à l'œuvre avec une volonté toute renouvelée, et dans ces heures sacrées du travail, il oubliait tout. Il fermait la porte de son atelier aux relations du monde : l'homme au caractère affable et liant semblait un moment disparaître, pour ne laisser subsister

Digitized by Google

que l'artiste. Au lieu de cette douceur timide qui lui était habituelle, son visage s'impreignait d'une expression sérieuse et presque sévère; son regard s'illuminait; sa pose elle-même revêtait une allure d'énergie ardente, qui révélait d'avance les luttes épiques auxquelles allait se livrer ce noble athlète de l'idéal.

Cet artiste ressuscité des anciens âges, sentait de jour en jour ses convictions religieuses prendre plus de force. En passant de longues heures à revêtir nos temples des représentations de nos mystères, il ravivait dans cette cohabitation avec le Dieu des tabernacles, tous ses sentiments de foi, et il éprouvait le besoin de mettre dans ses œuvres encore plus de cette expression surnaturelle qu'une âme croyante seule peut inventer. Quelle importance prenait à ses yeux le type sacré du Christ! celui de la Vierge ou d'un Saint! Les reproduire était un grand événement dans sa vie! Pour lui, enfant de cette cité lyonnaise, où le zèle de la vérité s'épanouit comme une fleur native, c'était une sainte propagande et un véritable apostolat.

Favorisés par l'influence salutaire de la famille, ces germes heureux d'amour du bien s'étaient développés dans Hippolyte Flandrin dès l'enfance; une mère pieuse les avait fortifiés par ses exemples: aussi avait-il conservé pour celle à laquelle il devait plus que la vie, puisqu'il lui devait la piété, une tendresse touchante; lorsqu'il venait à Lyon, ce n'était point pour y faire voir le peintre illustre et recherché, *c'était*, disait-il, dans son naïf langage du cœur : « *pour y faire le fils.* »

Au milieu de ses travaux, Flandrin éprouva le besoin de se reposer quelque temps; sa santé était altérée. Il avait rencontré la limite de ses forces, et non celle de son ardeur. C'était un avertissement de la Providence; il le mit à profit pour retourner dans cette Rome qui avait inspiré ses premiers pas, et y réparer l'équilibre de son organisme épuisé.

Digitized by Google

Cette fois il serait suivi d'une épouse si digne de lui ; ses enfants étaient assez grands pour commencer à comprendre les enseignements et les beautés de ce pèlerinage artistique et religieux. Lui-même se ferait leur interprète... Il dirigerait leur jeune admiration, et il jouirait doublement de ses impressions personnelles réfléchies dans celle de ces êtres aimés. Il partit donc à l'improviste. Comme il se sentit heureux de revoir Rome ! Il retrouvait ces maîtres muets qui lui avaient donné tant d'éloquentes leçons ! Tout l'enthousiasmait ! et les découvertes d'objets d'arts, dues aux fouilles récentes, et les vieux monuments chrétiens, *et Raphaël au Vatican, rayonnant*, écrit-il lui-même, *d'une beauté et d'une gloire toujours plus jeunes et plus vivantes !* Chaque pierre lui apportait un souvenir : il revoyait ces chefs-d'œuvre antiques devant lesquels il s'était assis jadis le crayon à la main, pour leur ravir leurs secrets.

Il était heureux aussi de l'accueil que lui faisaient les jeunes pensionnaires de France ; ils s'étaient montrés si empressés de recueillir de sa bouche expérimentée des paroles encourageantes et sympathiques ! Owerbeck lui-même, le patriarche de l'Ecole mystique, était venu saluer en lui le plus illustre représentant de l'art religieux dans notre pays.

Sous l'action émouvante qu'exerçaient sur lui les hommes et les choses, Flandrin ouvrait son âme à ces pensées d'un autre monde que l'on rencontre surtout à Rome. Dans cette cité, si bien appelée la cité de l'âme, il oubliait le bruit, les agitations de Paris. Le temps semblait pour lui s'être arrêté. Les vérités éternelles lui apparaissaient radieuses et il semblait comme en pressentir les réalités.

Dans la plénitude de son âme, car Dieu, avant le moment suprême, lui avait donné une surabondance d'intuitions supérieures, il eût voulu être entouré de tous ceux qu'il aimait. Il écrivait à ce frère chéri dont il ne s'était jamais séparé :

Digitized by Google

« *Paul! Paul! que n'es-tu avec nous!* » On cite de lui une lettre adressée à M. Louis Lamothe, son élève le plus distingué, et aussi son ami, qui fait bien voir sa sollicitude incessante pour ceux auxquels il avait une fois donné son affection (1).

Cependant au milieu de ces joies que Flandrin comptait parmi les meilleures de sa vie, une chose venait l'affliger : c'étaient les dernières mesures prises à l'égard de l'Ecole des Beaux-Arts. Ces innovations avaient excité l'émotion de M. Ingres, et lui avaient arraché cette parole qui partait des entrailles même de ses convictions . *J'écrirai sur ma porte : Ecole de dessin, et je ferai des peintres!*

Comme l'illustre maître, Flandrin protesta contre des changements qui lui semblaient méconnaître les traditions dont les Académies sont les dépositaires, et ouvrir en matière d'art, aux jeunes étudiants, une voie dangereuse d'indépendance. Il refusa même l'honneur que lui faisait le ministre, en le nommant à l'un des postes de chef d'atelier.

Ces tristes préoccupations furent la croix réservée aux derniers jours d'Hippolyte Flandrin. Ils allaient bientôt arriver! Quoiqu'il sentît son esprit et son cœur progresser, ses forces diminuaient d'une manière sensible.

L'accueil flatteur dont il était partout l'objet, en excitant sa sensibilité éloignait de lui ce calme réparateur nécessaire à son rétablissement. Réduit à l'impuissance d'utiliser son séjour à Rome par le plus petit travail, il pressentait qu'allaient bientôt s'accomplir ces paroles, qui lui étaient échappées comme prophétiquement dans un moment où la souffrance semblait vaincre son courage : « *Ah! mon ami,* (2) *le bon Dieu ne veut pas que je finisse sa maison!* »

(1) Voir le journal l'*Autographe* du 27 avril 1864.

(2) Paroles dites par Flandrin à un élève intime, M. Poncet, à qui nous avons emprunté quelques renseignements sur ses œuvres et sur ses derniers jours. Voir la notice intitulée : *Hippolyte Flandrin esquissé par J.-B. Poncet, son élève.*

Digitized by Google

En cet état, Flandrin fut atteint de la petite vérole qui régnait alors à Rome. Son épuisement laissait un champ plus redoutable à l'action du mal; cependant, jusqu'au septième jour, on espéra le sauver; les médecins, ses amis, madame Flandrin elle-même se livraient à la joie. Au neuvième jour, le danger s'aggrava : des symptômes alarmants se manifestèrent, et en quelques instants fut brisé le fil délicat qui unissait l'âme du grand artiste à son enveloppe mortelle, et celui qui s'était si ardemment épris de l'amour de l'éternelle beauté, après lui avoir ravi quelques traits ici-bas, était allé la contempler face à face!

Satisfait de cette vie courte, mais pleine, usée prématurément au service du Beau chrétien, Dieu l'a dispensé d'un plus long labeur. Il a voulu le récompenser avant l'heure, alors que dans toute la maturité de son talent il eût pu doter sa patrie d'œuvres encore plus complètes.

Consolons-nous donc en admirant celles que nous possédons. Apaisons notre douleur par le charme de son souvenir. Que les exemples aussi de cet humble chrétien, fidèle aux préceptes de l'Eglise comme aux grands principes de l'art, nous encouragent à un christianisme agissant. Flandrin n'est-il pas la démonstration éclatante qu'une religion pratique ne fait qu'agrandir l'intelligence et rehausser le talent?

Absorbé maintenant dans la vision du Christ dont toute image de main d'homme ne fait plutôt, hélas! que voiler la splendeur, oui, là haut Hippolyte Flandrin est heureux! Il vit en la compagnie de ces patriarches qu'il a si majestueusement représentés aux voûtes de nos temples. Il partage la félicité de ce *Beato* avec lequel son âme avait conversé fraternellement ici-bas. Il est auprès de cette douce Madone, à laquelle les Romains, qu'il prenait pour modèles, le comparaient autrefois, à cause de sa candeur angélique. Plongé

Digitized by Google

dans l'Essence infinie, il se repose du combat; il contemple la beauté dans son divin archétype, et délivré de l'exil, il accomplit dans la patrie cette parole inscrite par lui sur les murs de son atelier, et qu'il eût souhaité que tout artiste répétât en commençant le travail : *Seigneur, vous m'avez transporté par le spectacle de vos œuvres et je serai ravi de joie en admirant les merveilles de vos mains.*

L'abbé de SAINT-PULGENT,

De la Société des missionnaires des Chartreux.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE

ETUDE

SUR L'ESTHÉTIQUE DE LA GUERRE

Une des lois bizarres et mystérieuses de ce monde imparfait où la Providence nous a placés, consiste évidemment dans la contradiction que l'on trouve entre les idées pures et les faits, dans l'antagonisme éternel qui sépare ce qui est de ce qui devrait être. L'humanité, ce vieux Narcisse, qui se dessèche et s'use depuis six mille ans à s'admirer et à se maudire tour à tour dans le miroir mobile de l'expérience et des siècles, a toujours, par la bouche de ses philosophes et de ses poètes, constaté cette anomalie, sans pouvoir y remédier. Le grand Horace a énergiquement formulé cette vérité quand il a dit :

« *Video meliora proboque : deteriora sequor.* »

Ce vers est la confession du genre humain tout entier.

Le monde et la nature sont pleins de ces contrastes entre la raison et le fait. L'esclavage, la peine de mort, l'obligation de tuer des êtres vivants pour se nourrir,

Digitized by Google

sont les plus saillants entre mille. Mais parmi les choses terrestres qui tombent sous l'application de cette étrange loi, celle qu'on appelle *la guerre* est assurément une des plus étonnantes.

Il n'est pas homme au monde, même parmi ceux les plus épris de l'ivresse des combats, qui ne prononce, lorsqu'il est de bonne foi, la condamnation de la *guerre*, au point de vue de la raison pure et de la morale. Chacun réprouve et déplore ce vaste homicide légal qui, depuis la formation des sociétés, les désole et les ensanglante tour à tour. La conscience du monde flétrit ces épouvantables hécatombes dont il a été et dont il est encore chaque jour le témoin : les entrailles des générations frémissent et tressaillent au spectacle de ces égorgements qui leur ont coûté tant de larmes et de sang pur. Les poètes, les philosophes, les moralistes, tous ces échos du sentiment universel ont traduit dans mille pages éloquentes la réprobation que la raison fait peser sur cette chose impie ; ils ont exhalé les douleurs et les déchirements qu'elle enfante. La terre entière est encore tiède du sang qu'elle a bu ; elle est humide des pleurs versés par les mères, les filles et les épouses. Elle cache dans son sein les ruines accumulées par cette féroce folie, sans compter celles qu'elle porte à sa surface, comme une mère meurtrie montre ses cicatrices.

Les peuples et les siècles ont successivement entonné l'hymne de la paix, sans jamais en réaliser l'utopie. Depuis Auguste fermant les portes du temple de Janus jusqu'à M. Richard Cobden prêchant l'abolition de la guerre, le monde s'est cru plusieurs fois sur le point de voir disparaître ce grand outrage à la nature, cette

Digitized by Google

scandaleuse violation de la fraternité humaine. Mais ces aspirations ont toujours été déçues par la réalité, et l'humanité, malgré des temps d'arrêt, et tout en protestant contre elle, s'est constamment laissée entraîner vers la guerre, comme vers un prisme éblouissant, comme le papillon se précipite aveuglément vers la lumière où il trouve la mort.

Aussi, ne craignons pas de le dire, la paix perpétuelle ne sera jamais qu'un rêve généreux. La guerre, selon nous, existera toujours; elle ne sera pas supprimée par le progrès des idées et par les cheminements de la civilisation.

Elle existera toujours, parce qu'elle est un fait *providentiel* et *nécessaire;* parce qu'elle est un fléau éternel et divin; parce qu'elle fait partie intégrante des destinées de l'homme; parce qu'il ne pourrait vivre sans elle.

La guerre, qui semble en théorie une négation du sens commun, est cependant un des éléments de la vitalité des hommes et des nations; c'est un de ces sels amers dont l'humanité a besoin comme stimulant et comme remède.

Admettons un instant une utopie que bien des générations encore passeront sans voir se réaliser. Supposons que l'ambition disparaisse du cerveau des souverains; que la soif des conquêtes s'éteigne à tout jamais dans leurs cœurs et ceux de leurs peuples; que les idées de justice distributive et de droit international arrivent à ce degré où les nations auront un respect profond et inviolable de leurs droits réciproques; où la délimitation rationnelle des Etats aura amené l'équilibre des

Digitized by Google

territoires et des nationalités ; où les guerres justes étant les seules possibles, elles n'auront plus de raison d'être, puisque l'équité sera la règle universelle ; où un jury international résoudra toutes les difficultés et lavera dans ses sentences les outrages faits à l'honneur des peuples ; où le contrat social enfin aura atteint ce type idéal vers lequel gravite le genre humain avec toute la persévérance d'un désir inassouvissable. Il semble, n'est-ce pas? qu'arrivé à ce point de sagesse et d'équilibre, le monde répudiera la sanglante erreur de la guerre, et qu'on verra cette dangereuse épidémie s'évanouir irrévocablement dans l'atmosphère assainie des peuples, comme la peste et la lèpre ont disparu et disparaissent tous les jours devant l'épuration de l'air dans les cités modernes.

Eh bien ! non, nous n'admettons pas ce résultat qui semble si naturel. Une autre solution se dégage à nos yeux du mystérieux arcane des lois secrètes qui régissent le genre humain. Nous regardons, il est vrai, comme probable et même comme certaine la diminution progressive des guerres ; nous croyons dans une large mesure au triomphe des idées de fraternité et de solidarité entre les nations ; mais de là à l'abolition absolue de la guerre il y a un abîme, et nous croyons que cet abîme ne sera jamais comblé.

La guerre, qui est un mal, c'est incontestable, est une de ces imperfections héroïques de l'humanité, dont elle ne s'affranchira pas mieux que la mer des tempêtes, et la terre des cataclysmes. Elle figure comme un rouage indispensable et mystérieux dans le plan complexe de l'univers et dans l'harmonie cachée de ses évo-

Digitized by Google

lutions. C'est une de ces fatalités supérieures qui pèsent sur les fils d'Adam, sur cette succession d'êtres vivants que Pascal a appelés des roseaux pensants, et Horace : *Audax Japeti genus.*

La guerre, nous ne saurions trop le répéter, est avant tout une loi et un fait providentiel.

Nous allons essayer de le prouver.

Et, dès l'abord, il est un spectacle qui frappe les yeux et donne immédiatement la mesure de l'instinct invincible qui lie l'homme à cette folie; c'est l'honneur, le prestige et la singulière considération dont l'homme de guerre et la fonction des armes ont toujours joui dans le monde, à toutes les époques.

La glorification de la guerre s'est faite en tous temps en la personne de ceux qui en sont les instruments. La main qui manie le glaive et qui tranche dans la mêlée l'existence des hommes est admirée et exaltée, malgré l'horreur instinctive que l'humanité éprouve pour l'homicide. L'effusion du sang la fait reculer avec horreur quand elle se produit par la main du bourreau ou de l'assassin, mais elle ne la fait pas frémir quand elle a lieu par celle du guerrier. Pourtant le fait matériel est le même; c'est toujours la mort violente donnée par un homme à un autre homme. D'où vient donc cette différence d'appréciation pour le même acte matériel ?

C'est ici que la pensée entrevoit, dans le demi-jour qui recèle les lois les plus secrètes et les plus voilées de la nature, celle de ces lois qui est la plus étrange et la plus inexplicable : *la loi du sang.*

Oui, il y a une loi du sang qui concourt à l'harmonie de notre univers, c'est dans les plus profondes retraites

Digitized by Google

de *l'absolu* qu'il faut aller la chercher. Le monde, quoi qu'il fasse, a constamment besoin d'être régénéré et vivifié par le sang. L'effusion du sang est une rosée divine qui le féconde et le fertilise incessamment. Cette loi, le monde l'a si bien comprise d'instinct, que, dès son origine, il a institué les sacrifices sanglants pour se rendre agréable à la divinité. Le sang des victimes a coulé à flots comme un engrais salutaire. Il n'est pas une grande idée au monde qui n'ait été fécondée par le sang; les pensées et les principes semblent ne fleurir et ne grandir que par lui. Il a fallu le sang des martyrs pour féconder la plus grande chose qu'il y ait eu au monde : *le christianisme!* Que disons-nous? il a fallu encore bien plus, il a fallu le sang d'un Dieu fait homme pour racheter les hommes. Du sang, il y'en a partout. C'est un bain permanent dans lequel se plonge l'humanité et que la terre altérée demande toujours.

N'allons pas chercher ailleurs la raison d'être supérieure de la guerre. C'est bien là qu'elle gît et qu'il faut la saisir. Si elle se rattachait à des causes purement contingentes et accidentelles, il y a longtemps que ce phénomène aurait disparu du globe que nous habitons. Mais il est bien au-dessus du contingent et plane éternellement dans ce milieu insaisissable et voilé où se plaisent les énigmes de la création.

A cette loi transcendante du sang, considérée comme auteur nécessaire et fatal de la guerre, se rattachent et s'agrégent d'autres lois moins mystiques, plus compréhensibles, et qui tombent davantage sous le sens ordinaire, quoique en allant au fond des choses elles n'en soient que des variétés et des ramifications. Ces lois se-

Digitized by Google

condaires ou complémentaires peuvent se formuler dans ces appellations : *Idée de sacrifice; abnégation de soi-même; idéal du courage, de l'honneur; mépris de la mort.* C'est dans la guerre que ces vertus humaines trouvent avec le plus de plénitude leur aliment et leur satisfaction ; c'est là qu'elles décuplent leur puissance d'évolution, et qu'elles atteignent à des proportions qui rassasient l'idéal des âmes.

L'idée de sacrifice, de dévouement, d'abnégation, est un des plus nobles et des plus purs mobiles de l'homme ; c'en est aussi un des plus puissants. C'est le levier le plus énergique donné par la Providence à ses créatures pour l'accomplissement de ses desseins et du bien. C'est la seule arme efficace pour dompter l'égoïsme qui, sans elle, étoufferait le monde. Le sacrifice est partout; il s'accomplit silencieusement dans toutes les couches de la société, depuis la mère qui se fait tuer pour assurer la vie à son enfant, jusqu'au sauveteur qui brave la mort dans les flots pour en arracher son prochain. Le médecin, le prêtre, le magistrat, le marin, le savant, le poète, l'inventeur, la sœur de charité et mille autres en offrent tous les jours des exemples magnifiques. Mais ces exemples sont pour la plupart ignorés et obscurs ; ils se consomment dans l'ombre, sans aucune des excitations qui passionnent et exaltent l'homme de guerre. Ceci explique pourquoi le sacrifice du soldat est le plus recherché et le plus brillant de tous. Il est entouré de l'auréole de la gloire, et la splendeur du triomphe en fait quelque chose d'éblouissant. De tous les sacrifices, lui, souvent le moins utile, est souvent le plus envié et le plus fêté. Il exercera toujours une attraction singulière sur les âmes.

Digitized by Google

Aucune vie, comme celle du guerrier, ne renferme autant d'abnégation de soi-même. Toutes les sublimités du dévouement s'y trouvent concentrées, et la saveur douce et amère à la fois du sacrifice perpétuel est un assaisonnement inséparable de son existence.

Nous avons nommé en outre deux vertus dont la guerre est le meilleur piédestal et le *criterium* le plus infaillible; ces deux vertus sont le *courage* et le *mépris de la mort*. Elles tiennent toutes les deux une grande place dans le genre humain, car elles sont le signe d'élection des races vraiment fortes et viriles. Sans elles, il n'est que des nations abâtardies et impuissantes.

C'est une belle chose à coup sûr que le respect de la vie humaine; mais il ne faut pas qu'il serve de prétexte à la faiblesse. Appliqué dans de trop larges proportions, il conduit insensiblement à la couardise et à la mollesse. La vraie mesure consiste à respecter beaucoup la vie des autres et médiocrement la sienne. Tenez pour certain que les hommes qui attachent trop de prix à la vie ne seront jamais complets. Il y aura toujours un peu de l'eunuque chez eux, et les sources du dévouement seront à moitié taries en leurs cœurs.

La guerre et la contemplation habituelle du danger éveillent et développent ces deux vertus avec une singulière intensité. L'homme qui a fréquenté les champs de bataille s'est à jamais inoculé le courage ; il fait un mince cas de la vie et ne l'achète jamais au prix d'une lâcheté et d'un égoïsme. Aussi sera-t-il à la hauteur de lui-même dans toutes les circonstances critiques de la vie ; ce sera un *citoyen* dans toute la force du terme. La guerre est en effet la meilleure école des *caractères*. Elle

Digitized by Google

donne aux âmes cette trempe mordante et virile qui développe les nobles personnalités. Le caractère, on l'a dit souvent avec raison, est ce qui manque le plus dans nos sociétés modernes. L'empreinte des âmes est généralement molle et effacée; il leur manque l'eau-forte de la souffrance. C'est presque exclusivement parmi les hommes de guerre que notre temps a fourni l'exemple de grands caractères, de ces caractères tout d'une pièce qui ne transigent jamais avec l'honneur, et qu'aucune tempête ne fait sombrer.

Jadis, les grands caractères étaient beaucoup plus fréquents; cela tenait à ce fait que tous les hommes d'Etat, à peu d'exceptions près, débutaient dans leur carrière par les armes. Cette rude école était pour eux d'une souveraine efficacité : c'était le Styx dont l'eau les trempait pour le reste de leur vie. Ils en gardaient un reflet sur toutes les phases de leur destinée. C'est surtout par les grands hommes de l'antiquité que fut hanté ce vestibule guerrier de la vie; c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer à cette époque la fréquence des grands caractères.

Et cela se comprend. La sphère de périls, d'initiative, d'émotions, de souffrances, de privations, d'activité où vit l'homme de guerre, développe et grandit merveilleusement les dons physiques et moraux que la nature lui a départis. Elle donne essor à toutes ses facultés et corrige ses faiblesses; elle bronze les cœurs sans les éteindre; elle mûrit les esprits sans les dessécher; elle affermit les consciences sans les blaser; elle endurcit les corps sans les briser; elle communique à l'être tout

Digitized by Google

entier un ressort qui le rend souple, prompt, et résistant à toutes les aspérités de la vie.

Mais l'incomparable vertu de la guerre, ne craignons pas de le répéter, c'est le trésor de courage, de bravoure, de sang-froid et de mépris du danger qu'elle infuse dans les âmes de bonne lignée. Ce trésor est pour elles un bouclier magique qui les met hors de l'atteinte des lâchetés, des bassesses, des ignominies dont la plupart des hommes subissent le joug. L'homme brave et sans peur est une des joies de la création, une des sûretés du monde, une chose agréable à tous. On peut compter sur lui en tout et partout; les épreuves de la vie le trouvent constamment prêt et armé.

Celui qui, une ou plusieurs fois dans la vie, ne s'est pas familiarisé avec le péril, qui n'a pas contemplé la mort face à face, n'est pas, quelle que soit sa valeur intrinsèque, tout à fait digne de son nom d'homme. Il ne se connaît pas et ne sait pas ce dont il est capable; il n'a pas la conscience de sa force tout entière; il s'estime moins parce qu'il n'a pas eu l'occasion d'apprécier sa valeur.

On a beau avoir mille qualités et mille aptitudes remarquables, on a beau s'être conquis une place dans le monde et dans la considération publique, s'il vient un jour où quelqu'un ait le droit de vous appeler *lâche*, ce jour-là, tout l'échafaudage de votre réputation s'écroule, et l'estime que vous avez pour vous-même s'évanouit. Mais si vous vous savez brave de par l'expérience, si les autres le savent aussi, rien ne vous manque dans l'estime publique, et vous avez le couronnement de votre renommée. *Être brave!* voilà pour un homme la pierre angu-

Digitized by Google

laire de la vie; si cette base manque, le reste n'est plus rien. Or, vous ne savez pas si vous êtes brave lorsque vous n'avez pas eu l'occasion de l'apprendre.

C'est dans cette théorie de la bravoure qu'il faut chercher le principe de l'attrait irrésistible que toutes les femmes ressentent pour les hommes de guerre. L'héroïsme militaire a, de tout temps et en tous pays, exercé sur elles une singulière fascination. Les amours mythologiques de Mars et de Vénus sont l'exacte et symbolique formule de ce fait qui a été et sera toujours. Ce sentiment est plein de logique. C'est un hommage à la raison exhalé par le cœur des femmes. Elles aiment le soldat, parce qu'il est pour elles l'archetype du courage, de la force et de la virilité. L'amour d'une femme pour l'homme qu'elle distingue, se double quand elle le sait brave; s'il est lâche, au contraire, et que sa couardise soit révélée, elle ne ressentira plus pour lui que du mépris. Elle méprise le lâche comme elle hait l'eunuque, spontanément et d'instinct.

Cet invincible instinct d'accord en cela avec la loi mystérieuse du sang que nous avons constatée, leur fait trouver dans le spectacle des batailles des charmes secrets qu'elles n'osent s'avouer. Plus que tout être vivant, elles souffrent et elles pleurent de la guerre, mais elles lui rendent, tout en la maudissant, des hommages dont elles n'ont pas conscience, parce qu'elles y voient la plus éclatante manifestation de cet idéal de force et de bravoure qui les enivre. C'est un de ces tributs involontaires payés à une idole qu'on outrage et qu'on encense tour à tour.

Par contre, la sympathie féminine qu'ils provoquent élargit sans bornes chez les guerriers l'expansion du tem-

Digitized by Google

pérament belliqueux. Ils puisent dans le regard et le sourire des filles d'Eve une exaltation qui engendre les plus fabuleux exploits, et leur fait avec joie braver mille morts et mille souffrances. Le sourire de la femme et celui de la gloire sont, pour le soldat, deux pôles lumineux qui font miroiter mille voluptés dans la mort. Il n'a jamais su laquelle de ces deux lumières est la plus attractive, tant elles se confondent et se marient dans le même rayonnement. Tout le côté chevaleresque de la guerre se résume dans ce double sentiment d'amour et de gloire ; c'est par lui que les batailles sont un *poème* plus encore qu'une boucherie.

En effet, une sublime source de poésie jaillit de la guerre et de ses péripéties. L'*esthétique* des combats existe, c'est indubitable. Il y a dans ce terrible et grandiose fléau une essence mystique d'où s'échappe quelque chose de divin. Une terreur sacrée plane sur les champs de bataille, et ce n'est pas vainement, ni sans intuition que Dieu, dès l'origine du monde, fut appelé le Dieu des armées.

Des combats, ce grand drame des nations, se dégage, comme dans un choc électrique, le vaste courant d'un fluide inconnu et puissant qui en élève les acteurs à des exaltations transcendantes. Les effluves étranges de ce fluide transforment les guerriers en demi-Dieux et les placent, pour un instant, bien au-dessus des proportions ordinaires de l'humanité. Les natures les plus vulgaires se revêtent alors d'une auréole magnifique dont les rayons éblouissent. Rien ne ressemble moins à un soldat en temps de paix, qu'un soldat dans le combat ; de la taille du nain, il se grandit alors à celle de géant ; il passe

Digitized by Google

en lui un reflet de l'Ange exterminateur. Toutes ses facultés s'éveillent à la fois et arrivent à un ensemble sublime. C'est une vraie transfiguration.

Le vertige qui, dans les batailles fait tourbillonner les masses humaines, n'appartient pas à la terre; il semble être l'émanation de sphères inconnues. Le guerrier n'a pas la conscience de ce torrent magnétique qui l'enveloppe; il est, dans ces moments-là, l'aveugle instrument d'une puissance supérieure; il est poète sans le savoir. Plus tard, aux jours du repos, il croit, en rêvant à ces luttes, avoir assisté à des scènes surnaturelles. Le spectacle du carnage, horrible le lendemain, est, au jour même de l'action, une vision enivrante.

Il y a, dans cette ivresse sublime plus qu'un phénomène ordinaire. Il y a le doigt de Dieu, qui a voulu attacher des voluptés inexplicables à la mort héroïque des champs de bataille. Cette hallucination passagère et despotique est un don de la Divinité qui, en faisant de la guerre un des terribles rouages de son plan mystérieux, a permis que la mort fût douce et lumineuse pour ceux qui succombent dans le duel des nations. Il a frotté de miel les bords de cette coupe amère où il fait boire l'humanité.

Elle fait si bien pacte avec ceux qui l'ont connue, cette mystique volupté du champ de bataille, que les hommes de guerre veulent toujours y goûter et ne s'en lassent jamais; la satiété du péril leur est étrangère. Ils ont beau verser, dans chacune de ces luttes, des ruisseaux de sang, et laisser des lambeaux de leurs corps; c'est en vain qu'ils connaissent les horreurs de l'ambulance et les indescriptibles souffrances de la mutilation; à peine leurs plaies sont-elles fermées qu'ils éprouvent la

Digitized by Google

nostalgie des combats et brûlent d'y voler de nouveau au premier son du clairon.

Non, il est impossible, quand on médite ces choses, si contraires en apparence à l'ordre de la nature, de n'y pas voir une marque providentielle et une fatalité supérieure. Si la guerre était un phénomène purement contingent, et une simple déviation du sens moral de l'homme, elle n'offrirait pas ces caractères transcendants; il faut chercher sa *raison d'être* dans un ordre d'idées surnaturel et surhumain. C'est une des entités et des forces virtuelles concourant au fonctionnement de l'univers; les yeux du contemplateur et de l'initié ne la verront jamais sous un autre aspect.

C'est là, disons-nous, c'est dans cet ordre de pensées qu'il convient de placer la raison d'être métaphysique de la guerre. Ne la cherchons pas ailleurs. Les apologistes de ce mystérieux fléau ont souvent essayé de le glorifier par des considérations étrangères aux visées que nous signalons, et d'un ordre beaucoup plus positif et réaliste. Par eux, la guerre est représentée comme investie d'une grande mission internationale, comme un des plus puissants agents de la civilisation. Grâce à la guerre, disent-ils, les nations se connaissent mieux et apprennent à s'estimer. Les champs de bataille sont un lieu où s'accomplit d'une manière latente la fusion des races et des idées; c'est le creuset où s'élaborent l'unité et la fraternité tant rêvées de tous les peuples du monde. Dans le système de ces écrivains, la guerre n'est que l'antichambre de la paix universelle, et l'utopie de l'excellent abbé de Saint-Pierre ne pourrait être mieux réalisée que par le canon et le sabre.

Digitized by Google

Il n'y a qu'un malheur à ce système, c'est qu'il a été constamment démenti par l'expérience et par l'histoire. A ne considérer que l'effroyable effusion de sang qui s'est faite par la guerre depuis l'origine des sociétés, notre planète devrait être, dans la création, le meilleur des mondes possibles, et chacun sait s'il en est ainsi!... Une harmonie inénarrable et universelle devrait enchaîner tous les peuples dans une magnifique union, et le spectacle changeant de la politique et des événements nous montre, hélas! précisément le contraire. Qui pourrait prouver, par exemple, que les guerres de ce siècle aient hâté l'œuvre de la fraternité universelle?... Mille choses qui se passent tous les jours lui infligeraient un cruel démenti. Les guerres récentes s'agitaient cependant entre nations bien policées et mûres pour la solution du problème. Est-il résolu? — Les mœurs ont beau être adoucies et raffinées, dès que les hommes se trouvent le glaive à la main, en face les uns des autres, l'instinct secret de la férocité reprend chez eux le dessus.

Non certes, nous n'admettrons jamais que la guerre ait une mission civilisatrice. Tout au plus lui accorderons-nous d'être, jusqu'à un certain point, un véhicule des idées. On ne saurait nier l'influence que le séjour et la diffusion des armées françaises sur la surface de l'Europe ont eu pour la propagation des idées modernes; là se borne le rôle de la guerre. Mais que d'équivalents pour ce rôle! Qu'est-il besoin de s'entretuer pour cela? Les nations n'ont-elles pas de nos jours mille moyens pour atteindre avec succès à des résultats plus complets, à un échange plus efficace? Les chemins de fer, la télégraphie électrique, les voyages populaires à prix réduits, l'incommensurable

Digitized by Google

accroissement des livres et des journaux, l'échange réciproque des langues, les grandes expositions internationales, les congrès industriels, scientifiques et littéraires, les orphéons, les associations de toutes sortes; tout cela ne constitue-t-il pas des voies prodigieuses pour la diffusion des idées et l'échange des sympathies? Cela ne vaut-il pas mieux que de faire voyager les idées dans le sac de soldats qui les promènent l'arme au bras, du nord au midi et du couchant à l'orient?

Il est encore un autre paradoxe que l'on a mis en réquisition pour justifier la guerre. Celui-là est absurde et inadmissible. Il consiste à dire que la guerre, comme la peste, est indispensable pour éliminer le trop plein des populations. Ce prétendu argument n'a aucune valeur. Chacun sait, Dieu merci, que la terre est assez vaste pour nourrir vingt fois plus d'habitants qu'elle n'en porte actuellement. Tous les économistes de la bonne école, abandonnant aujourd'hui le décourageant système de Malthus, sont d'accord pour reconnaître que, loin de créer des causes de dépopulation, il importe d'accroître par tous les moyens possibles, la masse humaine qui vit et se meut à la surface de notre planète. La peste, les maladies de tout genre, les intempéries des climats et des saisons, les calculs égoïstes, les excès variés, la misère et les passions sont déjà d'assez terribles agents de dépopulation, sans qu'il soit besoin d'y ajouter l'entre-égorgement international qu'on appelle la guerre. L'hygiène, l'économie politique et sociale, le progrès des sciences, tendent chaque jour à restreindre la funèbre dîme que la mort prélève sur les générations; elles cherchent à diminuer la trouée qu'y font incessamment les forces aveu-

Digitized by Google

gles de la nature. C'est un rôle magnifique et qui leur sied bien. Tant que l'homme n'aura pas arraché à la solitude et à l'abandon les espaces immenses de terre habitable qui implorent sa main pour les fertiliser, tant que les richesses innombrables que renferme notre globe ne seront pas utilisées jusqu'à la dernière, tant qu'il y aura quelque part en friche, un coin de terre pouvant nourrir un être vivant, la race humaine n'aura pas le droit de se limiter et de se réduire. Ne parlons donc pas de la guerre pour éclaircir ses rangs, alors que nous tendons chaque jour à l'extinction des fléaux.

Il serait inutile de fouiller plus avant les autres arguments d'un ordre vulgaire et banal, employés pour la justification de la guerre. Leur néant frappe tout juge impartial. Cette justification ou plutôt cette explication se puise a des sources autrement profondes. Elle exige, pour être saisie, l'ascension de l'âme dans une sphère d'idées supérieure et métaphysique. Il faut se rattacher au caractère mystique et divin de ce fléau, pour en bien comprendre l'essence et la portée. C'est *un fléau*, c'est-à-dire, en remontant à l'étymologie du mot *(flagellum)*, un coup de fouet périodique infligé par la Providence au genre humain, pour qu'il ne s'endorme pas dans une torpeur chronique. C'est le seul entre les fléaux auquel Dieu ait imprimé un cachet de grandeur et de beauté, pour le rendre toujours cher et délicieux aux hommes. Tous les autres, la peste, la famine, la misère portent en eux le stigmate hideux de l'horreur qu'ils inspirent ; dans leur essence monstrueuse, aucun atôme de beauté ne s'associe à la désolation. La guerre, elle, possède une *esthétique* certaine, évidente, immuable. C'est un étrange

Digitized by Google

composé d'ombre et de lumière, de terrible et de sublime, de larmes et de sourires. C'est le mythe de la Sirène antique dont le poète a dit :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Oui, la guerre entre dans les desseins de la Providence; c'est une soupape sociale, l'exutoire, le dérivatif des nations. Elles en ont besoin comme un malade a besoin de saignées et de moxas. C'est un choc salutaire, une secousse héroïque à l'aide desquels elles franchissent plus alertes et plus saines la carrière de siècles que Dieu leur trace. Sans la guerre, elles ressentiraient une *pléthore sociale* qui les conduirait à d'étranges et incalculables malaises ; l'apoplexie les tuerait comme les individus. La dégénérescence et l'abâtardissement les envahiraient progressivement ; une moisissure fétide s'attacherait à leurs flancs ; des tubercules hideux et dissolvants attaqueraient les organes vitaux des sociétés.

Avec la suppression de la guerre, que deviendraient les âmes nées guerrières ? Quel serait le sort de ces âmes de feu, de ces natures ardentes qui ne peuvent vivre que dans les camps, comme le poisson ne vit que dans l'onde ?

Il y a et il y aura toujours de par le monde, qu'on le sache bien, une foule d'organisations exclusivement militaires qui ne sentent d'issue à leur sève que dans les combats. Supprimez pour elles cet exutoire, et vous en ferez autant de volcans ambulants et terribles qui bouleverseront le monde à leur manière. Vous aurez beau offrir à ces êtres inquiets d'autres carrières de péril et d'activité, ce ne sera qu'un vain palliatif ; ils se prendront toujours à regretter l'ivresse des batailles et les âpres voluptés

Digitized by Google

de la vie guerrière. A toutes les époques où régna une paix prolongée, la société éprouva un étrange malaise, une indéfinissable langueur. On vit surgir de son sein beaucoup d'hommes impétueux et déclassés qui tournoyaient et s'agitaient dans les villes et les champs comme une bête sauvage inquiète tournoie dans la cage où on l'enferme. Ils avaient une existence fébrile et sans but; ils exhalaient en plaintes amères et en entreprises désordonnées leur *hystérie martiale*. Ce sont, au sein de la société, autant de marécages pestilentiels que la guerre canalise et purifie.

La disparition complète de la guerre amènerait dans la généralité des caractères un abaissement inévitable. Les traditions d'honneur, de courage, de sacrifice et de mépris de la mort s'effaceraient peu à peu, et les nations n'offriraient plus qu'un assemblage d'existences égoïstes, froides et pusillanimes, pire encore que la société du *Bas-Empire*. Enfin l'*esthétique* perdrait une des principales sources qui l'alimentent; une corde essentielle ferait défaut à la lyre universelle que la nature fait vibrer sur mille tons divers entre les mains des arts.

Nous croyons donc sincèrement à la nécessité fatale et divine de la guerre. C'est un mal, mais un mal inévitable. Nous regardons comme de généreuses illusions les charitables efforts qu'ont fait depuis quelques années des hommes d'Etat et des publicistes pour déterminer l'extinction de ce fléau dans le monde civilisé.

L'apostolat de M. Cobden et de ses adhérents, les congrès de la paix, les écrits des économistes et des philosophes, n'amèneront jamais, selon nous, l'adhésion immuable des peuples à la pratique de la paix perpétuelle;

Digitized by Google

nous disons à la pratique, car ils pourront en consacrer et proclamer le principe, mais ce principe restera à l'état de pure théorie. Les générations, toujours poussées à la lutte par une force secrète et supérieure, ne réussiront jamais à jeter l'ancre dans le lac tranquille d'une paix inébranlable.

Néanmoins, cette conviction ne nous empêche pas d'admettre sans peine que la guerre, tout en persistant, tendra à devenir de plus en plus rare; qu'elle sera surtout plus courte et plus limitée partout; qu'elle rejettera les allures de brigandage et de dévastation qu'elle a trop longtemps revêtues, pour se renfermer uniquement dans le cercle que la Providence lui a tracé en en faisant une des lois d'équilibre de l'univers. Que la guerre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'humanise et se civilise de plus en plus, c'est le vœu qui doit être dans tous les cœurs; mais que la philanthropie moderne renonce à la généreuse chimère de son abolition absolue. A moins de ces immenses transformations sociales qu'il n'est pas donné à l'œil humain de pénétrer d'avance, elle persistera longtemps encore, comme exigence internationale et comme fatalité supérieure.

Maurice Simonnet.

Digitized by Google

UNE POÉSIE SATIRIQUE

DU XVIe SIÈCLE

Le seizième siècle est une brillante époque dans les annales lyonnaises. François Ier, partant pour les guerres d'Italie, avait installé à Lyon la cour dans tout son éclat. Une jeune reine, les séjours fréquents d'un prince à qui plaisaient singulièrement le faste et la magnificence, donnèrent un nouvel essor aux habitudes de luxe qui avaient suivi le développement de l'industrie et des richesses. Avec le commerce florentin s'étaient acclimatées les habitudes élégantes et les mœurs faciles. Si nous en croyons les contemporains, les femmes y étaient d'une merveilleuse beauté : les poètes se donnent carrière à chanter leurs louanges, et les détails circonstanciés ne sont point ménagés à l'endroit de leurs perfections les plus intimes. Les dames étaient flattées de ces hommages, et leur modestie ne s'en effarouchait guère, témoin la Belle Cordière, qui donne place dans l'édition de ses œuvres aux hommages très-indiscrets d'Olivier de Magny. Nous pourrions citer encore Gabriel Minut, décrivant, quelques années plus tard, chapitre par chapitre, les charmes de cette admirable Lyonnaise.

Digitized by Google

Auprès de telles beautés, la galanterie des seigneurs de la cour ne devait pas être en défaut. Aussi n'était-il bruit dans la ville que de fêtes somptueuses en leur honneur, tournois, pas d'armes et banquets.

Mais, tandis que les Lyonnaises étaient fêtées, les dames de Paris considéraient d'un œil jaloux cette translation de la cour à Lyon, et tant d'hommages rendus à des beautés rivales : elles eurent pour se consoler les ressources ordinaires de leur sexe, coups de langue et railleries. Les poètes, les beaux-esprits se firent les échos de cette petite guerre, et c'est sans doute à cette occasion que l'on vit paraître deux pièces satiriques, dont l'une est certainement la contrefaçon et peut-être la contre-partie de l'autre, feuilles volantes et sans nom d'auteur, publiées en caractères gothiques, sous les titres qui suivent :

1° *La Réformation sur les dames de Paris faictes par les Lyonnoises. — Responce et replique des dames de Paris contre celles de Lyon.*

2° *La Rescription des femmes de Paris aux femmes de Lyon. — Responce faicte par les dames de Lyon sur la rescription des Parisiennes.*

Ces curiosités bibliographiques, bien rares aujourd'hui, ne sont guère connues que par quelques collectionneurs, qui savent les prix fabuleux qu'elles ont atteint dans les ventes publiques. Les deux pièces, la Réformation et la Rescription, se divisent chacune en deux parties, et contiennent également l'attaque et la riposte, guerre acharnée, lutte sans merci épuisant tout un répertoire d'invectives, dans ce naïf langage de nos aïeux où le lecteur français n'était point encore respecté. Les mêmes reproches sont formulés de part et d'autre ; mais, par une singularité curieuse à constater, l'attaque et la défense sont conçues en sens inverse. Dans la *Réformation*, les

Digitized by Google

Lyonnaises ouvrent la lutte les premières, annonçant à l'avance leur intention par ce quatrain au lecteur :

Dedans Lyon où femmes sont famées
Et renommées par leurs charivaris,
Fut ordonné que celles de Paris
Seroient du tout par elles réformées.

La *Responce et Replique des dames de Paris contre celles de Lyon* y donne le dernier mot aux Parisiennes et se termine par cette injurieuse sortie :

On congnoist bien vostre vouloir avare
Que se compare a feu qui brusle et ard
Un gros marane (1) ayant force denare (2)
Ou un messare (3) pourvu qu'il vous repare
Sans dire gare d'amour luy monstrez l'art
En toute part comme un vieulx jaune lard
Sans aultre esgard vous estes réclamées
Lyonnoises, pour argent diffamées.

La *Rescription*, au contraire, contient en premier lieu une attaque des dames de Paris contre les dames de Lyon, et finit par la réplique des Lyonnaises. Ne pourrait-on pas conclure de cette différence, que la *Réformation* avec la *Réplique* aurait été écrite, la première, par un auteur parisien, frappant des traits d'une double satire les deux partis opposés, mais laissant l'avantage aux Parisiennes, tandis que la *Rescription*, suivie de la *Responce*, serait un ouvrage d'origine lyonnaise, conçu dans la même idée, mais laissant l'avantage aux femmes de Lyon? Il semble, en effet, que les premiers coups ont dû avoir pour point de départ le dépit des Parisiennes délaissées par la cour, dépit exprimé, du reste, en termes précis, dans la *Réformation :*

Pour vos façons, on voit du temps qui court

(1) *Marane*, appellation injurieuse, d'origine espagnole.
(2) *Denare*, argent.
(3) *Messare*, *messer*, italien, au moins de gouts, même signification que *marane*.

Digitized by Google

Fuyr la court de Paris et frontières.
Vostre maintien est orgueilleux et lourt;
Pour faire court tout mignon frisque et gourt (1)
A nous accourt pour noz doulces manieres.

Et plus loin, dans la *Responce* du même factum :

Touchant la court, ne faisons pas grand compte
De duc ne conte, ne tenons rien qu'en friche.
Gardez-la bien, car elle vous remonte, etc.

Quoi qu'il en soit de la priorité de la date, nous trouvons la *Rescription* bien supérieure à la *Réformation*, et comme esprit, et comme style. Ces quatre feuillets méritent d'être sauvés de l'oubli, car ils sont pleins de verve, d'idées originales et de curieuses données sur les mœurs de l'époque. C'est ce qui nous a déterminé à citer la pièce en entier, avec quelques appréciations critiques, d'autant plus qu'elle est à peu près inconnue, n'ayant été rééditée dans aucun recueil moderne. La *Réformation* a été publiée dans le beau volume de poésies gothiques qu'a donné M. Sylvestre, et tout récemment encore dans le VIIIe volume de *Anciennes poésies françaises des XVe et XVIe siècles*, de la collection Janet.

La *Rescription des femmes de Paris aux femmes de Lyon* commence par ce quatrain préliminaire :

Lettres, sus mettez vous en voye,
Allez chantant fidelium,
Sans dire qui vous y envoye,
Envers les femmes de Lyon.

L'auteur déclare ici tout d'abord qu'il veut garder un prudent anonyme; mais qu'entend-il par *chanter fidelium* ? Un passage de Pasquier nous l'indiquera :

« Quand au lieu de nous acquitter de plusieurs charges, « esquelles sommes obligés, nous les passons à la légère, on « dit que nous les avons toutes passées par un *fidelium* il ne

(1). *Frisque et gourt*, aimable et galant

Digitized by Google

« faut point faire de doubte que nous avons emprunté ce « commun dire des fautes qui sont faites par nos curez, « quand ils ne rendent le devoir qu'ils doivent aux morts. « Car, comme il convient que l'on ait fondé plusieurs obits « en une église, esquels par un long laps de temps, pour la « multitude d'iceux il seroit impossible de fournir, ou bien « que la négligence des ecclésiastiques soit telle, nos anciens « disoient que tout cela se passait par un *fidelium*, qui est « la dernière oraison dont on ferme les prières des morts, « voulant dire que l'on avait employé une seule messe des « morts pour toutes les autres : aussi fut employé ce même « proverbe en toutes autres affaires ou se commettoient pa- « reilles fautes. »

D'après cette explication, l'auteur annonçant que ses lettres vont chantant *fidelium*, veut dire sans doute qu'elles sont écrites légèrement, négligemment : il les a *brochées*, comme on dirait aujourd'hui.

Salut a vous, femmes du Lyonnois,
Plaisans minois,
Visages angéliques,
L'on a pour vous fait joustes et tournois,
Chevaulx et harnois ont cousté maint tournois (1),
Dont les galois (2) sont fort mélancoliques
Pour vos reliques.....

Avant d'entamer la série de ses virulentes critiques, le poète reconnaît, par un compliment aigre-doux qui sent la femme jalouse, la beauté tant célébrée des dames lyonnaises, dans ce siècle qui vit briller les gracieuses figures de Louise Labé, de Pernette du Guillet, de Clémence de Bourges, des sœurs Scœve, et de tant d'autres illustrations féminines. Nous l'avons déjà dit : afin d'attirer leurs regards, la jeunesse

(1) *Maint tournois*, beaucoup d'argent.
(2) *Galois*, galants.

Digitized by Google

dorée de l'époque étalait un luxe dangereux. Mais, pour satisfaire ce besoin de plaire aux dames, les glories (gloriosi), élégants de l'époque, savaient ce qu'il en coûtait, et étaient obligés, si nous en croyons les insinuations de la satire, de recourir à des expédients fort suspects :

Les glories diaboliques
Par voyes obliques se dressent jour et nuyct.
Mais ce n'est pas tout or ce qui reluyt :
Par vos regars que jetez de travers
A grans renvers gaignez (1) la seigneurie.

Et qu'est-ce donc que cette beauté dont vous êtes si fières, que deviendra-t-elle ? — sous-entend l'auteur. On va vous l'apprendre et vous offrir un tableau assez repoussant, mais qui plaira sans doute aux amateurs du réalisme moderne :

Notez que c'est de vos corps par mes vers.
Ce sont gros vers puantz rouges et verds
Poingnants (2), parvers (3), dont la chair est nourrie.
Quant est pourrie il n'est pas temps qu'on rie.

Voilà, femmes enchanteresses, le sort destiné aux charmes qui font votre orgueil ! Mais vos têtes sont trop légères pour vous arrêter à des réflexions aussi sérieuses :

Quoy que l'on die, c'est vanité sans doubte,
Tel a beaux yeux qui souvent ne voit goute.
— Riez, chantez, caquetez, brocardez,
Et regardez les gorriers perruquez.

Les *gorriers* sont les beaux, les élégants, la jeunesse dorée. Quant à leurs perruques, c'était une mode récente. D'après Barbazan, le mot de perruque n'est pas ancien dans la langue française, et le premier qui l'emploie est Guillaume

(1) *Gaigner*, gagner, entraîner.
(2) *Poingnant*, poignant, piquant.
(3) *Parvers*, pervers, méchant.

Digitized by Google

Coquillart, official de Reims en Champagne, à la fin du XVe siècle (1).

Allez, monstrez voz musequins (2) fardez
Contregardez vos corps et culs fardez.
Plus ne tardez ; trouvez-vous aux banquetz,
Dressez caquetz, présentez les bouquetz.
Pour tous acquetz le bruyt sur vous redonde (3)
Mieulx vaut bon loz (4) que richesse en ce monde.

Nous voyons par ce passage que l'usage du fard était fort répandu : nous aimons à croire cependant que le poète dépasse les bornes de la vérité comme celles de la décence, et que cet embellissement se bornait au visage. Nous devons néanmoins citer à ce sujet Gabriel de Minut, qui, dans son livre *De la beauté*, dédié à Catherine de Médicis, parle de l'usage qu'ont les Vénitiennes de se farder tout le corps.

Mais ce n'est pas seulement dans les fêtes et les banquets que les Lyonnaises font les coquettes : l'église est pour elles un lieu de rendez-vous et un étalage public. Elles s'y conduisent comme dans les mauvais lieux et les repaires impurs.

(1) .....Aujourd'hui de deux freluques
De cheveux d'un petit monceau,
Il semble qu'il y en ait jusques
Au collet et plein un boisseau.
COQUILLART, *Droits nouveaux*.

Que diriez-vous de nos mignons
Qui ont une perruque brune
Et broyant pelure d'ognons
En font une saulce commune
Pour la jaunir.....
ID.

(2) *Musequin*, petit museau, minois.
(3) *Redonde*, retentit.
(4) *Bon loz*, bonne renommée.

Digitized by Google

Je m'eshahis dont vous tenez la guize (1)
D'estre en l'église ainsi encaquetées;
C'est grant horreur comme l'on se desguise.
Avez-vous guise cette façon exquise
Trez mal acquise : qui vous fait effrontées
Trop moins doubtées et trop plus eshontées
Que les hantées publiques et infâmes.
Honte siet bien a bonnes preudefemmes.
Lorsque devez dire vos oraisons,
Riz et blazons (2) en l'église cherchez !
Mieulx vous serait de garder voz maisons
Que jamais homme par telles achoisons (3)
N'eust les prisons ! (4) — Que de voz yeux tranchez (5)
Vous y marchez ainsy qu'en pleins marchez
Et remarchez mignons à vostre veuil (6).
C'est en amour un grant poste que l'œil !

Pour comprendre ces derniers vers, il faut prendre les mots marcher et remarcher à double sens: outre leur acception naturelle, ils signifient, dans l'ancien langage, faire trafic et marchandise : idée corrélative aux vers précédents, qui accusaient les Lyonnaises d'assimiler les églises aux maisons où l'amour se vend. Le sens de ce passage serait donc celui-ci : Mieux vaudrait qu'avec vos yeux ouverts effrontément vous ne vinssiez pas trafiquer, comme dans un marché, de votre beauté, avec les galants, qui ne sauraient résister à vos œillades. — Cette signification se trouve confirmée par les vers suivants, où est rappelée l'histoire des marchands chassés du temple :

(1) *Guize*, manière.

(2) *Blazon*, bavardage, médisance. N'y pourrait-on voir l'étymologie de l'expression familière : blague ?

(3) *Achoison*, occasion.

(4) La prison pour dettes.

(5) *Trenchez*, trop ouverts, effrontés.

(6) *Veuil*, volonté.

J. DE LUBAC.

(*A continuer*).

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

—

Histoire de la Papauté au xve siècle, par M. l'abbé Christophe.

M. l'abbé Christophe a publié dernièrement une Histoire de la Papauté au quinzième siècle pour faire suite à son Histoire de la Papauté au quatorzième. Nous avons rendu compte dans le temps du premier de ces deux ouvrages ; nous avons une dette à acquitter envers le second. Cinq volumes consacrés à deux siècles de la Papauté et de l'Eglise, remplis de faits consciencieusement étudiés et bien mis dans leur jour, mériteraient un examen approfondi, et soulèvent nombre de questions intéressantes. Nous voulons seulement en donner une idée, et constater le beau tribut payé aux sérieuses études historiques par le clergé de Lyon, auquel M. Christophe appartient.

Jamais on n'a remué l'histoire aussi à fond qu'aujourd'hui. Jamais on n'a publié tant de pièces ignorées, de documents inédits, de correspondances diplomatiques enfouies dans la poudre des archives et dérobées au public par la jalousie des gouvernements. Les matériaux qui reviennent chaque jour à la lumière accroissent singulièrement nos moyens d'information et permettent d'éclaircir beaucoup d'obscurités. Mais s'il faut applaudir à cette impulsion féconde et à ces utiles travaux, on doit reconnaître aussi qu'il y a une grande différence entre préparer l'histoire et l'écrire. Or, généralement, nous la préparons, nous ne l'écrivons pas. Nous publions des recueils de pièces avec des analyses, des dissertations, des commentaires ; nous facilitons la tâche pour les historiens à venir ; mais les grandes œuvres historiques deviennent rares, en France surtout. Depuis les beaux ouvrages des Thierry, des Guizot, des Barante, nous semblons nous défier de nous-mêmes. M. Mignet n'a rien publié depuis sa Marie Stuart. L'histoire de Louvois de M. Rousset est une œuvre de premier ordre, mais ce n'est encore en grande partie qu'une publication de documents inédits. Ecrire l'histoire pour l'histoire même, en prenant l'érudition comme moyen et non comme but ; reconstruire le passé, non dans tel ou tel détail, mais dans son ensemble, pour lui rendre son mouvement, sa vie, sa physionomie propre, est ce que nous faisons beaucoup trop peu. Il y en a bien une raison, c'est que la tâche, fort difficile

Digitized by Google

de tout temps, le devient maintenant plus que jamais, attendu que le cadre s'agrandit et que nos exigences vont croissant. Raison de plus pour encourager les hommes qu'elle n'effraie pas et qui vouent leur vie à un pareil travail, comme on la consacre à une mission. M. Christophe l'a fait. Il a écrit l'histoire de l'Eglise à une de ses époques, sinon les moins connues, du moins les plus légèrement appréciées, avec une érudition sûre, étendue, une ordonnance large et magistrale. Honneur à lui!

Les deux volumes dont nous devons, trop brièvement d'ailleurs, entretenir les lecteurs de cette Revue, sont consacrés aux temps qui s'étendent depuis la fin du grand schisme jusqu'à la mort d'Alexandre VI. Ils traitent des Conciles de Bâle et de Florence, des pragmatiques de Pie II, de Sixte IV, d'Alexandre VI, de la renaissance. L'histoire de l'Eglise est comme celle de tous les gouvernements, semée d'écueils et pleine de tempêtes. Elle a encore ce caractère particulier que sans cesser d'être une, elle est multiple; qu'elle touche à toutes les questions à la fois et qu'elle est à un certain point de vue l'histoire de l'Europe. Elle a été souvent racontée; elle l'a été rarement d'une manière qui nous satisfasse. Quel magnifique sujet pourtant! Que de grands hommes! Combien de questions qui ont passionné le monde! Que de difficultés, autres que celles d'aujourd'hui, sans être moins sérieuses ni moins graves! Pourquoi faut-il presque toujours une étude approfondie, quand on veut se rendre compte du passé et le comprendre? Pourquoi est-il si rare de trouver le travail fait, c'est-à-dire des historiens qui aient compris pour nous?

M. l'abbé Christophe a surtout deux genres de mérite. L'un, d'avoir réuni tous les renseignements qu'il était possible d'avoir aujourd'hui, d'être par conséquent plus complet et plus vrai qu'aucun de ses devanciers. Je dis à dessein plus *vrai*, car la vérité a ses degrés, et l'historien, qui ne peut jamais se flatter de voir la vérité sous toutes ses faces, en saisit une plus grande part quand il augmente ses moyens d'information. L'autre, plus difficile, est cette curiosité calculée qui sait faire un choix à notre usage dans les événements d'une époque assez éloignée de nous pour être en dehors de nos préoccupations actuelles, pas assez cependant pour que ses souvenirs ne soient pas encore instructifs et frappants. M. Christophe sait présenter les grands débats d'autrefois par les côtés qui nous intéressent aujourd'hui; il connaît le point où il doit se placer pour juger les choses et les hom-

Digitized by Google

mes ; il distingue les traits saillants et caractéristiques d'une physionomie. Il arrive ainsi à plaire, à instruire, et à donner de la nouveauté, même aux choses connues. De tous les genres de découvertes historiques, celui-là me paraît de beaucoup celui qu'il faut préférer.

Je me suis souvent demandé si de grands ouvrages écrits il y a deux ou trois cents ans, comme ceux de de Thou et de Davila, qui ont eu une célébrité méritée et l'ont gardée, bien qu'on ne les lise plus guère, n'auraient pas besoin d'être refondus pour les lecteurs d'aujourd'hui ; si une refonte, judicieusement conçue et habilement exécutée, ne leur rendrait pas un intérêt et une valeur en partie perdus; s'il ne faudrait pas, en un mot, pour les grands ouvrages historiques tenter des restaurations analogues à celles des tableaux dont la couleur a changé, ou mieux encore, des édifices construits en dehors de nos besoins actuels. Je n'y verrais qu'une difficulté, c'est qu'en voulant conserver un ouvrage, on arriverait à peu près à en refaire un autre.

Rien en effet de plus variable que la manière de concevoir et d'écrire l'histoire. On aura beau tracer des règles générales, il y aura toujours une chose qui changera, ce sera l'application de ces règles. L'historien, écrivant pour instruire ses contemporains, est nécessairement obligé de tenir compte du genre et du degré d'instruction qu'ils demandent. Son premier devoir est de comprendre son temps et de lui parler une langue qu'il comprenne. C'est le mérite des historiens du dix-neuvième siècle de s'être pénétrés de ce principe, et c'est là ce qui les rend ordinairement supérieurs à leurs devanciers. La supériorité de méthode leur donne même la supériorité de mérite, qui en est une conséquence à peu près nécessaire.

Aussi M. Christophe est-il fort au-dessus de Lenfant, de Fleury et des autres écrivains qui ont traité l'histoire ecclésiastique du quinzième siècle ou exposé ses événements les plus considérables. Tous ces travaux, dont quelques-uns sont excellents, avaient besoin d'être repris en sous-œuvre, élagués, complétés, refondus. Ils sont devenus aujourd'hui, grâce à lui, les matériaux d'un édifice plus harmonique, plus large et plus vivant.

M. Christophe n'a pas seulement le talent de bien présenter les choses, il aime encore particulièrement, et je l'en félicite, à étudier les hommes, à les suivre dans les différentes vicissitudes de leur vie, à analyser leurs caractères, leurs

Digitized by Google

idées, leurs écrits, leurs actes ; il n'en fait pas des abstractions, défaut devenu beaucoup trop commun. Il ne s'arrête pas à ces types de convention qui sont restés frappés avec une netteté monumentale dans la mémoire publique ; non, il refait l'homme tel qu'il a été ; il nous montre un personnagê réel, vivant, au lieu d'une médaille officielle et sans vie. Prenez Alexandre VI. N'est-ce pas là une de ces figures historiques stéréotypées par la tradition? M. Christophe consacre près d'un demi-volume à un récit qui fait descendre le personnage non pas de son piédestal, le mot serait peu juste, mais du pilori auquel la tradition l'a cloué, et s'il ne le justifie ni ne l'innocente, il le fait connaître et comprendre; il le présente dans son entourage et le met dans sa lumière. Il ne cache pas les vices justement flétris; mais il écarte à bon droit des calomnies sans preuve, et il fait connaître le genre de grandeur par lequel frappa son temps Roderic Borgia, qui fut un mauvais pape et un grand prince.

L'histoire de l'Eglise est une de celles qui prêtent le plus à la biographie, car presque tous les hommes éminents qui lui appartiennent, papes, cardinaux, évêques, prélats, etc...eurent une existence singulièrement mêlée d'incidents. Si la vie des moines était généralement très-uniforme, celle des grands personnages de l'Eglise était au contraire d'une variété extrême. N'étaient-ils pas partout administrateurs, écrivains, conseillers des princes, diplomates? Or, les biographies isolées prêtent le flanc à la critique de bien des manières. Non-seulement elles nuisent à la justesse du coup d'œil historique, en donnant une importance factice à un homme et dans la vie de cet homme à tel ou tel acte, tel ou tel intérêt. Mais elles prennent encore trop souvent l'homme abstrait, c'est-à-dire l'homme tel qu'il n'a jamais existé. Il n'y a que les philosophes ou les saints dont on puisse faire de bonnes biographies isolées, précisément parce que leur sainteté ou leur mérite consiste à s'être détachés du monde. Pour les hommes qui ont agi et joué un rôle, les biographies n'ont d'intérêt et de vérité qu'autant qu'elles sont encadrées dans le tableau de leur époque et dans un tableau détaillé. Nous sommes obligés de faire l'histoire avec quelques noms propres, et nous dirions volontiers avec le poète ancien : *Humanum paucis vivit genus* ; mais il ne faut pas que nous soyons dupes de ce qui est pour nous une nécessité de composition et presque d'intelligence. Cela produirait un singulier défaut d'optique. Les hommes qui ont le plus agi

Digitized by Google

sur leur temps, les plus grands hommes en un mot, sont nécessairement ceux qui en ont le mieux éprouvé ou exprimé les besoins, les aspirations et l'esprit. M. Christophe a saisi habilement toutes ces nuances, et a su donner à ses personnages le relief nécessaire sans les trop détacher du fond du tableau.

Telles sont quelques-unes des considérations les plus frappantes que son livre me suggère. Je n'aurai pour ma part qu'une critique à lui adresser, c'est d'avoir été parfois trop timide et de n'avoir pas accusé les portraits avec assez de vigueur. C'est une grande chose que cette sincérité, cette défiance de soi, qui cherche la lumière avec un soin inquiet et ne s'aventure jamais, crainte d'erreur. Quiconque a voulu écrire une seule page d'histoire sait combien le scrupule est nécessaire et avec quelle hésitation on doit aventurer un pas incertain sur un terrain mal reconnu. Mais quand la reconnaissance est faite, il faut marcher résolûment. J'aurais donc aimé que M. Christophe, qui a le sens historique à un haut degré, et toutes les qualités sérieuses que doit posséder un historien de nos jours, eût montré non pas moins de scrupule mais plus de décision, et donné quelquefois plus de netteté à ses appréciations, plus de vigueur à ses coups de pinceau. On peut, on doit parler avec l'autorité des maîtres, quand on a su conquérir un rang parmi eux.

C. Dareste de la Chavanne.

Le dialecte et les chants populaires de la Sardaigne par Auguste Boullier. (Paris, Dentu, 1864, 1 vol. in-8.)

Parmi les jeunes écrivains que le Forez s'honore d'avoir vu naître, M. Auguste Boullier a droit à un des rangs les plus distingués. Les deux premiers volumes de son *Histoire de la civilisation en Italie* ont obtenu un succès éclatant constaté par toute la presse parisienne. En attendant la continuation de cet important ouvrage, l'auteur vient de faire paraître une étude sur le *dialecte* et les *chants populaires de la Sardaigne*.

Les observations sur le dialecte sarde, par lesquelles s'ouvre ce volume, ont une portée plus générale que ne l'indique le titre. Elles éclairent d'un jour nouveau la question encore si controversée de l'origine des langues romanes. M. Boullier y signale l'existence de textes sardes des VIIIe, X^e^, XIe et XIIe siècles, les uns encore inédits, les autres ré-

Digitized by Google

cemment publiés mais peu connus faute d'une publicité suffisante. Les plus anciens de ces textes ont tous les caractères qui distinguent les langues romanes du latin, et comme ils se sont produits dans un pays isolé, à l'abri de toute invasion et en dehors de toute influence germanique directe ou indirecte, ils prouvent évidemment que les langues romanes ont tiré de leur propre fonds, et n'ont pas emprunté aux Germains les traits essentiels qui les caractérisent. C'est là un fait important pour tous ceux qui étudient la *philologie comparée*.

L'île de Sardaigne, occupée primitivement par des peuplades de race sémitique, puis par des colonies phéniciennes et carthaginoises, opposa à la domination romaine une résistance héroïque, deux siècles environ avant l'ère chrétienne. Les proconsuls romains, pour mettre fin à ces continuels soulèvements, eurent recours à des moyens tout à fait semblables à ceux dont les modernes oppresseurs de la Pologne donnent aujourd'hui le spectacle à l'Europe indignée. Ils firent enlever et vendre comme esclaves la population entière de l'île.

Le nombre de ces malheureux fut si grand que tous les marchés en furent encombrés, et le mot *Sardi venales* (Sardes à vendre) passa en proverbe et devint synonyme d'une chose surabondante et de peu de valeur.

Pour remplacer les populations ainsi déportées en masse, les Berg et les Mouravieff romains eurent soin de repeupler le pays avec des colonies tirées de l'Italie méridionale. Le latin devint l'unique langue de l'île de Sardaigne, et on peut dire qu'il s'y est conservé presque intact jusqu'à nos jours. En effet le dialecte sarde est resté de toutes les langues romanes la plus voisine de cette souche commune, à tel point qu'on a pu écrire des pièces de vers qui sont à la fois en latin assez correct, sinon élégant, et en langue vulgaire telle qu'on la parle encore aujourd'hui en Sardaigne. Le livre de M. Auguste Boullier nous donne plusieurs spécimens de ces tours de force philologiques.

Parmi les documents historiques qu'il nous cite, nous remarquons une lettre pastorale de l'an 740 en langue vulgaire servant en quelque sorte de transition entre le latin et l'italien. On y trouve déjà tous les caractères des langues modernes analytiques: l'article, les verbes auxiliaires, en même temps que des restes des anciennes déclinaisons: le cas sujet et le cas régime comme dans la langue d'oc et la langue d'oïl. Ici se place une question de la plus haute importance que le livre de M. Boullier aidera sans doute à résoudre: Les lan-

Digitized by Google

gues romanes sont-elles une corruption de la langue de Cicéron, corruption déterminée par les invasions germaniques, ou bien sont-elles, comme le dialecte sarde, sorties immédiatement des *patois latins*?... Selon M. Boullier « toutes en sont « sorties, sans secousses, progressivement, et, à vrai dire, « elles ne sont que le prolongement, la continuation de ces « *patois*, lesquels s'étaient modifiés plus rapidement que le « latin littéraire, sous l'influence de causes plus énergiques, « et s'étaient déjà radicalement transformés lorsque celui-ci « conservait encore comme langue écrite une apparence de « fixité et de vie. »

Du dialecte sarde aux *chants populaires* de la Sardaigne, quelle que soit la différence des sujets, la transition est naturelle. Car si l'un nous montre la langue telle que l'instinct la crée avant que les littérateurs ne la fixent et que les grammairiens ne la règlent ou ne la déforment, les autres nous font voir la poésie sous sa première forme et dans sa première fleur, telle qu'elle jaillit d'âmes incultes et ardentes avant que l'art ne l'épure ou ne la refroidisse. La langue et la poésie sont les deux manifestations à la fois les plus spontanées, les plus intimes et les plus complètes de la nature d'un peuple.

La traduction d'un très-grand nombre de *chants populaires* sardes forme la seconde partie du livre de M. Boullier. Doué d'une imagination aussi vive que brillante, il sait au besoin joindre à la science laborieuse du bénédictin les plus attrayantes fleurs de la poésie. Il a compris que la partie philologique de son ouvrage ne s'adressait pas aux mêmes lecteurs que la partie littéraire; mais il a pensé « que ceux qui « reprocheraient à la première d'être trop aride le venge- « raient de ceux qui trouveraient la seconde trop frivole, et « c'est ce qui l'a engagé à les réunir. »

Nous voudrions pouvoir citer tous les passages remarquables de cette seconde partie du livre de M. Boullier. Rien de plus touchant que ces chants d'amour, ces scènes de la vie pastorale vraie; partout on y trouve l'empreinte de la poésie la plus gracieuse et la plus originale. Ajoutons que le commentaire, tout semé de réflexions fines et d'anecdotes piquantes, est un tableau complet de la vie sarde, agréable à lire et attachant comme un roman de mœurs.

L'auteur a donné pour épigraphe à son livre ces mots d'un grand conquérant : *Veni, vidi.* (Je suis venu, j'ai vu.) Sa modestie ne lui a pas permis d'ajouter comme César « J'ai vaincu »; mais tous ceux qui auront lu ce remarquable ouvrage ne pourront s'empêcher de prédire à M. Boullier le plus grand et le plus légitime succès. A. Coste.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE.

Serait-il vrai que l'activité de l'esprit soit en rapport avec l'activité de la main? Que la pensée travaille plus auprès d'un métier qu'aux bords d'un torrent et que ce soit en vertu d'une loi de la nature que la patrie de Ballanche s'est trouvée la patrie de Jacquard? On serait tenté d'en convenir en voyant tant d'agglomérations d'habitants qui, n'ayant rien à faire, passent leur vie dans un *far niente* complet, tandis que quelques grands centres comme Londres, Paris, Lyon, où le temps est si précieux, où le jour est trop court avec ces pauvres vingt-quatre heures pendant lesquelles les affaires tenaillent le cerveau, on a encore du loisir, est-ce du loisir? pour penser, écrire et, chose plus curieuse, pour se divertir et s'amuser, témoin les nouvelles salles de spectacle qui surgissent chez nous de tous côtés.

Lyon, dont le commerce a repris avec activité, Lyon qui construit des monuments, termine ses quais, jette des ponts, ouvre de nouveaux quartiers dans la plaine, Lyon qui travaille avec sa ténacité forésienne et son habileté dauphinoise, Lyon publie des ouvrages comme dans ses plus beaux temps.

Nous avons signalé quelques-uns de ces livres écrits avec l'ardeur et la conscience d'écrivains sérieux et convaincus. L'*Histoire de la première Croisade*, par M. Peyré; l'*Histoire de la Papauté au XVe siècle*, par M. l'abbé Christophe, ont marqué parmi les mieux faits. Le *Glossaire des Patois du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, par M. Onofrio, et l'ouvrage pratique et philosophique de M. Rougier, les *Associations ouvrières, études sur leur passé, leur présent, leurs conditions de progrès*, augmenteront le nombre de ces œuvres d'élite auxquelles on a consacré courageusement des années de recherches et de réflexions avant qu'on ait osé en écrire le premier mot. La médecine et l'archéologie produisent d'autres travaux qui resteront comme les marques des tendances élevées de l'esprit lyonnais actuel.

A côté de nous, pareilles études, pareilles aptitudes pour les côtés sérieux de l'esprit. A Bourg, M. Baux vient de livrer au public le *Nobiliaire du Bugey et du pays de Gex* et déjà il prépare un troisième et dernier volume: *Histoire de la noblesse de l'Ain depuis ses origines jusqu'à nos jours*. A Mâcon, M. Arcelin met sous presse un *Indicateur héraldique et généalogique du Mâconnais*, tandis que le *Courrier de l'Ain* donne en feuilleton un manuscrit de Lalandé d'un intérêt si vif que la presse parisienne daigne s'en occuper, et que le *Moniteur de la Loire* offre à ses lecteurs une étude sur les Chapelon et sur Molière, où dans un cadre amusant se trouvent les détails les plus curieux sur le Saint-Étienne d'autrefois.

— Les éditeurs de la *Défense de l'Eglise* par l'abbé Gorini, le modeste et célèbre curé de Saint-Denis, près Bourg, publient, à Lyon, une troisième édition de cet ouvrage, en même temps qu'on édite à Avignon un autre immense travail du même écrivain, les *Mélanges littéraires extraits des Pères latins*, dont M. l'abbé Martin, pronotaire apostolique, surveille l'impression.

Que de gens seraient étonnés si on leur disait que Manchester est une ville d'études et que Florence et Athènes sont des cités où on n'écrit plus.

— Notre infatigable compatriote, M. Guigue, de son côté, vient de terminer et va éditer un ouvrage précieux pour l'histoire de nos départements, ce sont les *Mémoires pour servir à l'histoire des Dombes*, par Louis Aubret, conseiller au parlement de Dombes, 1695-1748. Ce savant travail, resté manuscrit à Trévoux, sera enrichi de notes et de documents dus à la plume de l'éditeur. L'ouvrage paraîtra par livraisons de cinq ou six feuilles, au prix de 2 francs la livraison, et formera un beau volume de 5 à 600 pages. On peut s'adresser, à Lyon, chez tous les libraires.

— On se rappelle que MM. de Barthélemy et de la Roque avaient aussi

Digitized by Google

publié, il y a deux ans, le catalogue des gentilshommes du Lyonnais qui avaient pris part aux élections de 1789. Ces écrivains ont donné depuis les noms des gentilshommes de diverses provinces, ils en sont aujourd'hui à la Normandie. Dans quelque temps ils commenceront le catalogue des comtes de Lyon.

— Les adhésions au prochain congrès médical de Lyon sont reçues dans les bureaux de la *Gazette médicale*, rue des Célestins, 5.

— M. le Recteur de l'Académie de Lyon a confirmé le choix de M. le docteur Foltz comme conservateur du Musée de l'Ecole de Médecine, choix que les professeurs avaient fait à l'unanimité dans la séance du 11 juin dernier.

— La jolie chapelle du pensionnat des Chartreux, une des plus heureuses créations de M. Desjardins, a été consacrée et bénie le 11 juin, par Son Eminence le cardinal Donnet. On sait que cet élégant monument est le produit de souscriptions faites par les anciens élèves de la maison des Chartreux et un témoignage de reconnaissance pour le vénérable supérieur qui a porté si haut la réputation de cette institution.

— On sait avec quelle rapidité croît et s'augmente la population israélite non seulement à Lyon mais en France. C'est à elle qu'appartient la première place dans le commerce et la banque. Aussi le Consistoire de Lyon cherchait-il depuis longtemps à édifier un monument digne de sa nouvelle position. Sur les dessins de M. Hirsch, un beau monument vient d'être élevé sur le quai Tilsitt et le 25 juin, une cérémonie imposante réunissait les notables de la ville et la nombreuse population juive de notre cité.

— Le 26 juin, une cérémonie touchante a eu lieu à Bourg-Argental. Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, assisté de Mgr Lyonnet, évêque de Valence, et de Mgr de Charbonnel, ancien évêque de Toronto, bénissait la statue de Saint-François Régis, érigée sur une colline escarpée en souvenir d'une mission faite par l'apôtre du Velay en 1664. C'est à Mgr Donnet qu'on doit l'érection de cette belle statue qui rappellera aux habitants de ces montagnes et le zèle du saint qui les a évangélisés et l'amour du prélat dont Bourg-Argental est le berceau.

— Notre voisine, la ville de Tournus se prépare à ériger une statue à son plus illustre enfant, le peintre Jean-Baptiste Greuze, né le 21 août 1725, mort en 1805 dans un état de médiocrité touchant à l'indigence. Greuze après avoir travaillé pour les souverains n'eut qu'un ami à la suite de son cercueil. Aujourd'hui la réparation se fait. Une première liste de souscription a produit 3,580 fr., la ville de Tournus à souscrit pour 1000 fr. et l'Empereur pour la même somme.

— Un acte de vandalisme vient d'avoir lieu dans la plaine du Bas-Bugey sans que les archéologues aient jeté le cri d'alarmes ; on a porté la main sur une des ruines les plus poétiques et les plus célèbres du département et c'est à peine si les journaux en ont fait mention. Le *camp des Sarrasins*, cette castramétation mystérieuse qui se voit au-dessous d'Ambronay et qui a été si souvent décrite est en voie de démolition ; sous un prétexte quelconque on y a mis la pioche, et bientôt il ne restera rien de ce grand souvenir. A toutes les époques les démolisseurs ont renversé et détruit au nom de la légalité et de l'utilité, mais la postérité en flétrissant leur conduite, a donné tort à leurs superbes et magnifiques raisons. Il en sera encore de même ici et malgré les trouvailles faites dans ces débris, malgré l'utilité du but proposé, vingt ans ne s'écouleront pas avant que l'histoire n'ait fait entendre cette voix sévère contre laquelle on n'a rien à opposer. A. V.

Aimé VINGTRINIER, directeur-gérant.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXVIIIe VOLUME.

Histoire de Lyon et des environs.—Archéologie.

		Pages.
Saint-Olive.	Voyage en chemin de fer de Lyon à la Croix-Rousse	3-259-3593
A. Vingtrinier.	Histoire du château de Varcy	63-269
Allmer.	Emplacement de l'autel de Rome et d'Auguste.	98
Allmer.	Explication d'un bas-relief du Musée de Lyon.	267
Allmer.	Sur une inscription antique trouvée à Genay	292
Péricaud aîné.	Marmontel à Lyon	375
Martin-Daussigny.	Lettre au sujet du temple d'Auguste	381
Vachez.	Les vieux châteaux du Lyonnais.—Pizey	426
Auguste Bernard.	Lettre au sujet de l'emplacement du temple d'Auguste	461
A. V.	Chronique locale	94-191-284-383-479

Philosophie.

Simonnet.	Considérations sur la noblesse	329
Simonnet.	Mosaïques d'un rêveur	467
Ant. Mollière.	Des aptitudes spéculatives et esthétiques de l'esprit lyonnais	484
Simonnet.	Etude sur l'esthétique de la guerre	538

Littérature.

Noelas.	La pierre des bergers, légende forésienne	73
Simonnet.	Essai sur les destinées de la poésie	141
De Lubac.	Des égards dans les mœurs littéraires	274

Histoire.

De Bausset.	Notice historique sur l'invention de la vapeur	309-444
Petit-Senn.	Un souvenir de la reine Hortense	369

Voyages.

L'abbé Christophe.	Voyage au Grand-Saint-Bernard	387

Biographie.

Potton.	Symphorien Champier	7-116
Perret de la Menue.	Ferdinand Delamonce	51

Digitized by Google

M. Nicolas Fonville..... 159
Paul Sauzet. Ravez..... 199
*** D'Assier de Valenches..... 281
A. V. L'abbé Bissardon..... 281
*** La Tour-Varan..... 379
A. V. Bernard aîné..... 379
Abbé de St-Pulgent. Hippolyte Flandrin..... 516

Bibliographie.

Simonnet. La Jérusalem délivrée, traduite par M. Desserteaux..... 80
A. V. Lettre de Sophronius..... 91
Steyert. Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise, par Aug. Bernard..... 278
Morel de Voleine. Lettres musicales, par Gromier..... 474
De Ludac. Une poésie satirique du xvie siècle..... 558
Dareste de la Chavanne. Histoire de la papauté au xve siècle, par l'abbé Christophe..... 566
A. Costa. Le dialecte et les chants populaires de la Sardaigne, par Aug. Boullier..... 570

Beaux-Arts.

De Saint-Pulgent. De l'orfévrerie religieuse à Lyon..... 175
Emile Guimet. Le concert de Joseph Luigini..... 282
Reignier. De l'intime relation des beaux-arts et de l'art industriel..... 408

Poésie.

J. Juron. Fugit..... 2
Des Essarts. Le rouge-gorge..... 97
Simonnet. Le vœu breton..... 193
Mlle L. M. La liturgie lyonnaise..... 299
Sylvain Blot. Le printemps..... 385
Gromier. Du haut des montagnes du Bugey..... 481

Planches de la Revue.

Janvier. Noms des collaborateurs de la Revue, *eau forte*.
Janvier. Plan du château de Varcy.
Mai. Plan du château de Pizcy.

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed. Renewals only: Tel. No. 642-3405
Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.
Due end of SPRING Quarter
subject to recall after — MAY 21 '73
RETURNED TO
JUN 22 1973
LOAN AHC
LD21A-20m-3,'73
(Q8677s10)476-A-31
General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google